Les paganismes de la Nouvelle Droite (1980-2004)

Stéphane François

▶ **To cite this version:**

Stéphane François. Les paganismes de la Nouvelle Droite (1980-2004). Science politique. Université du Droit et de la Santé - Lille II, 2005. Français. NNT : . tel-00442649

HAL Id: tel-00442649
https://theses.hal.science/tel-00442649v1

Submitted on 21 Dec 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université de Lille II- Droit et santé

Ecole doctorale n°74

Faculté des sciences juridiques, politiques et sociales

THESE

pour obtenir le grade de

Docteur en Science politique

Présentée et soutenue publiquement par

Stéphane FRANCOIS

le 29 septembre 2005

Les paganismes de la Nouvelle Droite (1980-2004)

Directeur de thèse :

Monsieur Christian-Marie Wallon-Leducq

Professeur à l'Université de Lille II

JURY :

M. Pierre-André TAGUIEFF, *Rapporteur, directeur de recherche au CNRS, Paris, I.E.P.-CEVIPOF*
M. Philippe RAYNAUD, *Rapporteur, Professeur de science politique à l'Université Panthéon-Assas (Paris II) ; Institut Universitaire de France*
Gil DELANNOI, *Directeur de recherche, Fondation Nationale de Science Politique, Paris*
Jean-Pierre LAURANT, *Professeur émérite à l'Université Paris II, EPHE (Ve section des sciences religieuses)*

TABLE DES MATIERES

Introduction p.7

1ère partie : Qu'est-ce que la Nouvelle Droite ? p.19

Premier chapitre : Histoire de la Nouvelle Droite p.19
Section I/la préhistoire : *Europe-Action* p.19
A/Histoire d'*Europe-Action* p.19
B/Une thématique novatrice et radicale p.20
Section II/La Nouvelle Droite de 1968 au début des années quatre-vingt p.24
A/Le G.R.E.C.E. de 1968 à 1979 p.25
B/Le « gramscisme de droite » et le rôle du *Figaro Magazine* p.29
C/La Nouvelle Droite en Europe et dans le monde p.34
1/La Nouvelle Droite en Allemagne,… p.34
2/….en Italie…. p.39
3/…en Belgique…. p.44
4/…et dans le reste du monde p.45
Section III/Le deuxième corps de doctrine (1979-1989) p.46
A/Le renouvellement des références p.46
B/Le différentialisme p.50
C/L'apparition du pôle traditionaliste p.53
D/L'apparition des scissions p.55
Section IV/La dernière évolution doctrinale p.60
Section V/La scène europaïenne et la Nouvelle Droite p.64
A/Qu'est-ce que la scène europaïenne ? p.64
B/La thématique p.67
C/Les liens avec la nébuleuse néo-droitière p.74
D/Analyse du discours p.80
Conclusion du chapitre p.90

Deuxième chapitre : Les références importantes p.91
Section I/La filiation avec le nazisme p.91
A/Une référence ambiguë vis-à-vis de la S.S. p.92
B/Des divergences importantes p.95
Section II/La filiation avec la Révolution Conservatrice p.98
A/Qu'est-ce que la Révolution Conservatrice ? p.100
B/Les principaux courants ayant influencé la Nouvelle Droite p.105
Section III/Droite révolutionnaire et gauche réactionnaire p.110
A/Qu'est-ce que la droite révolutionnaire ? p.111
B/La droite révolutionnaire et la préhistoire de la Nouvelle Droite p.115
C/La Nouvelle Droite et le nationalisme révolutionnaire p.116

Section IV/La Tradition et la Nouvelle Droite p.119
A/Définitions p.120
1/Tradition et ésotérisme p.120
2/Occultisme p.124
3/Esotérisme, occultisme et néo-paganisme p.125
B/L'Ecole de la Tradition et la Nouvelle Droite p.126
C/Critique de la pensée traditionnelle p.131
Section V/La Nouvelle Droite et les études indo-européennes p.132
A/Les Indo-Européens autochtones ? p.134
B/L'origine hyperboréenne des Indo-Européens p.136
C/L'« ethnicisation » des Indo-Européens p.140
D/Georges Dumézil et la Nouvelle Droite p.143
Section VI/« Et si l'Inde était le médecin de l'Europe ? » p.146
A/La Nouvelle Droite et l'Inde p.147
B/Les origines de l'indomanie p.149
1/Les ésotéristes/occultistes p.149
2/L'indomanie dans les milieux lettrés p.151
C/Les liens entre les néo-droitiers et les hindouistes p.153
Conclusion du chapitre p.156

Troisième chapitre : Nature de la Nouvelle Droite p.157
Section I/La Nouvelle Droite et son positionnement idéologique p.158
A/La naissance médiatique p.158
B/Nature de la Nouvelle Droite p.159
C/La Nouvelle Droite et l'extrême droite p.161
Section II/La question de l'antisémitisme et du négationnisme p.167
Section III/La Nouvelle Droite et l'islam p.171
Section IV/Entre unité nominative et diversité des sensibilités p.175
A/Les courants du G.R.E.C.E. p.175
B/La nébuleuse néo-droitière p.177
Conclusion du chapitre p.177

2ème partie : Le paganisme néo-droitier, un monde varié… p.180

Premier chapitre : Paganisme et néo-paganisme, présentation et définition p.180
Section I/Définition des notions de paganisme et de néo-paganisme p.181
A/Une vision cyclique du temps p.184
B/Un antichristianisme structurateur p.186
Section II/Essai de typologie p.188
A/Religion ou ontologie ? p.190
B/La religion païenne p.191
C/Ontologie ? p.194
Conclusion du chapitre p.196

Deuxième chapitre : Les paganismes à contenu religieux/rituel p.197
Section I/L'odinisme ou religion germano-scandinave p.197
A/Une caractéristique de l'odinisme : la magie runique p.197
B/L'odinisme en Europe p.199
1/Les précurseurs : le néo-paganisme germanique p.199
2/L'*Asatru* islandaise p.212
3/L'odinisme en Grande-Bretagne p.215
4/L'odinisme et la Nouvelle Droite p.215
Section II/La religion italique p.219
A/Présentation p.219
B/Portraits de quelques partisans de la religion impériale p.222
1/Arturo Reghini p.222
2/Guido De Giorgio p.223
C/Le cas de Julius Evola p.224
1/L'homme p.224
2/La pensée d'Evola : une métaphysique de la décadence p.227
3/Les liens d'Evola avec le fascisme et le nazisme p.230
4/Critique de la pensée évolienne p.232
D/La religion romaine depuis la Seconde Guerre mondiale p.233
E/La religion romaine en France p.234
Section III/Le retour des druides p.234
A/Histoire du néo-druidisme p.236
1/Histoire mythique p.236
2/Histoire réelle p.239
B/Le néo-druidisme en France p.241
C/Les groupes druidiques proche de la Nouvelle-Droite p.243
1/Pierre de la Crau et l'Eglise druidique des Gaules p.245
2/Bernard Rio, *Artus* et *Ordos* p.244
Section IV/Le paganisme hellénique : l'exemple de *Libération païenne* p.245
Section V/La Nouvelle Droite et les autres néo-païens p.247
A/Les relations avec les paganismes ethniques p.247
B/La non-reconnaissance de la *Wicca* comme religion païenne p.251
Conclusion du chapitre p.256

Troisième chapitre : La persistance d'un paganisme culturel p.258
Section I/La persistance populaire p.259
A/Dans le folklore p.259
B/L'exemple du Père Noël p.264
Section II/La survivance du paganisme dans les élites p.266
A/Persistance du paganisme au sein de la franc-maçonnerie ? p.266
B/« La vraie religion de l'Europe » p.268
Conclusion du chapitre p.272

Quatrième chapitre : Le polythéisme des valeurs p.273
Section I/le paganisme postmoderne de Michel Maffesoli p.273
Section II/L'archéofuturisme de Guillaume Faye p.275
Section III/Une autre forme de paganisme postmoderne : la culture dite « jeune » p.277
A/Musiques païennes p.278
1/La scène « Industrielle » p.280
2/La scène europaïenne p.289
3/La scène *Metal* : Un paganisme biologisant p.294
B/La bande-dessinée p.301
C/L'*Heroic Fantasy* p.304
Conclusion du chapitre p.307

3ème partie : …mais au discours politique et social cohérent structuré sur l'anti-modernité p.308

Premier chapitre : Le racisme ou les ambiguïtés du paganisme néo-droitier p.312
Section I/Qu'est-ce que le racisme ? p.313
Section II/L'ethnocentrisme p.317
Section III/Un racisme entre tradition et biologie p.320
A/Un racisme « traditionnel » p.320
B/Une persistance de l'antisémitisme dans les milieux païens p.321
C/Le différentialisme radical p.326
Section IV/Eloge de la différence p.328
A/Le différentialisme…. p.328
1/…comme refus du racisme…. p.328
2/…. et le communautarisme comme solution au multiculturalisme p.331
B/le recours au système des castes p.333
C/Le refus de l'ethnocide p.336
Conclusion du chapitre p.339

Deuxième chapitre : La pensée occidentale en procès p.340
Section I/Les « derniers hommes » ou la modernité comme déclin p.353
Section II/Le refus de l'idéologie du progrès p.356
Section III/La modernité comme synonyme d'américanisation des mœurs p.358
Section IV/L'individualisme comme manifestation de la modernité p.351
Section V/Refus des droits de l'homme p.356
Section VI/*Contre l'économisme* p.359
Conclusion du chapitre p.362

Troisième chapitre : Entre aristocratisme et démocratie clanique p.363
Section I/Les théories inégalitaires p.363
Section II/Le modèle démocratique antique p.369
Section III/Une démocratie païenne et libertaire : le localisme p.376
Conclusion du chapitre p.379

Quatrième chapitre : « La terre est notre mère et on ne tue pas sa mère » p.380
Section I/Les précurseurs de l'écologie p.380
Section II/L'écologie comme « futurologie » p.383
Section III/La droite et l'écologie p.385
Section IV/Les évolutions de la Nouvelle Droite p.387
Section V/Les origines chrétiennes de l'arraisonnement du monde p.390
Section VI/L'écologie néo-païenne p.391
Conclusion du chapitre p.394

Cinquième chapitre : Régionalisme, nationalisme et européanisme p.395
I/L'éloge de l'Empire p.395
II/Les paganismes identitaires régionalistes p.403
III/Le nationalisme-révolutionnaire p.409
Conclusion du chapitre p.413

Sixième Chapitre : Une sexualité sans péché originel p.414
Section I/La sexualité et le sacré p.414
A/la mystique sexuelle p.415
B/Les origines de la magie sexuelle p.417
1/les précurseurs p.417
2/Le rôle important d'Alain Daniélou p.418
Section II/La sexualité comme créatrice de sociabilité p.420
A/La famille « traditionnelle » européenne p.420
B/la place des femmes p.422
Section III/L'homosexualité p.424
Section IV/Liberté sexuelle mais refus de la société permissive p.428
Conclusion du chapitre p.430

Conclusion p.431

Bibliographie p.437

Annexe : p.467

I/ Entretien avec Alain de Benoist p.467
II/ Entretien avec Thierry Jolif p.475

Introduction

Pourquoi faire une thèse sur le paganisme et la Nouvelle Droite ? *A priori*, un sujet de ce type est très sensible car touchant à deux phénomènes mal connus, le paganisme et la Nouvelle Droite, et portant en eux une réputation sulfureuse, l'orientation extrémiste du paganisme et la supposée dangerosité de la Nouvelle Droite[1]. C'est justement ce côté sensible qui est attirant car il est peu étudié. En effet, il existe beaucoup d'enquêtes de journalistes sur la Nouvelle Droite et le paganisme d'extrême droite. Cependant, celles-ci sont passionnées, partiales, pêchant par des démonstrations confuses et/ou superficielles quant il ne s'agit pas de raccourcis abusifs, s'ajoutant à la confusion déjà existante sur les natures de la Nouvelle droite et du paganisme. Ce sujet complexe mérite donc que nous nous attachions à expliquer nos hypothèses et à définir un certain nombre d'objets.

A/Hypothèses et définitions

Nous sommes partis du postulat principal, qui sera notre grille de lecture, que le néo-paganisme a joué un rôle important à la fois dans la doctrine du G.R.E.C.E.[2] et dans les évolutions de celui-ci. En effet, les membres fondateurs du G.R.E.C.E. se réclament du paganisme ou se sont réclamés de lui. De plus, la notion de paganisme est une constante doctrinale importante de la Nouvelle Droite. En effet, cette école de pensée a publié un grand nombre d'articles, revues, livres sur cette question depuis le début des années quatre-vingt, les dernières études importantes étant publiées en 2005 avec le recueil d'entretiens publié par Christian Bouchet[3]. Il existe deux livres néo-droitiers importants au niveau doctrinal considérés comme la « base incontournable de toute réflexion sérieuse sur le paganisme », selon Pierre Vial : le livre d'Alain de Benoist, *Comment peut-on être païen ?*[4] paru en 1981 et le recueil de textes de Christopher Gérard, *Parcours païen*[5], paru en 2000. Ces deux livres mettent ainsi en évidence la persistance de l'attrait pour le paganisme au sein de la Nouvelle Droite. A ce

[1] Voir à ce sujet les campagnes médiatiques 1979 et du début des années quatre-vingt-dix.
[2] L'acronyme G.R.E.C.E signifie Groupement de Recherche et d'Etudes pour la Civilisation Européenne.
[3] C. Bouchet (dir.), *Les nouveaux païens*, Coulommiers, Dualpha, 2005.
[4] A. de Benoist, *Comment peut-on être païen ?*, Paris, Albin Michel, 1981.
[5] C. Gérard, *Parcours païen*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2000.

propos, Jean Mabire a participé aux *Rencontres de la pensée rebelle* qui se sont déroulées le 30 janvier 2005 (« Quelle religion pour l'Europe ? Spiritualité, identité, laïcité ») avec une intervention intitulée « Comment je suis devenu païen ».

Cependant, nous avons conscience, même si nous nous attachons à montrer le rôle du paganisme dans l'évolution du discours de la Nouvelle Droite, que cette référence païenne n'est pas la seule de la Nouvelle droite et de son maître à penser Alain de Benoist comme le fait l'universitaire italien Francesco Germinario[1]. En effet, ce professeur a fait de la question païenne et des critiques des universalismes religieux, le fil conducteur de son analyse et ne prend pas en compte malheureusement les autres références intellectuelles comme le pérennialisme, la droite révolutionnaire, la Révolution Conservatrice allemande ou l'œuvre de Dumont, pour ne citer que quelques exemples.

La question des liens entre le paganisme et la Nouvelle Droite reste importante car, dès les origines du G.R.E.C.E., il existe un intérêt fort pour le paganisme indo-européen qui se manifeste au travers des études sur les traditions européennes voire indo-européennes. En effet, à cette époque, les termes « tradition » et « indo-européen » renvoient explicitement à des pratiques païennes et/ou à une réhabilitation du paganisme. Une commission « traditions » fut même créée pour aider les grécistes à célébrer différentes grandes fêtes païennes comme les solstices et les mariages[2]. Les travaux de cette commission furent d'ailleurs publiés dans le recueil *Les traditions d'Europe*[3]. Malgré les dénégations des principaux intéressés, de vouloir réactiver le paganisme, celui-ci devint une référence majeure de la Nouvelle Droite à compter de la seconde moitié des années soixante-dix. Certains néo-droitiers pratiquèrent alors des cérémonies païennes au domaine de Roquefavour, la « *Domus Europa* », animé par Maurice Rollet[4]. Allant dans ce sens, Pierre Vial affirma en 1982 que « Le paganisme est la clé de voûte de la vue du monde qu'exprime et incarne la ND[5]. » De fait, le G.R.E.C.E. fut présenté par des néo-droitiers comme « […] la première tentative de grande envergure de promotion consciente et organisée d'une nouvelle culture païenne[6]. » Comme l'écrit le néo-droitier Jacques Marlaud, « Parler de paganisme au vingtième siècle, c'est supposer qu'il existe un courant de pensée

[1] F. Germinario, *La destra degli dei. Alain de Benoist e la cultura politica della Nouvelle Droite*, Turin, Bollati Boringhieri, 2002.
[2] J.-C. Valla, « La foi en nous-même »», in Collectif, *Païens !*, Saint Jean des Vignes, Editions de la Forêt, 2001, p. 156.
[3] A. de Benoist, *Les traditions d'Europe*, *op.cit.*
[4] A.-M. Duranton-Crabol, *Visages de la Nouvelle Droite : le GRECE et son histoire*, Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 1988, p. 50.
[5] P. Vial, « La Nouvelle Droite devant l'histoire », *Eléments*, n°43, octobre novembre 1982, p. 25.
[6] J. Marlaud, *Le renouveau païen dans la pensée française*, Paris, Livre-club du labyrinthe, 1986, p. 150.

relativement cohérent auquel on puisse attribuer ce nom[7]. » Nous estimons aussi que la Nouvelle Droite a cette cohérence.

Mais qu'est-ce que le paganisme ? Ou plutôt, qu'est-ce que le néo-paganisme ? Ce courant de pensée, voire cette religion, existe depuis la seconde moitié du XVIIIe siècle en Europe, voire antérieurement dans certains cas, et depuis les années soixante aux Etats-Unis. A l'origine du néo-paganisme, il y a une fascination/idéalisation pour le paganisme antique. Les premières traces de néo-paganisme sont discernables pendant la Renaissance, comme l'a montré Jocelyn Godwin dans *The Pagan Dream of the Renaissance*[1]. Cependant, l'essor date du milieu du XIXe siècle. De même, la rupture avec le christianisme a été progressive, n'oublions pas que les premiers druides britanniques étaient souvent des pasteurs, avant de devenir une composante importante du néo-paganisme.

Le néo-paganisme n'a, en fait, que très peu à voir avec le paganisme antique. En effet, le premier se structure autour d'un concept moderne, le panthéisme, c'est-à-dire la divinisation de la nature, apparu au XVIIe siècle. La modernité de celui-ci s'exprime par la non-distinction entre le sacré et le profane, tandis qu'*a contrario* celle-ci est fondamentale dans le paganisme. Nous devons aussi définir par la même occasion le sacré, qui sera utilisé dans ce travail. Il peut se définir, dans une approche durkheimienne, comme une opposition structurelle au profane[2]. Cependant, le sacré, renvoyant à une infinie diversité du surnaturel, s'utilise comme s'il désignait un objet unique : « Il en résulte que jamais l'utilisateur de la notion de sacré ne peut être contraint d'avouer le sens précis qu'il lui attache. Mais on en fait un véritable ‘‘entonnoir sémantique’’, récoltant le divers pour le faire converger en une signification dominante, souvent appelée par simple connotation, sous-entendant le raisonnement.[3] » Cette définition d'Isambert, par son insistance le caractère flou du sacré, s'applique parfaitement à la conception multiple néo-païenne de celui-ci. Le néo-paganisme possède donc un aspect « bricolé » marqué, pour reprendre l'expression de Claude Lévi-Strauss : « Le propre de la pensée mythique, comme du bricolage sur le plan pratique, est d'élaborer des ensembles structurés non pas directement avec d'autres ensembles structurés, mais en utilisant des résidus et des débris d'évènements : ‘‘o*dds and ends*’’, dirait l'Anglais, ou en français, des brides et des morceaux, témoins fossiles d'un individu ou d'une société[4]. » De fait, le néo-paganisme est

[7] *Ibid*., p. 19.
[1] J. Godwin, *The Pagan Dream of the Renaissance*, Londres, Thames & Hudson, 2002.
[2] E. Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie* [1912], Paris, P.U.F., Quadrige, 1994., p. 50 et suivantes.
[3] F.-A. Isambert, *Le sens du sacré. Fête et religion populaire*, Paris, Minuit, 1982, pp. 302-303.
[4] C. Lévi-Strauss, *Le regard éloigné*, Paris, Plon, 1962, p. 32.

bricolé à partir de la vision du monde qu'a le néo-païen de celui-ci et non à partir d'une conception scientifique de celui-ci.

Le néo-paganisme n'est d'ailleurs pas intégralement marqué à l'extrême droite : une forte proportion de néo-païen se situe à l'extrême gauche comme l'a démontré l'universitaire italien Massimo Introvigne[1]. En effet, le paganisme, étant une religion sans dogmes, sans Eglises et sans clergé, a attiré une frange de ceux qui se sont réclamés de l'anti-autoritarisme et qui cherchaient alors une voie spirituelle adaptée à leurs convictions. La mode a aussi joué un rôle important, notamment en ce qui concerne l'influence des contre-cultures américaines très imprégnées de paganisme néo-chamanique, suite à la publication des livres du pseudo ethnologue Carlos Castaneda (1926-1998). Ce néo-paganisme de gauche se développe considérablement en Europe depuis la fin des années quatre-vingt où il attire des alternatifs ou des écologistes.

Le néo-paganisme contemporain progresse en Europe depuis la fin des années soixante. Il se nourrit du déclin des différentes formes de christianisme. En outre, parallèlement au désintérêt pour le christianisme, notre continent a vu l'apparition et l'essor d'une nébuleuse spiritualiste, issue des contre-cultures post-soixante-huitardes. Cette période, corrélativement à la remise en cause des valeurs dominantes de l'Occident, a connu une crise métaphysique, voire mystique pour certains, qui a abouti à la découverte des spiritualités de l'Orient et à la mode des gourous[2]. Durant cette période de recomposition, le néo-paganisme a connu, de façon générale, un essor important. Ainsi, en Islande, il est religion officielle, l'*Asatru* est son nom, depuis 1973 et connaît une croissance annuelle de 10 à 40% depuis sa fondation[3]. Tandis que la Grande-Bretagne a vu, dans les années quatre-vingt-dix, la nomination d'aumôniers païens dans ses universités, notamment à celle de Leeds. Cependant, il ne faut pas oublier que dans le même pays, le Prince de Galles est traditionnellement Grand Druide. La mode païenne a gagné le Danemark où les cultes païens des Vikings ont été reconnus religions officielles le 6 novembre 2003. Dans ce pays, un député social-démocrate a même proposé, fort sérieusement, en juin 2004, de « […] faire référence dans la constitution européenne à l'importance fondamentale du paganisme gréco-romain[4]. » En Europe, des universitaires n'hésitent pas à affirmer leur paganisme. Dans certains pays baltes, le paganisme est reconnu comme religion officielle depuis la chute de l'U.R.S.S. et l'accession à l'indépendance de ces Etats, dont la

[1] M. Introvigne, « Expressions païennes. Le renouveau des expressions païennes », *L'Originel* n°5, printemps 1996, pp. 10-14.
[2] G. Minois, *Histoire de l'athéisme*, Fayard, Paris, 1998, p. 572.
[3] « Asatruarfelagidh : le Paganisme en Islande. Entretien avec Jörmundur Ingi », *Antaïos* n°15, hiver 1999, Bruxelles, p. 194.
[4] Cité dans *Marianne*, n°371, semaine du 31 mai au 6 juin 2004, p. 13.

Lituanie et l'Estonie. En Grèce certains veulent aussi revenir aux cultes antiques, lassé par une orthodoxie omniprésente. Depuis 1996, ces partisans de ces cultes se réunissent sur le Mont Olympe, siège des dieux helléniques. Par conséquent, l'une des difficultés de ce travail a été de situer le néo-paganisme parmi une typologie des religions : il n'a pas été révélé comme le christianisme ou l'islam mais ce n'est pas non plus une religion séculière au sens où l'entend Paul Zawadzki[1]. En outre, nous estimons, à la suite de Jean Baechler qu'« une religion ne peut être séculière[2] ». Le néo-paganisme serait même, plutôt, un désir de réenchanter, via le recours aux mythes et religions païennes antiques européennes, une société dans laquelle le religieux a disparu, sans pour autant cesser de parler aux individus[3]. Le néo-paganisme renvoie à une conception précise de la religion et du monde. Il renvoie aussi à une conception théologico-politique, voire théologico-social, de la religion.

Pour comprendre l'enjeu du néo-paganisme, nous devons réfléchir sur un possible aspect subversif du paganisme. En effet, historiquement, le néo-paganisme s'inscrit dans la filiation du romantisme et de ses extensions politiques. Par conséquent, recourir au néo-paganisme implique, à l'exception notable des formes de paganisme issues des contre-cultures comme la néo-sorcellerie *Wicca*, un refus de la modernité. En effet, nous postulons qu'il existe une vision païenne commune fondée sur le refus de la modernité et du libéralisme qui en découle. Selon nous, le recours au paganisme peut permettre l'élaboration d'une nouvelle vision du monde radicalement différente de celles connues actuellement. Nous postulons aussi que cette « paganisation » est possible parce qu'il existe une culture alternative sensible à l'appel du paganisme. Il est déjà possible de cerner les thèmes politiques et sociétaux majeurs véhiculés par le néo-paganisme néo-droitier : l'éloge du différentialisme radical, inspiré des castes, faisant du communautarisme une solution au multiculturalisme et refusant l'ethnocide ; critique de la pensée occidentale, individualiste et uniformisatrice, vue comme synonyme simultané de modernité, d'américanisation des mœurs et manifestation de l'idéologie du progrès ; élaboration d'un nouveau populisme fondé sur le modèle démocratique antique ; conception pagano-panthéiste de l'écologie ; éloge d'un modèle impérial décentralisé et régionaliste ; défense en fin d'une sexualité sans péché originel, sacralisée et créatrice de sociabilité. Ce recours au paganisme n'est donc pas superficiel car les néo-païens croient sincèrement en leurs théories, ce qui ne les empêchent pas d'être déconcertantes pour les observateurs. Par-là même, ils créent tout un système politico-socio-religieux cohérent,

[1] P. Zawadzki, « Le nationalisme comme religion séculière », in G. Delannoi et P.-A. Taguieff, *Nationalisme en perspective*, Paris, Berg international, 2001, pp. 265-302.
[2] J. Baechler, « Religion » in R. Boudon (dir.) *Traité de sociologie*, Paris, P.U.F., 1992, p. 453.
[3] M. Gauchet, *Le désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion* [1985], Paris, Gallimard, 1995, p. 292.

structuré sur l'anti-modernité qu'elle politique, culturelle, économique ou étatique, comme le montrera la troisième partie.

Le néo-paganisme, que nous estimons fonder sur l'anti-modernité, implique aussi paradoxalement un recours au nationalisme, idée moderne par excellence comme l'a montré Paul Zawadzki pour qui le nationalisme est une « idéologie surgie dans la modernité, le nationalisme entendu comme ethnonationalisme[1]. » Le néo-paganisme néo-droitier est, de ce point de vue, intéressant d'étudier car il se confond avec un européisme ethnico-culturel : l'idée d'Europe est fondée sur l'idée ethniste de la descendance directe avec les Indo-Européens, c'est-à-dire souvent compris comme synonyme de « race blanche ». Le paganisme européiste des droites radicales se structure donc autour de l'idée d'un *ethnos demos*, c'est-à-dire d'une idée de peuple ethnique à l'échelle européenne et sur la conception ethno-religieuse d'un paganisme propre à une mentalité et à une ethnie indo-européenne dont les Européens actuels descendraient en ligne directe. En outre, il s'appuie à la fois sur une identité européenne commune et sur une consanguinité imaginaire. Toutefois, le racisme des premières années à fait place à un différentialisme, c'est-à-dire à une défense de la civilisation européenne. L'aspect positif de cette défense est une réflexion sur la nature et l'essence de cette civilisation, la face négative, une régression à un racisme digne des années Trente.

L'apparition de ce type de pensée est une histoire complexe qui mériterait une étude pour elle seule. Elle plonge dans différentes genèses politiques, historiques et métaphysiques. Le paganisme religieux est assurément un héritier du romantisme et de sa reconstruction des passés nationaux. Il est aussi, nous le verrons, une manifestation de l'occultisme occidental. Ainsi, l'Europe voit au XIXe siècle l'essor d'une vague païenne occultisante et esthétisante exaltant l'hellénisme, le celtisme, ou la préhistoire germanique, etc. Très vite, ces idées esthétisantes, qui se manifestent dans le symbolisme « fin de siècle », fusionnent avec le nationalisme puis avec l'anti-christianisme très présent dans certains milieux occultistes. En fait, nous devrions parler de contagion mutuelle des idées comme l'a montré Dan Sperber[2], les idées, par leur nature même se diffusant plus ou moins bien. Ainsi, dès le début du XXe siècles certains néo-païens anti-cléricaux et patriotes se rapprochent des mouvements d'extrême droite comme le fascisme en Italie, *cf.* Arturo Reghini, et comme la Révolution Conservatrice en Allemagne et en Autriche. En effet, l'Allemagne et l'Autriche ont vu l'apparition, dès la fin du XIXe siècle, de théoriciens nationalistes à l'extrême antimodernes, anti-chrétiens et antisémites, les *völkischer*. L'un des plus connus fut le publiciste allemand Theodor Fritsch

[1] P. Zawadzki, « Le nationalisme comme religion séculière », in *Nationalisme en perspective*, *op. cit*., p. 288.
[2] D. Sperber, *La contagion des idées*, Paris, Odile Jacob, 1996.

(1852-1933). Ce phénomène, plus ou moins marqué à droite, il existe pourtant des païens de gauche qui sont les ancêtres des alternatifs des années soixante-dix, se développe dès cette époque un peu partout en Europe. En France, sous l'influence du romantisme, les différentes formes de paganisme, celtisant ou nordiciste, se confondent avec les combats régionalistes aux tendances micro-nationalistes, les populations aux identités régionales fortes devenant automatiquement des « peuples nationaux », des minorités ethniques persécutées. Durant la Seconde Guerre mondiale, certains païens prirent position pour les forces de l'Axe donnant ainsi naissance à sa légende noire (« l'ésotérisme nazi ») tandis que d'autres, malgré ou à cause de leur engagement très marqué à droite, s'opposèrent au nazisme. Les thèmes païens sont restés dans la marginalité jusqu'au moment où la Nouvelle Droite utilisa ce paganisme pour justifier, d'abord, l'inégalitarisme social et la pensé élitiste (le christianisme devenant un « bolchevisme de l'Antiquité »), puis, ensuite, le différentialisme, le faisant ainsi connaître auprès du grand public. Ainsi, la nébuleuse néo-droitière recycla dans les années soixante-dix un certain nombre d'auteurs païens d'extrême droite comme le régionaliste breton Olier Mordrel et l'écrivain, ancien *Waffen S.S.*, Saint-Loup. Elle fit aussi et surtout connaître la nébuleuse révolutionnaire-conservatrice dont beaucoup avaient peu de sympathie pour le christianisme.

Nous avons aussi utilisé comme grille de lecture un second postulat : celui que l'expression « Nouvelle Droite » comprend le G.R.E.C.E. et l'ensemble des personnes ayant fait partie du G.R.E.C.E. et/ou ayant été des compagnons de route, donnant ainsi naissance à une nébuleuse cohérente. Par conséquent, malgré ce qu'affirme le néo-droitier Christian Bouchet, qui a consacré un livre à la question du néo-paganisme[1] et Alain de Benoist, qui refuse cette assimilation[2], nous considérons que les dissidents du G.R.E.C.E. font encore partie de la nébuleuse néo-droitière, sauf précision de leur part. En effet, ces dissidents affirment pour la plupart être encore membre de la famille idéologique née de la Nouvelle Droite. Il s'agit donc de dissidents du G.R.E.C.E. et non de la Nouvelle Droite. Cela pose aussi implicitement le problème de la circonscription de l'ère d'influence de ce courant idéologique. En effet, la Nouvelle Droite est une appellation qui recouvre un ensemble de groupes et de cercles politiques ou culturels qui se situe dans le champ des droites radicales non conformistes. Toutefois, le G.R.E.C.E. entend se dégager de l'ornière de l'extrémisme de droite. Ainsi, nous avons aussi analysé les rapports ambigus et conflictuels entre la nébuleuse néo-droitière, le

[1] C. Bouchet, *Néo-paganisme*, Puiseaux, Pardès, 2001.
[2] Entretien avec Alain de Benoist.

G.R.E.C.E. et les droites radicales. Nous posons aussi l'hypothèse que le recours à la notion de paganisme a influencé les évolutions simultanées et divergentes du G.R.E.C.E. et de ses tendances. Par conséquent, l'étude du paganisme devient essentielle à la compréhension des évolutions doctrinales du G.R.E.C.E. et à l'apparition de la néo-droitière consécutive à son éclatement.

Ce travail sera aussi implicitement une réflexion sur la notion de civilisation européenne et sur ce qui la caractérise, via la conception que se font les néo-païens néo-droitiers de celle-ci. En effet, n'oublions pas que l'acronyme G.R.E.C.E. signifie Groupement de Recherche et d'Etudes pour la Civilisation Européenne. De fait, une part très importante de leurs productions (articles, livres, brochures, etc.) traite des différents aspects (religieux, culturel, ethnique) de ce sujet.

Mais comment pouvons-nous définir la civilisation européenne ainsi que la notion de « civilisation » ? Selon le *Petit Larousse*, la civilisation est l'ensemble des caractères propres à la vie intellectuelle, artistique, morale et matérielle d'un pays ou d'une société. Cependant, cette définition est trop succincte. Un certain nombre de chercheurs s'est penché sur cette notion : Weber, Toynbee, Durkheim, Mauss, Braudel, Sorokin, Spengler…. L'idée de civilisation date du XVIIIe siècle qui fut introduite en opposition à la notion de « barbarie », le civilisé se différant des sociétés « primitives ». Chez les penseurs français du XVIIIe siècle, la civilisation repose sur des institutions, une société urbaine et sur l'éducation. Au cours du XIXe siècles, les Européens « ont déployé beaucoup d'énergie intellectuelle, diplomatique et politique à concevoir des critères servant à évaluer si les sociétés non occidentales étaient assez ''civilisées'' pour être acceptées comme membres du système international dominé par l'Europe[1]. » A partir de ce moment, le sens du concept « civilisation », en tant que modèle unique, universel, s'est modifié, perdant son côté abstrait, idéalisé, au profit des civilisations, entités culturelles réelles et plurielles. Nous retrouvons cette distinction dans la critique néo-païenne et néo-droitière de la modernité occidentale, « la » civilisation universelle par excellence, et leur défense des cultures. De fait, une civilisation est une culture élargie. Déjà les Grecs se définissaient par la religion, la culture et la langue communes ainsi que par la « race », c'est-à-dire leur ethnie. Arnold Toynbee (1889-1975) a insisté sur le fait que les civilisations sont englobantes, « c'est-à-dire qu'aucune de leurs composantes ne peut être comprise sans

[1] S. Huntington, *Le Choc des civilisations*, trad. J.-L. Fidel, G. Joublain, P. Jorland, J.-J. Pédussaud, Paris, Odile Jacob, 1997, p. 38.

référence à la civilisation qui les embrasse[1] ». La civilisation représente donc l'entité culturelle la plus large.

Les néo-droitiers postulent depuis la fondation de leur courant de pensée l'existence d'une civilisation européenne fondée sur les Indo-Européens, peuplades mythiques de la Préhistoire eurasiatique et se caractérisant par des valeurs sociales communes, la « tripartition fonctionnelle », une religion commune, le paganisme, un esprit technicien, le prométhéisme, et une appartenance à la même ethnie : les Indo-Européens, c'est-à-dire la « race blanche », dont ils estiment descendre en ligne directe. A ce titre le livre de Dominique Venner, *Histoire et tradition des Européens. 30 000 ans d'identité*[2], en insistant sur les supposé 30 000 ans de civilisation européenne, c'est-à-dire à partir de la période à laquelle auraient vécu les Indo-Européens, est particulièrement représentatif de ce type de discours.

La conception néo-droitière de la notion de civilisation se distingue fortement à la fois de celle de Spengler qui voyaient une succession de civilisation (grecque, latine, médiévale…) en Europe, des nationalistes qui réduisent la civilisation aux cultures nationales et des partisans de l'Occident qui voient l'apparition de leur civilisation durant le Moyen Âge, en fait à partir du VIIIe siècle. Selon les néo-droitiers, il existe une identité européenne, indépendamment des clivages chrétiens (orthodoxe, catholique, protestant). Selon les néo-droitiers, la civilisation européenne est l'héritière des différentes grandes cultures païennes : grecque, latine, celte , germanique. Elle se distingue aussi selon eux par la séparation entre le temporel et le spirituel ainsi que par la liberté accordée aux individus, en particulier chez les Celtes et les Germaniques. A cette première notion de civilisation, les néo-droitiers distinguent une seconde, celle des sociétés traditionnelles, semi-autarciques, qui s'oppose à la civilisation moderne, occidentale, universelle, destructrice par l'uniformisation, l'homogénéisation.

B/Méthodologie

Cette étude se fonde scientifiquement sur l'analyse des textes de la Nouvelle Droite suivant deux approches : une historique, en expliquant et en notant les évolutions du contexte et une discursive permettant l'étude des contenus doctrinaux. Nous aurions pu le faire aussi sur des entretiens mais nous pensons que ceux-ci auraient pu être biaisés par des tentatives de séduction et/ou d'édulcoration de la part des personnes interrogées. Par conséquent, nous avons

[1] *Ibid*., p. 40. *Cf*. A. Toynbee, *L'histoire*, trad. J. Potin, P. Bruisseret et une équipe sous la direction de H. Douxchamps, Paris, Payot, 1996.
[2] D. Venner, *Histoire et tradition des Européens. 30 000 ans d'identité*, Paris, Editions du Rocher, 2002.

préféré nous concentrer sur les textes. Dans les cas très précis des musiques païennes et des contre-cultures droitières, nous nous sommes penchés sur l'iconographie, le registre musical, les littératures alternatives, etc. afin de cerner les milieux dans lesquels ces sous-cultures particulières évoluent. Le choix des personnes citées dans ce travail est fondé, indépendamment de leur contribution intellectuelle à la Nouvelle Droite, sur leur engagement païen passé ou présent.

En outre, il est quasiment impossible de dire qui fait partie ou a fait partie du G.R.E.C.E., la structure la plus connue de cette mouvance, car il est dans les habitudes des personnes gravitant dans ce milieu de nier. Il y a souvent des compagnons de route de longue date qui, effectivement, n'ont jamais été membres du G.R.E.C.E. mais qui en sont proches, sans compter les personnes qui l'ont été et qui affirment ne plus en faire partie, d'Alain de Benoist, par exemple. Cependant, le G.R.E.C.E. ne recouvre pas toutes les tendances de la Nouvelle Droite. En effet, il existe d'autres groupuscules comme Nouvelles Synergies Européennes de Steuckers, Terre et peuple du trio Vial, Mabire et Haudry, et des groupes structurés autour de revues ou d'éditeurs, sans compter les électrons libres qui ne représentent qu'eux-mêmes. D'où l'intérêt de se référer à une nébuleuse néo-droitière qui permet d'unifier cet éclatement.

Malgré cette grille de lecture, il persiste une difficulté importante concernant la curieuse hiérarchisation intellectuelle de certains néo-païens qui n'empêche pas une convergence avec des penseurs plus « classiques » de la Nouvelle Droite comme Alain de Benoist. Ainsi, la synthèse entre la pensée de type universitaire d'Alain de Benoist, qui se réfère à des auteurs de premier plan, et les néo-païens baignant dans une culture marginale occultisante, se fait au niveau du refus de la modernité. Cette non hiérarchisation des références, ou plutôt cette hiérarchisation différente qui met sur le même plan travaux d'universitaires, d'ésotéristes (ou occultiste) et d'agitateurs politiques, est déconcertante pour les universitaires mais pas sans logique. En effet, pour les éléments les plus radicaux, l'Université diffuse un non-savoir, un faux savoir même, un savoir politiquement correct, c'est-à-dire éludant les questions qu'ils jugent primordiales comme la proximité ethnique des différents peuples européens. De fait, nous sommes très proches d'une démarche de type complotiste ou sectaire, très fréquentes dans les milieux occultistes et/ou radicaux : au supposé complot de la « bien-pensance », ils répondent par l'élaboration d'un contre discours supposé énoncé « la » vérité. Cependant, certains néo-droitiers se placent dans une approche scientifique, universitaire, du paganisme, ce qui leur vaut les remarques des éléments les plus radicaux.

L'une des difficultés du travail préliminaire a été la constitution d'une bibliographie scientifique. En effet, le choix des auteurs ayant écrits sur la Nouvelle Droite a été motivé par la qualité du scientifique du travail, indépendamment des idées politiques des auteurs. De fait, la seule étude sérieuse sur ce sujet, reste l'essai de Pierre-André Taguieff, *Sur la Nouvelle droite*, paru en 1994[1]. En effet, la production de textes, y compris scientifiques, sur ce sujet se caractérise globalement par une piètre qualité : faiblesses, raccourcis, décontextualisations, amalgames, approximations, erreurs d'interprétation, informations erronées etc.

L'autre grande difficulté a été la collecte des sources, certaines publications étant de nature confidentielle (*Réfléchir et agir*, *Vouloir, Nouvelles de Synergie Européenne*, les publications des Editions Terre et peuple, *Terre et Peuple,* les Editions de L'Aencre, les Editions de la Forêt, Editions du Porte-Glaive, Editions Hérode, Editions du Crève-Tabous, Editions Irminsul, les Editions Déterna, *Dualpha*, *Libération païenne*, *L'âtre*, *Irmin*, *Louve*, *Orientations*, *Parcours d'Europe*, *Utlagi*, les publications du Belge Bernard Mengal : *Combat païen*, *Gjallarhorm*), ce qui n'est pas le cas d'autres, accessibles à tous (*Eléments*, *Krisis, Nouvelle Ecole*, *Antaïos,* les Editions du Labyrinthe, les Editions Pardès, *Totalité*, *Rebis*, *L'Âge d'Or*, *Kalki*).

Une dernière difficulté a été soulevée par la nature même du sujet, pluridisciplinaire, ce qui a nécessité des angles d'approches différents suivant l'objet étudié. Par conséquent, différentes sciences humaines ont été utilisées comme l'histoire, l'ethnologie, la science politique et la sociologie. Nous avons cependant essayé de garder une unité de ton.

Ce sujet tentera donc de cerner les différents visages du paganisme de la Nouvelle Droite durant la période allant de 1981 (date à laquelle Alain de Benoist a publié *Comment-on être païen ?*) à nos jours. Il essayera aussi de cerner les références doctrinales importantes (nationalisme révolutionnaire, études indo-européennes, pensée traditionnelle, etc.) ainsi que les implicites idéologiques d'un tel recours doctrinal.

La première partie sera donc un rappel sur la nature, l'histoire et les évolutions/ruptures de la Nouvelle Droite depuis *Europe-Action*, jusqu'aux derniers remaniements doctrinaux du G.R.E.C.E.. Nous essayerons, aussi, de cerner, via l'analyse des sources, les différentes filiations (auteurs, philosophes, mouvements, références scientifiques) qui ont permis l'émergence de cette école de pensée, sans oublier de mettre en évidence l'extrême hétérogénéité de ces références directes ou indirectes. Nous nous pencherons aussi sur la diffusion des idées du G.R.E.C.E. hors de sa sphère d'influence (de la droite radicale, en passant par les R.P.R. et U.D.F. des années soixante-dix, jusqu'aux musiques électroniques).

[1] P.-A. Taguieff, *Sur la Nouvelle droite*, Paris, Descartes et Cie, 1994.

Cette partie sera donc aussi une réflexion sur la capacité de résistance de la nébuleuse néo-droitière aux violentes attaques médiatiques de 1979 et du début des années quatre-vingt-dix.

La seconde partie, sera consacrée à une typologie des différentes formes de paganisme revendiquées : 1) la volonté d'un retour aux cultes païens de l'Antiquité européenne (l'odinisme ou religion germano-scandinave, la religion romaine ou/et le druidisme) ; 2) les paganismes modernes comme le paganisme culturel (un paganisme qui serait inhérent à la mentalité européenne) et le paganisme postmoderne. Par conséquent, nous nous pencherons, par la même occasion, sur l'idée d'une persistance du paganisme européen malgré une christianisation quasi-complète de l'Europe.

Enfin, dans la troisième partie, nous nous attacherons à analyser le refus de la modernité à travers des thèmes idéologiquement importants : le problème du racisme (à travers les notions d'ethnocentrisme, d'éloge de la différence et du refus de l'ethnocide) ; la pensée occidentale en procès (à travers l'idée de décadence, l'anti-utilitarisme, l'éloge de l'écologie radicale et la relation vis-à-vis du nationalisme) ; le nationalisme et enfin l'éloge d'une sexualité libérée.

Première partie : Qu'est-ce que la Nouvelle Droite ?

Premier chapitre : Histoire de la Nouvelle Droite

Nous pouvons discerner dans la Nouvelle Droite trois corps de doctrine délimités par les périodes suivantes : 1968-fin des années soixante-dix ; les années quatre-vingt ; et enfin de la fin des années quatre-vingt à nos jours. Cependant, il est aussi possible de les découper de la façon suivante : 1968-1972 ; 1973-1985 et 1985 à aujourd'hui. Nous considérons la période d'*Europe-Action* comme étant la préhistoire de cette école de pensée.

Section I/la préhistoire : *Europe-Action*

A/L'histoire d'*Europe-Action*

Le fondateur d'*Europe-Action*, Dominique Venner est un militant d'extrême droite de longue date. Il fut incarcéré à la prison de la Santé de 1961 à 1962 pour son implication dans le putsch manqué du 30 janvier 1961 mais ne prendra pas part à l'O.A.S.[1]. C'est aussi un engagé volontaire à dix-huit ans dans les chasseurs parachutistes et il a combattu en Algérie entre 1954 et 1956. Cependant il admire le F.L.N. qui « combattait pour sa dignité. Il combattait pour conquérir une patrie, pour se donner une identité, pour édifier une nation[2]. » En 1956, il devint membre de Jeune Nation, un groupuscule raciste et fasciste fondé en 1958 par les frères Sidos (Pierre Sidos fondant ultérieurement, en 1968, *L'œuvre française*, au discours antisémite) et qui publiait la revue éponyme, et fut par la suite le secrétaire général de ce groupuscule.

Il fonde en 1963 un mouvement politique et une revue éponyme, *Europe-Action*, aux aspirations déjà « métapolitiques » autour de laquelle gravitent des anciens de Jeune Europe. Il sera aidé à partir de 1965 par François d'Orcival (pseudonyme d'Amaury de Chaunac-Lanzac), Fabrice Laroche (pseudonyme d'Alain de Benoist) qui connaît Venner depuis 1962, Jean-Claude Rivière, Alain Lefebvre, Maurice Rollet et Jean Mabire[3], qui fonderont ensuite le G.R.E.C.E. François Duprat (1941-1978), le théoricien fasciste et cofondateur du Front

[1] J.-C. Valla, « Rebelle par fidélité », *Eléments*, n°82, mars avril 1995, p. 47.
[2] D. Venner, *Le cœur rebelle*, Paris, Les Belles Lettres, 1994, p .44. *Cf.* aussi, dans la même page : « Aujourd'hui [1994], je reconnais que la rébellion combattait également pour une juste cause, la sienne, ce que j'avais tendance à lui dénier à l'époque. En cela ma vision du conflit s'est modifiée. »
[3] J. Algasy, *L'extrême droite en France (1965 à 1984)*, Paris, L'Harmattan, 1989, p. 26.

national en fit partie[1]. Ce groupe nettement fascisant se démarque des nationalistes classiques ou des intégristes défenseurs de l'« Occident Chrétien ». Selon Jean-Yves Camus et René Monzat, « son importance théorique est fondamentale pour établir la généalogie de l'extrême droite nationale-européenne, néo-paganisante et racialiste[2]. » De plus, cette revue fait le lien entre différentes générations d'activistes, celle de la seconde guerre mondiale et celle de l'entre-deux-guerres. L'ancien S.S. français Saint-Loup, par exemple en fit partie.

Le groupuscule de Dominique Venner désirait, via une cellule de réflexion, donner un nouveau souffle au discours d'extrême droite : « dans l'esprit de Venner et de ses amis, il s'agit de débarrasser le nationalisme et le fascisme de ce qu'ils ont d'un peu vieillot et de dépassé (l'antiparlementarisme, l'anti-intellectualisme, le patriotisme réduit à l'espace hexagonal), tout en se démarquant du nazisme, soit en admettant comme Bardèche qu'Hitler a ''fait des erreurs'', soit en niant purement et simplement les crimes du IIIe Reich. C'est ainsi qu'*Europe-Action* accueillera très favorablement la publication en 1964 du *Drame des juifs européens* de Paul Rassinier, l'un des principaux représentants de l'''école révisionniste''[3]. »

B/Une thématique novatrice et radicale

Le discours d'*Europe-Action* est sous-tendu par deux thèmes principaux. Le premier est le « réalisme biologique » qui prétend fonder sur l'observation scientifique les inégalités individuelles et raciales : d'un côté, l'élite, de l'autre « l'écume biologique ». La revue prône le racialisme européen, c'est-à-dire la promotion de la prétendue supériorité de la « race blanche » ; supériorité qui serait inscrite dans l'hérédité. La revue est l'une des premières à critiquer l'immigration (« invasion ») algérienne en France après l'accession à l'indépendance de ce pays et à inciter au rapatriement massif des étrangers, par hantise du métissage, thème omniprésent. En effet, elle n'hésite pas à affirmer que « le métissage systématique n'est rien d'autre qu'un génocide lent[4] ». L'auteur de ces lignes, Gilles Fournier, développe, selon Pierre-André Taguieff, une raciologie proche de celle théorisée par le national-socialisme[5]. Dominique Venner renchérit : « En France, l'immigration importante d'éléments de couleur

[1] J.-Y. Camus et R. Monzat, *Les droites nationales et radicales en France*, Lyon, P.U.L., 1992, pp. 80-81.
[2] *Ibid*., p. 45.
[3] P. Milza, *L'Europe en chemise noire. Les extrêmes droites européennes de 1945 à aujourd'hui*, Paris, Fayard, 2002, pp. 131-132.
[4] G. Fournier, « La guerre de demain est déjà déclenchée », *Europe-Action*, n°16, avril 1964, p. 21.
[5] P.-A. Taguieff, « L'héritage nazi. Des Nouvelles droites européennes à la littérature niant le génocide », *Les Nouveaux Cahiers*, n°64, printemps 1981, p. 7.

pose un grave problème […]. Nous savons également l'importance de la population nord-africaine […]. Ce qui est grave pour l'avenir : nous savons que la base du peuplement de l'Europe, qui a permis une expansion civilisatrice, était celle d'une ethnie blanche. La destruction de cet équilibre, qui peut être rapide, entraînera notre disparition et celle de notre civilisation[1]. » Elle défend aussi la « race blanche » dans ses combats en Afrique du Sud, en Rhodésie et dans les Etats ségrégationnistes des Etats-Unis. Jean Mabire écrivait à ce sujet que « L'Europe est un cœur dont le sang bat à Johannesburg et à Québec, à Sydney et à Budapest, à bord des blanches caravelles et des vaisseaux spatiaux, sur toutes les mers et dans les déserts du monde[2]. » Cependant, la doctrine élaborée par Dominique Venner et ses amis avait abandonné certains thèmes nazis mais ces derniers continuaient à afficher le racisme biologique au centre de celle-ci, à laquelle ils cherchaient à donner un fondement scientiste[3].

La revue développe aussi l'idée selon laquelle la « race blanche » disposerait « d'une prétendue supériorité » inscrite dans l'hérédité, « et débouchant sur des inégalités naturelles d'aptitudes intellectuelles » qui se manifesteraient, notamment, par l'incapacité à maîtriser la technique[4]. Ce discours raciologique est illustré par le slogan « sous-développés, sous-capables[5] ». Ce racisme comporte corrélativement l'idée d'un développement racial séparé, « [fondé] sur l'évitement systématique du contact entre ''groupes raciaux'' et surtout métissage : ''Organiser, avec les différents groupes raciaux du monde, une politique de coexistence pacifique et libérale permettant à chacun d'exprimer […] ses aptitudes et ses dons. Supprimer, en proportion, tout contact visant à la fusion, à l'inversion, ou au bouleversement des données ethniques, ou à la cohabitation forcée de communautés différentes''[6]. » Ce différentialisme radical se retrouvera par la suite dans les doctrines successives du G.R.E.C.E. Actuellement encore Dominique Venner reste un défenseur de l'idée de l'irréductibilité des civilisations les unes aux autres. A l'instar de Guillaume Faye[7], il est partisan du « Choc des civilisations » théorisé par le géopolitologue américain Samuel Huntington[8]. Cependant, il n'accepte pas l'occidentalisme de celui-ci[9].

Le second thème est le nationalisme révolutionnaire : progressiste et révolutionnaire, la revue entend rompre avec le conservatisme petit-bourgeois des « nationaux », éternels vaincus

[1] D. Venner, *Europe-Action*, n°38, février 1966, p. 8.
[2] J. Mabire, « Notre nationaliste européen », *Europe-Action*, juillet août 1964, n°31-32, p. 13.
[3] J. Algasy, *L'extrême droite en France (1964 à 1984)*, *op.cit*., pp. 31-33.
[4] J.-Y. Camus et R. Monzat, *Les droites nationales et radicales en France*, *op. cit*., p. 45.
[5] *Ibid*., p. 45.
[6] P.-A. Taguieff, *Sur la Nouvelle droite*, *op.cit*., p. 16. P.-A. Taguieff cite une brochure principalement écrite par Alain de Benoist, *Qu'est-ce que le nationalisme ?*, 1966, p.13. Rééditée chez Ars Magna.
[7] G. Faye, *Pourquoi nous combattons. Manifeste de la Résistance européenne*, Paris, L'Aencre, 2001.
[8] D. Venner, « Une époque fascinante », *La Nouvelle Revue d'Histoire*, n°13, juillet août 2004, p. 5.
[9] D. Venner, *Histoire et tradition des Européens*, *op. cit*., p. 25, note 1.

des combats d'arrière-garde. Elle rend hommage à l'officier communard Louis Rossel (1844-1871), au théoricien de l'anarcho-syndicalisme Georges Sorel (1847-1922) et au philosophe anarchiste Pierre Joseph Proudhon (1809-1865) et dénonce l'accaparement par les marxistes du culte aux martyrs de la Commune, exactement comme l'ont fait autrefois les francistes et les rédacteurs de *Je suis partout*.

Cette revue développe une conception socialisante de l'anti-communisme dans laquelle se ressent l'influence forte des œuvres d'Ernst von Salomon (1902-1972). Elle est aussi influencée par des écrivains engagés, au sens propre du terme, à gauche, comme le André Malraux (1901-1976) des *Combattants* ou de *La condition humaine* alors proche du Parti communiste. D'ailleurs, Dominique Venner n'a jamais caché son intérêt pour le léninisme. Ainsi, en s'inscrivant dans cette filiation révolutionnaire, elle considère les communistes comme « des bourgeois qui défendent les valeurs bourgeoises.[1] » De fait, la revue se situe dans la mouvance nationale européenne socialisante[2], à la fois anti-bourgeoise, anti-gauchiste et raciste de la droite radicale[3]. Cet aspect révolutionnaire se double d'une forte tendance au nationalisme européen, influencé par son racialisme : écartant aussi bien la notion gaulliste d'Europe des patries ou des Etats, jugée désuète, que celle d'Etats Unis d'Europe des démocrates chrétiens, la revue préconise l'Europe des ethnies qui ferait disparaître les Etats nations et unirait dans un puissant ensemble les peuples de race blanche de l'Europe, au-delà des clivages idéologiques. Union qui serait complétée par une alliance avec des Etats racistes comme la Rhodésie et l'Afrique du Sud.

Ce nationalisme européen est plus qu'une doctrine politique. Il s'agit avant tout d'une vision du monde et de l'homme européen. « Il s'oppose radicalement à la conception jacobine de l'Etat-nation, conception individualiste qui s'est affirmée au rythme du marché et de l'ascension de la bourgeoisie. Le nationalisme européen perçoit l'Europe comme une communauté de peuples, mais s'enracine dans les petites patries constitutives d'une ‘‘Europe aux cent drapeaux’’[4]. » L'équipe d'*Europe-Action* se place donc à la fois dans la filiation de la « droite révolutionnaire » décrite par Zeev Sternhell et dans celle de la « gauche réactionnaire », analysée par Marc Crapez.

Europe-Action est la première à développer une critique radicale du christianisme. En effet, elle est violemment anti-chrétienne, le christianisme étant perçu comme une « religion sémite et orientale venue pervertir l'esprit positif et scientifique, l'ardeur combative de la ‘‘race

[1] J. Mabire, *L'écrivain, la politique et l'espérance*, Paris, Saint-Just, 1966, p. 50.
[2] *Cf.* infra le chapitre consacré à cette question.
[3] J. Mabire, *L'écrivain, la politique et l'espérance*, *op. cit*., pp. 51-61.
[4] A. Imatz, *Par-delà droite et gauche. Histoire de la grande peur récurrente des bien-pensants*, Paris, Godefroy de Bouillon, 2002, pp. 208-209.

occidentale''[1]. » La revue propose aussi le retour aux mythes païens indo-européens qui constitueraient le fonds commun des populations européennes. Cette caractéristique est importante pour la suite : cela préfigure la Nouvelle Droite. Dominique Venner professe encore cet anti-christianisme : « La part romaine de la civilisation européenne avait semblé mourir quand lui fut imposé le christianisme, écrit-il en 2003. Mais un regard non convenu repérera sa survivance en Occident durant les siècles chrétiens et au-delà. Les révolutionnaires et Napoléon ne se voulaient-ils pas romains jusqu'à la caricature ?[2] »

Ces idées ne sont pas nouvelles mais ce qui en fait la nouveauté est le ton ferme, l'assurance tranquille avec lesquels s'exprime ce néo-paganisme dans des milieux qui leur étaient jusque là réfractaires. En fait, l'innovation d'*Europe-Action* fut de promouvoir un nationalisme européen fondé sur l'héritage occidental se substituant à la fois au nationalisme classique, à l'internationalisme communiste et au capitalisme cosmopolite. L'aventure d'*Europe-Action* est de courte durée, son aventure dure de 1963 à 1966, son discours étant trop paradoxal pour l'extrême droite de l'époque. La revue disparaît avec la faillite de sa maison d'édition, mais ses thèmes ne sont pas morts et réapparaîtront -sous une forme, il est vrai, édulcorée- dans la Nouvelle Droite, avec d'ailleurs certains collaborateurs de la défunte revue. De fait, Dominique Venner et ses amis ont posé les bases de la première doctrine de la Nouvelle Droite. La thématique d'*Europe-Action* se retrouvera par la suite, de façon édulcorée ici aussi, dans les différentes revues de Dominique Venner, *Enquête sur l'histoire* et *La Nouvelle Revue d'Histoire*. Ainsi, en 2002, il s'oppose toujours au métissage généralisé et à l'immigration considérant ceux-ci comme des pulsions suicidaires : « Adoptant le métissage comme horizon, la plupart des pays d'Europe occidentale ont favorisé les flots migratoires en provenance de l'Orient ou de l'Afrique. Au regard de nouvelles lois, par un complet renversement de la morale vitale, le coupable cessa d'être celui qui détruisait son peuple, pour devenir celui qui, au contraire, oeuvrait pour sa préservation. » Venner appuie son différentialisme sur l'attitude des pays décolonisés visant à exclure les minorités blanches au nom de leur « principe de l'homogénéité ethnique[3] ». De fait, il défend toujours l'identité européenne, c'est-à-dire blanche et l'irréductibilité des civilisations les unes par rapports aux autres : « Comme les cultures, les civilisations sont irréductibles les unes aux autres. Ce sont des personnes ayant leur destin. Dans l'espace, elles étendent au-delà des limites des Etats et des nations. Réalités de longue durée, elles survivent aux bouleversements politiques, économiques ou religieux. Elles dépassent en longévité les autres réalités collectives. Elles ont

[1] J.-C. Petitfils, *L'extrême droite en France*, Paris, P.U.F., « Que Sais-je ? », 1983, p. 109.
[2] D. Venner, « Eternité des civilisations », *Nouvelle Revue d'Histoire*, n°7, juillet août 2003, p. 7.
[3] D. Venner, *Histoire et tradition des Européens*, *op. cit*., p. 38.

l'éternité pour elles. Il en est ainsi de la civilisation européenne, en dépit de ce qui la défigure aujourd'hui et des menaces qui l'assaillent[1]. »

Section II/La Nouvelle Droite : de 1968 au début des années quatre-vingt

A la fin de 1967, les militants du Mouvement Nationaliste du Progrès (M.N.P.), fondé dans la mouvance d'*Europe-Action*, soutenus par le sociologue Jules Monnerot (1909-1995) et le philosophe et historien Louis Rougier (1889-1985), se dispersent après leur échec électoral de 1967. Certains, se tournant vers l'action violente, s'inscrivent au mouvement Occident. D'autres, minoritaires, comme Alain de Benoist, ayant découvert chez le philosophe marxiste Antonio Gramsci (1891-1937) l'importance du combat culturel dans la prise du pouvoir par un parti politique, abandonnent la politique immédiate pour la réflexion doctrinale et culturelle (ce qu'ils appellent, à la suite de Julius Evola (1898-1974), la « métapolitique »).

Le G.R.E.C.E. est donc né à l'automne 1967, créé par des militants de la Fédération des Etudiants Nationalistes (F.E.N.), elle-même fondée en 1960. Un secrétariat, provisoire, installé à Nice est actif dès le 15 janvier 1968. Parmi les fondateurs nous trouvons Alain de Benoist (sous le pseudonyme de Fabrice Laroche), Dominique Venner (sous le pseudonyme de Julien Lebel), Jean-Jacques Mourreau, Jean-Claude Valla[2]… dont certains furent d'anciens partisans de l'Algérie française mais aussi d'anciens engagés et/ou de personnes étant passées par des écoles militaires. La revue *Nouvelle Ecole* paraît en mars 1968, puis en janvier suivant sont déposés les statuts du G.R.E.C.E., qui tient ses premières assises à Nice, où le groupe a été fondé, et constitue rapidement plusieurs groupes régionaux.

A/Le G.R.E.C.E. de 1968 à 1979

Les politologues qui se sont penchés sur le corps de doctrine du premier G.R.E.C.E. y constatent les axes suivants : national-européisme ; critique de l'égalitarisme à travers la critique du christianisme ; conception non linéaire du temps (sphérique et/ou cyclique) sous l'influence des thèses de Nietzsche ; éloge du paganisme (quêtes des origines indo-européennes), anti-universalisme et anti-occidentalisme, l'Occident étant incarné par les Etats-

[1] D. Venner, « Eternité des civilisations », *art. cit.*, p. 7.
[2] A.-M. Duranton-Crabol, *Visages de la Nouvelle Droite*, *op. cit*., pp. 250-251.

Unis, anti-libéralisme, tiers-mondisme de droite pour éviter le déracinement et l'immigration ; enracinement régionaliste.

Cette doctrine prétend aussi appuyer ses analyses et ses conclusions sur les derniers travaux scientifiques des grandes disciplines : histoire, philosophie, biologie, ethnologie, anthropologie, ethnologie linguistique, etc. De fait, la toute première doctrine de la Nouvelle Droite entre1968 et 1972 se caractérise par un racialisme pro-occidental, un positivisme qui tournera en scientisme, un anti-égalitarisme, un anti-marxisme virulent, un anti-technocratisme et une vision romantique et virile de la révolution : « l'éthique nationaliste, écrit Fabrice Laroche –pseudonyme d'Alain de Benoist, c'est l'éthique de l'homme debout, éthique de l'honneur[1] ». Elle est encore marquée par les idées développées par *Europe-Action*.

De fait, ce premier corps de doctrine est disparate. En effet, les références intellectuelles revendiquées le G.R.E.C.E. à cette époque sont assez éclectiques : Jacques Monod (1910-1976), Georges Dumézil (1898-1986), Louis Rougier, Jules Monnerot, Yukio Mishima (1925-1970), Max Weber (1864-1920), Vilfredo Pareto (1848-1923), Arnold Gehlen (1904-1976), Max Scheler (1874-1928), Ferdinand Tönnies (1855-1936), Henri de Montherlant (1895-1972), Mircea Eliade (1907-1986), Bertrand Russel (1872-1970), Ernst Jünger (1895-1998), Ugo Spirito (1896-1979), Friedrich Nietzsche (1844-1900), Martin Heidegger (1889-1976), Carl Schmitt (1888-1985), Oswald Spengler (1880-1936), Giuseppe Prezzolini (1882-1982), Stéphane Lupasco (1900-1988), David H. Lawrence (1885-1930), Konrad Lorenz (1903-1989), Hans J. Eysenck (1916-1997) et Pierre Debray-Ritzen (1922-1993), par exemple.

En outre, « Elle fait preuve, écrit Arnaud Imatz, d'un intérêt marqué et inhabituel pour le monde celto-germanique […][2] ». Ce qui incita certains, niant le rôle du christianisme dans l'histoire européenne, de rêver de revenir aux traditions païennes, héritées de notre vieux fonds indo-européen, non parce qu'ils croient davantage dans les divinités païennes celto-germaniques qu'en Yahvé mais parce que cette cosmogonie païenne s'accorde mieux à leur sacralisation de la nature et à leur conception panthéiste de l'univers. A cette époque, les alternatives posées par la Nouvelle Droite peuvent être résumées de la façon suivante : le polythéisme contre le monothéisme, le nominalisme contre l'universalisme, l'essentialisme (l'essence impliquant forcément de reconnaître l'inégalité) contre l'existentialisme, la différence contre l'identité.

La découverte de notre mythique passé indo-européen a fortement influencé la première doctrine du G.R.E.C.E. En effet, les recherches archéologiques et de mythologies comparées

[1] F. Laroche, « Pour une éthique nationaliste », *Cahiers universitaires*, n°11, décembre 1962, p. 24.
[2] A. Imatz, *Par-delà droite et gauche.*, *op. cit*, p. 203.

-de Georges Dumézil et d'Emile Benveniste notamment- étaient interprétées dans le sens selon lequel les peuples européens ont une origine commune, les Indo-Européens, dont l'organisation sociale, à la différence des autres, se caractériserait par la « tripartition socio-fonctionnelle », la fonction de souveraineté, celle de défense et enfin elle de production et d'échange, justifiant ainsi l'inégalitarisme. Allant bien au-delà de cette simple hypothèse historique, le G.R.E.C.E. affirme l'existence d'une « culture indo-européenne » engloutie, basée sur le culte prométhéen de l'énergie, de la force et de la virilité en même temps qu'une grande tolérance au plan métaphysique. Cette civilisation aurait été infectée par des étrangers venus d'Asie, les chrétiens, ces « bolchevik de l'Antiquité », selon le mot d'Oswald Spengler (1880-1936), qui ont construit des cathédrales sur l'emplacement des sanctuaires païens et placé des crucifix sur les menhirs.

La christianisation de l'Europe, affirment-ils, fut « l'événement le plus désastreux de toute l'histoire advenue à ce jour ». Selon Anne-Marie Duranton-Crabol, le christianisme est condamné car il s'agit d'une « […] religion importée qui, venue de l'Orient, charrie une idéologie délétère, opposée à celle de l'homme occidental. Son rejet va de pair avec celui de l'éthique chrétienne, morale bourgeoise à laquelle il conviendrait d'en substituer une autre ''qui refuse le tabou, le péché a priori, le religieux des orientaux''[1]. » Les Indo-Européens, ces vaillants guerriers, ont été pervertis par le « Judéo-christianisme », qui leur a amené le totalitarisme, via le monothéisme. Pour la Nouvelle Droite, en effet, la source première du totalitarisme se trouve dans le monothéisme qui implique l'idée d'une vérité unique, absolue, extérieure au monde. Le polythéisme et le paganisme, au contraire, donnent naissance aux idées de liberté et de tolérance.

Il existait aussi au sein du G.R.E.C.E un pôle scientiste important qui était animé par le journaliste scientifique Yves Christen, adepte de la « sociobiologie[2] », une doctrine fondamentalement anti-égalitaire. Selon ce courant « biologiste », l'ennemi principal n'est pas la subversion marxiste mais l'hydre égalitaire avec ses mille formulations laïques, dont les Droits de l'homme, ou religieuses, avec le christianisme, et dont le rousseauisme, les principes de 1789 et la démocratie ne constituent qu'une simple étape et le communisme l'aboutissement monstrueux. Alain de Benoist défendait alors un nouvel aristocratisme[3], affirmant que certains

[1] A.-M. Duranton-Crabol, *Visages de la Nouvelle Droite*, *op. cit*., p. 28. Elle cite un article de Fabrice Laroche, « Qu'est-ce qu'un militant ? », *Europe-Action*, n°8, août 1963, p. 46. Rééditée par les Editions Ars Magna.
[2] Théorie raciste énoncée par les Américains Wilson et Dawkins qui n'est que la dernière version du darwinisme social poussée jusqu'aux limites de l'absurde. Selon cette théorie, les individus n'existeraient pas par eux-mêmes, seuls compteraient les gènes et leur « égoïsme ». Les hommes serviraient donc de support à ces gènes et auraient pour seule raison d'être de les transmettre.
[3] A. de Benoist, *Les idées à l'endroit*, Paris, Editions Libres Hallier, 1979, pp. 29-56 et 122-133.

n'ont pas d'« âme », de sentiments élevés et qu'il serait même « injuste que tous les hommes aient une âme[1] ». Mais selon Pierre Vial, la Nouvelle Droite a eu une position très nuancée sur la sociobiologie[2]. Alain de Benoist prendra officiellement position contre dans un article publié dans *Krisis*, « Minima moralia[3] ». De fait, la Nouvelle Droite se dégagera assez rapidement de son positivisme.

Ce premier corps de doctrine était donc influencé par le positivisme et les théories « biologisantes ». Il faut reconnaître que la Nouvelle Droite dans son ensemble n'adopte pas de théorie « réductionniste ». Pour elle, les facteurs culturels sont à long terme plus importants que les facteurs biologiques. En effet, la Nouvelle Droite s'est aperçue que l'hérédité ne détermine pas la culture mais conditionne la capacité à adopter telle ou telle culture, ouvrant la voie à l'évolution différentialiste du G.R.E.C.E.[4]. A la suite d'Armin Mohler (1920-2003), elle a reconnu qu'il n'y a pas d'homme en soi, de culture idéale : tout est relatif; seul l'homme -parmi toutes les espèces animales- est, par sa volonté créateur de sens. C'est lui qui donne un sens à l'histoire et au monde. Il est, comme dit Jünger, « Le seigneur des formes ».

Le G.R.E.C.E. voulait faire disparaître la démocratie bourgeoise et égalitaire, son économisme étroit, sa société marchande où la fonction de production se trouve hypertrophiée alors que « le politique », qui est du ressort de la fonction de souveraineté, doit dominer le tout. D'où un anti-américanisme virulent où « l'oppression américaine » est jugée aussi pernicieuse, voire plus que le « danger soviétique ». Cependant, les grécistes proposent un modèle de société : une société élitiste, offrant les conditions adéquates pour que les meilleurs gagnent plus vite, en augmentant par exemple la dose de risque et en diminuant la dose de protection et de solidarité. Certains articles de la revue *Eléments* font un éloge discret de l'euthanasie et de l'eugénisme, apportent une franche approbation à la libéralisation de l'avortement. L'objectif n'est pas tant de créer une « méritocratie » réservée aux surdoués qu'une nouvelle aristocratie, « ouverte » (et non fermée comme l'ancienne noblesse), intégrant tous les « hommes de qualité » et permettant la « circulation des élites » chère à Pareto. Cette classe aristocratique, porteuse de ces « valeurs nouvelles » dont parle Nietzsche, aurait naturellement plus de droits que les plébéiens mais aussi plus de devoirs. Comme il n'y a pas de morale en soi, la communauté devra se forger une morale utilitaire conforme à l'éthique de la Nouvelle Droite, une morale hédoniste libérée de la notion du péché. L'économie sera une « économie organique », autarcique et planifiée selon les objectifs fixés par l'Etat, utilisant indifféremment

[1] *Ibid*. Cité in J.-C. Petitfils, *L'extrême droite en France*, *op. cit*., p. 115.
[2] P. Vial, « La Nouvelle Droite devant l'histoire », *Eléments*, n°43, octobre novembre 1982, p. 23.
[3] A. de Benoist, « Minima moralia », *Krisis*, n°8, avril 1991, pp. 9-10. Ce texte a été repris dans le recueil *Critiques. Théoriques*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2002, pp. 513-565.
[4] A. Imatz, *Par-delà droite et gauche.*, *op. cit*., p. 206.

des techniques capitalistes ou socialistes. Cet état sera d'ailleurs européen, car l'ère des Etats nations apparaît comme révolue. L'Etat nouveau ne sera pas totalitaire. D'ailleurs, Alain de Benoist se définit au début de l'aventure du G.R.E.C.E. comme nominaliste, c'est-à-dire selon Arnaud Imatz, « implicitement, comme relativiste et individualiste[1]. »

La question du racialisme est importante car elle marquera profondément la vision qu'auront par la suite les observateurs de la Nouvelle Droite. En effet, celle-ci aura du mal à se débarrasser de cette image, d'ailleurs encore défendue actuellement par certains néo-droitiers. Pierre-André Taguieff s'est penché sur cette question dans un article, « L'héritage nazi. Des nouvelles droites européennes à la littérature niant le génocide » paru en 1981[2]. Ce racialisme se manifeste par un nordicisme, c'est-à-dire une référence constante aux supposées origines nordiques des Indo-Européens.

Ce nordicisme néo-droitier est lié à une « Internationale raciste », elle-même liée à la *Northern League* (« La Ligue Nordique ») de Roger Pearson[3]. Le raciologue nazi Hans F.-K. Günther (1891-1968), surnommé par ses collègues « Günther la Race » et chantre officiel de la « race nordique » fut d'ailleurs l'un des membres fondateurs de cette ligue. Roger Pearson publiera à partir de 1956 le périodique *Northern World* qui lui-même fera paraître des extraits des textes de Hans F.-K. Günther et notamment de son *Rassenkunde Europas*, paru en 1924, l'une des bibles de la raciologie nordique. Celui-ci est un universitaire spécialiste d'« anthropologie physique », c'est-à-dire raciale[4], et un membre du comité de patronage de *Nouvelle Ecole*. L'objectif de cette Ligue était d'« unir les intérêts, l'amitié et la solidarité de toutes les nations teutoniques[5] ». Roger Pearson est aussi le fondateur, en 1972, du *Journal of Indo-European Studies*, revue qui est devenue une référence dans le domaine des études indo-européennes et à laquelle ont participé des indo-européanistes de grande renommée tels, le Français Bernard Sergent, la Lituanienne Marija Gimbutas (1921-1994) et le Belge Edgar Polomé (1920-2000), qui fut le co-éditeur dès 1972.

La Nouvelle Droite entretint aussi des liens avec la revue allemande *Neue Anthropologie*, qui est éditée par un disciple de Hans F.-K. Günther, Jürgen Rieger, lui-même membre de la *Northern League*[6]. Selon Pierre-André Taguieff, cette Ligue « est assurément une résurgence des nombreuses associations se réclamant de l'idéal indo-germanique, aryen ou nordique, apparues en Allemagne dans le contexte dessiné par la littérature *völkisch*, la

[1] *Ibid*., p. 205.
[2] P.-A. Taguieff, « L'héritage nazi », *art. cit*., p. 3-22.
[3] P.-A. Taguieff, *Sur la Nouvelle droite*, *op. cit*., pp. 237-246.
[4] P.-A. Taguieff, « L'héritage nazi », *art. cit*., p. 12.
[5] *Ibid*., p. 11.
[6] *Ibid*., p. 12.

wagnérolâtrie liée au pangermanisme, la diffusion militante du gobinisme et l'immédiate vulgarisation des thèmes de l'hygiène raciale (c'est-à-dire de l'eugénique)[1]. » Cependant, dès 1974, Alain de Benoist écrit un article intitulé « Contre le racisme[2] ». Puis, en 1981, Roger Pearson disparaît du comité de patronage de *Nouvelle Ecole*[3]. Toutefois, Alain de Benoist a publié, récemment, en 1998, un livre, *The Study of Intelligence and the IQ Controversy*[4], aux éditions de l'Institut pour l'Etude de l'Homme, institut dirigé par Roger Pearson. Ce qui semble indiquer une persistance des contacts malgré la divergence des opinions.

B/Le « gramscisme de droite » et le rôle du *Figaro Magazine*

Le gramscisme peut être défini comme une tentative de conquête du pouvoir par la culture. L'idée était donc de pénétrer les milieux culturels, de créer des revues, des associations s'adressant à des catégories socioprofessionnelles différentes, grâce à ce que les néo-droitiers appellent la « métapolitique ». celle-ci peut être définie comme la diffusion dans la société d'idées et de valeurs culturelles dont l'objectif est une transformation politique en profondeur et à long terme.

Nouvelle Ecole se dote en 1970 d'un comité de patronage très ouvert, comprenant des universitaires célèbres, des écrivains de renom, de respectables philosophes, donnant ainsi, un vernis honorable à cette publication. Le G.R.E.C.E. se fait connaître de son côté par des colloques, des conférences, des dîners-débats et même plus tard par une université d'été. Il diffuse une luxueuse revue, *Eléments*, lancée en 1973, puis en 1974, un bulletin doctrinal *Etudes et Recherches*. Pour assurer son financement, il crée un Club des Cent puis des Mille.

En 1976, le G.R.E.C.E. crée les Editions Copernic qui diffusent des ouvrages d'Ernest Renan (1823-1892), de Hans J. Eysenck ou d'écrivains de la Nouvelle Droite comme Pierre Vial, Jean Mabire, Pierre Gripari (1925-1990), Alain de Benoist (dont le *Vu de Droite*[5] obtient en 1978 le Grand Prix de l'Essai de l'Académie Française). Parallèlement, les intellectuels du mouvement cherchent à investir la presse. Après une première tentative du côté du groupe de Raymond Bourgine (1925-1990), notamment dans *Valeurs Actuelles* et *Le Spectacle du Monde*, Alain de Benoist bénéficie de l'appui de Louis Pauwels (1920-1997), l'ancien cofondateur avec

[1] *Ibid*., p. 12.
[2] A. de Benoist, « Contre le racisme », in *Les idées à l'endroit*, *op. cit.*
[3] P.-A. Taguieff, *Sur la Nouvelle Droite*, *op. cit*., p. 239.
[4] A. de Benoist, *The Study of Intelligence and the IQ Controversy*, Washington, Institute for the Study of Man, 1998.
[5] A. de Benoist, *Vu de Droite. Anthologie critique des idées contemporaines*, Copernic, Paris, 1977.

Jacques Bergier (1912-1978) de *Planète*. Ce dernier est nommé, en septembre 1977, par Robert Hersant (1920-1996), directeur des services culturels du *Figaro*. Louis Pauwels, qui ne fait pas partie du G.R.E.C.E. mais qui partage nombre de ses idées, il s'y serait intéressé dès 1968, leur ouvre alors les colonnes de son hebdomadaire, *Le Figaro Magazine*. Par la suite, il récupère les thèses de celle-ci, notamment l'anticommunisme et défend l'aristocratisme : il n'hésite pas à affirmer que le désir de la Nouvelle Droite de reconstituer « le sens aristocratique de la vie et de l'homme[1] » n'a rien de négatif ou de péjoratif. Louis Pauwels adopte aussi sa vision païenne du monde[2]. Cependant, suite à la campagne médiatique de 1979, il décide de se séparer de ses collaborateurs néo-droitiers, tout en se convertissant bruyamment au christianisme. Ce revirement agacera Pierre Vial : « Entre temps Pauwels avait changé de gourou. Tandis qu'il éliminait du *Figaro Magazine* les hommes de la Nouvelle Droite, Jean-Claude Valla en tête, il tombait dans le bénitier. Lui qui n'avait pas eu de mots trop durs pour le christianisme allait maintenant faire ses dévotions dans un monastère intégriste, sous la houlette de Patrice de Plunkett. Celui-ci, après avoir été un cadre important du GRECE (il venait, à l'origine, de l'Action Française, où il avait été un responsable étudiant talentueux), avait montré la direction du chemin de Damas… et s'en était bien porté professionnellement puisque cette ''conversion'' lui permettait de prendre la place de Valla à la direction du *Figaro-Magazine*[3]. »

Pourtant, en juillet 1979, Louis Pauwels défendait la Nouvelle Droite : « Aujourd'hui, on appelle raciste ou fasciste n'importe qui ou n'importe quoi ! Autrefois, on appelait sorciers tous les gens que l'on voulait brûler. Mais est-ce un crime pour les gens de culture européenne de s'interroger sur les racines de leur culture ? Est-ce un crime que de s'interroger sur les fondements de la pensée européenne et sur les mentalités enracinées, qu'il s'agisse de l'héritage celtique, germanique, nordique, etc. qu'il s'agisse de toutes les vieilles pensées de l'Europe ? C'est d'ailleurs tout à fait en rapport avec le vaste mouvement d'aspiration à des cultures diversifiées et de retour aux racines régionales. C'est très proche des préoccupations d'une certaine gauche[4]. » Il voyait aussi dans les animateurs de la Nouvelle Droite des successeurs possibles : « J'ai été longtemps un homme solitaire, et il y a quelques années j'ai découvert des intellectuels qui étaient en train de tirer au clair tout ce que j'écrivais et pensais sur un autre plan. Je leur ai écrit, et j'ai découvert, à ma grande stupéfaction, qu'ils étaient de

[1] Cité in *La Nouvelle Droite. Le dossier du ''procès''*, établi par Julien Brunn, Paris, Nouvelles Editions Oswald, collection Faut-il brûler ?, 1979, p. 309. Paru initialement dans *L'Aurore*, 6 juillet 1979.
[2] Voir par exemple, son recueil d'éditoriaux, *Le droit de parler*, Paris Albin Michel, 1981. Voir aussi, L. Pauwels, *Comment devient-on ce qu'on est ?*, Paris, Stock, 1978, en particulier les cinquième (« Portrait d'un non-chrétien ») et sixième (« La métapolitique, l'aristocratisme, l'unique enjeu ») chapitres, pp. 127-197.
[3] P. Vial, *Une terre un peuple*, *op. cit*., pp. 58-59.
[4] Cité dans *La Nouvelle Droite. Le dossier du ''procès''*, *op. cit*., p. 307. Paru initialement dans *L'Aurore*, 6 juillet 1979.

l'âge de mes fils, et que d'une génération à l'autre nous avions entrepris la même recherche, sous une forme plus encyclopédique chez eux, instinctive chez moi. Ils étaient en quelque sorte les enfants de *Planète* ! J'ai donc résolu de leur donner la parole. Je voulais révéler au public qu'il existait une jeunesse qui s'animait intellectuellement et culturellement pour défendre réellement les valeurs auxquelles le public est attaché[1]. »

Le cas Pauwels a intrigué dès les années soixante. Ainsi Jean Plumyène et Raymond Lassiera, dans leur livre devenu une référence par la suite, *Les fascismes français 1923-1963*[2], se sont penché sur son cas et sur le courant de la droite qu'il est sensé représenter, qualifié par les auteurs de « droite buissonnière[3] » : « […] nulle part Pauwels ne témoigne la moindre sympathie à l'égard de quelque entreprise fasciste que ce soit ; il ne se soucie guère de la pureté de la race européenne, n'évoquera pas le péril bolchevique, non plus que les catastrophes dont le libéralisme menacerait notre économie, ou de la honte nationale que serait la perte de l'Algérie française.[4] » Ils reconnaissent volontiers que « Louis Pauwels occupe une situation marginale dans la constellation des écrivains de droite » car son positionnement « ne prendra pas la forme d'un militantisme politique, mais se cristallisera, après une longue élaboration[…][5] ». L'un des points de convergence entre Louis Pauwels et la Nouvelle Droite est peut-être à chercher dans la dernière phrase de son livre consacré à l'occultiste et gourou Georges Gurdjieff (1866 ?-1949) : « Ce qui importe, après l'expérience Gurdjieff, ou l'étude de cette expérience, c'est de voir dans quelle mesure la démarche essentielle de la pensée dite ''traditionnelle'' rejoint le mouvement de la pensée contemporaine[6]. » Or c'est justement cette convergence entre le traditionnel et la pensée contemporaine qui caractérise le G.R.E.C.E.

La métapolitique, sera un échec. Toutefois, certains fondateurs du G.R.E.C.E., tel Pierre Vial, regrettent l'abandon et l'échec de l'entrisme et de la métapolitique[7]. Malgré ce constat d'échec, certains au G.R.E.C.E continueront à soutenir cette pratique mais de façon atténuée : « La métapolitique n'est pas une autre manière de faire de la politique. Elle n'a rien d'une ''stratégie'' qui viserait à imposer une hégémonie intellectuelle, pas plus qu'elle ne prétend disqualifier d'autres démarches ou attitudes possibles. Elle repose seulement sur la constatation

[1] *Ibid*., p. 309. *Idem*.
[2] J. Plumyène et R. Lassiera, *Les fascismes français 1923-1963*, Paris, Seuil, 1963.
[3] *Ibid*., p. 252.
[4] *Ibid*., p. 256.
[5] *Ibid*., p. 256. *Cf*. Séverine Nikel « Pauwels (Louis) » in M. Winock et J. Julliard (dir.), *Dictionnaire des intellectuels français. Les personnes. Les lieux. Les moments*, Paris, Seuil, 1996, pp. 864-865.
[6] L. Pauwels, *Monsieur Gurdjieff. Documents, témoignages, textes et commentaires sur une société initiatique contemporaine*, Paris, Seuil, 1954. Cité in J. Plumyène et R. Lassiera, *Les fascismes français 1923-1963*, *op. cit*., p. 257.
[7] P. Vial, *Une terre, un peuple.*, *op. cit*., pp. 55-70.

que les idées jouent un rôle fondamental dans les consciences collectives et, de façon plus générale, dans toute l'histoire des hommes[1]. »

L'influence de cette nouvelle école, dénoncée durant l'été 1979 par une violente campagne de presse, dépasse de beaucoup les milieux extrémistes. En effet, certains néo-droitiers ont été membres de partis conventionnels : ainsi Christian Bouchet, est un ancien membre du R.P.R. puis est passé par les C.A.R. (Comités d'Actions Républicaines fondés en 1982), une organisation satellite du R.P.R. avant de rejoindre le G.R.E.C.E.. Yvan Blot a été le chef de cabinet d'Alain Devaquet, alors secrétaire général du R.P.R.[2] et Jean-Yves Le Gallou est un ancien du Parti républicain[3]. Ces derniers sont passés au Front national vers 1986 avant de suivre Bruno Mégret lors de la création du M.N.R. De fait, la Nouvelle Droite, incarnée par le Club de l'Horloge et le G.R.E.C.E., tenta d'influencer, dans des années soixante-dix, le R.P.R. et l'U.D.F. Cependant, elle influença surtout quelques hommes politiques importants de droite tel Michel Poniatowski (1922-2002). Il est certain que son livre, *L'avenir n'est écrit nulle part*[4], a été écrit par des membres du G.R.E.C.E. : « Du chapitre litigieux sur les Indo-Européens aux références spengleriennes sur l'esprit ''faustien'' des Européens, de l'influence dominante attribuée à l'hérédité sur l'intelligence à l'intérêt pour les enseignements de la géopolitique selon laquelle l'Union soviétique est ''russe que soviétique'', tout ce texte pourrait avoir été écrit par un gréciste[5]. » Pierre Vial explique que Michel Poniatowski fut utilisé pour diffuser les thèses de la Nouvelle Droite mais il refusait, en temps que Secrétaire Général du G.R.E.C.E. de devenir « les mercenaires de ces gens là[6] ».

Le Club de l'Horloge joua un rôle important dans ce travail d'influence. Il a été fondé en 1974 par Yvan Blot et Jean-Yves Le Gallou (anciens animateurs du Cercle Pareto à l'I.E.P. de Paris). Pierre Milza remarque que des liens ambigus ont été noués dans les années soixante-dix entre les Nouvelles Droites, Club de l'Horloge et G.R.E.C.E., et les partis de la droite parlementaire. « Peuplé d'anciens élèves de l'ENA, de l'X ou de la rue d'Ulm, écrit Pierre Milza, le Club de l'Horloge, est ainsi devenu à la fin de la décennie 1970 la cellule pensante non pas de la Nouvelle Droite, au sens restreint du terme, mais *des* ''nouvelles droites'' surgies au sein même de la coalition majoritaire, en même temps qu'un relais sur la route des cabinets ministériels de l'ère giscardienne, de la haute administration et des états-majors des grandes

[1] GRECE, *Manifeste pour une renaissance européenne. A la découverte du GRECE son histoire, ses idées, son organisation*, Paris, 2000, pp. 19-20.
[2] A.-M. Duranton-Crabol, *Visages de la Nouvelle Droite.*, *op. cit*., p. 126.
[3] X. Crettiez , I. Sommier (dir.), *La France rebelle. Tous les foyers, mouvements et acteurs de la contestation*, Paris, Michalon, 2002, p. 227.
[4] M. Poniatowski, *L'avenir n'est écrit nulle part*, Paris, Albin Michel, 1978
[5] A.-M. Duranton-Crabol, *Visages de la Nouvelle Droite., op. cit.* p. 127.
[6] P. Vial, *Une terre un peuple*, *op. cit*., p. 67.

formations politiques de la droite[1]. » Le Club de l'Horloge s'éloignera du G.R.E.C.E. lorsque celui-ci développera, à partir de la seconde moitié des années soixante-dix, sa critique de l'Occident et de l'américanisation de l'Europe tandis que le Club promouvra l'ultralibéralisme et le « reageano-thatcherisme ».

Selon Anne-Marie Duranton-Crabol, des contacts avaient été noués entre ces partis et le G.R.E.C.E. « dès la présidence de Georges Pompidou[2] ». Ceux-ci se multiplieront à partir de la présidence de Valéry Giscard d'Estaing. La droite giscardienne l'utilisa aussi, selon le témoignage de Pierre Vial : « Disons, pour parler crûment, qu'ils ont souhaité exploiter le filon que pouvait représenter pour eux la capacité productive, au plan du combat des idées, des hommes du GRECE. Il est assez connu maintenant que certains livres sous telle ou telle signature, y compris celle d'un ancien ministre de l'Intérieur, ont été écrits par des membres du GRECE. J'ai le souvenir, aussi, que certains ministres giscardiens m'ont un jour proposé d'organiser pour leur parti un certain nombre d'opérations ludiques, festives, assez spectaculaires, en particulier à Paris[3]. »

En outre, il est notoirement connu que le maire de Nice, Jacques Médecin (1928-1998), fut un parrain de la Nouvelle Droite et qu'il la soutint jusqu'en 1976 au moins[4]. Anne-Marie Duranton-Crabol soupçonne même, l'économiste Jean Fourastié d'avoir été proche de celle-ci[5]. Cependant, il semblerait que les relations entre les néo-droitiers et les giscardiens furent complexes, certains de ceux-ci, comme Bernard Stasi, s'opposant aux idées du G.R.E.C.E. et du Club de l'Horloge. La presse Hersant s'éloignera du G.R.E.C.E. après la campagne médiatique de 1979 à la fois à cause de cette campagne mais aussi du fait de l'évolution de celui-ci, l'anti-américanisme et l'anti-occidentalisme allant à l'encontre des lecteurs du *Figaro*. De fait, la Nouvelle Droite était proche de l'U.D.F. et du Parti républicain lorsque celle-ci était pro-occidentale puis se rapprocha du gaullisme lors du virage anti-américain et anti-occidental.

Ces liens noués avec la droite parlementaire font dire à Pierre Milza que « L'entrisme prôné par les fondateurs du GRECE a incontestablement réussi (comme son homologue trotskiste au sein de la gauche gouvernementale), mais le prix à payer a été la dissolution de la doctrine dans les replis d'un môle conservateur qu'elle a sans doute concouru à rajeunir et à renforcer sans toutefois en modifier radicalement l'essence[6]. »

---

[1] P. Milza, *L'Europe en chemise noire.*, *op. cit.*, p. 198.
[2] A.-M. Duranton-Crabol, *Visages de la Nouvelle Droite.*, *op. cit*., pp. 126-127.
[3] P. Vial, *Une terre un peuple*, *op. cit*., p. 64.
[4] Son livre *Le terreau de la liberté*, Paris, Presses de la cité, 1978, est visiblement influencé par les idées néo-droitière.
[5] A.-M. Duranton-Crabol, *Visages de la Nouvelle Droite.*, *op. cit*., p. 130.
[6] P. Milza, *L'Europe en chemise noire.*, *op. cit*., p. 209.

C/La Nouvelle Droite en Europe et dans le monde

Les nouvelles droites sont pour la plupart des épigones de la Nouvelle Droite française et sont apparues dans son sillage durant les années soixante-dix. En effet, depuis les origines, les animateurs du GRECE ont eu à cœur de développer des liens en Europe, en nouant des relations avec des personnalités, des publications ou des groupes partageant leur conception du monde. Cet esprit s'inscrit dans le droit fil de leurs convictions et de leur stratégie de développement et a permis de dessiner à l'échelle du continent une véritable mouvance aux sensibilités parfois différentes.

1/La Nouvelle Droite en Allemagne,…

La *Neue Rechte* est, selon Klaus Schönekäs[1], un phénomène hétérogène : elle se divise en 1988 en une multitude de groupuscules qui se définissent comme « droite non-conformiste », « nouvelle droite », « solidariste », « nationale-révolutionnaire », « nationaliste de gauche » voire « national-communiste ». Celui-ci distingue trois grandes tendances « la *Neue Rechte* conservatrice » ; « la *Neue Rechte* nationale de gauche » ; et enfin, « la *Neue Rechte* non-conformiste[2] ». Comme en France elle est située dans « le camp de la droite », c'est-à-dire qu'elle se situe à l'extrême droite mais son discours est largement révolutionnaire et socialisant. Le néo-conservateur élitiste, « nominaliste », Armin Mohler figure parmi les membres de ce camp et participe en utilisant un pseudonyme (A. Madler) à certaines revues de la *Neue Rechte* : il tint ainsi une tribune bimestrielle, intitulée « Chronique de l'interrègne », dans l'hebdomadaire *Junge Freiheit*. Il participa aussi à une publication de Pierre Krebs en 1981[3]. De fait, il fut considéré par la nouvelle génération de la droite allemande comme un modèle.

Armin Mohler fonda en 1970 avec le baron Caspar von Schrenck-Notzing la revue *Criticon* dans laquelle sont développées des idées influencées par la Révolution Conservatrice : antibourgeoisisme, anticapitalisme, néo-corporatisme, aristocratisme, éloge de la communauté

[1] K. Schönekäs, « La ''*Neue Rechte*'' en république Fédérale d'Allemagne », *Lignes*, n°4, octobre 1988, p. 126.
[2] *Ibid*., pp. 149-150.
[3] P. Krebs Hrsg, *Das unvergängliche Erbe. Alternativen zum Prinzip der Gleichheit*, Tübingen, Grabert Verlag. Cité in T. Keller, *Les verts allemands un conservatisme alternatif*, Paris, L'Harmattan, 1993, p. 119.

organique, etc. mais aussi écologisme. Ayant vécu en France dans les années cinquante (de 1953 à 1961), Armin Mohler fut fasciné par le gaullisme et la politique étrangère du général de Gaulle, au point de se définir comme un « gaulliste allemand » et de défendre le rapprochement franco-allemand. Il tira de ce séjour une thèse de doctorat d'Etat en 1963.

La *Neue Rechte* se démarque du conservatisme établi et certains de ses membres ont des liens très forts avec des groupuscules clairement positionnés à l'extrême droite : elle est issue, n'oublions pas, du « nouveau nationalisme » des années soixante, pour reprendre l'expression de Klaus Schönekäs[1] et en particulier de la *Deutsche Gemeinschaft* (« communauté allemande ») qui devient en 1965 *Aktionsgemeinschaft Unabhängiger Deutscher* (« communauté d'action des Allemands indépendants »), connue sous le sigle DG/AUD. « Ce nouveau nationalisme, écrit Klaus Schönekäs, se fondait d'abord sur la réinterprétation des mouvements nationalistes de libération du tiers-monde […], sur l'accentuation des idées ''national-neutralistes'' ainsi que sur les attitudes anti-étatistes. Partageant les mêmes préoccupations que la nouvelle gauche […], la DG/AUD s'est de plus en plus orientée à gauche, trouvant un public nouveau dans l'entourage des initiatives de base contre les centrales nucléaires et dans le mouvement écologiste. Par conséquent elle s'est dissoute, en 1980, dans la première organisation des ''verts''[2]. » Ce qui mit certains alternatifs en colère qui alertèrent l'opinion publique. De fait, la *Neue Rechte* a participé à la fondation et à l'élaboration du programme des Verts[3]. En 1988, ces néo-droitiers ont quitté ce parti, abandonnant l'idée de l'influencer. En outre, ceux-ci étaient proches des courants radicaux présents au sein du parti Vert.

La « Nouvelle Droite » allemande est donc apparue au cours des années soixante y compris à travers d'autres tentatives qui n'ont pas été influencées par la DG/AUD. Selon Pierre Milza, elle serait apparue en 1963 lorsque des nationalistes allemands entrèrent en contact avec *Europe-Action*[4]. Certains membres de la Nouvelle Droite allemande sont aussi issus du parti d'extrême droite *Nationaldemokratische Partei Deutschlands* (« Parti national-démocrate allemands ») ou NPD né dans les années soixante et qui subit des échecs électoraux dans les années soixante-dix[5]. Ces échecs vont le rapprocher des idées de la *Neue Rechte*. « Historiquement, écrit Klaus Schönekäs, l'émergence de la Neue Rechte est d'une part en rapport avec l'état désastreux d'une extrême droite idéologiquement devenue anachronique. D'autre part, la Neue Rechte est aussi la conséquence de l'ère d'après-guerre (Adenauer). Le

[1] K. Schönekäs, « La ''*Neue Rechte*'' en république Fédérale d'Allemagne », *art. cit.*, p. 131.
[2] *Ibid*., p. 131.
[3] *Ibid*., p. 139. Voir aussi, T. Keller, *Les verts allemands un conservatisme alternatif*, *op. cit*., pp. 61-62.
[4] P. Milza, *L'Europe en chemise brune.*, *op. cit*., p. 218.
[5] K. Schönekäs, « La ''*Neue Rechte*'' en république Fédérale d'Allemagne », *art. cit*., pp. 131-133.

conflit de générations a entraîné chez les jeunes de la Neue Rechte un rapprochement subreptice avec la nouvelle gauche. Cette orientation (la gauche comme modèle et comme ennemi) a provoqué de nouvelles réflexions créatrices et un glissement des groupes de la Neue Rechte vers la frontière extrême du ‘‘camp de droite’’, allant jusqu'aux fusions droite-gauche[1]. » Selon Pierre Milza, ces groupuscules comptabilisaient au début des années soixante-dix quelques centaines de personnes[2] mais Anne-Marie Duranton-Crabol affirme, quant à elle que la *Neue Rechte* rassemblait en 1972, via l'*Aktion Neue Rechte* (« Action Nouvelle Droite ») ou ANR, un millier de militants[3]. Après une période de succès, la « Nouvelle Droite » allemande entame un déclin à partir de 1974 suite à l'éclatement de l'ANR.

Une figure se détache dès cette époque : celle d'Hennings Eichberg, le futur maître à penser de la *Neue Rechte* et du nationalisme révolutionnaire, dans la continuité du national-bolchevisme d'Ernst Niekisch. C'est un ancien membre du parti du « nazi de gauche[4] » Otto Strasser (1897-1974), la *Deutsche Soziale Partei* ou DSU. C'est à cette période qu'il découvre les auteurs de la Révolution Conservatrice. Dans les années soixante, il fait la « connaissance de plusieurs représentants du courant néo-droitier français dont les idées le séduisent et dont il va se faire le propagateur à son retour en Allemagne[5]. » Selon Anne-Marie Duranton-Crabol, il s'éloigna par la suite de la Nouvelle Droite[6] et se distancia de la tendance nationale-révolutionnaire même s'il se qualifie encore de cette façon[7]. Cependant nous savons qu'il participa à la fin des années quatre-vingt-dix à *Vouloir* après la dissidence de Robert Steuckers[8]. D'autres groupes néo-droitiers allemands s'intéressent alors à leurs homologues français ainsi les personnes rassemblées de la revue *Junges Forum* (« jeune forum »), Lothar Penz, Sven Thomas, Uwe Michael, Wolgang Strauss, etc. qui « s'appliquent à synthétiser dans un même corpus doctrinal les idées de l'ultra-droite et celle du GRECE[9]. » Cet attrait pour la Nouvelle Droite a longtemps perduré. Ainsi, en 1986, Pierre Krebs, le fondateur du *Thule-seminär* (« séminaire Thulé ») en 1980, édita une revue, *Elemente*, une copie d'*Eléments*, qui publia Alain de Benoist, Guillaume Faye, Julien Freund et Sigrid Hunke (1913-1999). Cette publication a disparu en 1990.

[1] *Ibid.*, p. 131.
[2] P. Milza, *L'Europe en chemise brune*, *op. cit*., p. 220.
[3] A.-M. Duranton-Crabol, *L'Europe de l'extrême droite.*, *op. cit*., p. 91.
[4] L. Dupeux, *Histoire culturelle de l'Allemagne 1919-1960*, *op. cit*., pp. 55-57.
[5] P. Milza, *L'Europe en chemise brune*, *op. cit*., p. 219.
[6] A.-M. Duranton-Crabol, *L'Europe de l'extrême droite.*, *op. cit*., p. 91.
[7] T. Keller, *Les verts allemands un conservatisme alternatif*, *op. cit*., 1993, p. 159.
[8] Hennings Eichberg a participé à la revue *Vouloir* n° 10 consacré aux « Paganismes et Néo-paganismes », printemps 1998, Vorst, Belgique. Il y a écrit deux articles : « Arbres de la liberté en France, cultes druidiques en Angleterre et révolution culturelle chez Nicolai Frederik Severin Grundvig » et « ‘‘Liberté germanique’’ et néo-paganisme dans la culture ouvrière, prolétarienne et socialiste allemande ».
[9] P. Milza, *L'Europe en chemise brune.*, *op. cit*., p. 219.

Dès les années soixante, les membres de cette nébuleuse « s'abstiennent d'un engagement partisan et s'organisent plutôt en cercles de débat locaux[et] sont, depuis 1972, institutionnalisés dans ''l'association pour les études germano-européennes'' (Deutsch-Europaïsche Studiengesellschaft, DESG) et fonctionne depuis [1985] comme centre de coordination pour la Neue Rechte[1]. » Actuellement la *Neue Rechte* est surtout représenté par l'hebdomadaire *Junge Freiheit* (« jeune liberté ») fondé en 1986 par son rédacteur en chef Dieter Stein. Cet hebdomadaire ouvre ses colonnes à certains courants de la droite mais aussi à certains représentants de la gauche allemande. Comme *Eléments* en France, il est hostile à l'américanisation et au libéralisme. La *Neue Rechte* est aussi représentée par la revue *Wir Selbst* (« Nous Seuls ») au contenu national révolutionnaire et gauchisant. Une partie importante des membres de la *Neue Rechte* a rejoint des formations classiques (CDU ou CSU) ou nouvelles comme les Verts[2]. L'un de ses principaux théoriciens, Hennings Eichberg, professe aujourd'hui, selon Anne-Marie Duranton-Crabol, « un ethnisme anarchisant : contre l'Etat centralisé et les puissances internationales, politiques et économiques ; pour une Ligue allemande des républiques populaires dans la tradition du fédéralisme, qui serait le prélude à la ''*balkanisation mondiale*''[3]. »

Dans les années soixante et la décennie suivante, ils ont tenté de fonder leur nationalisme sur des théories scientifiques, notamment l'éthologie, à l'instar de la Nouvelle Droite française et d'un certain racisme. La plupart des membres de la *Neue Rechte* étaient des étudiants dans les années soixante, qui n'ont pas connu le national-socialisme et ses doctrines racistes. A cette époque, leur nationalisme et leur racisme étaient proches du fascisme européen du Belge Jean Thiriart et de Dominique Venner chez qui la « race » est européenne. Le premier discours de ces néo-droitiers allemands était fondé à la fois sur le nationalisme européen et sur la défense de l'Occident. En politique internationale, ils défendaient un tiers-mondisme de droite et à l'échelle européenne le régionalisme (basque, irlandais, corse…) définis comme des mouvements de libération ethniques. En politique nationale, ils se battaient pour la réunification de l'Allemagne et le départ des forces occupantes (américano-franco-anglaises à l'Ouest et soviétiques à l'Est).

La *Neue Rechte* s'oppose aussi, comme la Nouvelle Droite française, à la fois à l'universalisme libéral et au marxisme au nom du droit à la différence, déterminé par l'héritage ethnique, culturel et génétique[4] mais refuse la hiérarchisation des « races ». Elle soutient aussi

[1] K. Schönekäs, « La ''*Neue Rechte*'' en république Fédérale d'Allemagne », *art. cit*., p. 137.
[2] A.-M. Duranton-Crabol, *L'Europe de l'extrême droite.*, *op. cit*., p. 92.
[3] *Ibid*., p. 74.
[4] K. Schönekäs, « La ''*Neue Rechte*'' en république Fédérale d'Allemagne », *op. cit*., p. 144.

un ethno-pluralisme qui se présente comme une critique de l'ethnocentrisme. Cet ethno-pluralisme est accompagné d'un autre dirigé vers l'intérieur qui défend les minorités nationales. Cette défense de la diversité ethnique a pour corollaire un anti-américanisme virulent comme le montre le pamphlet de Pierre Krebs, *Europe contre Occident* où il défend les sociétés traditionnelles[1]. Toutefois, Pierre Krebs semble être proche des régionalistes identitaires de Terre et peuple. En effet, il a participé en 2003, en tant qu'intervenant, à une table ronde organisée par ce groupuscule le 19 octobre 2003. Par ailleurs, Thomas Keller affirme dans son ouvrage sur les verts allemands que Pierre Krebs développe « le nominalisme raciste de la Nouvelle Droite[2] ».

Le discours de la *Neue Rechte* est donc très proche de l'ethno-différentialisme radical et du régionalisme élaborés par le G.R.E.C.E. à partir de la fin des années soixante-dix. Cependant, cette Nouvelle Droite allemande se différencie de son homologue français à la fois par son côté « gauchisant » et par son manque d'intérêt voire par les critiques à l'encontre du néo-paganisme[3]. Ainsi, le néo-droitier allemand, Günter Maschke, condamne le néo-paganisme : « Le paganisme a le vent en poupe à notre époque où la sécularisation s'accélère et où les Eglises elles-mêmes favorisent la dé-spiritualisation. Mais être païen cela signifie aussi prier. Demandez donc à l'un ou l'autre de ces néo-païens s'il prie ou s'il croit à l'un ou l'autre dieu païen. Au fond, le néo-paganisme n'est qu'un travestissement actualisé de l'athéisme et de l'anti-cléricalisme. Pour moi, le néo-paganisme qui prétend revenir à nos racines est absurde. Nos racines se situent dans le christianisme et nous ne pouvons plus revenir deux mille ans en arrière. [Le néo-paganisme] est l'indice que nous vivons en décadence. Pour stigmatiser la décadence, notre époque a besoin d'un coupable et elle l'a trouvé dans le christianisme. Et dans un monde où les chrétiens sont devenus rarissimes ![4] » Cependant, une frange importante gauchisante de ceux-ci a rejoint les Unitariens de Sigrid Hunke[5]. Ce paganisme est aussi défendu par Pierre Krebs dans son pamphlet cité ci-dessus.

De fait, les idées de la *Neue Rechte* sont influencées par les théories de la Révolution Conservatrice, en particulier par les idées de « socialisme allemand » et par le discours écologique des mouvements de réforme de la vie. Ainsi, dès les années soixante-dix, ces groupes ont défendu un *Wertkonservatismus* (« conservatisme spirituel ») prônant un environnement sain, intact, l'enracinement, une alimentation saine, la protection de la nature…

[1] P. Krebs, *Europe contre Occident*, Editions Héritage Européen, 1998.
[2] T. Keller, *Les verts allemands un conservatisme alternatif*, *op. cit*., p. 119.
[3] K. Schönekäs, « La ''*Neue Rechte*'' en république Fédérale d'Allemagne », *art. cit*., p. 144, note n°44.
[4] « Entretien avec Gunter Maschke », *Vouloir*, n°83-86, novembre –décembre 1991. Cité in A. Imatz, *Par-delà droite et gauche.*, *op. cit*., pp. 218-219.
[5] *Cf*. infra.

L'idéologie de la *Neue Rechte* consistait dans la nécessité de se démarquer d'une part du nationalisme viscéral de la droite prussienne et d'autre part de se distinguer, par la critique, des rescapés du national-socialisme enfermés dans le négationnisme. De fait, les idées de ce courant de pensée, malgré son discours socialisant reste marqué par les thèses des droites radicales révolutionnaires : antilibéralisme, anticommunisme et anticapitalisme.

2/….en Italie….

La *Nueva Destra* est née officiellement en 1977 lors de l'organisation d'un rassemblement, le « camp Hobbit », regroupant environ mille personnes[1]. Elle a été fondée par des représentants de l'organisation de jeunesse du *Movimento Sociale Italiano* (« Mouvement Social Italien ») ou M.S.I., le *Fronte della Gioventù* (« le Front de la Jeunesse »). Ces personnes, dont Giano Accame, Maurizio Cabona, Stenio Solinas[2], sont jeunes pour la plupart et sont liées à Pino Rauti, l'un des disciples les plus proches de Julius Evola et le fondateur d'*Ordine Nuevo* (« Ordre Nouveau »)[3]. L'un d'entre eux, Marco Tarchi s'était déjà fait remarquer par son anti-conformisme. En fait, ces membres fondateurs sont pour la plupart issus de différentes formations de la droite radicale : *Ordine Nuevo*, M.S.I., *Terza Positione* (« Troisième Voie »), *Avanguardia Nazionale* (« Avant-garde Nationale »), *Movimento Revoluzionario Popolare* (« Mouvement Populaire Révolutionnaire ») ou *Fronte Universario di Azione Revoluzionari* (« Front Universitaire d'Action Révolutionnaire »).

Cette branche de la Nouvelle Droite se présente dès les origines à mi-chemin entre le groupe politique et le mouvement culturel. Les néo-droitiers italiens ont cherché, en créant la *Nueva Destra*, « une réponse adaptée aux questions culturelles posées par le bouillonnement de la jeunesse et son scepticisme à l'égard des systèmes convenus, démocratie bourgeoise ou populaire[4]. » L'année suivante apparaît puis paraît de façon irrégulière un clone d'*Eléments*, *Elementi* qui se voulait de facture intellectuelle et élégante.

Comme ses consœurs française et allemande, la *Nueva Destra* est de nature hétérogène. La « Nouvelle Droite » italienne a pour particularité de réunir des traditionalistes évoliens et des catholiques, des anciens membres du M.S.I., les « *missini* », lassés de la politique politicienne et des intellectuels de gauche fascinés. Cependant, la principale référence

[1] P. Milza, *L'Europe en chemise brune.*, *op. cit.,* p. 212.
[2] A.-M. Duranton-Crabol, *L'Europe de l'extrême droite.*, *op. cit*., p. 113.
[3] F. Ferraresi, « L'extrême droite dans l'Italie de l'après-guerre », *Lignes*, n°4, octobre 1988, p. 170.
[4] A.-M. Duranton-Crabol, *L'Europe de l'extrême droite.*, *op. cit*., p. 113.

doctrinale lors des premières années était Julius Evola et en particulier le dernier Evola, théoricien d'un anarchisme nihiliste[1]. Ce radicalisme s'explique par le contexte de l'Italie de cette époque, « les années de plomb », qui refusait d'une part tout droit de cité au néo-fascisme et d'autre part de reconnaître les intellectuels de droite et leur production. L'un des buts affichés alors était de rejeter la politique politicienne au nom d'une vision « métapolitique ». En outre, l'attrait de certains intellectuels italiens pour Friedrich Nietzsche et Carl Schmitt fut perçu comme une opportunité de s'immiscer à nouveau dans le système. Pour cela la *Nueva Destra* se désolidarisa du M.S.I. Le combat politique fut alors abandonné au profit d'une vision du monde cohérente inspirée par la Nouvelle Droite française : anticapitalisme, anti-utilitarisme, anti-démocratisme, défense d'une société communautaire et organique, anti-libéralisme, différentialisme et refus de l'égalitarisme. Cependant, contrairement à la Nouvelle Droite et à la *Neue Rechte*, la *Nueva Destra*, dès cette époque souscrit à une vision spiritualiste du monde[2]. Ils défendent aussi une vision écologiste et sont ouverts à une culture ésotérique, l'ésotérisme étant perçu comme un moyen de connaissances non académiques[3]. En fait, la plupart de ces idées, à l'exception des dernières, pouvaient se trouver dans l'œuvre de Julius Evola voire chez les conservateurs « classiques ».

Ces néo-droitiers désiraient, en outre, aller au-delà du clivage gauche/droite dépassé selon eux. Ils mirent alors en place la « stratégie d'euphémisation » qui est, selon Franco Ferraresi, « au centre du projet culturel de la *Nueva Destra*[4] ». « Diverses techniques rhétoriques, écrit-il, sont employées pour mettre en œuvre ce principe, les plus manifestes étant les suivantes. L'euphémisation : les *topoi* les plus dangereux et les plus ignobles de la *Weltanchauung* de l'extrême droite sont systématiquement minimisés dans les textes publiés et d'autres expressions, moins marquées, les remplacent ; un ensemble de références implicites a alors pour fonction de rendre la signification évidente pour les initiés[5]. » Les néo-droitiers utilisèrent aussi la relation ambiguë de Julius Evola pour le nazisme et le fascisme pour démontrer qu'il était possible de prôner des valeurs traditionnelles tout en se démarquant ces deux régimes.

Comme ses consœurs française et allemande, la *Nueva Destra* des années soixante-dix avait un discours biologisant, « biopolitique », fondé sur une interprétation des découvertes scientifiques dans les domaines de la biologie, de l'hérédité, de la génétique, de l'anthropologie, etc., même si elle montrait plus réservée que son homologue française à

[1] F. Ferraresi, « L'extrême droite dans l'Italie de l'après-guerre », *art. cit*., p. 167.
[2] *Ibid*., p. 172.
[3] M. Revelli, « La Nueva Destra », in F. Ferraresi, *La destra radicale*, *op. cit*., pp. 119-187.
[4] F. Ferraresi, « L'extrême droite dans l'Italie de l'après-guerre », *art. cit.*, p. 174.
[5] *Ibid*., p. 175.

l'égard du scientisme, étant de nature plus traditionaliste, plus « anti-moderne[1] ». Comme la Nouvelle Droite française, elle pratiqua la réappropriation des mots et des concepts de ses adversaires, afin, d'une part, de rendre impossible tout emploi polémique de ces derniers et, d'autre part, de les retourner contre ceux qui les émettaient.

La tendance traditionaliste évolienne est représentée par des associations, la principale étant le *Centro Studi Evoliani* (le Centre d'Etudes Evoliennes), ou C.S.E., fondé à Gènes en 1969, donc du vivant de Julius Evola. Ce centre « vise à promouvoir les recherches sur la pensée d'Evola et la diffusion de son œuvre, favorisant la parution de certains textes […][2] ». Son principal animateur est Renato Del Ponte. Ce dernier est l'ancien secrétaire de Julius Evola mais aussi un ami. En effet, c'est lui qui déposa les cendres de celui-ci dans une crevasse de haute montagne. Il est actif dans les milieux traditionalistes romains et reste un partisan de la religion italique[3]. Il est le fondateur de la revue *Arthos* (1972-1990) qui a pu être considéré comme l'organe du traditionalisme païen italien qu'il a fait reparaître en 1997. Il est aussi directeur des éditions Sear et traducteur. De plus, le « C.S.E. créa des sections en France, en Belgique, en Amérique latine, en Autriche et en Hongrie[4]. »

La seconde association évolienne importante est la *Fondazione Julius Evola* (Fondation Julius Evola) « constituée en mai 1974, à Rome, au Palais Bacelli où habitait Evola […]. Ses buts, qui avaient été fixés par Evola avant sa mort, sont la défense des valeurs traditionnelles, et la volonté de renforcer les liens entre ceux qui cherchent à diffuser la pensée d'Evola.[5] » Cette Fondation gère le fonds de manuscrits, livres, tableaux et objets ayant appartenu à Julius Evola et se consacre aussi à rassembler tous les articles écrits et/ou retravaillés par Julius Evola et dont la plupart le fut sous pseudonymes.

L'un des représentants de ce courant traditionaliste évolien est l'universitaire et ancien député du M.S.I.[6] Claudio Mutti. C'est un spécialiste de la Roumanie et de la Hongrie. En effet, il est l'un des meilleurs connaisseurs de la réception de l'œuvre de René Guénon en Roumanie[7]. Il est aussi connu pour avoir écrit des hagiographies du fondateur de la Légion de l'archange Saint Michel, la fameuse Garde de Fer, Corneliu Codreanu (1899-1938) et du fondateur des Croix Fléchées, Ferenc Szalasi. Claudio Mutti représente le pôle traditionaliste-révolutionnaire de la Nouvelle Droite italienne. Il fut proche du « nazi-maoïsme » et un adepte

[1] C. Boutin, *Politique et tradition. Julius Evola dans le siècle (1898-1974),* Paris, Kimé, 1992, pp. 415-417.
[2] *Ibid*., p. 417.
[3] *Cf*. infra.
[4] C. Boutin, *Politique et tradition, op. cit*, p. 418.
[5] *Ibid.*, p. 418.
[6] A.-M. Duranton-Crabol, *L'Europe de l'extrême droite*, *op. cit*., p. 175.
[7] C. Mutti, *La grande influence de René Guénon en Roumanie* suivi de *Julius Evola en Europe de l'Est* [1998-1999], trad. Jean Delorme, Saint-Genis-Laval, Akribeia, 2002

de la stratégie de la tension : il a été lié au groupe terroriste ayant perpétré l'attentat meurtrier de la *Banca nazionale dell'Agricultura* à Milan. Ce groupe était influencé par les écrits de Franco Giorgio Freda, un éditeur d'extrême droite.

Franco Freda a fondé en 1963 à Padoue les Editions *di Ar* qui ont publié les *Protocoles des sages de Sion*, dont le traducteur est Claudio Mutti[1].. La doctrine de Franco Freda, appelé par ses contradicteurs le « nazi-maoïsme[2] », développait l'idée d'un « spontanéisme armé[3] », tout en ce démarquant de toutes idéologies perçues comme des instruments de contrôle des masses, et qui exaltait les vertus héroïques et aristocratiques du « soldat politique », l'« esprit légionnaire », ces écrits, comme ceux de Claudio Mutti, exaltent la Garde de Fer roumaine, « l'action pour l'action, la violence et le mépris de la mort[4] ». L'anti-bourgeoisisme radical de cette doctrine incite Freda à revendiquer un Etat populaire, dont l'organisation est inspirée du communisme spartiate chinois. Cette doctrine se caractérise en politique étrangère par l'alliance entre les nationaux révolutionnaires et le tiers monde, surtout arabe (avec les pays « laïcs » : Irak, Libye, ou avec l'Iran)[5]. Déjà condamné puis acquitté en 1979 pour l'attentat de Milan, Franco Freda a été condamné de nouveau en 1995 et purge actuellement une peine de prison pour violation de la loi interdisant la reconstitution du parti fasciste.

Claudio Mutti est aussi connu d'une part pour sa conversion à l'islam et d'autre part pour ses positions négationnistes. Selon Pierre Milza, celui-ci a édité en italien les textes de négationnistes comme Rassinier, Faurisson, Christophersen…[6] Comme d'autres négationnistes, Tristan (ou Trystan) Mordrel par exemple, l'un des fondateurs de la librairie Ogmios, Claudio Mutti avait des liens, dans les années quatre-vingt, avec des pays arabes comme la Libye (il animait l'Association Italie-Libye qui deviendra par la suite Association Europa-Islam[7]). Ce courant philo-arabe, à la suite de Franco Freda, incitait au Djihad au nom du combat contre le « plouto-judaïsme »[8]. Continuant ce combat, Claudio Mutti fonde en 1984 la revue néo-fasciste *Orion* qui deviendra par la suite « le point de ralliement du négationnisme de droite » mais ouvre ses pages aux négationnistes issus de l'ultra-gauche[9].

Actuellement, l'une des figures de la Nouvelle Droite italienne est le politologue Marco Tarchi, qui est aussi responsable du mensuel, « métapolitique » *Diorama litterario* et du

[1] J.-Y. Camus et R. Monzat, *Les droites nationales et radicales en France*, *op. cit*., p. 50.
[2] Doctrine qu'il développe dans *La désintégration du système*, 1969, publié en France en 1980 chez Pardès, Puiseaux. Réédité par les Editions Ars Magna.
[3] P. Milza, *L'Europe en chemise noire.*, *op. cit*., p. 110.
[4] *Ibid*., p. 110.
[5] *Cf*. C. Boutin, *Politique et tradition*, *op. cit*., pp. 403-408.
[6] P. Milza, *L'Europe en chemise noire.*, *op.cit*., p. 189.
[7] C. Boutin, *Politique et tradition*, *op. cit*., p. 424.
[8] A.-M. Duranton-Crabol, *L'Europe de l'extrême droite.*, *op. cit*., p. 67.
[9] P. Milza, *L'Europe en chemise noire.*, *op. cit*., p. 188.

semestriel *Transgressioni*. Ses positions sont proches de celles d'Alain de Benoist, c'est-à-dire différentialistes, anti-occidentales, anti-libérales et « anti-racistes ». Il existe aussi une revue annuelle calquée sur *Nouvelle Ecole*, *Futur presente* dirigée par Alessandro Campi. Les autres personnes de cette école de pensée ont rejoint certaines formations politiques de la droite ou se sont éloignées de la politique. A l'instar d'Alain de Benoist, Marco Tarchi récuse l'appellation « Nouvelle Droite », galvaudée selon lui et juge le clivage gauche/droite obsolète. De fait, il a évolué de la même façon qu'Alain de Benoist en France, c'est-à-dire se rapprochant d'une gauche alternative, de type M.A.U.S.S., comme le laisse supposer son entretien accordé à *Eléments* en 1999[1].

3/…en Belgique….

La Nouvelle Droite est présente en Belgique depuis 1974, notamment à Bruxelles[2]. Elle était alors dirigée par l'avocat Georges Hupin. Depuis, celui-ci est passé par le Front National belge de Daniel Féret, jusqu'en 1999, puis fonde le Bloc Wallon avec Willy Fréson, lui aussi ancien du Front national de Féret. Hupin préside actuellement le Bloc Wallon. Il dirige aussi la l'association identitaire *Renaissance européenne*, à laquelle participe Pierre Vial, tandis que la revue éponyme est animée par Willy Fréson[3], à laquelle participe le négationniste Trystan Mordrel[4]. De fait, Hupin est un vieux militant de l'extême droite : nationaliste, il militait déjà dans les années soixante dans un groupuscule maurrassien, le Parti National Belge (P.N.B.) jusqu'à la disparition de ce parti en 1972. A la même époque, un autre néo-droitier belge, Emile Lecerf, un ancien de Jeune Europe de Thiriart, proche dans les années soixante d'*Europe-Action*[5], participa à *Nouvelle Ecole*[6] entre 1970 et 1974. Cette Nouvelle Droite est donc très proche de sa sœur française : ses principaux animateurs participent aux activités et aux publications de la Nouvelle Droite française tel le biologiste Jean O. Piron (décédé en 1977), un ami de Louis Rougier, membre du comité de patronage de *Nouvelle Ecole*[7]. Cependant, le G.R.E.C.E. Belgique disparut sous cette forme vers 1982[8].

[1] « Entretien avec Marco Tarchi », *Eléments*, n°94, février 1999, pp. 34-38.
[2] A.-M. Duranton-Crabol, *Les visages de la Nouvelle Droite*, *op. cit*., p. 153.
[3] M. Abramowicz, « Les nouveaux croisés de la renaissance européenne », www.resistances.be, 2000
[4] *Cf*. infra.
[5] *Ibid*., p. 153.
[6] P. Milza, *L'Europe en chemise noire.*, *op. cit*., p. 226.
[7] A.-M. Duranton-Crabol, *Les visages de la Nouvelle Droite.*, *op. cit*., p. 153.
[8] M. Abramowicz*, art. cit*.

Parmi ses animateurs importants de la Nouvelle Droite belge, nous trouvons Robert Steuckers, un politologue, philosophe et germaniste qui est, avec Guillaume Faye, le théoricien majeur du pôle révolutionnaire conservateur du G.R.E.C.E. Robert Steuckers a ensuite remplacé Guillaume Faye comme théoricien de la tendance révolutionnaire conservateur lorsque celui-ci est parti du G.R.E.C.E. en 1986. Il a animé ou anime les publications suivantes : *Nouvelles de synergies européennes. Organe européen d'informations et d'analyses* ; *Combat païen* (1989- ?, n°11 en 1990) ; *Vouloir* (1983- ?) et *Orientations* (1980-1989). *Vouloir* était à l'origine un supplément à *Orientation*, lui-même prenant la suite de *Pour une renaissance européenne* (31 numéros entre 1975 et 1980), organe officiel du G.R.E.C.E. Belgique. Il fusionne en 1990 avec *Métapo*, le bulletin de la Nouvelle Droite Jeunesse de Paris. Les positions de Robert Steuckers, fortement influencées par le jeune Ernst Jünger et la Révolution Conservatrice, le situent à proximité du courant solidariste et notamment de Troisième voie de Jean-Gilles Malliarakis, qui fonde avec lui, en 1988, à Bruxelles le « groupe du 12 mars »[1]. De fait, Robert Steuckers est partisan d'un socialisme national, inspiré des thèses de Jünger et du national bolchevisme d'Ernst Niekisch. En politique étrangère, il est partisan d'un fédéralisme européen, en fait un nationalisme européen régionaliste influencé par les thèses de Jean Thiriart.

La Nouvelle Droite est représentée dans la partie néerlandophone de la Belgique par Luc Pauwels, un vieux militant : en 1963, il présidait la réunion constitutive d'Europafront, scission radicale du mouvement Jeune Europe de Thiriart[2]. Luc Pauwels anime depuis 1979 le bimestriel *TeKos*. A la même époque, il fonda un périodique, *De Anderen*, assez proche, selon Anne-Marie Duranton-Crabol[3], d'*Europe-Action*. *TeKos* se situe dans la mouvance d'Alain de Benoist, qui y est souvent publié, et dans celle de la filiation de la Révolution Conservatrice, qu'elle revendique. Cette revue et son animateur ont donc suivi la même évolution que la Nouvelle Droite française : défense de l'inégalitarisme, paganisme, puis défense du différentialisme et anti-occidentalisme. Luc Pauwels anime aussi la Fondation Delta qui incarne le courant de pensée défendu par le G.R.E.C.E. en Flandre et aux Pays Bas. Celle-ci publie chaque année plusieurs livres et brochures. Elle organise aussi un colloque annuel[4]. La Fondation Delta participe aussi aux travaux du groupe *Traditie*, de tendance néo-païenne.

Parmi les représentants actuels de la Nouvelle Droite en Belgique, Christopher Gérard est une figure à part car il défend, avant tout, une vision païenne de la Nouvelle Droite. En

[1] J.-Y. Camus et R. Monzat, *Les droites nationales et radicales en France*, *op. cit.*, p. 91.
[2] P. Milza, *L'Europe en chemise noire.*, *op. cit*., p. 226.
[3] A.-M. Duranton-Crabol, *L'Europe de l'extrême droite.*, *op. cit*., p. 121.
[4] GRECE, *Manifeste pour une renaissance européenne. A la découverte du GRECE son histoire, ses idées, son organisation*, Paris, GRECE, 2000, p. 112.

effet, il a animé de 1992 à 2003 la revue païenne, de bonne tenue intellectuelle, *Antaïos*. La revue se situe globalement dans la tendance traditionaliste de la Nouvelle Droite et ne publie pas d'articles à dominantes politiques, ce qui ne veut pas dire qu'elle ne défend pas certaines thèses de la Nouvelle Droite. Christopher Gérard y défend en effet la théorie des cycles, le postulat selon lequel nous serions dans l'Age de fer, le dernier âge, celui du déclin, avant la renaissance. Il défend aussi le régionalisme (il admire Jean Mabire), le différentialisme et la Révolution Conservatrice allemande (il est un grand admirateur d'Ernst Jünger). Il y fait aussi une défense de la pensée révolutionnaire conservatrice de Robert Steuckers et de sa revue *Vouloir*. Actuellement Christopher Gérard participe à la *Nouvelle Revue d'Histoire* de Dominique Venner.

4/…et dans le reste du monde

La Nouvelle Droite est assez bien implantée en Europe. Ainsi, elle existe en Suisse, à Genève, avec le Cercle Thulé fondé en 1983 et inspiré par le séminaire Thulé de Pierre Krebs. Son discours est païen et révolutionnaire conservateur : c'est une antenne de Synergies Européennes de Robert Steuckers. Il a organisé un colloque consacré à Julius Evola en 1998, « Julius Evola 1898-1998 : Eveil, destin et expériences de terres spirituelles », auquel participent des intervenants issus du pôle traditionaliste de la Nouvelle Droite : Claudio Mutti, Christophe Levalois, Jean-Marc Vivenza, David Gattegno et Jean-Paul Lippi. Le Cercle Thulé a aussi organisé en 1987 et 1988 les rencontres « Lugnasad », en référence à une fête celte dédiée au dieu solaire Lug. Toujours dans ce pays, il a existé le Cercle Proudhon, proche du G.R.E.C.E. selon Pierre Milza[1]. Ce dernier a organisé plusieurs séminaires et colloques à l'université de Genève entre 1985 et 1988. Il a disparu en 1990.

Ailleurs en Europe, nous trouvons différentes revues néo-droitières, plus ou moins du G.R.E.C.E. : en Autriche, l'hebdomadaire *Zur Zeit* et la revue *Jürgen Hatzenbichler* ; en Roumanie, est publié le trimestriel *Maïastra* dirigé par Bogdan Radulescu, ce dernier animant aussi le *Clubul Accolator* ; en Grande Bretagne la revue, de tendance nationale révolutionnaire, *The Scorpion* animée par Michael Walker ; en Espagne, la Nouvelle Droite, tendance G.R.E.C.E., est représentée par José Javier Esparza qui dirige le trimestriel *Hesperide* lancé en 1995. Dans ce même pays, en Catalogne, il existe un G.R.E.C.E. (même signification qu'en français) animé par Jordi Garrega qui « publie régulièrement des brochures doctrinales et

[1] P. Milza, *L'Europe en chemise noire.*, *op. cit*., p. 225.

organise des conférences de formation[1]. » Le G.R.E.C.E. reconnaît, en outre, avoir des « contacts [qui] sont régulièrement entretenus avec le Portugal, La Grèce, la Hongrie, la Pologne, l'Estonie, le Danemark, l'Angleterre, les Etats-Unis, l'Argentine, le Chili, l'Afrique du Sud, etc.[2] » Ainsi il entretient des liens avec le néo-droitier argentin Alberto Buela qui publie le trimestriel *Disenso*.

Section III/Le deuxième corps de doctrine (1979-1989)

A/Le renouvellement des références

A partir de la seconde moitié des années soixante-dix, la Nouvelle Droite est devenue holiste, a affirmé son paganisme et son anti-occidentalisme, l'Occident incarnant l'acculturation et l'américanisation des mœurs, défendant une démocratie organique, et prônant le différentialisme. Hostile au matérialisme, au capitalisme et à la mondialisation, le G.R.E.C.E., a alors pour ennemis la société de consommation et les Etats-Unis. Selon Arnaud Imatz, c'est à cette époque qu'Alain de Benoist, « après qu'il eut intégré dans son argumentaire les œuvres de Nietzsche, Dumézil et Heidegger, mais aussi une partie de celle d'Evola, […] a expressément rejeté le nominalisme et l'individualisme modernes, pour en arriver à une vision holiste, inspirée des sociétés traditionnelles, et à l'abandon de la critique par trop systématique de l'égalitarisme, qui présente le risque de déboucher sur un darwinisme social justifiant au fond le capitalisme libéral, l'axiomatique de l'intérêt, la concurrence comme sélection[3]. » Alain de Benoist s'éloigne alors de la pensée de Friedrich Nietzsche au profit de celle de Martin Heidegger. En outre, au début des années quatre-vingt, le projet de rénovation du discours de la droite a cédé le pas à la promotion du néo-paganisme, voire d'une forme de traditionalisme.

Selon Pierre-André Taguieff, Julien Freund (1921-1993), gaulliste et chrétien, a joué un rôle important dans l'évolution de la Nouvelle Droite. En effet, celui-ci n'hésita pas à débattre avec le G.RE.C.E. lors de colloques ou en donnant des articles aux revues grécistes. Il développa l'idée de l'origine millénariste du totalitarisme : « Le totalitarisme se situe précisément au point de confluence de l'utopisme et du millénarisme sécularisé (notamment sous la forme de la ''religion du progrès''). Recourant à la catégorie de sécularisation, Freund

[1] GRECE, *Manifeste pour une renaissance européenne.*, *op. cit*., p. 113.
[2] *Ibid*. p. 113.
[3] A. Imatz, *Par-delà DROITE et GAUCHE.*, *op. cit*., p. 227.

rejoint Schmitt et Löwith dans son analyse du phénomène totalitaire comme phénomène moderne dont les origines théologiques et eschatologiques sont toujours présentes[1]. »

Le GRECE et le Club de l'Horloge en firent un « maître à penser », comme ils l'avaient fait pour Georges Dumézil ou Louis Dumont comme le montre Pierre-André Taguieff : « Dans l'ouvrage d'auto présentation publié en 1977 par le GRECE [*Dix ans de combat culturel pour une renaissance*], la thèse de Freund, *L'Essence du politique*, est mentionnée […] parmi les ''36 livres pour mieux situer le GRECE'' (pp. 97-105), entre des titres, par exemple, d'Émile Benveniste, de Georges Dumézil, de Pierre-Paul Grassé, de François Jacob, d'Arthur Koestler ou de Giovanni Sartori. Dans son livre *Vu de droite. Anthologie critique des idées contemporaines* […], Alain de Benoist cite plusieurs fois Julien Freund, en référence à *L'Essence du politique* ou à ses lectures de Schmitt ou de Pareto. Enfin, peu après la disparition du philosophe-sociologue, la revue *Éléments* publie deux articles ''en hommage à Julien Freund'' (n°79, janvier 1994, pp. 35-37), l'un de Piet Tommissen (ami de Freund et de Schmitt), l'autre d'Alessandro Campi, directeur de la revue italienne *Futuro Presente* (en réalité, version italienne de *Nouvelle École*). Un autre article nécrologique consacré à Freund paraît dans *Nouvelle École* en 1995 (n° 47, pp. 156-158). Enfin, dans le premier volume de sa *Bibliographie générale des droites françaises* (Paris, Dualpha, 2004), Alain de Benoist a consacré un essai bibliographique à Julien Freund (*op. cit*., pp. 555-609)[2]. » Le néo-droitier italien Alessandro Campi reconnaît d'ailleurs sans difficulté la dette que la Nouvelle Droite lui doit.

A cette époque, Alain de Benoist se reconnaissait dans la politique gaullienne[3]. Cette prise de position de néo-droitiers pour le général de Gaulle (1890-1970), dont Alain de Benoist, déjà cité, Dominique Venner, Pierre Vial, Michel Marmin et Jean-Claude Valla, a surpris. En effet, ces personnes viennent de milieux anti-gaullistes et proche de l'O.A.S., voire de famille de collaborateurs (Vial et Venner). Des éléments de réponses se trouvent dans les positions anti-atlantistes, « nationalistes » ainsi que dans le mépris vis-à-vis du capitalisme financier du général. D'autres éléments de réponses sont à chercher du côté du néo-conservateur Armin Mohler, proche de la Nouvelle Droite, qui admirait la politique de Charles de Gaulle. Ce dernier affirma d'ailleurs, dans un entretien accordé à *Eléments* en juin 1994, que le général de

[1] Postface à la nouvelle édition, Paris, Dalloz, 2003, du livre de J. Freund, *L'Essence du politique* (1ère éd., Paris, Sirey, 1965). Ce texte constitue une version revue et augmentée de la postface de P.-A. Taguieff à J. Freund, *L'Essence du politique*, Paris, Dalloz, 2003, pp. 829-864. Nous remercions d'ailleurs l'auteur de nous l'avoir envoyé.
[2] Note n°157 de la postface remaniée de P.-A. Taguieff au livre de J. Freund, *L'Essence du politique*, *op. cit.*
[3] A.-M. Duranton-Crabol, *Visages de la Nouvelle Droite*, *op. cit*., p. 114.

Gaulle pourrait figurer dans sa classification de la Révolution Conservatrice dans la catégorie des nationaux-révolutionnaires[1].

De fait, après la campagne de 1979, de nombreux cadres du G.R.E.C.E. ont rejoint le R.P.R. et l'U.D.F., notamment au début des années quatre-vingt[2]. Cela traduisit une prise de distance vis-à-vis des évolutions doctrinales du G.R.E.C.E., en particulier vis-à-vis de l'anti-occidentalisme, de l'anti-américanisme et du paganisme. Paradoxalement, les activités culturelles organisées par le GRECE attirent un nombre croissant de membres du R.P.R.[3] Selon Anne-Marie Duranton-Crabol, au cours des années quatre-vingt, les liens avec U.D.F. se distendent au profit de liens avec le parti chiraquien. Ces propos sont confirmés par le renouvellement des grécistes dans les années quatre-vingt-dix, certains venant du R.P.R. tel le président de du Groupement, Xavier Marchand[4].

La fascination pour le général de Gaulle permit donc de tisser des liens avec certains gaullistes et notamment avec le gaulliste de gauche Michel Jobert (1921-2002), l'ancien directeur de cabinet de Georges Pompidou (1911-1974), qui participa à diverses publications de la Nouvelle Droite[5]. Des liens furent aussi tissés via l'entregent du sénateur apparenté R.P.R. et patron de presse, Raymond Bourgine, qui employa Alain de Benoist, François d'Orcival et même l'ancien S.S. Saint-Loup[6]. Par ailleurs, un gaulliste comme Jean Cau (1925-1993), ardent polémiste, tient alors un discours politique fort proche de celui de la Nouvelle Droite. Cependant certains gaullistes historiques, Michel Debré notamment, se sont opposés à la Nouvelle Droite mettant en avant les références fascistes[7].

Selon Pierre-André Taguieff, dès la fin des années soixante-dix, « Le projet ‘‘élitiste’’ avait échoué. Corrélativement, la vision ‘‘antiquaire’’ et nostalgique de la ‘‘civilisation (indo)-européenne’’ a fait place au projet d'élaborer une nouvelle ‘‘culture européenne’’. En témoigne, par exemple, la substitution d'*Eléments* ‘‘pour la culture européenne’’ (n°68, été 1990) à *Eléments* ‘‘pour la civilisation européenne’’ (n°67, hiver 1989). Ce changement de titre fait aussi référence à l'opposition spenglérienne entre *Kultur* (force formatrice, organicité) et *Zivilisation* (force constituée, structure organique), l'Occident moderne incarnant le type de la

[1] « Entretien avec Armin Mohler », *Eléments*, n°80, juin 1994, p. 12.
[2] A.-M. Duranton-Crabol, *Visages de la Nouvelle Droite.*, *op. cit*., p. 213.
[3] *Ibid*., p. 213.
[4] P.-A. Taguieff, *Sur la Nouvelle droite*, *op. cit*., p. 19.
[5] M. Jobert, « L'Europe vous y croyez ? », *Eléments*, n°51, automne 1984, pp. 50-51. Il écrivit aussi la préface du livre de G. Faye, *Nouveau discours à la nation européenne*, *op. cit*.
[6] J.-Y. Camus et R. Monzat, *Les droites nationales et radicales en France*, Lyon, *op. cit*., p. 67.
[7] M. Debré, « Un mouvement qui peut dévoyer le courant national comme il l'avait été avant 1940 », in, *La Nouvelle Droite. Le dossier du procès*, *op. cit*., 1979, p. 265. Initialement publié in *Le Matin*, 30 juillet 1979.

‘‘civilisation’’. Car, depuis la fin des années soixante-dix, il s’agit ‘‘d’en finir avec la civilisation occidentale’’[1]. »

Elle récuse aussi, au nom de l’anti-modernité, toute forme de totalitarisme, qui en serait issu[2], à commencer par le christianisme, dont le caractère totalitaire viendrait de son origine sectaire. Jean Varenne (?- ?) affirme, par exemple, mais son point de vue est largement partagé au sein du G.R.E.C.E., que le christianisme est une secte qui a réussi : « Et si l’on songe en effet à ce qu’étaient les premiers chrétiens : fanatiques (jusqu’à rechercher le martyre), arrogants (‘‘nous seuls avons les paroles de vérités’’), vivant en petites communautés fermées, on ne peut qu’accepter cette définition[3]. » Ce tournant anti-totalitaire du G.R.E.C.E., est présenté comme le corollaire du droit à la différence et du paganisme, ce qui laisse ainsi ses observateurs perplexes. Pierre-André Taguieff affirme d’ailleurs que ce « regain d’antitotalitarisme [est] indissociable [chez Alain de Benoist] d’une réaffirmation d’un paganisme ‘‘européen’’[4]. »

Ces années voient aussi le renouvellement des références : Michel Maffesoli, Martin Heidegger, Marcel Gauchet, Claude Lévi-Strauss, Louis Dumont, Alain Caillé ou Serge Latouche, « liées à l’apparition d’une nouvelle génération du GRECE à la fin des années quatre-vingt[5] », comme par exemple, Charles Champetier. De fait, celui-ci est à l’origine de l’une des évolutions les plus importantes du G.R.E.C.E. en renouvelant les références dont certaines sont clairement marquées à gauche : Alain Caillé, Serge Latouche, Marcel Gauchet, notamment. En effet, durant la seconde moitié des années quatre-vingt, l’ennemi de la Nouvelle Droite a changé : longtemps incarné par l’égalitarisme judéo-chrétien, il est remplacé par l’utilitarisme libéral.

B/Le différentialisme

Au début des années quatre-vingt, la Nouvelle Droite élabore le discours tiers-mondiste du « droit des peuples », proche d’une certaine gauche, qui incite à la défense radicale des cultures et des identités ainsi qu’au respect pour les minorités. Guillaume Faye a publié en

[1] P.-A. Taguieff, *Sur la Nouvelle droite*, *op. cit*., p. 18.
[2] Cet anti-totalitarisme se concrétisera dans le livre d’A. de Benoist, *Nazisme et communisme. 25 réflexions sur le totalitarisme au XXe siècle (1917-1989)*, Paris, Le Labyrinthe, 1998.
[3] J. Varenne, « Les charlatans sont de retour », *Eléments*, n°54-55, été 1985, p. 13.
[4] P.-A. Taguieff, *Sur la Nouvelle droite*, *op. cit*., p. 281.
[5] *Ibid*. p. 284.

1985 un *Nouveau discours à la nation européenne*[1] dans lequel il incite les Européens à se libérer de l'influence américano-soviétique et à s'allier avec les pays du Tiers-Monde. Le différentialisme peut donc être défini comme étant à la fois le droit à la différence et par conséquent défense des identités et des cultures des peuples, y compris des immigrés sur le sol européen et comme la manifestation de l'enracinement. Le différentialisme s'oppose donc à l'assimilationnisme mais peut évoluer vers un système d'apartheid, tout mélange/contact entraînant une perte de la différence voire vers une politique anti-immigrationniste : les immigrés, extra-européens, devant retourner « chez eux » pour retrouver « leurs racines.[2] » Ce discours différentialiste non-universaliste est, paradoxalement, de portée universelle, celui-ci pouvant être considéré comme un refus universel de l'acculturation insidieuse véhiculée par la globalisation. Il se pose en garant du respect de la diversité des cultures et donc des traditions. Il peut cacher un racisme radical et culturel, de type ségrégationniste.

Le premier, au sein du G.R.E.C.E., à évoluer vers le différentialisme a été Alain de Benoist. En effet, dès 1974, il écrit un article intitulé « Contre le racisme »[3] dans lequel il reconnaît paradoxalement d'une part, l'existence des races[4] et d'autre part, l'absurdité du discours raciste[5]. Il y condamne le racisme biologique qui réduit l'individu à sa dimension biologique qu'est la xénophobie qui est « un refus d'admettre l'Autre comme différent de soi[6] ». Il affirme, d'ailleurs que la « xénophobie [lui est] odieuse[7] » et propose de « […] lutter contre la xénophobie, génératrice de préjugés, de discriminations, de haines, et qui déshonore tous ceux qu'elle atteint[8]. » Depuis cette époque, il n'a cessé d'affirmer et d'affiner son refus du racisme. Le principal responsable de ce travail théorique est l'« adversaire honnête » Pierre-André Taguieff[9] : « Je ne reviendrai pas sur les objections que j'ai déjà eu l'occasion d'adresser à sa théorie du ''racisme différentialiste''[10]. En dépit de ce qu'elle pouvait avoir d'erronée ou

[1] G. Faye, *Nouveau discours à la nation européenne*, Paris, Albatros, 1985.
[2] P. A. Taguieff, *La force du préjugé. Essai sur le racisme et ses doubles*, Paris, La Découverte, 1988, pp. 330-337.
[3] A. de Benoist, « Contre le racisme », in *Les idées à l'endroit*, *op. cit.*
[4] « Une race est un ensemble d'individus caractérisés par des variations différentielles de fréquence au niveau de la distribution et de l'expression des gènes. L.C. Dunn écrit : ''Les races se distinguent les unes des autres, en tant que groupes, par la fréquence relative de certains traits héréditaires'' (*Le racisme devant la science*, Unesco-Gallimard, 1960). Prétendre que les races ''n'existent pas'' sous prétexte qu'il existe entre elle une quantité de types intermédiaires, revient, non seulement à nier l'évidence, mais encore à n'accorder le statut d'existence qu'à des entités métaphysiques absolues. » A. de Benoist, « Contre le racisme », in *Les idées à l'endroit*, *op. cit*., p. 145.
[5] *Ibid*., pp. 146-147.
[6] *Ibid*., p. 150.
[7] *Ibid.*, p. 150.
[8] *Ibid*., pp. 150-151.
[9] A. de Benoist, « La Nouvelle Droite selon Taguieff », *Eléments* n°80, juin 1994, p. 3.
[10] Selon lui, cette dernière est fondée sur un double sophisme. « D'une part, le droit à la différence, lorsqu'il est posé comme principe, conduit nécessairement à défendre aussi la différence des autres ; il ne saurait donc légitimer l'affirmation inconditionnelle d'une singularité absolue (il n'y a différence que par rapport à ce dont on

de systématique, son argumentation m'a cependant fait prendre conscience de certaines ambiguïtés qu'il était dès lors nécessaire de dissiper. Taguieff, d'ailleurs, me semble avoir lui-même nuancé son point de vue, puisqu'il admet désormais que ''la thèse de la différence culturelle ne saurait être simplement dite 'succéder' à la thèse de l'inégalité biologique''. Mais ce sont aussi ses remarques qui m'ont conduit à penser que j'avais dans le passé fait un usage équivoque du terme ''nominalisme'' (du fait surtout de sa polysémie dans l'histoire des idées), de même que c'est en travaillant sur ses articles que j'ai été amené à mieux distinguer *universel* et *universalisme*[1]. »

Le G.R.E.C.E. condamne alors le colonialisme, l'immigration, le nationalisme, le cosmopolitisme et le mondialisme, fait l'éloge de la différence, du régionalisme et prône la création d'un nouveau Saint Empire Romain qui ne serait pas germanique mais européen, vante les bienfaits de l'enracinement dans un particularisme culturel et pousse si loin l'amour de la diversité qu'elle tient pour un danger redoutable le métissage biologique ou culturel -ce qui peut s'apparenter à du racisme différentialiste. En effet, le retour des immigrés non européens est prôné au nom du droit à la différence et des identités culturelles. Ainsi Guillaume Faye n'hésite pas à écrire que « Pour aller jusqu'au bout du droit à la différence, il convient de refuser la société multiraciale et, avec les immigrés, envisager leur retour au pays[2]. » Car, selon lui, la société multiraciale est multiraciste[3]. Toutefois, les propos de Faye ressemblent fortement à du racisme exprimé de manière édulcorée. De fait, la Nouvelle Droite ne condamne explicitement le racisme qu'à partir de la seconde moitié des années quatre-vingt.

Cela fait dire à Pierre-André Taguieff que le racisme différentialiste néo-droitier est « hétérophile », c'est-à-dire qu'il s'habille par ses arguments et thèmes des habits « d'un ''authentique'' antiracisme[4] ». « Ce néo-racisme, écrit-il, présente [d']autres caractéristiques principales : son noyau idéologique n'est plus constitué par le schème de l'inégalité […], mais par celui de la distance entre communautés ''culturelles'', postulant une hétérogénéité radicale entre ''traditions mentales'' (''culturelles''), le constat des différences étant l'occasion d'affirmer la thèse d'*incommensurabilité* entre cultures (relativisme culturel absolu). Ce néo-racisme ''culturel'' se déplace de la thématique de la race zoologique (anthropologie physique)

---

diffère). D'autre part, les différences culturelles et les différences raciales, n'étant pas de même ordre, ne peuvent être instrumentalisées à l'identique : cela reviendrait paradoxalement à poser nature et culture comme des équivalents. » A. de Benoist, « Le droit à la différence », *Eléments* n°77, été 1993, p. 24, note n°3.

[1] *Ibid*., p. 4.

[2] G. Faye, *Eléments*, n°48-49, hiver 1983-1984, pp. 73-76.

[3] G. Faye, « Contre la société multiraciale », *Eléments*, n°54-55, été 1985, pp. 5-10.

[4] P.-A. Taguieff, *Sur la Nouvelle droite*, *op. cit*., p. 66.

vers celle de l'ethnicité et de la ‘‘culture’’ (anthropologie sociale et/ou culturelle), où il peut se légitimer de certaines positions soutenues dans les communautés des ethnologues. »

Ce tournant hétérophile, pour reprendre l'expression de Pierre-André Taguieff, provoque au sein du G.R.E.CE. des débats houleux qui aboutiront à des départs. Ainsi, Pierre Vial explique les raisons de son départ par ce débat : « J'étais en effet convaincu, en 1984, qu'il y avait nécessité de renouveler, d'actualiser le discours du GRECE par une ouverture vers des problématiques nouvelles, et essentiellement la question de l'identité et celle de l'immigration, les deux étant totalement liées. Or il y avait là une source de divergences d'analyse entre moi et d'autres responsables du GRECE, en particulier Alain de Benoist, qui prenait ses distances avec ce que j'appellerai, pour simplifier, l'affirmation ethnique[1]. » Pierre-André Taguieff date de cette évolution la possibilité de dialoguer avec la Nouvelle Droite[2]. Toutefois, il reconnaît que ce dialogue, souhaitable, doit être « sans complaisance, ni concession de surface[3] » car « Aujourd'hui, en 1985 : la N.D. a désormais un passé témoignant à la fois d'une évolution par ruptures ou approfondissements, et d'une hétérogénéité doctrinale liée à la diversité des ‘‘théoriciens’’, une histoire extérieure (trop souvent réduite aux formes médiatiques du débat) et une histoire intérieure (qui reste à écrire)[4]. »

Alain de Benoist reconnaît, d'ailleurs, sans difficulté que Pierre-André Taguieff est à l'origine de l'évolution de la Nouvelle Droite : « Le grand mérite de Taguieff est […] d'avoir suivi de façon méthodique les inflexions et les évolutions, fussent-elles ‘‘atypiques’’, qui ont le plus profondément marquées l'histoire de la ND : rejet de plus en plus net des idéologies biologisantes, du positivisme scientiste et des utopies technoscientifiques (y compris ‘‘biopolitiques’’), défense de la ‘‘cause du peuple’’ par opposition au ‘‘système occidental’’, critique généralisée de l'utilitarisme libéral, de l'axiomatique, de l'intérêt et de la ‘‘société marchande’’, déconstruction du racisme, de l'ethnocentrisme et de la xénophobie anti-immigrés, déplacement de l'anti-égalitarisme vers l'anti-individualisme et de la notion d' ‘‘enracinement’’ vers celle d'appartenance, reformulations et précisions devenues indispensables sur le ‘‘droit à la différence’’, apparition du référent fédéraliste, refus de toutes les formes d'autoritarisme au profit d'une démocratie de base (‘‘organique’’), etc.[5] »

C/L'apparition du pôle traditionaliste

[1] P. Vial, *Une terre un peuple*, *op. cit*., pp. 66-67.
[2] P.-A. Taguieff, « Le dialogue est aujourd'hui possible », *Eléments*, n°56, hiver 1985, pp. 40-42.
[3] *Ibid*., p. 40.
[4] *Ibid*., p. 40.
[5] A. de Benoist, « La Nouvelle Droite selon Taguieff », *art. cit.*, p. 4.

L'abandon du positivisme, de l'occidentalisme et de l'individualisme, au profit d'une vision holiste, anti-moderne, « traditionnelle » au sens guénonien, rapprocha la Nouvelle Droite de l'équipe de la revue *Totalité*. Philippe Baillet se rapprochera de la Nouvelle Droite lorsque celle-ci énonça son discours anti-moderne, au début des années quatre-vingt. Il participa à *Eléments* dès 1981, avant de devenir en 1985-1986 le secrétaire de rédaction de *Nouvelle Ecole*. D'abord critique[1], le soutien, la « solidarité » pour reprendre l'expression de Georges Gondinet, à la Nouvelle Droite se transforme en adhésion[2]. En effet, en se rapprochant, l'équipe de *Totalité* et le G.R.E.C.E. voient leurs positions évoluer : le G.R.E.C.E. faisant peu à peu sienne cette vision traditionaliste du monde, ce qui signifie un complet renversement de ses perspectives originelles, tandis que *Totalité* rompt totalement avec les néo-nazis. *Totalité* marque l'affirmation d'une orientation, celle de la révolte contre le monde bourgeois au nom des valeurs traditionnelles dans leur formulation évolienne. Cette révolte se veut une contestation plus radicale que le marxisme ou le gauchisme. Selon l'équipe de Pardès, « L'humanité serait à la fin d'un cycle de la cosmogonie traditionnelle, rien ne servirait de tenter de conserver des morceaux du monde ancien, le neuf ne pouvant surgir que des ruines : seule une élite nourrie de Guénon et d'Evola passera d'un cycle à l'autre pour devenir le ferment d'un ordre nouveau[3] ».

Dans un article intitulé « Julius Evola et les ''électrons libres''[4] », Philippe Baillet revient sur son passé évolien. Il reconnaît que tous les membres fondateurs de la revue *Totalité* viennent de l'une des familles de l'extrême droite. Ainsi, Georges Gondinet dirigea la section française du Cercle Culture et Liberté, fondé en 1976, la section suisse étant dirigée par Daniel Cologne, et collabora à *Défense de l'Occident*, comme un nombre important de cadres de la Nouvelle Droite. Ce Cercle publiera à partir de 1977, *Totalité*. Selon le témoignage de Philippe Baillet, cette revue était « censée favoriser l'émergence d'un ''noyau dur'', homogène, qui [avait] cependant vocation à devenir le centre d'une constellation ''traditionaliste intégrale'' – active dans plusieurs domaines à la fois, donc susceptible de pénétrer des milieux relativement variés[5]. » Cette stratégie se traduira par la suite par la création d'autres revues : *Rebis* sous-titrée « Sexualité et Tradition » ; *L'Age d'or* consacrée aux doctrines traditionnelles ; et enfin

[1] G. Gondinet, « Les ambiguïtés du gramscisme de droite », *Totalité*, n°10, novembre décembre 1979 et G. Gondinet, « Lettre ouverte à Alain de Benoist », *Totalité*, n°11, été 1980, p. 47 et suivantes.
[2] C. Boutin, *Politique et tradition*, *op. cit.*, p. 431 et suivantes.
[3] J.-Y. Camus et R. Monzat, *Les droites radicales et nationales en France, op. cit*., p. 484.
[4] P. Baillet, « Julius Evola et les ''électrons libres'' », *Politica Hermetica*, n°12, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1998, pp. 261-270.
[5] P. Baillet, « Julius Evola et les ''électrons libres'' », *art. cit*., p. 261.

Kalki, traitant des arts martiaux, de l'alpinisme, de la voile, etc. Il y eu même une tentative mettre en place une revue d'écologie traditionnelle intitulée *Eden. Ecologie et tradition* dont le premier numéro devait paraître au printemps 1987[1].

Fondées en 1982 par Georges Gondinet et Fabienne Pichard du Page, les Editions Pardès rassemblèrent d'abord ce groupe de revues. Par la suite, elles publièrent les livres de Julius Evola, traduits pour la plupart par Philippe Baillet, tandis que les revues cessaient de paraître. *Totalité* fut remplacée, durant un temps par les *Cahiers Julius Evola* dirigés par Philippe Baillet. Toutefois, cette stratégie est un échec « pour deux raisons essentiellement : d'une part, le ''noyau dur'' constitué autour de *Totalité* s'avère insuffisamment homogène et nombreux ; d'autre part la multiplication des titres se révèle bientôt disproportionné aux moyens humains et financiers disponibles[2]. » Philippe Baillet quitte *Totalité* après le numéro 11 consacré à « La Nouvelle Droite à la lumière de la Tradition[3] » mais continue à collaborer, en tant que traducteur, aux Editions Pardès. Il a tenté, à partir de 1988 et durant deux ans environ, de prendre la relève de *Totalité* avec *Les Deux étendards. Documents et acteurs de l'anti-modernité*[4] et qui ne perdura pas. Par la suite, cette revue devint une collection des Editions Hérode.

Depuis sa fondation, Pardès a connu une croissance régulière et, sans abandonner le projet militant, a élargi l'éventail de ses préoccupations : en 1991, Pardès était encore une maison d'éditions confidentielle tandis qu'en 2004, ses livres sont vendus par les grandes enseignes. Ces éditions connurent le succès commercial avec le livre d'Arnaud d'Apremont sur le Père Noël[5] et scientifique avec *Les Origines occultistes du nazisme* de l'universitaire anglais Nicholas Goodrick-Clarke. Ce livre est vite devenu un ouvrage de référence. Mais quasi simultanément, Pardès publiait sur le même sujet *Nazisme et ésotérisme* d'Ernesto Mila Rodriguez, un activiste néo-fasciste espagnol, qui se place sur « un plan historico-ésotérique » et assume l'essentiel du nazisme.

Porte-drapeau du traditionalisme révolutionnaire, Pardès aborde tous les aspects de cette culture : politique avec Julius Evola et la collection « Révolution conservatrice » dirigée par Alain de Benoist (qui a réédité la thèse de doctorat d'Armin Mohler, *La révolution Conservatrice en Allemagne 1918-1932*.) ; métaphysique avec les philosophies orientales et l'astrologie, historique avec des titres consacrés à la chevalerie et le traditionalisme. Cette

[1] Publicité lue dans *Rebis*, n°11, hiver 1987, p. 48. Alain Bougrain-Dubourg avait accordé un entretien pour ce premier numéro.
[2] *Ibid.*, p. 262.
[3] *Totalité*, n°11, « La Nouvelle Droite à la lumière de la Tradition », été 1980.
[4] N°1, septembre décembre 1988.
[5] A. d'Apremont, *Père Noël,* Puiseaux, Pardès, 1999.

maison d'édition aborde aussi les questions concernant des sujets aussi divers que la sexualité, les arts martiaux ou les armes à feu. Cet éditeur publie aussi depuis la fin des années quatre-vingt-dix deux collections inspirées des « Que sais-je ? » des P.U.F. : les « B.A.-BA », qui traitent en une centaine de pages d'un thème précis et les « Qui suis-je ? » qui se penchent sur des auteurs ésotéristes et/ou occultistes : Evola, Crowley (1875-1947), Guénon (1886-1951), Gurdjieff, mais aussi sur des auteurs étrangers à ce milieu comme Heidegger ou Alexandra David-Néel (1868-1969)... Cependant, depuis quelques années déjà, les Editions Pardès publient des textes à la limite du New Age, allant ainsi à l'encontre de leur position traditionaliste (Evola n'avait pas de mot assez dur pour condamner le « spiritualisme contemporain »). L'effort de Pardès est parallèle à celui du G.R.E.C.E., mais en plus systématique et en moins ostentatoire.

D/L'apparition des scissions

L'événement majeur de ce second corps de doctrine est l'euphémisation[1] de certains points doctrinaux, voire de leur abandon sous l'impulsion d'Alain de Benoist, provoquant, nous l'avons vu précédemment, le départ de membres de premier plan. Ainsi, le Front national a bénéficié, à partir de la seconde moitié des années quatre-vingt, du ralliement de plusieurs cadres néo-droitiers, venant du G.R.E.C.E. comme Pierre Vial et Jean Mabire, ou du Club de l'Horloge, comme Jean-Yves Le Gallou ou Yvan Blot. Selon Xavier Crettiez et Isabelle Sommier, le courant néo-droitier, en particulier le Club de l'Horloge, est celui qui a apporté le plus sur le plan idéologique[2]. Cela fait dire à Guillaume Faye que le G.R.E.C.E., plutôt que de s'opposer au Front national[3], aurait dû faire de l'entrisme au sein du F.N. car « le public (la clientèle ?), idéologiquement peu subtil, va toujours vers le pôle le plus fort.[4] » Cet entrisme aurait empêché la fuite des cerveaux, selon lui. Nous en doutons mais cet entrisme aurait fait évoluer le G.R.E.C.E. différemment.

[1] Cette euphémisation est reconnue par Guillaume Faye : il affirme que le G.R.E.C.E a pratiqué dans les années quatre-vingt « […] la *maladresse sémantique* et le *lapsus permanent*. Le double discours de maints articles, des revues et livres oscillait entre des références biaisées aux thèmes, auteurs ou iconographies classiques de l'ultra-droite – en particulier germaniques- et des philippiques antiracistes, pro-islamiques, pseudo-gauchistes, ou tiers-mondistes qui ne trompaient pas l'adversaire, mais déboussolaient le public. » [G. Faye, *L'archéofuturisme*, Paris, L'Aencre, 1998, p. 29].
[2] X. Crettiez, I. Sommier (dir.), *La France rebelle.*, *op. cit*., pp. 232-233.
[3] « Nous les jugions bigots, papistes, réactionnaires, américanolâtres, cocardiers et anti-européens. Le Pen avait été interdit de colloques, ce reître néo-boulangiste à tête de pirate faisant désordre. » G. Faye, *L'archéofuturisme*, *op. cit*., p. 23.
[4] *Ibid*., p. 23.

Une partie de la thématique néo-droitière est alors récupérée par le Front national, subissant des distorsions[1] : irréductibilité des cultures, hantise du métissage, méfaits de l'égalitarisme, dénonciation du « racisme anti-français », voire l'évolution anti-américaine sous l'impulsion de Pierre Vial lors de la première guerre du Golfe[2]. Ce courant néo-droitier, largement paganisant, fut important au sein du F.N. entre 1985 et 1995 : Pierre Vial, Jean Haudry, Jean Varenne firent partie de l'Institut de formation du Front national, Yvan Blot et Jean-Yves Le Gallou, du Bureau politique. Quant à Jean Mabire, il influença par son néo-paganisme nordique le F.N. Jeunesse de Haute-Normandie dont il était membre.

Pierre Vial est entré au Front national en 1987 et en est parti en 1998, suite à un conflit entre les différentes sensibilités du parti, en particulier avec les catholiques intégristes de Bernard Anthony. Ainsi, visant ces catholiques, il affirme que « le Front National a toujours hésité à définir l'immigration comme un phénomène de dimension ethnique[3]. » En fait, il reprochait au Front National de n'être pas assez dur sur les questions de l'immigration : « Le Pen effectue en effet, dans son discours, une valse d'hésitation concernant la possibilité d'intégrer à la population française les éléments allogènes apportés par l'immigration. Il déclare en effet, lors de l'université d'été 1999 du FN à Orange, qu'il faut réviser certaines positions et il donne quitus à ceux qui, dans la ligne de son gendre Samuel Maréchal, se félicitent que ''le Front National ait évolué dans son approche de l'immigration et sur le fait que la France, aujourd'hui, est multiconfessionnelle'' (*Le Monde*, 1er octobre 1999). Ce qui a laissé pour le moins perplexes les purs et durs du catholicismes traditionalistes qui gravitent dans son entourage… Et ce qui a, au-delà de ces milieux, créé un certain malaise chez nombre de lepénistes. Au point que Le Pen a dû assez vite redresser la barre. Mais sans pouvoir dissimuler qu'il est prêt à transiger dans un domaine où, précisément, il est impensable de transiger puisque c'est le destin et l'identité de notre peuple qui sont en jeu[4]. »

Il rejoint alors le Mouvement National Républicain (M.N.R.) de Bruno Mégret et il y développe à nouveau le discours anti-immigrés et différentialiste influencé par les idées d'*Europe-Action*. En effet, en 2000, Pierre Vial reste fidèle à la défense de la « race blanche » : « Si on prend la question de l'immigration, il faut dire très clairement qu'il s'agit d'un phénomène d'invasion de l'Europe par des populations non-européennes. Et il faut surtout bien faire la distinction entre ces populations et d'autres, européennes, installées en France au cours de son histoire […]. Pour être tout à fait clair, il est bien évident que je me refuse à appeler

[1] P.-A. Taguieff, *Sur la Nouvelle droite*, *op. cit*., pp. 257-258.
[2] P. Vial, *Une terre un peuple*, *op. cit*., p. 85.
[3] *Ibid*., p. 76.
[4] *Ibid*., pp. 90-91.

‘‘immigrés’’ des gens venus d’Espagne, d’Italie, du Portugal, de Pologne qui sont des Européens et, par conséquent, appartiennent à la grande fraternité des peuples d’Europe, à ma patrie, la Grande Europe[1]. » Il se rapproche alors des identitaires.

D’autres cadres ayant quitté le G.R.E.C.E. ont évolué vers d’autres chemins tout aussi radicaux : Guillaume Faye qui, le quittant en 1986 et après avoir travaillé dans les médias durant la décennie suivante, radicalise sa pensée révolutionnaire-conservatrice. Celui-ci explique, dans un entretien accordé à *Antaïos*, les raisons de son départ : « […] j’ai quitté ce courant [la Nouvelle Droite] en 1986, car je sentais que les idées que j’y développais n’étaient plus en phase avec les stratégies de recentrage idéologique de ces dirigeants. Cela dit, j’y ai rencontré des hommes comme le philosophe Giorgio Locchi, l’historien Pierre Vial, Pierre Brader, le politologue Robert Steuckers et d’autres, qui m’ont ouvert de nombreuses pistes et qui tous ont, comme moi, quitté cette famille de pensée[2]. »

A la fin des années quatre-vingt, le G.R.E.CE. a essayé, durant un temps, de fusionner avec des mouvements solidaristes comme la Troisième Voie de Jean-Gilles Malliarakis, sous l’influence de Robert Steuckers : cela a été un échec. S’il avait suivi Robert Steuckers, le G.R.E.C.E. aurait participé à une réorientation générale de l’extrême droite européenne, théorisée par l’espagnol Ernesto Mila[3]. Durant le même temps, le G.R.E.C.E., via *Eléments* et sous l’influence de Charles Champetier, se repositionne de manière apolitique[4]. Cette évolution tend à rapprocher, à partir de la première moitié des années quatre-vingt-dix, Alain de Benoist, qui défend l’écologie radicale et le multiculturalisme, d’une certaine gauche. Cette convergence s’est concrétisée à travers sa revue *Krisis*. L’anti-universaliste et l’anti-économisme le rapprocheront à la fin des années quatre-vingt du M.A.U.S.S.[5]. Ce recentrage n’a pas été unanimement accepté. Ainsi le germaniste Belge Robert Steuckers qui avait remplacé Guillaume Faye, après le départ de celui-ci en 1986, comme théoricien de la tendance nationale-révolutionnaire, quitte le G.R.E.C.E. en 1993 pour créer le groupuscule Nouvelles Synergies Européennes où il défend les thèses d’un nationalisme anticapitaliste paneuropéen.

Les critiques exprimées par les ex-grécistes, Robert Steuckers et Guillaume Faye par exemple, sont souvent sévères et montrent une certaine rancœur, surtout à l’encontre d’Alain de Benoist. Guillaume Faye décrit Alain de Benoist, sans jamais le citer, de la façon suivante :

[1] *Ibid*., p. 76.
[2] « Les Titans et les Dieux. Entretien avec Guillaume Faye », *art. cit.*, pp. 111-112.
[3] R. Monzat, *Enquête sur la droite extrême*, Le Monde Editions, Collection actualité, Paris, 1992, p. 215.
[4] P.-A. Taguieff, *Sur la Nouvelle droite*, *op. cit*., p. 284.
[5] *Bulletin du MAUSS*, n°20, décembre 1986, pp. 6-7 (A. Caillé) et pp. 11-29 (S. Latouche). L’édition de 1992-93 du *Who’s Who in France*, p. 213 présente Alain de Benoist comme membre du M.A.U.S.S. (Mouvement Anti-Utilitariste dans les Sciences Sociales) qui regroupe un certain nombre d’universitaires connus pour leurs engagements à gauche ou à l’extrême gauche.

« tout d'abord, ceux qui refusent de monter franchement au créneau, qui craignent le système, qui n'osent jamais aborder les problèmes centraux, qui se réfugient dans l'intellectualisme stérile, qui craigne de se compromettre et ne manifeste aucune solidarité. Ceux-là ne laisseront aucune trace dans l'histoire ; ce sont des bourgeois schizophrènes (dont la ''ruse métapolitique'' est toujours un alibi) qui versent en privé dans les délires folkloriques aux sensations faciles et, en public, dans le politiquement correct. Ils ne prennent jamais de risque[1]. »

A cette époque, l'audience du G.R.E.C.E. diminue comme le montre Anne-Marie Duranton-Crabol[2]. Celle-ci voit comme l'un des motifs de scission et de déclin, le philo-communisme supposé d'Alain de Benoist : « Moins rebuté, selon ses propres termes, par la ''casquette de l'Armée rouge'' que par les ''hamburgers'' américains, le philosophe n'hésita pas à s'incliner, en 1981, devant la victoire électorale de la gauche qu'il attribuait à la conquête réussie du ''pouvoir culturel''[3]. » En outre, Alain de Benoist affirme ne plus faire partie du G.R.E.C.E. depuis le début des années quatre-vingt, même s'il participe encore aux colloques organisés par ce Groupe[4]. De tels propos venant de personnes jouant un rôle de première importance n'ont pas *a priori* clarifié une situation déjà passablement complexe.

Toutefois, même si l'objectif de reconquête par les idées est un échec, les thèses de la Nouvelle Droite se sont diffusées dans les partis et groupuscules d'extrême droite : Front national, Troisième Voie, Identitaires, Nouvelle Résistance, etc. Ainsi, par imprégnation idéologique et par les passages, d'un groupuscule à l'autre, de militants et de cadres, le néo-paganisme néo-droitier va devenir, à partir de la seconde moitié des années quatre-vingt, un élément important de la culture des droites radicales françaises. Cependant, Pierre-André Taguieff insiste sur le fait que « Si, à bien des égards, le modèle du ''néo-racisme'' culturel et différentialiste permet d'éclairer l'argumentation de la ''Nouvelle droite'' jusqu'au milieu des années quatre-vingt, il convient d'insister sur un processus souvent observé en histoire des idées : les représentations et les arguments forgés par le GRECE dans les années soixante-dix lui ont progressivement échappé, étant repris, retraduits et exploités par des mouvements politiques rejetant l'essentiel de sa ''vision du monde''. Il s'agit donc d'éviter d'attribuer au GRECE les avatars idéologiques et politiques de certaines composantes de son discours, et plus particulièrement de son discours des années soixante-dix[5]. »

[1] G. Faye, « Préface », *Une terre un peuple*, *op. cit.*, p. 8.
[2] A.-M. Duranton-Crabol, *Les visages de la Nouvelle Droite*, *op. cit*., p. 226-240.
[3] A.-M. Duranton-Crabol, « Les néo-païens de la Nouvelle Droite », *L'Histoire*, n°219, mars 1999, p. 50.
[4] Entretien avec Alain de Benoist.
[5] P.-A. Taguieff, *Sur la Nouvelle droite*, *op. cit*., p. VIII.

La récupération et la déformation des idées, est particulièrement visible dans le cas des nationalistes révolutionnaire et des identitaires. Le cas du magazine identitaire et nationale révolutionnaire *Réfléchir et Agir*, fondé en 1993 par Eric Lerouge, qui se considère comme membre de la « Nouvelle Droite païenne[1] » est à ce titre symptomatique. Ce magazine se pose en défenseur de la civilisation européenne et promeut l'idée d'un grand ensemble européen « blanc » de Brest à Vladivostok, « avec des idéaux socialistes et païens[2] », et promeut un racialisme hérité de H. F. K. Günther. Les théories néo-droitières y sont simplifiées à l'extrême. Malgré tout, un nombre important de néo-droitiers historiques y participent ou accordent des entretiens : Guillaume Faye, Pierre Vial, Jean Mabire, Alain de Benoist ou encore Jean Haudry, ainsi que des éléments venus dans les années quatre-vingt : Jean-Marc Vivenza, Arnaud Guyot-Jeannin, Bernard Marillier ou Bruno Favrit, légitimant à leurs yeux leurs positions. Le ton de cette revue est particulièrement violent et raciste. L'ancien S.S. Robert Dun y a participé à tous les numéros jusqu'à sa mort. De fait, cette revue se situe dans l'héritage de la frange radicale de la Nouvelle Droite, celle du courant *völkisch*, racialiste, qui prône un ethno-différentialisme proche de l'apartheid, et national révolutionnaire incarné par Terre et peuple et Robert Steuckers. Elle développe aussi un discours aux sous-entendus antisémites : elle défend entre autre, le Suisse Gaston Armand Amaudruz, néo-nazi notoire[3] et Jean Plantin, un éditeur négationniste français[4]. Elle soutient aussi le néo-nazi et négationniste proche de la Nouvelle Droite, Olivier Mathieu[5].

Toutefois, certains néo-droitiers, ou anciens néo-droitiers, ne sont pas dupes de cette récupération/déformation. Ainsi, Philippe Baillet fait une critique acerbe de la récupération de Julius Evola par les nationalistes-révolutionnaires : « Une certaine jeunesse militante, néofasciste mais qui préfèrent se dire ‘‘nationaliste-révolutionnaire’’ (elle évolue simultanément aux marge de la ‘‘nouvelle droite’’ et du Front National, en ce sens qu'elle lit parfois les publications de la première et participe souvent à des initiatives du second), dispose désormais, grâce au travail de la génération précédente, d'un important corpus de textes évoliens : articles, brochures, livres se sont succédé à un rythme soutenu pendant plus de dix ans. Ces matériaux vont être systématiquement pillés par des jeunes gens qui ne lisent évidemment pas l'italien, qui ignorent absolument tout de la première génération ‘‘évolienne’’

[1] *Réfléchir et Agir*, n°14, printemps 2003, p. 57.
[2] Non signé, « Un week-end identitaire », *Réfléchir et Agir*, n°14, printemps 2003, p. 5.
[3] *Cf*. P.-A. Taguieff, « L'héritage nazi. », *art. cit*., pp. 7-22.
[4] H. Rousso, *Le dossier Lyon III. Le rapport sur le racisme et le négationnisme à l'université Jean Moulin*, Paris, Fayard, 2004, pp. 220-269.
[5] Non signé, « Amaudruz-Plantin : les Soljenitsyne du soviétisme occidental », *Réfléchir et Agir*, n°14, printemps 2003, p. 4 et *Réfléchir et Agir*, n°14, printemps 2003, p. 57.

italienne (celle active au début des années cinquante), de la seconde également (active vingt ans plus tard) et qui ne se sont jamais donné la peine de nouer des relations avec les meilleurs exégètes de l'œuvre d'Evola dans la péninsule[1]. »

Section IV/La dernière évolution doctrinale

La décennie suivante voit encore une évolution du discours et des influences. Ainsi Alain de Benoist reconnaissait en 1996 les références suivantes : « Walter T. Otto, Mircea Eliade, Gilbert Durand, Claude Lévi-Strauss et Georges Dumézil ont été, chacun à sa façon, des guides dans l'univers des mythes et des religions. Mais il faudrait également citer les grands fondateurs de la sociologie allemande (Max Weber, Simmel, Tönnies, Sombart), certains théoriciens de la Révolution conservatrice, mais aussi des auteurs catholiques (Péguy, Bernanos, Mounier) ou d'origine juive (Hannah Arendt, Leo Strauss, Martin Buber). Ma dette est certaine, enfin envers les ''communautariens'' américains (Charles Taylor, Michael Sandel) ou des chercheurs français contemporains comme Louis Dumont, Alain Caillé, Jean-Pierre Dupuy, Michel Maffesoli, etc.[2] » Les références explicitement d'extrême droite ont disparu. Il se démarque aussi de René Guénon et Julius Evola[3], tout en restant fortement influencé par le pérennialisme.

Eléments change aussi. En 1994, « La revue *Eléments*, écrit Pierre-André Taguieff, ne se définit plus comme la ''revue de la Nouvelle Droite'' (n°37, janvier mars 1981), ni comme ''la revue culturelle de la Nouvelle Droite'' (n°40, hiver 1981-1982 et suivants), mais en tant que revue participant à la redéfinition en cours de la ''culture européenne''.[4] » De fait, le trimestriel évolue beaucoup dans les années quatre-vingt-dix. Il trouve sa nouvelle formule vers 1994, après avoir cherché ses marques durant quelques années.

En 2004, Alain de Benoist, qui ne reconnaît toujours pas son rôle maître à penser de la Nouvelle Droite, se définit comme anti-individualiste, anti-nationaliste et anti-ethnocentrique, anti-capitaliste et se pose en défenseur du localisme, c'est-à-dire des autonomies locales et du communautarisme. Ainsi, sous son influence le G.R.E.C.E. de l'an 2000 fait l'éloge de Christopher Lasch (1932-1994) et du philosophe d'extrême gauche Jean-Claude Michéa. Il

[1] P. Baillet, « Julius Evola et les ''électrons libres'' », *art. cit*., p. 262.
[2] « Penser le Paganisme. Entretien avec Alain de Benoist », *art. cit.*, p. 12.
[3] A. de Benoist, *L'empire intérieur*, Montpellier, Fata Morgana, 1996, pp. 99-100. Voir aussi son entretien : A. de Benoist, « Êtes-vous évolien ? », *Dualpha*, hors série n°4, février 2001, pp. 40-41.
[4] P.-A. Taguieff, *Sur la Nouvelle droite*, *op. cit*., p. 19.

s'intéresse aussi aux penseurs alternatifs anglo-saxons comme l'anarchiste anglais Peter Cadogan, adepte du régionalisme et de la démocratie directe et comme l'Américain Peter Berg.

Le G.R.E.C.E se rapproche alors de plus en plus d'une « nouvelle gauche » issue des mouvements de contestation des années soixante, comme par exemple avec la revue américaine *Telos*, influencée par l'école de Francfort et Jürgen Habermas mais aussi par Carl Schmitt. Son directeur Paul Piccone (1940-2004) affirme dans sa présentation du numéro consacré à la Nouvelle Droite que « Loin de constituer un danger public, comme le proclament les Vigilants, la Nouvelle Droite française, malgré son opposition parfois obsessionnelle à toute forme d'égalité administrativement imposée (qui constitue peut-être son seul lien avec la vieille droite), a apporté une contribution appréciable à une époque où les idées nouvelles tardent à surgir. Comme telle, elle mérite une discussion sérieuse, plutôt que la censure d'une poignée d'apparatchiks autolégitimés, incapables de défendre leurs propres positions avec des arguments rationnels[1]. » Ce qui n'empêche pas la revue d'être extrêmement critique vis-à-vis de celle-ci.

Le G.R.E.C.E. entérine son évolution en faisant paraître pour la première fois un manifeste : *Manifeste pour une renaissance européenne. A la découverte du GRECE son histoire, ses idées, son organisation*[2], version développée d'un article d'*Eléments*, « Manifeste. La Nouvelle Droite de l'an 2000 », rédigé par Alain de Benoist et Charles Champetier[3]. Le manifeste se décompose en trois parties : « Situations », « Fondements » et « Orientations ». La première partie est une critique de la modernité et du libéralisme. La seconde présente les thèses du G.R.E.C.E. à propos de l'Homme, de la société, de la politique, de l'économique, de l'éthique, de la technique, du monde et du cosmos. La troisième propose des solutions : « Pour des appartenances fortes, contre le déracinement » ; « Pour le droit à la différence, contre le racisme » ; « contre l'immigration, pour le respect des peuples à disposer d'eux-mêmes » ; « pour la reconnaissance des genres, contre le sexisme » ; « Contre la Nouvelle Classe, pour l'autonomie à partir de la base » ; « Pour l'Europe fédérale, contre le jacobinisme » ; « pour le renforcement de la démocratie, contre la dépolitisation » ; « Pour le partage du travail, contre la logique du capital » ; « Pour une économie organique, contre le règne des valeurs marchandes » ; « Pour des communautés locales, contre le gigantisme » ; « Pour des cités à dimension humaine, contre les villes-béton » ; « Pour une écologie intégrale, contre la démonie productiviste » ; et enfin, « Pour la liberté de l'esprit et le retour au débat d'idées ». Cette

[1] *Telos*, « The French new right. New right New left New paradigm? », n°98-99, winter 1993-fall 1994.
[2] GRECE, *Manifeste pour une renaissance européenne.*, *op. cit*.
[3] A. de Benoist et C. Champetier, « Manifeste. La Nouvelle Droite de l'an 2000 »,*Elément*, n°94, février 1999, pp. 11-23.

longue énumération nous montre deux choses : la première est que le G.R.E.C.E. poursuit son discours énoncé durant les années quatre-vingt et la seconde est que ce discours se rapproche de plus en plus de celui des alter mondialistes.

Il existe, dans ce *Manifeste*, un point digne d'intérêt pour celui qui étudie le G.R.E.C.E. : les auteurs proposent aux « populations d'origine immigrée qui résident aujourd'hui en France » un modèle communautariste permettant la préservation des identités collectives, plutôt qu'un « modèle d'assimilation purement individuel à une citoyenneté abstraite ». En effet, « Le GRECE, écrivent-ils, estime que l'identité ethnoculturelle des différentes communautés qui vivent en France aujourd'hui doit cesser d'être rabattue sur le domaine privé, pour faire l'objet d'une véritable reconnaissance dans la sphère publique. Elle adhère donc à un modèle de type communautarien, permettant aux individus qui le souhaitent de ne pas se couper de leurs racines, de maintenir vivantes leurs structures de vie collectives, et de ne pas avoir à payer leur respect d'une nécessaire loi commune de l'abandon de la culture qui leur est propre. Cette politique communautarienne pourrait à terme se traduire par une dissociation de la citoyenneté et de la nationalité[1]. » Ce dernier point est important car il sous-entend que le G.R.E.CE. propose à la fois le droit de vote aux immigrés et une respectabilité à leur différentialisme radical.

Ces propos pourtant clairs sont pourtant interprétés par certains grécistes de second plan. Ainsi Arnaud Guyot-Jeannin, qui n'est pas un païen mais un chrétien, ajoute un aspect sécuritaire et à la limite du racisme à cette position : « Face à la gauche cosmopolite comme à la droite xénophobe et raciste (et/ou assimilationniste), la nouvelle droite est le seul courant de pensée de droite qui se réclame du différentialisme identitaire. Tout en refusant la logique immigrationniste, elle ne confond pas les causes et les conséquences, les principes et les effets produits par celle-ci. Ce n'est pas parce certains immigrés posent problèmes que les Français vivent dans la décadence, mais bien parce les Français vivent dans la décadence que certains immigrés posent problème. L'intégration des immigrés qui n'emprunterait pas la voie de l'assimilation demeure la seule possibilité pour régler les problèmes d'homogénéisation, d'anomie sociale et d'insécurité. Elle consiste sur le plan pratique à distinguer juridiquement la citoyenneté qui renvoie à la participation de l'individu dans la collectivité, de la nationalité qui représente l'origine culturelle de la personne. Ainsi les immigrés, tout en conservant ou retrouvant leur enracinement propre, accéderaient au statut de l'Empire européen à bâtir. Mener une politique drastique d'arrêt des flux migratoires, arrêter les naturalisations abusives et l'accès à la bi-nationalité, renvoyer chez eux (pour ceux qui ont encore un ‘‘chez eux’’), les

[1] GRECE, *Manifeste pour une renaissance culturelle.*, *op. cit*., pp. 73-74.

immigrés clandestins ou en situation irrégulière s'avère nécessaire. Mais la présence massive d'immigrés restant ne peut que se régler qu'avec une volonté politique forte qui opte concrètement pour l'épanouissement personnel et l'harmonie communautaire, remparts au métissage généralisé de la France Black-Blanc-Beur provoquant le mal-être et la délinquance. Toutes les études statistiques et sociologiques démontrent que plus le taux communautaire dans un lieu spécifique est fort, plus les problèmes précités sont faibles. A méditer ![1] » En outre, Arnaud Guyot-Jeannin reste fidèle au credo différentialiste, affirmant « […] le droit de tous les peuples à renouer avec leur génie propre, c'est-à-dire à se réenraciner au sein de leur communauté d'appartenance, sans rejet, ni suprématie[2]. »

Cette interprétation, montre clairement la cacophonie et le manque de cohérence de la nébuleuse néo-droitière. Pierre-André Taguieff se montre d'ailleurs acerbe avec elle. En effet, ce dernier déclare dans le journal *Libération* que « les textes synthétiques produits par le GRECE de ces dernières années ressemblent à de la mélasse idéologique sans spécificité […][3] ». Il est vrai que certains jeunes membres de la Nouvelle Droite n'ont pas la même intelligence que leurs aînés. Cependant, le courant incarné par Alain de Benoist a gagné en cohérence depuis cette époque, son discours s'étant précisé notamment en ce qui concerne le refus de l'extrême droite.

Ainsi, cette décennie voit la continuation des règlements de comptes entre les membres fondateurs. Ainsi, Jean-Charles Personne éreinte Guillaume Faye et son essai, *Avant-Guerre. Chronique d'un cataclysme annoncé*[4], dans un article intitulé « De Lindenberg à Guillaume Faye »[5] : « Sous couvert d'une philosophie de pacotille dont chaque postulat est une insulte à la liberté et à la dignité, dressé sur son tonneau sis place des ilôtes, il prêche la guerre, la vraie, le sang versé, les couilles arrachées, la guerre haineuse, la guerre où l'ennemi n'est plus l'ennemi, mais l'objet sur lequel l'ami se fait les crocs. » Plus loin, il décrit un Guillaume Faye, terrassé par des angoisses ethniques, éructant des propos mortifères, « Citant Nietzsche à tord et à travers […][6] », aliéné à sa haine. La conclusion de Jean-Charles Personne est limpide : « Je pense que Monsieur Faye est devenu fou[7]. » Dans un autre article, « Une terre, un peuple…et après ?[8] », Charles Champetier se distancie, lui aussi mais moins violemment, contrairement à

[1] A. Guyot-Jeannin, « La droite et l'identité », *in* A. Guyot-Jeannin (dir.), *Aux sources de la droite. Pour en finir avec les clichés*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2000, pp. 94-95.
[2] *Ibid*., pp. 92-93.
[3] « Entretien. Taguieff : ''On choque toujours un Billancourt ou un Neuilly'' », *Libération*, 10 juin 1999, p. IX.
[4] G. Faye, *Avant-Guerre. Chronique d'un cataclysme annoncé*, Paris, L'Aencre, 2002.
[5] J.-C. Personne, « De Lindenberg à Guillaume Faye », *art. cit.*, p. 38.
[6] *Ibid*., p. 38.
[7] *Ibid*., p. 38.
[8] C. Champetier, « Une terre, un peuple…et après ? », *Eléments* n°99, novembre 2000, p. 21.

la citation précédente, de Pierre Vial. Charles Champetier refuse l'affirmation ethnique défendue par Pierre Vial et s'oppose sur le refus de l'« intellectualisme » de celui-ci.

Section V/La scène europaïenne et la Nouvelle Droite

A/Qu'est-ce que la scène europaïenne ?

La scène europaïenne est apparue au milieu des années quatre-vingt. Cette musique est aussi souvent appelée « *dark folk* » (« folk sombre »), les deux expressions étant souvent synonymes. Mais nous préférons l'appeler, afin d'éviter toute ambiguïté, « musique europaïenne » car le terme « europaïen » transcrit très bien ce que cette musique veut faire transparaître : l'éloge d'un paganisme ethnique européen révolutionnaire-conservateur. D'ailleurs, cette expression a été vulgarisée par une publication proche de Nouvelle Résistance, groupuscule national-bolchevique, *Napalm Rock*. En outre, tous les groupes europaïens ne sont pas de folk ou même de néo-folk et tous les groupes de « *dark folk* » n'ont pas forcément cette orientation idéologique ni un attrait pour l'ésotérisme. En effet, cette scène se caractérise surtout par un esprit, un discours commun plus que par un registre musical.

Les références musicales europaïennes sont assez conventionnelles : musique classique, assez marquées quand même, en particulier Richard Wagner et Carl Orff, et surtout les ballades folkloriques, Nord et Est européennes ou médiévales... Le goût de l'orchestration classique est dû à l'engouement pour le groupe slovène *Laibach* qui a allègrement plagié les compositeurs classiques. Cette formation a connu le succès en Occident avec un opéra contemporain intitulé *Krst Baptism* qui retrace l'histoire de la Slovénie. La dernière génération de cette scène, par contre, innove en incorporant comme référence musicale, la mauvaise musique pop des années soixante, certes très retravaillée, donnant naissance à la « *muzak* », la musique d'ascenseur, aux accents à la fois avant-gardistes et décadents.

Le fondement de cette musique est l'ambiguïté véhiculé par le port de l'uniforme et la fascination pour l'esthétique fascisante. De plus, des convergences entre la droite radicale et la gauche radicale peuvent avoir lieu. Ainsi, des journalistes ont pu qualifier ces groupes de « hippies fachos », expression antinomique reflétant clairement la place de cette scène musicale : à la confluence de deux milieux que tout oppose. En outre, certains groupes, en particulier ceux de second ordre et des dernières générations, sont souvent le fait de fans désirant faire la musique qu'ils aiment. Dans le cas présent, ils reproduisent non seulement la

musique et les postures mais aussi le discours, par simple imprégnation et imitation, et cela sans pour autant être des militants d'une quelconque vision droitière de la civilisation européenne. Ainsi, il est possible de voir des groupes participer à une compilation dédiée au chef de la Garde de Fer, Corneliu Codreanu sans savoir qui il était.

La scène europaïenne s'est diffusée à partir de trois pôles majeurs. Le premier, en fait le plus ancien, se situe aux Etats-Unis, dès les années 1974-75. Elle a connu une croissance constante depuis cette époque. L'« ancêtre » direct de ce registre est un Américain, Robert N. Taylor, l'un des membres du groupe *Changes*, créé en 1969. Celui-ci fit partie, dans les années soixante, de la secte sataniste *The Process* puis du groupe odiniste[1] américain *Rune Gild*, fondé par Edred Thorsson (pseudonyme de Stephen Flowers) et se situant à l'extrême droite. La *Rune Guild* professe alors dans un occultisme occidental (Stephen Flowers est proche de l'Eglise de Satan) qui disparaîtra au profit de la religion des Vikings. Robert N. Taylor fit partie des *Weathermen*, l'un des groupes d'activistes hippies les plus virulents des années soixante. Déçu par les années psychédéliques, en particulier par l'évolution matérialiste des hippies, et marqué par les thèses nietzschéennes et spenglériennes, il évoluera, par la suite, vers des positions droitières.

Le second, le plus important en nombre de groupes, est apparu en Europe occidentale, vers 1980-85. A Londres, un groupe trotskiste et antifasciste, *Crisis*, évolue vers la droite révolutionnaire. Il devient alors *Death in June*. Par la suite, apparaissent par scission *Sol Invictus* diffusant les thèses d'Evola (voir le nom du projet pré *Sol Invictus*, *Above the ruins* et au titre du premier album de *Sol Invictus*, *Against the Modern World* qui renvoient respectivement et explicitement aux titres d'ouvrages de Julius Evola : *Les hommes au milieu des ruines*[2] et *Contre le monde moderne*[3]) et *Sixth Comm*/*Mother Destruction* à la fois militariste, surtout dans sa première période, son musicien principal s'engageant dans l'armée, écologiste et mystique.

Cette scène s'est ensuite étendue essentiellement à travers l'Europe. Le troisième pôle est localisé dans les anciennes démocraties populaires. Il s'agit du plus récent, dont l'origine date de la chute des régimes communistes. La scène europaïenne a connu un accroissement et une diffusion importante à l'Est. La Hongrie (hormis le cas particulier de la Yougoslavie qui a eu une scène industrielle dès le début des années quatre-vingt) a fait figure de précurseur avec l'apparition de groupes vers 1987-1988. Le cas de l'Europe centrale est intéressant car il s'agit

[1] Les odinistes sont des partisans de la religion païenne nordique, en fait germano-scandinave. *Cf*. infra.
[2] J. Evola, *Les hommes au milieu des ruines*, Grez-sur-Loing, Pardès, 2005.
[3] J. Evola, *Révolte contre le monde moderne* [1934], trad. P. Baillet, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1991.

à la fois d'une forme d'occidentalisation, par imitation des groupes d'Europe de l'Ouest, et d'une volonté de retour aux sources, via le recours aux traditions et aux folk.

Ces groupes europaïens d'Europe de l'Est veulent recréer une musique et une culture traditionnelle détruite par le communisme. Chez les premiers groupes de la scène est européenne, il s'agit plutôt d'une volonté de reconstruction d'une société traditionnelle imaginaire, païenne, qui serait un nouvel Age d'Or. L'ancienne République Démocratique d'Allemagne (R.D.A.) a été un lieu propice au développement de la scène europaïenne allemande, particulièrement radicale, marquée par le national-bolchevisme. Dans ce cas, il n'y a pas de volonté de retour vers un hypothétique Age d'Or mais le besoin d'assumer l'« Age de Fer ». La musique de cette première vague est donc marquée par le futurisme et rend hommage aux travailleurs et à l'industrie, vestige d'un passé communiste sécurisant. Ces groupes pouvaient saluer la dérive nationaliste des régimes communistes. Actuellement, ce caractère tend à s'effacer au profit d'une vision occultiste ou néo-droitière. Le discours nationaliste et anti-américain est souvent très prégnant. Ainsi, les références aux bombardements de Dresde reviennent souvent dans les titres de chansons et d'albums ou dans les noms des groupes, comme *Dresden 45*, par exemple.

B/La thématique

Les principaux thèmes de cette scène portent quasi exclusivement sur le paganisme européen et/ou sur l'histoire des périodes sombres de l'Europe. Cependant, la frontière entre la droite radicale, les milieux alternatifs à l'origine de ce mouvement et les libertaires est parfois difficile à situer : ces groupes restent très proches des autres courants idéologiques de cette mouvance musicale. Nous comprenons, dès lors, la difficulté pour le public potentiel et surtout pour les observateurs extérieurs de faire la distinction entre la provocation et l'engagement idéologique.

Les thèmes historiques occupent une place importante dans le discours de cette scène. Nous pouvons même affirmer qu'il s'agit de la principale thématique abordée. Toutefois, l'histoire est vue sous le triple prisme des contre-cultures, de l'occultisme et de la vision du monde d'une certaine droite radicale conservatrice-révolutionnaire européiste. L'intérêt pour un thème historique, idéologique ou ésotérique peut s'exprimer de plusieurs façons : par des titres (d'albums ou de morceaux) ; par le nom du groupe, par exemple, *Sol Invictus* qui renvoie à Mithra ou *Death in June* (« La Mort en Juin ») qui fait référence à la Nuit des Longs Couteaux ; par des illustrations du livret du disque compact (peintures, photographies,

sculptures, textes...) ; ou par des compilations qui regroupent des groupes autour d'un thème commun : hommage au traditionaliste italien d'extrême droite Julius Evola, au Chef de la Garde de Fer roumaine, elle aussi d'extrême droite, Corneliu Codreanu ou au Graal… En étudiant ces thèmes historiques privilégiés, nous pouvons dégager trois grandes périodes mises à l'honneur par cette scène : l'Antiquité, le Moyen Âge et les années trente.

L'intérêt principal pour l'Antiquité romaine porte, essentiellement, sur les empereurs persécuteurs des chrétiens, Dioclétien ou Julien l'Apostat, l'empereur qui a voulu rétablir le paganisme, pour combattre la décadence supposée des valeurs romaines occasionnée par l'essor du christianisme. Il porte aussi sur les religions orientales de l'Empire romain, en particulier Sol Invictus et Mithra, ce dernier étant le concurrent direct du christianisme selon le mot d'Ernest Renan. Les cultes de Mithra et Sol Invictus sont d'ailleurs assez proches[1]. Dans les deux cas, il s'agit de cultes solaires et virils, particulièrement sanglants[2]. Mithra est un culte originaire de l'Iran qui s'est développé dans l'Empire à partir du premier siècle après Jésus-Christ. Il s'agit d'un dieu solaire. La représentation la plus connue de Mithra est celle le montrant égorgeant un taureau. C'est un culte à mystère qui a des pratiques similaires à l'eucharistie[3]. Le culte est fondé sur la mort du taureau, qui par la perte de son sang nourrit la vie. Ce sacrifice sauve la création des pouvoirs des ténèbres. Ce culte est l'exemple parfait de la fascination de ces groupes pour la bravoure et la virilité.

Du fait de ce passé, les acteurs de cette scène, comme par exemple « Kadmon », pseudonyme de l'Autrichien Gerhard Petak, l'unique musicien, féru d'occultisme, du groupe autrichien *Allerseelen* (terme qui signifie « fête des morts »), visitent les vestiges européens des temples dédiés à ces divinités et le font savoir. Il a d'ailleurs tiré une brochure de ses voyages (*Aorta* numéro 19 : « Mithras »). Par ailleurs, les références à Mithra se retrouvent dans un certain nombre de groupes dont *Blood Axis* (groupe américain composé de Michael Moynihan) et *Sol Invictus* dont le nom est une référence explicite au culte du même nom. Une compilation publiée par le label français Athanor, *Mysteria Mithrae*, est dédiée à ce culte.

On constate un engouement également aussi fort pour le Moyen Âge, en particulier pour la persistance du paganisme. La persécution, la conversion souvent forcée des derniers païens d'Europe septentrionale et les hérésies, dont, principalement le catharisme, sont une des principales sources d'inspiration. Cette évangélisation forcée est identifié, par ces groupes, au déclin des cultures européennes autochtones. Ainsi, la sorcellerie médiévale intéresse aussi

[1] Mithra fait partie des divinités connues sous le terme de Sol Invictus, mais il existe d'autres cultes comme celui d'Héliogabale. *Cf.* R. Turcan, *Héliogabale et le sacre du soleil*, Paris, Albin Michel, 1985.
[2] R. Turcan, *Rome et ses Dieux*, Paris, Hachette Littérature 1988, pp. 194-195.
[3] *Ibid*., pp. 195-199.

beaucoup cette scène musicale. Elle est perçue comme la persistance d'une forme de paganisme, certes fortement altérée, en dépit de la « normalisation » de la société européenne par le christianisme, celui-ci étant considéré, en outre, comme une secte orientale étrangère à la mentalité européenne.

Les hérésies médiévales sont réinterprétées par un nombre important de groupes. Il s'agit principalement du Catharisme et de ses liens supposés avec la quête du Graal qui serait caché à Montségur. Ils reprennent, de fait, la thèse d'Otto Rahn[1] qui soutenait que la précieuse coupe fut cachée par les Cathares dans la région de Montségur[2] ainsi que les origines aryennes du récipient. Sa quête fut profondément marquée par l'œuvre de l'écrivain allemand Wolfram von Eschenbach (vers 1170- vers 1220). Les musiciens ont donc assimilé cette théorie qui donne au vase soit une origine aryenne soit une origine surnaturelle (il aurait été taillé dans une émeraude tombée de la couronne de Lucifer lors de sa chute) et la diffusent à travers leurs œuvres, comme par exemple, avec la compilation *Lucifer Rising* du label Athanor.

Ils portent aussi un intérêt certain à un moine dominicain du XIIIe siècle : Maître Eckhart qui fut presque considéré comme un hérétique par son ordre : son décès opportun le sauva de l'Inquisition. Cela renforce donc son attrait auprès des europaïens. Michael Moynihan de *Blood Axis* fait souvent référence à Maître Eckhart en affirmant que ce dernier est à la fois proche de la pensée du nazi Alfred Rosenberg, l'un des théoriciens du régime hitlérien et du tueur en série Charles Manson[3]. Ce type de citation donne un aperçu caractéristique du fatras intellectuel énoncé par cette scène dans laquelle elle baigne. En fait, Rosenberg a tenté dans son livre *Le Mythe du XXème siècle* de récupérer toutes les personnes pouvant aller dans son sens, y compris au prix de contorsions avec l'histoire. De fait, cette scène soutient la thèse développée par Sigrid Hunke[4] et surtout par Alain de Benoist sur la survivance du paganisme en Europe : « Après la christianisation de l'Europe, […] le paganisme s'est survécu à lui-même sous plusieurs formes : d'abord dans l'inconscient collectif, que libérera notamment la musique, puis au niveau des croyances et des traditions populaires, enfin à l'intérieur même ou en marge de la religion officielle, par des courants ''hérétiques'' qui ont trouvé des prolongements jusqu'à aujourd'hui[5]. »

Ces groupes ont aussi un vif intérêt pour la chevalerie. Les références à celle-ci s'expriment surtout par la musique, fortement influencée par les mélodies médiévales, par les

[1] *Cf*. infra.
[2] O. Rahn, *Croisade contre le Graal* [1933], trad. R. Pitrou, Puiseaux, Pardès, 1999
[3] *Oméga*, Automne 1995, sans pagination.
[4] S. Hunke, *La vraie religion de l'Europe. La foi des « hérétiques »* [1969], trad. non précisé, Paris, Livre-Club du Labyrinthe, 1985.
[5] A. de Benoist, *Comment peut-on être païen*, *op. cit.*, p. 241.

textes de chansons ou de livrets qui, parfois, reprennent des classiques de la littérature de cette époque mais aussi par l'esthétisme des pochettes des disques (compacts ou microsillons) qui imite la calligraphie gothique et les enluminures, qui représente des chevaliers et des scènes de combat, entre autres. La symbolique du chevalier les intéresse aussi énormément. Cet attrait se manifeste, pour les musiciens, par un goût prononcé pour les postures (souvent ridicules d'ailleurs) avec port du glaive, sur un siége médiéval comme celle, par exemple de Michael Moynihan[1] ; par une musique inspirée par les musiques militaires de cette époque ou par les valeurs chevaleresques d'honneur et de fidélité. La symbolique du chevalier renvoie chez ces groupes à la pensée d'Evola et aux notions d'ordre, d'aristocratisme et de traditionalisme. En effet, au Moyen Age, selon le métaphysicien italien, coexistent une aristocratie féodale, « indissociable d'une terre et de la fidélité -fides- à un prince » et l'aristocratie chevaleresque, « communauté supraterritoriale et supranationale dont les membres, voués au sacerdoce militaire, n'avaient plus de patrie et ne devaient pas fidélité à des personnes, mais, d'un côté à une éthique dont les valeurs fondamentales étaient l'honneur, la vérité, le courage et la loyauté, de l'autre à une autorité spirituelle de type universel[2]. » Vision idéalisée de la figure de chevalier, loin du soudard illettré et peu raffiné qui caractérise le chevalier jusqu'à la fin du XIIe siècle.

Enfin, l'histoire de l'Europe allant de la seconde moitié du XIXe siècle à la fin de la Seconde Guerre mondiale exerce un attrait important dans ce milieu musical. L'intérêt porte principalement sur ce qu'Armin Molher a appelé la « Révolution conservatrice », ses origines et ses manifestations. En effet, un nombre de plus en plus important de productions rendent hommage à des animateurs de la Révolution Conservatrice, le plus célébré étant Ernst Jünger. Nous pouvons citer la chanson « Storm of Steel » de *Blood Axis* ou l'album *Recitals to renewal* du groupe anglais *Lady Morphia*. En outre, il est sorti en 2004 une compilation dédié au néo-païen et activiste national-révolutionnaire Friedrich Hielscher, *Wir Rufen deine Wolfe*, sur l'un des labels de « Kadmon »[3].

Il est aussi entretenu par le travail de personnes comme l'universitaire britannique Nicholas Goodrick-Clarke. En effet son brillant essai, *Les origines occultistes du nazisme* édité chez Pardès, est considéré par ces personnes comme un livre culte. A ce sujet, les éditions Pardès font parties des références les plus souvent citées dans le milieu français et notamment dans *Oméga*, le fanzine ayant, dans les années 1993-1996, la plus grande diffusion en France. Ces travaux montrent la faible influence de l'aryosophie sur l'idéologie nazie et sur le

[1] *Cf*. la couverture de *Oméga*, automne 1995, sans pagination.
[2] J. Evola, *Révolte contre le monde moderne*, *op. cit.*, p. 123.
[3] Ahnstern 2004, Autriche.

renouveau du paganisme germano-scandinave. La fascination pour les pages sombres de l'histoire de l'Europe, en particulier pour l'aspect ésotérique de l'idéologie S.S. joue aussi pour beaucoup cet intérêt, que nous pourrions qualifier de « romantisme noir » : « La fascination du IIIème Reich est pour moi un romantisme noir, analogue au satanisme du XIXème siècle, cette fascination est un élément du domaine esthétique mais pas du domaine éthique.[1] » Cette fascination est entretenue depuis les années soixante-dix par une littérature abondante et de très mauvaise qualité abordant les liens supposés entre la S.S. et l'ésotérisme[2]. Ainsi, les poèmes de l'officier S.S. Karl Maria Willigut furent mis en musique par « Kadmon » sur l'album *Gotos=Kalanda* paru en 1994. Un membre du groupe est-allemand *Turbund Sturmwerk*, Manfred Lenz, a même participé à une monographie sur Willigut, *The Secret King. Karl Maria Willigut Himmler's Lord of Runes*[3], coédité par la maison d'édition de Michael Moynihan, *Dominion*. Les aryosophes, du fait de l'intérêt que leur portent ces groupes, sont cités comme références par les fanzines. Ceux-ci font une place importante à cette thématique. Ainsi, *Oméga* s'est penché sur une croix, la « *Kruckenkreuz* » utilisée par *Blood Axis* qui lui-même la tient du théoricien raciste et nordiciste autrichien Jorg Lanz von Liebenfels[4].

Cet attrait pour les aryosophes et l'occultisme S.S. a donné naissance à une forme originale de tourisme : « Kadmon », Michael Moynihan et d'autres se sont rendus sur des sites mystiques de la S.S., tels que le château de Wewelsburg, la tombe de Karl Maria Willigut ou le massif des Externsteine, le Stonehenge allemand selon les aryosophes.

Il existe aussi forte proportion de productions consacrées à la Seconde Guerre mondiale : l'album *Die Weisse Rose*[5] (« La rose blanche »), par exemple, sur le mouvement de résistance allemand éponyme, du groupe français *Les Joyaux de la Princesse*. D'autres ont des clins d'œil plus ambigus comme le nom du groupe australien *Strengh throuth Joy*, faisant référence à la « force par la joie » organisation de loisir du syndicat unique Front allemand du travail. Son *leader*, Richard Leviathan, a créé une autre formation musicale développant ces mêmes symboliques : *Kapo*, co-fondé avec Douglas Pearce de *Death in June*, renvoyant explicitement aux camps de concentration. Par la suite, il a changé *Strengh throuth Joy* en *Ostara*, nom renvoyant à la fois à une déesse germanique et à la revue raciste de Jorg Lanz von Liebenfels, qui aurait eu lecteur comme assidu Adolf Hitler. Il justifie ce changement par

[1] « Entretien avec Kadmon », *Symposium* n°5, p. 5.
[2] *Cf.* W. Gerson, *Nazisme Société secrète*, Editions J'ai Lu, « L'aventure mystérieuse », 1969. Werner Gerson est un pseudonyme employé par l'occultiste Pierre Mariel
[3] S. Flowers (présenté par), *The Secret King. Karl Maria Willigut Himmler's Lord of Runes*. *The real documents of nazi occultism*, Dominion/Rûna-Raven Press,Waterbury/Smithville, Etats-Unis, 2001.
[4] *Oméga*, automne 1996, sans pagination.
[5] Distribué par World Serpent.

l'évolution musicale, ce qui est vrai d'ailleurs mais aussi parce qu'il affirme ne pas soutenir l'idéologie nazie. Selon lui le nom renvoyait plutôt à une critique du totalitarisme[1], critique faite manière maladroite puisqu'il a, en fait, mis en place une ambiguïté quant à l'idéologie de son groupe. Dans un entretien, Richard Leviathan affirme qu'il y a eu un désaccord avec Douglas Pearce quant à la tournure de certaines chansons de *Kapo*[2]. Ce qui laisse à croire que l'orientation de celles-ci est due à Douglas Pearce. D'autres groupes ont des noms qui renvoie explicitement à cette période, *Radio Werewolf*, par exemple. Ce nom fait référence à la fois à la chute du nazisme et à des divisions de combattant devant faire une campagne de la terre brûlée lors de l'avancée des alliés lors de la prise de Berlin. Certains de ces soldats étaient des adolescents endoctrinés.

Les Joyaux de La Princesse, via un projet annexe (*La Voix des Nôtres*) est aussi connu pour publier des documents sonores datant de cette époque sous le titre suivant : « Il disait la vérité » qui regroupent des enregistrements de collaborateurs. Ce groupe a d'ailleurs fait, en 1989, un album avec *Death in June* traitant de cette période, *Ostenbräun*, inspiré d'un roman, *Le rêveur blessé*[3] (et non casqué comme l'écrit Olivier Steing dans son article sur la *Dark folk*[4]) de l'ancien *Waffen* S.S. français Christian de la Mazière.

Cette fascination pour le nazisme est le principal centre d'intérêt du groupe *Death in June* comme le prouve la fréquence des titres ayant pour thème cette période : « Night and Fog », « Brown Book », « Heaven's street » qui traite de la déportation, la reprise très contestée du « Horst Wiesel Lied »[5]… Le nom de ce groupe fait d'ailleurs explicitement référence à la Nuit des longs couteaux (30 juin 1934) qui vit l'exécution de la S.A. et de certains opposants au nazisme par la S.S. Olivier Steing, toujours dans son texte sur la *Dark folk*[6], estime que cette référence, du fait de l'exécution des S.A., n'est pas empreinte d'ambiguïté : « Il est donc clair que le choix de ce nom ne fait en aucun cas l'apologie des SS mais, qu'au contraire, il démontre une identification avec les éléments gauchistes et minoritaires des SA[7]. » Or cette personne ne prend en compte le caractère foncièrement fasciste de la S.A., en particulier son socialisme nationaliste. Cette pirouette est d'ailleurs très utilisée par les groupuscules néo-fascistes, ou nationaux-révolutionnaires, pour se distancier du nazisme. Les S.A. ont certes été massacrés par la S.S. mais ils restent situés idéologiquement à l'extrême droite. Toutefois, il

[1] « Ostara », *L'Ame Electrique*, special issue « Death in June », Grèce, 2000, p. 11.
[2] *Ibid.*, p. 14.
[3] C. de la Mazière, *Le rêveur blessé*, Paris, Editions de Fallois, 2003.
[4] O. Steing, « Dark folk », in Collectif, *Carnets noirs. Musiques, attitudes, cultures gothiques, électroniques et industrielles*, Paris, Esprit Livres, 2003, p. 153.
[5] Sur l'album *Brown book*, NER, 1987, le « Horst Wiesel Lied »est devenu « Brown book ».
[6] O. Steing, « Dark folk », *Carnets noirs, op. cit.*, pp. 151-165.
[7] *Ibid.,* p. 152.

existe des hommages un peu moins marqués comme les compilations dédiées à la cinéaste Leni Riefenstahl et au sculpteur Arno Breker, deux personnes qui sont devenus des nationaux-socialistes lors de la prise du pouvoir par les nazis[1].

De fait, de plus en plus de groupes se réfèrent clairement aux différentes formes de fascismes européens. Ainsi, les Italiens d'*Ain soph* ont sorti au début des années quatre-vingt-dix un album, *Aurora*[2], reprenant des chansons fascistes. D'autres se sont engouffrés dans cette brèche. Nous trouvons actuellement un groupe appelé *Arditi* du nom des corps francs italiens durant la première guerre mondiale. Michael Moynihan n'a jamais caché sa sympathie passée pour le fascisme, ni celle pour le néo-nazisme[3], et Boyd Rice considère Mussolini comme un « homme de fer ».

Plus largement, l'engouement pour cette période porte sur toutes les formes de « traditionalisme intégral » comme le montre les compilations dédiées à Julius Evola (sortie sur le label allemand *Eis & Licht*) sobrement intitulée *Cavalcare la tigre* !, qui renvoie au titre italien de l'ouvrage éponyme d'Evola, *Chevaucher le tigre* paru en 1961, et à Corneliu Codreanu, *Eine Erinnerung an den Kampf* (sortie sur le label italien *Oktagon*). De fait, Codreanu connaît, depuis une dizaine d'années, un intérêt croissant de la part de cette scène. En effet, un nombre de plus en plus important de brochures et de disques sont consacrés à la garde de Fer et à son idéologie (« Corneliu Codreanu est pour moi un homme très noble. Dans sa vie et philosophie on peut trouver beaucoup d'éléments précieux que l'on pourrait comparer au mithraïsme[4] »), même si globalement ces groupes ne connaissent que très superficiellement le personnage. Les marches et les musiques de ce mouvement font aussi l'objet de réédition : Boyd Rice (*Non*), « Kadmon » (*Allerseelen*) et Michael Moynihan (*Blood Axis*) en ont republié un certain nombre[5]. Cependant, c'est Evola qui reste la référence principale : « Julius Evola, à tout comparer, étant peut-être le personnage le plus extraordinaire du XXe siècle. Plus qu'un personnage. Plus qu'un philosophe, plus qu'un historien des religions, plus qu'un magicien, mais en définitive, l'un des plus grand[6]. »

[1] Ces deux compilations ont été publiées au début des années deux mille par le label allemand *Vaws*
[2] *Ain soph*, *Aurora*, Cthulhu Records, Autriche, réédité en 2004 chez Old Europa Café, Italie.
[3] Michael Moynihan a édité, à la fin des années quatre-vingt, une anthologie de la revue violemment antisémite du néo-nazi américain James Mason, *Siege*. Mason a commencé son militantisme en 1966 lorsqu'il a rejoint le très médiatique nazi Georges Lincoln Rockwell. Mason était aussi fasciné par le tueur halluciné Charles Manson.
[4] « Entretien avec Allerseelen », *Oméga*, automne 1996, sans pagination.
[5] Boyd Rice en a tiré un disque compact intitulé *Hymns and Marches From Transylvania*. Produit par son label Hierarchy, distribué par World Serpent. Kadmon a pressé un 12'' E.P. de musique de légionnaires en coproduction avec Storm, le label de Michael Moynihan.
[6] « Entretien avec ACTUS », *Oméga*, automne 1995, sans pagination ; *ACTUS* est un groupe hongrois qui se réclame de Guénon et d'Evola.

Comme nous avons pu le constater précédemment, l'attirance pour certaines périodes de l'Antiquité et du Moyen Age est liée à une lecture particulière de ces époques, nous pouvons même parler de relecture historique, marquée par l'influence d'une pensée de type occultiste. En effet, les sujets historiques sont analysés sur deux niveaux. Le premier consiste à montrer l'existence d'un pouvoir occulte et/ou de paganisme présent à toutes les époques de l'histoire, et surtout sous le régime national-socialiste, thème largement tributaire du livre de Bergier et Pauwels, *Le matin des magiciens*. Les groupes mettent donc l'accent sur les soi-disant détenteurs et/ou rénovateurs de ce savoir occulte : Les religions à mystère de l'Antiquité, les hérétiques, les sorcières et les alchimistes du Moyen Âge, les penseurs comme Evola, voire la S.S.

Ce goût pour l'histoire mystérieuse a été initié dans les années soixante par la revue de Louis Pauwels et Jacques Bergier, *Planète*. En effet, la revue a permis aux thèmes occultistes de se diffuser hors des cercles restreints dans lesquels ils étaient habituellement confinés. Cette diffusion a touché une population jeune ayant une culture marginale cherchant de nouveaux référents que ceux proposés par la société de l'époque comme le montrent les succès de *Planète*[1] et des collections comme « L'aventure mystérieuse » des Editions J'ai lu ou « Les mystères de l'univers » des Editions Robert Laffont apparues à cette époque. Pauwels a donc joué un rôle, certes indirect mais important, dans l'élaboration de la conception occulte de l'histoire, et du nazisme en particulier, de cette scène musicale, par la publication du *Matin des magiciens* et par la création de la revue *Planète*. Deux phrases du *Matin des Magiciens* expriment cette pensée : « Le nazisme a été l'un des rares moments dans l'histoire de notre civilisation où une porte s'est ouverte sur autre chose, de façon bruyante et visible » et « La nouveauté formidable de l'Allemagne nazie, c'est que la pensée magique s'est adjoint la science et la technique[2] ». Elles ont été paraphrasées par « Kadmon » de la façon suivante : « Il y a quelques éléments du hitlérisme (sic) qui sont très intéressants et qui pourraient être très

[1] A partir de sa création en 1961, *Planète*, revue culturellement incorrecte, déchaîna les passions. Elle revendiquait en effet une guerre « révolutionnaire » contre une culture figée, fermée, morose, qui n'était plus contemporaine de son époque. Pour cela, elle proposait « une ouverture voluptueuse à tout » : idées insolites, « faits maudits », littérature, contestation des frontières (interdisciplinarité), refus des partis pris idéologiques, civilisations et savoirs perdus, personnages énigmatiques, aventure de l'esprit, vulgarisation des sciences, redécouverte de l'amour et de la sexualité…*Planète* réconciliait la science et la tradition dans un optimisme qui commençait à faire défaut au reste de la société. Son succès fut prodigieux. Aucune revue intellectuelle française n'avait alors atteint les cent mille exemplaires et suscité trois éditions étrangères, l'édition italienne, *Planeta*, lancée en 1966, eut même pour collaborateur Umberto Eco ! Jacques Bergier fut même dessiné, en 1968, sous les traits de Mik Ezdanitoff dans l'aventure de Tintin *Vol 714 pour Sidney* d'Hergé. Elle disparut cependant, ses animateurs jugeant la mission accomplie et c'était le cas : elle avait changé la sensibilité. Dans les années soixante-dix le moindre livre écrit par un inconnu sur le thème de l'histoire mystérieuse tirait à cinquante mille exemplaires. Cela durant, jusqu'à la fin de cette décennie. Cependant, le principe même de la revue s'opposait au gauchisme marxisant issu des barricades de Mai 68 malgré la présence des « enfants de *Planète* » parmi eux.

[2] L. Pauwels et J. Bergier, *Le matin des Magiciens*, Paris, Gallimard, 1960, pp. 285 et 326.

importants pour le XXIème siècle : la synergie de la technique et de la mythologie. Malheureusement, le IIIème Reich a eu beaucoup de côtés sombres, beaucoup de crimes sont passés[1]. »

C/Les liens avec la nébuleuse néo-droitière

Certains fans, refusent de reconnaître ce positionnement idéologique de cette scène[2]. Mais n'oublions pas que le mot « fan » vient de l'anglais « *fanatic* » (« fanatique »). Un fanatique est une personne « qui est emporté par un zèle excessif pour une religion, une cause, un parti[3]. » Dans le cas présent, il s'agit d'une personne qui perd sa distance et son sens critique vis-à-vis des idées des groupes, qu'il admire. Il ne faut donc pas se voiler la face : la scène europaïenne évolue aux marges de l'extrême droite européiste néo-droitière. Des publications d'extrême droite comme *Réfléchir & agir* ont un intérêt marqué pour ce registre. La scène europaïenne intéresse aussi le milieu néo-nazi comme le montrent les critiques élogieuses des disques compacts de groupes comme *Sol Invictus*, *Non* ou *Death in June* sur le site Internet du *Svensk Front*, un groupuscule néo-nazi suédois, et sur celui de la bibliothèque nationale-raciste américaine[4]. De fait, cette scène, par son avant-gardisme conservateur, est une chance pour moderniser les droites radicales, qui restent très « classiques », c'est-à-dire réactionnaires et allergiques aux contre-cultures « jeunes ». En effet, seuls les courants révolutionnaires-conservateurs, identitaires et néo-droitiers s'intéressent à cette scène qui, pourtant, pourraient leur ouvrir de nouvelles perspectives. Nous pouvons même nous demander si nous ne nous trouvons en présence de tentatives de métapolitique, essayant d'infiltrer et d'influencer de manière doctrinale une contre-culture perméable aux thèses néo-droitières. Par conséquent, le principal courant des droites radicales ayant un intérêt pour la scène europaïenne reste la Nouvelle Droite, ses dissidences identitaires et révolutionnaires-conservatrices comprises.

Cet intérêt est réciproque. Pourtant, la majorité des groupes et du public affirme connaître la Nouvelle Droite *a posteriori*. Cependant, l'impression dominante, lors de l'analyse des sources, va à l'encontre de ce type de propos. Notamment, en ce qui concerne la première génération de groupes, c'est-à-dire ceux apparus au début des années quatre-vingt. En effet, des groupes tels que *Death in June* ou *Sol Invictus* ont commencé à élaborer leur discours « ethno-

[1] « Entretien avec Kadmon », *Symposium* n°5, p. 5. Nous avons respecté la traduction maladroite.
[2] O. Steing, « Dark folk », *Carnets noirs, op. cit.*, p. 151.
[3] Définition du *Petit Larousse*.
[4] www.library.flawlesslogic.com.

païen » au même moment que l'évolution de la Nouvelle Droite qui passe alors d'un occidentalisme à un européocentrisme anti-américain. Ce qui tend à démontrer qu'il existe alors des échanges. Cette impression est renforcée lorsque prenons en compte le fait que ces groupes gravitent à cette époque, dans un univers proche de celui des Nouvelles Droites. Ainsi, il existe des relations amicales entre néo-droitiers et europaïens[1]. En outre, des revues néo-droitières ont consacré des articles aux thèmes nordiques dans la musique europaïenne[2].

Les liens ont aussi pu se nouer avec l'engouement de cette scène pour la période troublée des années Trente, comme nous avons pu le voir précédemment. La fascination pour le paganisme européen et pour l'histoire de l'Europe a aussi facilité le rapprochement entre ces deux univers. Toutefois, les liens ont réellement commencé à se nouer vers la fin des années quatre-vingt lors de l'explosion de cette scène et du remplacement des cadres du G.R.E.C.E.. C'est à cette époque que les fanzines portant sur cette musique ont commencé à apparaître en nombre important sur le marché. Il est donc indubitable qu'un certain nombre d'entre eux sont le fait de personnes gravitant autour de la Nouvelle Droite car le discours conservateur-révolutionnaire typique de cette nébuleuse est reconnaissable dans les articles. Ainsi, le fanzine français *Hammer against Cross* s'est penché sur la Nouvelle Droite belge et sur une association qui diffuse un nordicisme virulent sous couvert d'études des cultures nordiques : « Les Fils des Ases », association fondée par un collaborateur de Robert Steuckers, l'antisémite Bernard Mengal.

Le cas de l'*Appel du Cerf* est aussi intéressant. C'est une « association [qui] a pour but de faire connaître au public français le groupe Laibach ainsi que les autres composantes de l'organisation ''Neue Slovenische Kunst'' (Nouvel Art Slovène) et dont « [les] activités sont celles d'un ''fan club'' classique [...]. L'A.N.A.S., (les Amis du Nouvel Art Slovène), n'est pas une association politique[3] ». Toutefois, l'éditorial du second numéro de cette publication précise : « en deux mois, on nous a offert un article ou une publicité dans les publications suivantes : *Volonté Futuriste, Alternative Tercériste, Le Trident, Espace Nouveau*[4] », des publications solidaristes. Ainsi, le membre français de *Laibach*, le musicien Bertrand Burgalat fut un membre actif de la Troisième Voie de Jean-Gilles Malliarakis.

[1] Christian Bouchet est un ami du musicien et éditeur américain Michael Moynihan. Arnaud d'Apremont considère, dans un entretien donné au fanzine *Oméga* [*Oméga*, automne 1995, sans pagination], Tony Wakeford (la tête pensante de *Sol Invictus*) comme son ami. Arnaud d'Apremont était alors membre, tout comme Tony Wakeford, d'une structure néo-païenne britannique, l'*Odinic Rite*.
[2] *Cf.* Beorkjon Laguz, « Blood Victory », *Irmin*, n°3, nouvelle série, quatrième trimestre 2001, pp. 43-46
[3] J.-Y. Camus et R. Monzat, *Les droites radicales et nationales en France*, *op. cit.*, p. 260.
[4] *Ibid*., p. 260.

Le solidarisme peut être défini comme une idéologie de troisième voie hostile à la fois au marxisme et au libéralisme et professe un anti-américanisme virulent ainsi qu'un nationalisme européen. Les solidaristes français se rapproche donc plus de la droite révolutionnaire ou néo-fasciste. Le modèle étatique proposé est socialiste, autoritaire, anti-démocratique à la fois populiste et élitiste. Il peut se rapprocher de manière doctrinale du national-bolchevisme, nationaliste, d'Ernst Niekisch et d'Otto Strasser. Ces courants sont représentés en France par la Troisième voie de Jean-Gilles Malliarakis et la Nouvelle résistance de Christian Bouchet. Les groupes qui se réfèrent au national-bolchevisme sont surtout les futuristes comme Vivenza[1].

Par conséquent, l'idéologie nationale-révolutionnaire ne concerne qu'une minorité de la scène europaïenne. Il s'agit des groupes, comme Jean-Marie Vivenza, influencés par le futurisme italien, notamment par les textes de Marinetti et de Gentile, ou par le Jünger première période (celle de *La Mobilisation totale* et du *Travailleur*). Les musiciens ou les groupes proche du national-bolchevisme se reconnaissent facilement par leurs références explicites au futurisme. Par exemple, Vivenza est le rédacteur d'une revue intitulée *Volonté Futuriste,* « Organe du futurisme européen révolutionnaire [le F.E.R.][2] » et il est un musicien bruitiste, connu pour ses enregistrements en milieu industriel. « Il relie sa pratique aux conceptions futuristes, exaltation de la volonté, de la technique de l'homme total qui se crée lui-même.[3] » Le national bolchevisme est accepté par les europaïens comme la manifestation d'un nationalisme européen anticapitaliste et irrationnel mais aussi comme le promoteur de l'Etat Total et organique cher à Jünger et à Evola. Ils font donc une synthèse entre l'acceptation de la technique, l'Etat Total jüngerien et le vitalisme du futurisme. Ces thèses sont surtout diffusées en Occident par les fanzines qui voient dans le national bolchevisme un socialisme européen apte à défendre la civilisation européenne et qui peut devenir un contre modèle au socialisme internationaliste destructeur d'identité.

De fait, « Les supporters français de Laibach, à l'origine des Amis du Nouvel Art Slovène, gravitent dans les milieux à l'intersection des ''Tercéristes'' sympathisant de Troisième Voie et de la Nouvelle Droite. On ne s'étonnera donc point du ton de l'article manifeste ''Pour une esthétique nouvelle'' paru dans le numéro 1 : ''Laibach, à notre sens, n'est pas seulement un apport esthétique, c'est également un esprit, une façon d'être. Leur message est celui de la renaissance intérieure. Il appelle à la création d'une élite, gardienne de la Tradition, soucieuse d'être exemplaire et d'affirmer l'avènement d'un type nouveau, celui de

[1] « Futurisme européen révolutionnaire/Jean-Marc Vivenza », *Oméga*, hiver 1995, non paginé.
[2] J.-Y. Camus et R. Monzat, *Les droites radicales et nationales en France*, *op. cit.*, p. 274.
[3] *Ibid.*, p. 275.

‘‘l’homme total’’, de ce chevalier, véritable unité cellulaire d’un ordre à venir. Cet homme doit exalter le naturel, la joie de vivre et le goût du risque, il doit appeler vers lui les meilleurs, ceux qui partagent sa vision du monde, et qui s’estiment dépositaires d’un passé continental fait de prouesses guerrières, de grandeur impériale, mais aussi de créativité culturelle et artistique indépassable’’[1] ».

Il existe aussi en France un label indépendant produisant des groupes europaïens très marqués : Athanor. Il a été fondé par Stéphane Duval qui considère que la scène industrielle est la seule scène musicale indépendante à être réellement ésotérique. Il a publié, en 1995, dans le numéro 3 de la revue *L’Originel*[2], où ont collaboré des néo-droitiers tentés par l’occultisme : Christian Bouchet, Arnaud et Anne-Laure d’Apremont, Robert Cousty, Bruno Dietsch, Paul-Georges Sansonetti, Luc-Olivier d’Algange notamment, un dossier intitulé « Occultisme, magie et nouvelles musiques ». Ce dossier brosse un tableau presque exhaustif des différents groupes et tendances de ce genre depuis son apparition. Cet article a un double intérêt : celui de faire découvrir une scène marginale aux occultistes classiques et l’ésotérisme aux amateurs de cette musique. Ce numéro de L’*Originel* a eu, en effet, un succès important auprès du public de cette scène qui est intéressé, d’ailleurs, par l’ésotérisme. Par la suite, cette personne a accordé des entretiens aux europaïens sur les thèmes de Mithra, du paganisme et de Julius Evola. Il éditera ensuite des groupes dont les centres d’intérêts sont révolutionnaires-conservatrices comme *Blood Axis* et *Les Joyaux de la Princesse* (ces deux derniers groupes ont, en 2002, dédié un album, au visuel magnifique, au thème de l’absinthe).

Actuellement, le lien néo-droitiers/europaïens est fait en France par le magasin en ligne *Geri-Freki*[3]. Ce site français vend à la fois des disques europaïens, des livres néo-droitiers ou d’auteurs d’extrême droite et des reproductions d’objets folkloriques comme des bijoux celtes ou nordiques et des reproductions de tours de Jul. En outre, ce site a acheté des espaces publicitaires dans la revue néo-droitière *Eléments*[4], ce qui montre la volonté de faire le lien entre ces deux milieux. Dans un autre domaine le magazine identitaire et national-révolutionnaire français *Réfléchir & agir*, qui se réclame de la Nouvelle Droite païenne, consacre, dans chaque numéro, une rubrique à la musique dans laquelle sont chroniqués différents registres : le rock, le R.I.F., c’est-à-dire le rock identitaire français, et la musique industrielle dans sont ensemble mais avec une prédilection pour les groupes europaïens.

[1] *Ibid.*, pp. 260-261.
[2] *L’Originel*, n° 3, automne 1995, pp. 86-96.
[3] www.geri-freki.com
[4] *Eléments*, n°108, avril 2003, p. 15.

Toutefois, ces liens ne sont pas toujours voulus par les personnes gravitant dans cette nébuleuse : cette musique est parfois considérée comme de la sous musique faite par des « fiers-à-bras », comme l'écrit Christopher Gérard, l'animateur de la revue néo-païenne belge *Antaïos* : « J'avoue éprouver peu de goût pour le néomithracisme industriel. Ce mélange d'occultisme glauque et de satanisme qui caractérise cette musique généralement inaudible, tout cela me paraît dérisoire. […] De plus, j'ai les rouleurs de mécanique et leur culte de la force brutale en horreur ; j'y vois de la faiblesse, quelque chose de profondément décadent[1]. » Cela est dit malgré les commentaires élogieux des fanzines, dont *Oméga*, envers la revue de Christopher Gérard[2]. Mais, il est vrai que dans chaque numéro, l'équipe d'*Oméga* encense ou mentionne les Editions du Chaos de Christian Bouchet, les Editions Pardès, les revues *Solaria*, *Eléments*, le fanzine national-révolutionnaire proche de Bouchet *Napalm Rock*, *Antaïos*, *Megin* de Bernard Mengal, et *Le Recours aux Forêt*, la revue écologiste de la Nouvelle Droite.

Cependant, à partir de la première moitié des années quatre-vingt-dix, à l'époque donc du renouvellement quasi-complet des cadres du G.R.E.C.E., certaines personnes, parmi les plus jeunes gravitant dans cette nébuleuse, acceptent cette musique et l'utilisent lors de colloque. C'est le cas de la musique du groupe américain *Blood Axis*/Michael Moynihan : « Je n'ai pas de contact réel avec la Nouvelle Droite, mais certaines personnes liées à eux m'ont écrit par le passé. Des enregistrements de *Blood Axis* ont même été joués pour une lecture sur la musique d'avant-garde qui était donnée à une université d'été du G.R.E.C.E.. J'ai été heureux de l'apprendre. La plupart des choses que j'ai lues [sic] des penseurs de la Nouvelle Droite me font grande impression [...][3] ».

Il est important de signaler que Michael Moynihan, en collaboration avec un universitaire américain, le musicologue Jocelyn Godwin, fait un travail important en publiant aux Etats-Unis les textes de Julius Evola, via sa maison d'édition : *Dominion*, elle-même membre du groupe d'éditeurs *Inner Tradition*. En outre, Michael Moynihan publie aussi une luxueuse revue annuelle depuis 2002, *Tyr : Myth, Cultur, Tradition*[4], dans laquelle signent, outre des musiciens de la scène étudiée ici (Markus Wolff, Annabel Lee), des théoriciens de l'odinisme (Nigel Pennick, Stephen Flowers, aussi connu sous le pseudonyme d'E. Thorsson) ainsi que Jocelyn Godwin. Dans le numéro n°1, 2002, il publie aussi une interview de Georges Dumézil par Alain de Benoist, parue initialement en 1978 dans le *Figaro Dimanche*, « Priests,

[1] C. Gérard, *Parcours païen*, *op. cit.*, p. 53.
[2] *Oméga*, hiver 1995, non paginé.
[3] *Ibid*
[4] *Tyr : Myth, Cultur, Tradition*, Atlanta, Ultra

Warriors, and Cultivators : An Interview with Georges Dumézil[1] ». Le numéro 2, reproduit aussi un article de celui-ci, « Thoughts on God[2] » ainsi qu'un entretien d'Alain de Benoist par Charles Champetier, « On Being Pagan : Ten Years Later. An Interview with Alain de Benoist[3]".

En 2001, Michael Moynihan collabore à une revue de la mouvance révolutionnaire-conservatrice, *Dualpha*[4]. De fait, un certain nombre de groupes europaïens[5], participent à ce numéro, consacré à Evola[6], sous la direction du traditionaliste Thierry Jolif, lui-même acteur de cette scène musicale. Thierry Jolif fait le lien entre les traditionalistes de la Nouvelle Droite et cette scène par sa position de musicien et de collaborateur aux publications de cette nébuleuse[7].

D/Analyse du discours

L'analyse des publications, en particulier les entretiens, donne des informations importantes sur les orientations idéologiques de cette scène musicale largement instrumentale. Toutefois, il existe d'autres manières d'exprimer les positions idéologiques des groupes : l'iconographie, les citations, les sons employés pour la construction des plages musicales[8]. De ces indices, il est possible de dégager un certain nombre de points idéologiques, tous les groupes ou acteurs ne développant pas forcément l'intégralité des thèmes analysés ci-dessous. « Kadmon », par exemple n'a jamais eu un discours idéologiquement orienté même si le professeur Goodrick-Clarke affirme le contraire[9]. En voici quelques traits :

[1] A. de Benoist, « Priests, Warriors, and Cultivators : An Interview with Georges Dumézil », *Tyr : Myth, Cultur, Tradition*, Atlanta, Ultra, 2002, pp. 41-50. Parue initialement en 1978 dans le *Figaro Dimanche.*

[2] A. de Benoist, « Thoughts on God », *Tyr : Myth, Cultur, Tradition*, Atlanta, Ultra, 2004, pp. 65-77. Traduction d'A. de Benoist, « Un mot en quatre lettres », *Eléments*, n°95, juin 1999, pp. 18-22.

[3] C. Champetier, « On Being Pagan : Ten Years Later. An Interview with Alain de Benoist », *Tyr : Myth, Cultur, Tradition*, Atlanta, Ultra, 2004, pp. 77-110. Paru initialement dans *Elément*, n°89, juillet 1997, pp. 9-21 sous le titre « Comment peut-on être païen ?. Entretien avec Alain de Benoist ».

[4] M. J. Moynihan, « Ascension », in « Evola envers et contre tous ! », *Dualpha. Revue politique, historique et littéraire*, hors série n°4, février 2001, pp. 79-81.

[5] Kadmon/*Allerseelen*, Robert N. Taylor/*Changes*, Alexander Rady/*Scivias*, Michael J. Moynihan/*Blood Axis*, J.-M. Vivenza, *Ain soph* et le propre groupe de T. Jolif, *Lonsai Maikov*, sans que ces liens soient précisés.

[6]« Evola envers et contre tous ! », *Dualpha.*, *op. cit*.

[7] Il a écrit divers ouvrages publiés par des éditeurs néo-droitiers dont *Symboles celtiques*, Puiseaux, Pardès, 2004 ; *Tradition celtique*, Puiseaux, Pardès, 2001 ; *Mythologie celtique*, Puiseaux, Pardès, 2000, et a co-dirigé avec D. Gattegno le recueil consacré à Guénon, *Que vous a apporté René Guénon ?*, Paris, Dualpha, 2002. Il a écrit aussi divers articles dont « Dana, Etain, Macha et l'éternel féminin dans la tradition celtique » in A. Guyot-Jeannin (dir.), *Aux sources de l'éternel féminin*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2001, pp. 87-104.

[8] Il s'agit de samples (terme anglais signifiant « échantillon ») sonore très souvent extraits de documents historiques datant de la Seconde Guerre mondiale comme des discours, de chants ou d'émissions de propagande...

[9] N. Goodrick-Clarke, *Black sun. Aryan cults, esoteric nazism and the politics of identity*, New York/Londres, New York University Press, 2002, pp. 208-209.

Le maître de soi, le surhomme, est un thème important pour les acteurs de cette scène (musicien, rédacteurs de fanzine, public) qui ont le sentiment de faire partie d'une élite. Le public le plus radical a un discours élitiste considérant le reste de la population comme étant la masse. Ils prônent la « révolution par le haut ». En fait, le public maîtrise mal, voire pas du tout, le concept du surhomme nietzschéen ou/et le concept du guerrier immobile d'Evola. Pour beaucoup, il s'agit d'un sentiment narcissique de supériorité qui serait considéré par Nietzsche comme la manifestation des passions et non de la maîtrise de soi. Ce discours du surhomme est présent depuis l'origine de la scène. Au nom de cet élitisme, ces musiciens s'opposent donc à l'égalitarisme qui est, selon eux, corrélatif de l'extension de l'universalisme judéo-chrétien.

Les groupes, reprenant les thèses de Julius Evola, d'Aleister Crowley et du premier discours de la Nouvelle Droite, insistent sur les origines chrétiennes de la mentalité égalitaire, hégémonique dans le monde moderne ; mais aussi sur le processus de dévirilisation du spirituel, la victoire de « la Lumière du Sud » sur « la Lumière du Nord », pour reprendre des expressions évoliennes, qui l'accompagne historiquement, et sur ses avatars dans le droit naturel. En outre l'égalitarisme tend, selon cette scène, vers l'uniformisation des valeurs et des cultures. L'intérêt pour l'Antiquité païenne et du Moyen Âge cache en fait l'éloge de la société organique et hiérarchisée où chacun a une fonction précise et non interchangeable. L'égalitarisme est aussi rejeté pour son origine orientale : il est un avatar des « religions du désert », des religions abrahamiques. Cet aspect extra-européen est, selon eux, dangereux pour la survie de la culture européenne.

L'apparition de fausses élites est liée à cet égalitarisme. Les oligarchies de divers types (ploutocratie, dictateurs et démagogues, intellectuels modernes) portent en elles l'égalitarisme et la dictature des masses. *Oméga* cite à ce sujet le philosophe conservateur espagnol José Ortega y Gasset : « Qui, en vue d'un problème, est satisfait des pensées qu'il trouve facilement dans sa tête, est mentalement une partie de la masse. Seul l'homme qui pense qu'un peu de ce qu'il peut obtenir sans effort, qui seul estime ce qui est au-dessus de lui et seulement ce qui peut être obtenu avec une grande exigence fait partie de l'élite[1] ». Les acteurs de cette scène condamnent la perte des valeurs traditionnelles. Il s'agit en fait de la condamnation de la perte du sens de l'aristocratie, de sa force et de sa tradition originelle. La frange la plus radicale de cette scène a, d'ailleurs, un discours misanthrope assimilant le reste de la population comme la masse, les faibles. Le faible étant celui qui se laisse mener par les politiciens, celui qui se contente d'un bien-être matériel mais aussi celui qui ne sait pas survivre et celui qui ne résiste

[1] *Oméga,* automne 1996, non paginé. Extrait de l'ouvrage de José Ortega y Gasset, *La Révolte des masses* suivi d'un *Epilogue pour les Anglais* [1930], trad. B. Dubant, Paris, Le Labyrinthe, 1986.

pas aux lois de la nature. Ils prônent la « révolution par le haut », influencés par les doctrines nationales-révolutionnaires. Cependant, nous avons rapidement constaté lors des recherches que le public et certains groupes ne maîtrisent pas les concepts nietzschéens ou/et évoliens. Dans une grande majorité, il ne s'agit que de connaissances très superficielles de la pensée de Julius Evola…. Ils reprennent aussi les Figures de Jünger : le Rebelle et l'Anarque qui les font tendre vers l'anarchisme de droite. Ce discours est plus convaincant de la part des groupes de la première génération, en particulier chez le groupe milanais *Ain soph* et chez *Allerseelen* qui sont de grands lecteurs de l'œuvre de cet auteur. Les formations récentes font très souvent preuve de connaissances superficielles quand elles sont présentes ce qui est loin d'être souvent le cas. Cela peut faire illusion dans un premier temps mais l'effet s'estompe vite.

L'éloge de la figure du « guerrier » est très présente dans ce discours élitiste. Dans cette catégorie de groupes « guerriers », nous trouvons quelques groupes souvent liés comme *Death in June*, *Der Blutharsch*, *Non* et *Tehom*. Ces groupes citent les textes de Jünger,en particulier *Orages d'acier* et *La guerre comme expérience intime*. Ils reconnaissent, d'ailleurs sans difficulté, leur dette vis-à-vis de cet auteur.

Utilisant cette imagerie, le groupe autrichien *Der Blutharsch* se cache à la fois derrière un filet de camouflage et des fumigènes, rendant une impression proche des champs de bataille de la première guerre mondiale. Cette impression est renforcée par une musique émotionnelle et puissante. Pourtant, seul le musicien de *Tehom* a connu la guerre : c'est un croate qui a fait la guerre de Bosnie-Herzégovine et qui a fait partie des ultra-nationalistes. Il est mort au combat vers la fin du conflit, laissant des bandes qui sont devenues des disques compacts grâce à Douglas Pearce, la tête pensante de *Death In June*.

La symbolique de l'uniforme représente chez *Non*, chez *Der Blutharsch* et chez *Death in June*, à la fois l'autorité et la violence, même si *Non* insiste surtout sur l'aspect martial. Cette mise en scène reste impressionnante pour le public pourtant souvent blasé. D'ailleurs, Douglas Pearce parle à ce sujet « d'honneur de la violence ».

A ce discours élitiste se superpose une autre forme d'inégalitarisme au contenu naturaliste où dominent le darwinisme social et la misanthropie comme le montrent les propos du musicien et éditeur américain Michael Moynihan : « En ce qui me concerne le Social-Darwinisme est juste un fait de l'existence naturelle. Il n'y a aucune façon d'y échapper bien que certaines institutions humanitaires ou sociétés modernes essayent d'y circonvenir avec des résultats naturellement désastreux. Je suis en accord avec le *Might is Right* de Ragnar

Readbeard aussi bien qu'avec la philosophie de Gobineau sur l'aristocratie raciale[1]. » Boyd Rice fit la même profession de foi en citant dans le livret de son album, *Blood and Flame*[2], Arthur de Gobineau et Alfred Rosenberg et en se référant dans l'album éponyme au livre de Redbeard, *Might is right*, publié en 1896. En effet, le naturalisme est très présent dans les thèses de la scène europaïenne. Il se détermine comme un réductionnisme où l'homme est rabaissé au rang d'animal : il perd sa condition particulière pour s'insérer à nouveau dans le règne animal. Ce n'est plus un homme mais un humain. Cette « biologisation » de la condition de l'homme est diffusée par des doctrines païennes largement influencées par l'occultiste britannique Aleister Crowley et par le sataniste américain Anton Lavey.

Ce discours biologisant est surtout tenu par les groupes américains affiliés à l'Eglise de Satan (des groupes comme *Non*, *Blood Axis*, *Radio Werewolf*, *Neither/Neither World*…), l'autre tendance, plutôt européenne, développant des thèses aristocratiques plus évoliennes. De fait, le discours de la première tendance est largement misanthrope. En effet, tous les groupes « satanisant » reconnaissent leur misanthropie : les groupes danois *Of the wand and the moon* et américain *Neither/Neither World* la considère comme une source d'inspiration[3].

Cependant, certains groupes ont des rapports ambigus avec l'individualisme. C'est le cas de *Blood Axis* qui, à la suite de René Guénon et de Julius Evola, dénonce la « désagrégation individualiste » caractéristique du monde moderne, qui réalise par son existence même la négation de toute transcendance, et d'abord celle qu'incarne la « personne », l'erreur moderne consistant précisément à confondre la personne et l'individu. Cette vision concerne les groupes se réclamant d'Evola et/ou de la Révolution Conservatrice allemande. Les satanistes ont une conception opposée, l'accomplissement dans l'égoïsme et l'individualisme. En ce sens les satanistes sont à la pointe de la modernité honnie en faisant l'éloge de l'individualisme. En outre, le paganisme nordique est présenté comme étant extrêmement individualiste. De fait, il y a très peu d'évoliens puristes dans ce milieu, les musiciens et le public font une synthèse des différents courants.

Ces groupes développent donc une pensée à la fois révolutionnaire et conservatrice où le matérialisme et l'économisme sont considérés comme des manifestations du monde moderne honni. Le refus de l'économisme se marque dans la surestimation de la production/productivité, dans la superstition du progrès matériel et dans le « mammonisme », engendré par la divinisation de l'argent et de la richesse. Le matérialisme est perçu comme un facteur de

[1] *Hammer Against Cross* (*H.A.C.*), n°2, s. d. (début des années quatre-vingt-dix), p. 15. Ragnar Redbeard est le pseudonyme d'un auteur darwiniste social anglo-saxon de la fin du XIXe siècle.
[2] Mute, Grande-Bretagne, 1986.
[3] *Cf.* le livret de l'album d'*Of the wand and the moon, Emptiness :emptiness :emptiness*, Prophecy productions, 2000 et les propos de *Neither/Neither World* dans *H.A.C.*, n°3, s. d. (début des années quatre-vingt-dix), pp. 8-9.

décadence de « l'esprit européen ». Les groupes prônent, en retour, le retour de valeurs spirituelles et traditionnelles propres à l'Europe car le matérialisme pousserait, selon eux, au multiculturalisme par la création de besoins exotiques, accélérant le processus de décadence[1].

La pensée révolutionnaire-conservatrice, qui concerne directement ou indirectement la majorité de ces groupes, apparaît clairement lorsque nous nous penchons sur leur relation vis-à-vis du progrès où domine une ambiguïté certaine face à la technologie : Le discours est conservateur voire traditionaliste mais la technologie est présente à travers les instruments électroniques. Contrairement à la métaphysique d'Evola qui insiste sur la néo-religion du Progrès née des Lumières qui éloigne de la pensée contemplative au profit d'un type de savoir ordonné à l'action technique, les groupes revendiquent l'acceptation de la technique dans la continuité de la tradition, c'est-à-dire une conception jüngerienne.

Cette intégration de la technique donne un aspect avant-gardiste, parfois proche du futurisme, notamment dans la récupération du « bruit », perçu habituellement comme une nuisance sans musicalité, et inséré comme élément « musical » à part entière. Cela peut rejoindre les concepts de subversion des valeurs modernes et de l'anticonformisme révolutionnaire cher à Evola. Cela rejoint surtout la démarche dadaïste, mouvement auquel participa Evola. Toutefois, les références sont surtout à chercher chez les futuristes comme Marinetti. Dans le cas présent, les futuristes, il n'y a pas de volonté de retour vers un hypothétique Age d'Or mais le besoin d'assumer l'Age de Fer, le *Kali Yuga* des hindouistes, le dernier âge avant la fin du cycle, et d'en accélérer le processus.

Ce refus à la fois de l'individualisme, du matérialisme et de l'optimisme a incité la scène europaïenne à élaborer une conception particulière du gouvernement, marquée par la pensée conservatrice-révolutionnaire : la société organique. En effet, ce milieu prône le retour de l'Etat et de sa puissance : la dégénérescence de l'Etat est perçue à travers la dissolution de l'autorité, et d'abord de l'autorité spirituelle, la destruction achevée de l'idée hiérarchique dans et par la démocratie, le libéralisme, le communisme. La massification des peuples, comme l'infantilisation des comportements et des attitudes qu'elle implique, s'opère dans l'appel du vide engendré par l'absence d'une véritable légitimité : « Les principales préoccupations d'I.C.K. [un groupe français] sont violences, déclin, vices et gangrène d'une civilisation occidentale en perte de son identité. Le laxisme tient aujourd'hui une place trop importante dans notre société et ceci à toute échelle. Laxisme judiciaire, exécutif, et plus génériquement dans la moralité de chacun[2]. » Cette analyse concerne surtout les évoliens et les nationaux-

[1] *Cf.* « Entretien avec Waldteufel », *Runen*, 1999, sans pagination.
[2] « Entretien avec La Nouvelle Alliance », *Runen*, *art. cit.*

révolutionnaires car la tendance sataniste désire cette dégénérescence étatique au nom de l'individualisme et du darwinisme social : la fin de l'Etat doit permettre l'accomplissement personnel grâce à l'égoïsme et la satisfaction immédiate des désirs.

L'une des autres grandes caractéristiques de cette scène est un ethnocentrisme qui découle du refus du métissage physique et/ou culturel. En effet, le métissage, selon ces groupes, pourrait provoquer la destruction des cultures en particulier la culture européenne, objet de toutes les attentions. Ce refus du métissage est pensé de plus en plus en termes culturels et historiques et de moins en moins en termes biologiques sous l'influence des évolutions de la Nouvelle Droite. Corrélativement, cet ethnocentrisme se double d'un nationalisme européen, qui reste, cependant, très discret[1]. Cet ethnocentrisme est un centre d'intérêt important, si ce n'est le thème par excellence, de cette scène. En effet, l est revendiqué sans complexe : « J'ai toujours été très intéressé par la culture et la tradition européenne, et jamais par les autres cultures. Pour moi le centre est l'Europe. Cet ethnocentrisme est très présent dans la musique du projet[2]. » La société multiculturelle est perçue par cette scène comme la manifestation du déclin des valeurs européennes et de la victoire de l'universalisme corrupteur. En fait, ce pessimisme anti-multiculturaliste est assez proche des conceptions développées par Oswald Spengler dans le *Déclin de l'Occident*[3], c'est-à-dire l'irréductibilité des civilisations les unes par rapport aux autres. Ces propos montre aussi la volonté d'un communautarisme à l'échelle des civilisations, au nom de la préservation des identités. Cependant, il est quasi certain que la majorité des acteurs de cette mouvance ne connaît pas ce texte de Spengler. Ils se contentent de connaissances superficielles de celui-ci ou de références de troisième ou quatrième main. Cette notion d'identité sur la défensive est très importante car elle est à la base des conceptions civilisationnelle de ce mouvement.

Le multiculturalisme est donc une nouvelle menace, né de l'égalitarisme chrétien[4]. Les Etats-Unis et son modèle multiculturel, ou plutôt son absence de culture propre, sont jugés responsables de cette évolution, au même titre que l'égalitarisme judéo-chrétien. Le refus de l'hégémonisme culturel américain est, en effet, l'objet de la majorité des propos, toujours associé à celui de la société multiculturelle. Cette critique est souvent couplé à un éloge du différentialisme : toute intervention humanitaire ou mondialisatrice est soupçonnée de mettre

[1] Sauf chez le groupe français monocéphale *Dawn and dusk entwined* et dans la compilation au titre explicite, *The Orb Weaver – Notre domicile est l'Europe*, [*Thaglasz*, Hongrie, 2001] qui regroupe des formations européennes et non européennes mais faisant le même type de musique. Cette compilation a été distribuée par le fan-club de *Death in June*.

[2] « Entretien avec *Der Blutharsch* », *Runen*, 1999, sans pagination.

[3] O. Spengler, *Le déclin de l'Occident : esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle* [1918-1922], 2 tomes, trad. M. Tazerout, Paris, Gallimard, 1948.

[4] « Entretien avec Waldteufel », *Runen*, *art. cit.*

en péril les cultures autochtones, déjà mise à mal par le christianisme. En retour, la civilisation européenne est fragilisé par ce contact trop prolongé, ce métissage, avec des populations extra-européennes.

Cette peur de la société multiculturelle incite certains groupes à affirmer, et à réinventer, l'identité culturelle commune de l'Europe, comme bouclier, fondée sur des supposées conceptions spirituelle et culturelle commune, une thématique largement néo-droitière. Le groupe Franco-Allemand *Von Thronstahl*, qualifié par certains de néo-nazi[1], fait partie de cette tendance lorsqu'il déclare que « Ces identités rassemblées, sans perdre aucune particularité, sont les contenus, avec lesquels une NATION EUROPEENNE peut être créée... Nous avons réussi à vaincre les décennies du nihilisme, nous sommes les vrais européens, unis par l'esprit ! et non par l'EURO, l'ONU, l'OTAN et analogues ». Contrairement aux groupes interrogés dans le fanzine, *Von Thronstahl* propose des solutions, fortement influencées par la Nouvelle Droite, c'est-à-dire une Europe régionaliste et organique, assise « […] sur la variété culturelle qui a historiquement grandi à l'intérieur de l'Europe et de ses nations ». Cette Europe aura pour fondement un contenu spirituel qui n'est pas défini et une redécouverte de sa culture « autochtone ».

Toutefois, ces groupes se gardent de positions racistes au sens biologique du terme. Ils développent donc un discours « antiraciste » structuré par le différentialisme radical élaboré par la Nouvelle Droite. En outre, une large majorité de ces groupes est dépourvue d'antisémitisme et considère le judaïsme comme une partie intégrante de la tradition européenne. En ce sens, ils se démarquent de la pensée d'Evola qui voyait dans le judaïsme la confirmation de l'idée de « race de l'esprit ». Il est, en effet, fréquent que les groupes fassent référence à la kabbale dans leurs productions musicales ou dans leur nom (comme *Ain soph* ou *Tehom*). Néanmoins, une frange du public a un discours raciste et antisémite. Ainsi, le fanzine *C'est un rêv*e rend hommage à Céline, à Abel Bonnard et se félicite de la parution de *L'encyclopédie des pseudonymes* d'Emmanuel Ratier et d'Henry Coston[2]. Aux Etats-Unis, Boyd Rice de *Non*, a participé à des émissions organisées par la *White Aryan Resistance* (W.A.R.), un groupuscule néo-nazi américain.

De fait, une partie de cette scène a évolué, en suivant l'exemple de la Nouvelle Droite, vers une forme d'alternative radicale à la droite nationaliste (rejet des nationalismes chauvins) comme à la gauche. En effet, une très forte proportion de ces groupes rejettent le populisme démagogique des partis de type Front national au nom des valeurs aristocratiques auxquelles ils

[1] Collectif, *Rock haine roll*, *op. cit.*, pp. 138 et 144.
[2] *C'est un rêve*, série I, n°3, printemps 1994.

se réfèrent et du nationalisme européen. En outre, le discours néo-païen a parfois a cédé le pas à la promotion d'une forme de traditionalisme, à partir de la fin des années quatre-vingt-dix, ce qui signifie un complet renversement de ses perspectives originelles. Ainsi, Jean-Marc Vivenza, qui est aussi professeur de philosophie et universitaire, s'intéresse depuis quelques années aux penseurs traditionalistes et au bouddhisme[1]. C'est le cas aussi de la tête pensante de *Sol Invictus*, Tony Wakeford, qui après avoir nié durant une décennie avoir été proche de la Nouvelle Droite, le reconnaît et considère cette période de sa vie comme une erreur[2].

Parmi les évolutions ayant eu lieu ces dernières années, Michael Moynihan fait figure d'exception : d'une part il se réfère de plus en plus à Alain de Benoist et de l'autre, il est devenu un adepte de la pensée *völkisch*. Son courant incarné par la revue *Tyr* s'inscrit dans une vision « néo-*völkisch* » du monde. Ce courant se définit d'ailleurs de la façon suivante : « *It means to reject the modern, materialist reign of ''quantity over quality'', the absence of any meaningful spiritual values, environmental devastation, the mechanization and over-specialization of urban life, and the imperialism of corporate monoculture, with its vulgar ''values'' of progress and efficiency. It means to yearn for the small, homogeneous tribal societies that flourished before Christianity –societies in which every aspect of life was integrated into a holistic system.*

What we represent: Resacralization of the world versus materialism; folk/traditional culture versus mass culture; natural social order versus an artificial hierarchy based on wealth; the tribal community versus the nation-state; stewardship of the earth versus the ''maximization of resources''; an harmonious relationship between men and women versus the ''war between the sexes''; handicrafts and artisanship versus industrial mass-production[3]. » En outre, Michael Moynihan et l'équipe éditoriale se définissent aussi comme des traditionalistes radicaux, non fasciste, s'inscrivant dans une filiation évolienne assez souple[4]. L'étiquette « fasciste » qui leur a été collé dès le premier numéro vient du fait que Moynihan a longtemps été un néo-fasciste notoire.

Ce refus de la modernité se retrouve dans d'autres domaines. Rejoignant, la tendance gauchisante de cette musique païenne[5], la scène europaïenne, notamment son courant néo-*völkisch*, a élaboré un discours écologique affirmé. Ainsi, le musicien germano-américain

[1] J.-M. Vivenza, « Logique et métaphysique dans la pensée de Frithjof Schuon » in P. Laude et J.-B. Aymard (dir.), *Frithjof Schuon*, Lausanne, L'Âge d'Homme, Dossier H, 2002, p. 150-172 et J.-M. Vivenza, *Le dictionnaire de René Guénon*, Grenoble, Le Mercure Dauphinois, 2002.
[2] *Elegy* n°21, avril/mai 2002, p. 32.
[3] Texte figurant en quatrième de couverture sur chaque numéro de *Tyr : Myth, Cultur, Tradition*, Atlanta, Ultra.
[4] Non signé, « Editorial », *Tyr : Myth, Cultur, Tradition*, n°2, Atlanta, Ultra, 2004, p. 7.
[5] *Cf.* infra.

Markus Wolff, de *Waldteufel*, membre de l'équipe éditoriale de *Tyr*, affirme qu'« [il] pratique l'agriculture organique depuis plus de dix ans maintenant [en 1996]. Cela [lui] permet de [se] concentrer sur les saisons, les cycles de plantation et de récolte, et [lui] apprend à avoir confiance en [lui] et à prendre conscience d'une finalité inspirée (''divine'') dans la nature[1] » Allant dans le même sens, Tony Wakeford reconnaît que « l'homme a rompu le lien qui l'unissait à la nature. Nous faisons comme si nos actes n'avaient aucune répercussion sur le monde qui nous entoure. Il faut qu'on arrête de se considérer les uns et les autres en termes de races ou de classes[2]. »

Cette position écologique incite certains à formuler un discours malthusianiste. En effet, ce qui inquiète la scène européenne n'est nullement la dénatalité (on pourrait leur reprocher de manquer de lucidité sur la question démographique, concernant en particulier les peuples occidentaux), c'est bien plutôt la croissance démographique en tant qu'elle jouerait contre l'élévation de la qualité humaine. La question démographique est réduite au postulat évolien que la quantité s'oppose à la qualité des hommes. La survie de la terre en tant qu'être vivant nécessite ce sacrifice car la surpopulation, et le consumérisme qu'il implique, menace la nature par le développement des villes et de l'urbanisation ainsi que par le productivisme agricole[3].

Ce discours se retrouve habituellement dans la tendance gauchisante de l'écologie mais il ne faut pas oublier qu'il existe des points de convergences entre les formes de « gauche » et les formes de « droite » du phénomène païen. Il y a un attrait commun pour l'écologie, notamment l'écologie profonde (« *Deep Ecology* »). En effet, il existe en Europe et aux Etats-Unis une certaine droite radicale ayant de profonds liens avec les mouvements écologistes, en particulier celle qui reconnaît parmi ses ancêtres les mouvements de réforme de la vie et les premiers alternatifs allemands de la fin du XIXème siècle. Ces premiers mouvements se sont présentés comme une alternative au monde moderne et industriel qui émergeait.

Malgré son aspect traditionnel ou conservateur, cette scène musicale n'est pas hostile aux minorités sexuelles, persistance de son origine contre culturelle. Cela provient aussi de l'apport des enseignements d'Aleister Crowley. Des groupes majeurs de cette scène participent activement à la banalisation de ces pratiques. En effet, *Death in June* ou *Non*, pour citer des noms connus, ne cachent pas leur intérêt pour l'homosexualité, le fétichisme et le sadomasochisme.

[1] « Entretien avec Waldteufel », *Oméga*, *art. cit.*
[2] « Entretien avec Sol invictus », *D-Side*, n°2, janvier février 2001, p. 63.
[3] *C'est un rêve*, série I, n°3, printemps 1994, p. 3.

Ainsi, Douglas Pearce, de *Death in June*, n'a jamais caché son homosexualité. Toutefois, cette dernière s'inscrit dans un cadre particulier : viril et guerrier, héritée du *Männerbünd* théorisé par Hans Blüher. A côté de la virilité quasi spartiate était mis en avant un culte du corps, teinté de végétarisme et de naturalisme, avec un discours élitiste sous-jacent. Il est d'ailleurs fort probable que cette homosexualité virile est à l'origine de l'engouement de Douglas Pearce pour l'histoire de la S.A. et pour sa fascination pour son chef Ernst Röhm dont les inclinations sexuelles étaient connues. Cette fascination pour cette forme de virilité ne s'arrête pas à cette représentation. Le chanteur porte un intérêt certain à Jean Genet (1910-1986), le voleur poète, et à l'écrivain japonais Yukio Mishima (Hiraoba Kimitake dit 1925-1970)[1].

Les références à *Death in June* et consorts dans les milieux homosexuels ne sont peut-être pas innocentes. En effet, il existe des tentatives d'infiltrations par des groupuscules de l'extrême droite dans ces milieux, en particulier par les groupuscules proches du néo-nazi allemand, mort du S.I.D.A., Michael Kühnen (1955-1991). Ceux-ci véhiculent la thèse selon laquelle l'homosexualité créatrice de toute civilisation ne peut être reconnue que dans un cadre national-socialiste[2]. Dans une certaine mesure, certains groupes europaïens, *Death in June*, *Non* et *Neither Neither world* par exemple, ont influencé une frange de la communauté homosexuelle au sujet du fétichisme de l'uniforme, notamment S.A. et S.S.. Mais il est aussi vrai qu'une grande partie des satanistes ou luciférien de cette scène est proche des milieux fétichistes et sadomasochistes.

Du fétichisme il est facile de glisser vers le sadomasochisme. Le sadomasochisme est perçu par les groupes europaïens, « satanisant » comme *Non*, comme la mise en pratique du darwinisme social. En effet, il consiste en des rapports de domination, de dominant à dominé, du fort sur le faible. Le port de l'uniforme renforce cette idée de domination. Les images que renvoie *Non* sont explicites : le leader du groupe, Boyd Rice, est un fétichiste des uniformes qui représentent selon lui l'autorité et surtout la force, le pouvoir de soumettre. Ainsi, les pochettes de ses productions récentes, *Receive the flame* et *God and Beast*[3], sont des représentations de soumissions.

L'engagement droitier de cette scène a provoqué une répression dans certains pays européens, surtout dans les pays germaniques. Des albums ont été interdits, comme le *Brown Book* de *Death in June* en Allemagne, et des concerts ont été annulés au début des années deux mille : *Death in June* en Suisse, *Ostara* en Allemagne et aux Pays-Bas. Ces annulations ont été

[1] *Propaganda*, n° 25, New York, USA, p. 22.
[2] M. Kühnen, *National-socialisme et homosexualité*, Nantes, Ars Magna, 2004.
[3] Ces deux albums sont sortis sur Mute, Grande-Bretagne, respectivement en 1998 et en 2000.

faites sous la pression de mouvements antifascistes mais aussi sous la pression de certains édiles, notamment en Suisse. Ian Read est revenu dans un entretien sur l'action de ces groupes anti-fascistes. Selon lui, une partie des attaques est due à l'intérêt de cette scène pour le paganisme nordique[1] mais le reste des attaques est suscité par le discours national-révolutionnaire ou néo-droitier de ces groupes.

Conclusion du chapitre :

Il y a donc à partir de la fin des années quatre-vingt une dissociation nette entre G.R.E.C.E. et Nouvelle Droite, occasionnée par le départ d'un nombre important de membres fondateurs se réclamant toujours, cependant, de la Nouvelle Droite. Anne-Marie Duranton-Crabol l'a perçu lorsqu'elle écrit que « délaissé par ses plus illustres représentants, tournant au ralenti, le GRECE s'est-il dissous dans un ensemble éclaté, relevant de l'appellation ''Nouvelle Droite'' ?[2] » De plus, le G.R.E.C.E. semble alors en déclin. Selon Arnaud Imatz, l'une des raisons de celui-ci est son tiraillement entre « […] un pôle imprégné depuis toujours d'esthétisme décadentisme (admiration du dandysme de l'*homme couvert de femmes*, des mythologies de Narcisse et du surhomme s'exprimant dans la complaisance pour des figures comme Gilles de Rais ou Sade, pour ne pas parler de la banalisation des aspects les plus contestables de Montherlant ou de Gabriel Matzneff), et un pôle anti-décadent (héritier de Proudhon, de Sorel et de la tradition éthico-ascétique d'un conservatisme révolutionnaire à vocation sociale) […][3] ».

De fait, le G.R.E.C.E. a constamment évolué depuis sa fondation, modifiant ses références doctrinales. Ce mouvement a déconcerté et décontenancé ses observateurs. En effet, le temps de cerner une doctrine, celle-ci était déjà remplacée par une autre. En outre, ces modifications permanentes et le renouvellement des cadres ont éloigné le G.RE.C.E. de sa famille politique d'origine et modifié en profondeur sa nature : le G.R.EC.E. des années 2004 est étranger au G.R.E.C.E. des années 1968-72.

[1] « Fire+Ice », *L'ame Electrique*, special issue « Death in June », Grèce, 2000, p. 27.
[2] A.-M. Duranton-Crabol, *Les visages de la Nouvelle Droite*, *op. cit*., p. 248.
[3] A. Imatz, *Par-delà droite et gauche.*, *op. cit*., p. 228.

Deuxième chapitre : Les références importantes

Comme nous l'avons vu ci-dessus, la Nouvelle Droite possède un corps de références éclectiques qui lui donne son identité. Quelques-unes de celles-ci sont particulièrement polémiques. D'autres lui ont été supposées. Par conséquent, nous nous attacherons dans cette partie à mettre en lumière ces références polémiques, supposées ou réelles, et à montrer l'importance de celles-ci sur les discours passés et présents des différentes tendances de la Nouvelle Droite.

Section I/La filiation avec le nazisme

Un certain nombre de commentateurs, dont René Monzat[1], ont insisté sur les liens supposés entre la Nouvelle Droite et le nazisme. Ces démonstrations sont loin d'être toujours probantes. Pierre-André Taguieff y a consacré un fort intéressant article, « L'héritage nazi. Des Nouvelles droites européennes à la littérature niant le génocide[2] ». Cependant, cette piste ouverte ne fut jamais exploitée à fond. Une partie du discours néo-droitier peut paraître être une résurgence de celui-ci : élitisme, biologisme, racialisme et référence aux Indo-Européens. Cela d'autant plus facilement que le G.R.E.C.E. a en son sein des membres qui ont été des néo-nazis ou ont été, voire le sont encore, proches des positions nazies : Mabire, Vial, Venner… Fait aggravant, certains anciens S.S. français, Saint-Loup (Marc Augier 1908-1990), Robert Dun (Maurice Martin ?-2004), Henri Fenet (1919-2002), Yves Jeanne (?- ?), Pierre Bousquet (1919-1991) notamment, ont participé aux publications et aux activités de la Nouvelle Droite. Un ancien S.S. allemand figure même dans la liste du comité de patronage de *Nouvelle Ecole* (il y est entré en 1975). En effet, l'historien Franz Altheim (1898-1981)[3] fut un collaborateur de Heinrich Himmler (1900-1945) et un membre de l'*Ahnenerbe*[4]. Ont aussi figuré au comité de patronage de *Nouvelle Ecole* Ilse Schwidetzky (1907-1997), une raciologue nazie, et H. Reinerth (?- ?), lui aussi ancien nazi.

[1] R. Monzat, *Enquête sur la Droite extrême*, Paris, Le Monde Editions, 1992. *Cf*. le chapitre intitulé « Les ancêtres du GRECE. La pire hypothèse est la bonne », pp .238-244.
[2] P.-A. Taguieff, « L'héritage nazi », *art. cit*., p. 12.
[3] Dans le numéro 53-54, année 20003 de *Nouvelle Ecole*, il est présenté comme un historien alors qu'en 1982 (*Nouvelle Ecole*, n°38, été 1982), il est « Docteur en philosophie, docteur en droit, ancien professeur d'histoire ancienne aux universités de Francfort, de Halle/S. et de Berlin, membre correspondant de l'Institut d'archéologie de Münster ».
[4] P.-A. Taguieff, « L'héritage nazi. », *art. cit*., p. 12.

La Nouvelle Droite a eu aussi des liens avec certains anciens collaborateurs et/ou néo-nazis notoires comme Goulven Pennaod (Georges Pinault) et Savitri Devi (1905-1982). Georges Pinault fut un étrange chargé d'enseignement de la linguistique celtique à l'université de Lyon III[1]. Ce personnage assume ses positions nationale-socialistes et régionalistes (il collabore à *Bretagne Réelle*). Il a collaboré à *Nouvelle Ecole* et aux *Etudes indo-européennes*. Savitri Devi naquit à Lyon en 1905. Elle embrassa les idéaux païens nationaux-socialistes dès les années vingt. Elle partit en Inde au début des années trente à la recherche d'un paganisme aryen encore vivant. Là, elle rejoignit les nationalistes hindous et épousa un Indien. Toutefois, ce n'est qu'après la guerre qu'elle fit la propagande d'une religion « aryo-nazie » faisant d'Adolf Hitler (1889-1945) un avatar de Vishnu destiné à mettre fin à l'âge de fer et à inaugurer l'âge d'or. Elle devint alors une figure reconnue par les nazis et néo-nazis d'Europe et d'Amérique[2]. Ainsi, le solidariste Christian Bouchet a rencontré Savitri Devi lors de séjours en Inde au début des années quatre-vingt et en a gardé un souvenir très mitigé[3].

A/Une référence ambiguë vis-à-vis de la S.S.

Toutefois, cette référence au nazisme est plutôt hétérodoxe : les néo-droitiers se réfèrent aux S.S. français qui, recrutés sur le tard, ne combattirent qu'à partir de 1944 et qui furent imprégnés de l'idéologie des dernières années de la guerre, où la S.S., pour attirer des étrangers, fit l'éloge d'une aristocratie européenne. Guido Knopp montre très bien, dans son livre sur la S.S., l'évolution de l'Ordre noir : « Loin d'être un bloc soudé et monolithique, c'était un organisme complexe et dynamique, qui ne cessa de se modifier durant ses vingt année d'existence[4]. » Selon les S.S. français, Saint-Loup ou Robert Dun, la S.S. aurait tenté alors de dépasser le nationalisme étroit du N.S.D.A.P. et certains d'entre eux se seraient même opposés au nazisme. Cette thèse est aussi soutenue par Alain de Benoist pour qui la S.S contenait « le plus grand nombre d'éléments oppositionnels[5] » notamment au sein de

[1] H. Rousso, *Le dossier Lyon III*, *op. cit*., pp. 83-86.
[2] N. Goodrick-Clarke, *Hitler's priestess : Savitri Devi, the Hindu-Aryan Myth, and Neo-nazism*, New York/Londres, New York University Press, 1998, édité en France sous le titre: *Savitri Devi la prêtresse d'Hitler*, trad. J. Plantin, Saint-Genis-Laval, Akribeia, 2000. N. Goodrick-Clarke, « La renaissance du culte hitlérien: aspect mythologique et religieux du néo-nazisme », *Politica Hermetica*, n°11, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1997, pp. 167-184.
[3] C. Bouchet, « Savitri Devi Mukherji, le nazisme et la tradition », in S. Devi, *Le national-socialisme et la tradition indienne*, Avatar Editions, Les cahiers de la radicalité n°2, 2004, pp. 83-102.
[4] G. Knopp (dir.), *Les S.S. Un avertissement pour l'histoire* [2002], trad. D. Darneau, Paris, Presses de la Cité, 2004, p. 19.
[5] A. de Benoist, « Les paradoxes de la Collaboration », *Eléments*, n°100, mars 2001, p. 43.

l'*Ahnenerbe*. Le célèbre *Ahnenerbe Institut* était chargé de « gérer l'idéologie des S.S. » selon Pierre Vidal-Naquet[1]. Parmi ces éléments oppositionnels, les néo-droitiers citent le raciologue Ludwig Ferdinand Clauss (1892-1974) qui aurait sauvé des Juifs[2] et qui a « obstinément refusé de hiérarchiser les races », ce qui lui provoquera « d'être versé dans la Waffen S.S. à titre disciplinaire[3]. » Le néo-païen et nationaliste révolutionnaire Friedrich Hielscher (1902-1990) est aussi souvent cité par les néo-droitiers comme un autre exemple d'élément oppositionnel au sein de l'*Ahnenerbe*[4]. Ce dernier a toujours méprisé les nazis et a participé à des complots visant à renverser Hitler en 1944[5]. L'historien allemand Guido Knopp affirme que la forte présence de théoriciens de la Révolution Conservatrice, notamment *völkisch*, est dû au fait qu'Himmler « devait nommer à des grades élevés de la SS de nombreux pionniers des idées völkisch de la période munichoise[6]. » Cela relativise donc le caractère oppositionnel au sein de la S.S. : il y aurait bien eu une opposition mais celle-ci reste d'extrême droite.

La thèse courante, dans les milieux radicaux, d'une S.S. faisant l'éloge d'une nouvelle aristocratie a été reprise notamment dans le livre du militant néo-nazi espagnol Ernesto Mila, *Nazisme et Esotérisme*[7]. Cet auteur y développe l'idée selon laquelle la S.S. est « une caste guerrière » dont les « modèles constitutifs furent tant l'ordre des Chevaliers Teutoniques que celui du Temple[8] », une thèse reprise de l'œuvre de Julius Evola[9]. Guido Knopp nous montre que cette idée fut celle d'Heinrich Himmler dès les origines de la S.S., celui-ci voulant créer une nouvelle aristocratie s'inspirant de la caste des *Kshatriyas*, des samouraïs et des prétoriens romains[10].

Selon les néo-nazis « occultisants », il aurait existé au sein de l'Ordre noir un autre ordre composé de l'élite de la S.S., qui aurait reçu un enseignement ésotérique. En effet, Ernesto Mila affirme qu'« On y enseignait l'origine de la race germanique et les symboles

[1] P. Vidal-Naquet, *L'Atlantide. Petite histoire d'un mythe platonicien*, Paris, Les Belles Lettres, 2005, p. 127.
[2] *Eléments* reproduit l'attestation de l'Institut Yad Vashem. C. Champetier, « Ludwig Ferdinand Clauss », *Eléments*, n°89, p. 7.
[3] *Ibid*., p. 7.
[4] M. Berkmann, « Le retour des dieux : Friedrich Hielscher, essayiste politique (1926-1933) », *Nouvelle Ecole*, n°48, année 1996, pp. 99-103 et P. Bahn, « ''Intériorité et art de l'Etat'' : l'itinéraire de Friedrich Hielscher (1902-1990), *Nouvelle Ecole*, n°53-54, année 2003-2004, pp. 170-182.
[5] P. Bahn, « ''Intériorité et art de l'Etat'' : l'itinéraire de Friedrich Hielscher (1902-1990), *Nouvelle Ecole*, n°53-54, année 2003-2004, pp. 175-177.
[6] G. Knopp (dir.), *Les S.S. Un avertissement pour l'histoire*, *op. cit*., p. 122.
[7] E. Mila, *Nazisme et Esotérisme*, trad. B. Dubant, Puiseaux, Pardès, 1990. Ernesto Mila Rodrigez a été un collaborateur, à la fin des années soixante-dix, de la revue nazie française *Notre Europe*, animée par Marc Fredriksen. J. Algazy, *L'extrême droite en France (1965 à 1984)*, *op. cit*., p. 175.
[8] *Ibid*., p. 71.
[9] J. Evola, *Le fascisme vu de droite* suivi de *notes sur le troisième Reich* [1964], trad. P. Baillet, Puiseaux, Pardès, 1993, pp. 154-155.
[10] G. Knopp (dir.), *Les SS. Un avertissement pour l'histoire*, *op. cit*., pp. 123 et 134.

utilisée par elle, la mythologie et les runes[1]. » Cet auteur exprime donc le discours habituel, dans ces milieux, sur les « Mystères nazis », pour reprendre l'expression de Nicholas Goodrick-Clarke[2], véhiculés depuis les années soixante par toute une littérature occultisante à commencer par le *Matin des magiciens* du couple Louis Pauwels/Jacques Bergier[3]. Cette fascination morbide pour la S.S. et son discours ésotérico-racialo-militaire, y compris pour ses contemporains, ont été étudiés par Peter Reichel dans son essai majeur, *La fascination du nazisme*[4]. Il consacre d'ailleurs un chapitre à « L'esthétisation de l'extraordinaire : la SS[5] ». Toutefois, Ernesto Mila insiste, de façon inquiétante, sur le fait que « […] jamais la S.S. ne garda les camps de concentration[6]. » Propos qui tente de dédouaner, qui minore le rôle de la S.S., pourtant largement démontré, dans la politique d'extermination des Juifs européens et qui se trouve aux marges du négationnisme.

De fait, c'est ce nazisme occultisant qui principalement intéresse la Nouvelle Droite comme le montre les livres ou les traductions consacrés à ce sujet. Ainsi Saint-Loup, l'un des pères spirituels de la Nouvelle Droite, parle un peu de cette quête mystique de la S.S. dans son œuvre, notamment dans *Nouveaux cathares pour Montségur*[7] et dans *Götterdämmerung*[8]. Son discours sera repris dans les textes de l'entité bicéphale Jean-Michel Angebert, pseudonyme des néo-droitiers Jean Angelini et Michel Bertrand, auteurs de plusieurs livres d'« histoire mystérieuse » dans les années soixante et soixante-dix[9]. Pardès a publié, outre le livre d'Ernesto Mila cité ci-dessus, différents ouvrages sur cette question dont les livres du S.S. occultiste Otto Rahn (1904-1938), passionné par le catharisme, *Croisade contre le Graal*[10] et *La cour de Lucifer*[11] ou de l'universitaire anglais Nicholas Goodrick-Clarke[12].

Le S.S. français Saint-Loup est l'une des grandes références nazies de la Nouvelle Droite. C'est un ancien journaliste sportif, proche de l'écologie, chargé de mission de Léo Lagrange en 1936 et l'un des animateurs des Auberges de Jeunesse. A partir de 1938, il s'éloigne de la S.F.I.O. pour se rapprocher de l'extrême droite tout en restant un pacifiste

[1] E. Mila, *Nazisme et Esotérisme*, *op. cit*., p. 72.
[2] N. Goodrick-Clarke, "La renaissance du culte hitlérien », *art. cit*., pp. 167-184.
[3] L. Pauwels et J. Bergier, *Le matin des magiciens*, Paris, Gallimard, 1960.
[4] P. Reichel, *La fascination du nazisme* [1991], trad. O. Mannoni, Paris, Odile Jacob, 1993.
[5] *Ibid*., pp. 208-217.
[6] E. Mila, *Nazisme et Esotérisme*, *op. cit*., pp. 13-14 souligné par l'auteur.
[7] Saint-Loup, *Nouveaux cathares pour Montségur*, Paris, Presses de la Cité, 1968.
[8] Saint-Loup, *Götterdämmerung. Rencontre avec la Bête*, Art et Histoire d'Europe, 1986.
[9] J.-M. Angebert, *Hitler et la tradition cathare*, Paris, Robert Laffont, « Les énigmes de l'univers », 1971 ; *Les mystiques du soleil*, Paris, Robert Laffont, « Les énigmes de l'univers », 1972 ; *Les cités magiques*, Paris, Albin Michel, 1974.
[10] O. Rahn, *Croisade contre le Graal*, *op. cit*.
[11] O. Rahn, *La cour de Lucifer* [1937], trad. A. d'Apremont, Puiseaux, Pardès, 1997.
[12] N. Goodrick-Clarke, *Les Origines occultistes du nazisme*, *op. cit.*

convaincu. Sous l'Occupation, il lança avec Alphonse de Chateaubriand (1877-1951) *La Gerbe* tout en animant le mouvement des Jeunes de l'Europe Nouvelle. En 1941, cet antimilitariste rejoignit la Légion des Volontaires Français contre le bolchevisme (L.V.F.) avec le grade de sergent et se voit confier la rédaction du *Combattant français*, le journal de la L.V.F.. En 1944, il devint le rédacteur de *Devenir*, le journal des S.S. français de la division Charlemagne. Il accompagna les nazis dans leur déroute et se réfugia dans un monastère italien. A la Libération, il fut condamné à mort par contumace. Il s'installa en Argentine en 1946 où il occupa des fonctions de conseiller « technique » pour les troupes de montagne avec le grade de lieutenant-colonel. Il rentra en Europe en 1951 et en France en 1953 lors de l'amnistie où il se présenta devant la justice. Il commença une carrière d'écrivain la même année sous le nom de Saint-Loup. Cette même année il rata le prix Goncourt pour son roman, *La nuit commence au Cap Horn*, desservi par son passé. Il recommença alors une carrière de journaliste, il participa à des publications des groupes Hersant et Bourgine et écrivit une trilogie apologétique de la S.S. dans les années soixante et un « cycle des patries charnelles ». Durant cette période, il se rapprocha d'*Europe-Action*. Mais Saint-Loup fut surtout celui qui transmit l'héritage païen de la S.S. aux régionalistes de l'après-guerre et notamment aux animateurs du G.R.E.C.E.

B/Des divergences importantes

Les références nazies apparaissent au grand jour lorsqu'il s'agit des études indo-européennes. Ainsi, Robert Steuckers a traduit et fait publier, via les Editions Pardès, un texte sujet à caution : *Religiosité indo-européenne* de Hans F.K. Günther[1], un anthropologue racialiste allemand ayant adhéré au nazisme, malgré une critique de celui-ci et de son chef[2]. En effet, Hans F.K. Gunther fut, durant les années vingt le principal théoricien de l'«anthroposociologie» en Allemagne. Il publia en 1922 un texte, la *Raciologie du peuple allemand*, qui allait fournir une partie du credo racial du Troisième Reich dans lequel il affirmait le métissage, le « batardage », généralisé des Européens. Cet extrémisme choqua une partie des nazis dont Friedrich Merkenschlager (1892-1968), un compagnon de route du mouvement. Hans F.-K. Günther affirma, en outre, l'existence de plusieurs «races» en Allemagne plus ou moins métissée, le maximum de pureté se trouvant au Nord et la plus corrompue au Sud du Reich : la Nordique, La Phalienne, l'Orientale et la Dinarienne, le

[1] H. F. K. Günther, *Religiosité indo-européenne* [1934], trad. R. Steuckers, Pardès, Puiseaux, 1987.
[2] H. F. K. Gunther, *Mon témoignage sur Adolf Hitler* [1969], trad. E. Popelier, Puiseaux, Pardès, 1990.

maximum de pureté se situant dans la Nordique (Poméranie) et le minimum dans la race Dinarienne (correspondant à l'Autriche), le reste de l'Europe étant partagé en six autres «races». Il affirmait aussi que le noyau nordique authentique et vraiment pur du Reich ne comprenait qu'un dixième de sa population. Il postula aussi que le danger social résidait, non dans la coexistence de « races » différentes, mais dans leur métissage y compris entre les «races» allemandes. La race nordique de l'aryen authentique était, selon lui, en état de siège. Le premier responsable de métissage était le christianisme qui avait proclamé l'égalité de tous les hommes à l'image de Dieu. Il fut soutenu sur ce sujet par Alfred Rosenberg (1893-1946), qui le décora en 1941[1], et par Walter Darré (1895-1953), Heinrich Himmler et Arthur Dinter (1876-1948). En 1930, Wilhelm Frick (1877-1946), le ministre de l'intérieur de Thuringe, l'imposa à l'université d'Iéna comme professeur d'«anthroposociologie»[2]. Hans F.-K. Günther entretiendra dans la seconde moitié des années soixante des liens avec de futurs grécistes[3]. *Nouvelle Ecole* fera part de son décès[4].

Durant les années quatre-vingt, le rapport vis-à-vis du nazisme évolua : l'ambiguïté existant dans les années soixante-dix disparaît à la fin de la décennie suivante, notamment au sein du G.R.E.C.E et chez Alain de Benoist[5]. Toutefois, certains garderont ces liens : Philippe Conrad, Pierre Vial, Jean Mabire, Jean-Jacques Mourreau, Michel Marmin, Jean-Claude Valla font partie de l'Association des Amis de Saint-Loup. Jean Mabire et Pierre Vial écrivirent des éloges de Saint-Loup lors de son décès[6]. De même Jacques Marlaud, alors président du G.R.E.C.E. lui fit un vibrant hommage lors de son décès[7]. Par ailleurs, Jean Mabire sous-entend, dans sa contribution à l'ouvrage collectif *Païens !*, son intérêt pour le nazisme : « Pendant quelques années, je me suis livré corps et âme à certaines formules que je ne renie pas (comme beaucoup d'autres). Et dans une langue que je ne parlais pas, me contentant de mots de passe : *Gottglaubisch, Weltanchauung, Blut und boden, Ahnenerbe*. Tout cet univers je le découvrais pêle-mêle, dans des mois fiévreux, sous le soleil noir d'un été brûlant. Disons que je mélangeais un peu politique, religion et esprit guerrier. Comme le bonheur pour Saint-Just, le paganisme était une idée neuve en Europe[8]. » Ce « nazisme païen » se retrouve aussi chez

[1] P.-A. Taguieff, « L'héritage nazi. », *art. cit*., p. 10.
[2] E. Conte et C. Essner, *La quête de la race*, Paris, Hachette, 1995.
[3] P.-A. Taguieff, « L'héritage nazi. », *art. cit*., p. 10.
[4] *Nouvelle Ecole*, n°6, hiver 1968-1969, p. 89 cité in P.-A. Taguieff, « L'héritage nazi. », *art. cit*., p. 9.
[5] A. de Benoist, *Nazisme et communisme., op. cit*.
[6] J. Mabire, « Saint-Loup. Le romancier hors-la-loi », in *Que Lire ?*, t. 1, Lyon, Irminsul, 2002, pp. 269-272 et P. Vial, « L'Homme du Grand Midi. Saint-Loup », in *Rencontre avec Saint-Loup*, Paris, Les Amis de Saint-Loup, 1991. Réédité in *Une terre, un peuple*, *op. cit*., pp. 221-224.
[7] J. Marlaud, « Message d'ouverture » in les Actes du XXIVe colloque national du G.R.E.C.E., *Nations et Empires. Histoire et concepts*, qui s'est tenu le 24 mars 1991 à Paris, p. 6.
[8] J. Mabire, « Itinéraire païen », Collectif, *Païens ! Cheminements au cœur de la véritable spiritualité de l'Europe*, Saint Jean des Vignes, Editions de la Forêt, 2001, pp. 110-111.

Pierre Vial. En effet, celui-ci précise dans son livre, *Une terre, un peuple*, que c'est Saint-Loup qui est à l'origine de son paganisme[1]. Pierre Vial fut aussi l'ami du S.S. français Robert Dun[2]. Il lui écrivit même la préface de sa traduction commentée d'*Ainsi parlait Zarathoustra*[3]. Lors de son décès, il lui écrivit un article hommage dans *Terre et peuple*, « En mémoire/Mon camarade Robert Dun[4] ».

Néanmoins, Pierre Milza estime que le discours de la Nouvelle Droite des années quatre-vingt n'est pas une nouvelle version « plus ou moins aseptisée du national-socialisme[5] ». En effet, « Les éléments de référence, écrit-il, ne manquent pas : une conception de l'histoire reliée au mythe aryen, un néo-paganisme rejetant l'héritage judéo-chrétien, une raciologie fondée à la fois sur l'anthropologie physique, la ''psychologie des peuples'' et la théorie des ''génies créateurs de créateurs de civilisations'', l'attachement au passé nordique de l'Europe, à l'esthétique wagnérienne, à un hellénisme repensé par la culture allemande (la statuaire d'Arno Breker occupe une place de choix dans le ''musée imaginaire'' de la Nouvelle Droite), etc. : tout cela est présent dans les deux cultures politiques, mais avec des différences d'intensité et d'intentionnalité telles qu'il serait inexact et injuste de réduire la pensée néo-droitière de cette époque à une résurgence du nazisme parée des oripeaux de la respectabilité. Il y a dans les fascismes une volonté totalitaire de formatage des individus sur un modèle unique qui est aux antipodes de la pensée néo-droitière, laquelle s'accommode également assez mal de la statolâtrie et du culte de la personnalité qui ont caractérisé les expériences mussolinienne et hitlérienne[6]. » Cela dénote une évolution chez Pierre Milza qui affirmait ce lien dans son essai sur *Les fascismes*[7].

[1] P. Vial, *Une terre, un peuple*, *op. cit*., pp. 128-129.
[2] *Ibid*., pp. 218-220. R. Dun a aussi participé au livre collectif impulsé par P. Vial, *Païens !*, op. cit., pp. 53-67.
[3] F. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Traduction et commentaire de R. Dun, Art et histoire d'Europe, 1988.
[4] Pierre Vial, « En mémoire/Mon camarade Robert Dun », *Terre et peuple*, n°11, printemps 2002.
[5] P. Milza, *L'Europe en chemise noire.*, *op. cit*., p. 206.
[6] *Ibid*., p. 206.
[7] P. Milza, *Les fascismes*, Seuil, collection « points », 1991.

Section II/La filiation avec la Révolution Conservatrice

La Nouvelle Droite ne se présente donc pas comme un avatar du nazisme, elle s'inscrirait plutôt dans la filiation de la Révolution Conservatrice allemande. Cette filiation est d'ailleurs ouvertement revendiquée : Ernst Jünger, Oswald Spengler, Carl Schmitt, pour ne citer que les plus importants font partie de leurs références. En effet, parmi les membres historiques de la Nouvelle Droite il y a un certain nombre de spécialistes de la Révolution conservatrice dont Dominique Venner[1], Alain de Benoist[2] et Robert Steuckers[3]. Alain de Benoist a, aussi via les Editions Copernic et la collection « Révolution conservatrice » des Editions Pardès, a réédité des textes de Werner Sombart (1863-1941)[4], Ernst Niekisch (1889-1967)[5], Carl Schmitt[6], Oswald Spengler[7], Arthur Moeller van den Bruck(1876-1925)[8]… et des études sur le sujet dont une biographie de Martin Heidegger[9] et l'important essai d'Armin Mohler[10].

A propos de cette collection, *Eléments* affirme, dans une publicité pour la « bibliothèque du XXIe siècle », qu'elle « [….] est sans aucun doute l'un des phénomènes idéologiques les plus méconnus et pourtant les plus riches d'enseignements de l'histoire intellectuelle du XXe siècle. [...] Dans la première moitié du siècle, ces auteurs ont médité sur les grandes questions qui agitent notre temps: la technique, l'Etat, la ville, l'identité, la guerre, la crise religieuse, le marxisme et le libéralisme, la justice sociale, la question nationale et l'édification européenne, etc. Leurs analyses, leurs suggestions, leurs projets se révèlent aujourd'hui d'une surprenante actualité. Mouvement intellectuel, la Révolution Conservatrice

[1] D. Venner, *Histoire d'un fascisme allemand. Les corps francs du Baltikum et la Révolution*, Pygmalion/Watelet, Paris, 1996.

[2] A. de Benoist, *Ernst Jünger, une bio-bibliographie*, Guy Trédaniel, Paris, 1997 ; *Bibliographie de Carl Schmitt/Ernst Jünger*, L'Âge d'Homme, Lausanne, à paraître, *Moeller van den Bruck o la Rivoluzione Conservatrice*, Tridente, La Spezia, Italie, 1981.

[3] Robert Steuckers est un spécialiste de la pensée vitaliste allemande. Il est le traducteur de Friedrich Georg Jünger (1898-1977), le frère cadet d'Ernst Jünger. Il a aussi fait publier un livre sur les *Wandervögel* chez Pardès, Puiseaux, 1984 réédité par la suite à Saint-Étienne/Forez, A.C.E., 2001 : K. Höffkes, *Wandervögel. Révolte contre l'esprit bourgeois*. Ce texte est suivi d'un recueil d'articles sur le même thème publiés dans *Vouloir*.

[4] W. Sombart, *Le socialisme allemand* [1938], trad. G. Welter, Puiseaux, Pardès, 1990.

[5] E. Niekisch, *« HITLER –une fatalité allemande » et autres écrits nationaux-bolcheviks* [1932], trad. I. Mieulet, Puiseaux, Pardès, 1991.

[6] C. Schmitt, *Terre et Mer. Un point de vue sur l'histoire mondiale* [1941], J.-L. Pesteil, Paris, Le Labyrinthe, 1985 et C. Schmitt, *Du politique « légalité et légitimité » et autres essais* [1930-1960], trad. P. Linn, B. Krock, J.-L. Pesteil, W. Gueydan de Roussel, R. Kirchhof, J. Chavy et P. Baillet, Puiseaux, Pardès, 1990.

[7] O. Spengler, *Années décisives* [1934], trad. R Hadekel-Bogdanovitch, Paris, Copernic, 1980. O. Spengler, *Ecrits historiques et philosophiques. Pensées*, trad. H. Plard, Paris, Copernic, 1980.

[8] A. Moeller van den Bruck, *La révolution des peuples jeunes* [1916-1923], trad. J.-P. Allard, Puiseaux, Pardès, 1993.

[9] S. Vietta, *Heidegger, critique du national-socialisme et de la technique* [1989], trad. J. Ollivier, Puiseaux, Pardès, 1993.

[10] A. Mohler, *La Révolution Conservatrice en Allemagne de 1918 à 1932* [1950], trad. H. Plard et H. Lipstick, Pardès, Puiseaux, 1993.

fut aussi une expérience existentielle d'une incomparable richesse : ses mouvements de jeunesse, ses organisations paysannes, ses ''sociétés d'hommes'', ses cercles religieux furent autant d'aventures collectives dont l'histoire mérite d'être connue. A découvrir, à faire découvrir[1]. »

Par conséquent, *Eléments* a publié différents articles sur ce courant de pensée[2]. En outre, la revue de référence du G.R.E.C.E., *Nouvelle Ecole* a consacré des numéros à Carl Schmitt[3] et à Ernst Jünger[4], sans compter ceux sur tel ou tel aspect de la Révolution Conservatrice. Cette revue contient aussi une recension des textes (bibliographie, rééditions, travaux universitaires, etc.) concernant ces deux auteurs.

Dans la même mouvance, la revue belge païenne *Antaïos* comporte, elle aussi, une rubrique sur Ernst Jünger (« Jüngeriana »), l'animateur de la revue étant un admirateur de l'écrivain allemand qui n'hésite pas à se placer sous son patronage : « Mon plus beau succès est évidemment la reconnaissance d'Ernst Jünger, qui m'a écrit à plusieurs reprises pour m'encourager et qui a fait savoir à l'un de mes amis qu'il lisait *Antaïos* ''avec plaisir et approbation''[5]. » En effet, Ernst Jünger a encouragé Christopher Gérard : « Merci pour *Antaïos*, 3. Le numéro, une fois de plus, est excellent. Espérons qu'il aura encore beaucoup d'autres livraisons[6]. » De fait, cette revue est une réactivation d'une revue éponyme fondée en mai 1959 par Jünger et Mircea Eliade[7].

L'un des intérêts de la Nouvelle Droite pour la Révolution Conservatrice vient d'Armin Mohler, l'inventeur de l'expression « révolution conservatrice » et le précurseur des recherches sur cette nébuleuse, qui fut un proche de la Nouvelle Droite[8]. En effet, il fit découvrir aux néo-droitiers, à la fin des années soixante, « l'image d'une ''droite'' de conviction qui n'était ni libérale ni nazie –et très modérément chrétienne ![9] » Les places essentielles reviennent assurément à Nietzsche, un précurseur de la Révolution Conservatrice, à Martin Heidegger,

[1] *Eléments*, n°80, juin 1994, p. 26.
[2] Dont A. Mohler, « Portrait d'un ''apolitique'' », *Eléments*, n°12, septembre novembre 1975, p. 38-39 ; G. Faye et R. Steuckers, « La leçon de Carl Schmitt », *Eléments*, n°39, été 1981, pp. 61-66 ; A. de Benoist/R. de Herte, « Un poète de la Révolution conservatrice », *Eléments*, n°62, printemps 1987, p. 49 ; F. Lapeyre, « Niekisch, un destin allemand », *Eléments*, n°73, hiver printemps 1992, pp. 32-33 ; A. de Benoist, « L'affaire Carl Schmitt », *Eléments*, n°110, octobre 2003, pp. 24-34.
[3] *Nouvelle Ecole*, n°44, 1991.
[4] *Nouvelle Ecole*, n°48, 1995.
[5] C. Gérard, *Parcours païen*, *op. cit*., p. 42.
[6] E. Jünger, *Soixante-dix s'efface*, t. V, journal 1991-1996, trad. J. Hervier, Paris, NRF Gallimard, 2004, p. 164.
[7] Ernst Jünger et Mircea Eliade ont fondé en mai 1959 la revue *Antaïos. Zeitschrift für eine neue Welt* (« Antaïos. Périodique pour un monde nouveau ») qui paraîtra jusqu'en mars 1971. Selon Hans Thomas Hakl, l'éditeur réel de la revue était, en fait, Philipp Wolff-Windegg. H. T. Hakl, « Nouveaux ouvrages en langue allemande », *Politica Hermetica*, n°18, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2004, p. 176.
[8] Il fit partie du comité de patronage de *Nouvelle Ecole*.
[9] A. de Benoist, « Armin Mohler ou le regard du peintre », *Eléments*, n°110, p. 57.

abondamment cités par A. de Benoist, à Moeller van den Bruck, auteur du *Troisième Reich*, qui reprocha à Hitler d'avoir perverti ses conceptions, mais aussi à Oswald Spengler, Ernst Jünger. D'ailleurs, Pierre-André Taguieff affirme que le recours à la philosophie de Martin Heidegger, qui se situait dans la mouvance révolutionnaire conservatrice, permit à Alain de Benoist à la fin des années soixante-dix, « une reformulation du néo-paganisme[1] ». Lors du décès de Mohler, les néo-droitiers ont reconnu ce qu'il lui devait[2].

A/Qu'est-ce que la Révolution Conservatrice ?

L'expression « Révolution Conservatrice » est ambiguë. Ainsi, comme le fait remarquer Pierre-André Taguieff, la notion de « révolution conservatrice » renvoie chez certains à la « pensée traditionnelle » de René Guénon/Julius Evola, alors qu'elle se réfère chez d'autres, à Ernst Niekisch/Ernst Jünger/Martin Heidegger[3]. Cependant, il est possible d'étendre sous ce vocable d'autres courants de la Droite de l'entre deux guerres. Nous pouvons, sans être ridicules, mettre dans cette catégorie des mouvements aussi divers que les traditionalistes comme Julius Evola, ce dernier ayant eu des relations suivies avec des membres de la Révolution Conservatrice comme l'a bien montré le texte de H.T. Hansen, *Julius Evola et la « révolution conservatrice » allemande*[4], la Garde de Fer de Corneliu Codreanu (1899-1938), le national-syndicalisme de Ledesma Ramos (1905-1936),… Armin Mohler a même affirmé que Charles de Gaulle aurait pu y être classé[5]… Cela tend donc à une certaine confusion.

La « Révolution Conservatrice » est un courant de pensée, avant tout culturel, qui s'est développé en Allemagne après 1918 en opposition à la République de Weimar et qui se caractérisait par un refus de la démocratie et du parlementarisme. La « conception du monde » révolutionnaire-conservatrice se réclamait de l'idéalisme ou du spiritualisme, voire du vitalisme et se proposait de reconstituer une société sur la base de communautés naturelles structurées et hiérarchisées, menées par une nouvelle aristocratie du mérite et de l'action. Ses racines plongent dans le romantisme, en réaction contre le processus de « modernisation »

[1] P.-A. Taguieff, *Sur la Nouvelle droite*, *op. cit*., p. 249.
[2] A. de Benoist, « Armin Mohler ou le regard du peintre », *art. cit.*, p. 57 et E. Büchel, « Armin Mohler, l'historien de la *Révolution conservatrice* », *Nouvelle Revue d'Histoire*, n°8, septembre octobre 2003, pp. 22-23.
[3] P.-A. Taguieff, *Sur la Nouvelle droite*, *op. cit*., p. 41.
[4] H.T. Hansen, *Julius Evola et la « révolution conservatrice » allemande*, trad. L. Eberhard, Montreuil-sous-Bois, Association « Les Deux Etendards », 2002.
[5] « Entretien avec Armin Mohler », *Eléments*, n°80, juin 1994, p. 12.

déclenché par les Lumières et la révolution industrielle. Le romantisme politique qui en découle se caractérisait, sommairement, à la fin du XIXe siècle, par le refus du rationalisme, de l'industrialisation, de l'urbanisation, du libéralisme ainsi que des valeurs conservatrices traditionnelles, dont le christianisme, au profit d'une vision mythifiée d'une société organique. Le but affiché de balayer « les structures artificielles ou non allemandes[1] ». Sa vision du monde (*Weltanschauung*) se fondait sur une vision pessimiste et cyclique de l'Histoire, influencée par la philosophie de Nietzsche. Elle se caractérisait aussi par un pessimisme culturel (le *Kulturpessimismus*). Le plus connu des précurseurs de ce pessimisme culturel fut Paul de Lagarde (Paul Anton Bötticher 1827-1891) qui contribua à « créer l'idéalisme de l'anti-modernité[2] ». Pour cet auteur, la modernité était le facteur de la décadence de l'Allemagne. Les idéaux de Paul de Lagarde furent vulgarisés par la revue *Hammer* publiée depuis 1901 par le vieux théoricien raciste Theodor Fritsch (1852-1933)[3], grand admirateur du premier[4].

En 2001, soit quatre-vingt ans après l'essor de la Révolution Conservatrice, Jérémie Benoit affirme, dans des termes identiques, que : « La pensée, l'évolution des sociétés, fonctionnent en effet d'une manière similaire, par lente dégradation, jusqu'à la décadence suivie d'une régénération. Cependant, si la notion de décadence trouve sa nécessité et son explication dans l'observation des faits soumis à la logique du cycle, il n'empêche que l'homme ne peut se satisfaire de la dégénérescence des idéaux. Seule la lumière positive doit être recherchée, parce qu'elle est l'essence de l'homme livré à l'univers[5]. » Cette vision pessimiste de l'histoire à souvent pour corollaire, un esprit révolutionnaire (d'ailleurs les partisans de cette pensée sont souvent appelés les « traditionalistes-révolutionnaires ») : « Dans un monde aux valeurs inversées, dans une période d'interrègne, il convient de se référer aux idées éternelles, incontournables, de l'humanité, afin de repositiver l'univers. Ainsi, le terme révolution est à prendre dans son sens circulaire, cosmique, aussi bien que dans son sens politique[6]. »

Friedrich Nietzsche exerça une influence considérable sur les mouvements de jeunesse, qui antisocialistes autant qu'antibourgeois et antichrétiens, préparèrent et préfigurèrent bien des aspects de l'Allemagne de l'après Première Guerre mondiale. Il contribua à ruiner auprès de la jeunesse le prestige des universités, accusées d'enseigner un rationalisme desséché, sans lien

[1] L. Dupeux, *Histoire culturelle de l'Allemagne 1919-1960*, Paris, P.U.F, 1989, p. 47.
[2] J. Favrat, « Conservatisme et modernité : le cas de Paul de Lagarde », in L. Dupeux (dir.), *La « Révolution Conservatrice » dans l'Allemagne de Weimar*, Paris, Kimé, 1992, p. 99.
[3] *Cf*. infra.
[4] L. Dupeux, « ''Révolution Conservatrice'' et modernité », in *La Révolution conservatrice dans l'Allemagne de Weimar*, *op. cit*., p. 17.
[5] J. Benoit, « La notion de cycle », *Antaïos*, n°16, 2001, p. 85.
[6] *Ibid*. p. 87.

avec la vie véritable, de s'attacher à une science plus préoccupée de disséquer que de proposer une compréhension profonde de l'humanité. Il pensait que l'Allemagne était en voie de manquer à sa destinée, en manquant à l'idéalisme allemand. Il protesta contre l'hégémonie de la Prusse et contre l'abus de la discipline prussienne. Il reprocha aussi à la grande bourgeoisie de n'avoir pas constitué d'élite véritable, de manquer de tout dévouement à l'Etat et d'user de son influence politique en vue du seul profit matériel et d'un bonheur médiocre. C'est dans ce contexte qu'il s'opposa à Richard Wagner, à son extrémisme et à son prussianisme qu'il fustigea dans *Zarathoustra* et dans *Nietzsche contre Wagner*.

En effet, l'Allemagne wilhelminienne s'est singularisée, à partir de la seconde moitié du XIXe siècle, par une prolifération d'initiatives non-conformistes de réformes telles que les communautés à la campagne, les *Wandervögel* (« Les oiseaux migrateurs »), une sorte de scoutisme, les foyers de pédagogie active, le naturisme, le végétarisme... Ces mouvements sont, dès les origines, divisés en deux tendances opposées : une tendance libertaire qui donnera naissance à l'expérience de Monte Verità, près d'Ascona en Suisse, et qui influencera des personnes comme Erich Mühsam (1878-1934)[1] et comme le futur prix Nobel Hermann Hesse (1877-1962). La seconde tendance est v*ölkisch*[2]. C'est de cette époque que datent les premières plaintes contre la pollution de l'air et de l'eau[3]. Le végétarisme est, d'ailleurs, mis à l'honneur tout le naturisme revitalisant (les « bains de lumières ») et les médecines douces par ces premiers alternatifs. L'expression « L'alternative 1900 », inventée par Louis Dupeux, concerne les expériences alternatives et libertaires qui ont vu le jour en Allemagne, Autriche et Suisse à l'aube du XXe siècle. La tentative la plus connue est née en Suisse à Monte Verità. La bourgeoisie y était vivement critiquée malgré le fait que cette alternative fusse née sous son impulsion, les familles fortunées envoyant leurs enfants chez les *Wandervögel*[4], qui était aussi la structure la plus importante, en effectif, des mouvements de la jeunesse. Le programme de ces derniers consistait en excursions, en la découverte d'une vie saine dans la nature, la camaraderie (en réaction aux relations hypocrites de la bourgeoisie) et en soirées passées auprès d'un feu de camp. Cependant « [le] « mouvement de la jeunesse » (*Jugendbewegung*),

[1] F. Muller, « Erich Mühsam, un écrivain libertaire contre le fascisme », in A. Combes, M. Vanoosthuyse et I. Vodoz, *Nazisme et Anti-nazisme dans la littérature et l'art allemand 1920-1945*, Lille, Septentrion, 1986, pp. 145-157.

[2] Le terme « völkisch », réputé intraduisible en français, l'est souvent par « raciste ». La racine « Volk » signifie « peuple », mais son sens va au-delà de celui de « populaire ». Il peut être compris comme nostalgie folklorique et raciste d'une préhistoire allemande mythifiée. C'est en essayant de le traduire que la langue française s'est enrichi des mots « raciste » et « racisme ». P.-A. Taguieff, *La force du préjugé*, *op. cit*., pp. 122-132.

[3] L. Dupeux, « La version ''Völkisch'' de la première ''alternative'' 1890-1933 » in *La Révolution conservatrice dans l'Allemagne de Weimar*, *op. cit.*, p. 187.

[4] Le mouvement *Wandervögel* a été fondé en 1896, par des jeunes gens de la petite bourgeoisie. C'était, à l'origine, un petit club sans programme. Il regroupa rapidement des idéalistes, des excentriques, des racistes et des conspirateurs, des croyants en rupture de ban et des païens mystiques.

qui se veut un rejet de la sécurité bourgeoise, les mouvements de réforme qui naissent au même moment et qu'accompagnent des phénomènes sectaires, le vitalisme et une tendance de plus en plus manifeste à l'irrationalité, tels sont les phénomènes qui traversent la bourgeoisie et qui, en tant que déviation partielle, préservent l'ensemble de la structure bourgeoise. Le marginal est toléré tant qu'il ne mette pas en danger cette structure. Cela vaut pour l'acceptation des juifs assimilés comme pour les marginaux de Monte Verità, les partisans du naturisme, les anthroposophes et les autres mouvements néo-religieux qui n'ont encore fait l'objet d'aucune étude systématique[1]. » Ces expériences et leurs idéaux permirent l'essor de la « Révolution Conservatrice » dans l'immédiat après-guerre.

Si la « Révolution Conservatrice » domina manifestement le climat culturel de la droite allemande entre 1918 et 1933, elle fut cependant beaucoup trop divisée en chapelles opposées, en dissidences permanentes, en une multitude de formations comprenant trois membres et une table et publiant leur propre journal (dans lequel elles appellent bien sûr toutes à l'union), pour avoir une quelconque influence sur le terrain politique. En effet, elle fut un entrelacs de personnalités, un ensemble de réseaux, partis, cercles, ligues, journaux, etc. où les liens personnels l'emportaient sur tous les autres sans pour autant cesser d'appartenir à la mouvance. Armin Mohler recensait dans une liste non exhaustive plus de 430 groupes, ligues…

Le fonctionnement des groupes de la « Révolution Conservatrice » était, parfois, calqué sur la franc-maçonnerie, voire même hérité d'un passage au sein de l'une des multiples structures ésotérico-politiques qui foisonnaient en Allemagne entre 1880 et 1930 : initiation du novice aux idées diffusées, sélection par cooptation et enquête sur le postulant : religion, mœurs et morphologie[2] : couleur des yeux et des cheveux, par exemple. En outre, comme Hans Mommsen l'affirme : « Les dénominations varient et témoignent d'une grande imprécision (ligue, ordre, société, club). Reichs Hammerbund, Dürerbund, Germanenorden, Thulegesellschaft, Juniclub, Herrenclub [...]. Toutes ces organisations, dont le nombre et les métamorphoses rendent vain tout essai d'inventaire, se caractérisent par un recours à des formes associatives pré-libérales, qui, à la liberté d'adhésion et de recrutement, substituent les principes de la cooptation, de l'admission ritualisée des nouveaux membres et d'une existence à la marge de l'espace public[3]. » Ainsi, la plus ancienne des ligues (*Bund*) est la Ligue de la germanité pure (*Bund fur reines Deutschtum*), fondée vers 1894. Très proche de la Ligue

[1] L. Dupeux, « La version ''Völkisch'' de la première ''alternative'' 1890-1933 », in *La Révolution conservatrice dans l'Allemagne de Weimar*, *op. cit,* p. 187.
[2] K. D. Bracher, *Hitler et la dictature allemande*, trad. F. Staschitz, Bruxelles, Complexe, 1995, pp. 120-125.
[3] H. Mommsen, *Le national-socialisme et la société allemande* [1991], trad. Françoise Laroche, Paris, M.S.H., 1997, p. 7.

pangermaniste[1], elle préconise de renouer avec la tradition ancestrale par l'institution d'un culte germanique fondé sur la reconnaissance d'un rapport direct entre chaque individu et son Créateur.

L'éclatement de cette nébuleuse, le nombre des groupes et leurs métamorphoses rendent vain tout essai d'inventaire exhaustif : ce courant de pensée regroupait des personnes aussi différentes que les écrivains Thomas Mann (1875-1955) dans un premier temps, Stefan George (1868-1933), Gottfried Benn (1886-1956), Ernst von Salomon et Ernst Jünger, les philosophes Oswald Spengler et Martin Heidegger, le père de la géopolitique Karl Haushofer (1869-1946), l'économiste Werner Sombart, les juristes Carl Schmitt et Friedrich Hielscher, le pédagogue Alfred Bäumler (1887-1968) ou les activistes politiques Edgard Julius Jung (1894-1934), Arthur Moeller van den Bruck et Ernst Niekisch…. Mais droite classique, « Révolution Conservatrice », courant *völkisch* ou solidarités issues des Corps Francs, aucune de ces appartenances n'était fermée sur elle-même car s'il existe, en effet, des divisions internes, des lignes de fracture, elles sont en même temps autant de passerelles vers les autres courants.

Armin Mohler, l'inventeur de l'expression « Révolution Conservatrice » distinguait dans sa thèse[2] cinq « images conductrices » présentes au cœur de cette nébuleuse : les *völkischen* ; les « jeunes-conservateurs » ; les « nationaux révolutionnaires » ; les *Bundichen* (les « ligueurs ») et le « mouvement paysan » (appellation qui se rapporte au soulèvement paysan de la province du Schleswig-holstein, région limitrophe du Danemark, à partir de 1928). Louis Dupeux retenait lui aussi cinq principaux clivages mais ces derniers étaient différents de son prédécesseur. En premier lieu le clivage qui sépare les partisans attardés, mais très nombreux, du « pessimisme culturel », d'une part, et les tenants d'une pseudo modernité d'autre part. Un second clivage, à dominante politique, et qui n'est pas sans rapports avec le précédent, sans toutefois se confondre avec lui, sépare les partisans d'une société vraiment « organique » de ceux qui penchent vers une société « organisée ». Un troisième clivage, à dominante socio-économique, sépare les partisans d'une « révolution » purement politique et culturelle de ceux qui envisagent en outre des transformations socio-économiques concrètes, c'est-à-dire qui remettent en cause la libre entreprise et la propriété privée dans leur existence même. Un quatrième clivage s'observe dans un domaine que les intéressés considèrent comme primordial : celui de la politique étrangère. Il s'agit ici prioritairement de situer l'Allemagne entre un Occident prétendu « sénile » et un Orient prétendu « jeune » ou « barbare ». Le problème principal est alors celui du sens à donner à la notion d'« orientation vers l'Est » et

[1] *Cf*. M. Korinman, *Deutschland über alles. Le pangermanisme 1890-1945*, Paris, Fayard, 1999.
[2] Cette thèse de doctorat, soutenue à Bâle en 1949, fut publiée pour la première fois en 1950 sous le titre *Die Konservativ Revolution in Deutschland 1918-1932*. Dernière édition en 2002, Stocker Verlag, Stuttgart.

plus particulièrement de l'attitude à adopter vis-à-vis d'une Russie devenue marxiste. Un dernier et très profond clivage sépare ceux que l'on appelle les *völkischer* et ceux qu'on peut sans doute appeler les penseurs préfascistes[1].

B/Les principaux courants ayant influencé la Nouvelle Droite

Les « jeunes conservateurs » comme Oswald Spengler, reprennent la filiation des théoriciens du *Kulturpessimismus* de la fin du XIXe siècle et, héritiers de la réaction romantique à la Révolution française, considèrent avec détachement le *Déclin de l'Occident*. D'autres veulent dépasser ce « pessimisme » et croire en un avenir moins sombre. Ainsi, Arthur Moeller van den Bruck, va se faire, avec son ouvrage *Le Troisième Reich*, le théoricien d'une véritable « révolution », d'un mouvement qui ne se contente plus d'analyser la décadence de l'extérieur, mais cherche à lutter pour pouvoir reconstruire.

Celui-ci se veut avant tout conservateur et non réactionnaire. Il s'agit pour lui de gagner la révolution à venir, révolution nécessaire pour sortir du faux ordre bourgeois comme de la fausse révolution marxiste, et ainsi de « faire de la guerre et de la révolution un moyen d'apporter une solution politique à des problèmes de notre histoire qui n'auraient jamais pu être résolus sans la guerre et la révolution ». Pour cela, contre le libéralisme qui ne peut que ruiner la nation, économiquement à l'extérieur comme spirituellement à l'intérieur, le « socialisme allemand » devrait, grâce à la participation d'un peuple à son destin dans une démocratie organique, permettre l'avènement d'une société future, le Troisième Reich. Arthur Moeller van den Bruck se suicidera en 1925, mais ses idées continueront d'influencer nombre d'intellectuels réunis dans les fameux *Juni-Klub* puis *Herrenklub*. L'un des héritiers de cet auteur est Edgard Julius Jung dont la doctrine est aussi influencée par le penseur autrichien corporatiste et chrétien, Othmar Spann (1878-1950). La doctrine de E.J. Jung prône l'instauration d'un Etat organique corporatisme débarrassé de la lutte des classes et de la démocratie représentative au profit d'un retour à un nouveau Moyen-Âge dans lequel un nouveau Saint Empire Romain Germanique fédérerait l'Europe centrale tandis que Carl Schmitt théorise l'Etat « total ».

Une frange de la Révolution Conservatrice, constituée par la « génération du front » de la Grande Guerre et par les anciens des corps francs, représentée notamment par Ernst et

[1] L. Dupeux, « ''Révolution Conservatrice'' et modernité » in *La « révolution conservatrice » dans l'Allemagne de Weimar*, *op. cit*., pp. 17-43.

Friedrich Georg Jünger, prône pour sa part l'acceptation totale de la modernité et son dépassement, se séparant ainsi du courant du *Kulturpessimismus*. En outre, il se différencie aussi de la nostalgie völkisch : il n'attend rien d'un retour romantique et fascinant à l'enracinement rural. Cependant, « [dans] le même temps, la pensée néo-conservatrice, dont il ne faut pas sous-estimer l'écho dans les milieux intellectuels, voulait revenir à l'avant 1789 et abolir ainsi non seulement les formes politiques libérales, mais aussi l'individualisme bourgeois qu'elles présupposent[1]. » Pour ces auteurs, c'est au Travailleur jüngerien que reviendrait l'organisation du monde nouveau et de l'Etat « Total » jüngerien, c'est lui qui devrait en être la Figure, et cette volonté de dépassement de la modernité ne sera pas sans influencer leur conception des rapports entre politique et économie. Cette catégorie très largement majoritaire, des « nationaux révolutionnaires », n'envisagent nullement de porter atteinte au capitalisme privé, si ce n'est pour l'englober dans des corporations de types divers, à égalité de dignité avec le monde du travail. Le nationalisme-révolutionnaire vise à l'instauration d'un ordre nouveau qui permettra, par l'utilisation de procédés modernes (propagande, organisation des masses), par le développement des grandes passions politiques contemporaines (nationalisme et même socialisme), de revenir à un ordre naturel, organique, orienté par la vie et non par l'intellect.

Ernst Jünger est un représentant typique de la pensée nationaliste révolutionnaire et surtout un de ses plus brillants polémistes. Cet auteur, alors connu pour ses récits sur la Grande Guerre (*Orages d'acier*, publié à compte d'auteur en 1920) a dans les années vingt et jusqu'en 1930, une forte activité politique. Durant cette période il écrit plus de 130 articles dont beaucoup traitent de polémique et de néo-nationalisme, publiés en particulier dans la revue *Die Standarte* (L'Etendard) qui dépend du *Stahlhelm* (Le Casque d'Acier), une association conservatrice d'anciens combattants, et dans la revue *Widerstand* (Résistance), organe de la grande figure du national-bolchevisme allemand Ernst Niekisch, à laquelle il collabore plus ou moins régulièrement.

Ses positions sont à cette époque radicales : il se prononce pour une politique sociale novatrice et pour un esprit révolutionnaire (il s'oppose à la bourgeoisie et au capitalisme) et milite pour une jeune élite intellectuelle, issue des tranchées, tout en défendant une position nationaliste. Jünger est durant cette période, fasciné par le modèle soviétique/marxiste mais il montre une indifférence à l'économie. Surtout, contrairement à une majorité d'auteurs de cette tendance, il ne fait aucune preuve de racisme. En outre, Ernst Jünger a développé dans certains

[1] H. Mommsen, *Le national-socialisme et la société allemande*, *op. cit*., p. 5.

textes, par exemple *Héliopolis*[1], une vision du monde païenne et a eu recours aux symboles véhiculés par les runes[2]. C'est aussi un auteur optimiste, ce qui est une chose rare pour un doctrinaire de la Révolution Conservatrice. Cependant, pour cet auteur, selon l'excellente expression de Louis Dupeux, il s'agit d'« utiliser le nationalisme comme un explosif et non d'en faire un absolu ». Après la disparition de *Die Standarte* en 1926, il participe à plusieurs revues de cette tendance. Puis, à partir de 1930, il s'éloigne du milieu de la politique : c'est la fin de son engagement, pour se consacrer à la littérature et à l'entomologie.

Proche des théories de Jünger, le courant du national bolchevisme est une autre tendance intéressante, même s'il est minoritaire, de la Révolution Conservatrice. Le plus connu de ces groupes est animé par l'ex socialiste Ernst Niekisch, d'ailleurs ami des frères Jünger. Après la Première Guerre, Niekisch découvre dans la révolution bolchevique de 1917 une forme russe du « prussianisme » et c'est ainsi qu'il déboucha, en novembre 1931, sur le « national-bolchevisme », une forme ultranationaliste du socialisme plongeant simultanément dans l'extrémisme *völkisch* et dans le pessimisme culturel le plus noir, rejetant toutes dimensions occidentales de la société allemande : libéralisme et démocratie, capitalisme et marxisme, bourgeoisie et prolétariat, mais aussi bien christianisme et humanisme. D'ailleurs, Les groupuscules nationaux-bolchevistes, se déclarèrent prêts à marcher avec les communistes et la Russie soviétique, afin de liquider l'ordre « occidental » et le traité de Versailles en se servant du communisme comme d'un bélier, étant bien entendu que les valeurs d'autorité et de nationalité l'emporteront un jour sur le marxisme, en Russie comme en Allemagne. La plupart des nationaux-bolchevistes des années trente, stimulés par un nationalisme radical, s'efforcent de concrétiser et renforcer leur position, en combinant les deux totalitarismes modernes : le totalitarisme politique « découvert » par Jünger et quelques autres et le totalitarisme économique de la Russie du Plan. Le national-bolchevisme peut donc être considéré comme un totalitarisme achevé ou comme une sorte de paroxysme de la version la plus « moderne » de la Révolution conservatrice. Tout en se convertissant à l'irrationalisme, Niekisch portait à l'absolu les grandes valeurs de l'extrême droite du temps : la Nation, l'Etat et le Peuple.

Ces tendances influenceront tous les courants de la Nouvelle Droite, les traditionalistes comme les modernistes ou les révolutionnaires-conservateurs. Toutefois la dernière grande tendance de la Révolution Conservatrice, les *völkischer*, aura une influence limitée du fait

[1] E. Jünger, *Héliopolis* [1952], trad. Henri Plard, Paris, Christian Bourgois, 1975.
[2] Au sujet des liens entre le paganisme et Ernst Jünger, nous renvoyons le lecteur vers R. Boyer, « Une lecture scandinave d'Ernst Jünger », in P. Barthelet (dir.), *Ernst Jünger*, Lausanne, L'Âge d'Homme, Dossier H, 2000, pp.540-550. Ernst Jünger fut aussi un proche du néo-païen Friedrich Hielscher. M. Berkmann, « Le retour des dieux : Friedrich Hielscher, essayiste politique (1926-1933) », *art. cit.*, p. 99.

même de son discours. Elle sera toutefois une référence majeure de la droite « folkiste » et raciste dont le groupuscule représentatif est Terre et peuple de Pierre Vial.

Le courant *völkisch* est une forme du néo-paganisme germanique apparu à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle, héritée des « Teutomanes ». Les *völkischer* seraient les héritiers de Johann Gottfried Herder (1744-1803) pour qui le nationalisme devait avoir des fondements ethniques. Il existe, en tant que tel, depuis le début du XIXe siècle en Allemagne mais est né en Autriche chez deux auteurs : Guido von List (1848-1919) et Jorg Lanz von Liebenfels[1] (1874-1954). Les origines de ce courant de pensée plongent dans différentes genèses selon Christophe Boutin[2], « [...] ce courant occultiste puisait à diverses sources : au fonds romantique et à son goût pour le secret d'une part ; à la doctrine de la franc-maçonnerie ensuite, qui avait toujours considéré comme prioritaire la lutte contre le christianisme et cherchait donc à revenir à une spiritualité ''païenne'' ; à l'enseignement enfin de la Société Théosophique, avec ses ''Supérieurs Inconnus'', Steiner tentant pour sa part avec sa Société Anthroposophique de donner à cette dernière un ''caractère germain'' tout en excluant le racisme doctrinal ».

Il est important par le nombre de groupuscules mais peu en nombre d'adhérents. Foncièrement raciste, ce courant est lié au romantisme né au XVIIIe siècle en réaction aux Lumières et au rationalisme. Par la suite, les apports de la biologie et du darwinisme allaient lui faire substituer peu à peu, au moins à les confondre, les notions de « Peuple » et de « Race », et établir une hiérarchie entre ces dernières, l'« Aryen » (ou le « Germain ») étant placé au sommet de la race blanche. L'influence d'auteurs comme Gobineau (1816-1882), Vacher de Lapouge (1854-1936), Houston Stewart Chamberlain (1855-1927) ou Ludwig Woltmann (1871-1907), fut important. D'ailleurs, ce courant rencontrera le courant antisémite et leurs doctrines finiront par se fondre au cours du dernier tiers du XIXe siècle. Il n'est donc pas étonnant que les *völkischer*, par réaction nostalgique, ravivent le contre modèle d'une communauté agraire allemande idéalisée, le mythe d'une nation originelle solidaire, d'une démocratie primitive librement soumise à des élites naturelles. Par conséquent, ils prennent la défense des populations menacées par l'évolution de la société : populations rurales, petits commerçants, artisans et petites noblesses contre la bourgeoisie libérale.

La reconstitution d'un passé germanique largement mythique éloigne les *völkischer* des religions monothéistes pour tenter de recréer une religion païenne, aryenne, purement allemande. D'ailleurs la notion de peuple est alors interprétée le plus souvent non pas comme

[1] *Cf*. Ces deux auteurs seront étudiés ultérieurement.
[2] C. Boutin, *Politique et Tradition*, *op. cit*., pp. 264-265.

une catégorie sociologique mais comme une entité quasi mythique, originelle, éternelle à l'instar de «la Nature »[1]. Elle consiste souvent en un culte solaire, qui va généralement de pair avec toutes sortes de manifestations d'occultisme «aryen» ou, du moins, avec la symbolique aryenne (calendrier *völkisch*, runes germaniques…). Cette « religiosité » est pratiquée très sérieusement dans la variété proprement «germanique» du courant nudiste, la nudité accroissant l'harmonie avec la nature. Ce nudisme nordique à connotation religieuse est pratiqué en particulier dans les communautés agraires qui se développent après 1918. Cependant, certains partisans de cette tendance, refusant le paganisme, vont élaborer une vision, raciste, darwiniste et fortement imprégnée de manichéisme et de gnosticisme du christianisme développant l'idée que le Christ est aryen. C'est le « christianisme positif ». Certains aryosophes autrichiens du début du XXe siècle croyaient, en effet, que la Bible fut originellement écrite en allemand. Une tendance de ceux-ci, les irministes, professant un christianisme germanique, vénéraient un soi-disant ancien dieu germanique, Krist[2], qui, selon eux, fut transformé en Christ par les chrétiens. Il semblerait que ce « Krist » soit une création de l'Eglise. En effet, au IXe fut réalisée une version épique des Evangiles destinée à convertir les Saxons. Dans cette version Jésus devient un prince germanique, ses disciples des vassaux et les noces de Cana, un festin guerrier.

La période agitée de l'après Grande Guerre fut propice au renouveau des sociétés *völkisch* : la défaite et la proclamation de république confirmant les thèses du déclin. En outre, l'instabilité politique (l'ambiance de guerre civile avec les agitations Spartakistes et celle des corps francs) et économique (l'inflation galopante) créèrent un excellent terreau pour les mouvements alternatifs et pour l'irrationalisme. Berlin, alors, grouilla de sectes. Les débuts de la république de Weimar connurent une recrudescence de «mages», d'astrologues, de «gourous» de tout genre et de charlatans de tous ordres profitant de ce climat délétère. Les milieux artistiques, furent largement présents parmi les *völkischer* : le peintre reconnu et professeur d'université, Ludwig Fahrenkrog (1867-1952), ce peintre était connu alors pour avoir osé représenter dans une de ses œuvres un Christ imberbe, et/ou Hugo Höppener (1868-1948), connu sous le nom de Fidus, qui fit partie des *Monte Veritaner* et qui fut aussi l'un des promoteurs du nudisme et du végétarisme.

La « Révolution Conservatrice » fut souvent assimilée au nazisme, avec lequel elle partage d'ailleurs, un héritage intellectuel commun important. Pourtant son univers bigarré ne se confond nullement avec le national-socialisme malgré des parcours personnels amenant à

[1] H. Chatellier, « Julius Langbehn :un réactionnaire à la mode en 1890 » in *La Révolution conservatrice dans l'Allemagne de Weimar*, *op. cit*., pp. 115-128.

[2] Ce « dieu » a connu une postérité dans l'œuvre du diplomate néo-nazi chilien Miguel Serrano.

une collaboration avec les nazis comme ont pu le faire des intellectuels de premier plan tels Martin Heidegger et Carl Schmitt. D'autres se sont soit opposés au nazisme (Rudolf Pechel (1882-1961), Karl Otto Paetel (1906-1975)[1] et Friedrich Hielscher), soit se sont exilés (Mann), soit se sont enfermés dans un exil intérieur (Jünger). Même si la « Révolution Conservatrice » a préparé la société allemande, par son anti-démocratisme et par son pré-fascisme, à l'arrivée du nazisme, ce courant de pensée fut « mis au pas » par le national-socialisme comme le reste de la société. Ainsi Ernst Niekish a été déporté, le régime n'ayant pas apprécié ses critiques du national-socialisme. Le domicile d'Ernst Jünger fut fouillé plusieurs fois par la Gestapo. Le sort de Edgard Julius Jung est plus tragique : le secrétaire du Chancelier von Papen a été assassiné le 30 juin 1934, lors de la Nuit des Longs Couteaux. Cela dit, la pensée nationale-socialiste s'est abreuvée aussi à ce courant de pensée, tout en dévoyant l'essence. Ces deux idéologies ne sont pas sœurs jumelles mais se ressemblent comme des cousines peu éloignées qui auraient évolué différemment.

Section III/Droite révolutionnaire et gauche réactionnaire

Anne-Marie Duranton-Crabol affirme que la référence de la Nouvelle Droite à la droite révolutionnaire est limitée[2]. Nous ne partageons pas cet avis car cette référence est constante depuis *Europe-Action*. Comme le rappelle Pierre-André Taguieff, « La dimension politique de cette histoire [de la Nouvelle Droite] commence avec l'émergence, dans les années cinquante, d'un néo-nationalisme centré sur l'idée d'une Europe impériale. Ce ''nationalisme européen'' constitue le principal héritage politico-culturel que l'association GRECE ne cessera d'exploiter symboliquement. Alain de Benoist, tout en contribuant à la réélaboration du ''nationalisme européen'', s'efforcera de donner à la défense d'une identité européenne culturellement non mélangée une assise universalisable : la face positive en sera un ethno-pluralisme radical, la face négative un anti-américanisme absolu[3]. »

En outre, il ne faut pas oublier qu'une forte majorité des membres fondateurs du G.R.E.C.E. étaient des activistes nationaux révolutionnaires se réclamant de la filiation avec la

[1] Karl Otto Paetel est une figure des plus intéressantes : Juif, il fonde dans les années vingt, le *Gruppe sozial-revoltionnärer Nationalisten* ou GSNR (« Groupe des nationalistes sociaux-révolutionnaires »), qui s'inscrit dans le courant national-bolchevique. Il est alors proche d'Ernst Jünger. Par la suite, il s'engagera auprès des Républicains espagnols et évoluera vers l'anti-fascisme. Cela le forcera à l'exil à New York où il contribuera au lancement de la *Beat Generation*.
[2] A.-M. Duranton-Crabol, *Visages de la Nouvelle Droite.*, *op. cit*., p. 94.
[3] P.-A. Taguieff, *Sur la nouvelle droite*, *op. cit*., p. V.

droite révolutionnaire et/ou fasciste. Jean Mabire et Dominique Venner se sont définis dès le début des années soixante comme des nationalistes révolutionnaires. En fait, ces deux personnes se situaient dans la mouvance nationale européenne socialisante, à la fois antibourgeoise, anti-gauchiste et raciste de la droite radicale[1]. Ils prônaient donc une forme de socialisme identitaire. Ainsi certains se sont définis, tel Jean Mabire, à la fois comme des nationalistes révolutionnaires et comme des socialistes européens. Mais il est vrai que ce corpus doctrinal a subi des évolutions, des altérations. Cette influence se retrouve encore surtout chez les néo-droitiers historiques : Pierre Vial, Jean Mabire, Philippe Conrad, Dominique Venner, Jean-Claude Valla, Guillaume Faye ou Robert Steuckers, s'y réfèrent encore en 2000. Nous la retrouvons aussi chez le poète néo-droitier André Murcie dont la pensée est un curieux mélange entre l'éloge de l'Empire romain, fondement selon lui de l'identité européenne, la pensée de Jean Parvulesco et un discours économique ultra-gauchiste. Cette tendance intéresse aussi le courant traditionaliste, Arnaud Guyot-Jeannin par exemple ou le Georges Gondinet des années soixante et soixante-dix[2], influencé par l'Italien Giorgio Franco Freda. Elle est aussi une référence très importante, ce qui est logique, chez les solidaristes de la Nouvelle Droite, tel Christian Bouchet. En outre, *Eléments* et *La Nouvelle Revue d'Histoire* y consacrent encore des articles.

A/Qu'est-ce que la droite révolutionnaire ?

La droite révolutionnaire renvoie principalement à un courant des droites nationalistes françaises de la fin du XIXe siècle, analysé par l'historien israélien Zeev Sternhell comme préfascistes. Celui-ci a décrit la convergence entre la droite nationaliste et la gauche révolutionnaire, notamment dans le Cercle Proudhon, dans son essai *La droite révolutionnaire*[3]. Nous prenons comme hypothèse de travail ce positionnement « ni droite ni gauche » du fascisme et des préfascismes. Nous estimons qu'il existe des liens idéologiques forts entre la « gauche réactionnaire » et la droite révolutionnaire : des mêmes populisme, anti-démocratisme, anticapitalisme, nationalisme de type blanquiste, anti-bourgeoisisme, antisémitisme, notamment dans sa forme plébéienne et un même attrait pour un régime plébiscitaire. Mais il est vrai qu'il existe aussi des oppositions forte comme le financement par de grands industriels, foncièrement anti-syndicalistes, des partis, ligues, etc. de la droite

[1] *Cf*. J. Mabire, « Pourquoi je ne suis pas fasciste », *L'écrivain, la politique et l'espérance*, *op. cit*., pp. 51-61.
[2] J. Algazy, *L'extrême droite en France (1965 à 1984)*, *op. cit*., p. 159-160.
[3] Z. Sternhell, *La droite révolutionnaire 1885-1914. Les origines françaises du fascisme*, Paris, Seuil, 1978..

révolutionnaire, allant à l'encontre des discours plébéiens. Cette analyse, nous le savons, est toujours contestée par des historiens français. Ainsi Michel Winock récuse l'équation « fascisme=nationalisme+socialisme », qu'il qualifie d'« algèbre publicitaire[1] ». Cependant, à la suite de Renzo de Felice et René Rémond, nous soutenons que les origines intellectuelles du fascisme et des protofascismes remontent à la période révolutionnaire, en particulier de la Terreur, René Rémond insistant sur les aspects plébéiens et révolutionnaire du fascisme[2]. De fait, les partis de la gauche réactionnaire et de la droite révolutionnaire peuvent être considérées comme les ancêtres du fascisme dans ces différentes manifestations. En effet, il ne faut pas oublier qu'un nombre important de personnes de gauche ont évolué, presque logiquement, presque naturellement même, vers le fascisme : Jacques Doriot (1898-1945), Marcel Déat (1894-1955), Georges Soulès (1907-1986), Georges Valois (1878-1945), Mussolini (1883-1945) tandis qu'en Allemagne des fascisants, les frères Jünger et Ernst Niekisch entre autres, entretenaient des relations ambiguës avec la gauche radicale, tout Drieu La Rochelle (1893-1945), d'ailleurs. Ces exemple tendent à nous démontrer que les groupes proto-fascistes et fascisants sont des tentatives de révision du marxisme, se rapprochant du néo-socialisme théorisé par le socialiste belge Henri de Man (1886-1953). La position de Rémond et De Felice, est par conséquent, logiquement acceptée, comme nous allons le voir ultérieurement, par les tendances les plus fascisantes de la Nouvelle Droite[3].

La France des dernières années du XIXe siècle et de la première décennie du XXe siècle voit naître autour du socialiste Georges Sorel une gauche socialiste antidémocratique, antibourgeoise, antisémite et patriote qui se rapproche de certains maurrassiens comme Georges Valois et de certains mouvements nationalistes. L'antisémitisme est, d'ailleurs assez partagé par la gauche ouvriériste. De cette convergence émergent, au début du XXe siècle, les premiers mouvements préfascistes.

Les origines de la droite révolutionnaire sont donc liées à ce que Marc Crapez a appelé la « gauche réactionnaire[4] » qui existe depuis la Révolution française à travers des figures comme Jacques Hébert (1757-1794) et personnifié ensuite par Louis Ferdinand Céline (Louis Ferdinand Destouches 1894-1961). Celle-ci est elle-même à l'origine de la « préférence nationale », une thématique que nous retrouverons ensuite dans le discours du Front national, apparue lors de la crise de 1846-1848 et qui « a fait fortune dans les années 1880-1890, au

[1] M. Winock, *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Paris, Seuil, 1990, p. 264. Voir aussi, dans le même ouvrage, le chapitre « Socialisme et fascisme », pp. 287-292.
[2] R. Rémond, *La droite en France de 1815 à nos jours*, Paris, Aubier, 1954, pp. 211-218.
[3] P. Vial, *Une terre, un peuple*, *op. cit*, p. 22.
[4] M. Crapez, *La gauche réactionnaire. Mythes de la plèbe et de la race*, Paris, Berg International, 1997.

point de susciter un débat national[1]. » La forte présence d'étrangers, dès cette époque, a suscité la colère d'ouvriers qui estimaient que ceux-ci prenaient leur travail et/ou les concurrençaient. En effet, dans les années 1880, les rixes xénophobes furent fréquentes et sanglantes : en 1881 à Marseille, Aigues-Mortes en 1893, Lyon en 1894… Parmi ces manifestants se trouvaient également des commerçants, des employés et des artisans. « Leur principale revendication est l'exclusion ou la limitation de la main d'œuvre étrangère[2]. » Dès la fin des années 1890, cette xénophobie a gagné le reste de la population. Ces thèmes furent diffusés dans la presse populaire et notamment dans le journal de l'ancien socialiste et nationaliste Henri Rochefort (1831-1913), *L'intransigeant* mais aussi dans des journaux socialistes. Jules Guesde (1845-1922) fit même l'écho de ces revendications dans le *Cri du peuple* de Jules Vallès (1832-1885)[3]. De fait, ce socialisme est un socialisme du ressentiment et défensif, c'est-à-dire replié sur l'ethnie.

La droite révolutionnaire actuelle est une appellation générique recouvrant les courants de l'extrême droite, connus sous les noms « solidarisme », « nationalisme révolutionnaire » ou « national-bolchevisme » qui se caractérisent par le refus à la fois du communisme et du conservatisme. Cette droite révolutionnaire actuelle se réfère à la fois à la droite révolutionnaire décrite par l'historien Zeev Sternhell, à la Révolution Conservatrice allemande et à diverses formes de fascismes, en particulier au fascisme des origines. Il n'existe aucune définition stricte de cette tendance, ce qui pose évidemment quelques soucis à celui qui veut s'y intéresser. Le militant et historien de l'extrême droite François Duprat la définit de la façon suivante : une idéologie nationaliste populiste anti-intellectuelle, applicable à chaque pays, selon son histoire et sa culture ; reposant sur la Nation dans laquelle les luttes de classes ont été éliminées par l'action de l'Etat, via le corporatisme ; foncièrement anticapitaliste et collectiviste dans une certaine mesure ; anti-américaine et raciste ; et prônant l'autarcie économique et culturelle[4]. Dans les années soixante-dix, ce nationalisme-révolutionnaire évolue vers un anti-américanisme et vers un anti-atlantisme. Il défend aussi un rapprochement vis-à-vis du monde arabe, notamment la Libye, l'Irak et les Palestiniens, et de la Chine. Il soutient aussi les régionalismes mais ne remet pas en cause l'Etat-nation. De fait, le nationalisme révolutionnaire est très proche, de part son idéologie, du solidarisme et du national-bolchevisme.

[1] L. Dornel, « Vous avez dit ''préférence nationale'' ? », *L'Histoire*, n°284, février 2004, p. 23. et *La France hostile. Socio-histoire de la xénophobie en France, 1870-1914*, Paris, Hachette littératures, 2004.
[2] *Ibid*., p. 23.
[3] *Ibid.*, p. 23.
[4] F. Duprat et D. de Poortere, « Manifeste nationaliste-révolutionnaire », *Cahiers européens hebdo*, n°46, 1975.

Selon Anne-Marie Duranton-Crabol, le premier théoricien de la « nation Europe » fut l'aristocrate fasciste anglais Sir Oswald Mosley (1896-1980) qui publia en 1947 puis en 1958 deux ouvrages en faveur d'une Europe unifiée[1] dont *La nation Europe* éditée en France en 1962[2]. Après la Grande Guerre, il rêve, comme d'autres en Allemagne ou en Italie, d'un socialisme militaire dépassant les conflits de classes. Son parcours l'amène à siéger en temps que député conservateur puis comme député travailliste en 1924. En 1933, il fonde la *British Union of Fascism*, ce qui lui vaudra d'être suspecté d'être un agent allemand et d'être emprisonné, pour cette raison, durant toute la Seconde Guerre mondiale.

Cet européisme fascisant fut repris ensuite par le nationaliste socialiste-révolutionnaire belge Jean Thiriart (1922-1992). Celui-ci exposa sa vision de l'Europe dans un texte publié en 1964, *Un Empire de 400 millions d'hommes : l'Europe*[3]. Son ambition était de créer un Etat européen unifié promouvant un système social appelé « national-communautarisme ». Il souhaitait créer une « Grande Europe » de Reykjavik à Vladivostok. Très hostile aux Etats-Unis et à Israël, Jean Thiriart était favorable à une alliance entre l'Europe et le monde arabe : il se disait antisioniste mais non antisémite. Celui-ci fut socialiste jusqu'à la seconde guerre mondiale, date à laquelle il devint nazi. Après la guerre, en 1962, il fonde le mouvement Jeune Europe, qui se réclame du national-bolchevisme. Ce mouvement évolue alors très rapidement vers un discours tiers-mondiste, anti-américain et socialisant. Le mouvement se disloque en 1969. Jean Thiriard crée dans la foulée le Parti Communautaire National-européen (P.C.N.). Durant cette période ; il entretenait aussi des liens avec la Roumanie de Nicolae Ceausescu (1918-1989), qu'il considérait comme faisant partie du « national-communisme ». Il tenta aussi de nouer des liens avec Pékin mais cela échoua. De fait, le P.C.N. se rapproche du discours de l'aile gauchisante de la *Neue Rechte*. En 1996, le P.C.N., alors dirigé par Luc Michel, fait campagne pour briser le Front national belge. Ce groupe désire constituer un « ''front noir-rouge-vert'' comprenant nationalistes, extrême gauche et écologistes[4]. »

B/La droite révolutionnaire et la préhistoire de la Nouvelle Droite

Cette référence à la droite révolutionnaire est présente dès la préhistoire, le début des années soixante, de la Nouvelle Droite, chez *Europe-Action*, au sein de la Fédération des

[1] A.-M. Duranton-Crabol, *L'Europe de l'extrême droite. De 1945 à nos jours*, Bruxelles, Complexe, 1991, pp. 34-35. P. Milza, *L'Europe en chemise noire.*, *op. cit*., pp. 126-127.
[2] O. Mosley, *La nation Europe*, trad. Georges Portal, Paris, Nouvelles Editions Latines, 1962.
[3] J. Thiriart, *Un Empire de 400 millions d'hommes : l'Europe*, chez l'auteur, 1964, réédité par Ars Magna, Nantes.
[4] J.-Y. Camus, *L'extrême droite aujourd'hui*, *op. cit*., p. 25.

Etudiants Nationalistes (F.E.N.), puis au sein du Mouvement Nationaliste du Progrès (M.N.P.), qui aura une existence éphémère, ou du Rassemblement Européen de la Liberté (R.E.L.). Nous retrouvons dans ces groupuscules les futurs meneurs de la Nouvelle Droite : Dominique Venner, Pierre Vial, Jean Mabire, François d'Orcival (pseudonyme d'Amaury de Chaunac-Lanzac), Alain de Benoist (sous le pseudonyme de Fabrice Laroche), Jean-Claude Rivière, Maurice Rollet, Jean-Marcel Zagamé. Certains, Pierre Bérard, Jean-Joël Brégeon, Jean Jouven, Jean-Jacques Mourreau, Maurice Rollet notamment, ont témoigné de leur engagement d'alors et de leur nationalisme européiste et révolutionnaire dans l'ouvrage collectif, *Le mai 68 de la Nouvelle Droite*[1].

Il existe alors des liens forts entre ces groupuscules français et Jean Thiriart, celui-ci défendant alors l'Algérie française via le Mouvement d'Action Civique (M.A.C.), fondé en 1960 pour dénoncer l'abandon du Congo belge[2]. Dominique Venner reconnaît d'ailleurs avoir été soutenu par Jean Thiriart lors de son emprisonnement en 1959 : « […] je reçus de toute l'Europe une avalanche de messages orchestrés de Belgique par Jean Thiriart, personnage singulier et quelque peu mythomane, dont l'imagination fertile savait se transformer en décisions[3]. » En outre, certains néo-droitiers belges ont fait la passerelle, tel Emile Lecerf qui entretenait des rapports avec *Europe-Action*[4]. Toutefois ces relations entre *Europe-Action* et la F.E.N. d'un côté et Jean Thiriart de l'autre furent houleuses[5].

Ces divers groupuscules nationalistes développaient une vision « socialiste » et « moderne » de leur anticommunisme et de leur occidentalisme. Ils prônaient une forme de populisme, désiraient la destruction des féodalités financières et technocratiques et l'union européenne pour faire face aux blocs américano-soviétiques, et refusaient l'immigration[6]. A la fin de l'aventure du R.E.L. en 1967, Dominique Venner se retirera de la vie politique et sera remplacé par Maurice Rollet[7]. Le R.E.L. disparaîtra en 1968 et ses membres se fondirent dans le G.R.E.C.E. Le nationalisme européiste révolutionnaire définit par Dominique Venner et ses amis à travers *Europe-Action* peut se résumer ainsi : progressiste et révolutionnaire, la revue entend rompre avec le conservatisme petit-bourgeois des « nationaux », éternels vaincus des combats d'arrière-garde. Elle rend aussi hommage à l'officier communard Louis Rossel, à Georges Sorel et à Pierre Joseph Proudhon et dénonce l'accaparement par les marxistes du

[1] Collectif, *Le mai 68 de la nouvelle droite*, Paris, Le Labyrinthe, 1998
[2] P. Milza, *L'Europe en chemise noire.*, *op. cit*., p. 114.
[3] D. Venner, *Le cœur rebelle*, *op. cit.*, p. 111.
[4] A.-M. Duranton-Crabol, *L'Europe de l'extrême droite.*, *op. cit*., p. 120.
[5] *Ibid*., pp. 168-169.
[6] J. Algazy, *L'extrême droite en France (1965 à 1984)*, *op. cit*., p. 36.
[7] *Ibid*., p. 38.

culte aux martyrs de la Commune, exactement comme l'ont fait autrefois les francistes et les rédacteurs de *Je suis partout*. Cet aspect révolutionnaire se double d'une forte tendance au nationalisme européen : écartant aussi bien la notion gaulliste d'Europe des patries ou des Etats, jugée désuète, que celle d'Etats Unis d'Europe des démocrates chrétiens, la revue préconise l'Europe des ethnies qui ferait disparaître les Etats nations et unirait dans un puissant ensemble les peuples de race blanche de l'Europe, au-delà des clivages idéologiques.

C/La Nouvelle Droite et le nationalisme révolutionnaire

Certains membres fondateurs du G.R.E.C.E. revendiquent encore cette filiation socialiste identitaire au fort relent anti-intellectuel. Pierre Vial y consacre une part importante dans son livre d'entretien, *Une terre, un peuple*[1]. Il reproduit d'ailleurs dans celui-ci un article publié en 1982, « Le camarade charpentier[2] » dans lequel il attaque le christianisme en tant que source du communisme. Cependant, il y définit aussi les « deux grands types de socialisme. L'un est communautaire, organique, hiérarchique, réalitaire ; c'est un socialisme de producteur, où domine les devoirs de la personne à l'égard de la communauté. L'autre est massiste-individualiste, bureaucratique, égalitaire, utopiste et dogmatique ; c'est un socialisme de consommateurs, où dominent les droits de l'individu sur la collectivité. C'est celui-ci qui s'est imposé électoralement en France depuis un an [il parle de l'élection de François Mitterrand en 1981]. Ses racines chrétiennes sont évidentes[3]. »

Selon ce néo-droitier, cette tradition de socialisme non marxiste et identitaire, voire anti-marxiste s'est « perpétuée au XXe siècle » et s'est « Illustrée par de grandes figures comme Déat et Doriot, en France, Ramiro Ledesma Ramos, Onesimo Redondo et José Antonio Primo de Rivera, les trois fondateurs de la Phalange en Espagne, Peron et son justicialisme en Argentine et, bien sûr, Mussolini en Italie[4]. » De fait, nous constatons que les personnes citées par Pierre Vial sont des fascistes. Ce dernier revendique depuis les années soixante, « un socialisme communautaire, organique et fédéraliste[5] », inspiré par *Europe-Action*. Il a d'ailleurs consacré un article élogieux, en 1981 dans *Eléments*[6], à Pierre Joseph Proudhon, texte republié

[1] P. Vial, *Une terre, un peuple*, *op. cit*., pp. 20-32 et 208-213.
[2] P. Vial, « Le camarade charpentier », *Eléments*, n°42, juin juillet 1982, pp. 21-33.
[3] *Ibid*., p. 21.
[4] P. Vial, *Une terre, un peuple*, *op. cit*., p. 30.
[5] *Ibid*., p.31
[6] P. Vial, « Figure : Pierre Joseph Proudhon », *Eléments*, n°37, janvier/mars 1981, pp. 51-54.

en 2000 dans son recueil *Une terre, un peuple*[1], ce qui montre une belle persistance dans la référence. Pierre Vial salue son vitalisme, son enracinement, son « socialisme paysan » et son panthéisme diffus : « c'est […] ce qui donne au génie proudhonien sa saveur et lui évite de tomber dans les spéculations utopiques, si en faveur au XIXème siècle. Ses souvenirs d'une jeunesse passée au milieu des paysans et d'artisans seront pour Proudhon un sûr garde-fou contre les théories déréalisantes[2]. » Alain de Benoist a aussi défendu, au début des années quatre-vingt, cette forme de socialisme[3], influencée chez lui par les thèses de la Révolution Conservatrice allemande, en particulier celles d'Ernst Jünger. Pierre Gripari se réclamait aussi, selon Joseph Algazy, de cette « droite néo-fasciste et européenne » qui « manifeste une opposition totale ''au clan atlantique et socialiste''[4]. » Georges Gondinet, avant de devenir le traditionaliste intégral d'aujourd'hui a professé un fascisme, épuré qui nous permet de cerner le nationalisme-révolutionnaire initial de la Nouvelle Droite[5].

De fait, un grand nombre d'auteurs fascisants plus que fascistes, (Robert Brasillach (1909-1945), Pierre Drieu de la Rochelle (1893-1945), Lucien Rebatet (1903-1972), Alphonse de Chateaubriand, Williams Butler Yeats (1865-1939), Henri de Montherlant, D.H. Lawrence), ont fait partie du corpus théorique de la Nouvelle Droite. Actuellement encore, les théoriciens, français et européens, de la droite révolutionnaire intéresse la Nouvelle Droite comme le montre la fréquence des sujets sur ce thème dans les différentes publications *Eléments*, *Terre et peuple*, *Nouvelle Revue d'Histoire*, *Les cahiers libres d'histoire*, etc.

Ce courant national-révolutionnaire, « nationale » étant à prendre au sens de nationalisme européen, est donc encore animé par des dissidents de la Nouvelle Droite, en particulier les dissidences identitaires et révolutionnaires conservatrices : en particulier Robert Steuckers qui crée en 1993 le groupuscule Nouvelles Synergies Européennes où il défend les thèses d'un nationalisme européen des Highlands à Vladivostok et Christian Bouchet[6], le

[1] P. Vial, *Une terre, un peuple*, *op. cit*., pp. 208-213.
[2] P. Vial, « Figure : Pierre Joseph Proudhon », art. cit., p. 52.
[3] A. de Benoist, « L'autre visage du socialisme », *Eléments*, n°42, juin juillet 1982, pp. 30-32 et pp. 37-45.
[4] J. Algazy, *L'extrême droite en France (1965 à 1984)*, *op. cit*., p. 138. Celui-ci cite *Le Monde* du 13-14 juin 1976.
[5] G. Gondinet et D. Cologne, « Pour en finir avec le fascisme », *Cercle Culture et Liberté*, 1977, p. 2, cité in F. Julien, *Pour en finir avec la droite*, Paris, La Librairie Française, 1981, p. 38.
[6] Christian Bouchet est une figure atypique de la Nouvelle Droite et un vieux routier de l'extrême droite : occultiste, docteur en ethnologie, enseignant et spécialiste des nouveaux mouvements religieux et de l'occultiste Aleister Crowley (1875-1947). Il se réclame d'Ernst Niekisch et de Jean Thiriart. Il publie via Ars (Association Recherche et Solidarité), éditions créées en 1982 à Nantes et devenues par la suite Ars Magna, qu'il dirige, des textes nationaux-bolcheviques, nazis-maoïstes, nationalistes-révolutionnaires et ésotériques (surtout Crowley). De fait, en 2004 Ars Magna publie, diffuse ou réédite les « classiques » de la pensée nationale révolutionnaire : Giorgio Freda, Thomas Stahler, Oswald Mosley, Ramiro Ledesma Ramos, le néo-nazi américain Francis Parker Yockey, Georges Valois, François Duprat, Maurice Bardèche, Guillaume Faye, Jean Thiriart, etc. Il a aussi été membre, dès 1973-1974, de l'Organisation Lutte du Peuple (O.L.P.) d'Yves Bataille. Puis, il est devenu à la fois un dirigeant de Troisième Voie et un militant du G.R.E.C.E. de 1982 à son exclusion en 1988. Toujours en 1982, il est devenu un responsable des C.A.R. (Comités d'Actions Républicaines, structure satellite du R.P.R.) d'où est

fondateur de Nouvelle Résistance au discours similaire. Partisans d'une Europe fédérale fondée sur les identités ethniques et le paganisme, les nationaux révolutionnaires sont plus ou moins liés à la droite radicale belge et aux nationaux-bolcheviques du Front Européen de Libération (F.E.L.). En effet, ils se réclament du national bolchevisme d'Ernst Niekisch. Nouvelle Résistance reprend ainsi son emblème : l'aigle impérial tenant un marteau et une faucille. Ce nom, « Nouvelle Résistance » renvoie explicitement à la revue de Niekisch, *Widerstand*, « Résistance ». Ils sont aussi proches des solidaristes, notamment de Troisième Voie, un groupuscule solidariste fondé en 1984 par Jean-Gilles Malliarakis[1]. Ainsi, Christian Bouchet en fit partie avant de créer la scission Nouvelle Résistance tandis que Steuckers fut le promoteur du rapprochement entre le G.R.E.C.E. et Troisième Voie au début des années quatre-vingt-dix.

Le discours des nationaux révolutionnaires/révolutionnaires conservateurs est donc anticapitaliste, sous l'influence de Sorel et d' Auguste Blanqui (1805-1871) , corporatiste, à la fois européiste et régionaliste, ethniste, anti-marxiste et anti-américain. Malgré leur anti-marxisme, ils peuvent avoir une proximité idéologique avec certains marxistes léninistes comme Frédéric Oriach. Outre les références citées plus haut, les nationaux révolutionnaires ont aussi été influencés par Franco Giorgio Freda. L'influence de Freda et de Thiriart a comme conséquence concrète un tiers-mondisme de droite et une tendance à l'islamophilie ou, tout au moins une fascination pour l'islam et le monde arabe. Ainsi, Christian Bouchet est pro-irakien et pro-lybien. En 2002, il a publié une intéressante étude sur l'islamisme dont la conclusion semble rejoindre les travaux du spécialiste de l'islamisme Gille Kepel[2] sur le déclin de ce dernier : « Aujourd'hui l'Occident tremble devant l'islamisme, alors que celui-ci n'est plus que l'ombre portée de sa grandeur. […] Qu'on nous comprenne bien. L'islamisme, tel que l'avons défini, existe toujours et il est toujours capable de mobiliser des foules. Ses éléments les plus extrémistes sont capables d'organiser des opérations médiatiquement impressionnantes. Soit. Mais les jeunes Iraniens ou les jeunes Pakistanais (voire, à un moindre degrés, les jeunes Afghans), ont tous un parent proche ou éloigné à l'étranger et ils regardent tous, ou presque, les chaînes par satellites. Le monde moderne et ses valeurs ne leur sont pas étrangers.[…] Dans les pays où il a accédé au pouvoir, l'islamisme n'a pas ''changer la vie'', il n'a pas apporté une alternative au monde moderne, mais uniquement, revêtu d'une chape de moraline la

sorti Bruno Mégret. Il avait alors des relations ambiguës avec le S.A.C. (Service d'Action Civique) afin de lutter contre les « gauchistes ». Christian Bouchet a été aussi membre du P.C.N.

[1] Ce groupuscule a été créé pour remplacer le Mouvement Nationaliste Révolutionnaire (M.N.R.) lui-même issu des Groupes Action Jeunesse (G.A.J.). Troisième Voie est aussi l'héritière des Groupes Nationalistes Révolutionnaires (G.N.R.) de François Duprat.

[2] G. Kepel, *Jihad. Expansion et déclin de l'islamisme*, Paris, Gallimard, 2000.

modernisation de la société. En ce sens son échec est total et c'est pour cela que, à terme, il est appelé à disparaître[1]. »

Section IV/La Tradition et la Nouvelle Droite

La Nouvelle Droite, à partir du début des années quatre-vingt, a consacré une très imposante littérature à la notion de « tradition ». Parmi les tenants de ce courant traditionaliste, nous pouvons citer Philippe Baillet, Jean-Marc Vivenza, Christophe Levalois, Jean-Paul Lippi, l'équipe des Editions Pardès, Arnaud Guyot-Jeannin, Bernard Marillier, Claudio Mutti, Paul-Georges Sansonnetti, Giovanni Monastra, Luc-Olivier d'Algange, Renato Del Ponte, Alexandre Douguine, et même Alain de Benoist dans une certaine mesure[2] : des numéros des deux revues de celui-ci, *Krisis*[3] et *Nouvelle Ecole*[4] furent consacrés à cette question.

[1] C. Bouchet, *L'islamisme*, Puiseaux, Pardès, Collection B.A.-BA, 2002, pp. 109-110.
[2] *Cf.* A. de Benoist, *L'empire du mythe*, *op. cit*., en particulier, la seconde partie au titre très guénonien, « Autorité spirituelle et pouvoir temporel », pp. 77-105. Cette seconde partie, « Autorité spirituelle et pouvoir temporel », est la version développée de l'article éponyme qu'à écrit Alain de Benoist dans le troisième numéro de *Krisis* [A. de Benoist, « Autorité spirituelle et pouvoir temporel », *Krisis*, n°3, septembre 1989, pp. 34-45].
[3] « Tradition ? », *Krisis*, n°3, septembre 1989.
[4] *Nouvelle Ecole*, n°47, année 1995.

A/Définitions

L'utilisation abusive des termes « ésotérisme » et « tradition » ont galvaudé le sens de ces mots. En effet, certains mélangent dans l'ésotérisme, l'occultisme, la parapsychologie, le New Age, l'astrologie, les runes, l'ufologie ou les expériences de mort imminente. Quant au terme « tradition », il est non seulement galvaudé mais il est, en outre polysémique. Ainsi, l'ésotérisme est appelé par les néo-droitiers « Tradition », avec un « t » majuscule, expression qui renvoie à la notion de « Tradition primordiale » de René Guénon (1886-1951). La « Tradition » se confond aussi, en partie, avec ce que les auteurs anglo-saxons appellent le pérennialisme[1]. Il est donc nécessaire de revenir sur les définitions de ceux-ci.

1/Tradition et ésotérisme

Le terme « tradition » vient du latin *tradere* signifiant « transmettre » et a plusieurs sens. D'un côté, il renvoie aux us et coutumes, à l'histoire, aux traditions populaires, bref ce qui est hérité du passé et ce qui dure, la permanence. Cela s'oppose donc à la nouveauté, au changement. En ce sens, ce mot peut être aussi synonyme de « dépassé ». Au sens religieux, la tradition est un corpus référentiel de mythes, de textes ou de rites. « Le traditionnel est un discours, ou une pratique, qui respecte ce dépôt transmis[2]. » A la fois proche et distinct, la signification au sens ésotérique du terme est celle que lui donnent les représentants de la pensée traditionnelle. Ce sens développe l'idée d'une « unité transcendante des religions », pour reprendre l'expression de Frithjof Schuon.

La Tradition, selon la pensée traditionnelle, n'est que très secondairement d'ordre culturel : elle inspire, parfois, certaines activités culturelles ou sociales. Elle est essentiellement et fondamentalement d'ordre spirituel et métaphysique. Elle renvoie à une Tradition unique, « primordiale », c'est-à-dire antérieure à toutes les traditions locales. Elle se présente aussi comme une doctrine métaphysique, supra humaine immémoriale, relevant de la connaissance de principes ultimes, invariables et universels. Ce discours est apparu, selon Antoine Faivre

[1] Nous appellerons indifféremment, dans cette étude, ce courant de pensée « pérennialisme » ou « traditionalisme ». Le pérennialisme est le nom anglo-saxon (« *perennialism* » en anglais) du courant incarné par René Guénon et ses successeurs. Il renvoie à la notion de pérennité. Antoine Faivre remarque que ce terme « est de plus en plus employé (par les observateurs, autant que par les traditionalistes eux-mêmes), depuis les années quatre-vingt, pour désigner cette philosophie religieuse qui met l'accent sur la Tradition primordiale, mère de toutes les autres, dans un sens guénonien. » A. Faivre, « Tradition », in J. Servier (dir.), *Dictionnaire critique de l'ésotérisme*, Paris, P.U.F., 1998, p. 1314.

[2] *Ibid*., p. 1313.

durant la Renaissance italienne chez certains humanistes, Marcile Ficin (1433-1499) et Pic de la Mirandole (1463-1494) notamment, qui tentèrent de chercher un dénominateur philosophico-religieux commun depuis les philosophes païens en incorporant des éléments de religiosités hellénistiques, stoïcisme, gnosticisme, hermétisme néo-alexandrin, néo-pythagorisme, aux religions abrahamiques, les kabbales juive et chrétienne, en passant par des éléments médiévaux. Ainsi naquit l'idée d'une *prisca theologia*, d'une *philosophia occulta*, d'une *philosophia perennis*, ces expressions étant proches mais non synonymes[1].

Cette idée de *philosophia perennis*, présente dans le discours de Marcile Ficin, a été énormément transformée par René Guénon[2] pour la faire englober toutes les traditions et religions de l'humanité, celui-ci s'inspirant du livre d'Edouard Schuré, *Les grands initiés*, publié en 1889. Cependant, le mot « Tradition » au sens ésotérique du terme est apparu sous l'influence de la Société Théosophique pour « désigner une *philosophia perennis* élargie aux dimensions de tout l'univers spirituel de l'humanité[3]. » René Guénon remit donc de l'ordre dans cette théorie affirmant l'existence d'une Tradition primordiale dont tous les courants ésotériques, franc-maçonnerie comprise, et traditions religieuses en général ne seraient que des formes dégradées plus ou moins reconnaissables. Cette distinction apparaît dans son œuvre vers 1920. Selon lui, « la tradition primordiale est la source première et le fonds commun de toutes les formes traditionnelles particulières, et qui procèdent par adaptation aux conditions spéciales de tel peuple ou telle époque […][4] ». L'écho de cette conception se retrouve dans l'article de l' *Encyclopedia Universalis* écrit par Serge Hutin (1927-1997) dans les années soixante[5]. De fait, « La pensée ésotérique se présenta alors [au XIXe] comme porteuse d'un savoir différent, fondé lui aussi sur la raison critique, mais transformé par son passage dans le secret des sanctuaires ou se conservaient les traditions méconnues des peuples orientaux. Ce savoir qui synthétisait les expériences antérieures de toute l'humanité n'étant accessible que par

[1] *Ibid.*, p. 1314.
[2] Il est né en 1886 à Blois. De formation scientifique, il se dirige ensuite vers la philosophie. Durant la même période, il fréquente divers milieux occultistes, dont l'Ordre Martiniste de Papus et l'Eglise gnostique universelle de Jules Doinel (1842-1902), René Guénon y sera évêque et dirigera la revue de cette « église », *La Gnose*, de 1909 à 1912, et des loges maçonniques, dont la Loge Humanidad et la Loge Thébah, émanation de la Grande loge de France. Il côtoie alors le mage Papus, pseudonyme de Gérard Encausse (1865-1916). En 1912, il entame des études de philosophie et devint admissible à l'agrégation de philosophie en 1917, il enseignera notamment à Sétif puis à Blois. Contrairement à ses contemporains, il ne chercha pas à être un chef d'école. Dès ses premiers livres, il rejeta la modernité et le positivisme. Déçu par l'accueil fait à ses travaux dans les milieux catholiques, il partit en voyage en 1930 -il devait gagner l'Inde, et s'installa en Egypte où converti à l'islam, il devint Abdel Wahid Yahia et épousa la fille d'un Cheikh soufi. Il mourut en Egypte en 1951. Il eut une influence considérable à la fois sur les milieux traditionalistes et maçonniques et sur les milieux artistiques et littéraires. J.-P. Laurant, « René Guénon », in J. Servier (dir.), *Dictionnaire critique de l'ésotérisme*, *op. cit.*, pp. 576-578.
[3] A. Faivre, « Tradition », in *Dictionnaire critique de l'ésotérisme*, *op. cit*., p. 1314.
[4] R. Guénon, *Etudes sur l'hindouisme*, Editions traditionnelles, 1966, p. 112.
[5] Cours de Marco Pasi du 02/04/2002, Paris, E.P.H.E.

l'initiation. Sous les noms d'occultisme ou d'ésotérisme, les sciences occultes, organisées en un système logique et clos, proposèrent aux hommes du XIXe siècle soucieux de connaissances positives et de vie spirituelle une transposition des méthodes mises au point dans le ''monde profane''[1]. »

Cependant, les théoriciens[2] de ce courant refusent le terme « Tradition » arguant le fait que les traditionalistes sont de mauvais connaisseurs de la Tradition, au sens guénonien du terme. Le terme « traditionalisme » possède, en outre, une ambiguïté politique, celui-ci renvoyant couramment à la notion de traditionalisme politique, comme les contre-révolutionnaires ou les traditionalistes catholiques proche de Monseigneur Marcel Lefebvre (1905-1991). Cette ambiguïté se retrouve chez les traditionalistes de la Nouvelle Droite, certains défendant ces positions politico-religieuses, c'est-à-dire à la fois contre-révolutionnaires et partisans de Monseigneur Lefebvre. Ainsi, des néo-droitiers s'intéressent à la pensée contre-révolutionnaire et/ou participent à la revue monarchiste pérennialiste d'Henry Montaigu (1936-1992), *La Place Royale*[3], comme l'écrivain et poète Luc-Olivier d'Algange. D'autres, tel Christophe Levalois, se penchent sur certains points de la sacralité royale[4].

Les traditionalistes néo-droitiers se divisent en plusieurs tendances religieuses : les musulmans ; les orthodoxes ; les catholiques ; certains néo-païens, et notamment les partisans de la religion italique et/ou les druides. Ils se réfèrent quasi exclusivement aux œuvres de René Guénon et Julius Evola, même si quelquefois, ces traditionalistes citent Alain Daniélou (1907-1994) ou Ananda Coomaraswamy(1877-1947). L'interprétation que font les néo-droitiers de ces corpus théoriques est littérale. Leur conception de l'ésotérisme se fonde sur les idées d'initiation et de filiation. Ainsi, l'initiation et la notion de filiation ne sont pas reconnues par les scientifiques, en particulier Antoine Faivre, comme un élément constitutif du discours ésotérique alors qu'il l'est par les ésotéristes[5]. Il s'agit donc d'une vision d'acteurs et non de

[1] J.-P. Laurant, *Le regard ésotérique*, Paris, Bayard, 2001, p. 18.
[2] R. Guénon, *Le règne de la quantité et les signes des temps*, Paris, N.R.F., 1972, p.205. G. De Giorgio, *L'instant et l'éternité*, Milan, Archè, 1987, p. 148.
[3] Cette revue défend un royalisme esthétique et mystique, « guénonien. », insistant sur l'aspect sacral du roi. *Cf.* H. Montaigu, *René Guénon ou la mise en demeure*, Paris, La Place Royale Editions, 1986. Cet essai se consacre à « la redécouverte des traditions spirituelles, historiques et intellectuelles de la France ».
[4] *Cf.* C. Levalois, *Royauté et figures mythiques dans l'ancien Iran*, Milan, Archè, 1987 ; *Principes immémoriaux de la royauté*, Le Léopard d'or, 1989 ; *Symbolisme de la décapitation du roi*, Paris, Guy Trédaniel Editeur, 1992
[5] Antoine Faivre a défini six caractéristiques fondamentales qui définissent l'ésotérisme dont les quatre premières sont « intrinsèques, en ce sens que leur présence simultanée est une condition nécessaire et suffisante pour qu'un étudié ressortisse à l'ésotérisme ». Les cinquième et sixième éléments sont au contraire « secondaires, c'est-à-dire non fondamentaux » : 1) La théorie des correspondances qui existeraient « entre toutes les parties de l'univers visible et invisible » : « Ce qui est en haut, est comme ce qui est en bas ; ce qui est en bas est comme ce qui est en haut… » Correspondance entre microcosme et macrocosme, entre monde visible et invisible (« principe d'interdépendance universelle » héritée de l'Antiquité), et aussi entre des parties du monde visibles : la nature (« le cosmos ») ; 2) L'idée que la nature est un être vivant que l'on représente aujourd'hui comme l'« hypothèse de Gaïa ». Propagée surtout par le scientifique James Lovelock, cette hypothèse a en réalité une longue tradition dans

scientifiques, même s'ils se réfèrent, parfois, aux universitaires spécialistes de la question. Imitant, leurs maîtres, ils font preuve d'une érudition tout aussi impressionnante, « ostentatoire » pour reprendre l'expression de Jean-Yves Camus et René Monzat[1], mais qui laisse perplexe par le côté artificiel et plaqué de la chose. Cette pratique les dessert en mettant en évidence leurs faiblesse, c'est-à-dire une érudition dépourvue de réflexion. En effet, les traditionalistes néo-droitiers ont une tendance à faire entrer de force leurs autres références intellectuelles, quitte à déformer le contenu de celles-ci. Ainsi, la partition trifonctionnelle dumézilienne subit à la fois une déformation et une systématisation.

L'un des aspects intéressant du pérennialisme est la théorie traditionnelle des cycles, à ne pas confondre avec celle de Nietzsche. Cette théorie se fonde sur l'idée qu'à l'intérieur de chaque cycle, l'humanité suit un parcours allant de la perfection vers le déclin spirituel et vers le matérialisme, chaque cycle étant eux-mêmes dévolutif, c'est-à-dire allant vers un déclin toujours plus accentué : « L'histoire de l'humanité, en d'autres termes, est interprétée comme ''entropie métaphysique'', comme chute, dégradation, déclin à partir d'un état primordial originel. Tous les auteurs traditionnels voient dans l'époque contemporaine le temps du *Kali-Yuga*, c'est-à-dire l'apogée de l'âge le plus noir, la phase terminale du cycle, le *nec plus ultra* du déclin spirituel. Le conflit entre Tradition et antitradition se cristallise en effet comme décadence – et c'est cette décadence que les décadents appellent ''progrès''. L'opposition entre la pensée traditionnelle et l'idéologie du progrès s'avère donc totale, en même temps que d'une parfaite symétrie (mais d'une symétrie inversée) : tout ce que la conscience moderne analyse et comme progrès, l'école l'interprète comme déclin : la Renaissance est une chute, la philosophie des Lumière un obscurcissement[2]. » Ce discours sur la délitescence des mœurs est présent en France, selon Michel Winock, depuis la Révolution française, source de la décadence[3]. Cette vision de l'histoire est d'ailleurs l'une des caractéristiques de la droite radicale. Michel Winock

---

la « Naturphilosophie » de type ésotérique ; 3) L'importance attribuée à l'imagination et aux médiations des êtres surnaturels tels les anges ou les esprits : selon Massimo Introvigne « magie » et « imagination » ont la même racine étymologique [M. Introvigne, *La magie à nos portes*, trad. P. Brunette et R. Bergeron, Québec, Fides, Canada, 1994, p. 67] ; et l'ésotérisme vit dans ce que Henry Corbin (1903-1978) a appelé le *mundus imaginalis* ; 4) La théorie et l'expérience de la transmutation selon laquelle l'homme peut se transformer en quelque chose de supérieur et de différent. D'après Faivre, « si l'on ne considérait pas comme une composante essentielle l'expérience de la transmutation, ce qui est évoqué ici ne dépasserait guère les limites d'une forme de spiritualité spéculative », alors que l'ésotérisme a toujours eu un aspect pratique ; 5) « La pratique de la concordance », qui veut trouver des dénominateurs communs, souvent sous la forme d'une *philosophia perennis*, entre certaines traditions ou encore entre toutes les traditions qui sont souvent en quête d'une « Tradition primordiale » ; et enfin, 6) L'idée de la transmission ininterrompue d'un savoir ésotérique à travers les siècles, par filiation « régulière » ou par « initiation » de maître à disciple. Ces deux dernières, à l'opposé sont considérés par les ésotéristes comme les principales. A. Faivre, *L'ésotérisme*, Paris, P.U.F., Que sais-je ?, 1993 (2ème édition corrigée), pp. 14-22.

[1] J.-Y. Camus et R. Monzat, *Les droite radicales et nationales en France*, *op. cit.*, p. 273.

[2] « Présentation », *Krisis*, n°3, *art. cit.*, pp. 7-8.

[3] M. Winock, « L'éternel décadence », *Lignes*, n°4, octobre 1988, p. 61.

distingue neuf constantes dans le discours dévolutionniste qui « ne sont pas exhaustives ; on les retrouve, peu ou prou, sous la plumes des penseurs et des vulgarisateurs de la décadence[1]. » : la haine du présent ; la nostalgie d'un âge d'or ; l'éloge de l'immobilité ; l'anti-individualisme ; l'apologie des sociétés élitaires ; la nostalgies du sacré ; la peur de la dégradations génétiques et de l'effondrement démographique ; la censure des mœurs ; et enfin, l'anti-intellectualisme. Ce dernier point ne retrouve pas dans le discours traditionaliste, celui-ci étant justement marqué par l'intellectualisme.

2/Occultisme

Les termes « ésotérisme » et « occultisme » sont souvent utilisés comme synonymes. Toutefois, Jean-Pierre Laurant les considère comme de faux jumeaux[2]. Selon cet universitaire, il existe une distinction nette, le premier pouvant être défini comme l'aspect théorique et le second comme l'aspect pratique. Cependant, selon Marco Pasi[3], il existerait cinq manières différentes de définir les rapports ésotérisme/occultisme : l'occultisme s'identifie à l'ésotérisme –c'est le point de vue des occultistes ; l'occultisme est une dérive ou une dégénérescence de l'ésotérisme ; l'occultisme représente l'aspect pratique de l'ésotérisme –c'est la thèse de Jean-Pierre Laurant ; l'occultisme est un courant historique bien déterminé dans le champ plus vaste de l'ésotérisme –c'est la position de Marco Pasi ; et enfin, l'occultisme est une modification de l'ésotérisme sous l'impact de la sécularisation – c'est la position de l'universitaire hollandais Wouter Hanegraaf. De fait, les théoriciens de la pensée traditionnelle ont dissocié l'ésotérisme, comportant une dimension spirituelle authentique, de l'occultisme dans lesquelles ils voient des pratiques douteuses.

L'occultisme est, selon Antoine Faivre, un héritage des sciences occultes de la Renaissance, la *philosophia occulta*. L'occultisme du XIXe siècle est un syncrétisme entre les sciences « nouvelles », comme la sociologie et l'hypnose, et une vision du cosmos héritée de l'hermétisme de la Renaissance : astrologie, alchimie dans une certaine mesure et kabbale. De fait il réconcilie non seulement les religion entre elles, mais aussi chaque religion avec la science moderne. « On peut voir, écrit-il, dans l'occultisme une tentative d'accorder l'héritage des courants ésotériques antérieurs (*philosophia occulta*, kabbale juive, alchimie) avec les

[1] *Ibid*., p. 65.
[2] J.-P. Laurant, *L'ésotérisme*, Paris/Québec, Cerf/Fides, 1993, p. 12 et pp. 42-43.
[3] Cours de M. Pasi du 02/04/2002, Paris, E.P.H.E.

acquis de la modernité, notamment de la science, et de montrer du même coup la vacuité du matérialisme scientiste[1]. »

L'occultisme se caractérise aussi par l'utilisation de la magie, initiatique et/ou cérémonielle[2]. En effet, « Alors que l'expérience religieuse implique, à l'égard du sacré qui se manifeste, une attitude de vénération et de gratuité, l'expérience magique - qui est surtout expérience de pouvoir (kratophanie) – voudrait attirer et manipuler le sacré pour le mettre au service des buts du sujet agissant. Ces buts pourront être relativement nobles : accéder à des dimensions ''supérieures'' de conscience et de connaissance ; ou très matériels : recherche du gain ou d'une liaison sentimentale[3]. » Il se pourrait que la magie occultiste soit une persistance, sous des formes très altérées et par certains de ses aspects, de pratiques païennes antiques.

L'occultisme contemporain est tributaire d'un certain nombre de personnages ayant vécu pour la plupart entre le XVIIIe siècle et la fin du XIXe siècle. Ses rénovateurs sont Fabre d'Olivet (1768-1825) et Eliphas Levi (Louis Alphonse Constant 1810-1875). Cependant, comme l'écrit Massimo Introvigne, « La magie initiatique se soucie de l'origine et de la régularité des groupes : ''d'où vient l'initiation ?'', ''Qui a accordé les 'patentes' pour créer le groupe ?'' Ce sont là des questions fondamentales pour vérifier la légitimité de telle ou telle initiative[4]. » De fait, les occultistes se réclament d'antiques filiations qui auraient perduré secrètement. Concrètement, l'incapacité de vérifier l'authenticité de chartes, patentes, enseignement permet surtout et avant tout de soustraire celle-ci à la critique.

3/Esotérisme, occultisme et néo-paganisme

Nous retrouvons les éléments constitutifs défini par Antoine Faivre, ainsi que les éléments occultistes dans le néo-paganisme. Les néo-païens les considèrent comme les fondements de leur *Weltanschauung*. Les thèmes qui ressortent le plus souvent des discours sont les suivants : les correspondances, la Nature vivante, la pratique de la concordance et la transmission. Il est donc indéniable que le néo-paganisme est une catégorie de l'ésotérisme à l'exception d'une forme de paganisme : celle du paganisme postmoderne chère au sociologue

[1] Préface d'A. Faivre au livre de M. Butler et H. Châtellier, *Mystique, mysticisme et modernité en Allemagne autour de 1900*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 1998, p. 14.
[2] Dans la magie initiatique l'accent est mis sur la légitimité initiatique tandis que dans la magie cérémonielle l'accent est mis sur l'efficacité des cérémonies.
[3] M. Introvigne, *La magie. Les nouveaux mouvements magiques* [1990], trad. Philippe Baillet, Paris, Droguet et Ardant, 1993, p. 19.
[4] *Ibid*., p. 193.

Michel Maffesoli qui est en fait une sorte de retour à une socialité païenne[1]. *A contrario* l'ésotérisme n'est pas forcement païen : il existe des ésotérismes chrétien, juif ou musulman.

Au XIXe siècle, déferle en Europe, et en particulier en France, une vague païenne occultisante touchant tous les milieux artistiques et littéraires. Untel exalte l'hellénisme, d'autres écrivent des poèmes barbares ou antiques comme l'académicien Charles Leconte de Lisle (1818-1894)[2]. Charles Maurras (1868-1952) fera l'éloge d'Athènes tandis que Louis Ménard (1822-1901) écrit *Rêverie d'un païen mystique*. De fait, à cette époque, il y a un débat houleux au sein de l'Eglise catholique et des milieux catholique sur l'enseignement à l'école des textes et des cultures antiques. Cette vague a profondément marqué les milieux symbolistes et romantiques, déjà sensibles à l'occultisme, fertilisant en retour ce néo-paganisme. De fait, les néo-païens contemporains ont la même filiation que les occultistes. Un grand nombre de néo-païens du XIXe siècle et du début du XXe siècle ont même été membres de sociétés occultistes.

Partant de cette constatation, nous pouvons nous demander si le néo-paganisme contemporain n'est pas l'un des héritiers de l'occultisme du XIXe siècle. En effet, le druidisme, la magie runique, la néo-sorcellerie de type *Wicca*, par exemple, ont intégré des pratiques (rituelles, magiques) qui proviennent de l'occultisme, lui-même influencé et imprégné d'éléments issus du paganisme antique. Il est donc parfois très important d'établir une frontière entre occultisme, ésotérisme et néo-paganisme. Par exemple, les premiers partisans de la religion germano-scandinave firent partie de loges maçonniques spiritualistes ou furent membres de la Société Théosophique[3]. Les druides du XIXe siècle incorporèrent des éléments de rituels maçonniques[4] dans leur pratiques, Arturo Reghini (1878-1946), adepte de la religion romaine, fut initié à divers mouvements ésotériques et le fondateur de la *Wicca*, Gerald Brousseau Gardner (1884-1964) fut un disciple de Crowley.

B/L'Ecole de la Tradition et la Nouvelle Droite

Indépendamment des recherches universitaires et de leurs conclusions, l'ésotérisme, ou Tradition, a fait son entrée au sein de la Nouvelle Droite, en tant que référence importante, à la fin des années soixante-dix, via l'utilisation des oeuvres de Julius Evola et de Raymond Abellio

[1] *Cf*. infra.
[2] Il publia en 1852 *Poèmes antiques* et en 1862, *Poèmes barbares*.
[3] N. Goodrick Clarke, *Les Origines occultistes du Nazisme*, *op. cit*.
[4] M. Raoult, *Les druides. Les sociétés initiatiques contemporaines*, Editions du Rocher, 1992. *Cf*., P. Le Stum, *Le néo-druidisme en Bretagne. Origine, naissance et développement, 1890-1914*, Rennes, Editions Ouest-France, 1998.

(Georges Soulès 1907-1986). Ce dernier figure d'ailleurs dans le comité de patronage de *Nouvelle Ecole*. L'œuvre de Julius Evola fut d'abord utilisée pour son aspect politique. Ainsi, en 1981, l'équipe d'*Eléments* écrivait que « Sans partager toutes ses vues et toutes ses analyses, les animateurs d'''Eléments'' s'accordent à reconnaître en Julius Evola (1898-1974) l'un des observateurs les plus lucides et les plus pénétrants de notre temps, et en tout un homme dont le courage intellectuel, l'indépendance d'esprit et l'altitude morale forcent le respect. Quelles que soient les divergences philosophiques et idéologiques que peuvent faire naître ses écrits, Julius Evola demeure en effet, à bien des égards, un exemple[1]. » De fait, la Nouvelle Droite a fait connaître l'œuvre de Julius Evola en France. En effet, le G.R.E.C.E. publia, en 1977, dans la collection « Maîtres à penser », un ouvrage collectif intitulé *Julius Evola le visionnaire foudroyé*[2] qui sera recensé dans des milieux *a priori* sans liens avec la droite radicale, comme le magazine post hippie *L'Originel*[3].

Toutefois, le traditionalisme intégral ou révolutionnaire, les deux termes étant souvent utilisés comme synonymes, est apparu en France dans des milieux distincts de la Nouvelle Droite. Ainsi, un Centre d'Etudes Doctrinales Julius Evola fut fondé en 1975 par Philippe Baillet, Léon Colas et Pierre Magne, qui publia des *Bulletin* et organisa des conférences entre 1975 et 1980[4]. Il s'agit d'un rejeton du *Centro Studi Evoliani* fondé à la fin des années soixante par Renato Del Ponte, possesseur des plus grandes archives évoliennes.

A l'origine certains membres de Pardès, comme Georges Gondinet ou Philippe Baillet, se plaçaient dans la mouvance nationale-révolutionnaire, d'inspiration évolienne. La tendance tiers-mondiste de ce courant est connu sous le nom de nazi maoïste. Cette conception a été soutenue, de manière critique, par Georges Gondinet et sa revue *Totalité*. Elle se caractérise aussi par un anticléricalisme, une aversion pour les valeurs marchandes de la société américanisée. Elle développe aussi un anti-sionisme. Le principal point de discorde entre *Totalité* et les nationaux-révolutionnaires concerne l'aristocratisme des évoliens qui s'oppose au populisme des nationaux-révolutionnaires. Après la rupture, une partie rejoint le G.R.E.C.E., une seconde partie, les racistes-populistes, rejoignent le F.N., les autres se dispersant dans des groupuscules comme Troisième Voie, le Parti Nationaliste Français et Européen (P.N.F.E.) ou Nouvelle Résistance.

Totalité, qui parut de 1977 à 1987 se positionne vite sur la recherche culturelle et sur l'étude des thèses de René Guénon et de Julius Evola. Ce traditionalisme radical se fonde sur

[1] Non signé, introduction à l'article de P. Baillet, « Evola le dernier Gibelin », *Elément*, n°38, printemps 1981, p. 64.
[2] Collectif, *Julius Evola le visionnaire foudroyé*, Paris, Copernic, « Maîtres à penser », 1977.
[3] *L'Originel. Revue des sciences traditionnelles*, n°4, mars avril 1978, p. 40.
[4] C. Boutin, *Politique et tradition*, *op. cit*., p. 419.

trois idées : une assise métaphysique : la doctrine des deux pouvoirs, temporel et spirituel ; une assise historique et cosmologique : la conception cyclique du temps ; une assise sociologique : le système des castes. Ce courant traditionaliste radical de la Nouvelle Droite est parfois appelé, faute de mieux, « traditionalisme-révolutionnaire ». Cependant, Philippe Baillet a contesté en 1991 l'expression « traditionaliste-révolutionnaire » : « Nous ne devons pas céder aux suggestions de l'ennemi, par exemple en cherchant à dissoudre le poison révolutionnaire dans le nectar de la Tradition, tels ceux qui parler d'œuvrer… à la ''révolution traditionnelle'' de demain[1]. »

Les principales références traditionalistes invoquées par les néo-droitiers furent dans un premier temps Raymond Abellio et surtout René Guénon et Julius Evola que Christopher Gérard qualifie de « *filosofo prohibito* », du « philosophe ''interdit'', pour ne pas dire clandestin, de la culture européenne[2]. » Cependant, ce courant se réfère aussi à Alain Daniélou (1907-1994), à Titus Burckhardt (1908-1984), à Fritjof Schuon, à A. K. Coomaraswamy, à Seyyed Hossein Nasr, renouvelant ainsi leur discours, certains de ces théoriciens n'ayant aucuns liens avec les droites radicales.

Au cours des années quatre-vingt, le courant traditionaliste prend de l'importance. D'autres groupes se mettent alors en place. Par exemple, Christophe Levalois part en 1986 des Editions Pardès et fonde, l'année suivante, la revue *Sol Invictus* qui a pour sous-titre « Revue d'études traditionnelles » et le Cercle d'études du même nom à Bordeaux. Parmi les mouvements qui apparaissent alors et qui s'inscrivent dans cette tendance, citons le Cercle de Recherche et d'Etudes Traditionnelles (C.R.E.T.) de Nantes. En effet, le C.R.E.T. invoque René Guénon et Julius Evola. Ce cercle publie aussi une feuille d'information : *L'île Verte. Spiritualités et Traditions* : « L'Ile Verte c'est Thulé, Avalon, Erin, la demeure du Graal ou du douzième Imam dans la tradition Chi'ite (en fait du Saashyant), mais c'est aussi la terre verte qui vient après le Ragnarök, tout comme la nouvelle terre paraissant à la fin de l'apocalypse ». Un des animateurs de la revue, Alain Jamet, est un ancien du M.N.R. (Mouvement National Républicain) du solidariste Jean-Gilles Malliarakis. *L'Ile Verte* a publié des textes du nazi Robert Dun (« Sur les rûnes »), de Michael Walker, l'animateur de la Nouvelle Droite britannique mais aussi des articles d'Evola dont « La spiritualité païenne au sein du Moyen Age catholique[3] ». Cette publication reçoit aussi la collaboration de Luc-Olivier d'Algange.

De fait, le recours aux traditionalistes peut être résumé, pour la tendance païenne de la Nouvelle Droite, par la position soutenue par la communauté Libération païenne qui écrit que

[1] Cité in C. Bourseiller, *La nouvelle extrême droite*, *op. cit*., p. 218.
[2] C. Gérard, *Antaïos*, n°12, hiver 1997, p. 177.
[3] J.-Y. Camus et R. Monzat, *Les droites nationales et radicales en France*, *op. cit*., p. 237.

« Dans leur haine du monothéisme et de tout ce qui s'y rattache, la plupart des païens tentent de reconstruire sur la base de travaux archéologique une nouvelle religion. Ils commettent là une grave erreur, en aucun cas un ordre religieux ou des rituels ne peuvent prendre leurs racines dans les dires d'historiens. La religion n'est pas affaire de scientifiques, mais de foi et de Tradition authentique. A l'exemple des monothéistes qui n'ont rien inventé mais ont simplement adapté les rituels et les fêtes préexistant à leur venue. En matière religieuse rien ne se crée, tout découle de la Tradition Primordiale avec des adaptations aux différents cycles[1]. »

Le recours aux traditionalistes a eu aussi pour conséquence, le retour à des formes traditionnelles de monothéisme musulman, soufisme, et chrétien, catholique traditionaliste, Eglises parallèles ou orthodoxie, d'un certain nombre de néo-droitiers. Cela entraîne un changement idéologique qui est perceptible chez des auteurs, classés par René Monzat et Jean-Yves Camus[2] dans la catégorie Nouvelle Droite, tel que Philippe Baillet, qui passe du paganisme intellectuel du G.R.E.C.E. à un catholicisme guénonien, certes très conservateur mais n'ayant plus de lien avec une pensée d'extrême droite. Nous pouvons aussi citer les exemples d'Arnaud Guyot-Jeannin ou de Thierry Jolif. En effet, ce dernier écrit que « [Sa] rencontre avec René Guénon se situe dans une véritable chaîne, dans un enchevêtrement de relations causales. [Son] jeune intérêt scolaire pour les formes de totalitarisme moderne [le] conduisit à lire Julius Evola, qui [le] conduisit à René Guénon et à Georges Dumézil qui, eux-mêmes, [l]'amèneront à Françoise Le Roux et à Christian-J. Guyonvarc'h qui à leur tour, [le] guideront vers Ananda Coomaraswamy et Frithjof Schuon –ce sera [son] pont vers l'orthodoxie[3]. » Ce parcours l'amènera à récuser toute forme d'évolution au profit de la conception platonicienne des Idées. Il deviendra aussi royaliste[4].

Ce retour au monothéisme, pour certains, s'accompagne d'une intolérance pour le paganisme, affirmant que seules les religions du Livre permettent de renouer le lien avec la Tradition primordiale, ce qui n'est pas le cas de Thierry Jolif qui considère que le paganisme participe de la Tradition[5]. Cette attitude intolérante provoque donc l'animosité des païens, tel Christopher Gérard : « Nous autres Païens renvoyons dos à dos les tenants du spirituellement correct, au dogmatisme douceâtre, et les gardiens autoproclamés de la Tradition une et apostolique. Face à ces deux formes d'enfermement mental, le recours aux forêts de notre paganisme ancestral incarne bel et bien la seule issue digne de l'Anarque : la libération

[1] Non signé, « Editorial », *Libération Païenne*, n° 22, Marseille, printemps 2002.
[2] J.-Y. Camus et R. Monzat, *Les droites nationales et radicales en France*, *op. cit*.
[3] T. Jolif, « Une introduction sous influence », in, *Que vous a apporté René Guénon ?*, *op. cit*., p. 10. Thierry Jolif est orthodoxe, membre de l'Exarchat Russe du Patriarcat Œcuménique de Constantinople.
[4] Entretien avec Thierry Jolif.
[5] Toutefois, T. Jolif condamne le néo-paganisme en tant que manifestation de la modernité. Entretien avec T. Jolif.

spirituelle[1]. » Nous pouvons dire qu'en fait, il se place dans une situation de « post-traditionaliste » : il utilise les références pérennialistes, surtout René Guénon, Julius Evola et Alain Daniélou, car il reconnaît que : « De citer Guénon et Schuon ne fait pas de moi un ''traditionaliste'', malgré le respect dû à leur travail de dévoilement. Non, leur Tradition primordiale, je l'avoue, me paraît muséifiée, singulièrement dénuée de vie, oublieuse des métamorphoses subies de toute éternité par le Dharma, ignorante des relais néoplatoniciens ou pythagoriciens. Et trop complaisant face à la prétention des religions abrahamiques à posséder le monopole de la vérité, la voie unique d'accès au Sacré. Cet exclusivisme et cette intolérance ne sont guère cosmiques[2]. » Dans le même texte, il va plus loin en affirmant que ce sont les chrétiens et les musulmans qui ont rompu le lien de la Tradition en persécutant les religions païennes : « [Les chrétiens] ont assassiné Hypathie, sage du Vème siècle qui dispensait un enseignement traditionnel, celui, précisément de la Traditio perennis. Les seconds ont incendié la bibliothèque d'Alexandrie, exterminé par milliers les Brahmanes, détenteurs d'un savoir authentiquement traditionnel. Les uns et les autres ont volontairement brisé le fil d'une tradition vivante[…][3] ».

En outre, certains traditionalistes de la Nouvelle Droite font preuve d'une attitude assez sectaire et pédante qui est condamné par Philippe Baillet[4]. Il qualifie, d'ailleurs, certains admirateurs de Julius Evola et évoliens eux-mêmes de « Témoins de Julius Evola », ce qui est loin d'être, sous sa plume acérée, un compliment[5]. En outre, celui-ci, dans un article publié dans *Politica Hermetica*, se montre impitoyable avec une partie des évoliens de la Nouvelle Droite suspectés d'amateurisme et de dilettantisme[6]. Ce point de vue est aussi soutenu, mais façon plus large, englobant ainsi d'autres théoriciens de ce courant, par l'un des spécialistes de Julius Evola, Christophe Boutin qui estime, dans son article, « France-Italie : la recherche face à Julius Evola[7] », que l'étude de la pensée Traditionnelle, au sein des droites radicales, «[…] y apparaît bien souvent comme l'alibi d'élites auto-proclamées[…] » et sujette au travestissement[8].

Enfin, certains traditionalistes refusent la main mise de la droite radicale sur René Guénon. Ainsi Patrick Geay, le directeur de publication de la revue semestrielle traditionaliste,

[1] C. Gérard, « Tradition, pensée spirituellement correctement correcte et devenir païen », *Antaïos*, n°11, hiver 1996, p. 32.
[2] C. Gérard, « Au service du Dharma », *Antaïos*, n°16, printemps 2001, pp. 52-53.
[3] *Ibid*., p. 53.
[4] P. Baillet, « Julius Evola et les ''électrons libres'' », *art. cit*., p. 263.
[5] P. Baillet, « ''Lâcher prise'' et maîtrise sur le chemin du cinabre. », *art. cit*., p. 230.
[6] P. Baillet, « Julius Evola et les ''électrons libres'' », *art. cit*., pp. 263-265 et 270.
[7] C. Boutin, « France-Italie : la recherche face à Julius Evola », *Politica Hermetica*, n°12, Lausanne, l'Âge d'Homme, 1998, pp. 271-278.
[8] *Ibid*., p. 273.

La Règle d'Abraham, a écrit dans le numéro 16 de décembre 2003, un article violent consacré à « René Guénon récupéré par l'extrême droite[1] » dans lequel il se livre à une mise au point et réfute diverses interprétations de l'œuvre de Guénon par la Nouvelle Droite, qualifiées dans l'éditorial de « propos parasitaires et pernicieux[2] ». En effet, malgré l'aspect droitier de la pensée traditionnelle, la majorité des pérennialistes français sont non politisés et sont incarnés, par exemple, par les revues *Connaissances des religions* ou *Vers la Tradition* qui ne tiennent compte que des travaux spirituels et/ou ésotéristes.

C/Critique de la pensée traditionnelle

Une partie des néo-droitiers n'éprouvent toutefois aucun intérêt voire aucune sympathie pour la Tradition. Ainsi, Guillaume Faye dit que « La ''spiritualité'' désincarnée [l]'a toujours semblé très ennuyeuse, tout simplement peut-être parce [qu'il ne la comprend] pas. D'Evola, [il ne retient] que les passages sociologiques et politiques, mais l' ''évolianisme'' [l]'a toujours paru déplacé et les textes de Guénon […] totalement abscons[3]. » Il reconnaît par ailleurs, « [qu'il n'a] jamais été attiré par les textes ésotériques, les élans mystiques, les recherches et les discours sur la symbolique[4]. » Ce point de vue est partagé par Christian Bouchet qui se moque en plus des traditionalistes, rencontrés au Cercle *Sol Invictus* et comprenant les traditionalistes du G.R.E.C.E. : « J'y rencontrais beaucoup de ''sépulcres blanchis'', j'y voyais beaucoup de psychorigides à la recherche de béquilles idéologiques, je jugeais ses participants comme des ''hommes gris'' dotés de peu de connaissances réelles et incapables de la moindre action héroïque. Je me gaussais de leurs conversions successives au gré de leur lubie qui les faisait passer par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel religieux : catho-tradi, le lundi ; soufi, le mardi ; chrétiens orthodoxes, le mercredi ; bouddhistes, le jeudi ; francs-maçons, le vendredi ; …etc.[5] »

Christopher Gérard se montre aussi acerbe avec certains traditionalistes : « La lecture de diverses publications récentes m'inspire quelques réflexions sur ce que j'appellerais d'une part la pensée ''spirituellement correcte'', qui semble prendre la relève de dogme judéo-chrétien en déclin, d'autre part, le prêt à penser traditionaliste, qu'Eliade avait parfaitement défini comme un réductionnisme inversé. La formule semblera sévère à d'aucuns, mais j'ajoute tout de suite qu'elle vise bien plus les guénonlâtres et Témoins de J. Evola que les œuvres de

[1] P. Geay, « René Guénon récupéré par l'extrême droite », *La Règle d'Abraham*, n° 16 décembre 2003, pp. 3-12.
[2] P. Geay, « Editorial », *La Règle d'Abraham*, n° 16 décembre 2003, p. 2.
[3] « Les Titans et les Dieux. Entretien avec Guillaume Faye », *art. cit.*, pp. 112-113.
[4] *Ibid*., p. 112.
[5] C. Bouchet, « L'anti-tradition et moi », in *Que vous a apporté René Guénon ?*, *op. cit*., p. 136.

ces singuliers penseurs. De nouveaux sacristains, souvent autodidactes, illustrent parfaitement la sentence d'un auteur que nous n'avons certes pas coutume de citer, Thomas d'Aquin : Timeo hominem unius libri[1]. » Cependant, l'expression « Témoins de Julius Evola » a été forgée par Philippe Baillet pour se moquer de certains pérennialistes de la Nouvelle Droite, dont Arnaud Guyot-Jeannin et Christophe Levalois, ce dernier participant à *Antaïos*, la revue de Christopher Gérard. En voulant faire un bon mot celui-ci égratigne ses collaborateurs. Jean Mabire abonde dans le même sens que Christopher Gérard : « Aussi je n'ai été le disciple d'aucun maître. Et je pense d'abord à Evola, que j'ai lu sur le tard sans être autrement troublé. Il me suffisait de découvrir les évoliens de diverses obédiences et leurs querelles pour ne pas avoir envie de me mêler à ces jeux assez stériles[2]. »

Section V/La Nouvelle Droite et les études indo-européennes

Les questions indo-européennes passionnent les néo-droitiers depuis la fondation du G.R.E.C.E. en 1967. Nous trouvons parmi eux un certain nombre de spécialistes de cette question : Alain de Benoist, Jean-Claude Rivière, Jean Haudry ou Jean Varenne, entre autres. Le néo-païen Jérémie Benoit participe aux *Etudes Indo-européennes*. Christopher Gérard, un autre païen, consacre une chronique aux « Etudes indo-européennes » dans chaque numéro d'*Antaïos*. Des dossiers sont consacrés à cette question dans *Nouvelle Ecole*[3], sans compter les articles publiés par *Eléments*. La position néo-droitière est claire : « [….] nous pensons, écrit Christopher Gérard, que ces recherches, menées par des spécialistes avertis, doivent à un certain moment sortir du domaine réservé aux purs érudits et inspirer, avec toute la prudence de rigueur, la réflexion de l'honnête homme, amateur par définition. Les études indo-européennes ont à jouer un rôle éminemment culturel car elles concernent l'héritage de tous les locuteurs de langues indo-européennes (ils sont près de trois milliards et, plus particulièrement, les descendants directs des peuples indo-européens, à commencer par les Européens et les Indiens. En ce sens, il faut souhaiter que les Indo-Européens figurent au programme des écoles secondaires, ce qui n'est pas vraiment le cas[4]. »

Il est vrai que ce sujet est des plus intéressants mais la personnalité de Jean Haudry fait que cette étude est suspectée en France d'arrière-pensées idéologiques. De fait, certain nombre

[1] C. Gérard, « Tradition, pensée spirituellement correctement correcte et devenir-païen », *art. cit*., p. 31.
[2] J. Mabire, « Itinéraire païen », in *Païens !*, *op. cit*., p. 111.
[3] « Les Indo-Européens », *Nouvelle Ecole*, n°49, année 1997.
[4] C.Gérard, « Etudes indo-européennes », *Antaïos*, n°11, hiver 1996, p. 121.

de néo-droitiers a tendance à déraper sur ce sujet comme le montre ces propos de Bernard Rio : « Les études indo-européennes ont été et demeure encore suspectes pour les professeurs qui prétendent détenir le savoir en Europe. Les chercheurs ont donc dû lutter contre l'intolérance scolastique pour obtenir le droit élémentaire d'étudier le fonds originel de l'Europe. […] L'Europe est en effet culturellement, religieusement, politiquement et commercialement occupée depuis 1500 ans. Il est ''normal'' que les maîtres monothéistes au pouvoir tentent par tous les moyens de maintenir les élites dans l'ignorance et l'amnésie, et nos Dieux dans l'abstraction. Les études indo-européennes sont effectivement dangereuses pour les états [sic] en place puisqu'elles supposent une réappropriation du patrimoine culturel et une communauté de culture pré-chrétienne. Cette mémoire indo-européenne ne peut être qu'en contradiction avec l'Occident moderne[1]. »

A l'origine de ce discours, nous trouvons un « Que sais-je ? » écrit par Jean Haudry en 1981 qui a fait scandale[2] et qui a fait dire à Pierre-André Taguieff que les dernières pages de ce livre « [….] constituent un mini traité de raciologie nordiciste[3] ». De fait, Jean Haudry se place dans la filiation du raciologue nazi Hans F. K. Günther et Georges Vacher de Lapouge (1854-1936)[4]. Haudry défend encore actuellement ce nordicisme comme le montre les articles, « La science, l'idéologie et la désinformation » et « Le type physique des Indo-Européens », qu'il a publié dans la revue identitaire *Réfléchir & agir*[5].

Jean Haudry est un ancien cadre du G.R.E.C.E. et un professeur d'université à Lyon III, une université suspectée d'être infiltrée par l'extrême droite. Il a été surtout membre de l'institut de formation du Front national et il est actuellement vice-président de l'association Terre et peuple. Il est aussi directeur de recherche à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes depuis 1976, comme spécialiste des Indo-Européens. A ce titre, il publie la revue *Etudes Indo-européennes*, qui était dépendante administrativement de Lyon III et qui est devenue depuis peu, après une violente controverse sur l'orientation idéologique de ses principaux animateurs, tous proche de la Nouvelle Droite et certains, Jean-Paul Allard et Jean-Claude Rivière des négationnistes, une revue savante indépendante[6].

[1] « Un itinéraire breton. Entretien avec Bernard Rio », *Antaïos* n°15, hiver 1999, p. 70.
[2] J. Haudry, *Les Indo-Européens*, Paris, P.U.F., Que sais-je ?, 1981.
[3] P.-A. Taguieff, « La stratégie culturelle de la ''Nouvelle Droite'' en France (1968-1983) », in R. Badinter (dir.), *Vous avez dit fascisme ?*, Paris, Montalba/Artaud, 1984, p. 53.
[4] Sur Vacher de Lapouge *cf.* P.-A. Taguieff, *La couleur et le sang. Doctrine raciste à la française*, Mille et une nuits, 1998, pp. 91-143.
[5] J. Haudry, « La science, l'idéologie et la désinformation » et « Le type physique des Indo-Européens », *Réfléchir & agir*, n°14, printemps 2003, pp. 20-22 et 26-29.
[6] H. Rousso, *Le dossier Lyon III*, *op. cit*., pp. 196-205.

Jean Haudry a aussi été administrateur de l'Association des Amis Français des Communautés Sud-Africaines (A.C.F.A.) et responsable de l'A.C.F.A. Rhône-Alpes, une émanation du lobby Sud-Africain[1] qui prenait la défense du système d'Apartheid et qui prônait un anticommunisme virulent. Dans les années soixante et soixante-dix, il était fréquent que certains pays ostracisés pour leurs régimes racistes, Rhodésie ou République Sud Africaine, soient défendus par des groupuscules français d'extrême droite[2].

A/Les Indo-Européens autochtones ?

Le G.R.E.C.E. a, depuis sa fondation, une constante doctrinale : l'idée selon laquelle les Indo-Européens, peuplade mythique à l'origine de la majorité des langues européennes, persane et indienne, sont les peuples indigènes de l'Europe et se seraient ensuite implantés dans la péninsule indienne tandis que la doctrine officielle postule l'inverse[3]. Intérêt jamais toujours vivace, comme le montre le numéro 49 de *Nouvelle Ecole*[4] consacré entièrement à cette question. Cette théorie a été soutenu l'archéologue allemand Lothar Kilian (1911-2000), l'une des références néo-droitière sur ce sujet, qui estime que les premiers Indo-Européens peuvent identifier à la culture néolithique des gobelets en entonnoir des régions côtières de la Mer du Nord[5]. Jean Haudry, citant Kilian, estime qu'« il serait possible de remonter à une époque très lointaine, […] et de rechercher les ancêtres des peuples Indo-Européens au mésolithique ou même au paléolithique. C'est ce qu'a fait Kilian qui, après Herbert Kühn, opte résolument pour une chronologie longue : ''Entre -40 000 et –15 000 environ : existence en Europe et dans les régions périphériques du sud d'une grande unité linguistique, l'européen primitif (*Ureuropäisch*). Entre –15 000 et –10 000 environ : séparation de l'indo-européen ultérieur de l'européen primitif. A partir de –10 000 environ : indo-européen commun ancien/indo-européen primitif (*Urindogermanisch*). A partir de –5000/-4000 environ : dislocation de la langue commune récente (*Altindogermanisch*). Vers –2000 : les langues indo-européennes

[1] J.-Y. Camus et R. Monzat, *Les Droites nationales et radicales en France*, *op. cit*., pp. 381-382.
[2] J. Algazy, *L'extrême droite en France (1965 à 1984)*, *op. cit*., pp. 31-33.
[3] Thèses qui ne posent pas de problèmes éthiques à l'étranger, voir, par exemple, l'archéologue Marija Gimbutas développe une thèse proche dans son *texte Prehistory of Eastern Europe part I : Mesolithic, Neolithic, Chalcolithic Cultures in Russia and the Baltic Area*, Harvard University Press, Cambridge, 1956. Elle situe l'habitat originel en Ukraine et dans le Sud de la Russie.
[4] *Nouvelle Ecole*, n° 49, « Les Indo-Européens », année 1997. Numéro entièrement écrit et dirigé par Alain de Benoist et Jean Haudry. Voir en particulier les articles suivant : « L'habitat originel des Indo-Européens au regard de la linguistique », pp.1 09-118 et « Les Indo-Européens et le Grand Nord », pp. 119-126. Articles écrits par Jean Haudry.
[5] L. Kilian, *De l'origine des Indo-Européens* [1983], trad. F. Schuler, Paris, Le Labyrinthe, 2000, pp. 113-135.

attestées''[1]. » En outre, Jean Haudry pense que « […] l'Indo-Européen a nécessairement duré jusqu'à l'âge du cuivre, ou cuprolithique. D'où la nécessité d'admettre un *Altindogermanisch* au troisième millénaire, comme le fait Kilian[2]. » Les néo-droitiers postulent donc l'existence d'un peuple indo-européen dès la Préhistoire.

A l'opposé, Bernard Sergent, qui conteste les théories de Lothar Kilian et Jean Haudry[3], soutient dans *La genèse de l'Inde*[4], l'autochtonie des Aryas de l'Inde et par conséquent récuse l'origine européenne de deux-ci. Cette position est aussi défendue par l'indo-européaniste belge Koenraad Elst dans un article publié par *Nouvelle Ecole* en 2000, « Il n'y a jamais d' ''invasion aryenne'' en Inde[5] ». L'archéologue Marija Gimbutas adopte une position médiane en estimant que l'origine des Indo-Européens est à chercher dans la civilisation des kourganes, sorte de tumulus funéraires, dont les peuples sont originaires du sud de la Russie et qui seraient arrivés vers 5000 ans avant notre ère, c'est la théorie scythique ou pontique élaborée initialement par Otto Schraber, à la fin du XIXe siècle[6]. Cette zone géographique, *grosso modo* les actuelles Ukraine et Béliorussie, serait l'*Urheimat*, le foyer originel, des Indo-Européens. Pour étayer sa théorie, elle s'appuie sur les résultats de fouilles faites dans la région depuis les années cinquante. Selon elle, la civilisation originelle européenne –si cette expression a un sens concernant la fin de la Préhistoire- était non indo-européenne et les sociétés de type matriarcale. Les Indo-Européens auraient conquis, par la suite L'Europe[7]. Cependant, il ne faut pas oublier que cette archéologue est une néo-païenne qui défend l'idée d'un matriarcat originel aux mœurs pacifistes célébrant le culte d'une Grande Déesse en opposition aux sociétés indo-européennes qui seraient patriarcales et violentes. Toutefois certains indo-européanistes proposent d'autres origines : Colin Renfrew et Tamaz Gamkrelidze penchent pour une origine nord-mésopotamienne ; Pedro Bosch-Gimpera (1891-1974), centre-européenne, Igor Diakonoff, danubienne, d'autres aux alentours de l'Inde (Pamir, Hindu-Kouch ou le Turkestan). Le débat est donc loin d'être clos[8].

---

[1] J. Haudry, « Les Indo-Européens étaient bien…des Européens », *Eléments* n°100, mars 2001, p. 49.
[2] *Ibid*., p. 49.
[3] B. Sergent, *Les Indo-Européens. Histoire, langues, mythes*, Paris, Payot, 1995, pp. 56-57.
[4] B. Sergent, *La genèse de l'Inde*, Paris, Payot, 1997.
[5] K. Elst, « Il n'y a jamais eu d' ''invasion aryenne'' en Inde », *Nouvelle Ecole* n°51, 2000, pp. 133-146.
[6] La théorie de Schraber fut l'une des premières élaborées comme alternative à l'origine hébraïque des Indo-Européens dominante jusqu'alors ; discours initié à la fin du XVIIIe siècle, lors des premières recherches sur une origine européenne aux peuples d'Europe.
[7] *Cf*. M. Gimbutas, « The Kurgan Culture and the Indo-Europeanization of Europe », *Journal of Indo-European studies* n°18, Washington, 1997 ainsi que le numéro 19, 1997, de la même revue.
[8] Sur ce débat *cf*. B. Sergent, *Les Indo-Européens. Histoire, langues, mythes*, *op. cit*. ; « Penser -et mal penser- les Indo-Européens », *Annales ESC*, n°37, juin août 1982, pp.669-681 et J.-P. Mallory, *A la recherche des Indo-Européens. Langue, archéologie, mythes*, Paris, Seuil, 1997.

B/L'origine hyperboréenne des Indo-Européens

Selon Léon Poliakov (1910-1997), « l'acte de naissance du mythe aryen » date de la première moitié du XVIIIe siècle. Leibniz faisait déjà une distinction entre les langues « sémitiques » et les langues « japhétiques », qui seront qualifiées par la suite d'« indo-européennes ». L'indomanie de l'époque aida dans l'étude comparée de différentes langues. En 1783, « le poète et juriste anglais William Jones était nommé juge suprême au Bengale. Il se mettait à l'étude du sanscrit, et constatait rapidement sa parenté avec le grec et le latin[1]. » C'est à partir des travaux de Jones qu'est datée la découverte des langues indo-européennes. Ces recherches influencèrent nombre d'orientalistes au début du XIXe siècle mais c'est l'écrivain et scientifique Friedrich von Schlegel (1772-1829) « […] qui lui donna aussitôt un tour anthropologique, concluant, à partir de la langue, à la parenté de la race[2]. »

L'origine circumpolaire des Indo-Européens, soutenue par la Nouvelle Droite, date du XVIIIe siècle. Elle fut énoncée par l'astronome et mystique français ami de Voltaire (1694-1778), Jean-Sylvain Bailly (1736-1793). Ce personnage hors norme avait essayé de démontrer l'origine polaire de l'Atlantide. Cette Atlantide serait, selon notre auteur, le centre primitif de la civilisation voire le berceau de l'humanité. Toutefois, selon Bailly les Européens seraient les héritiers les plus directs des Atlantes polaires. De fait, la théorie polaire est une part importante des corpus ésotériques occidentaux depuis la fin du XVIIIe siècle[3]. De fait, pour les néo-droitiers, cette thèse « a pour elle de nombreuses traditions religieuses situant l'origine dans l'Extrême Nord. Hindous, Iraniens, Celtes se souviennent de ces îles du Nord du monde, du Pays des Hyperboréens à la longue nuit, qui est aussi la demeure des Dieux[4]. »

Christopher Gérard affirme aussi que la « thèse nordico-polaire n'a rien d'intrinsèquement pervers » car « elle ne semble d'ailleurs pas avoir joui d'une faveur particulière dans la science officielle du IIIe Reich, plus préoccupée d'exalter la seule composante germanique au détriment des Baltes, des Celtes, des Slaves et autres ''sous hommes''[5]. » Cette mainmise des les nazis sur les Indo-Européens est d'ailleurs vivement critiqué par Dominique Venner en 2002 : « L'usage politique de ce mot [aryen] tourna à

[1] L. Poliakov, *Le mythe aryen*, Bruxelles, Complexe, 1987, p. 216.
[2] *Ibid*., p. 217.
[3] J. Godwin, *Arktos. Le mythe du Pôle dans les sciences*, *le symbolisme et l'idéologie nazie* [1993], trad. G. Leconte, Milan, Archè, 2000.pp. 32-35.
[4] C. Gérard, « Etudes Indo-Européennes », *Antaïos*, n°11, hiver 1996, p. 127.
[5] *Ibid*., p. 127.

l'odieux et à l'absurde quand les nazis en firent un synonyme de ''non-juif'', persécutant par exemple comme ''non-aryen'' les Tziganes dont la langue est issue de l'indo-aryen…[1] »

Pourtant, en 1977, les éditions du G.R.E.C.E., les Editions Copernic, ont publié, un texte d'un pasteur allemand, Jürgen Spanuth, *Le secret de l'Atlantide, l'empire englouti de la mer du Nord*[2] qui développe l'idée de la localisation de l'Atlantide sur le site de l'île d'Heligoland, thèse elle-même reprise à un organisme de recherche historico-ésotérique de la S.S., l'*Ahnenerbe*. Le fondateur en 1935 de la *Deutsche Ahnenerbe –Studient Gesellschaft für Geistesurgeschichte* (« Héritage des ancêtres allemands, société pour l'étude de l'histoire de l'esprit »), Hermann Wirth (1885-1981) était un universitaire germano-hollandais,. D'abord indépendant l'institut passa sous le contrôle de la S.S. rapidement. Membre du N.S.D.A.P. dès 1925, Wirth fut nommé doyen de l'université de Munich en 1937, avant d'être écarté par le régime[3]. Partisan de l'origine nordique des Aryens, il est l'auteur en 1928 de l'ouvrage *Der Aufgang der Menscheit* (« La naissance du genre humain »), dans lequel il développait l'idée que ce qui avait rendu le pôle impropre à la vie était un décalage des pôles. Pierre Vidal-Naquet éclaire la généalogie de la localisation de l'Atlantide, l'île d'Heligoland dans la Mer du Nord, choisie par le G.R.E.C.E. : « […] l'Atlantide était une question fréquemment évoquée et qui intéressait le Reichführer S.S. Himmler en personne. Il a répandu cette idéologie atlanto-nationaliste, reprise de Rudbeck, dans l'Europe occupée, y compris en France. Il s'agissait donc bien, comme à l'époque des Lumières de changer de peuple élu. C'est au sein de cette institution que, pour la première fois, le nom de l'île d'Heligoland (*Heilig Land*, le pays sacré) fut proposé[4]. » L'intérêt de l'affaire était évidemment d'autonomiser les origines germaniques, de leur permettre de manifester une supériorité qui ne devait rien à Abraham. Ces thèmes seront repris après la guerre par un pasteur nazi, Jürgen Spanuth, qui feignit d'avoir découvert lui-même l'identité de l'Atlantide et de Heligoland et connut quelques succès en Allemagne[5]. Toutefois, par la suite le caractère nazi de cette théorie tend à disparaître de l'œuvre de Jürgen Spanuth[6].

Cette thèse est soutenue par l'écrivain Jean Mabire qui défend toujours des thèmes proches de ceux développés jadis par Himmler : « Le vrai secret de Thulé reste la conservation

[1] D. Venner, *Histoire et tradition des Européens., op. cit.*, p. 56.
[2] J. Spanuth, *Le secret de l'Atlantide, l'empire englouti de la mer du Nord*, trad. F. Ponthier, Paris, Editions Copernic, 1977. *Cf.* l'article d'Alain de Benoist consacré à ce sujet paru dans le numéro 39 d'*Eléments* : « Les routes de Thulé », été 1981, pp. 11-16.
[3] J. Godwin, *Arktos.*, *op. cit*., p. 64.
[4] P. Vidal-Naquet, *L'Atlantide*, *op. cit*., p. 127.
[5] *Ibid*., p. 127.
[6] *Ibid*., p. 128.

du sang[1]. » Mais, il ne faut pas oublier que Jean Mabire est avant tout l'auteur de textes apologétiques de la S.S., qualifiés par d'anciens camarades « d'ouvrages alimentaires sur le ''mythe S.S'', ouvrages dont les titres font penser à un improbable bestiaire allant des ''jeunes fauves du Führer'' aux ''bergers allemands du Grand Nord''…[2] » Cependant, Alain de Benoist est aussi partisan de cette localisation de l'Atlantide. En 1977, il publie une anthologie, *Vu de Droite*[3], dans laquelle il vulgarise les thèses de Spanuth : « Après la parution d'*Atlantis*, Jürgen Spanuth a reçu plus de 16 000 lettres de lecteurs, parmi lesquels beaucoup de savants. Beaucoup estiment qu'il a ouvert une piste sérieuse[4]. » Les thèses de Spanuth ont aussi été vulgarisées auprès du grand public au début des années soixante-dix par Louis Pauwels, surfant sur le succès de *Planète*. Il a dirigé aux Editions Cultures, Art, Loisirs une collection intitulée la « Bibliothèque de l'irrationnel » traitant notamment de « l'archéologie mystérieuse » et qui faisait une place importante à ces théories[5].

Les Indo-Européens « hyperboréens » seraient, selon les chercheurs de l' *Ahnenerbe*, détenteurs d'une « mentalité » propre qui définirait l'esprit européen : héroïsme, tri-partition sociale et mentale, esprit libertaire, etc., des théories développées par Günther dans *Religiosité indo-européenne*[6]. Ce texte est, selon Steuckers, « […] une exploration du mental indo-européen à la lumière des textes classiques de l'antiquité gréco-romaine ainsi que de certains passages de l'Edda et de poésie de l'ère romantique allemande[7]. »

En fait, les théoriciens du G.R.E.C.E. reprennent les thèses élaborées au début de ce siècle par le Brahmane Tilak[8] (1856-1920), lui-même ayant utilisé des sources universitaires anglaises, et qui furent ensuite reprises par René Guénon (il affirmait que la Tradition Primordiale était originaire du Nord, d'une Hyperborée distincte de l'Atlantide[9]) et Julius Evola. Ces idées ont d'ailleurs été remises au goût du jour par l'indo-européaniste Jean Haudry[10]. « […] L'étude des traditions, écrit-il, confirmée par l'interprétation de certains termes, comme la notion, rare dans les langues du monde, de « ciel du jour », indo-européen **dyew*-, et l'absence tout aussi exceptionnelle, d'une désignation du « ciel », et surtout

[1] J. Mabire, *Thulé. Le soleil retrouvé des Hyperboréens*, Puiseaux, Pardès, 2002, p. 241.
[2] P. Baillet, « ''Lâcher prise'' et maîtrise sur le chemin du cinabre. », *art. cit*., pp. 227-228.
[3] A. de Benoist, *Vu de droite. Anthologie critique des idées contemporaines*, *op. cit*.
[4] *Ibid*., p. 40.
[5] M.-C. Touchard, *L'archéologie mystérieuse*, Paris, Editions Cultures, Art, Loisirs, collection « Bibliothèque de l'irrationnel », 1972, pp. 108-118 et J. Bergier et P. Chwat, *Les nouveaux mystères de l'archéologie*, Paris, Editions Cultures, Art, Loisirs, collection « Bibliothèque de l'irrationnel », 1974.
[6] H. F. K. Günther, *Religiosité indo-européenne*, *op. cit*. La version est traduite de la sixième édition, datant de 1963, revue et corrigée.
[7] R. Steuckers, préface au livre de H. F. K. Günther, *Religiosité indo-européenne*, *op. cit*., p. 14.
[8] Bâl Gangâdhar Tilak, *Origine nordique des Védas*, 1903, réédition Archè, Milan, 1979.
[9] J. Godwin, *Arktos.*, *op. cit*., p. 24-25.
[10] *Cf.* le chapitre 10, « Religion cosmique, vision du monde et habitat originel », J. Haudry, *La religion cosmique des indo-européens,* Milan, Archè, 1989, pp. 285-298, et pp. 294-297.

l'équivalence entre termes relatifs au jour de vingt-quatre heures et termes relatifs à l'année (la notion d'« aurore(s) de l'année ») conduisent à chercher l'origine de cette part de la tradition indo-européenne bien plus loin vers le nord que ne le font les archéologues, Kilian inclus[1]. »

Tilak, en analysant les textes sacrés de l'hindouisme, était arrivé à la conclusion, en étudiant les références cosmiques, c'est-à-dire la position des étoiles à cette époque, que ces textes parlaient d'une région et d'une époque précises : le cercle arctique d'avant la dernière glaciation (Würm IV : - 12 000 à - 9 000 ans). Par conséquent, les Aryens étaient selon lui, eux aussi originaires de cette zone géographique. Ses conclusions furent publiées dans *Eléments*[2] en 1980 lors de la réédition de son livre, montrant ainsi l'intérêt de la Nouvelle Droite. En outre, les « mythologues » néo-droitiers insistent sur la fréquence des références à un Nord mythique dans les cosmogonies des différents peuples indo-européens[3]. Ainsi Jean Remy, dans son article consacré à Tilak[4], rapporte que « […] la plupart des passages [des *Védas*] laissés inexpliqués par les autres spécialistes peuvent l'être d'une manière satisfaisante et cohérente lorsque l'on se place du point de vue d'observateur situé à l'intérieur cercle arctique, en notant toutes les caractéristiques de cette zone : absence de lever et de coucher des étoiles, longue nuit, suivie d'une longue aube, puis de jours et de nuits ordinaires, long crépuscule et à nouveau longue nuit, rotation complète des astres de gauche à droite, importance de la Grande Ourse qui se trouve toujours au zénith de l'observateur, lever du soleil au Sud après la longue nuit. ».

En 2002, Dominique Venner, partisan lui aussi de l'origine hyperboréenne des Indo-Européens[5], remet au goût du jour cette théorie en créant le néologisme « boréen », remplaçant à la fois « hyperboréen » et « indo-européen » et dont le but affiché est « […] d'éviter une confusion entre la langue et l'ethnie dont elle est bien entendue l'une des manifestations essentielles[6] ». En effet, il considère qu'il y a une confusion possible entre les peuples Indo-Européens, les « Boréens » et les locuteurs de langues indo-européennes qui ne sont pas forcément des Indo-Européens au sens ethnique du terme.

L'idée de l'origine nordique de certains peuples européens n'est pas condamnable en soi car elle est plausible. En effet, selon le préhistorien Jacques Briard, « Le peuplement du

[1] « Dharma. Entretien avec Jean Haudry », *Antaïos* n°16, printemps 2001, p. 20.
[2] *Eléments*, n°36, automne 1980.
[3] Jean Remy fait remarquer que ces caractéristiques se retrouvent dans bon nombre de mythes européens et cite la légende grecque d'Hélios. Paul-Georges Sansonetti insiste, quant à lui, sur le qualificatif du dieu Apollon « hyperboréen ». *Cf*., entre autre, P.-G. Sansonetti, « Le paganisme comme voie initiatique », *L'Originel* n°5, Printemps 1996, p. 36. Texte repris sous le titre, « Le thème du foyer originel dans la Tradition nordique », *Antaïos*, n°13, été 1998, pp. 134-147.
[4] J. Remy, « Du Septentrion à l'Indus », *Eléments*, automne 1980, n°36, p. 54.
[5] D. Venner, *Histoire et traditions des Européens.*, *op. cit*., pp. 64-67.
[6] *Ibid.*, p. 68.

nord de l'Europe va entraîner la naissance des premières races ''nordiques''. L'idée générale retenue est que se sont des populations européennes qui ont suivi le recul des glaces à la poursuite du gros gibier. Ils se sont ensuite adaptés aux nouvelles conditions climatiques. » Toutefois, il ne cautionne pas l'idée de « pureté » génétique que nous retrouvons fréquemment lorsqu'il s'agit de l'interprétation des populations nordiques. En effet, à la suite d'H. V. Valois, il « […] pense que ces races nordiques constituent un ensemble en soi, hétérogène et constitué de plusieurs groupes différents ayant subi le même phénomène de dépigmentation[1]. » La condamnation vient de l'utilisation de données archéologiques et ethnologiques à des fins idéologiques et racistes.

C/L'« ethnicisation » des Indo-Européens

Une frange radicale de la Nouvelle Droite est persuadée qu'il y a eu chez les différents peuples européens un « idéal-type » racial dominant[2], forcément nordique. Ce type nordique est dominant pour deux raisons : il est soit le type de l'aristocratie, soit le type dominant numériquement. La première hypothèse aurait tendance à valider les théories de Marija Gimbutas sur l'asservissement des populations pré-indo-européennes par les Indo-Européens tandis que la seconde valide les théories racistes sur les liens entre langues et races.

Bernard Marillier[3], un médiéviste disciple d'Evola, soutient l'idée racialiste d'un lien entre noblesse et race nordique : « Les textes profanes nous donnent souvent la description du modèle racial du ''vrai chevalier'' : grand, élancé, blanc de peau, corps bien découplé, visage gracieux et régulier, cheveux blonds ondulés (symbole des forces psychiques émanées de Dieu, de la chaleur spirituelle, et beauté royale), à l'image du roi David toujours représenté blond roux et surtout du Christ à la chevelure d'un blond lumineux à l'exemple des dieux ouraniens païens. Même si cette beauté, d'origine nordique, est restée un idéal servant de référence symbolique, elle n'en a pas moins correspondu, du moins à l'origine de la chevalerie, directement issue d'un substrat racial nordico-germanique, à une réalité ethnique qui s'est conservée dans les hautes couches de l'ordre chevaleresque (empereurs, rois, princes et barons), comme en témoignent encore de nos jours certains éléments non dégénérés des

[1] J. Briard, *Préhistoire de l'Europe*, Gisserot, 1997, p. 69.
[2] « Dharma. Entretien avec Jean Haudry », *art. cit.*, p. 20.
[3] Bernard Marillier est l'ancien rédacteur en chef d'une revue des Editions Pardès, *Kalki*, dont le sous titre est « Action et Tradition », consacrée aux arts martiaux, à l'héroïsme, à la chevalerie et aux armes. Il est aussi un ancien membre du Parti Nationaliste Français (P.N.F.) de tendance néo-nazie et un ancien responsable d'Unité Radicale.

familles nobles françaises et européennes, beauté et noblesse étant liées[1]. » Sous l'influence flagrante d'Evola, il idéalise donc la noblesse pour en faire une élite raciale[2].

De fait, ces mythiques Indo-Européens auraient constitué un ensemble humain, spirituel et matériel de première importance au sein de l'humanité. ils auraient formé une puissante communauté ayant atteint un haut degré de culture et de civilisation. Pour les néo-droitiers radicaux, racialistes, ces Indo-Européens auraient civilisé les régions conquises : « ils subjuguèrent les vieilles populations autochtones au mode de vie végétatif, agricole, égalitaire, pacifique et matrilinéaire à la spiritualité féminine, sombre et telluro-chtonienne. De […] cette heureuse conquête naîtront les peuples européens historiques de l'Antiquité : Celtes, Grecs, Romains, Hittites, Perses, Aryens, Germains etc., créateurs des plus grandes cultures que ne connut jamais le monde[3]. » Néanmoins, en partant de l'hypothèse de travail que les Indo-Européens ont existé en tant que peuple, hypothèse acceptée depuis peu par Bernard Sergent[4], nous constatons que les civilisations mégalithiques de la façade atlantique, mais aussi de la Méditerranée, sont antérieures leur arrivée dans ces régions. Par conséquent, les peuples pré-indo-européens ne sont les primitifs décrits par Evola et ses disciples. Ces théories fleurent bon le racialisme du XIXe siècle et des années Trente, auquel Evola a participé comme théoricien des « races ».

Le spécialiste de la Scandinavie, Régis Boyer refuse l'hypothèse d'une invasion indo-européenne. Il affirme que l'« indo-européanisation » de l'Europe est en fait le même processus que l'américanisation actuelle des mentalités des jeunes européens : il s'agirait pour lui d'une imitation, d'une contagion, d'une acceptation des valeurs et modes de fonctionnement d'un système dominant. Cependant, il reconnaît l'homogénéité des cultures de la population européenne[5]. Il affirme aussi qu'une présence pré-indo-européenne est décelable dans les termes toponymiques de la Scandinavie statistiquement supérieur, en pourcentage, qu'« en France ou en Italie, en Espagne. Ce qui prouverait qu'avant les Indo-Européens, il y a eu quelque chose qui a mieux résisté[6]. » Selon lui, ces populations pré-indo-européennes sont les ancêtres des populations Sames (que nous appelons Lapones, terme qui a une connotation péjorative, terme injurieux d'origine suédoise qui signifie « en haillons »). Ces populations devaient être présentes dans toute la Scandinavie mais elles furent refoulées vers le Nord lors

[1] B. Marillier, *Chevalerie*, Puiseaux, Pardès, collection B.A.-BA, 1998, pp. 36-37.
[2] J. Evola, *Eléments pour une éducation raciale*, Puiseaux, Pardès, 1984, pp. 92-96.
[3] Résumé du livre de B. Marillier, *Les Indo-Européens*, *op. cit*., quatrième de couverture.
[4] B. Sergent, *Le livre des héros. Celtes et Grecs I*, Paris, Payot, 1999 et B. Sergent, *Le livre des dieux. Celtes et Grecs II*, Paris, Payot, 2005.
[5] R. Boyer, *Au nom du viking. Entretiens avec Jean-Noël Robert*, Les Belles Lettres, Paris, 2002, p. 199.
[6] *Ibid*., p. 200.

de l'implantation des populations germaniques. Cependant, une partie de la culture same fut intégrée dans celle des futurs Scandinaves : « Par exemple, la religion scandinave ancienne est […] totalement immergée dans la magie et il est d'une remarquable facilité de démontrer que cette magie est de nature same. Quelques-uns des grands rites magiques connus du Nord au Moyen Âge sont clairement d'origine same - comme le *sejdr*, qui est un ensemble d'opération à caractère prophétique et qui se déroule dans un contexte, selon des étapes et un appareil qui renvoient tout à fait à ce que fait le *noai'de* same (leur « prêtre » si vous voulez)[1]. »

Régis Boyer, non sans raison, se montre d'ailleurs très sévère au sujet du « surhomme aryen » : « […] *Ex septentrione lux*, et vous savez très bien comme moi les théories dangereuses qui viennent de là : du nord, vient la lumière, le Surhomme vient du nord, l'Aryen vient du nord, etc., nous avons déjà abordé ce sujet dont je ne parviens pas à comprendre qu'il trouve toujours, aujourd'hui, des adeptes parfois instruits, sortes de nostalgiques crispés sur un passé illusoire et refusant contre tout bon sens les tendances de la modernité[2]. » Il faut dire qu'il connaît bien ce milieu l'ayant fréquenté durant une période plus ou moins longue en tan que traducteur de sagas scandinaves, publiées par les Editions du Porte-glaive, proches de la Nouvelle Droite.[3]

La position de Régis Boyer est contestée parmi les nordicistes de la Nouvelle Droite. Ainsi Bernard Mengal, vers 1993-94 -la publication dans laquelle il s'exprime n'étant pas daté, n'hésite pas à affirmer : « Monsieur Régis Boyer a fait un travail remarquable en traduisant en français des textes norrois et en les commentant abondamment. Nous lui sommes reconnaissants pour son œuvre de grande valeur scientifique. En revanche, nous ne le suivons pas dans certaines de ses conclusions. Toutes les œuvres nordiques démontrent que les univers européen et hébraïque sont si différents qu'on peut parler d'une profonde incompatibilité et d'une incompréhension réciproque.[…]Hélas ! pour monsieur Boyer, en dépit de toute son érudition, force est de constater qu'il se soumet aux satrapes du moment. Ce faisant, il trahit l'esprit des vikings qui, quoi qu'il en dise, étaient avant tout des guerriers intrépides et non pas des marchands bornés et hypermatérialistes […][4] »

[1] *Ibid*., p. 201.
[2] *Ibid*., p. 195.
[3] Elles ont publié, sous la direction de Régis Boyer, aujourd'hui responsable des études germaniques à la Sorbonne, des ouvrages de littérature classique du Nord (c'est-à-dire les sagas islandaises et scandinaves), une collection « Patrimoine de l'Europe », dirigée par Jean-Paul Allard, qui connaît seulement l'Europe Nordique et germanique, des rééditions de romans de guerre (Ernst Jünger, Ernst von Salomon).
[4] « Entretien avec Bernard Mengal », *H.A.C.*, n°3, s. d. (début des années quatre-vingt-dix), p. 15.

D/Georges Dumézil et la Nouvelle Droite

Georges Dumézil (1898-1986), philologue et mythologue, fut le spécialiste de la mythologie indo-européenne : il fut l'inventeur de la tripartition fonctionnelle indo-européenne. Il parlait couramment une trentaine de langues européennes et non européennes. Ses premiers travaux, *Le festin d'immortalité*, furent publiés en 1924. Après avoir enseigné à l'étranger, en Turquie et en Suède, il obtint, en 1933, un poste à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes. En 1949, il devint professeur au Collège de France. En 1978, il entra à l'Académie française. Toutefois, ses travaux furent suspectés, à partir des années quatre-vingt, de complaisance pour les idées nazies du fait de leur utilisation par la Nouvelle Droite et ses épigones. Cette polémique fut déclenchée par les universitaires italiens Carlo Ginzburg et Arnaldo Momigliano. En France et à la même époque, l'archéologue Jean-Paul Demoule, nia l'existence des Indo-Européens en tant que peuples, ce que Dumézil ne contestait pas, débat qui fait toujours rage entre spécialistes, et, suivi par Daniel Lindenberg, insinuait que l'élection de Georges Dumézil à l'Académie Française était due à ses amitiés d'Action Française[1]. Ces attaques furent réfutées fermement par Dumézil, puis, ensuite en 1992 par Didier Eribon et en 2002 par Marco-V. Garcia Quintela[2]. En effet, Georges Dumézil s'est montré cinglant vis-à-vis de cette conception et a récusé la récupération idéologique[3]. Il a d'ailleurs condamné le « Que sais-je ? » très contesté de Jean Haudry[4]. Une partie de cette campagne fut axée sur les liens entre le G.RE.C.E. et lui. En effet le G.R.E.C.E. le soutint lors de son élection à l'Académie française[5].

Le très nordiciste Jean Haudry le dédouane de la seconde accusation, celle de nordicisme et de sympathie pour le nazisme énoncée par Carlo Ginzburg. En effet, celui-ci affirme qu'il n'a pas l'impression qu'il « […] ait éprouvé une fascination particulière pour le Nord, que ce soit au plan géographique ou anthropologique. Ses domaines d'élection étaient plutôt Rome, le monde indo-iranien, l'Arménie (et, hors du monde indo-européen, le Caucase) ; s'il y a adjoint le monde nord germanique, c'est simplement parce que du point de vue de la religion les autres secteurs du monde germanique ancien, christianisés plus tôt, ne fournissent guère de données[6]. » De fait, les néo-droitiers, Christopher Gérard[7] par exemple,

[1] « Les Indo-Européens ont-ils existé ? », *L'Histoire*, n°28, novembre 1980, pp. 108-120.
[2] D. Eribon, *Faut-il brûler Dumézil ?*, Paris, Flammarion, 1992 et M.-V. Garcia Quintela, *Dumézil, une introduction suivie de L'affaire Dumézil*, Armeline, 2002.
[3] H. Rousso, *Le dossier Lyon III*, *op. cit*., p.65, note 1.
[4] *Ibid*., p. 72.
[5] « Penser le Paganisme. Entretien avec Alain de Benoist », *art. cit.*, p. 19.
[6] « Dharma. Entretien avec Jean Haudry », *art. cit.*, p. 18.
[7] C. Gérard, « Etudes indo-européennes », *art. cit.*, p. 123.

défendent Georges Dumézil contre ceux qui doutent de son intégrité intellectuelle, accentuant les soupçons de compromissions.

Les principales théories de Georges Dumézil sont fondées sur la découverte en 1938 de la tripartition fonctionnelle indo-européenne : la première fonction correspondant à la souveraineté souvent dédoublée à travers ses aspects magique et législatif ; la seconde à la fonction guerrière ; et la troisième à la fonction productrice. En montrant que la mythologie indo-européenne était régie par une idéologie tripartite, Georges Dumézil s'inscrivait parfaitement dans le courant structuraliste qui régnait dans les sciences humaines au cours des années 1950-1970.

Il fut agacé par la récupération et les généralisations hâtives qui pouvaient être faites de ses travaux d'autant plus qu'il retouchait sans cesse ses études. Malgré le fait qu'il avait cru pendant quelque temps pouvoir déceler dans toutes les sociétés indo-européennes les traces d'une ancienne tripartition sociale, il avait vite cessé de croire, dès la fin des années cinquante, que l'idéologie trifonctionnelle se reflétait nécessairement dans ces sociétés.

L'intuition géniale de Georges Dumézil au sujet de la tripartition fut desservie par certains disciples –comme il arrive souvent- qui n'ont pas toujours la même mesure que le maître et qu'ils abusent de son enseignement en appliquant inconsidérément sa théorie à toutes sortes de textes où elle paraît bien moins évidente. Si bien que parfois il semble que, loin d'induire cette théorie des textes mêmes, ils en déforment le sens exprès pour les introduire de force dans ce moule préconçu comme reconnaît Alain de Benoist : « La trifonctionnalité, il faut le rappeler, est d'abord une *idée* ; elle n'est qu'éventuellement, et secondairement, une réalité sociale. Et sa transposition sociale, quand elle a lieu, est toujours susceptible de distorsions. »[1] Cela est particulièrement frappant chez certains néo-droitiers. Ces « néo-duméziliens » trouvent la tripartition partout y compris dans les contes et les chansons enfantines[2].

Cette distorsion est aussi fréquente chez certains néo-païens. Ainsi, le druide Michel Raoult, n'hésite pas à affirmer dans *Antaïos* qu' « […] il convient de rappeler que le druidisme représente la fonction sacerdotale dans les sociétés celtiques et indo-européennes, alors que la Maçonnerie est supposée représenter la troisième fonction, celle des producteurs, quand bien même elle se dirait spéculative[3]. »

Au sujet de la trifonctionnalité, Georges Dumézil était agacé de se voir toujours ramené aux trois fonctions. « Il y a incité lui-même, écrit Jean Haudry, en désavouant ses travaux

[1] A. de Benoist, *L'empire du mythe*, *op. cit*., p. 94.
[2] *Cf.* les chapitres, « Le chat botté. Initiation royale et prise de possession du sol » et « Compère Guilleri. Motifs d'origine indo-européenne dans une chanson enfantine », J. Benoit, *Le paganisme indo-européen*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2001, pp. 72-80 et pp. 229-238.
[3] « Le retour des druides. Entretien avec Michel Raoult », *Antaïos* n°15, hiver 1999, p. 79.

antérieurs, et surtout en se fourvoyant dans des abstractions comme les ‘‘dieux initiaux’’ et les ‘‘dieux cadres’’ lorsqu’il suivait d’autres pistes. Ou en s’arrêtant en chemin : ainsi, la découverte capitale faite sur la mythologie de l’Aurore indo-européenne à partir du rituel romain de Mater matuta n’a pas eu l’impact qu’elle méritait, faute d’atteindre une réalité qui la motive au départ, et la rende intelligible à l’arrivée : on voit mal pourquoi l’aurore quotidienne a pu sembler insupportable au point de justifier un rituel d’expulsion. Ce n’est donc pas un hasard si les lecteurs de Dumézil montrent une certaine tendance à privilégier ce qu’il a bâti sur les trois fonctions : c’est la part la plus solide de son œuvre[1]. »

Les néo-droitiers ont donc été tributaires de ses travaux comme le reconnaît Alain de Benoist qui l’a bien connu : « Le souvenir qu’il me laisse est celui d’un homme d’une gentillesse extrême. J’ai fait sa connaissance en 1969, époque à laquelle la revue Nouvelle Ecole, que je dirige, avait publié un entretien avec lui. A vingt-six ans, j’étais alors un néophyte en bien des domaines. Dumézil fit preuve à mon endroit d’une patience amicale, doublée d’une sympathie attentive pour la revue que j’avais lancée un an plus tôt. Nous sommes depuis lors restés en relation étroite ; seule sa disparition y mit un terme. Dumézil n’était pas seulement un homme au savoir immense –un savoir presque inimaginable de nos jours-, c’était aussi un esprit malicieux et toujours en éveil. Rien ne lui plaisait plus que de répondre à ses contradicteurs, en les enfermant dans leurs contradictions. Non-conformiste, il se tenait à l’écart des modes et restait indifférent aux honneurs, en même temps, il ne souhaitait pas avoir de disciples[2]. » De fait, Georges Dumézil a été récupéré par les néo-droitiers premièrement pour justifier l’inégalitarisme, puis comme moyen de repenser le paganisme.

Toutefois, les néo-droitiers se sont éloignés doucement des travaux duméziliens : « Par exemple, il apparaît aujourd’hui assez nettement que l’idéologie tri-partite, à laquelle Dumézil a consacré l’essentiel de sa recherche, ne représente qu’un aspect de la religion indo-européenne, et qui plus est un aspect lié à une période assez limitée, celle des ‘‘sociétés héroïques’’ du deuxième millénaire avant notre ère. La religion des Indo-Européens au début du Néolithique, voir à la fin du Paléolithique, était sans doute assez différente. Jean Haudry, dans ses travaux sur la religion ‘‘cosmique’’ des Indo-Européens (« La religion cosmique des Indo-Européens », Archè, 1987), me paraît de ce point de vue être allé plus loin que Dumézil. Le seul reproche que l’on pourrait faire à ce dernier serait d’ailleurs d’avoir eu une approche peu ‘‘historisante’’ de l’univers des Indo-Européens[3]. »

[1] J. Haudry, « La part la plus solide de l’œuvre de Dumézil », *Eléments*, n°109, juillet 2003, p. 49.
[2] « Penser le Paganisme. Entretien avec Alain de Benoist », *art. cit.*, p. 19.
[3] *Ibid*., pp. 19-20.

Section VI/« Et si l'Inde était le médecin de l'Europe ? »[1]

L'indomanie est liée chez les néo-droitiers à la fois aux études indo-européennes, à une forme de nationalisme indo-européen, « ethnique », continental et à l'influence des penseurs de la tradition, René Guénon, Julius Evola, Ananda K. Coomaraswamy et Alain Daniélou. Ce dernier joue d'ailleurs un rôle particulier dans cet attrait comme le reconnaît Pierre Leroy : « Alain Daniélou aura fait plus que quiconque pour réveiller la conscience polythéiste des Européens en les initiant à la spiritualité de l'Inde dont il avait fait sa patrie d'élection[2]. »

Par contre, l'idée d'empire indo-européen continental a été diffusée par l'écrivain Jean Parvulesco, « l'empire grand-européen eurasiatique », pour reprendre l'une de ses expressions[3], qui comprendrait « l'Europe de l'Ouest et l'Europe de l'Est, la Russie et la Grande Sibérie, l'Inde et le Japon[4]. » Celui-ci est persuadé que l'Inde permettra aux Européens de renouer avec leurs origines polaires[5].

A/La Nouvelle Droite et l'Inde

Cette fascination des néo-droitiers pour l'Inde est la conséquence à la fois de son polythéisme traditionnel tolérant et de sa société organique malgré la suppression des castes par Nehru : « [...] Ce qui frappe chez mes amis Hindous, écrit Christopher Gérard, [c'est] cette fidélité à leur héritage plurimillénaire, leur refus de la rupture que constituerait la conversion, le reniement. Je pense à ceux qui refusèrent de céder : les Saxons de Verden, tous les pagani de nos campagnes, ces philosophes chassés de l'Université d'Athènes en 529, un temps réfugiés en Perse...[6] » Lorsque Christopher Gérard écrit ces lignes, il ne fait que reprendre les thèses qu'Alain Daniélou énonce dans l'« avant-propos » de son étude consacrée au polythéisme hindou[7]. Dans le même texte, Christopher Gérard affirme aussi que « L'Inde est un conservatoire de traditions remontant à notre préhistoire la plus archaïque. Le Paganisme éternel y a miraculeusement survécu malgré les invasions musulmanes, les missions

[1] Titre de l'article M. Danino, « Et si l'Inde était le médecin de l'Europe ? », *Eléments*, n°106, septembre 2002, pp. 25-29.
[2] P. Leroy, chapeau à « Sagesse d'Alain Daniélou », *Eléments*, n°107, décembre 2002, p. 59.
[3] « Imperium ultimum. Entretien avec Jean Parvulesco », *Antaïos*, n°13, été 1998, p. 29.
[4] *Ibid*., p. 38.
[5] J. Parvulesco, « L'Inde, et le mystère de la Lumière du Nord », *Antaïos*, n°8/9, hiver 1995, pp. 106-115.
[6] C. Gérard, *Parcours païen*, *op. cit*., pp. 41-42.
[7] A. Daniélou, « Avant-propos », *Mythes et dieux de l'Inde. Le polythéisme hindou*, Flammarion, « Champs », 1994, pp. 7-12.

chrétiennes et tous les autres agents de l'ethnocide. Les Brahmanes, frères de nos Druides, continuent d'y offrir des sacrifices comme il y a quarante siècles. Bref, la continuité n'a pas été rompue. Le voyage en Inde me paraît fondamental pour tout Païen européen, puisqu'il lui permet de renouer avec une tradition vivante, qui plus est indo-européenne.

Oui, l'Inde est la terre des Dieux par excellence. L'expérience de la présence divine y est à la portée de quiconque cherche un tant soit peu. Les temples sont pleins de fleurs et d'offrandes : il suffit de suivre le mouvement, de se fondre dans la foule et, en fait, de se placer dans la main des Dieux. Je ne prône nullement la conversion à l'Hindouisme par je ne sais quel exotisme frelaté, mais bien l'inspiration. Je l'ai dit aux Brahmanes qui m'ont reçu et j'ai rencontré une totale approbation. En vrais Païens, ils n'ont pas envie de convertir qui que ce soit[1]. » Cet avis est partagé par Jean Varenne : « La plus importante [des erreurs] consiste à tenir l'Inde pour fondamentalement ''exotique'', c'est-à-dire radicalement hétérogène à notre propre culture, et donc, sans doute, à notre compréhension des phénomènes observables dans le sub-continent. Au contraire, et il faut y insister, l'Inde appartient par sa civilisation ''nationale'' à la même aire culturelle que nous, même s'il est vrai que des conditions locales et historiques ont voilé certains traits de cette appartenance, autant d'ailleurs que du côté européen, la conversion au Christianisme. Disons donc que les fondements de la culture indienne et de la religion hindoue sont identiques à ceux de la civilisation antique classique : Bénarès ne devrait pas nous paraître plus insolite que Delphes ou, mieux, puisque Delphes n'est plus qu'un site archéologique, la philosophie des Upanishads devrait nous être tout aussi familière que celle des Présocratiques[2]. » La thèse de la proximité entre les brahmanes et les druides se retrouve aussi chez l'universitaire Christian-J. Guyonvarc'h, spécialiste du monde celtique antique, qui a rappelé dans son immense travail sur la spiritualité des Druides et des anciens celtes, les points de convergence entre l'Hindouisme et les traditions celtiques, dont l'origine hyperboréenne lui semble fort probable.

De fait, l'Inde doit servir de recours, selon les néo-droitiers, pour permettre le retour du paganisme et de la société « traditionnelle » indo-européenne qui caractérisait l'Europe avant sa conversion massive au christianisme : « Pourquoi recourir à l'Inde ? Comme je l'ai déjà précisé dans Hindutva [*Antaïos,* n° 10, été 1996], il ne s'agit, pour les Européens, ni d'une conversion servile ni d'une imitation naïve qui tournerait à l'orientalisme de bazar. Il ne s'agit pas non plus d'une fascination morbide pour un Hindouisme, ''religion du néant'' qui nierait le ''dynamisme occidental''. Toutes ces catégories mentales sont de trompeuses apparences.

[1] C. Gérard, *Parcours païen*, *op. cit*., p. 57.
[2] J. Varenne, "L'Inde", in J. Ries (dir.), *L'homme indo-européen et le sacré*, *Traité d'anthropologie du sacré*, t. 2, Aix-en-Provence, Edisud, 1995, p. 35.

Nous devons certes rester fidèles au génie grec des origines, qui survit dans les œuvres et dans notre mémoire. Mais le génie indien lui, vit dans les hommes. Il nous fournit ce que nous avons perdu : le lien avec une tradition interrompue, authentique, sans rien de figé ni de dogmatique[1]. » En effet, selon Christopher Gérard, « C'est que l'Inde constitue, depuis quarante siècles au moins, un conservateur de traditions païennes. Ce pays qui comptera bientôt un milliard d'habitants, est l'une des grandes puissances de demain, comme la Chine. Or, ces deux cultures, malgré leurs oripeaux modernistes sont foncièrement païennes[2]. »

Alain de Benoist abonde dans ce sens : « Je ne suis pas spécialement familier de la tradition hindoue (ou indienne) mais je pense qu'elle présente un intérêt tout particulier dans la mesure où elle est à la fois l'une des plus anciennement attestées et l'une des plus conservatrices du point de vue de la cosmogonie, du formulaire et du rituel. La mise en rapport du domaine indien (indo-aryen) avec des domaines comme ceux de Rome ou de l'Irlande ancienne a d'ailleurs, comme vous le savez, permis d'apporter des éclairages décisifs à la connaissance de la religion indo-européenne commune. De façon plus générale, je pense qu'il y a de riches enseignements à tirer de l'étude de la plupart des traditions ''orientales'', non seulement de la religion des Védas par conséquent, mais aussi bien du Shintoïsme ou du Bouddhisme Zen. Toutes ont en commun d'avoir une approche de l'être incréé qu'est la marque distinctive des religions issues de la révélation abrahamique[3]. »

B/Les origines de l'indomanie

Le XVIIIe voit apparaître l'indomanie tandis que le XIXe siècle la voit se développer : le Collège de France fut le premier en Europe à se doter d'une chaire de sanskrit en 1814[4]. En fait, l'indomanie est né d'un attrait romantique pour l'hindouisme et l'orientalisme sous l'impulsion du livre de Schlegel (1772-1829) paru en 1808, *Sur la langue et la philosophie des Hindous*. Cependant, l'hindouisme devient un objet d'étude et une mode dès la fin du XVIIIe siècle, le *Bhagavad-Gitâ* est disponible en France en 1787. L'hindouisme correspond en fait à un vaste corpus de textes et de croyances qui s'étale sur trois millénaires et un sous-continent.

[1] C. Gérard, « Felix Temporum Reparatio », *Antaïos*, n° 11, hiver 1996, p. 6.
[2] C. Gérard, « De Reykjavik à Bénarès », *Antaïos*, n° 11, hiver 1996, p. 3.
[3] « Penser le Paganisme. Entretien avec Alain de Benoist », art. cit., p. 17-18.
[4] G. Fussman, « Préface », in M. Hulin et C. Maillard (dir.), *L'Inde inspiratrice. Réception de l'Inde en France et en Allemagne (XIXe & XXe siècles)*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 1996, p. 8.

Le mot « Hindou » fut d'ailleurs inventé par les musulmans et repris par les Occidentaux au XIXe siècle pour désigner le védisme, le brahmanisme, le tantrisme et le jaïnisme.

Michel Hulin distingue deux formes d'indophilie contemporaine, refuge de ceux qui se sentent mal à l'aise dans leur société : « On rencontre ainsi aussi bien une indophilie anarchisante – qui irait de Michelet à H. Hesse et son *Siddharta* jusqu'aux hippies des années soixante – qu'une indophilie réactionnaire, voire fascisante, incarnée par des auteurs tels que J. Evola, R. Guénon ou, plus près de nous, A. Daniélou[1]. »

1/Les ésotéristes/occultistes

Les ésotéristes/occultistes occidentaux ont joué un rôle important dans cette mode : Helena Petrovna Blavatsky (1831-1891), Saint-Yves d'Alveydre (1842-1909), Guénon et Evola en considérant le sous-continent indien en particulier et l'Orient en général comme le refuge d'une tradition ésotérique perdu en Occident. « Un Orient qui était demeuré, selon [Guénon], profondément traditionnel, l'expression recouvrant les domaines de l'hindouisme, de la Chine et de l'islam, à l'exclusion cependant des sociétés que l'on appelait encore ‘‘primitives’’ d'Afrique, d'Amérique et du Nord de l'Asie. Cette attitude supposait l'élaboration d'un corps doctrinal et la construction d'un édifice complexe comportant un pouvoir supérieur qui contrôlait le fonctionnement normal de l'ensemble. La société hindoue, avec son système de castes, et l'école du Vedânta de Shankara et Ramanuja (VIIIe et XIIe siècles) lui parurent l'expression la plus pure de ‘‘la doctrine métaphysique traditionnelle’’, d'origine non humaine ; autorité exercée à partir d'un centre spirituel caché par un recteur universel : *Le Roi du Monde*, titre d'un de ses ouvrages publiés en 1927, dont la fonction du pape pour l'Occident dans l'ordre religieux exotérique était l'image la plus exacte. A l'opposé, le moteur de l'histoire, entraînant le monde sur la pente descendante, était une force organisée elle aussi, voire personnalisée, que Guénon appelait ‘‘contre initiation’’, sur le modèle de l'unité du mal des catholiques traditionalistes qui avaient vu au XIXe siècle dans la franc-maçonnerie la forme moderne de la gnose éternelle[2]. » René Guénon, avec Blavatsky, a été l'un des premiers occidentaux modernes à reprendre la théorie hindoue de la tradition primordiale, de la continuité dans le savoir, appelé par les hindous le « sanatana dharma », ce que nous pouvons traduire par « tradition éternelle ». Il ne faut pas oublier que René Guénon se fit

[1] M. Hulin, « L'Inde comme lieu des figures de l'Autre », in *Ibid*., p. 20.
[2] J.-P. Laurant, *Le regard ésotérique*, *op. cit*., pp. 173-174.

connaître comme orientaliste et par des études sur l'Inde et notamment grâce à la publication en 1921 de son *Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues*[1]. En effet, selon René Guénon, l'Orient, et l'Inde en particulier, a conservé « presque intact le dépôt de la tradition primordiale et son aide permettrait de rassembler les élites occidentales […][2] ». Il publia un certain nombre d'ouvrages à cette question dont l'important *Orient et Occident*[3] en 1924. Guénon influencera Daniélou qui lui-même sera le maître spirituel pour d'autres, tel Gérard.

Helena Petrovna Blavatsky a fondé en 1875, avec l'ancien colonel, avocat et spirite Henry Steel Olcott (1832-1907), la Société Théosophique[4], à mi-chemin entre la société occultiste et le nouveau mouvement religieux. En effet, sa littérature laisse apparaître un fort contenu occultiste tandis qu'elle diffuse des idées issues des religions orientales. En outre, elle se trouve aussi, du fait même de son corpus théorique, entre Orient et Occident. Cette situation lui permit, selon Massimo Introvigne, « […] la diffusion de l'hindouisme et du bouddhisme de manière socialement significative en Occident […][5] ». D'un côté certains de ses membres ont professé un christianisme ésotérique, la Société Théosophique ayant protégé des « petites Eglises » et de l'autre ses fondateurs ont annoncé leur conversion au bouddhisme. Ainsi, le siège central de celle-ci se trouve, depuis l'époque des fondateurs, en Inde, à Adyar, un quartier de Madras. Cette Société Théosophique a joué un rôle important dans l'indomanie, y compris en Inde où des personnes comme Mohandas Karamchand Gandhi (1869-1948) et Jawaharlal Nehru (1889-1964) redécouvrirent l'hindouisme qu'ils avaient abandonné en la fréquentant.

Cette indomanie se retrouve aussi chez Julius Evola, qui fut aussi influencé par Guénon. Evola voyait dans l'Orient, un monde encore ouvert à la transcendance en opposition à l'Occident fermé. Il est un des rares traditionalistes qui aient su faire un exposé clair des doctrines orientales, en particulier du bouddhisme et du tantrisme car, contrairement aux autres traditionalistes qui s'intéresseront aux différents monothéismes, il préférera se pencher sur des formes de polythéisme et/ou de religions non abrahamique. Il consacra une part non négligeable de son œuvre à ce domaine d'étude[6] à partir de 1922. Evola fait d'ailleurs une utilisation importante de termes ou de références hindous et/ou orientaux dans son œuvre pour

[1] R. Guénon, *Introduction aux doctrines hindoues*, Paris, Rivière, 1921.
[2] J.-P. Laurant, « Guénon René », in *Dictionnaire critique de l'ésotérisme*, *op. cit*., p. 577.
[3] R. Guénon, *Orient et Occident*, Paris, Guy Trédaniel, 1987.
[4] Son histoire est impossible à résumer du fait de sa complexité et de ses nombreux schismes. En outre, son enseignement a été contradictoire, variant d'un centre à l'autre. Cependant, elle a été profondément anti-catholique.
[5] M. Introvigne, *Le new age des origines à nos jours. Courants, mouvements, personnalités*, Paris, Dervy, 2005, p. 80.
[6] *Cf*. J. Evola, *Le yoga tantrique. Sa métaphysique. Ses pratiques* [1971], trad. I. Robinet, Paris, Fayard, 1980 ; *La doctrine de l'Eveil* [1932], trad. P. Pascal, Milan, Archè, 1976 ; *La doctrine aryenne du combat et de la victoire* [1940], trad. F. Maistre, Puiseaux, Pardès, 1987, *Le taoïsme* [1972], trad. P. Baillet et J. Bernachot,, Puiseaux, Pardès, 1989 et le recueil d'articles *Orient et Occident* [1950-1960], trad. B. Dubant,, Milan, Archè, 1982.

élaborer ses concepts ésotérico-politiques : « chevaucher le tigre », « cinabre », « kshatriyas », etc. sans compter les références aux castes, aux cycles, au yoga et au tantrisme. Comme le constate Christophe Boutin, les thèses évoliennes s'inspirent de religions et de philosophies orientales : tantrisme, bouddhisme et taoïsme[1]. Cette thématique influencera largement les néo-droitiers comme le reconnaît Philippe Baillet[2].

2/L'indomanie dans les milieux lettrés

Cependant, les philosophes et les hommes de lettres ne sont pas en reste, tel le philosophe allemand Arthur Schopenhauer (1788-1860). L'origine de cette indomanie est d'ailleurs à chercher à la fois dans la colonisation de l'Inde par les Britanniques et dans le développement de la linguistique. De fait, l'indomanie consiste, à cette époque, en une apologie romantique de l'Inde, basée sur la religion et la philologie. Dès 1775, Voltaire est persuadé que l'Inde est la source des sciences, et que les Grecs s'en sont inspirés. Johann G. Herder (1744-1803) voit en Inde l'origine de l'humanité, la clef de l'histoire humaine. Friedrich von Schlegel, sorte de pré-orientaliste, déclare en 1803 que tout, sans exception, a son origine dans l'Inde. Selon cet auteur, la connaissance de sa civilisation permettrait de régénérer l'Europe, déstabilisée par l'expérience révolutionnaire. L'Occident est donc à la recherche d'une tradition fondatrice et l'Orient est alors perçu comme quelque chose à restaurer, presque à « ressusciter ». Ce n'est pas l'Asie qui compte en tant que telle, mais son utilité pour l'Europe moderne qui, grâce à l'Asie, pourrait retrouver ses racines, vaincre ses tendances matérialistes.

Plus tard, L'Allemand Franz Bopp (1791-1867), qui ne raisonne plus en termes évolutionnistes, est à la recherche d'un patrimoine culturel commun. Il postule l'existence d'une langue ancienne, l'indo-européen, origine commune des sanskrit, latin, persan et germanique. Il fonde la grammaire comparée. La parenté originaire des religions du Livre s'effondre au profit d'une unité postulée par la science historique entre les peuples indo-européens.

L'Europe, qui, se jugeant issue de la civilisation hellénique et des civilisations sémitiques du Proche-Orient (tradition biblique), découvre qu'elle entretient avec l'Orient une filiation et un parallélisme possibles. Le centre de gravité religieuse et philosophique se déplace alors vers l'Inde. En effet, c'est à cette époque qu'émergent des filiations historiques plus ou

[1] C. Boutin, *Politique et tradition*, *op. cit*., pp. 28-35.
[2] P. Baillet, « Partir en Inde, ou l'art de déposer ses valises », *Eléments*, n°106, septembre 2002, p. 33.

moins imaginaires entre l'Inde et l'Europe, qui font les délices des occultistes européens, des oppositions entre ce qui symbolise le bien et le mal (aryens et sémites). C'est aussi l'idée d'un « bon » Orient (antique) et d'un « mauvais » Orient (l'Asie d'aujourd'hui, l'islam en général), les « aryens » étant censés figurer dans l'Orient antique et en Europe. Cette dérive se poursuit jusqu'au début du XXe siècle, période où apparaissent des thèses pseudo scientifiques sur les races via les concepts d'indo-germain, indo-aryen… De fait, l'indomanie explose littéralement au XIXe siècle et contamine les intellectuels de Victor Hugo (1802-1885) à Friedrich Nietzsche. Ainsi, le romantisme est profondément marqué par la lecture des premiers textes traditionnels hindous traduits en langues européennes[1].

Par la suite, l'attrait pour les religions orientales sera un moteur créatif pour un certain nombre de lettrés, de philosophes, voire de religieux : René Daumal (1908-1944), Henri Michaux (1899-1984), André Malraux, Romain Rolland (1866-1944), Mircea Eliade, Carl Gustav Jung, Hermann Hesse ou encore Dom Déchanet, par exemple. Après la Seconde Guerre mondiale, les beatniks, et certains auteurs tel Kenneth White, les redécouvrirent et facilitèrent ainsi l'explosion hippie des années soixante. L'indomanie néo-droitière doit aussi beaucoup à l'anthropologue indianiste et historien des idées Louis Dumont. Son essai, *Homo hierarchicus*[2], montre la nature holiste de la société indienne et le caractère occidental et illusoire de l'égalité et des droits de l'homme. Cet essai a autant influencé Alain de Benoist et Charles Champetier que le courant traditionaliste de la Nouvelle Droite.

C/Les liens entre les néo-droitiers et les hindouistes

La Nouvelle Droite, sous l'influence du courant traditionaliste, porte un fort intérêt pour les traditionalistes hindous. Des relations ont été noués à deux niveaux : premièrement avec des dignitaires religieux et deuxièmement avec des partis nationalistes et/ou conservateurs. Cette fascination se renforça, par ailleurs, lors de la victoire électorale du parti nationaliste, le *Bhâratîya Janatâ Parti* ou B.J.P. (« Parti du Peuple Indien ») en 1998. Celui-ci a développé la théorie de l'*Hindutva*, ou « hindouité », un néologisme créé en 1923 pour caractériser le mouvement de renaissance hindou, mouvement plus politico-culturel que réellement religieux. Le B.J.P. prône alors la décolonisation complète de l'Inde, surtout au niveau culturel. Il est soutenu par une association, fondée en 1925, la *Râshtriya Svayamsevak Sangh* ou R.S.S.

[1] J.-L. Gabin, « Esotérisme, shivaïsme et poésie », in A. Daniélou, *Shivaïsme et Tradition primordiale*, Paris/Pondichéry, Editions Kailash, « les cahiers du mleccha », 2003, p. 19.
[2] L. Dumont, *Homo hierarchicus. Le système des castes et ses implications*, Paris, Tel Gallimard, 2001.

(« Association des Volontaires de la Nation »), assez proche de par son fonctionnement des milices de type fasciste : entraînement militaire, serment à la nation, uniforme couleur safran, organisation en classe d'âge et cherche en outre à créer un « homme nouveau »[1]… Cette association s'oppose et combat trois ennemis de l'intérieur, les chrétiens, les musulmans et les élites occidentalisées. Le tueur du Mahâtmâ Gandhi (1869-1948) en faisait partie[2].

Cependant, comme toute forme de nationalisme, l'*Hindutva* n'échappe pas à certains travers : indocentrisme en prônant l'autochtonie des Aryas, ce qui provoque la colère des païens de la Nouvelle Droite défendant l'origine polaire des Indo-Européens[3], hostilité aux castes et conception occidentale de la nation, mentalité obsidionale, etc. D'ailleurs, le B.J.P. abandonnera rapidement la doctrine économique de l'autosuffisance pour appliquer une très occidentale politique économique libérale, provoquant sa chute lors des élections de 2004.

Alain de Benoist/Robert de Herte nous montre bien quels sont les aspects de l'hindouisme fascinant la Nouvelle Droite : « l'unité foncière d'une civilisation fondée sur la tradition sanskrite et les rituels religieux, le caractère intemporel (anhistorique) de cette civilisation, la prévalence du modèle hiérarchique, qui permet d'inclure les différences, une idéologie implicite de type holiste (l'individu n'est pas le sujet normatif des institutions), l'omniprésence du système des castes, et surtout la dissociation du pouvoir et du statut, qui donne aux rapports de la sphère religieuse et de la sphère politico-économique un caractère totalement différent de celui que l'on trouve en Europe.

Sans dogme ni véritable clergé, la religion indienne, seule religion indo-européenne encore vivante, est avant tout une orthopraxie, non une orthodoxie. L'hindouisme n'a jamais cherché à convertir l'Autre : il n'y a donc pas de fondamentalisme indien[4]. »

Nous voyons donc que l'un des points de rapprochement entre les hindouistes et la Nouvelle Droite est le polythéisme. Ce polythéisme inspiré par l'*Hindutva* comporte une autre proximité avec la Nouvelle Droite : l'anti-monothéisme. En effet, un haut responsable de ce courant indien, Ram Swarup (1920-1998), a publié un livre traitant de l'aspect prosélyte et intolérant du christianisme et de l'islam : *Foi et intolérance. Un regard hindou sur le christianisme et l'islam*[5]. Il est d'ailleurs symptomatique, que ce livre soit publié en France aux Editions du Labyrinthe, la maison d'édition du G.R.E.C.E. En outre, ces nationalistes

[1] J. Vertemont, « Traditionalisme et nationalisme en Inde », *Antaïos*, n°10, été 1996, p. 144.
[2] *Ibid*., p. 145.
[3] C. Gérard, « Etudes indo-européennes », *art. cit.*, pp. 124-125.
[4] R. de Herte, « 800 millions de polythéistes », *art. cit*., p. 3. Robert de Herte est un pseudonyme utilisé par Alain de Benoist pour certaines publications et en particulier pour les éditoriaux d'*Eléments*.
[5] R. Swarup, *Foi et intolérance. Un regard hindou sur le christianisme et l'islam*, trad. A. Bernard, Paris, Le Labyrinthe, 2000.

s'opposent aussi au communisme, une autre forme, selon eux, de prosélytisme universaliste[1]. Ainsi Sita Ram Goel compare le christianisme et l'islam au communisme et au nazisme[2].

Parmi les néo-droitiers qui dialoguent avec ces nationalistes, nous trouvons Christopher Gérard qui voue une admiration sans borne à la civilisation indienne. Il a noué des liens avec des Brahmanes conservateurs dès le début des années quatre-vingt-dix, lors de voyages en Inde. Il a d'ailleurs consacré trois numéros de sa revue aux thèmes de l'*Hindutva* et du *Dharma* (« tradition »)[3]. Il a même accordé un entretien à l'un des responsables du B.J.P., K.R. Malkani, vice-président du parti[4]. Selon Jean-François Mayer, des contacts de même ordre ont été noués au début des années quatre-vingt par « […] quelques penseurs nationalistes radicaux [qui] avaient lancé un appel aux Occidentaux pour qu'ils renouent avec leur ancien paganisme avec l'assistance de la tradition vivante hindoue[5]. » Cet universitaire suisse avait déjà signalé ce fait dans un ouvrage collectif[6].

Cependant, l'orientalisme, domaine de recherche fondé sur une prétendue unité géographique, culturelle, linguistique et ethnique appelé l'Orient, semble supposer que l'Occident contemple de loin un Orient unifié, homogène et immuable. L'orientalisme peut donc être vu comme un système de pensée abordant une réalité humaine bigarrée, complexe et dynamique à partir d'un point de vue essentialiste. D'où une série de généralisations, d'affirmations totalisantes, d'interprétations par trop globales. Bref, dans une large mesure, l'orientalisme est une projection de l'occident sur l'orient, une tentative de réduire l'autre à soi. Il montre l'incapacité à penser l'Orient indépendamment de l'Occident. La démonstration guénonienne suit cette ligne générale, condamnant les illusions de l'individualisme, de la liberté de conscience, dans un diagnostic impressionnant de *La crise du monde moderne*[7] opposant radicalement les sociétés traditionnelles orientales à un Occident dévoyé et subverti selon le schéma augustinien des deux cités. Par conséquent, les penseurs de la Tradition, René Guénon, Julius Evola, Alain Daniélou, et à leur suite certains membres de la Nouvelle Droite ont tendance à y voir une pensée orientale éternelle, comme figée dans le temps... et qui n'a jamais vraiment existé car les pensées orientales connaissent aussi finalement le destin de toutes les autres cultures du monde : occidentalisation, hybridation, réaction néo-traditionaliste.

[1] « Entretien avec Sita Ram Goel », *Antaïos*, n°10, été 1996, pp. 76-77.
[2] *Ibid*., p. 78.
[3] *Antaïos*, n°10, été 1996 ; *Antaïos*, n°11, hiver 1996 ; *Antaïos*, n°16, printemps 2001.
[4] « Aum Hindutvam. Entretien avec K.R. Malkani », *Antaïos*, n°11, hiver 1996, p. 45.
[5] J.-F. Mayer, *Politica Hermetica* n°15, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2001, p. 100.
[6] J.-F. Mayer, « Les héritiers de saint Joséphat. De la contre-mission à l'inculturation des mouvements religieux asiatique en Occident », in J.-D. Durant et R. Ladous (dir.), *Histoire religieuse : histoire globale-histoire ouverte*, Paris, Beauchesne, 1992, pp. 137-148.
[7] R. Guénon, *La crise du monde moderne*, Paris, Folio essais, 1994.

En effet, selon Achille Weinberg, « On a coutume d'opposer les pensées orientale et occidentale à partir de quelques grandes caractéristiques : l'occidentale serait analytique, rationnelle ; l'orientale synthétique et intuitive. L'Occident se serait préoccupé de la maîtrise de la nature, l'Orient de la connaissance et de la maîtrise de soi. L'Occident est prométhéen, l'Orient contemplatif ; l'Occident est égalitariste, la pensée orientale est hiérarchique ; l'Occident matérialiste, l'Orient spiritualiste [...]. Le spécialiste aura beau jeu de réfuter des oppositions sommaires. En montrant que les sagesses grecques (stoïcisme, épicurisme) ne sont au fond guère différentes de celles d'Orient. Ou bien encore que la pensée orientale n'a nullement ignoré les pensées matérialistes et rationalistes. [….] Ni la thèse d'une radicale différence, ni celle d'une unité profonde entre les pensées d'Orient et d'Occident n'est vraiment satisfaisante. Lorsque l'on compare deux systèmes culturels, on trouvera toujours des traits communs et une infinité de différences. La question est plutôt de savoir s'il existe des ''orientations globales'', deux ''styles'' cognitifs différents. Question difficile à résoudre car il existe peu d'auteurs ayant une vision globale de l'évolution comparée des deux univers mentaux, oriental et occidental[1]. »

Conclusion du chapitre :

Les références importantes successives sont donc très éclectiques. Certaines d'entre-elles ont joué et continuent à jouer un rôle important dans les discours néo-droitiers (la Révolution Conservatrice, le discours pérennialiste, les études indo-européennes et son corollaire l'indomanie). De plus, il est intéressant de noter que la référence à une philosophie *Blut und Boden*, c'est-à-dire faisant l'éloge du sang et du sol, héritée du nazisme, est toujours présente dans d'autres tendances de la Nouvelle Droite –les identitaires, par exemple. En effet, sous l'impulsion des doctrines pérennialistes, une part importante des néo-droitiers, en fait le G.R.E.C.E. de l'an 2000, ont abandonné le racisme biologisant consubstantiel de leur vision des Indo-Européens. D'autres références, par contre, se sont transformées. Ainsi, la droite révolutionnaire reste présente sous sa forme européiste et dans le discours à la fois droitier et anticapitaliste, en particulier dans le dépassement des clivages gauche/droite. En outre, ces grandes références vulgarisées par le G.R.E.C.E. puis par la nébuleuse néo-droitière ont échappé à celle-ci pour se diffuser dans des milieux parfois éloignés de l'extrême droite.

[1] A. Weinberg, « Questions sur la ''pensée orientale'' ? », *Sciences Humaines*, n° 118, Juillet 2001, pp. 27-28.

Troisième chapitre : Nature de la Nouvelle Droite

La Nouvelle Droite -dénomination recouvrant un ensemble de groupes et de cercles politiques ou culturels qui la situe dans la continuité de la Révolution Conservatrice allemande- entend se dégager de l'ornière de l'extrémisme de droite. La Nouvelle Droite, et en particulier sa principale structure, le G.R.E.C.E., a marqué la vie culturelle de la droite non-conformiste depuis 1968. Son anticonformisme peut être symbolisé par Maurice Rollet, premier président du G.R.E.C.E., à la fois médecin poète, parolier[1], directeur de la revue *L'Âtre* et l'ami d'Albert Spaggiari. Dès sa fondation, la Nouvelle Droite se voulait régionaliste et européiste, se démarquant du nationalisme, jugé périmé, de l'extrême droite de l'époque. Elle se réclame d'auteurs non-conformistes aussi différents qu'Eliade, Abellio, Cioran, Mishima, Heidegger, Nietzsche, Daniélou, Dumont… Elle se caractérise aussi, comme l'a montré Anne-Marie Duranton-Crabol, par la forte présence d'une classe d'âge : celle de ceux nés entre 1943 et 1947[2]. René Monzat et Jean-Yves Camus se sont aussi interrogés sur la place de la Nouvelle Droite au sein des droites radicales. Ils reconnaissent que l'expression « Nouvelle Droite » est floue et s'appuient sur la définition d'Anne-Marie Duranton-Crabol, c'est-à-dire « comme recouvrant le GRECE et les groupes ou publications, qui lui sont plus ou moins rattachables[3]. »

En outre, il est quasiment impossible de dire qui fait partie ou a fait partie du G.R.E.C.E., la structure la plus connue de cette mouvance, car il est dans les habitudes des personnes gravitant dans ce milieu de brouiller les cartes. Il y a souvent des compagnons de route de longue date qui, effectivement, n'ont jamais été membres du G.R.E.C.E. mais qui en sont proches, sans compter les personnes qui l'ont été et qui affirment ne plus en faire partie, comme Alain de Benoist, par exemple. Cependant, le G.R.E.C.E. ne recouvre pas toutes les tendances de la Nouvelle Droite. En effet, il existe d'autres groupuscules comme Nouvelles Synergies Européennes de Steuckers, Terre et peuple du trio Vial, Mabire et Haudry, et des groupes structurés autour de revues ou d'éditeurs, sans compter les électrons libres qui ne représentent qu'eux-mêmes.

Il est symptomatique de constater que dans le « Manifeste de la Nouvelle Droite de l'an 2000 »[4], publié par *Eléments*, rédigé par Alain de Benoist et Charles Champetier, il est fait mention de l'expression « Nouvelle Droite », tandis que dans le *Manifeste pour une*

[1] Il est l'auteur de la chanson de générique du film de Gérard Blain, *Pierre et Djamila* sorti en 1986.
[2] A.-M. Duranton-Crabol, *Visages de la Nouvelle Droite*, *op. cit*., p. 21.
[3] R. Monzat et J.-Y. Camus, *Les droites nationales et radicales en France*, *op. cit*., p. 28.
[4] *Eléments*, n°94, février 1999, pp. 11-23.

renaissance européenne[1], qui reprend de façon remaniée et développé le précédent texte, l'expression « Nouvelle Droite » est remplacée par l'acronyme « G.R.E.C.E. ». Dans le premier cas, l'article parle au nom de la Nouvelle Droite en général, englobant, de fait, toutes les tendances et dissidences de la Nouvelle Droite. Par contre, le second texte n'engage que les membres du G.R.E.C.E., donnant une assise plus restreinte à son contenu. Par ailleurs, il est étonnant qu'Alain de Benoist qui affirme ne plus faire partie du G.R.E.C.E. depuis environ vingt-cinq ans, selon ses propos[2], ait participé à l'élaboration de son manifeste.

Section I/La Nouvelle Droite et son positionnement idéologique

A/La naissance médiatique

L'expression « Nouvelle Droite », est le nom donné par les adversaires du G.R.E.C.E., lors de la campagne médiatique, extrêmement violente, de l'été 1979. Mais selon Pierre Vial, la paternité de l'expression « Nouvelle Droite » revient à Louis Pauwels, ce que dément Alain de Benoist[3], « […] qui la trouvait évidemment très valorisante. Elle nous a ensuite collés à la peau. Je suis de ceux qui le regrettaient, car le mot ''droite'' nous enfermait dans une vision hémiplégique de la société. Mais lorsque, devenu secrétaire général du GRECE [en 1979], j'ai voulu remplacer l'étiquette ''nouvelle droite'' par celle de ''nouvelle culture'', qui me semblait correspondre beaucoup mieux à nos aspirations, ce fut un bide total[4]. » Pourtant, le G.R.E.C.E. existait avant cette campagne, il est né en 1967, et lui a survécu[5]. Durant cette courte campagne, plus de cinq cent articles parurent la presse du monde entier. Les articles français les plus marquant ont été publiés par Julien Brunn dans le recueil, *La Nouvelle Droite. Le dossier du « procès »*[6]. Cependant, la campagne de presse de 1979 a fait éclore les définitions les plus contradictoires. Ainsi a-t-on assimilé la Nouvelle Droite aux nouveaux philosophes ou aux nouveaux économistes. Certains, comme Jean-François Kahn, ont parlé de « stalinisme de droite », de nouvelle franc-maçonnerie, d'autres l'ont accusé de « rouler pour Giscard ». Ce flou idéologique est aussi entretenu par le fait que « Le corpus doctrinal du GRECE n'a cessé

[1] GRECE, *Manifeste pour une renaissance européenne*, *op. cit*.
[2] Entretien avec Alain de Benoist.
[3] *Ibid*.
[4] P. Vial, *Une Terre, un peuple*, *op. cit*., p. 51.
[5] P.-A. Taguieff, *Sur la Nouvelle droite*, *op. cit*., p. VI.
[6] J. Brunn, *La Nouvelle Droite. Le dossier du ''procès''*, *op. cit*.

de se modifier, ses références fondatrices se sont plusieurs fois renouvelées, les positions de ses dirigeants se sont bien souvent déplacées, jusqu'à se renverser[1]. »

B/Nature de la Nouvelle Droite

La Nouvelle Droite n'est pas un feu de paille médiatique : elle dure à travers ses métamorphoses. Malgré un passé d'extrême droite pour la grande majorité des membres fondateurs, la Nouvelle Droite aurait aimé, comme le montrent les propos de Pierre Vial cités ci-dessus, se débarrasser de cette image dévalorisante et disqualifiante. Le marquage, tel au fer rouge, de l'étiquette d'extrémiste de droite est un puissant répulsif, voire l'insulte suprême dans le discours politique français, d'où le souhait des gréciste et notamment de son premier secrétaire de l'époque Pierre Vial, G.R.E.C.E. de préférer l'expression « Nouvelle Culture », plus neutre, avant d'accepter, provisoirement, la filiation droitière.

Ce refus de la position droitière est une constante du discours néo-droitier. En effet, en 2000, le G.R.E.C.E., dans son manifeste publié cette année-là, récuse de nouveau, cette qualification mais reconnaît quelle fut utile « pour être identifiée sans grand risque d'erreur dans le champ médiatique français[2] ». Selon les néo-droitiers, l'expression « nouvelle droite » possède des un certain nombre de défauts à la fois d'ordre politique et sémantique : « Elle a d'abord une résonance politique, alors que nous nous situons résolument dans une perspective métapolitique : nous ne sommes pas un ''laboratoire d'idées'' destiné à produire des slogans efficaces pour des politiciens en mal d'imagination. Par ailleurs, la ''Nouvelle Droite'' désigne dans certains pays des courants de pensée dont nous sommes très éloignés : c'est le cas aux Etats-Unis et en Angleterre, par exemple, où la ''New Right'' désigne des groupes inspirés du fondamentalisme chrétien et de l'ultralibéralisme économique, ou encore en Italie, où le terme ''Nueva Destra'' est souvent utilisé pour identifier les politiciens et intellectuels du centre-droit conservateur-libéral[3]. » Cependant, concernant la première partie de ces propos, les auteurs de ce texte oublient que dans le mot « métapolitique », il y a « politique ». La métapolitique a été, en outre, définie par les néo-droitiers comme étant la diffusion dans la société d'idées et de valeurs culturelles dont l'objectif est une transformation *politique* en profondeur et à long terme, c'est-à-dire qu'il s'agit d'une forme, subtile, de propagande complémentant une action

[1] P.-A. Taguieff, *Sur la Nouvelle droite*, *op. cit*., p. IX.
[2] GRECE, *Manifeste pour une renaissance européenne.*, *op. cit*., p. 16.
[3] *Ibid*., p. 17.

politique, qui reste toutefois, pour le G.R.E.C.E., très discrète. Par conséquent, il y a une certaine hypocrisie de soutenir de tels propos.

Mais il est aussi vrai que ce manifeste reconnaît la dette que doit le G.R.E.C.E. à certains théoriciens de la gauche : « Notre propre réflexion a souvent été nourrie par des auteurs habituellement classés ‘‘à gauche’’, tandis nous nous situons sur bien des points aux antipodes des penseurs dits ‘‘de droite’’. Notre corpus doctrinal sera donc jugé ‘‘à droite’’ sur certains points, ‘‘à gauche’’ sur d'autres. En vain : il est tout simplement *ailleurs*, bien loin de ces étiquettes réductrices en voie de péremption rapide, dont la seule fonction est de bloquer les débats qu'elles prétendent éclairer[1]. » Ce positionnement ailleurs est l'une des clé du système discursif néo-droitier.

En effet, dès le milieu des années soixante-dix, la Nouvelle Droite désire s'émanciper des positionnements idéologiques, ce qui est une idéologie en soi, d'ailleurs. Ainsi en 1978, Alain de Benoist tente de se libérer du clivage gauche/droite : « Je me fais une certaine idée de la Troisième Voie. Celle qui rejette, de part et d'autre, les extrémismes et les unilatéralismes. Une ligne juste est toujours nuancée. J'entends par-là qu'elle prend en compte ce qu'il peut y avoir de juste dans chaque système ou dans chaque point de vue. Seule une telle démarche peut aboutir à une synthèse. Mais je ne crois pas non plus que la Troisième Voie soit une voie ‘‘moyenne’’, une sorte de compromis – pas plus qu'une étape transitoire vers l'un ou l'autre des systèmes existants. Toute vraie synthèse est un *dépassement*. Elle n'est pas un peu de ceci et un peu de cela, successivement, mais ceci et cela, avec la même intensité, au même moment. […] Je n'entends pas par-là que l'on ne soit ‘‘ni de droite ni de gauche’’ –ce qui ne veut rien dire. Mais que l'on parvienne à être en même temps et la droite et la gauche. Je crois que l'avenir appartient à ceux qui seront capables de penser simultanément ce qui, jusqu'ici, n'a été pensé que contradictoirement[2]. »

Cette position, le dépassement des clivages jugés périmés perdant chaque jour un peu plus de leur signification, est encore défendue en 1999[3]. Allant dans ce sens, il publiait, en 2002, dans le forum du magazine *Marianne*, un texte intitulé : « Tout sauf la droite » dans lequel il critiquait le néolibéralisme de la droite française et incitait à voter en faveur de la gauche[4]. Il tentera, d'ailleurs, lors de la création de *Krisis* en 1988, de discuter avec la gauche[5]. En effet, une partie du lectorat de la revue la plus importante de la Nouvelle Droite, *Eléments*,

[1] *Ibid*., pp. 17-18.
[2] A. de Benoist, *Vu de Droite. Anthologie critique des idées contemporaines*, Paris, Le Labyrinthe, seconde édition 2001, p. 24 (première introduction 1977).
[3] R. de Herte, « La droite introuvable », *Eléments*, n°94, février 1999, p. 3.
[4] A. de Benoist, « Tout sauf la droite », *Marianne* du 15 au 22 avril 2002, p. 34-35.
[5] P.-A. Taguieff, *Sur la Nouvelle droite*, *op. cit*., p. 244.

se réclament de l'écologie et de Jean-Pierre Chevènement : ces tendances de la gauche attirent chacune, en 1994, 6% du lectorat du magazine. Autant ont des sympathies pour l'extrême gauche[1]. Cela fait donc 18% du lectorat d'*Eléments* qui se sent proche de la gauche ! Toutefois, il ne faut pas oublier que le discours sur le dépassement des clivages gauche/droite est une constante idéologiques des droites révolutionnaires ou fascisantes. Il est vrai aussi qu'il fut soutenu par les « anti-conformistes des années Trente ». De fait, ce type de discours traîne une ambiguïté ne facilitant pas une clarification idéologique. Nous pouvons donc nous demander si ce recours discursif n'est pas un moyen de, simultanément quitter progressivement l'aire d'extrême droite et de ménager les plus radicaux.

En effet, les évolutions doctrinales, que nous avons vu précédemment, ne sont pas toujours visibles de prime abord : Pierre-André Taguieff distingue cinq thèmes importants, se chevauchant ou se succédant, dans le discours de la Nouvelle Droite : premièrement, la dénonciation de l'héritage judéo-chrétien et de son avatar les droits de l'homme ; deuxièmement, la critique de « l'utopie égalitaire », un thème central dans les années soixante-dix ; troisièmement, l'éloge du paganisme repensé comme la véritable religion des Européens avec pour corollaire la « référence, fondatrice et normative, à ''l'héritage indo-européen'' » ; quatrièmement, la critique de l'économisme, de la vision marchande du monde et de l'utilitarisme libéral, un thème déjà présent dans les années soixante-dix mais qui devient majeur et qui se radicalise à partir de la décennie suivante ; enfin cinquièmement, l'ethnodifférentialisme radical qui apparaît dans la seconde moitié des années soixante-dix qui évolue dans les années quatre-vingt-dix vers un relativisme culturel inspiré de Claude Lévi-Strauss[2].

C/La Nouvelle Droite et l'extrême droite

Il s'agit donc, comme le fait remarquer Pierre-André Taguieff, d'un « Singulier objet de controverse : la ''Nouvelle droite'' est assimilée à l'extrême droite par nombre de journalistes, stigmatisée en tant que néo-nazie par certains militants anti-fascistes, rejetée par la droite libérale pour son anti-américanisme radical, dénoncée comme procommuniste ou crypto gauchiste par les dirigeants lepéniste ou certains idéologues traditionalistes catholiques, accusée de fournir des armes idéologiques à la droite conservatrice, soupçonnée de faire partie

[1] B. Petitjean, « Mais qui peut bien lire Eléments ? », *Eléments*, n°79, janvier 1994.
[2] P.-A. Taguieff, *Sur la Nouvelle droite*, *op. cit*., pp. 43-44.

d'une internationale ''national-bolchevique'', suspectée enfin de vouloir séduire l'intelligentsia de gauche en lui ouvrant largement les colonnes de ses revues. […]. La confusion est manifeste[1]. » La Nouvelle Droite pose donc au politologue le problème de la classification, même si globalement elle se situe encore dans le monde des droites radicales. Ainsi, dès 1979, René Rémond reconnaît dans un article paru dans *Le Monde* que la Nouvelle Droite est incontestablement une nouveauté car elle n'entre dans aucune de ses catégories de la Droite. En effet, celui-ci distingue trois traditions de droite : contre-révolution, bonapartisme et libéralisme[2]. Le travail de René Rémond ne permet pas de situer effectivement et objectivement la Nouvelle Droite dans l'un des champs classiques de la droite même si certains néo-droitiers comme Pierre Vial se sont situés dans les années soixante-dix dans la catégorie du bonapartisme .

Pierre-André Taguieff cerne très bien le problème de la classification du G.R.E.C.E. à compter du début des années quatre-vingt-dix : « Il est difficile […] de situer le GRECE dans le champ politique : son rejet du nationalisme français l'oppose au Front national ; sa récusation du libéralisme et des ''valeurs marchandes'' le coupe des partis néoconservateurs à la française (''libéraux'' et néo-gaullistes) ; sa dénonciation du ''cosmopolitisme'' l'éloigne des néo-socialistes ''humanitaires'', ''dialogiques'' et ''planétaires'' ; son éloge d'une Europe impériale ne peut que déplaire à tous, aux nationalistes comme aux cosmopolites (''libéraux'', ''écologistes'', ''socialistes'') ; sa stigmatisation de l'ordre moral et des intégrismes (notamment catholiques et islamiques) le singularise dans une période où le théologico-religieux vient ''fanatiser'' et légitimer les passions nationales ou ethniques[3]. » Le politologue Jean-Yves Camus écrivait, quant à lui, qu'en 1996 « […] la nouvelle droite manque de cohérence. C'est une nébuleuse. Le GRECE et les jeunes de Europe-Jeunesse (mouvement de la jeunesse de la nouvelle droite) véhiculent un message plus politique que celui d'Alain de Benoist, du politologue italien Marco Tarchi ou de la revue allemande *Junge Freiheit*, qui ne sont plus assimilables à l'extrême droite et dont l'objectif est d'établir un espace de convergence entre adversaires de la ''pensée unique''. »[4]

[1] *Ibid.*, p. III.
[2] R. Rémond, « Nouvelle droite ou droite de toujours », *Le Monde*, 20 juillet 1979. Cette distinction est pertinente pour celui qui étudie les droite française au XIXe siècle mais présente des inconvénients et surtout des insuffisances dès que nous abordons l'étude des courants idéologico-politiques du XXe siècle : où classer le nationalisme intégral de l'Action Française, les droites révolutionnaires, « préfascistes », étudiées par Zeev Sternhell ? [Z. Sternhell, *La droite révolutionnaire 1885-1914. Les origines françaises du fascisme*, Paris, Seuil, 1978].
[3] P.-A. Taguieff, *Sur la Nouvelle droite*, *op.cit*., p. 19.
[4] J.-Y. Camus, *L'extrême droite aujourd'hui*, Toulouse, Editions Milan, collection « les essentiels », 1996, p. 21.

Le constat de Jean-Yves Camus nous incite à nous poser la question suivante : la Nouvelle Droite est-elle donc encore d'extrême droite ? Cette question incongrue de prime abord l'est moins lorsque nous regardons de plus près. En effet, l'évolution doctrinale du G.R.E.C.E., en particulier la dernière, anti-capitaliste, anti-nationaliste et un anti-ethnocentrique, de fait très proche de celui des altermondialistes, sous l'impulsion conjointe d'Alain de Benoist et Charles Champetier, tend à relativiser l'opinion courante, d'une appartenance à l'extrême droite : En effet, quel groupe d'extrême droite inciterait à faire voter les étrangers ?[1] Confirmant implicitement l'évolution doctrinale, Jean-Yves Camus, qui n'est pas connu pour sa complaisance vis-à-vis de l'extrême droite, reconnaissait en 1996 qu'Alain de Benoist ne peut plus être considéré comme appartenant à l'extrême droite[2]. De plus, le départ vers le Front National, de certains membres fondateurs du G.R.E.C.E. (Pierre Vial, Jean Mabire, Jean Haudry, Jean-Jacques Mourreau,…) a eu pour conséquence un recentrage de celui-ci sur les débats intellectuels et un renouvellement de ses cadres, souvent dénués de passé politique marqué à l'extrême droite, tel Xavier Marchand, qui fut président du G.R.E.C.E., ancien militant du R.P.R., ce qui a facilité cette évolution doctrinale[3].

Il est vrai aussi que le G.R.E.C.E. s'est rapproché, à partir des années quatre-vingt, d'une « nouvelle gauche » issue des mouvements de contestation des années soixante, comme par exemple, le Mouvement Anti-Utilitariste en Science Sociale (M.A.U.S.S.) et la revue américaine *Telos*. De fait il entamera un dialogue avec les animateurs du M.A.U.S.S. : Alain Caillé, son secrétaire général affirmera : « J'ai lu avec un vif intérêt le dernier livre d'Alain de Benoist. D'autant plus vif que je n'y vois pas une page qui ne puisse figurer en bonne place dans les travaux du MAUSS[4] ».

Alain de Benoist a même un début de reconnaissance intellectuelle en France en 1996, en ayant une notice dans le livre de Michel Winock et Jacques Julliard, *Dictionnaire des intellectuels français. Les personnes. Les lieux. Les moments*[5]. De fait, dans ce texte écrit par Anne-Marie Duranton-Crabol, il est défini comme un philosophe non-conformiste, ce qui lui « […] vaut des marques de reconnaissance dans des sphères très éloignées de l'extrême droite ?[6] » Le contenu même de cette notice dénote une évolution d'Anne-Marie Duranton-

[1] GRECE, *Manifeste pour une renaissance culturelle.*, *op. cit*., pp. 73-74.
[2] Jean-Yves Camus, *L'extrême droite aujourd'hui*, *op. cit*., p. 21.
[3] P.-A. Taguieff, *Sur la Nouvelle droite*, *op. cit*., p. 18.
[4] Citation reprise in *Eléments*, n°62, printemps 1987, p. 45.
[5] M. Winock et J. Julliard (dir.), *Dictionnaire des intellectuels français.*, *op. cit.*
[6] A.-M. Duranton-Crabol, « Benoist (Alain de) » in M. Winock et J. Julliard (dir.), *Dictionnaire des intellectuels français*, *op. cit*., p. 136.

Crabol vis-à-vis de la Nouvelle Droite et d'Alain de Benoist. Cependant, les travaux d'Alain de Benoist sont reconnus intellectuellement aux Etats-Unis et en Italie.

Alain de Benoist, se définissant encore comme un homme de droite, propose un projet de rénovation de celle-ci : La Droite de l'avenir est, selon lui, « une galaxie aux contours plus imprécis, à la fois fédéraliste et régionaliste, personnaliste et communautarienne, dont il n'est pas interdit de penser qu'elle se met en place en cette fin du XXe siècle, en liaison avec la crise de l'Etat-nation et la fin de la modernité. » Bien entendu, « La Nouvelle Droite a l'ambition d'y contribuer[1] », celui-ci oubliant pour une fois son discours sur le dépassement des clivages gauche/droite.

A propos de l'extrême droite, Alain de Benoist se montre acerbe, relayé par *Eléments* qui se moque des skinheads[2]. La principale cible reste le Front national : « […] on trouve une droite radicale, souvent désertée par l'intelligence et le talent, et dont l'implosion programmée du parti de la principauté de Saint-Cloud a récemment encore donné la juste mesure. Cette droite a cessé depuis des décennies de formuler la moindre idée nouvelle. Vivant dans ses souvenirs et cultivant ses nostalgies, elle se contente de recycler indéfiniment les mêmes articles consacrés aux mêmes auteurs, tout en restant aveugles devant le siècle qui vient[3]. » Ce refus de ce parti est une constante de son discours. En effet, il a plusieurs fois pris publiquement une position contre ce parti[4] : « [Ses] thèses me soulèvent le cœur […]. Tout d'abord, concernant l'immigration, parce que la logique du bouc émissaire m'est insupportable[5]. » Pourtant, d'une part, un sondage effectué en 1994 auprès de son lectorat, 35% des lecteurs d'*Eléments* se disaient proche du Front National et d'autre part, Alain de Benoist continue de dialoguer avec les néo-droitiers parti au Front national comme le montre le numéro de *Nouvelle Ecole* consacré aux Indo-Européens et co-écrit avec le frontiste Jean Haudry.

Dans le domaine de la pensée inégalitaire, le G.R.E.C.E. a aussi fortement évolué au point défendre ce qu'il avait condamné au début des années soixante-dix. Deux articles sur l'intelligence et les « races » parus dans la décennie quatre-vingt-dix[6] ont montré l'évolution des grécistes sur ce sujet des plus sensibles. En effet, Michel Marmin n'hésite pas à écrire que

[1] R. de Herte, « La droite introuvable », art. cit., p. 3.
[2] « la droite musclée », *Eléments* n°94, février 1999, p. 31.
[3] R. de Herte, « La droite introuvable », art. cit., p. 3.
[4] Cité in P.-A. Taguieff, *Sur la nouvelle droite*, *op. cit*., p. 58.
[5] « Entretien avec Alain de Benoist », *Les dossiers de l'histoire*, numéro 82, juillet 1992, pp. 149-150.
[6] Voir en particulier Y. Christen, « Le grand mensonge », *Eléments*, n°97, janvier 2000, pp. 40-41 Ce dernier article tend à défendre deux scientifiques américains, Richard Herrnstein et Charles Murray, qui aurait démontré, dans un livre [*The Bell Curve. Intelligence and Class Structure in American Life*, New York, Free Press, 1994] la corrélation entre race et intelligence, avec au sommet les Blancs et les Asiatiques et en bas les Noirs. Yves Christen publie à la suite de cet article un document, « Les acquis de la recherche scientifique à propos de l'intelligence », pp. 41-44, allant dans le même sens et ayant été signé par 52 scientifiques américains.

ces articles ont donné « la pénible impression que la Nouvelle Droite opérait, à l'énoncé de cette question, un retour en arrière et se repliait sur les positions scientistes qu'elle avait occupée il y a deux ou trois décennies, mais qu'elle avait su reconsidérer, critiquer et dépasser[1]. » L'un des articles visés est écrit par Yves Christen, l'un des théoriciens du courant scientiste de la Nouvelle Droite dans les années soixante-dix. Malgré cette évolution du G.R.E.C.E. vis-à-vis de la mesure de l'intelligence, l'inégalité est encore défendue par Charles Champetier qui reconnaît cependant qu'« un être intelligent peut produire le meilleur comme le pire[2] ». Il est aussitôt contesté par Michel Marmin postulant que « L'intelligence ne saurait être réduite à la seule faculté ''logicienne'', qui n'est que la bonne vieille ''cause efficiente'' d'Aristote[3]. » En effet, selon Marmin, « Réduire l'intelligence à l'outil qui permet de s'en servir, telle est en définitive la dérive, typiquement scientiste, réductionniste, utilitariste et anglo-saxonne, dont les thèses exposées dans les deux articles offrent le spectacle. C'est un peu comme si l'on jugeait de la beauté d'une sculpture à la vitesse à laquelle elle a été exécutée[4]. » Celui-ci voit dans ces articles un racialisme sous-jacent, qui permet d'un côté de créer une « ''élite cognitive'', d'origine principalement européenne et asiatique » et de l'autre de « vouer scientifiquement certains de ces groupes [ethniques] au ramassage du coton ou à la cueillette des bananes […][5] ».

Cette évolution du G.R.E.C.E. ne doit pas cacher la persistance du positionnement à l'extrême droite du reste de la Nouvelle droite, c'est-à-dire de la majorité des néo-droitiers historiques. En effet, la tendance la plus politique et la plus radicale de la Nouvelle Droite se regroupe autour de *Vouloir* et d'*Orientations* de Robert Steuckers et de *Terre et Peuple* de Pierre Vial. Celui-ci, comme nous l'avons vu dans la précédente section, se réclame encore de la pensée nationale-révolutionnaire, et professe toujours un socialisme communautaire largement fascisant. Il peut aussi être défini comme un *völkisch*, un « identitaire », c'est-à-dire un ethnodifférentialiste radical et un adepte de l'enracinement régionaliste. Après son départ du G.R.E.C.E. en 1987, il devint d'ailleurs membre du Front national. Il entrera en conflit avec Jean-Marie Le Pen en 1998 et le quittera la même année après avoir fondé en 1995 son association Terre et Peuple dont il est le président, les vice-présidents étant Jean Mabire et Jean Haudry. Actuellement, il est membre du Mouvement National Républicain (M.N.R.) de Bruno Mégret.

[1] M. Marmin, « Le QI des castors et Aristote », *Eléments*, n°98, mai 2000, p. 4.
[2] C. Champetier, « Intelligence, caractère et goût », *Eléments*, n°98, mai 2000, p. 5.
[3] M. Marmin, « Le QI des castors et Aristote », *art. cit.*, p. 4.
[4] *Ibid*., p. 4.
[5] *Ibid*., p. 4.

Guillaume Faye participe à la revue de Pierre Vial depuis son retour dans l'arène politique et est devenu l'un des idéologues de cette association-groupuscule et donc, par extension, l'idéologue des identitaires. Ce discours est une inversion de ses positions du début des années quatre-vingt. En effet, le même soutenait, en 1982, dans un article paru dans *Eléments*, la nécessité d'une alliance euro-arabe contre l'hégémonisme américain[1]. Guillaume Faye était alors aussi le secrétaire général de l'Association de défense des travailleurs immigrés arabes en Europe. De fait, après avoir soutenu durant un temps le multiculturalisme, il développe actuellement la thèse inverse, considérant l'immigration musulmane comme une colonisation[2], au nom de la défense des intérêts ethniques européens[3]. Il a d'ailleurs été condamné en 2001, ainsi que son éditeur L'Aencre, pour incitation à la haine raciale suite à la parution en 2000 de son essai *La colonisation de l'Europe. Discours vrai sur l'immigration et l'Islam.*

En effet, Guillaume Faye se fait, depuis la fin des années quatre-vingt-dix, le chantre d'un racialisme virulent digne des délires racistes des années 1900-1930. Il développe une philosophie raciste fortement influencée par les thèmes « *blubo* » (de *Blut und Boden*, « Sang et Terre »)[4], c'est-à-dire par une idéologie de type nazie : « L'enracinement est, écrit dans son manifeste *Pourquoi nous combattons*, la préservation des racines, tout en sachant que l'arbre doit continuer à croître. […] L'enracinement s'accomplit d'abord dans la fidélité à des valeurs et à un sang. […] Il doit impérativement inclure une dimension ethnique fondatrice[5]. » Il est, par conséquent adepte d'un droit du sang fondé sur le concept d'allogène[6] et sur une campagne nataliste, et eugénique, pour les Européens au sens ethnique du terme, c'est-à-dire une campagne raciale[7]. Toutefois, il reconnaît que « La notion de ''race pure'' n'existe pas. C'est le fait racial qui importe. Une race peut parfaitement être le produit stabilisé de mélanges anciens[8]. » Il définit, en outre, son racialisme ethnocentrique comme la « Conviction mobilisatrice, propre aux peuples longs-vivants, que celui auquel on appartient est central et supérieur et qu'il doit conserver son identité ethnique pour perdurer dans l'histoire[9]. » Cette vision nazie de la culture se double chez Guillaume Faye d'une utilisation terminologique du vocabulaire darwinisme racial : « condition psychologique de la survie d'un peuple »,

[1] G. Faye, « Pour une alliance euro-arabe », *art. cit*., p. 10-17.
[2] G. Faye, *La colonisation de l'Europe. Discours vrai sur l'immigration et l'Islam*, Paris, L'Aencre, 2000.
[3] G. Faye, *L'archéofuturisme*, *op. cit*., pp. 33-34.
[4] Sur la philosophie « *blubo* », *Cf.* E. Conte et C. Essner, *La quête de la race*, *op. cit*., 1995.
[5] G. Faye, *Pourquoi nous combattons.*, *op. cit*., p. 113.
[6] *Ibid*., p. 55.
[7] *Ibid*., p. 64.
[8] *Ibid*., p. 201.
[9] *Ibid*., p. 117.

« volonté-de-puissance », « compétition », « sélection », « supérieur », etc., largement inspiré des thèses du sociologue polonais Ludwig Gumplowicz (1838-1909)[1]. Il reprend aussi la thématique darwiniste raciale de la « lutte pour la survie » considérant les autres civilisations comme des ennemies à éliminer : « C'est la loi du plus fort, du plus capable, du plus mobilisateur qui domine toujours. *Vae Victis*, mort aux vaincus, telle est la loi de la vie ; et il n'est pas né, le philosophe qui la changera ou qui prouvera le contraire[2]. » Il conclut en affirmant que « l'ethnocentrisme européen ne repose pas sur du vent. L'apport de la civilisation européenne (relayée par son fils prodigue et adultérin américain), à l'histoire de l'humanité dans tous les domaines, dépasse celui de tous les autres peuples[3]. » Il fait donc appel à la « conscience ethnique » des Européens, c'est-à-dire à « la conscience individuelle et collective de la nécessité de défendre l'identité biologique et culturelle de son peuple, indispensable condition au maintien dans l'histoire de sa civilisation et à l'indépendance de cette dernière[4]. » Il n'est pas étonnant de le voir copieusement cité sur le site Internet néo-nazi américain, *Racial Nationaliste Librairie* (« bibliothèque nationale raciale »), au côté de Robert Faurisson et de Maurice Bardèche (1907-1998).

Section II/Les questions de l'antisémitisme et du négationnisme

Les liens supposés ou réels entre la Nouvelle Droite et l'antisémitisme a fait couler beaucoup d'encre. En effet, dès les années soixante-dix, certains se sont penchés sur le G.RE.C.E. afin de savoir si ses membres étaient antisémites. Annie Kriegel n'en vit pas de trace dans les textes destinés à un large public. D'autres, tel Shmuel Trigano, affirmèrent le contraire[5]. De son côté, Raymond Aron (1905-1983) a approuvé, en 1972, la démarche novatrice de la Nouvelle Droite, en particulier *Nouvelle Ecole*, avant de soupçonner le G.R.E.C.E d'antisémitisme et d'émettre des doutes à la fin de cette décennie[6]. Selon Pierre-André Taguieff, le G.R.E.C.E. des origines a développé un discours antisémite dans lequel même Alain de Benoist aurait sombré[7]. Ainsi, en décembre 1962, il vomissait, sous le

[1] *Cf*. L. Gumplowicz, *La lutte des races*, Paris, Guillaumin, 1883. Voir à ce sujet, A. Pichot, *La société pure de Darwin à Hitler*, Paris, Flammarion, « Champs », 2000, pp. 354-386.
[2] *Ibid*., p. 76.
[3] *Ibid.*, p. 118.
[4] *Ibid*., p. 78.
[5] A. Kriegel, « Pain empoisonné et viande avariée », p. 53 et S. Trigano, « Face à la montée des périls », *L'Arche*, n°270-271, septembre octobre 1979, p. 101. Cité in P.-A. Taguieff, *Sur la nouvelle droite*, *op. cit*., p. 229.
[6] A.-M. Duranton-Crabol, *Visages de la Nouvelle Droite*, *op. cit*., pp. 130-131.
[7] P.-A. Taguieff, « L'héritage nazi », *art. cit*., p. 7.

pseudonyme de Fabrice Laroche, dans les *Cahiers Universitaires*[1] « la République des Mendès, Joanovici, Pouillon et Rothschild[2] ». Il est vrai qu'Alain de Benoist fit partie, dans les années soixante, de la rédaction de la revue de Maurice Bardèche, antisémite notoire[3] et participa durant un temps aux publications d'Henry Coston, notamment *Les lectures françaises*, sous le pseudonyme de Cédric de Gentissard[4]. Cependant, il s'est vite démarqué de ce courant[5].

L'antisémitisme transparaît aussi chez Guillaume Faye à travers l'antisionisme : « Le groupe de pression que constituent en France les cercles d'opinion sionistes, pousse les gouvernants français dans la voie funeste d'une mésentente avec les arabes, nos alliés naturels. Aux Etats-Unis, ainsi que l'a justement rappelé le président Assad de Syrie – après d'autres dirigeants arabes –, le ''Lobby sioniste'' voit des visées se confondre avec l'intérêt géostratégique de la puissance américaine : l'ordre américain, les groupes d'opinion sionistes (notamment en France) et l'Etat d'Israël ont de puissants intérêts communs, à la fois géostratégiques et culturels. On ne saurait le reprocher car c'est la loi de la vie. Mais du moins faut-il comprendre que ces intérêts sont contraires à ceux des Arabes, des Européens, et peut-être à la cause de l'ensemble des peuples du Tiers-Monde…[6] »

Cet antisémitisme, hérité d'*Europe-Action*, s'est transformé lors de la création du G.R.E.CE. En effet, selon Pierre-André Taguieff, « Le G.R.E.C.E. une fois fondé, l'antisémitisme vague et oblique fera place à un ''anti-judéo-christianisme'', expression substitutive permettant des attaques directes et virulentes […][7] ». Cet anti-judéo-christianisme païen masque, dans les premiers temps du moins et chez certains, un antisémitisme. Pourtant, dès 1974, Alain de Benoist fait l'éloge de la culture juive et la défend[8]. Cependant, Valérie Igounet affirme en 2000 qu'Alain de Benoist ne « semble pas avoir fait part officiellement de désaccords avec le négationnisme[9]. » Cette supposition nous semble erronée car Alain de Benoist se réfère souvent à certains penseurs Juifs comme Hannah Arendt (1906-1975), Léo Strauss (1899-1973) ou Martin Buber (1878-1965). Il a même participé à la revue *Information juive*. Sa revue, *Krisis*, a consacré un numéro à la question du communautarisme auquel participe une forte proportion d'auteurs Juifs : Amy Gutman, Claude Lévi-Strauss, Moshé Odemsky, William David Solomon notamment.

[1] F. Laroche, « Pour une éthique nationaliste », *Cahiers Universitaires*, n°11, décembre 1962, p. 24. Ce texte a été réédité chez Ars Magna.
[2] P.-A. Taguieff, « L'héritage nazi », *art. cit*., p. 8.
[3] V. Igounet, *Histoire du négationnisme en France*, Seuil, XXe Siècle, Paris, 2000, p. 59.
[4] R. Monzat et J.-Y. Camus, *Les droites nationales et radicales en France*, *op. cit*., p. 74.
[5] A.-M. Duranton-Crabol, *Visages de la Nouvelle Droite*, *op. cit*., p. 118.
[6] G. Faye, *Nouveau discours à la nation européenne*, *op. cit*., p.106.
[7] P.-A. Taguieff, « L'héritage nazi », *art. cit*., p. 8.
[8] A. de Benoist, « Contre le racisme », *Eléments* 1974, in *Les idées à l'endroit*, *op.cit*., p.151.
[9] V. Igounet, *Histoire du négationnisme en France*, *op. cit*., p. 420.

Cependant, en 2002, le « problème juif » intéresse toujours une frange de la Nouvelle Droite[1]. Guillaume Faye lui consacre même un chapitre entier de son dernier livre : « La nouvelle question juive[2] ». Sa thèse est que « l'Etat d'Israël risque, à terme, de… Disparaître » et que la « question juive va se clore ». Tout en reprenant des énoncés antisémites quelque peu euphémisés, il va s'attacher à montrer que « les jeux sont faits, les Palestiniens vont finir par l'emporter[3] » car Israël sera incapable de résister à la pression démographique palestinienne. De plus, selon Guillaume Faye, les juifs américains sont en train de douter de leur soutien à Israël, se demandant : « Faut-il mieux financer un Etat-bunker ou jouer, comme au XIX^{e} siècle, la carte de la diaspora mondiale » et du même coup s'intéresser à « la véritable terre promise […] l'Amérique, là où se trouve le levier des Forces…[4] ». Nous ne sommes pas très loin de l'idée d'un complot juif. Mais celui-ci n'a pas d'avenir puisque l'auteur précise que se sont les « lobby américano-arabes » qui ont le vent en poupe du fait du soutien des pays pétroliers[5]. Enfin l'un des derniers arguments de poids de Guillaume Faye est énoncé par l'intermédiaire du Dr William Pierce de l'*American Dissident Voices*, néo-nazi américain notoire : « selon lui, aux USA et en Europe, certains milieux juifs prennent conscience que les nouveaux migrants non occidentaux ne sont pas culpabilisables sur la question de la Shoah, que l'antijudaïsme ne les effraie pas, qu'ils sont imperméables à l'influence juive et que – surtout pour les Asiatiques – leur concurrence financière va devenir de plus en plus âpre[6] ». Au-delà de ces considérations exposées sous la forme d'une analyse géopolitique, Guillaume Faye consacre également une grande partie de ce chapitre à l'antisémitisme. En premier lieu il critique les penchants islamophiles qui existent au sein de l'extrême droite : « C'est souvent par antisionisme, voire par un antisémitisme affectif, que ces milieux se font les auxiliaires de la ''cause'' palestinienne, se laissant totalement instrumentaliser et vont jusqu'à jouer la carte d'une certaine sympathie envers l'arabo-islamisme en France ! On en a même vu porter des Keffieh noir et blanc, voire se convertir à la religion du Prophète… Or comme le disait Machiavel, en politique, l'affectivité est le plus aveugle et le plus suicidaire des comportements[7]. »

Outre ces formes d'antisémitisme, certains, au sein de la nébuleuse de la Nouvelle Droite affichent, surtout à partir des années quatre-vingt, un intérêt, ou une prise de position,

[1] E. Kreis et D. Guillaume, « L'antisémitisme et l'extrême droite dans la France contemporaine : un repositionnement ? », in M. Wieviorka, *La tentation antisémite. La haine des juifs dans la France d'aujourd'hui*, Paris, Robert Laffont, 2005, pp. 60-80. Nous remercions les auteurs de nous l'avoir fait parvenir.
[2] G. Faye, *Avant-Guerre. Chronique d'un cataclysme annoncé*, Paris, L'Aencre, 2002, p. 133-152.
[3] *Ibid.*, p. 135.
[4] *Ibid.*, p. 136.
[5] *Ibid*., p. 136.
[6] *Ibid*., p. 149.
[7] *Ibid*., p. 134.

pour le négationnisme. En effet, les membres du jury de la thèse d'Henri Roque sont issus de la Nouvelle Droite : Jean-Claude Rivière, Jean-Paul Allard, Pierre Zind furent membres du G.RE.C.E.[1]. Jean-Claude Valla prit la défense de Robert Faurisson dans un numéro du *Figaro-Magazine*[2]. Olivier Mathieu, jeune cadre de la Nouvelle Droite et néo-nazi[3], prit lui aussi la défense de Robert Faurisson à la télévision et développa un discours antisémite halluciné et ordurier, qui lui vaudra des ennuis avec la police -il est toujours en fuite- et qui l'obligera de s'éloigner du G.R.E.C.E.[4] Trystan Mordrel, qui a incarné avec Mabire l'aile régionaliste de la Nouvelle Droite dans les années quatre-vingt s'est lui aussi converti au négationnisme : il publie actuellement confidentiellement *L'Autre Histoire*, une revue bretonne consacrée à la diffusion de ces thèses. Néanmoins, en 1990, Georges Charbonneau a condamné le négationnisme au nom du G.R.E.C.E., mais il est vrai que celui-ci ne vient pas de l'extrême droite[5] : « Négationniste, la Nouvelle Droite ne l'a jamais été et moins que jamais n'entend le devenir. Dans l'actuelle polémique sur l'existence des chambres à gaz, il convient d'affirmer clairement que le GRECE ne soutiendra pas les négationnistes[6]. » Cela a fait réagir Jean-Claude Valla qui lui répondit dans la *Revue d'histoire révisionniste* de Robert Faurisson[7].

Il paraît donc étrange qu'encore actuellement *Eléments* fasse de la publicité pour les Editions Akribeia de Jean Plantin, ouvertement négationnistes. Ces éditions, à l'exception de deux ouvrages intéressants[8], sont entièrement consacrées à ce domaine. Elles ont publié, entre autre, la revue *Akribeia*[9] qui sera remplacé par *Tabou* en 2002. Jean-Claude Valla prit la défense de Jean Plantin dans *Eléments* en 2002[10] car ce dernier a vu ses diplômes (une maîtrise et un D.E.A. d'histoire) lui être retirés en 2001 après une condamnation pénale et la campagne de presse qui suivit. Cependant, Jean Plantin a gagné son procès en appel devant la Cour administrative de Lyon[11].

D'autres à Lyon III sont proches du négationnisme. Ainsi, l'économiste Bernard Notin, lui aussi proche du G.R.E.C.E. et membre du conseil scientifique du Front national, a eu, en

[1] V. Igounet, *Histoire du négationnisme en France*, *op. cit*., p. 417 et suivantes.
[2] J.-C. Valla, « Un procès de Moscou à Paris », *Figaro-Magazine*, 23 mai 1980, p. 71.
[3] V. Igounet, *Histoire du négationnisme en France*, *op. cit*., p. 420.
[4] *Ibid*,. pp. 548-554.
[5] G. Charbonneau, « Dans un monde peuplé de gens qui ne disent rien », in Collectif, *Le mai 68 de la nouvelle droite*, *op. cit*., p. 49.
[6] Cité in V. Igounet, *Histoire du négationnisme en France*, *op. cit*., p. 418.
[7] *Revue d'histoire révisionniste*, février avril 1991, p. 12. Cité in V. Igounet, *Histoire du négationnisme en France*, *op. cit*., p. 419.
[8] N. Goodrick-Clarke, *Savitri Devi la prêtresse d'Hitler*, *op. cit*., et C. Mutti, *La grande influence de René Guénon en Roumanie* suivi de *Julius Evola en Europe de l'Est*, *op. cit*.
[9] Six numéros publiés entre 1997 et 2000.
[10] J.-C. Valla, « L'inquisition règne à l'Université… », *Eléments*, n°104, mars 2002, pp. 36-38.
[11] J. Marlaud, « Dernières soldes négationnistes à Lyon III », *Interpellations*, *op. cit.*, p. 388.

avalisant les thèses de Serge Thion, des propos négationnistes[1] et violemment antijuif en 1990[2]. Il fut soutenu, toutefois, par le président du G.R.E.C.E. de cette époque, Jacques Marlaud lui aussi enseignant dans cette université. Valérie Igounet suspecte d'ailleurs ce dernier de sympathie pour les thèses faurissonniennes.

Les éléments négationnistes de la Nouvelle Droite se trouvent donc parmi les membres fondateurs ou parmi la première génération de la Nouvelle Droite : Jean-Claude Valla, Jean-Claude Rivière. Ainsi, Pierre Vial s'est amusé du jeu de mots de Jean-Marie Le Pen sur Michel Durafour[3]. Valérie Igounet tend à penser que Pierre Vial est négationniste ou proche de ce milieu[4]. Celui-ci apparaît parfois, discrètement, chez Pierre Vial qui, citant l'économiste allemand Werner Sombart (1863-1941), voit l'origine du capitalisme dans le judaïsme[5], relançant implicitement les thèses antisémites sur le capitalisme juif.

Section III/La Nouvelle Droite et l'islam

Au cours des années quatre-vingt, la Nouvelle Droite a des rapports ambigus vis-à-vis des Arabes et de l'islam sous l'influence contradictoire des traditionalistes et des différentialistes. En effet, elle a une relation ambivalente vis-à-vis de l'islam, fondée à la fois sur le rejet et la fascination, et qui dépend en grande partie de la tendance de la Nouvelle Droite que nous étudions : Guillaume Faye est anti-musulman et se rapproche de l'extrême droite juive ; Alain de Benoist est tolérant, Christopher Gérard, le qualifie « monothéisme quasi parfait » mais refuse le prosélytisme[6], les pérennialistes l'acceptent au nom de René Guénon et de Frithjof Schuon (1907-1998)[7], tous deux musulmans, certains se convertissant, tel Claudio Mutti. Christopher Gérard reconnaît s'intéresser au soufisme comme le montre l'entretien avec l'universitaire et soufi iranien Seyyed Hossein Nasr[8] et la recension dans sa revue, de livres sur ce sujet. Cette diversité de positions montre bien les rapports de fascination/répulsion que la

[1] V. Igounet, *Histoire du négationnisme en France*, *op. cit*., pp. 428-432.
[2] P.-A. Taguieff, *Sur la Nouvelle droite*, *op. cit.*, p. 287 et H. Rousso, *Le dossier Lyon III*, *op. cit*., pp. 136-171.
[3] V. Igounet, *Histoire du négationnisme en France*, *op. cit*., p. 502.
[4] *Ibid*., pp. 532-533.
[5] P. Vial, « Le christianisme et l'argent », *Eléments*, n°50, printemps 1984, repris in, *Une terre, un peuple*, *op. cit*., p. 298.
[6] C. Gérard, « Au service du Dharma », *Antaïos*, n°16, printemps 2001, p. 53.
[7] L'islam est considéré par les pérennialistes américains comme faisant partie de l'occident. Ils insistent d'ailleurs sur le sens du mot « Maghreb », « le couchant », très proche du sens du mot « occident », les deux étant utilisés par certains d'entre eux comme synonyme.
[8] S. H. Nasr, « Qu'est-ce que la tradition ? », *Antaïos*, n°16, printemps 2001, pp. 27-35. Seyyed Hossein Nasr a dirigé l'Académie Impériale de Philosophie de Téhéran. Il enseigne aujourd'hui aux Etats-Unis. Il est aussi un philosophe pérennialiste mondialement connu.

Nouvelle Droite éprouve vis-à-vis de cette religion. Il est intéressant de noter que l'analyse des sources met en évidence que la nébuleuse néo-droitière ne voit de l'islam que ses fondamentalistes et ses conservateurs et non la diversité de ses pratiquants.

L'universitaire Claudio Mutti, qui représente le pôle traditionaliste-révolutionnaire, « nazi-maoïste » de la Nouvelle Droite italienne (il est le traducteur et l'éditeur de textes consacrés à la Garde de Fer roumaine), a écrit en 1985, un article sur son évolution spirituelle intitulé « Pourquoi j'ai choisi l'Islam »[1] dans lequel il explique les raisons de sa conversion. Son traditionalisme étant nourri des théories guénoniennes, il considérait logiquement que « L'Islam se révélait à moi, non comme une nouvelle religion liée au milieu humain arabe, mais comme la forme la plus récente (adaptée aux conditions de la phase actuelle de notre cycle d'humanité) prise par la Tradition Primordiale dont été dérivées les traditions indo-européennes[2]. » De plus, cet auteur est fier de son parcours religieux qu'il compare à de prestigieux prédécesseurs : « […] je rappellerai ici les noms de René Guénon et de Michel Vâlsan (d'origine roumaine), du Suisse Titus Burckhardt et du Hollandais Martin Lings, de l'Allemand Ludwig-Ferdinand Clauss…[3] » Ce traditionalisme ésotérique est un stimulant puissant dans la fascination qu'éprouvent certains néo-droitiers pour cette religion. Toutefois René Guénon a influencé une quantité de personne n'ayant aucune relation avec les droites radicales : des hippies se sont reconnus dans son œuvre dans les années soixante-dix[4].

Le traditionaliste évolien, Bernard Marillier, reconnaissait en 1985, dans une lettre envoyé à *Eléments* réagissant à un article de Sigrid Hunke[5], que si l'apport de la civilisation musulmane à la civilisation européenne dans les domaines scientifiques comme l'optique, la physique, la chimie, et dans les progrès des sciences expérimentales est indéniable, c'est pour aussitôt insister sur le fait que « Si tous les Arabes sont musulmans (ou islamique), tous les musulmans ne sont pas ethniquement des Arabes[6]. » Dès ce moment, il met en exergue l'apport des populations indo-européennes « arabisés », en particulier les indo-persans[7], d'origine Indo-européenne. Nous retombons donc dans un ethnocentrisme racial déniant à certains groupes ethniques, non indo-européens, la capacité de fonder de grandes civilisations[8]. Il concluait sa

[1] C. Mutti, « Pourquoi j'ai choisi l'Islam », *Eléments* n°53, printemps 1985, pp. 37-39.
[2] *Ibid*., p. 39. Martin Lings est en fait d'origine anglaise.
[3] *Ibid*., p. 39.
[4] J.-F. Bizot, *L'underground., op. cit.*, pp. 41 et 172.
[5] S. Hunke, « Ce que l'Europe doit aux Arabes », *Eléments*, n°53, printemps 1985, pp. 32-36. La thèse de S. Hunke est développé dans *Le soleil d'Allah brille sur l'Occident. Notre héritage arabe*, trad. S. et G. de Lalène, Paris, Albin Michel, 1963.
[6] Lettre de B. Marillier publiée dans le forum d'*Eléments*, n°54-55, été 1985, p. 68.
[7] *Ibid*., p. 68.
[8] Ce genre de propos se retrouve également dans toute une littérature, fort à la mode dans les années soixante, consacrée à l'histoire mystérieuse et niant la faculté ou la capacité de certaines civilisations antiques et précolombiennes à construire des monuments cyclopéens (les pyramides de Gizeh, Baalbek, les cités

lettre en affirmant que « […] l'avance indéniable que le monde islamique possédait dans maints domaines résultait d'éléments non ethniquement arabes, mais indo-européens, en l'occurrence iraniens (et dans certains cas indiens)[1]. » C'est pour cela explique-t-il que ces innovations, indo-européennes, ont pu être exploitées par les Européens, issus de la même souche indo-européenne.

Actuellement, la tendance *völkisch* de la Nouvelle Droite, à laquelle fait partie Bernard Marillier, sous couvert de soutenir le différentialisme radical, développe ce racisme anti-arabe/anti-musulman. Ainsi, en décembre 2001, dans une tribune libre de la revue régionaliste *Utlagi*, Pierre Vial affirme que « Toute culture est respectable et nous combattons pour le droit à l'identité de tous les peuples, face au mondialisme niveleur, stérilisateur, destructeur. Mais nous avons la faiblesse d'avoir une préférence marquée pour notre culture –tout bonnement parce que c'est la nôtre et que nous y tenons. Nous sommes conscients qu'elle est aujourd'hui menacée de mort. Nous sommes engagés dans une guerre de résistance, et de reconquête. Tout simplement pour pouvoir être nous-mêmes. Cette affirmation est tellement incompatible avec le système en place et l'idéologie qui le sous-tend qu'il faut bien parler d'une nécessaire révolution identitaire. Le mot, peut-être effrayera. Il correspond pourtant, tout simplement, à la réalité. Reste à savoir si l'on veut la regarder en face ou se mettre la tête dans le sable[2]. » Dans le même texte, l'auteur fait, d'ailleurs, cet aveu : […]si mes ancêtres sont des Gaulois, je comprends plus facilement pourquoi j'ai peu de goût, a priori, pour des mœurs et des croyances venus du sud de la Méditerranée… »

Allant dans cette direction, Guillaume Faye développe un discours similaire quoique plus violent. En effet, plus de la moitié de son essai *Pourquoi nous combattons. Manifeste de la Résistance européenne* est consacrée à cette question tandis que l'un de ses ouvrages, *La colonisation de l'Europe. Discours vrai sur l'immigration et l'Islam*, se focalise ce thème[3]. Il est persuadé que cette religion essaie de coloniser l'Europe : « Plus que d''‘immigration'', il faut parler de colonisation massive de peuplement de la part des peuples africains, maghrébins et asiatiques, et reconnaître que l'islam entreprend une conquête de la France et de l'Europe ; que la ''délinquance des jeunes'' n'est que le début d'une guerre civile ethnique ; que nous sommes envahis autant par les maternités que par les frontières poreuses ; que, pour des raisons démographiques, un pouvoir islamique risque de s'installer en France, d'abord au niveau municipal puis, peut-être, au niveau national.[…] Nous courrons à l'abîme : si rien ne change,

précolombiennes, etc.).
[1] *Ibid*., p. 68.
[2] P. Vial, « Le combat identitaire », *Utlagi* n°11, octobre, novembre, décembre 2001, p. 3.
[3] G. Faye, *La colonisation de l'Europe*, *op. cit.* et *Pourquoi nous combattons.*, *op. cit*.

dans deux générations, la France ne sera plus un pays majoritairement européen et ce, pour la première fois de toute son histoire. L'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, la Belgique et la Hollande suivent la même loi funeste avec quelques années de retard. […] Jamais l'identité ethnique et culturelle de l'Europe, fondement de sa civilisation, n'aura donc été aussi gravement menacée[1]. » Donc, selon Guillaume Faye, l'Europe risque de subir un ethnocide.

Ces exemples montrent la complexité des rapports entre le monde arabo-musulman et l'extrême droite. En effet, l'extrême droite française a toujours eu, depuis la fin du XIXe siècle, des rapports ambigus et fascinés avec les Arabes. Ainsi, l'écrivain antisémite Edouard Drumont (1844-1917), fasciné par cette civilisation, rêvait d'une alliance entre les chrétiens et les Arabes pour combattre le judaïsme[2]. Certains antisémites suivirent ses pas dont Henri Rochefort (1831-1913) et Abel Clarin de la Rive (1855-1914), l'animateur de la revue *La France antimaçonnique*[3]. Au début du XXe siècle apparaît en Algérie, à la suite des publicistes François Gourgeot (1828- ?) et Georges Meynié (?- ?), des colons antisémites et arabophiles. Charles Maurras (1868-1952) a lui-même succombé à l'arabophilie comme le montre ses *Pages africaines*, récit d'un séjour en Algérie en 1935[4]. Gustave Le Bon (1841-1931) était aussi un arabophile : il défendait l'identité et l'indépendance des Arabes et souhaitait une alliance avec eux pour lutter contre le judaïsme. Par la même occasion, en défendant la séparation des cultures françaises et arabes, il est le précurseur du différentialisme[5].

De fait, « Le nationalisme explicite des pays de l'Ouest européen a lui-même changé de sens et d'orientation, au cours des années 1980 et 1990 : il n'est plus centré sur une xénophobie visant le ou les pays voisin(s), mais sur la défense de l'identité nationale perçue comme menacée par une immigration supposée incontrôlée et déferlante[6]. » Ces thèses ont été élaborées par la tendance la plus radicale de la Nouvelle Droite que sont les transfuges du G.R.E.C.E. ayant rejoint le Front national. Ainsi, Dominique Venner, à la fois proche des idéaux nationaux-révolutionnaires et en retrait de la vie politique, n'hésite pas à écrire que « Les historiens de l'avenir diront que l'invasion de la France et de l'Europe par les foules africaines et musulmanes commença en 1962 avec la capitulation française en Algérie[7]. » Mais, selon lui, « L'impensable c'était aussi, dans les décennies qui ont suivi l'indépendance l'arrivée de plusieurs millions d'Algériens en France. L'impensable, aujourd'hui, c'est, par exemple, le

[1] G. Faye, *Pourquoi nous combattons.*, *op. cit*., pp. 20-21.
[2] P. Birnbaum, « L'extrême droite, les Juifs et les Arabes », *L'Histoire* n°162, janvier 1993, p. 96.
[3] Sur ce personnage, *cf*. J.-P. Laurant, *L'ésotérisme chrétien en France au XIXe siècle*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1992.
[4] C. Maurras, *Pages africaines*, Paris, Sorlot, 1940.
[5] P. Birnbaum, « L'extrême droite, les Juifs et les Arabes », *art. cit*., p. 100.
[6] P.-A. Taguieff, *L'effacement de l'avenir*, Paris, Galilée, 2000, p. 178.
[7] D. Venner, « L'histoire n'est jamais finie », *La Nouvelle Revue d'Histoire* n°8, septembre octobre 2003, p. 7.

retour chez eux de ces Algériens et d'autres immigrés africains. Retenons du passé que l'impensable peut, un beau jour, devenir réalité[1]. » Il ne faut cependant pas oublier que ce racisme anti-arabe est un héritage d'*Europe-Action*, le groupuscule fondé par Dominique Venner et Jean Mabire[2].

Les accusations de racisme seront pourtant violemment rejetées par le G.R.E.C.E. lors de la campagne de 1979 contre la Nouvelle Droite[3]. Ainsi, Alain de Benoist insista, dans sa préface de son livre *Les idées à l'endroit*, sur le fait « Que la Nouvelle Droite se soit constamment prononcée, et de façon explicite, contre toute forme de totalitarisme et de racisme […][4] ». Pourtant, Pierre-André Taguieff, montre que ce racisme fut présent aux origines du G.R.E.C.E. Selon lui, la critique du racisme, ayant pour corollaire l'éloge du différentialisme, est apparue vers 1977 lors de la publication de *Race et intelligence*, ouvrage signé du pseudonyme collectif de « Jean-Pierre Hébert ».

Section IV/Entre unité nominative et diversité des sensibilités

A/Les courants du G.R.E.C.E.

Pour comprendre les évolutions discursives et les scissions, il est important de prendre en compte la diversité des parcours des fondateurs du G.R.E.C.E.. L'erreur courante est de considérer la Nouvelle Droite comme une structure monolithique. La Nouvelle Droite, malgré une appellation sous-entendant une unité, n'est pas un monolithe, bien au contraire. En effet, dès son origine, plusieurs tendances sont représentées. En outre, tous les grécistes de la première heure n'ont pas forcément un passé de militant néo-fasciste : Guillaume Faye, par exemple, vient des milieux situationnistes et était à l'origine peu marqué à l'extrême droite[5]. D'autres viennent de la droite parlementaire.

Pierre-André Taguieff distingue quatre grandes tendances aux rapports conflictuels ayant dominé le G.R.E.C.E. durant les années quatre-vingt : le traditionalisme non-catholique – voire anticatholique-, dominé par la référence au « traditionalisme intégral » et « révolutionnaire » dérivé des œuvres de René Guénon et de Julius Evola ; le néo-conservatisme « moderniste », puis « postmoderniste », dont les tenants se réclame de la

[1] *Ibid*., p. 7.
[2] P.-A. Taguieff, *Sur la Nouvelle droite*, *op. cit*., p. 44.
[3] M. Montès, « L'été de la nouvelle droite », *Eléments*, n°32, novembre décembre 1979, pp. 6-14.
[4] A. de Benoist, *Les idées à l'endroit*, *op. cit*., p. 17.
[5] « Les Titans et les Dieux. Entretien avec Guillaume Faye », *art. cit*., pp. 111-112.

« révolution-conservatrice » allemande (Ernst Jünger, Arthur Moeller van den Bruck, etc.) ; le communautarisme ou ethniste, « refaisant les chemins des courants de type *völkisch* (populiste-raciste) de la ‘‘révolution conservatrice’’ dont l'antimodernisme radical enveloppe souvent un ‘‘pessimisme culturel’’ ressassant le thème de la ‘‘décadence moderne’’ » ; et enfin le positivisme, voire le scientisme, « où l'on rencontre une exaltation récurrente des ‘‘exploits’’ de la science et de la technique modernes, érigées en méthode de salut[1]. »

Ces tendances sont acceptées par les grécistes, notamment Pierre Vial qui reconnaît que le G.R.E.C.E., à l'époque où il y était membre, c'est-à-dire jusqu'en 1985, comprenait différentes « sensibilités » : les « biologistes » ; les « *völkisch* » auquel il se rattache (« J'assume l'étiquette dans la mesure où la notion de communauté du peuple est au centre de mes préoccupations et où tout ce qui est populaire (ce mot est la traduction la moins insatisfaisante de völkisch) m'est cher, car lié à l'identité[2]. ») ; les « traditionalistes » ; « la sensibilité esthétisante ». Sont mis hors catégories Alain de Benoist et Guillaume Faye, tous deux inclassables selon Pierre Vial[3]. Nous voyons donc que les deux catégorisations, scientifique pour la première et partisane pour la seconde, se recouvrent aisément. Or, ces différentes tendances sont souvent mal cernées par des observateurs ne les comprenant pas. Ainsi, pour Jean-Yves Camus, l'association Terre et Peuple est une héritière du mouvement *Wandervögel*[4]. Ce politologue énonce une contre-vérité : le mouvement *Wandervögel* était une sorte de pré-scoutisme que nous pouvons diviser schématiquement en deux tendances : une anarchisante et une *völkisch*. De fait, l'association de Pierre Vial est plus proche des groupes *völkischer* que des *Wandervögel*.

B/La nébuleuse néo-droitière

La Nouvelle Droite, qui « renvoyait jusqu'en 1979 au couple G.R.E.C.E./Club de l'Horloge[5] », devient à partir des années quatre-vingt, et suite aux départ et scissions de membres ne se reconnaissant plus dans le G.R.E.C.E mais restant dans la mouvance de celle-ci, un entrelacs de personnalités, un ensemble de réseaux, cercles, journaux, etc. où les liens personnels l'emportent sur tous les autres sans pour autant cesser d'appartenir à la mouvance. Les dénominations varient, se métamorphosent et rendent vain tout essai d'inventaire :

[1] P.-A. Taguieff, *Sur la nouvelle droite*, *op. cit*., pp. 283-284.
[2] P. Vial, *Une terre un peuple*, *op. cit*., p. 65.
[3] *Ibid*., pp. 65-66.
[4] J.-Y. Camus, *L'extrême droite aujourd'hui*, *op. cit*., p. 22.
[5] P.-A. Taguieff, *Sur la Nouvelle droite*, *op. cit*., p.65

communauté et revue Terre et Peuple, cercles et revues Sol Invictus, Les Fils des Ases, Domus Europa/*L'Âtre*, les revues *Vouloir*/*Orientations*/*Combat païen*/*Nouvelles de Synergies Européennes* de Robert Steuckers, le groupe et la revue Irmin, la communauté et revue Libération Païenne, la revue régionaliste identitaire *Utlagi*, la revue révolutionnaire conservatrice et identitaire *Réfléchir & agir*, les Editions Ars Magna et les Editions Chaos de Christian Bouchet, les Editions Pardès et les personnes gravitant autour, les Editions Dualpha, etc., et cela sans prendre en compte les Nouvelles Droites italiennes, néerlandaises et italiennes.

En outre, la Nouvelle Droite est, actuellement, beaucoup trop divisée en chapelles opposées, en dissidences permanentes, en une multitude de formations comprenant trois membres et une table et publiant leur propre journal, pour avoir une quelconque influence sur le terrain politique[1]. Mais aucune de ces appartenances n'est fermée sur elle-même : ces divisions internes, ces lignes de fracture, sont en même temps autant de passerelles vers les autres courants et vers aussi d'autres idéologies, qui ne sont pas seulement d'extrême droite. Cependant, ces groupes, malgré l'éclatement et les différentes directions prises, gardent tout de même un discours collectif propre capable de définir une identité néo-droitière, grâce à une thématique qui reste, pour une large part, commune.

Conclusion du chapitre :

Nous avons pu constater que les éléments radicaux de la Nouvelle Droite sont pour la plupart à la fois des membres fondateurs du G.R.E.C.E. et des dissidents de celui-ci. Quant au G.R.E.C.E. et aux disciples d'Alain de Benoist, ils s'éloigne de l'extrême droite, sans perdre leur radicalité, pour évoluer aux marges de la droite et de la gauche. Toutefois, une frange d'anciens grécistes et/ou de compagnons de route ont montré leur appartenance à l'extrême droite en se positionnant du côté des négationnistes. Ce choix est surtout le fait de personnes ayant un passé très marqué à l'extrême droite. D'autres, en faisant le choix du différentialisme et du respect des cultures, ont refusé cette relecture criminelle de l'histoire. Cet éclatement a été permis par l'existence, depuis sa fondation, de différentes tendances, aux relations parfois antagoniques, au sein du G.R.E.C.E. Ces évolutions ainsi que les déplacements sur l'échiquier politique, ajoutés au flou de l'apparition de la nébuleuse néo-droitière, posent un certain nombre de difficultés aux observateurs, notamment au sujet du positionnement politique.

De fait, l'une des ambiguïtés de positionnement de la Nouvelle Droite et du G.R.E.C.E. vient de certains discours et de certaines amitiés. Ainsi, la Nouvelle Droite est partisane de

[1] P. Milza, *L'Europe en chemise noire.*, *op. cit*., p.192

l'origine multi-régionale de l'apparition de l'homme, justification des différentes « races » humaines : « Si l'hypothèse multi-régionale est juste, la différenciation raciale entre les mongoloïdes, les caucasoïdes et les négroïdes procéderait d'une adaptation écologique doublée d'un isolement génétique (relatif) sur une longue période – au moins 2 millions d'années. »[1] De fait, les paléoanthropologues du monde entier s'affrontent pour savoir si l'*Homo sapiens* est d'abord apparu en Afrique avant de se répandre dans le reste du monde ou s'il est sorti d'Afrique au stade d'*Homo erectus*, il y a environ deux millions d'années, le passage à l'*Homo sapiens* résultant d'une évolution parallèle ou simultanée en différents endroits de la planète : cette seconde hypothèse est dite « multirégionale ». Cette question très intéressante est piégée, depuis la Seconde Guerre mondiale, par les sous-entendus racistes ou racialistes qu'elle peut véhiculer.

En outre, les néo-droitiers refusent de condamner, sauf à de rares exceptions, les positions de certains de leurs membres. Ainsi, nous trouvons dans *Eléments* parfois des recensions d'auteurs contestés et/ou radicaux comme Christian Bouchet ou Pierre Vial. Dans un autre domaine, des néo-droitiers modérés (comme Alain de Benoist ou Michel Marmin) vont publier des ouvrages de qualité chez des éditeurs très marqués à l'extrême droite comme les Editions Dualpha. Cela ne signifie pas pour autant qu'il n'y a pas de divergence d'opinion ou de conflit : ceux-ci sont résolus discrètement, en interne, comme par exemple, l'exclusion de Guillaume Faye du G.R.E.C.E. en mai 2000[2]. Les positions soutenues par les différentes structures néo-droitières varient énormément, allant de l'extrême droite à la droite, voire à la gauche, dans le cas de Jean Jouven[3]. Toutefois, les grécistes partageaient un certain nombre de références doctrinales qui ont donné à la Nouvelle Droite son identité.

Les idées de la Nouvelle Droite se sont donc diffusées, à différentes époques, dans des milieux qui parfois lui sont éloignées comme les partis de la droite parlementaire ou certaines contre-cultures. Les idées diffusées dans les autres tendances de l'extrême droite ont été déformées soit par récupération tactique, comme par exemple dans le cas du Front national, soit par ignorance comme l'affirme Philippe Baillet dans le cas des identitaires et des nationaux révolutionnaires. Cette critique peut être faite à *Réfléchir et agir* qui se réfère, dans son numéro sur les origines « raciales » des Européens[4], à la *Synthèse de la doctrine de la race* de Julius Evola[5], un texte polémique paru initialement en 1941 qui critique à la fois le racialisme nazi et

[1] *Eléments*, n°98, mai 2000, p. 9.
[2] Non signé, « Portrait : Guillaume Faye », *REFLEXes*, n°4, hiver 2001-2002, p. 12.
[3] J Jouven, « Le bon vent, le joli mois de mai », in *Le Mai 68 de la Nouvelle Droite*, *op. cit*., p. 85.
[4] *Réfléchir et Agir*, n°14, printemps 2003.
[5] J. Evola, *Le mythe du sang* [1942], traducteur non précisé, Paris, Editions de l'homme libre, 1999.

crée une nouvelle raciologie fondée sur la « race de l'esprit ». En effet, ce texte est utilisé de façon décontextualisé par cette revue, ce qui laisse donc le champ libre à des contresens.

Deuxième partie : Le paganisme néo-droitier, un monde varié…

Premier chapitre : Paganisme et néo-paganisme : présentation et définition

La Nouvelle Droite, depuis la seconde moitié des années soixante-dix, se revendique d'un paganisme indo-européen et de ses valeurs, auquel renvoie l'acronyme G.R.E.C.E., mais ne se considère pas comme faisant partie d'un groupe païen ethnique précis, même si certains de ses membres adhèrent à des groupes néo-païens, à des ordres magiques ou à des monothéismes. Ainsi, le manifeste du G.R.E.C.E., paru en 2000, affirme que « Le GRECE n'est pas un mouvement religieux. Si bon nombre de ses adhérents et de ses dirigeants éprouvent des affinités philosophiques ou esthétiques avec le paganisme européen, celui-ci ne forme pas pour autant une condition nécessaire d'adhésion au GRECE. Notre association est attachée à une conception ouverte de la laïcité, permettant à toutes les convictions religieuses de s'exprimer, dans la limite des lois communes à tous[1]. »

En France, l'un des lieux communs d'une certaine politologie est l'amalgame fait entre droite radicale et paganisme. Or, selon Massimo Introvigne, il existe un paganisme marqué à gauche : « […] pour certains (notamment aux Etats-Unis) la Wicca liée au féminisme et à l'écologie (avec des figures très connues comme Starhawk) fait partie d'une façon incontournable d'une tradition politique libérale et de gauche[2]. » Ce néo-paganisme de gauche se retrouve fréquemment en Europe où il attire des alternatifs ou des écologistes. Toutefois, le néo-paganisme européen est largement situé à droite, notamment dans l'extrême droite. Christopher Gérard a bien vu le risque d'amalgame entre le paganisme revendiqué par certains néo-nazis et le sien : « Le paganisme que je tente de défendre et d'illustrer, par exemple dans ma revue d'études polythéistes *Antaïos*, est aux antipodes d'une douteuse exaltation de je ne sais quelle barbarie, de je ne sais quel culte de la force brutale[3]. » Cependant, un démarquage

[1] GRECE, *Manifeste pour une renaissance européenne.*, *op. cit*., p. 15.
[2] M. Introvigne, « Expressions païennes. Le renouveau des expressions païennes », *art. cit.*, p. 13.
[3] C. Gérard, *Parcours païen*, *op. cit*., p. 14.

public comme celui-ci ne signifie pas pour autant une absence de positionnement à droite : les néo-nazis sont des indésirables y compris pour certaines tendances des droites radicales.

Section I/Définition des notions de paganisme et de néo-paganisme

Le paganisme est défini de la façon suivante par le *Petit Larousse* : « Du latin *paganus* paysan. Se dit surtout, par opposition à chrétien, des peuples polythéistes ou de ce qui se rapporte à ses peuples ou à leurs dieux. Paganisme, nom donné par les chrétiens des premiers siècles au polythéisme gréco-romain, auquel les habitants des campagnes restèrent longtemps fidèles. Nom donné ensuite par les chrétiens à l'état d'une population qui n'a pas été évangélisée ». L'historien Pierre Chuvin enrichit cette définition d'un aspect ethnique, les païens, les *pagani*, étant les « gens de l'endroit » et les chrétiens, les *alieni*, les « gens d'ailleurs »[1].

Le néo-paganisme se fonde sur un refus des valeurs et des dogmes des religions issues de la Bible. La principale composante cultuelle de ce néo-paganisme est une conception panthéiste (la Divinité est identifiée au monde) et/ou polythéiste (qui admet une pluralité de dieux) de la religion. Celui-ci se manifeste principalement par la réapparition, en Europe dans notre cas, de cultes consacrés aux divinités préchrétiennes mais aussi par des tentatives d'élaboration, conscientes ou non tel le postmodernisme définit par le sociologue Michel Maffesoli, de formes de sociabilités et de pensées totalement étrangères aux dogmes judéo-chrétiens. Dans un numéro récent, 1999, de la *Revue de l'Université de Bruxelles*, il décrit la postmodernité de la sorte : « Si l'on essaie de définir une telle ambiance, on peut la rapprocher d'un paganisme éternel. Paganisme s'employant à empoigner la vie, à empoigner ce qu'elle offre, ce qui se présente. Exubérance païenne s'attachant à user des jouissances du présent, menant une vie audacieuse, hardie, une vie traversée par la fraîcheur de l'instant en ce que ce dernier a de provisoire, de précaire et donc d'intense ». Maffesoli annonce le retour du Destin, « la négation même du fondement philosophique de l'Occident moderne : le libre arbitre, la décision de l'individu ou des groupes sociaux agissant de concert pour faire l'histoire. Le grand fantasme de l'universalité en étant la conséquence[2]. »

Le néo-paganisme peut donc être défini comme la tentative de réinvention du paganisme antique, mais les néo-païens soutiennent qu'il n'a jamais disparu, ou la réapparition

[1] P. Chuvin, *Les derniers païens*, Paris, Belles Lettres, 1991.
[2] M. Maffesoli, « De Dieu à la déité postmoderne », *Revue de l'Université de Bruxelles*, « Où va Dieu », Bruxelles, Complexe, 1999, p. 301 et p. 304.

inconsciente, de celui-ci dans les sociétés européennes devenues monothéistes. Le néo-paganisme repose sur une ambiguïté : il se fonde sur une conception individualiste et moderne (il apparaît au XVIIIe, avec un essor aux XIX-XXe siècles) du paganisme par opposition au paganisme originel de l'Europe fondé, quant à lui, sur le respect des coutumes et des traditions : reproduction conformiste des pratiques religieuses de son groupe et de ses ancêtres. Toutefois, une partie des néo-païens, de droite comme de gauche, tente de structurer leur néo-paganisme à partir des doctrines traditionalistes énoncées par René Guénon et Julius Evola. Mais certains païens refusent le risque de sclérose du paganisme ainsi réinventé : « Le polythéisme des Grecs, écrit Christopher Gérard, repose donc sur les coutumes ancestrales, auxquelles le citoyen adhère sous peine de ne pas être totalement lui-même. [...] Grâce [aux poètes et aux Devins], la Tradition évolue, s'enrichit d'apports neufs, oracles ou poèmes. La Tradition est donc la synthèse d'une connaissance naturelle du divin et du souvenir des inspirations successives : en elle rien de figé. Voici donc comment celle-ci se développe, échappe à la sclérose, revit à chaque génération. C'est en ce sens que le paganisme est éternellement jeune et renaissant[1]. »

Les néo-droitiers le définissent comme un refus du dualisme et comme le recours à une philosophie non chrétienne, voire pré-chrétienne, et panthéiste. D'autres éléments viennent cette définition succincte, comme un goût pour l'érotisme, la sensualité et une mode de vie non matérialiste et communautaire. Le paganisme néo-droitier est aussi très empreint, dans certains courants et à certaines époques, de prométhéisme et de volontarisme s'appuyant sur une souveraineté du politique sur l'économisme, calqué sur la tripartition fonctionnelle des Indo-Européens : « il exclut, écrivait Jacques Marlaud en 1986, la conception dualiste du monde et la morale monothéiste biblique ; il implique une éthique volontariste et une religion surhumaniste ; il restaure la souveraineté politique et spirituelle à sa place dominante, face aux prétentions des vues économistes et militaristes ; il promet la différenciation des types humains et délimite, en les sacralisant, leurs domaines respectifs ; il apporte aux Européens une unité sur le plan le plus élevé, celui de la spiritualité, et une spécificité historique ; finalement, il offre la seule alternative intellectuelle – ses potentialités sont loin d'avoir été exploitées- qui pose un défi révolutionnaire aux modèles de civilisation prépondérants à l'heure actuelle, tous viciés par l'égalitarisme[2]. » Guillaume Faye donne à cette définition un aspect plus sociologique, visiblement influencé par Michel Maffesoli : « En Europe, le Paganisme - qui fut, de manière protéiforme, son ancienne religion- est présent de multiples manières : un Paganisme

[1] C. Gérard, *Parcours païen*, *op. cit*., pp. 30-31.
[2] J. Marlaud, *Le renouveau païen dans la pensée française*, *op. cit*., pp. 243-244.

‘‘folklorique’’ (sans connotation péjorative), surtout celto-scandinave, qui ne s’accompagne d’aucune croyance envers des dieux personnifiés mais relève d’un panthéisme traditionaliste et ethniste ; on trouve aussi, surtout avec le recul massif du culte catholique, le retour à un Paganisme populaire diffus, dont la célébration en hausse des cycles saisonniers et des solstices, ainsi que la reprise de la fête celtique des morts (Halloween) –dont il existe évidemment comme pour Noël une récupération commerciale- sont de bons exemples[1]. »

Aujourd’hui encore, l’expression « indo-européen » est utilisé comme synonyme de « païen »[2] sous la plume de certains néo-droitiers, lui conférant implicitement une connotation raciale. En effet, le courant identitaire, *völkisch*, de la Nouvelle Droite, insiste fortement sur sept points : la pureté à la fois ethnique et physique, le culte du corps (*mens sana in corpore sano*)[3], permettant l’eugénisme ; la beauté esthétique et physique qui découlent du point précédent ; la noblesse ; l’honnêteté ; la fertilité ; l’indépendance, l’Indo-Européen étant, selon ce courant, de nature individualiste ; enfin, le refus du matérialisme et du consumérisme. Ainsi, avalisant l’aspect ethnique, Jean Haudry écrit que « Chacune [des] religions [païennes] appartient en propre à la communauté ethnique et linguistique correspondante, qui, bien loin de chercher à convertir les étrangers, garde jalousement pour ses membres les bienfaits de sa religion[4]. »

Le néo-paganisme néo-droitier repose aussi largement sur une philosophie non dualiste à l’opposé du christianisme. Cette conception est largement partagée par toutes les tendances païennes actuelles, à l’exception peut-être des « pagano-chrétiens » celtisants, adeptes d’une convergence entre le druidisme et le christianisme. Le dualisme chrétien peut être défini comme la distinction fondamentale de deux êtres, un être créé, imparfait, et un être incréé parfait, Dieu. De fait, l’ontologie païenne refuse cette distinction où la matière est séparée de l’esprit, l’âme du corps, le bien du mal, le vrai du beau, la nature de la culture, et globalement, l’humain de la biosphère, même s’il existe déjà des courants ascétiques et des formes de dualisme, notamment dans l’œuvre de Platon (vers 427-vers 348/347 av. J.C.). Ce refus du dualisme est une constante des néo-païens de droite comme de gauche. Mais, le dualisme est une création d’une religion païenne, le manichéisme, de l’ère indo-européenne, indo-persanne pour être précis, et non une invention du christianisme. Il a, d’ailleurs, probablement influencé le judaïsme, le christianisme et l’islam. Ce manichéisme est une radicalisation du zoroastrisme qui fut persécuté à la fois par les mages et par les chrétiens.

[1] « Les Titans et les Dieux. Entretien avec Guillaume Faye », *art. cit.*, p. 119.
[2] J. Haudry, « Aux sources indo-européennes de notre paganisme », in *Païens !*, *op. cit*., p. 69.
[3] B. Favrit, *Présence païenne*, Paris, L’Aencre, 1996, pp. 32-33.
[4] J. Haudry, « Aux sources indo-européennes de notre paganisme », in *Païens !*, *op. cit*., p. 77.

Toutefois, Pierre Vial conteste, dès 1985, cette vision tranchée du dualisme chrétien dans un article consacré à « La vraie religion de l'Europe » et dans lequel il écrit que « […]dans l'Eglise des premiers siècles [se met en place] une idéologie qui recueille d'ailleurs et intègre les éléments incontestablement dualistes présents dans l'œuvre de certains penseurs grecs. Parménide, Pythagore, Platon surtout, ont en quelques sorte préparé le terrain au christianisme, ce qui permettra à certains Pères de l'Eglise d'affirmer que ces philosophes, bien qu'ayant vécu plusieurs siècles avant le Christ, étaient en somme chrétiens sans le savoir[1]. » Il constate aussi que « l'Eglise va développer un dualisme qu'on peut qualifier de mitigé », les populations européennes étant, selon lui rétives à un dualisme tranché[2]. Ce dualisme, par contre se retrouvera chez certaines hérésies chrétiennes, qui se veulent un retour au christianisme originel, les bogomiles et les cathares par exemple.

A/Une vision cyclique du temps

Les néo-païens, dans leur ensemble, insistent sur le fait que le christianisme, avec l'idée de parousie, a coupé l'homme des cycles de la nature, le paganisme étant une religion cosmique respectueuse des cycles de l'univers, des jours, des saisons. La conception cyclique est une vision pessimiste, tragique, du monde car fondée sur l'idée d'un déclin inexorable, comme a pu le soutenir Oswald Spengler[3]. Les prémices de la pensée cyclique sont à chercher chez les théoriciens de la Révolution Conservatrice allemande et chez leurs ancêtres romantiques mais surtout chez Friedrich Nietzsche qui a exprimé dans *Ainsi parlait Zarathoustra* une pensée qui, à la fois, résume bien la conception cyclique du temps chère aux néo-païens et leur sert de référence :

« Tout s'en va, tout revient, la roue de l'existence tourne éternellement. Tout meurt, tout refleurit, le cycle de l'existence se poursuit éternellement.

Tout se brise, tout s'assemble à nouveau ; éternellement se bâtit le même édifice de l'existence. Tout se sépare, tout se salue de nouveau ; l'anneau de l'existence se reste éternellement fidèle à lui-même.

[1] P. Vial, « La vraie religion de l'Europe », *Eléments* n°56, hiver 1985, p. 46.
[2] *Ibid*., p. 46.
[3] *Cf*. G. Merlio, « Le pessimisme d'Oswald Spengler : d'une idée féconde à une idée dangereuse », in J-M Paul (dir.), *Pessimisme. Idée féconde, idée dangereuse*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1992, pp. 193-205.

A chaque instant commence l'existence ; autour de chaque *Ici* se déploie la sphère *Là-Bas*. Le centre est partout. Le sentier de l'éternité est tortueux[4]. »

Selon Jérémie Benoit, cette conception, « […] est aussi l'affirmation de la complète opposition du philosophe [Nietzsche] à la linéarité du temps issue de la pensée des Lumières fondée sur les notions de progrès et de perfectibilité de l'homme allant vers un but non désigné[2]. » Pour les néo-droitiers, cette conception cyclique du temps est avant tout autochtone à l'Europe : « Elle apparaît commune à toute l'antiquité européenne préchrétienne. Elle est induite par l'observation du *monde-comme-il-est* : spectacle d'un certain nombre d'alternances (les saisons), d'enchaînements (les générations), de répétitions-dans-la-différence et de différences-dans-la-répétition (on ne se baigne jamais deux fois dans la même eau ; le soleil se lève chaque matin et, en même temps, ce n'est jamais exactement même soleil). Elle repose sur l'intuition d'une harmonie possible reposant sur la régularité des cycles et la conciliation des contraires. […] Dans cette conception, l'histoire n'a ni début, ni fin. Elle est tout simplement le théâtre d'un certain de répétitions analogiques, qu'il faut, selon les écoles prendre plus ou moins au pied de la lettre[3]. » De fait, les néo-droitiers, notamment le courant « folkiste », insistent sur le fait que le cycle des saisons a été de tous temps célébré en Europe par de grandes festivités collectives : solstices, équinoxes, fêtes des moissons, etc.[4]

Toutefois Alain de Benoist, se démarque de la conception cyclique du temps, linéaire par son schéma inexorable, immuable et répétitif, en y ajoutant un aspect sphérique : « Dans un célèbre passage d*'Ainsi parlait Zarathoustra*, Nietzsche substitue à cette conception *cyclique* de l'histoire une conception résolument *sphérique* – le ''cercle'' subsiste, mais la ''ligne'' disparaît -, équivalant à une affirmation radicale du *non-sens de l'histoire* et à une rupture aussi bien avec la *nécessité* inhérente à la conception linéaire qu'avec la *nécessité* inhérente à toute spéculation mécanique sur les ''âges de l'humanité'' (de Hésiode à Guénon).On voit tout de suite en quoi le *cercle* et la *sphère* se ressemblent et diffèrent : la sphère possède une dimension supplémentaire, elle peut *à tout moment rouler dans tous les sens*[5]. »

Cependant, malgré le rôle d'Alain de Benoist comme théoricien de la Nouvelle Droite, les néo-païens gravitant dans la nébuleuse de la Nouvelle Droite, continue de s'inscrire, à la suite de René Guénon et de Julius Evola, dans la conception traditionnelle des cycles temporels. Ainsi, chez Jérémie Benoit, la notion de « cercle devient alors le symbole du soleil,

[4] F. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* [1883], III, « Le convalescent », 2, trad. J. Le Rider, Paris, Robert Laffont, Bouquins, t. 2, 1993, p. 456.
[2] J. Benoit, « La notion de cycle », *art. cit*., p. 79.
[3] A. de Benoist, « Fondements nominalistes d'une attitude devant la vie », *Les idées à l'endroit*, *op. cit*., p. 37.
[4] P. Vial et J. Mabire, *Les solstices. Histoire et actualité*, Paris, Le Labyrinthe, 1991.
[5] A. de Benoist, « Fondements nominalistes d'une attitude devant la vie », *Les idées à l'endroit*, *op. cit*., pp. 37-38.

le Grand Midi, le substitut du voyage de l'esprit vers la libération complète, la lumière, de l'esprit qui du pôle négatif, assimilée au non-être ou au chaos, remonte lentement pour s'épanouir à nouveau. Il est donc l'image idéale de la réalisation cyclique de l'univers, tant sur le plan strictement humain que sur celui du cosmos[1]. »

B/Un antichristianisme structurateur

Les néo-païens de la Nouvelle Droite développent tous un discours anti-chrétien, malgré les propos d'apaisement d'un Pierre Vial, d'un Guillaume Faye ou d'un Alain de Benoist affirmant que le paganisme n'est pas du « Christianisme en sens contraire » car « Il n'est pas constitutivement antichrétien, mais a-chrétien[2]. » Toutefois, certains reconnaissent, à l'instar de Christopher Gérard, que « L'antichristianisme virulent a été une étape nécessaire de [son] évolution, et parfaitement justifiée. [Il] reste un antichrétien convaincu, mais nullement un fanatique, ce qui ne serait pas très païen, ni surtout intelligent. Au fil du temps, on devient plus a-chrétien qu'antichrétien : la théologie du Crucifié est incompatible avec nos mythes ; tout simplement, elle ne parle pas à notre âme et le Christ, pour nous, n'est qu'un prophète proche-oriental[3]. »

Tous les néo-païens, toutes tendances idéologiques confondues, insistent sur la violence du christianisme, et de l'islam, vis-à-vis des religions païennes. « […] les monothéismes abrahamiques, constate Jean Vertemont, sont aussi caractérisés par une manipulation collective de la violence comme l'a montré René Girard dans toute son œuvre, en particulier dans *La Violence et le Sacré*, ce qui conduit toujours à des totalitarismes[4]. » Christopher Gérard qualifie même Yahvé de « Grand Despote[5] ». De fait, l'origine de ce discours est à chercher chez Alain de Benoist qui, depuis la fin des années soixante-dix, traque dans le christianisme les manifestations d'une intolérance violente : « Or il ne faut pas oublier non plus […], qu'entre le Paganisme et le Christianisme, il y a quand même eu des flots de sang. Je ne dis pas cela par souci excessif de la commémoration, ni pour opposer des martyrs à d'autres martyrs. Je le dis seulement pour rappeler l'importance de l'enjeu que représentait pour le Christianisme l'éradication du monde païen. Que cette éradication ait été imparfaite, qu'elle n'ait été acquise qu'au prix d'une dénaturation relative de ce qu'était l'élan chrétien des origines, ne change rien

[1] J. Benoit, « La notion de cycle », *op. cit*., p. 80.
[2] « Penser le Paganisme. Entretien avec Alain de Benoist », *art. cit.*, p. 16.
[3] C. Gérard, *Parcours païen*, *op. cit*., pp. 55-56..
[4] « Mythes et Dieux des Indo-Européens. Entretien avec Jean Vertemont », *art. cit.*, p. 17.
[5] C. Gérard, *Antaïos*, n°11, hiver 1996, p. 192.

au fond des choses[1]. » Cependant, la Nouvelle Droite ne fait que reprendre une longue tradition de procès contre le christianisme depuis l'empereur Julien (331-363) et Celse (IIe siècle ap. J.C.), en passant par Nicolas Machiavel (1469-1527), Ludwig Feuerbach (1804-1872), Nietzsche et Spengler. Elle s'inscrit aussi dans le courant de pensée défendant la thèse de l'assassinat de l'Empire romain par le christianisme d'Edwards Gibbon (1737-1994) et d'Ernest Renan.

Les néo-droitiers s'appuient sur des travaux universitaires pour élaborer leur discours sur l'attitude intolérante et sectaire du christianisme, citant notamment l'Américain Ramsay McMullen[2] et Louis Rougier[3], pour qui le triomphe du christianisme passe par l'anéantissement des anciennes élites et leur remplacement par une nouvelle choisie parmi des paysans ou d'anciens soldats sans formation intellectuelle, provoquant une régression intellectuelle au profit de la superstition et des dogmes chrétiens[4].

Le christianisme est accusé par les néo-païens d'être responsable de tous les maux : du désenchantement du monde, en tant que religion de sortie de religion, reprenant ainsi la thèse de Marcel Gauchet[5], de l'utopie égalitariste (surtout chez les néo-droitiers spenglériens) et de l'universalisme uniformisateur destructeur de culture. Il est aussi tenu pour responsable de la disparition du paganisme antique, de l'anthropocentrisme et de la persécution des sorcières (surtout chez les wiccans), même s'il a dû composer avec le paganisme antique, devenant de fait un « pagano-christianisme[6] ». En effet, selon la Nouvelle Droite, le christianisme aurait été un vecteur de la modernité honnie, notamment de la sécularisation, de l'individualisme, des droits de l'homme et du communisme. Cette thèse est largement tributaire de la Révolution conservatrice allemande, en particulier du courant *völkisch*[7]. Pourtant, l'Eglise catholique, n'a jamais cessé de s'opposer à toutes les formes de modernité. Aux yeux du Vatican, la Réforme

[1] « Penser le Paganisme. Entretien avec Alain de Benoist », *art. cit*., p. 15.
[2] R. McMullen, *Christianisme et paganisme IV-VIIème siècles*, Paris, Les Belles Lettres, 1998.
[3] *Cf*. L. Rougier, *Le conflit du christianisme primitif et de la civilisation antique*, Paris, Editions Copernic, 1977.
[4] Ce point de vue est aussi soutenu par des personnes venant d'une culture politique de gauche, comme le situationniste Raoul Vaneigem qui a consacré en 1993 un ouvrage sur les résistances au christianisme R. Vaneigem, *La résistance au christianisme. Les hérésies des origines au XVIIIe siècle*, Paris, Fayard, 1993.
[5] M. Gauchet, *Le désenchantement du monde*, Paris, Gallimard, Bibliothèque des Histoires, 1995.
[6] Dès qu'il s'est implanté en Europe, le christianisme a dû composer pour s'imposer. L'Eglise s'est appropriée d'anciens lieux de cultes. Le culte marial, c'est-à-dire des *Matres* gauloises voire de la Grande Déesse, et le culte des saints ont, au sein même du catholicisme, restitué une sorte de polythéisme inavoué, renforcé avec des fêtes réellement païennes comme les feux de la Saint-Jean, la Toussaint ou Noël. Les néo-païens, dans leur ensemble, font remarquer que le christianisme est un monothéisme imparfait. Ils rappellent que le terme « Elohim », qui désigne Yahveh dans certains livre de la Bible, est un pluriel. La traduction devrait donc être « les dieux ». En outre, et à la suite de Porphyre, un philosophe néoplatonicien (Tyr 234 après J.C.- Rome 305), ils font remarquer que les chrétiens possèdent un panthéon constitués d'Anges, de Saints et d'idoles les représentants, ce qui va à l'encontre du monothéisme. D'ailleurs, certaines formes de christianisme, notamment le protestantisme et les Témoins de Jéhovah, les refusent.
[7] J.-P. Bled, « Le ''Loos vont Rom Bewegung'' », *Revue d'Allemagne*, t. 32, n°2, avril juin 2000, pp. 257-262.

protestante aurait inauguré un processus « d'erreurs modernes » dont les Lumières, la Révolution, le libéralisme, le communisme et aujourd'hui le sécularisme sont les avatars historiques.

Section II/Essai de typologie

Il est impossible de définir un « idéal-type » du néo-paganisme fondamentalement protéiforme. Christopher Gérard, l'animateur de la revue païenne *Antaïos* et païen lui-même, affirme d'ailleurs à ce sujet qu'« [il est] intimement convaincu qu'il existe autant d'approches païennes que de païens. Et n'est-ce pas dans la nature des choses, puisque le propre des divers Paganismes, anciens et modernes, européens ou exotiques, est précisément cette exaltation de l'infinie pluralité du divin ?[1] »

Christian Bouchet, un universitaire proche de la Nouvelle Droite mais qui ne se réclame pas du paganisme[2], tente dans son ouvrage *Le néo-paganisme*[3] d'établir un tableau des différentes formes de paganisme : « Le néo-paganisme dénominaliste fait référence à des divinités ou à une tradition précise : odinisme, druidisme, etc., tandis que le non-dénominalisme est une voie non structurée à laquelle adhère deux types très différents de néo-païens, les uns dans une optique écolo-panthéiste, les autres définissants sous le terme générique de paganisme un choix politique de droite radicale. Le reconstructionisme consiste à redonner vie à une religion païenne, à partir de documents historiques ou ethnologiques, tandis que le créationisme est le fait de créer de toutes pièces de nouvelles religions païennes. Enfin le couple ethnisme/universalisme oppose les païens qui estiment qu'il y a un lien entre tradition païenne et appartenance raciale et ceux qui le nient[4]. »

Contrairement à cet auteur, nous pensons qu'il est plus probant de parler de paganisme ethnique/non ethnique car la notion de « paganisme ethnique » recouvre à la fois le dénominalisme et la spécificité nationale. En outre, le paganisme ethnique ne se confond pas avec la nation : le druidisme couvre le monde celte et le paganisme germano-scandinave est présent en Scandinavie, en Islande, en Allemagne et en Autriche mais aussi dans d'autres Etats

[1] C. Gérard, *Parcours païen*, *op. cit*., pp. 13-14.
[2] C. Bouchet, « L'antitradition et moi », in, *Que vous a apporté René Guénon ?*, *op. cit*., pp. 137-138.
[3] C. Bouchet, *Néo-paganisme*, *op. cit*.. Ce livre, indépendamment de l'engagement politique de son auteur, est une bonne entrée en matière sur ce sujet. Cependant, outre une classification problématique, il regorge d'une part, de coquilles, d'erreurs de dates, dues à une absence de relecture et d'autre part, de citations sans provenance (nous avons pu discerner des extraits des revues suivantes : *Vouloir*, *Antaïos* et *Libération païenne*). La bibliographie comporte elle-aussi des erreurs de date ou de lieu d'édition.
[4] *Ibid*., p. 8.

ayant un substrat germanique comme la Belgique, la France les Pays-Bas et les Etats-Unis. Cependant, l'exemple des néo-paganismes nés dans l'ex bloc soviétique entre parfaitement dans les catégories créées par l'auteur : ces formes de paganisme ont une assise ethnique qui recoupe l'idée de nation et ont un discours qui peut être qualifié de nationaliste.

Toujours dans ce texte, nous trouvons dans la partie consacrée aux spécificités nationales, le « cas français » qui recouvre en fait la Nouvelle Droite. Or il existe des courants païens dénominalistes au sein de cette nébuleuse : Certains sont membres de l'*Odinic Rite*, d'autres partisans de la religion italique, membres d'Eglises celtiques ou de groupes druidiques, voire de mouvements magiques comme Christian Bouchet. Seule une minorité de la Nouvelle Droite développe un paganisme culturel (Alain de Benoist, Philippe Marlaud, Philippe Randa). Dans ce cas, le paganisme culturel n'est pas non ethnique mais non dénominaliste car l'ethnie se confond avec les Indo-Européens. Par ailleurs, d'autres essais de typologies existent au sein de la Nouvelle Droite. En 1986, Jacques Marlaud recense trois formes de paganisme : un paganisme instinctif, un paganisme rituel et un paganisme intellectuel[1].

Notre typologie est légèrement différente. Nous estimons qu'il existe trois grandes formes de néo-paganisme : la première fait référence à des divinités ou à une tradition cultuelle précise et à généralement un fondement ethnique, il s'agit la plupart du temps d'une reconstruction d'une religion pré-chrétienne fondée sur des recherches historiques ; la seconde renvoie à un discours écolo-panthéiste souvent de nature universaliste et à un paganisme créé de toutes pièces ; enfin et la troisième regroupe sous le terme générique de paganisme intellectuel un choix philosophique, pouvant éventuellement se répercuter politiquement.

L'ensemble des courants néo-païens de la droite radicale, française, européenne et/ou américaine s'interroge sur les formes que doit revêtir leur religiosité. Globalement, nous pouvons affirmer que les grandes tendances du paganisme de la droite radicale, Nouvelle Droite comprise, sont le druidisme/celtisme et le nordisme (ou nordicisme). Cependant, tous les néo-droitiers ne se réclament pas d'une religion païenne et inversement tous les néo-païens ne font pas partie d'un groupe évoluant au sein de l'univers des droites radicales. Mais, il est vrai que parfois des convergences se mettent en place.

Pour les groupes gravitant dans la nébuleuse de la Nouvelle Droite, le néo-paganisme est avant tout la volonté de retrouver les origines indo-européennes de la civilisation européenne. Dans les milieux identitaires, cette reconquête culturelle, le « paganisme politique », se double de revendications ethniques, racistes. Position que refuse Alain de Benoist : « Je n'ai pas beaucoup de sympathie pour cette expression de ''paganisme politique''.

[1] J. Marlaud, *Le renouveau païen dans la pensée française*, *op. cit*., p. 257.

Elle ne recouvre que trop souvent un extrémisme politique recouvert d'un badigeon ''païen''[1]. »

A/Religion ou ontologie ?

A partir de la constatation nietzschéenne de la mort de Dieu (et de l'affirmation de Marcel Gauchet sur le christianisme comme religion de sortie de religion[2]), c'est-à-dire de la disparition d'un espace sacré au sein de nos cultures occidentales[3] ou modernes les deux étant ici synonymes, deux attitudes se posent en recours chez les païens de la Nouvelle Droite : une posture philosophique, le modèle philosophique du monothéisme ayant vécu, un retour à la pensée pré-chrétienne est nécessaire, et une posture proprement religieuse grâce à la réactivation de cultes de l'Antiquité ou à la création d'un syncrétisme néo-païen, apte à réenchanter le monde comme le laisse supposer Christopher Gérard : « En Inde, j'ai fréquenté des temples séculaires ou récents, y ai fait des offrandes, noyé dans la foule joyeuse. J'y ai définitivement compris que toutes les grandes constructions intellectuelles sur le désenchantement du monde, la mort des Dieux, etc., doivent être prises *cum grano salis*. A Bruxelles, presque quotidiennement, je dispose des fleurs sur mes autels, brûle de l'encens à Jupiter Optimus Maximus, Cernunnos ou Athéna. Il m'est arrivé de saluer le Soleil Invaincu au dernier étage du Parlement Européen. Ces instants me permettent d'éprouver, de façon variable, l'omniprésence du divin et la beauté de l'existence[4]. »

Les néo-païens se définissent donc, parfois, par des revendications religieuses, pour les groupes ayant une pratique cultuelle, en demandant la reconnaissance officielle par l'Etat de leur religion : il existe des communautés païennes reconnues comme groupes religieux en Grande-Bretagne, aux Pays-Bas, en Allemagne, en Autriche, en Scandinavie et dans les pays Baltes. Toutefois, il existe aussi des personnes, Alain de Benoist ou Robert Steuckers par exemple, se réclamant du paganisme mais qui considèrent que les tentatives de retour aux religions préchrétiennes restent avant tout des créations artificielles. Dans ce cas, leur néo-

[1] « Penser le Paganisme. Entretien avec Alain de Benoist », *art. cit*., p. 16.
[2] M. Gauchet, *Le désenchantement du monde*, *op.cit*. Sur le désenchantement du monde *cf*. M. Weber, « Le métier et la vocation de savant », in *Le savant et la politique* [1919], Paris, 10/18, s.d., p. 96.
[3] « Sortie de religion, écrit Marcel Gauchet, ne signifie pas sortie de la croyance religieuse, mais sortie d'un monde où la religion est structurante, où elle commande la forme politique des sociétés et où elle définit l'économie du lien social […] La sortie de la religion, c'est le passage dans un monde où les religions continuent d'exister, mais à l'intérieur d'une forme politique et d'un ordre collectif qu'elles ne déterminent plus. » M. Gauchet, *La religion dans la démocratie. Parcours de la laïcité*, Paris, Gallimard, 1998, p. 11.
[4] C. Gérard, *Parcours païen*, *op. cit*., p. 63.

paganisme revendique une « vision du monde » philosophique se référant à une pensée et à des valeurs issues des religions européennes préchrétiennes. Toutefois, Alain de Benoist reconnaît qu'il n'est ni athée ni panthéiste car « Le religieux constitue pour [lui] une dimension irréductible de la présence au monde[1]. »

B/La religion païenne

Le paganisme est la religion la plus ancienne que l'humanité ait connu, c'est religion initiale, « primordiale » dans le sens qu'elle est la première apparue. C'est aussi la religion native, autochtone, ethnique, au sens qu'elle est non universaliste, s'exprimant de façon particulière à chaque peuple, ce qui peut donner naissance à des dérives racistes et ethnicistes. Il s'agit aussi de la plus « naturelle » dans le respect la nature et ses cycles cosmiques, en particulier les saisons et dans la mesure où le genre humain fait partie de cette nature, contrairement aux religions du Livre qui la considèrent comme un don de Yahvé. C'est la religion la plus importante numériquement dans le monde, se manifestant de multiples façons : l'hindouisme, le bouddhisme, le shintoïsme, l'animisme africain et amérindien, le taoïsme, le chamanisme sibérien et nord-américain et le zoroastrisme des Parsis ne sont que quelques exemples de religions païennes. Le nombre d'adeptes de celles-ci dépasse, actuellement et sans prendre en compte les tentatives occidentales, le milliard et demi.

Le paganisme peut, parfois, développer une forme de monothéisme comme dans cas des Parsis de l'Inde et d'Iran qui sont les derniers descendants des Zoroastriens de Perse (d'où le nom indien de Parsis). Elle est d'ailleurs à l'origine du manichéisme[2]. Cependant les « monothéismes païens » diffèrent énormément des monothéismes bibliques par leur refus des dogmes.

Les paganismes, qu'ils soient cultuels, postmodernes ou culturels, refusent, selon les néo-païens, l'aspect autoritaire d'une religion figée, dogmatique. Ils font remarquer que les paganismes européens préchrétiens étaient sans dogmes, sans Eglise et sans clergé. Par contre,

[1] « Dialogue avec Alain de Benoist. Recours au paganisme » in Danièle Masson, *Dieu est-il mort en Occident ?*, Paris, Guy Trédaniel, 1998, p. 76.

[2] Le manichéisme persan, fondé par Mani (216-277) est lui-même issu du zoroastrisme, fondé, quant à lui, au XXe millénaire, vers 1400, avant J.C. par Zoroastre/Zarathoustra. Le zoroastrisme est aussi connu sous le nom de mazdéisme (du dieu Ahura Mazda). Dans le zoroastrisme, le dieu bon, Ahura Mazda, est incréé et éternel. Il doit aider l'Esprit saint, non éternel, Spenda Mainyu, à combattre et vaincre le Mauvais esprit, Angra Mainyu. Le manichéisme, même s'il est issu du mazdéisme, est un syncrétisme universaliste entre celui-ci, le christianisme ésotérique (gnose) et le bouddhisme. Mani se présentait d'ailleurs comme un chrétien. Sa pensée dualiste est à l'origine des hérésies bogomiles et cathares.

le néo-paganisme, selon ceux qui ont approche cultuelle, est une religion des œuvres. En effet, nous avons constaté à travers l'analyse des sources que les pratiques cultuelles des néo-païens consistent majoritairement en des rites: célébrations des solstices et des équinoxes, offrandes, processions, cérémonies dans des lieux définis comme les clairières…

Spirituellement, les païens déifient la vie mais cet hédonisme n'est pas un matérialisme. Il s'agit plutôt d'une forme de spiritualisme vitaliste qui replace l'homme dans le Cosmos, l'incitant à se mettre en conformité avec l'ordre naturel. Il peut s'agir aussi, dans le cas des néo-païens, de mysticisme athée et panthéiste hérité de *L'éthique* de Baruch Spinoza (1632-1677). Le but affiché du néo-paganisme est donc le bonheur et l'accomplissement de soi (« l'éveil ») ici bas et non post-mortem comme dans le cas du christianisme. Ainsi, le paganisme et le néo-paganisme sont une conversion du regard, celui porté sur un univers considéré rempli de forces, et dont les hommes et les dieux forment une partie constitutive. « Pour appréhender cette vision païenne, ce regard païen, écrit Christopher Gérard, libérons d'abord du modèle du croyant des religions Abrahamiques. Pour un Païen, qu'il soit homérique ou postmoderne, ce terme de croyant est dépourvu de sens, car il ne croit pas il adhère[1]. » De cette « conversion du regard » découle une conception précise du Sacré. Ainsi, selon lui, « Le propre des Dieux n'est pas de délivrer l'homme de la matière, mais de se manifester. On voit que le sens du sacré, chez les Grecs, se distingue nettement du merveilleux chrétien, plus proche de la magie. Ce sens aigu du réel, cette passion de voir le monde tel qu'il est, dans son infinie complexité, mélange de visible et d'invisible, caractérise la posture grecque qu'il nous faut réapprendre : la capacité de voir notre monde à la lumière du divin[2]. »

Contrairement aux monothéistes, les néo-païens considèrent que les dieux, qui ne sont ni uniques ni omniscients, n'ont pas créé le monde mais sont en lui et pour lui : c'est le monde qui est sacralisé. Tout comme les hommes les dieux sont des créations, des « […] émanations du monde, où ils se manifestent. Cette idée de manifestation est fondamentale dans la religion naturelle, elle s'oppose au principe de révélation, par essence surnaturelle[3]. » Le paganisme consiste donc, selon les néo-païens, à décoder le monde afin de mieux percevoir les multiples manifestations du divin. Cette *Weltanchauung* ne referme jamais l'homme sur lui-même : par ses actes et ses liens avec la nature, il participe activement à l'harmonie du microcosme et du macrocosme. Le néo-paganisme, quelques soient ses formes, n'est donc pas une religion de Salut.

[1] C. Gérard, *Parcours païen*, *op. cit*., p. 19.
[2] *Ibid*., pp. 29-30.
[3] *Ibid*., p. 20.

Certains néo-païens de la Nouvelle Droite reconnaissent toutefois l'aspect artificiel du néo-paganisme, le lien étant rompu avec la tradition païenne européenne lors de son évangélisation. La solution est de recourir à différentes sources ce qui lui donne un côté éclectique et renforce son aspect artificiel, reconstruit. Ainsi, les néo-païens doivent premièrement se ressourcer aux textes classiques européens, grecs, latins, celtiques, scandinaves, indiens, deuxièmement, se plonger dans les traditions populaires, troisièmement s'intéresser aux recherches scientifiques des philologues et des mythologues (Dumézil, Eliade, etc.), et enfin aux philosophes, aux artistes, aux écrivains modernes qui ont tenté de réactiver cette vision du monde. Ce néo-paganisme est parfois férocement critiqué par d'autres néo-droitiers pour son aspect factice[1].

La réactivation de celui-ci a donc besoin de l'aide nécessaire de l'Inde où le paganisme est vivant, authentique et polymorphe : « Les *Védas*, autant qu'Homère ou les *Eddas*, constituent nos textes sacrés, écrit Christopher Gérard, car ils renvoient tous à une religiosité primordiale, la religion cosmique de la tribu encore indivise, notre tradition hyperboréenne. En Inde, cet héritage, n'a pas été saccagé, falsifié et nié comme en Europe ou, en tout cas, la résistance a été plus vive. L'acculturation causée par la christianisation toute superficielle de note continent, datant surtout de la Contre-Réforme –et de l'avènement de l'état moderne- n'a pas eu lieu aux Indes. La tradition païenne y est ininterrompue et le lien toujours possible avec les Brahmanes, les frères de nos Druides[2]. »

Malgré ce recours, ce paganisme reste une création moderne comme le montre Jean-François Mayer : « le paganisme d'un Christopher Gérard est moderne » car « Si le mythique et lointain passé païen est exalté, l'auteur se défend de vouloir imiter simplement les ancêtres. Il décrit plutôt le paganisme en termes de fidélité à la lignée, de très longue mémoire, d'enracinement et d'ouverture à l'invisible. » Cependant, il n'y a pas de doute, « Christopher Gérard est païen (païen moderne, donc inévitablement éclectique –l'expression ''néo-païen'' ne paraît pas ici inadéquate). Il l'est avec une sensualité qui transparaît dans plusieurs passages, quand il évoque la nature, le soleil, le solstice d'été : sa démarche n'est pas simplement intellectuelle[3]. » En effet, Christopher Gérard reconnaît brûler quotidiennement de l'encens « à Cernunnos ou à Shiva[4]. »

[1] « Les Titans et les Dieux. Entretien avec Guillaume Faye », *art. cit*., p. 120.
[2] C. Gérard, *Parcours païen*, *op. cit*., p. 138.
[3] J.-F. Mayer, recension du livre de Christopher Gérard, *Parcours païen*, *art. cit*., p. 101.
[4] C. Gérard, *Parcours païen*, *op. cit*., p. 48.

C/Ontologie ?

Le thème païen apparaît chez Alain de Benoist vers la fin des années soixante-dix. En 1981, il synthétise sa pensée sur ce sujet et publie le texte qui rendit célèbre ses thèses sur ce sujet, aux inspirations nietzschéennes, *Comment peut-on être païen ?* dans lequel, il développe, à la suite de l'historienne allemande Sigrid Hunke, même s'il s'en distingue sur d'autres aspects[1], l'idée d'une persistance du paganisme à travers la philosophie, les arts et la littérature, l'Antiquité, et donc la tradition païenne, n'ayant jamais cessé d'influencer les philosophes, les écrivains, les artistes. Celui-ci est par ailleurs sceptique depuis la fin des années soixante-dix vis-à-vis des survivances clandestines du paganisme soutenues, dans une grande proportion, par les néo-païens et qu'il juge comme une dérive sectaire dangereuse : « Les druides d'opérette et les walkyries d'occasion ne nous sont pas moins étrangers que les prédicateurs et les anachorètes. Nous n'endossons pas de robes blanches pour cueillir le gui à coups de serpes d'or. Les sectes, comme les Eglises, tuent : une actualité récente l'a montré[2]. » En outre, selon lui, « Dans le Paganisme […] le sort de l'individu, que ce soit dans la vie présente ou dans la mémoire collective, est indissociable de celui de la cité ou de la communauté à laquelle il appartient. Pour ces deux raisons, un Paganisme ''des catacombes'' qui se ramènerait à l'activité de petits groupes organisés en communautés privées, en cercles vivant par ailleurs dans un environnement spirituellement hostile, semble une aberration[3]. »

Cependant, il revendique néanmoins une réflexion fondée sur des philosophies préchrétiennes, en particulier gréco-latines, sous l'influence de Louis Rougier, qui deviendront de plus en plus prégnantes au cours des années quatre-vingt, donc païennes, et la pensée heideggerienne : « J'ajoute que la lecture de Heidegger, en même temps qu'elle m'aidait à me défaire de toute tentation ''prométhéiste'', m'a aussi appris à ne plus confondre métaphysique et ontologie. Dès lors le Paganisme pouvait pleinement m'apparaître comme une interrogation phénoménologique sur l'Etre et sur ce qui relie profondément tout ce qui compose le monde[4]. » Ce paganisme intellectuel s'est structuré sur le mythe, l'imaginaire, l'archétype permettant une interprétation et une compréhension autre du monde, donnant ainsi naissance à un « polythéisme des valeurs ».

D'autres membres de la Nouvelle Droite sont particulièrement critiques vis-à-vis du néo-paganisme reconstruit. Ainsi, Guillaume Faye n'hésite pas à affirmer que : « ''Le''

[1] Entretien avec Alain de Benoist
[2] R. de Herte/A. de Benoist, « Le retour des dieux », *Eléments*, n°27, hiver 1978, p. 2.
[3] « Penser le Paganisme. Entretien avec Alain de Benoist », *art. cit*., p. 16.
[4] *Ibid.*, p. 11.

paganisme n'existe pas ; il y a ''des'' paganismes potentiellement innombrables[1]. » En effet, selon lui le paganisme est multiple car « […] on y trouve une extraordinaire pluralité de sensibilités du Paganisme des bois et de l'enracinement à celui du déchaînement de la technoscience[2]. » Toutefois il considère qu'il existe deux grandes tendances du paganisme « […] parfaitement opposées et complémentaires : un Paganisme de la nature et un Paganisme de la puissance, de l'artifice, de l'arraisonnement du monde, tous deux aussi émotionnels[3]. » Cet auteur se situe dans cette seconde catégorie lorsqu'il précise que son paganisme est « prométhéen », donc « moderne », car est hanté par l'*hubris* et qualifié de titanesque, « selon les catégories de Jünger[4]. » Il reconnaît qu'il n'a « […] jamais été attiré par les textes ésotériques, les élans mystiques, les recherches et les discours sur la symbolique » mais il reconnaît pourtant « [qu'il a] beaucoup de connivence et de sympathie pour les sensibilités païennes celtiques, germaniques, scandinaves et indiennes, qui sont tout aussi riches[5]. » Guillaume Faye se revendique donc d'un paganisme sociologique[6] qui s'enrichit d'un aspect ethnique fortement prononcé comme nous avons pu le voir précédemment. Cette vision d'un paganisme philosophique, au fort relent ethniste est aussi partagée par Robert Steuckers, qui reconnaît comme les deux premiers cités l'aspect artificiel, « carnavalesques » pour reprendre son expression[7], des cérémonies néo-païennes. Selon lui, « La défense de nos héritages les plus lointains passe par la philologie classique, l'exploration des sources du droit, l'ethnologie, etc. Sans une consolidation académique, rien ne pourra être sauvé. Le travail des séminaires universitaires, les travaux des archéologues, sont les seules démarches possibles[8]. » Ces propos sont intéressants car ils se démarquent des déclarations courantes des païens sur l'inanité des interprétations du paganisme par des universitaires qui participeraient aux complots de l'Eglise visant à acculturer et à couper les populations européennes de leurs racines.

Conclusion du chapitre :

Le néo-paganisme est donc une reconstruction des formes de paganisme de l'Antiquité européenne. Il en ressort un aspect « artificiel » qui dessert sa reconnaissance comme religion. Entre outre, chacun propose sa définition. Certains insistant sur une vision du monde

[1] G. Faye, *L'archéofuturisme*, *op. cit*., pp. 29.
[2] « Les Titans et les Dieux. Entretien avec Guillaume Faye », art. cit., p. 112.
[3] *Ibid*., p. 115.
[4] *Ibid*., p. 115.
[5] *Ibid*., p. 112.
[6] *Ibid*., p. 112.
[7] Cité in C. Bouchet, *Néo-paganisme*, *op. cit*., p. 89.
[8] *Ibid*., p. 89.

particulière, d'autres sur l'aspect ethnique et enraciné du phénomène, les derniers enfin faisant la synthèse entre les deux. Ce néo-paganisme se fonde sur une vision particulière du monde (notion de cycle, non-dualisme) et sur un anti-christianisme parfois virulent. Ses manifestations, nous l'avons vu, sont diverses et variées. De fait, il existe deux formes importantes de néo-paganisme : une forme religieuse et une forme philosophique.

Plusieurs risques menacent la réactivation du néo-paganisme. Le premier est une dérive de type darwinisme social et néo-nazie avec un culte à la force brutal comme il existe déjà dans certaines structures odinistes. Le second est une réactivation de la sorcellerie campagnarde, de type superstitieuse. Le troisième est une évolution aberrante de type sectaire. Le quatrième est une dérive du néo-paganisme vers une parodie de paganisme aux costumes et cérémonies ridicules, très fréquentes dans certains milieux occultistes. De fait, pour beaucoup de néo-païens, vivre le paganisme signifie pratiquer des cérémonies et des rites. Cela donne lieu à des initiatives qui inventent des rituels de toutes pièces et à des déguisements. Ces dérives n'annoncent nullement la renaissance du paganisme, mais se rattachent plutôt à cette « religiosité seconde », signe de déclin, décrite par Spengler.

Deuxième chapitre : Les paganismes à contenu religieux/rituel

Les néo-païens de droite, sont généralement attirés par deux formes précises de paganisme : le paganisme germano-scandinave ou odinisme et le celtisme et sa variante, le druidisme. Ces formes de paganisme possèdent en effet un aspect ethnique très prononcé permettant un discours ethno-différentialiste, voire identitaire. D'ailleurs le paganisme germano-scandinave est très souvent stigmatisé pour ses dérives supposées ou réelles.

Section I/L'odinisme ou religion germano-scandinave

Le paganisme nordique (ou odinisme ou paganisme germano-scandinave) est l'un des paganismes qui attire le plus les néo-païens de la Nouvelle Droite. Nous pouvons comprendre cela aisément : l'archétype du guerrier européen fascine depuis l'époque romantique. Des odinistes définissent le domaine germano-scandinave allant de la Scandinavie à la France (de population franque et burgonde, présence viking en Normandie) et du monde germanique aux îles britanniques, en passant par le Benelux (avec les Frisons). Cependant nous rencontrons des partisans de cette religion partout où sont présents des Anglo-Saxons : Australie, Etats-Unis, Canada… Le terme odinisme, le plus répandu parmi les adeptes de cette ancienne religion, est en concurrence avec divers synonymes tels que wotanisme (dans le domaine germanique), irminisme, nordisme (en égard à l'espace géographique d'épanouissement), tradition nordique, *Asatru* (littéralement Foi des Ases), runisme (mettant l'accent sur les runes), etc….

A/Une caractéristique de l'odinisme : la magie runique

Certains de ces groupes odinistes pratiquent une forme de « magie » tirées des runes. Les runes ont une place importante dans le renouveau de la spiritualité germano-scandinave, à l'exception notable de l'église païenne islandaise. En effet, les pratiques de l'*Asatru* sont plus portées vers les sagas, islandaises justement. Cette absence d'intérêt des islandais pour les runes peut s'expliquer par le fait que cette pratique est inexistante dans la tradition islandaise.

Pour beaucoup d'odinistes, « Les runes, clés vers les dieux, sont une richesse incomparable de la Tradition nordique, de par la sagesse et les mystères qu'elles renferment[1]. » La renaissance de la pratique occultiste et/ou cultuelle des runes est à chercher chez groupes aryosophes et *völkischer* austro-allemands de la fin du XIXe siècle, notamment chez l'Autrichien Guido von List. Ces premiers runologues étaient pour la plupart issus de sociétés occultistes. Le système runique qu'ils utilisaient, à 18 runes, n'avait rien de traditionnel, mais reprenait certains enseignements de groupes occultistes de l'époque. A ce titre, Régis Boyer se montre d'une extrême méfiance vis-à-vis de cette utilisation, supposée, des runes[2]. Le goût pour les runes est consécutif à un intérêt romantique pour le passé germanique ayant remis à la mode l'étude de leur passé, en l'occurrence l'Antiquité germano-scandinave, dans cette ère géographique.

Les runes sont apparues au premier siècle de notre ère dans le domaine germanique, plus précisément en Germanie du Sud, et se sont diffusées par la suite dans le monde germano-scandinave. Régis Boyer pense que cet alphabet date du IIIe/IVe de notre ère[3]. Les universitaires se perdent en théories sur les origines des runes. Il existe trois grandes théories : premièrement l'hypothèse gréco-latine, deuxièmement l'hypothèse étrusco-nord italique, soutenu par Régis Boyer[4], et enfin l'hypothèse indigène germano-scandinave. Selon des auteurs odinistes tels que Nigel Pennick et Freya Aswynn le système runique « est en partie indigène (germanique) et en partie nord italique[5]. » Le plus ancien des alphabets runiques est appelé « *Futhark* », du nom de ses six premières lettres.

La magie runique, réinventée voire inventée, consiste, principalement, en des pratiques divinatoires. Les runes sont écrites ou gravées sur de petits galets mais elles peuvent être écrites (ou gravées) sur des dés ou des bâtons. Il existe même des cartes runiques. La pratique divinatoire se fait par tirage et selon un cérémoniel. Selon Nigel Pennick, le tirage doit s'effectuer à l'extérieur face au soleil. Les runes sont jetées « […] sur un linge blanc, correspondant idéalement aux mesure du lecteur de runes[6]. » L'interprétation semble dépendre du jeteur : l'auteur décrit douze façons de tirer les runes[7].

---

[1] A. d'Apremont, « L'Odinisme, un shintoïsme occidental ? », *L'Originel*, n°5, printemps 1996, p. 40.
[2] R. Boyer, « Univers du double », in J. Servier (dir.), *Dictionnaire critique de l'ésotérisme*, op. cit., p. 1336.
[3] R. Boyer, *Au nom du viking. Entretiens avec Jean-Noël Robert*, *op. cit*., p. 189.
[4] *Ibid*., p. 192 : « Alors, l'époque actuelle, derrière le Danois A. Baeksted et le Français Lucien Musset –pour ma part je me rallie à cette école-là-, considère que ce sont les alphabets illyriens, vénétien qui sont au point de départ des runes ».
[5] F. Aswynn, *Hommes, Runes et Dieux. Les feuilles d'Yggdrasil* [1990], trad. Anne-Laure et Arnaud d'Apremont, Paris/Combronde, Claire Vigne Editrice/Editions de janvier, 1996, p. 44.
[6] N. Pennick, *Runes. Comment interpréter les runes*, trad. Agnès Rothé, Natalija Benjovski et Arnaud d'Apremont, Cologne, Könnemann, 1999, p. 160.
[7] *Ibid*., p. 164.

Toutefois la magie runique ne se résume pas uniquement aux pratiques divinatoires. Selon Freya Aswynn, mais nous aurions pu citer n'importe quel odiniste, les runes s'inscrivent dans une conception occultiste de la religion germano-scandinave : « une compréhension complète et en profondeur des runes allant bien au-delà du pur niveau de la prédiction de l'avenir ou même de la divination authentique, et la capacité de décoder les motifs des runes et la séquence logique du Futhark, nous autorisent à voir que les runes incorporent un système de pensée ésotérique profond. De plus quand les runes sont intégrées dans la mythologie nordique et que les connexions appropriées sont correctement comprises, un système d'initiation cohérent et consistant commence à émerger. […] les runes ont été fixées et établies sous une forme particulière comme un code pour préserver la connaissance ancestrale des peuples de l'Europe du Nord[1]. »

Le pouvoir d'attraction des runes, ainsi que la tendance à l'interprétation magique de celles-ci, proviendraient, selon Régis Boyer, de l'étymologie de ce mot : « Je dois à la justice de noter que le mot *rúna* en vieux norois signifie ''rune'' au sens que nous en train d'étudier, le caractère d'écriture, mais il a une autre acception, celle de secret, de mystère chuchoté. Bien entendu, il n'est pas exclu qu'à l'origine ce second sens ait engendré le premier puisque, encore une fois, qui détient les secrets d'une écriture peut être considéré *ipso facto* comme possesseur d'un pouvoir sacré[2]. »

B/L'odinisme en Europe

1/Les précurseurs : le néo-paganisme germanique

L'Allemagne de Guillaume II se singularise, à partir de la seconde moitié du XIXe siècle, par une prolifération d'initiatives non-conformistes telles que les communautés à la campagne (Les *Artamannen* dont fit partie Himmler[3]), les «*Wandervögel* », les foyers de pédagogie active, le naturisme, le végétarisme et le néo-paganisme germanique. Selon Massimo Introvigne[4], « […] le retour du paganisme dans l'Allemagne fin de siècle ne passe pas que par l'ariosophie ; dans le milieu de Wagner, et dans plusieurs milieux littéraires, on trouve des expériences de renaissance néo-païenne qui exerceront une influence importante sur Carl

[1] F. Aswynn, *Hommes, Runes et Dieux.*, *op. cit*., p. 34.
[2] R. Boyer, *Au nom du viking. Entretiens avec Jean-Noël Robert*, *op. cit*., p. 197.
[3] G. Knopp (dir.), *Les SS. Un avertissement pour l'histoire*, *op. cit*., pp. 124-127.
[4] M. Introvigne, « Expressions païennes », *art. cit.*, p. 13.

Gustav Jung, et dont les orientations politiques ne sont pas nécessairement de droite et pourraient, le cas échéant, réserver des surprises […][1]. »

Des écrivains comme Friedrich Nietzsche exercent une influence considérable sur les mouvements de jeunesse, qui antisocialistes autant qu'antibourgeois et antichrétiens, préparent et préfigurent bien des aspects de l'Allemagne de l'après Première Guerre mondiale. Il pense que l'Allemagne est en voie de manquer à sa destinée, en manquant à l'idéalisme allemand. Nietzsche proteste aussi contre l'hégémonie de la Prusse et contre l'abus de la discipline prussienne. Il reproche aussi à la grande bourgeoisie de n'avoir pas constitué d'élite véritable, de manquer de tout dévouement à l'Etat et d'user de son influence politique en vue du seul profit matériel et d'un bonheur médiocre.

En effet, l'Allemagne, durant une période relativement courte allant de 1870 à 1900, connaît une industrialisation importante, avec un taux de croissance de 2,8 % entre 1870 et 1913[2]. Cette industrialisation forcenée joue un rôle important dans l'apparition des mouvements «alternatifs» et néo-païens, une synthèse s'effectuant même entre les alternatifs et les nationalistes. L'Allemagne, ne pouvant faire face à une natalité élevée devient une terre d'émigration. Un à deux millions d'allemands vont quitter le pays entre 1870 et 1890 puis cette nation devient à son tour une terre d'immigration pour les Polonais, Autrichiens et Italiens. Ces transformations ont lieu aussi dans le reste de l'Europe Occidentale, mais, en Allemagne, elles se déroulent à un rythme particulièrement rapide qui inquiète une partie de la population. Durant la période 1870-1913, la population passe de 41 millions à 67 millions d'habitants. En 1913, un tiers des habitants a moins de quinze ans.

A cette époque, sous l'impulsion de l'industrialisation, une partie de la population rurale émigre vers les villes, grossissant les rangs d'un sous-prolétariat, accélérant ainsi l'urbanisation. Cette ville, née de la modernisation de la société est la cible des premiers groupes alternatifs et païens (qui sont souvent étroitement liés). En effet, l'industrialisation importante et rapide de la dernière moitié du XIXe siècle et premier quart du XXe siècle modifie en profondeur la morphologie des villes et leurs compositions sociologiques. Des quartiers ouvriers insalubres apparaissent, en même temps que la part d'ouvriers dans celle-ci augmente fortement. Un sous-prolétariat se développe : mendiants, vagabonds ou marginaux. C'est à cette époque que se développe le mouvement hygiéniste qui se préoccupe de la misère physique et morale de ce sous-prolétariat mais aussi de l'hygiène raciale. La ville est alors considérée comme l'inspiratrice des vices dont l'alcoolisme et la prostitution.

[1] *Ibid*., p.13
[2] H. Mommsen, Le *national-socialisme et la société allemande*, *op. cit*., pp. 3-4.

Cette transformation inquiète les Allemands et certains se réfugient dans des sociétés, des associations développant un discours à la fois de refus et sécurisant. En effet, cette évolution ne reste pas sans conséquences pour la société car de nombreux intellectuels dont Nietzsche dénoncent la violence de l'industrialisation et de l'urbanisation, la création brutale d'une société matérialiste et technicienne, l'atomisation des ruraux dans les masses urbaines, la rupture avec toutes les valeurs traditionnelles et la «morale de troupeau».

Tous ces mouvements, groupes, associations, ligues, etc. sont une violente critique des Lumières (« *Aufklärung* ») et de l'évolution de la société. Les thèses communes sont une critique de la société et de l'urbanisation. Cette dernière est considérée comme une agression contre la nature et contre l'homme. C'est de cette époque que datent les premières plaintes contre la pollution de l'air et de l'eau[1]. Le végétarisme est, d'ailleurs, mis à l'honneur tout comme le naturisme revitalisant (les « bains de lumières ») et les médecines douces (traditionnelles ?) par ces premiers alternatifs. A l'origine, les mouvements de réforme sont apolitiques mais la tendance raciste est toutefois représentée, comme le montre cet extrait de *L'enfance d'un magicien*[2] de Hermann Hesse, décrivant un congrès alternatif : « Les naturistes ne formaient qu'une minorité, et les costumes inspirés par l'Ancien Testament et les vêtements exotiques frappaient par leur singularité ; en revanche, on voyait pas mal de têtes savantes et respectables, et beaucoup de jeunes artistes [...]

Un élégant Viennois monta le premier à la tribune pour exprimer le vœu que les représentants des multiples formations n'insistent pas sur leurs différences, mais recherchent ce qui leur était commun et nouent entre eux des liens d'amitié. Puis, en dehors de tout esprit de parti, il parla des nouveaux mouvements religieux qui se dessinaient à cette époque et de leur relation avec la paix mondiale. Un théosophe anglais grisonnant lui succéda, qui recommandait sa croyance comme synthèse universelle de toutes les vérités isolées mises en lumière par chacune des grandes religions. Il fut relayé par un théoricien raciste qui le remercia ironiquement pour sa leçon, mais stigmatisa l'idée d'une religion supranationale et universelle qu'il dénonçait comme une dangereuse utopie, étant donné le besoin primordial et le droit de chaque nation de posséder sa propre croyance, formée et nuancée selon son génie particulier ».

L'utilisation de la presse, de publications et de conférences permet une vulgarisation de ces idéaux alternatifs et *völkisch*. C'est le cas, par exemple, de la revue *Hammer* (« marteau ») publiée depuis 1902 par le vieux théoricien raciste et antimoderne Theodor Fritsch, grand

[1] L. Dupeux, « La version ''Völkisch'' de la première ''alternative'' 1890-1933 » in *La Révolution conservatrice dans l'Allemagne de Weimar*, *op. cit*., p. 187.
[2] H. Hesse, *L'enfance d'un magicien*, « L'homme qui voulait changer le monde », trad. Edmond Beaujon, Paris, Calmann-Levy, 1975, pp. 240-241.

admirateur de Paul de Lagarde[1].C'est aussi l'organe de presse du *Hammerbund* (« la ligue du marteau »), le parti antisémite fondé par Fritsch.

L'évolution des *Wandervögel* est à ce titre typique : constitués à l'origine de libertaires nietzschéens, le groupe s'organise et passe d'une critique idéaliste de la civilisation moderne à une vision *völkisch* du monde. En 1912, l'aile *völkisch* dominera la structure malgré le fait que beaucoup de familles juives fortunées envoient leurs enfants chez les *Wandervögel* ou font partie des mouvements de réforme pédagogique. En général, tous les mouvements de réforme (les *Wandervögel*, le mouvement de jeunesse, le mouvement de réforme pédagogique) se scindent en deux : d'un côté une alternative libertaire qui veut un Homme Nouveau, libre et respectueux de la nature et de l'autre la mouvance *völkisch* cherchant l'Aryen. La tendance conservatrice l'emportant, elle impose une nouvelle forme de recrutement : par cooptation ou par parrainage, pour filtrer et choisir les postulants et ainsi faire entrer les personnes correspondant aux critères aryens : blond à châtain clair, yeux bleus à brun clair, peau pâle et partageant bien entendu les mêmes idées.

Les principaux théoriciens de la pensée *völkisch* sont deux autrichiens qui se sont définis comme des aryosophes : Guido von List et Jorg Lanz von Liebenfels. L'aryosophie peut être définie comme la science des Aryens. Selon Léon Poliakov, les origines de cette doctrine remontent au XVIIIe siècle. Elle connaîtra un essor important grâce au romantisme et servira souvent de base aux mythes fondateurs du nationalisme du XIXe siècle[2]. Cette idée se développe en Autriche après la bataille de Sadowa qui voit l'échec de la tentative de créer un empire regroupant toutes les populations allemandes. Les termes aryosophes et *völkisch* sont parfois utilisés comme synonymes par certains auteurs.

L'un des chantres de cette pensée est Guido von List (1848-1919) un bourgeois de Vienne qui s'est rajouté un titre de noblesse (l'utilisation de la particule apparaît en 1907). C'est un auteur prolixe qui manie plusieurs genres ; le roman, l'essai, et la poésie épique. Catholique à l'origine, il devient protestant vers 1890 par nationalisme (sous l'influence de Georg von Schönerer (1842-1921)) puis païen. Il se dit capable de retrouver le passé germanique aryen de l'Empire dans la toponymie des villes et villages, dans l'observation des paysages. Bourgeois, il profite de son temps libre pour faire des excursions loin de la ville qu'il déteste. Il fait d'ailleurs partie de sociétés d'alpinisme et d'aviron qui lui permettent de quitter la ville.

[1] L. Dupeux, *La Révolution conservatrice dans l'Allemagne de Weimar*, *op. cit*., p. 17.
[2] L. Poliakov, *Le mythe aryen*, *op. cit*.

En 1898, il écrit son œuvre principale, *Der Unbesiegbare. Ein Grundzug germanischer Weltanschauung*, une sorte de *Décalogue* païen. De fait, il élabore une reconstruction mythologique imprégnée de racisme anti-slave, d'antisémitisme et de darwinisme social. Il développe une nouvelle religion : le Wotanisme, la version *völkisch* du théosophisme, ouvertement païenne. Dans les années 1870, il se rapproche du mouvement pangermaniste autrichien et de Georg von Schönerer. Il devient alors l'un des porte-parole de ce nationalisme *völkisch* en Autriche. La création de la *Guido von List Gesellschaft* (« Société Guido von List ») en 1905 lui permet de se faire connaître dans les cercles *völkisch* allemands où il est considéré comme un précurseur et un maître. En 1907, il crée autour de sa personne une société secrète, l'*Armanenschaft*, dont le symbole est la croix gammée[1].

Il est aussi le créateur d'un alphabet runique fantaisiste à 18 runes : le système « armaniste »[2]. Ces runes, que List prétendait avoir découvertes grâce à une révélation spirituelle, tiennent une part importante dans ses théories socio-politiques portant sur ce qu'il appelle le peuple « aryano-germanique ». En 1914,il voit la déclaration de la guerre comme le début du Millenium *völkisch* et comme la vengeance de la germanité sur la volonté de métissage catholique. Le premier journal à annoncer son décès sera le *Völkischer Beobachter*, le 24 mai 1919[3].

Le second théoricien important du courant aryosophe est l'Autrichien Jörg Lanz von Liebenfels (1872-1954), autre faux noble. C'est un moine défroqué qui, poussé par sa passion pour les ordres soldats du Moyen Âge, a été cistercien durant six ans. Durant sa période monastique, il acquiert une formation qui va influencer toute sa vie. Il maîtrise la Bible, certains textes apocryphes et gnostiques, ainsi que des langues et religions du Moyen-Orient. Ces connaissances lui permettent de devenir professeur de séminaire. Après son départ de l'ordre cistercien, il se rapproche du groupe antisémite de Schönerer et se convertit au protestantisme. C'est à ce moment qu'il développe sa doctrine. Il participe ainsi au *Hammer* de Theodor Fritsch et à la revue de Ludwig Woltmann : *Anthropologische Revue*. Il tisse aussi des liens avec le vulgarisateur allemand du darwinisme social, Willibald Hentschel (1858-1947), qui développera les communautés Artamannen en Allemagne.

Il est le principal vulgarisateur du christianisme positif. Cependant, sa conception de cette forme de christianisme consiste en un dévoiement de la Bible au profit d'une vision obscène, raciste, darwiniste et fortement imprégnée de manichéisme et de gnosticisme. Il crée,

[1] J-P Bled, « Le Los von Rom bewegung », art. cit., p. 261.
[2] Ce système est encore utilisé en Allemagne et Autriche par certains groupes odinistes héritiers de List.
[3] C'est une reconnaissance implicite de son rôle sur l'idéologie des futurs nazis même si Hitler, dans *Mein Kampf*, considéra les *völkisch* avec beaucoup de méfiance voire avec mépris.

un mélange de christianisme et de darwinisme social : la théozoologie ou l'on apprend que le Christ est aryen (thème déjà développé chez Chamberlain), tout comme les Templiers. Les aryens descendent des hommes dieux qui ont dégénéré par métissage. Sa doctrine se présente donc, comme un manichéisme entre le bien et le mal, l'humanité et l'animalité, l'Aryen et le Sémite. Cette doctrine raciste l'amènera à considérer l'Aryen comme le garant de l'ordre et de la connaissance et les autres races comme les agents du chaos. Ces thèses influenceront par la suite Alfred Rosenberg. Son antisémitisme virulent est diffusé grâce à sa revue *Ostara* (du nom d'une déesse germanique) que Hitler collectionne lors de son séjour à Vienne[1]. Liebenfels pense à créer un système de «couvent de reproductrices», couplé à une politique d'eugénisme et de stérilisation (dès 1900-1915). L'idée sera reprise par Heinrich Himmler. Cela donnera naissance aux *Lebensborn* de la S.S.[2].

Un disciple de ces deux théoriciens joua, par la suite, un rôle non négligeable au sein de la S.S. : Karl Maria Willigut (1866-1946). Himmler l'emploiera au sein de l'*Ahnenerbe*[3]. Karl Maria Willigut est un étrange personnage qui fut officier de l'armée autrichienne avant de se consacrer à l'aryosophisme et aux travaux de Guido von List. Comme ce dernier, il affirme posséder la mémoire génétique de ses ancêtres aryens et d'avoir la connaissance innée des runes. Il participe à l'élaboration des symboles SS. (la tête de mort, les feuilles de chênes et la rune Odal). Il devra quitter la S.S. en 1939 pour avoir séjourné en hôpital psychiatrique[4].

Le S.S.Otto Rahn (1904-1938) fut un autre disciple important du courant aryosophe. C'était un jeune universitaire passionné de littérature médiévale. Les «recherches» de celui-ci portèrent sur le Graal qu'il avait localisé en pays Cathare, dans la région de Montségur ainsi que sur les origines aryennes du récipient. Les idées d'Otto Rahn sont un curieux mélange d'eschatologie chrétienne, de thèmes wagnériens de la quête du Graal et d'occultisme médiéval[5]. Sa quête fut profondément marquée par l'œuvre de l'écrivain allemand Wolfram von Eschenbach (vers 1170- vers 1220). Il sera exclu de la S.S. lorsque son homosexualité sera découverte et sera retrouvé mort peu de temps après sans qu'il soit de déterminer si cette mort est due à un suicide ou à une exécution de la part de la S.S..

---

[1] K. D. Bracher, *Hitler et la dictature allemande*, *op. cit*., p. 98.
[2] N. Goodrick-Clarke, *Les origines occultistes du nazisme*, *op. cit*., pp. 127-177.
[3] G. Knopp (dir.), *Les SS. Un avertissement pour l'histoire*, *op. cit*., pp. 151-154.
[4] *Ibid*., p. 154.
[5] N. Goodrick Clarke, *Les Origines occultistes du nazisme*, *op. cit.*, p. 265-266. Pour une critique de la théorie « rahnienne » *cf.* M.-C. Viguier, « Otto Rahn entre Lucifer et Jésus », *Heresis*, n°18, Carcassonne, 1992, pp. 55-70 ; « Otto Rahn entre Wolfram d'Eschenbach et les néo-nazis », in Collectif, *Catharisme : l'édifice imaginaire*, Carcassonne, Centre d'Etudes Cathares, Actes du 7ème colloque du Centre d'Etudes Cathares, 1994, pp.165-189 et R. Poupin, « Indiana Jones et le temple cathare. Une critique de la lecture raciale du catharisme », *Heresis*, n°28, Carcassonne, 1998, pp. 11-37.

Les disciples d'une religion germanique n'ont formé au début que des chapelles disséminées d'intellectuels. Il est, d'ailleurs, souvent difficile de différencier les groupes païens alternatifs (qui donneront naissance au mouvement écologique) des groupes *völkisch* car « Des liens transversaux de nature personnelle existaient avec le mouvement antisémite, avec le mouvement pour la protection des animaux et contre la vivisection, avec le Christlich-Soziale Partei, ainsi qu'avec toutes les variantes du ''mouvement de réforme'' (Reformbewegung) annonciatrices de la tendance qui, au tournant du siècle, émerge sous forme de sectes, cercles, ligues et sociétés privées à caractère pseudo-religieux[1]. »

La *Germanishe Glaubensgemeinschaft* (GGG, ou « communauté de la foi germanique ») et la *Deutsche Glaubensgemeinschaft* (DGG, ou « communauté de la foi allemande ») font partie des mouvements les plus anciens qui sont apparus entre 1900 et 1914 ; le dernier étant fondé en 1902 et reconnu en 1911. Son fondateur était Otto Reuter (1876-1945), auteur de textes à connotation *völkisch* dont le plus célèbre fut *Sigfrid oder Christ ?* (« Siegfried ou le Christ ? »). En 1927, une partie de l'organisation fit sécession pour donner naissance, sous la direction de Norbert Seiberz, à la *Nordischen Glaubensgemeinschaft* (« Communauté de la foi nordique »)[2] dont le président fut Wilhelm Kusserow.

Les milieux artistiques, largement présents parmi les alternatifs, fondent des mouvements néo-païens. L'un des plus importants est la *Deutschreligiöse Gemeinschaft*, (« communauté de la religion allemande ») fondée en 1907, par un peintre reconnu et professeur d'université, Ludwig Fahrenkrog (1867-1952), fondateur aussi, en 1913, de la *Germanische Glaubensgemeinschaft* qui avait pour ambition de rassembler différents petits groupes païens[3]. Ce peintre était connu alors pour avoir osé représenter dans une de ses œuvres un Christ imberbe. Le second peintre important dans les milieux néo-païens, fut Hugo Höppener (1868-1948), connu sous le nom de Fidus, qui fit partie des *Monte Veritaner*. Selon les dernières recherches de Philippe Baillet[4], il les influença fortement. Il fut aussi l'un des promoteurs du nudisme et du végétarisme. Fidus est avant tout connu pour ses tableaux et ses gravures représentant « une humanité 'régénérée', des corps nus et sveltes s'offrant aux

[1] H. Mommsen, *Le national-socialisme et la société allemande*, *op. cit*., p. 13.
[2] C. Bouchet, *Néo-paganisme*, *op. cit*., p. 64.
[3] « Paganisme : Geza von Nemenyi et la 'Germanische Glaubensgemeinschaft' », *Nouvelles de Synergies Européennes* n°25, janvier 1997, p. 16. Selon Nicholas Goodrick-Clarke, le fondateur de la *Deutschreligiöse Gemeinschaft* est Otto Sigfrid Reuter en 1911. Selon cet universitaire, cette communauté devint après 1918 la *Deutchgläubige Gemeinschaft*. N. Goodrick-Clarke, *Black Sun.*, op. cit., p. 258.
[4] P. Baillet, « Monte Verità, 1900-1920 : une ''communauté alternative'' entre mouvance völkisch et avant-garde artistique », *Nouvelle Ecole*, n°52, 2001, pp. 109-135.

caresses du soleil, des éphèbes saluant l'aube, le tout souvent entouré de runes[1] ». Selon cet auteur, Fidus adhéra en 1932 au N.S.D.A.P. et « s'attribuera dans l'ascension du parti nazi un rôle disproportionné à la réalité des choses[2]. »

La période agitée de l'après Grande Guerre est propice au renouveau des sociétés *völkisch* : la défaite et la proclamation de république confirmant les thèses du déclin. En outre, l'instabilité politique (l'ambiance de guerre civile avec les agitations Spartakistes et celle des Corps francs) et économique (l'inflation galopante) créent un excellent terreau pour les mouvements alternatifs et pour l'irrationalisme. Berlin, alors, grouille de sectes. Les débuts de la république de Weimar connaissent une recrudescence de «mages», d'astrologues, de «gourous» de tout genre et de charlatans de tout ordre profitant de ce climat délétère. C'est dans ce contexte qu'à partir de 1925 se développe un mouvement néo-païen d'influence nationale : le *Deutschvolkischer Schutz und Trutz Bund* (« Ligue nationale-raciste allemande de Défense et de Protection »[3]) qui deviendra par la suite le *Deutschvolkischer Freiheit Partei* (« Parti National-raciste allemand de la Liberté »), dont fit partie le comte Ernst zu Reventlow (1869-1943)[4], tous deux dirigés par un habitué de l'extrême droite : Theodor Fritsch.

Jakob Wilhelm Hauer (1881-1962), un pasteur missionnaire, fut marqué par la culture de l'Inde, lors d'une mission, et refusa d'évangéliser. A son retour en Europe, il se consacra à l'étude de la civilisation indienne et devint en 1920, professeur en histoire des religions. Durant la même période, il créa un mouvement de réforme de la vie de tendance alternative, la *Bund der Köngener* (« Ligue de Köngen »)[5], axé sur le contact de la nature, l'ascèse, la vie communautaire et le refus de la modernité. Cette ligue fut fréquentée par des personnes aussi différentes que le mystique juif Martin Buber ou les pédagogues nazis Alfred Baümler et Ernst Krieck (1882-1947) … Jakob Wilhelm Hauer aurait été soutenu par le psychanalyste Suisse Carl Gustav Jüng (1875-1961) dans sa volonté de réactiver le paganisme germanique[6]. De fait, les théories jungiennes ont exercé une forte influence sur le néo-paganisme, auquel elles ont permis d'affirmer que la psychologie des profondeurs retrouve les dieux antiques et « prouve » qu'ils « existent » en tant d'archétypes.

---

[1] *Ibid*., p. 116.
[2] *Ibid*., p. 116.
[3] M. Korinman traduit *Deutschvolkischer Schutz und Trutz Bund* par « Alliance ethnique de Défense et d'Attaque », M. Korinman, *Deutschland über alles, op. cit.*, p. 8.
[4] Le comte Ernst zu Reventlow fut l'un des responsables de la Ligue pangermaniste dans les années 1910-1930 de passer au N.S.D.A.P. *Cf.* M. Korinman, *Deutschland über alles, op. cit.* Il devint alors proche de la tendance « socialisante » de Röhm (1887-1934) et Strasser (1892-1934).
[5] Selon Robert Steuckers, cette ligue s'appelle *Köngener Bund.*
[6] Sur les liens supposés entre Carl Gustav Jung et le paganisme, *cf.* le livre polémique de R. Noll, *Jung « Le christ aryen »*, Paris, Plon, 1999. Voir en particulier les chapitres VI à VIII, pp. 109-172.

La presse traitant de l'irrationnel et de l'occulte se développe bien durant cette période et rencontre un large public : Robert d'Harcourt (1881-1965) a recensé, dans les années trente, quinze titres qui totalisent 350 000 exemplaires dont 175 000 consacrés à l'astrologie, le reste portant sur les nouvelles formes de spiritualité tout en attaquant le christianisme. Le journal de la seconde épouse du général Erich Ludendorff (1865-1937) fait partie des plus fortes ventes du genre avec 27 000 exemplaires mensuels[1]. L'orientation de celui-ci est ouvertement néo-païenne et antichrétienne. Le couple Ludendorff y fait l'éloge d'une religion entièrement germanique et fustige le catholicisme, en particulier les Jésuites[2]. La presse *völkisch* aussi se porte bien. Le tirage des revues les plus importantes, *Vorkampfer* ou *Gegner*) tourne autour de 25 000 exemplaires par mois. L'audience de ces revues va, bien évidemment, au-delà des seuls acheteurs.

Le général Ludendorff veut, à la fin de sa vie, faire la synthèse entre le paganisme et le christianisme dans une optique nationaliste et raciale. A cet effet, il parraine une association d'étudiants : «Le cercle universitaire de race allemande», fondée en 1919, diffusant ainsi cette thématique dans les milieux universitaires[3]. Pour diffuser ses idées il fonde aussi un mouvement, le *Ludendorff-Bewegung* (« mouvement Ludendorff »). Ses thèses trouvent un écho dans les milieux anciens combattants.

Les expériences païennes, qu'elles soient de droite ou de gauche, furent interdites par le régime nazi dès la prise du pouvoir. Cela a été effectué dans le cadre de la « mise au pas » de la société allemande. Cette politique a concerné tous les groupes confessionnels, de réflexion ou les associations de jeunesse de ce pays et non pas uniquement les tendances hostiles au régime comme la gauche ou certains catholiques. Tous les mouvements religieux minoritaires, les sociétés occultistes, les différentes obédiences maçonniques et certaines sectes, comme Témoins de Jéhovah (dès le 13 avril 1933) sont interdits et persécutés. A ce titre les Témoins de Jéhovah sont les plus touchés. Les groupes *völkisch*, qui refusent de se fondre au sein d'une structure nazie, sont interdits. C'est le cas du *Tannenbergbund* (« Ligue de Tannenberg ») du couple Ludendorff en 1933. Cependant, Hitler autorisa le général à créer en 1937 le *Bund für Deutsche Gotterkenntnis* (L) (« ligue pour la connaissance allemande de Dieu », L=Ludendorff).

Lors de la prise du pouvoir par les nazis et afin d'échapper à l'interdiction, Jakob Wilhelm Hauer fonda avec le *völkisch* Ernst zu Reventlow le *Deutsche Glaubensbewegung* (« mouvement de la foi allemande »). Par la suite, différents mouvements, ligues,

[1] R. d'Harcourt, « Idéologies racistes », *La Vie Intellectuelle*, t. XXX, n°2, juillet 1934, pp. 181-207.
[2] *Ibid*., pp. 181-207.
[3] L. Dupeux*, Histoire culturelle de l'Allemagne 1919-1960*, *op. cit*., p. 103-104.

communautés fusionnèrent avec le *Deutsche Glaubensbewegung*. En effet, en juillet 1933, différentes communautés religieuses libres se réunissent à Eisenach et fusionnent sous la direction du professeur orientaliste Jakob Wilhelm Hauer et du comte Reventlow. Le but est la création d'un cartel qui sollicitera Hitler pour la reconnaissance officielle en tant que troisième confession. Ce statut leur est promulgué peu de temps après. Cela n'empêcha pas le mouvement d'être persécuté par les autorités nazies.

En 1936, Hauer démissionna et se consacra jusqu'à la fin de la guerre à ses cours et à la tentative de créer un Institut indien à l'université de Tübingen avec l'aide de l'indépendantiste indien, Subha Chandra Bose (1897-1945)[1]. En 1941, la quasi-totalité des groupes païens avait été interdits et certains animateurs furent déportés tel Wilhelm Kusserow (?- ?) ou Ernst Wachler (?-?). Cette dureté vis-à-vis des groupes païens peut sembler, au premier abord, étrange de la part d'un régime souvent qualifié de « païen » mais il ne faut oublier que Hitler fit un grand usage de la rhétorique messianique et des thèmes du millénarisme : le « Reich de mille ans », la rédemption du peuple allemand, son élection, etc.[2]

En 1945, Une partie des néo-païens vont adhérer à la *Deutsche Unitarierbund* (« Ligue des unitariens allemands »), une confession protestante anti-trinitaire qui va perdre progressivement son caractère chrétien. En 1949, débuta la publication de la revue du mouvement unitarien : *Glaube und Tat* (« Foi et Action »), qui portait en couverture le symbole de l'Irminsul. Jakob Wilhelm Hauer les rejoignit et devint par la suite leur président. Mathilde Ludendorff redonna vie, en 1951, au *Bund für Gotterkenntnis*, qui compta, selon Christian Bouchet, jusqu'à 10 000 membres[3]. Ce mouvement avait sa revue, *Mensch und Mass* (L'homme et la mesure) et sa maison d'édition, *Hohe Warte Verlag* (« Editions du haut observatoire »). En 1961, le *Bund für Gotterkenntnis* fut interdit au nom de la Loi fondamentale et vivota sous différents noms jusqu'à sa reconstitution officielle en 1977.

Ces trente dernières années, la représentante la plus importante du néo-paganisme germanique fut l'historienne unitarienne allemande Sigrid Hunke (1913-1999)[4]. En 1960, elle publia un ouvrage qui lui valut une renommée internationale : *Allahs Sonne über dem Abendland*, traduit en français sous le titre *Le soleil d'Allah brille sur l'Occident. Notre héritage arabe*[5]. Ce texte se présente comme une synthèse de ce que la civilisation européenne

[1] D. Baumann, « Hauer, philosophe de la rénovation religieuse », *Antaïos* 8/9, solstice d'hiver 1995, Bruxelles, pp. 152-157. *Cf.* Vollnhals von Clemens, « Völkisches Christentum oder Deutscher Glaube: Deutsche Christen und Deutsche Glaubensgemeinschaft », *Revue d'Allemagne*, t. 32, n°2, avril juin 2000, pp. 205-218.
[2] *Cf.* J. P. Stern, *Hitler, le führer et le peuple*, Paris, Flammarion, Champs, 1995.
[3] C. Bouchet, *Néo-paganisme*, *op. cit*., p. 69.
[4] Sigrid Hunke était membre de l'Académie allemande de la culture. Elle reçut en 1981, de la part de cette institution, la plaquette Kant, une distinction.
[5] *Op. cit*.

doit à la culture arabe, en particulier dans le domaine des sciences, des mathématiques, de la médecine et de la philosophie. En 1969, elle publia un autre ouvrage qui devint un classique : *Europas andere Religion. Die Überwindung der religiösen Krise*, traduit en français sous le titre *La vraie religion de l'Europe. La foi des « hérétiques »*[1]. Dans ce texte, elle retrace l'histoire d'un vaste courant de protestation spirituelle, parfois même au sein de l'église, depuis Pélage (vers 370-vers 448) et Scot Origène (vers 810-877), François d'Assise (1182-1226) et Nicolas de Cues (1401-1464), jusqu'à Friedrich Schleiermacher (1768-1834) et Friedrich Hölderlin (1770-1843), Hermann Hesse et Rainer Maria Rilke (1875-1926)… La parution de ce texte devait être particulièrement bien accueillie par la communauté d'inspiration « unitarienne », dont Sigrid Hunke, allait rapidement devenir l'une des figures principales. Elle devait en effet occuper pendant douze ans (1971-1983) la vice-présidence de la *Deutsche Unitarier Religiongemeinschaf*t (DURG), où elle succéda à Jakob Wilhelm Hauer et à Friedrich Scholl (?- ?), avant d'en devenir la présidente d'honneur. Cette société religieuse, fondée en 1950, publiait alors la revue *Glaube und Tat. Deutsche-unitarische Blätter*, qui devait prendre en 1978 le titre *d'Unitarische Blätter für ganzheitliche Religion und Kultur*. Le courant issu de la DURG le plus proche de ses idées s'est aujourd'hui regroupé au sein du *Bund Deutscher Unitarier-Religiongemeinschaft Europäisches Geistes*, qui publie la revue bimestrielle *Glauben und Wirken dirigée par Bernhard Bühler*.

Actuellement, il subsiste en Allemagne trois grands groupes néo-païens nés aux alentours de 1900 : l'*Armanenorden* (ou « Ordre des Armanes »), la *Germanishe Glaubensgemeinschaft* (GGG ou « communauté de la foi germanique ») et le *Deutschglaübige-Gemeinschaft* (DGG ou « communauté de la foi allemande »). La *Germanishe Glaubensgemeinschaft* a été réactivée en 1991 par Geza von Nemenyi à partir de la *Heidnische Gemeinschaft* (HG ou « communauté païenne ») de Berlin[2]. Il existe aussi le groupe *Yggdrasil Hecksenkreis*. Des groupes sont aussi actifs en Autriche. Nous pouvons citer la communauté *Pen Tuisko*, fondée et animée par le docteur Michael Dambock, et qui publie une revue éponyme[3].

Comme nous l'avons vu ci-dessus, les groupes néo-païens allemands furent interdits par les nazis. Les néo-païens actuels et notamment ceux de la Nouvelle Droite insiste sur ce point. Arnaud d'Apremont a traduit et fait publier une brochure du fondateur de l'*Odinic Rite*, John

[1] *Op. cit*.
[2] « Paganisme : Geza von Nemenyi et la 'Germanische Glaubensgemeinschaft' », *Nouvelles de Synergies Européennes* n°25, *art. cit*., p. 16.
[3] « Entretien avec M. Damböck, Païen d'Autriche », *Antaïos*, n°8/9, décembre 1995, pp. 172-176.

Yeowell, allant dans ce sens[1]. La thèse de cet auteur est que le nazisme se rapproche plus d'une forme de christianisme positif que de néo-paganisme. Pour cela, il s'appuie sur le vingt-quatrième point du programme intangible du N.S.D.A.P., du 24 février 1920, qui énonce que le parti nazi défend le point de vue d'un christianisme positif, sans pour autant se lier à une confession précise. En introduction de ce texte Arnaud d'Apremont reconnaît, toutefois, que « d'aucuns pourront objecter que le national-socialisme et quelques-uns de ses précurseurs *völkisch* (seulement dans quelle mesure ces derniers peuvent-ils passer collectivement ou individuellement pour intolérants ou nationaux-socialistes quand beaucoup furent persécutés par le régime hitlérien ?) se sont partiellement entourés d'une imagerie pagano-nordique (toutefois, presque toujours détournée de son sens originel). […] Certes, des chefs nationaux-socialistes (notamment Heinrich Himmler, Alfred Rosenberg ou Walter Darré) se sont assurément intéressés aux anciennes traditions germaniques. Certes, les jeunes néo-nazis, abusés par cette supposée ''mythologie'' nationale-socialiste et une certaine presse à sensations, ont souvent récupéré de vieux symbole du nord et d'anciens mythes (mais pour en faire quoi ?)[2]. » Il vrai aussi qu'Adolf Hitler s'est moqué dans *Mein Kampf* des néo-païens et des *völkisch*, ces derniers ayant, pourtant, des points communs avec le nazisme. Pourtant, Adolf Hitler fut dans sa jeunesse un lecteur de la revue *Ostara* de Jörg Lanz von Liebenfels. Il fit aussi et surtout un usage important, dans ses discours, des tournures millénaristes, prophétiques et/ou apocalyptiques chrétiennes, qui se multiplieront d'ailleurs à l'approche de la guerre[3].

La thèse générale des odinistes[4], mais aussi celle de néo-droitiers[5], est que le nazisme a voulu créer une sorte de monothéisme germanique fortement influencé par certains courants racistes et nationalistes du protestantisme allemand. Cette thèse est défendue, d'ailleurs, par certains spécialistes du nazisme, tel Guido Knopp[6]. Selon John Yeowell, c'est la S.S., et non le nazisme en général, qui fit « ce kidnapping des anciennes traditions germaniques [qui] ne fut nulle part plus marqué […]. » En effet, « En 1931, Karl Maria Willigut conçut le dessin de bagues runiques à tête de mort et élabora, plus tard un cérémonial rituel pour la S.S.. Il s'agissait de donner à l'idéologie nazie une aura d'antiquité germanique. Naturellement, il ne s'agissait que d'un décor et cela ne fait en aucun cas du national-socialisme une organisation

[1] J. Yeowell, *Odinisme et christianisme sous le IIIème Reich. La croix (gammée) contre l'Irminsul*, trad. Arnaud d'Apremont, Prémery, Hêtre Editions, 1998.
[2] A. d'Apremont, « Avant propos. Pour en finir avec le national-socialisme et autres intolérances » in *Odinisme et christianisme sous le IIIème Reich.*, *op. cit*., p. 8.
[3] J.P. Stern*, Hitler*, *Le Führer et son peuple*, trad. Suzanne Lorme, pp. 113-120.
[4] N. Pennick & P. Jones, *A History of Pagan Europe*, Londres/New York, Routledge, 1995, pp. 218-219.
[5] *Cf.* « Entretien avec Alain de Benoist. Comment peut-on être païen ? », *art. cit*., pp. 19-21 et non signé, « Souvenirs, souvenirs », *Libération païenne*, n°11, s. d. (automne 1998), non paginé.
[6] G. Knopp (dir.), *Les SS. Un avertissement pour l'histoire*, *op. cit*., pp. 140-144.

païenne[1]. » Ces propos sont contredits par des S.S. français, Saint-Loup, Yves Jeanne et Robert Dun, qui ont toujours revendiqué leur paganisme nazi[2].

De fait, le « paganisme » de la S.S., comme le montre Guido Knopp, se résume à l'utilisation de runes, sur les uniformes, les drapeaux, dagues, médailles, etc. et à la création de rituels dont un d'enterrement (la rune armaniste Man remplaçant la croix) « [Himmler] faisait recréer une puissante culture germanique primitive à partir de vestiges datant de l'âge de bronze, afin de justifier ses prétentions à une nouvelle domination du monde ; pour les officiers tombés à la guerre, il faisait dessiner des monuments funéraires d'après des modèles datant de la préhistoire germanique. Sa conception de l'avenir était une interprétation d'un passé mal compris, un retour à des ancêtres fabriqués de toutes pièces[3]. » De fait, si certains nazis furent de réels païens, tous les nazis ne sont pas des païens.

Le « paganisme » nazi est, en réalité, le fait des Eglises chrétiennes cherchant à qualifier l'attitude du régime vis-à-vis d'elles. La persécution du catholicisme s'inscrit dans l'héritage du *Kulturkampf* « bismarckien » qui laissa un souvenir marquant dans les mémoires catholiques. Ce conflit opposa Bismarck (1815-1898) et le parti catholique que le chancelier le considéra comme une puissance de l'étranger, ce dernier obéissant au Vatican. Il craignait que l'Eglise ne favorise les particularismes des Etats (surtout dans la Bavière catholique). En fait, tout commença lorsque le mouvement catholique de l'Allemagne du sud s'opposa en 1864 à la création du Reich «Petit Allemand» sous l'égide de la Prusse quittant la zone d'influence de l'Empire Austro-Hongrois catholique. De 1873 à 1875 Bismarck fit voter des lois en représailles (les lois de mai) qui restreignaient les libertés des catholiques (dont les libertés religieuses et scolaires). Par la suite, les *völkischer*, Liebenfels, List ou Lagarde par exemple, reprirent les thèmes du *Kulturkampf* et s'opposèrent au catholicisme et entrèrent en conflit avec celui-ci[4]. Hitler et Himmler ne firent que reprendre cette thématique, qui, mélangée au racisme, au nationalisme, au millénarisme chrétien et aux références germaniques, devint, selon l'Eglise, du paganisme. Toutefois, il faut garder à l'esprit que, malgré les persécutions qu'ont pu subir les néo-païens sous le régime nazi, certains groupes, et notamment les sociétés *völkisch*, développèrent un discours violemment raciste et/ou antisémite.

[1] J. Yeowell, *Odinisme et christianisme sous le IIIème Reich.*, *op. cit*., pp. 20-21.
[2] Yves Jeanne a animé dans les années soixante-dix, une revue, *Le Devenir européen*, où il affirme son paganisme ethniste et communautaire. *Cf*., le n°3, mai 1977. Robert Dun développe une vision similaire. *Cf*. son anthologie, *Une vie de combat*, Saint-Étienne, Editions du Crève-tabous, 2000.
[3] G. Knopp, *Les SS. Un avertissement pour l'histoire*, *op. cit*., pp. 141-142.
[4] Voir par exemple l'article de P. Doncoeur, « Wodan ou Jésus ? Le conflit entre le nationalisme païen et le catholicisme loyaliste en Allemagne », *Etudes*, t. 179, n°8 et n°9, avril et mai 1924, pp. 156-173 et pp. 283-300.

2/L'*Asatru* islandaise

L'un des précurseurs à l'origine du développement de groupes odinistes scandinaves est un pasteur luthérien danois, Nicolai Frederik Severin Grundtvig (1783-1872), influencé par un nationalisme anti-allemand se manifestant dans les revendications territoriales concernant le Schleswig-holstein alors danois, qui décida de vulgariser la mythologie scandinave, permettant ainsi la redécouverte de ces mythes et l'essor de groupes païens scandinaves. Il anima pour cela une revue, *Dannevirke*[1].

La religion odiniste la plus connue est l'*Asatru* ou religion des Ases (les dieux supérieurs comme Odin, Thor, Loki..). Le refondateur de ce culte est un poète et fermier Islandais : Sveinbjorn Beiteinsson (1924-1993). Son œuvre poétique est imprégnée dès l'origine par les mythes nordiques, par l'*Edda* et par les sagas. Ses premiers poèmes ont été publiés en 1945. C'est cette fascination pour le passé viking qui l'a poussé à rétablir l'ancienne religion l'*Asatru* avec ses nombreux dieux et déesses : « Il y a beaucoup d'idées positives et saines dans l'ancienne religion, et bien sur, il y a l'aspect historique, notre existence en tant que peuple indépendant avec notre propre langage, à ses racines largement implantées dans la période païenne. La fin formelle du Paganisme en Scandinavie coïncide avec le début de notre histoire. Et bien la vieille religion continue de vivre dans la littérature (les Sagas) et dans ce qui est généralement connu en tant que ''folklore'', les croyances populaires qui continuent d'exister conjointement avec le christianisme : la croyance en des esprits protecteurs (par exemple, le Géant, le Taureau, le Dragon, et le Faucon toujours estampillés sur les pièces de monnaies islandaises), les elfes, les fées et autres personnages surnaturels[2]. » La préservation de la nature et des lieux de vie du petit peuple surnaturel[3] poussa Sveinbjorn Beiteinsson à manifester avec des mouvements pacifistes, au début des années quatre-vingt, contre l'implantation de bases militaires américaines sur le sol islandais[4].

L'acte de renaissance date de 1972 et fut accueilli favorablement : une association cultuelle fut fondée à Reykjavik et prit le nom de *Asatruarfelagidh* et Sveinbjorn Beiteinsson

[1] E. Simon, *Réveil national et culture populaire en Scandinavie. La génèse de la ''hojskole'' nordique (1844-1878)*, Paris, P.U.F., 1960, pp. 7-112.
[2] « Entretien avec Sveinbjorn Beinteinsson », *H.A.C.*, n°2, s. d. (début des années quatre-vingt-dix), p. 5.
[3] Il est intéressant de savoir que les autorités islandaises font une enquête, avant la construction de bâtiments ou de tracer une route, afin de savoir si le lieu est habité par des elfes, lutins…et dressent une carte des sites habités par le petit peuple. *Cf.* les documentaires réalisés par Jean-Michel Roux : *Enquête sur le monde invisible* (2002) et *Les Mille merveilles de l'univers* (1997).
[4] « Entretien avec Sveinbjorn Beinteinsson », *Hammer Against Cross,* n°2, s. d. (début des années quatre-vingt-dix) , p. 7.

fut son premier « godhi » (prêtre). Le premier *godhi* ou *allsherjagodhi* est élu et doit être islandais. Le ministère de la justice et les affaires ecclésiastiques ont eu tendance, au départ, à considérer cette religion revivifiée et ses rites de baptême, de mariage et d'obsèques comme une plaisanterie. Pourtant, l'*Asatru* était composé, dans la première moitié des années quatre-vingt-dix, de deux cent membres. Ils s'inscrivent plutôt dans un esprit libre penseur et alternatif qui admirent les textes vikings et leurs mythes. Sveinbjorn Beiteinsson fit un énorme travail de reconstitution des pratiques païennes. Cependant selon Erik Franksson, « [Un] décret de l'*Althing* (le parlement islandais) précisait que tout acte religieux public devait être chrétien, mais chacun était libre de pratiquer chez soi la religion qui lui convenait, à condition que cela restât entièrement dans le domaine privé[1]. »

L'*Asatru* est une religion qui a des moyens modestes : la première réunion était composée de douze personnes et la seconde d'une trentaine[2]. Selon son fondateur « [elle n'a] pas de locaux permanents, ni d'endroits de réunions et [ses] revenus se limitent aux cotisations de ceux qui sont inscrits comme membres […]. Les choses se font plus ou moins sur une base de volontariat. Nous tenons une fête sacrificielle chaque année, nous avons célébré quelques mariages et ce genre de chose. Notre religion est plutôt libérale mais pas dénuée de formes en même temps[3]. »

L'*Asatru* possède tout de même une revue qui est son organe officiel : *Huginn&Muninn (The Interstellar Messenger)* dont le rédacteur en chef est Thorstein Gudjonsson. Ce dernier est aussi le contact pour l'étranger. Le successeur de Sveinbjorn Beiteinsson a été Jördmundur Ingi (né en 1940), aujoud'hui remplacé par le musicien Hilmar Örn Hilmarsson, un ancien membre des groupes de « musique industrielle » *Psychic Tv* et *Current 93*[4].

3/L'odinisme en Grande-Bretagne

La Grande-Bretagne connaît deux grands groupes pratiquant la religion germano-scandinave : la *Rune Guild*, fondée aux Etats-Unis en 1980 par l'universitaire Stephen Flowers plus connu sous son de plume Edred Thorsson, et l'*Odinic Rite* fondé par John Yeowell. Le cas

[1] E. Franksson, « Sveinbjorn Beinteinsson et le renouveau païen en Islande », *art. cit*., p. 107.
[2] « Asatruarfelagidh : le Paganisme en Islande. Entretien avec Jörmundur Ingi », *Antaïos* n°15, hiver 1999, Bruxelles, p. 194.
[3] « Entretien avec Sveinbjorn Beinteinsson », *art. cit*., p. 6.
[4] *Cf*. infra.

de la Grande-Bretagne est particulièrement intéressant car les mouvements cités sont axés sur la pratique de la magie runique.

La *Rune Gild* est une structure ayant contenu doctrinal atypique. Ce groupe est dédié à la magie runique et comporte des pratiques occultistes et de magie sexuelle. Curieux mélange des genres, Stephen Flowers est aussi le dirigeant d'une scission de l'Eglise de Satan, ouvertement d'extrême droite, le Temple de Set, fondé en 1975 par un ex-officier de l'armée américaine, Michael Aquino[1]. Sous le nom d'Edred Thorsson, Flowers est l'auteur de plusieurs ouvrages sur la magie runiques, certains faisant référence dans ces milieux. Nous pouvons citer, dans les parutions en français, entre autres, *Runelore, manuel de runologie ésotérique* et *Futhark, manuel de magie runique*[2]. Le principal représentant européen de la *Rune Gild* est la Néerlandaise Freya Aswynn. Cette dernière a eu, elle aussi, un parcours atypique : après avoir été soignée dans son enfance pour des troubles psychiatriques, elle rejoignit en 1972 l'A.M.O.R.C. (un ordre rosicrucien), puis, en 1980, devint membre de la *Wicca* où elle se fit initier par Alex Sanders (1929-1988) et en 1983, elle devint adepte de la religion odiniste. D'abord membre de l'*Odinic Rite*, elle lança sa propre structure, l'antenne européenne de la *Rune Gild*. Freya Aswynn, est selon Arnaud d'Apremont, l'un des théoriciens les plus importants sur le thème de la magie runique. Elle est l'auteur de *Hommes, Runes et Dieux. Les feuilles d'Yggdrasil*[3].

L'*Odinic Rite* porta, à l'origine, le nom de l'*Odinist Comittee for the Restoration of the Odinic Rite* (comité odiniste pour la restauration du culte odinique) et fut fondé par John Yeowell, un ancien légionnaire et ancien haut fonctionnaire britannique, en 1973. Ce mouvement devint, en 1982, l'*Odinic Rite* et obtint de la part de l'administration britannique le statut d' « institution religieuse charitable » en 1988. L'*Odinic Rite* est un mouvement international ayant des sections en Autriche, en Allemagne et en France, pour ne parler que de l'Europe. Son fondateur, John Yeowell est l'auteur de plusieurs textes dont *L'odinisme, la voie des ancêtres* et *Odinisme et christianisme sous le IIIe Reich*[4]. L'*Odinic Rite* possède, selon Arnaud d'Apremont, un cursus de formation (de très grande qualité selon cet auteur), le cycle d'Ostara et tient un congrès annuel : le *National Moot*.

[1] M. Introvigne, *Enquête sur le satanisme*, *op. cit.*
[2] E. Thorsson, *Rune Lore, manuel de runologue ésotérique* [1987], trad. Anne-Laure et Arnaud d'Apremont, Puiseaux, Pardès, 1994 et *Futhark, manuel de magie runique* trad. Anne-Laure et Arnaud d'Apremont, Puiseaux, Puiseaux, Pardès, 1992
[3] F. Aswynn, *Hommes, Runes et Dieux.*, *op. cit*.
[4] Ces deux textes ont été publiés en France en 1998, Prémery, Hêtre Editions, collection « Cahiers d'Irmin » et traduit par A. d'Apremont.

Lorsque nous parlons de l'odinisme en Grande-Bretagne, il est impossible d'oublier Nigel Pennick, écrivain et conférencier incontournable dans ce domaine spécialisé de la religion et l'ésotérisme germano-scandinaves. Il est sans doute l'un des auteurs les plus érudits et les plus productifs du domaine odiniste. Nigel Pennick a été aussi l'un des responsables de la *Pagan Anti Defamation League*, organisme de défense des paganismes.

4/L'odinisme et la Nouvelle Droite

La revue normande *Viking* de l'écrivain d'extrême droite Jean Mabire peut être considérée comme pionnière dans le domaine odiniste, ou plutôt nordique, en France. Elle fut publiée de 1949 à 1955. Les thèmes développés portaient sur l'exaltation de la santé physique (sport, critique de l'alcool et du tabagisme, hygiène) et de la culture populaire norroise. Le ton de cette revue était ouvertement païen. Elle a été rééditée en 2001 par une petite maison d'édition sous la forme de deux volumes[1]. Jean Mabire se définit, par ailleurs, comme un adepte de l'odinisme[2] depuis cette époque.

Une autre revue normande peut être considérée comme pionnière dans l'intérêt pour le monde germano-scandinave. Il s'agit de la revue *Heimdal*[3], fondée en 1971, par Georges Bernages, aux contenus proches des droites radicales et surtout de la Nouvelle Droite[4], et qui a paru jusqu'à la fin des années quatre-vingt, la revue s'est ensuite transformée en Editions Heimdal. Cependant, elle n'avait aucun intérêt pour le ritualisme malgré les célébrations annuelles du solstice d'été dans la ville de Falaise, en collaboration avec le maire, le docteur German (?- ?), un ancien président du Mouvement normand, dont fait partie Jean Mabire, et un cercle odiniste, le cercle Asgard. Ainsi en 1974, « Une centaine d'adhérents parisiens du GRECE ont participé, le samedi 22 juin, au solstice organisé à Falaise par la revue *Heimdal* et par la Fédération culturelle noroise. Placé sous le patronage du Dr Paul German, maire de Falaise, réalisé avec la collaboration du comité des fêtes de la ville et du groupe folklorique La

[1] *Viking. Cahiers de la jeunesse normande 1949-1955*, 2 tomes, Rouen, Le veilleur de proue, 2001.
[2] J. Mabire, « Héligoland. Ile centre et île sacrée du monde hyperboréen », in Collectif, *Balades au cœur de l'Europe païenne*, Saint Jean des Vignes, Editions de la Forêt, 2002, p. 39.
[3] Cette revue est devenue une maison d'édition qui publie différents magazines dont *39-45* et *Moyen Âge* et dont le catalogue est spécialisé dans les domaines historiques (antiquité nordique, Moyen Âge et Seconde Guerre mondiale) et régionalistes.
[4] En 1979, il s'associe aux éditions Copernic. A.-M. Duranton-Crabol, *Visages de la Nouvelle Droite*, *op. cit*., p. 233.

Mesnie-Guillaume, ce solstice a réuni plus de 1500 personnes dans l'enceinte du château de Guillaume le Conquérant[1]. »

Le cercle *Asgard* organisait aussi des voyages, notamment en Islande et était à l'origine d'initiatives à « caractères nordiques », en fait des reconstitutions en costume d'époque. Il existe aussi dans cette ville, depuis 1984, la Confrérie Odinique normande fondée par un dénommé Jacques Coutard qui est, selon Arnaud d'Apremont, « le seul français à avoir suivi le cursus de neuf années de formation de l'Asatru islandaise[2]. »

Le groupe le plus important dans cette catégorie existe dans notre pays depuis 1991, date de sa fondation. Il s'agit d'une structure faisant l'éloge de la religion nordique : l'I.R.M.I.N. ou Institut de Recherche sur la Mythologie et l'Identité Nordique qui publie la revue du même nom (Irmin fait référence à un dieu méconnu du panthéon germanique). L'I.R.M.I.N. « a pour objet d'étudier tous les aspects de la tradition nordique anti-chrétienne (germanique et scandinave) en les comparant aux autres traditions religieuses ou spirituelles européennes (celtiques, slaves, gréco-romaines), chrétiennes et orientales (zoroastrisme, bouddhisme, hindouisme, shintoïsme). Il ne se considère pas comme un mouvement religieux puisque son activité est axée sur la recherche ; il n'impose pas de dogme, laissant chacun libre de croire quelque chose ou pas. […] L'association est structurée en deux unités de travail : 'mythologie' et 'identité', correspondant aux deux aspects de l'intitulé de l'association. Elles portent les noms des deux corbeaux d'Odin : Munin (''la mémoire'' […]) et Hugin (''la conscience'' […])[3] ». Le siège de l'association était à Reims[4]. La présidente de l'association était l'épouse d'Arnaud d'Apremont, Anne-Laure, et le président d'honneur est l'universitaire Paul-Georges Sansonetti.

Arnaud d'Apremont est l'ancien rédacteur en chef de *Secrets et Sociétés* et directeur de publication aux Editions Pardès. De son vrai nom Arnaud Dupont, ce jeune homme vient aussi, ainsi que Paul-Georges Sansonetti, du G.R.E.C.E., où il s'occupait plus particulièrement de l'Association des Amis de la Revue *Eléments* (A.R.E.L.), le journal du mouvement. Ancien étudiant en droit à la faculté d'Assas, il a longtemps fréquenté la librairie Ogmios. Sa femme, Anne Ferlat, connue sous le nom d'Anne-Laure d'Apremont, a été proche du Front National de la jeunesse, puis de Troisième Voie.

Le couple d'Apremont est connu dans ce milieu pour leur travail de traducteurs de textes traitant de ce sujet. Ils ont traduit, entre autres, les ouvrages de Nigel Pennick, d'Edred

[1] Non signé, « La fête du solstice du 22 juin 1974 », *Eléments*, n°6, juillet août 1974, pp. 3-4.
[2] Arnaud d'Apremont, « L'odinisme, un shintoïsme occidental ? », *art. cit*., p. 46.
[3] « Présentation d'Irmin », *Ialon*, n°5, Commana, Bretagne, 1993, p. 57.
[4] Depuis 2002, le siège de l'institut et des Editions du Hêtre publiant cette revue sont localisés en Bretagne.

Thorsson, de Freya Aswynn et ont publié un certain nombre de textes sur ces thèmes[1]. Arnaud d'Apremont est, en outre, un ancien collaborateur de la revue normande *Heimdal*.

Arnaud d'Apremont, dans un entretien accordé au fanzine *Oméga* en 1995[2], définit I.R.M.I.N. comme un mouvement a-religieux qui accepte les personnes quelle que soit leur religion. Toutefois, il précise : « Mais il est évident que les sujets que nous investiguons peuvent aisément déboucher sur une pratique religieuse, et plus précisément sur une pratique religieuse traditionnelle européenne c'est-à-dire païenne[3]. » Il reconnaît aussi que l'I.R.M.I.N. a des liens avec l'*Odinic Rite* qui ne se résument pas à servir de boite postale pour ce mouvement : « […] nous avons décidé de l'aider notamment en lui offrant de partager notre boite postal et de lui ouvrir les colonnes de notre lettre d'information mensuelle. » Cependant, « La majorité des membres de l'I.R.M.I.N. ne sont pas membres de l'Odinic Rite et tous les membres de l'Odinic Rite ne sont pas membres de l'I.R.M.I.N.[4] ». L'auteur, dans le même entretien reconnaît que l'*Odinic Rite* France a une importante dimension communautaire qui est, d'ailleurs, résumé par sa devise : *Faith, Folk, Family*.

Il existe une autre structure importante fondée par un Belge, Bernard Mengal, un vieux militant de l'extrême droite : l'association Les fils des Ases, de son nom officiel l'Association des Successeurs des Ases (A.S.A.), active depuis 1992. Cette dernière publie la revue bimestrielle *Megin* (« pouvoir ») dont le sous titre est « Organe de Combat et de Réflexion des Fils des Ases » qui prend la suite de *Combat Païen*. Bernard Mengal est l'auteur d'un *Manifeste pour un paganisme politique et scientifique*[5]. Il organise et anime des conférences, des expositions et des débats sur ce sujet mais aussi sur la généalogie. En effet, Bernard Mengal est l'administrateur d'un organisme belge : le Service de Centralisation de Généalogie et de Démographie de Belgique (SCGD) et secrétaire de « Liège Généalogie ». La généalogie est perçue par cette personne comme « […] un hommage rendu aux ancêtres. »[6] Il participe aussi, dans la continuité de sa pensée, à diverses associations de défense de la famille : il est le fondateur et le vice-président de l'association « Famille Mengal » et à ce titre il représente son association familiale au sein de la Fédération des Associations des Familles. Il a, en outre fondé en 1989, avec Robert Steuckers, la revue *Combat païen* dont la thématique peut être résumée par le titre d'un article : « Du christianisme au libéralisme : le chemin de la décadence »[7].

[1] Voir la bibliographie en fin d'ouvrage.
[2] « Entretien avec Arnaud d'Apremont », *Oméga*, automne 1995, sans pagination.
[3] *Ibid.*
[4] *Ibid.*
[5] Ce manifeste est reproduit in C. Bouchet, *Les nouveaux païens*, *op. cit*., pp. 183-186.
[6] « Présentation de Bernard Mengal », *H.A.C.*, n°3, s. d. (début des années quatre-vingt-dix), p. 10.
[7] Article de D. Derbaudrenghien, publié dans le numéro 11, 1990, Bruxelles.

Bernard Mengal a aussi publié entre 1994 et 1998 la revue *Racines*, sous-titrée : « Racines, arts, culture et identité du nord de l'Europe »[1]. *Megin* propose dans ses différents numéros des lexiques de termes utilisés dans les Sagas accompagnés d'une analyse philologique et des dossiers portant sur le proto-germanique.

Les objectifs de *Megin* s'inscrivent dans la tradition du paganisme à la fois ethnique et politique. En effet, le prologue « Connais-toi toi-même », insiste sur l'importance de la connaissance des origines car « En effet, se connaître soi-même, c'est apprendre à se connaître, c'est tenter de répondre aux questions fondamentales : ''Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ?'' Se connaître, c'est aussi connaître ses origines afin de se comprendre aujourd'hui et envisager les actions à venir avec plus de lucidité. La recherche des origines, c'est comme un ressourcement, c'est une clarification de la mémoire ; c'est acquérir la mémoire historique, les sens de l'histoire ; c'est retrouver ses racines, les reconnaître et en accepter l'héritage pour forger le monde de demain. […] » Le prologue finit sur une profession de foi guerrière : « L'avenir appartient à ceux qui reprendront contact avec leur passé et qui en feront une arme psychique en vue d'une renaissance. »[2]

Selon diverses associations antiracistes belges[3], Bernard Mengal se situerait dans la mouvance néo-nazie et antisémite de la Nouvelle Droite. Il a été durant un temps proche du Front National belge de Daniel Féret. Actuellement, il participe à la revue identitaire belge *Renaissance européenne* de Willy Fréson et Georges Hupin. Il ferait l'éloge de la violence contre ses ennemis. Son association est aussi qualifiée de « secte païenne ».

Dans l'espace flamand, à Anvers, a été fondée en 1993 une association du nom de *Traditie* (Tradition), d'orientation païenne, dont le responsable est Peter Cineger, lui-même étant un militant du parti d'extrême droite *Vlaamse Volsbeweging* (Mouvement populaire flamand) ou VVB[4], et liée à la Fondation Delta, *Deltapers*, dirigée par Luc Pauwels[5]. Selon l'un de ses animateurs, Koenraad Logghe, le choix de la pratique cultuelle s'est fait par vote et a choisi l'*Asatru* « parce que cette religion est reconnue […] et parce qu'elle contient le moins de déviations pseudo-religieuses, comme c'est souvent le cas dans les groupes se réclamant du néo-paganisme[6]. » Selon Koenraad Logghe, « […] il existe [en Flandre] une longue tradition vivante de fêtes traditionnelles [c'est-à-dire païennes] : les solstices, les fêtes de mai, de la

[1] *Racines. Racines, arts, culture et identité du nord de l'Europe*, n°4, février 1997.
[2] Cité dans *Ialon* n°5, Commana, Bretagne, 1993, p. 56.
[3] Voir le site Internet de M. Abramowicz, *Résistances*, « Rapport sur l'antisémitisme 2000-2001 ». M. Abramowicz, *« Les rats noirs ». L'extrême droite en Belgique francophone*, Bruxelles, Luc Pire, 1996.
[4] Ce mouvement régionaliste a été fondé en 1953 par deux anciens collaborateurs. Il vise à défendre les intérêts de la cause flamande.
[5] GRECE, *Manifeste pour une renaissance européenne., op. cit*., p. 112.
[6] « A la recherche du Graal. Entretien avec Koenraad Logghe », *Antaïos*, n°12, hiver 1997, p. 34.

moisson, etc. font depuis de longues années partie du cycle annuel en Flandre[1]. » Cette association dispose d'une structure d'enseignement secondaire, ayant leur propre cursus d'éducation religieuse : « Nous avons obtenu du Ministre de l'Education un accord pour une dispense des cours de religion ou de morale laïque ; pendant ces heures 'libres', les enfants peuvent étudier leur propre ''religion traditionnelle'' à condition de disposer de cours adéquats. Ces cours sont prêts et traitent d'archéologie et d'histoire, de symbolique et d'art, de philosophie, de mythes, d'écologie, d'éthique, de fêtes, de relations, de généalogie et ce, pour trois niveaux (13 à 14 ans, 15 à 16 ans et 17 à 18 ans). Jusqu'à présent [en 1997] une dizaine de famille a déjà obtenu la dispense[2]. »

Section II/La religion italique

A/Présentation

La Tradition italique ou « romanologie » est selon la définition de Marco Pasi « l'étude de la tradition religieuse et spirituelle païenne de la Rome ancienne ainsi que des auteurs qui, après la chute de l'Empire romain, ont contribué à maintenir en vie des étincelles de cette tradition[3]. » Cette mouvance est hétérogène et composée de diverses personnalités, revues et groupes. Elle possède différentes facettes d'un héritage ancien. Selon Renato Del Ponte, « cette mouvance, malgré son hétérogénéité sur les plans méthodologique et idéologique, se caractérise par la volonté de réactualiser le modèle spirituel, religieux et rituel du Paganisme romain, dont nous avons proposé ailleurs une définition plus précise : ''la Voie romaine vers les Dieux''. En simplifiant le problème à l'extrême, nous pouvons affirmer qu'il existe deux grandes tendances : premièrement, le paganisme romain qui se réfère à la Rome impériale et qui voit dans le Saint Empire Romain Germanique la continuation de celle-ci et qui reste influencé par Julius Evola et deuxièmement, le courant orphyco-pythagoricien, plus méditerranéen (il refuse les influences germaniques), incarné par Arturo Reghini. Le courant traditionaliste considère cette religion romaine comme une alternative permettant à l'Etat italien de se soustraire aux ingérences, aux abus politiques et moraux de l'Eglise catholique[4]. »

[1] *Ibid*., p. 34.
[2] *Ibid*., p. 34.
[3] M. Pasi, compte-rendu de *Politica Romana* n°4, *Politica Hermetica* n°12, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1998, p. 286.
[4] R. Del Ponte, « Les courants de la Tradition païenne romaine en Italie », *Antaïos*, n°10, été 1996, p. 166. Texte remanié d'une conférence prononcée à Paris en 1996 au colloque sur le Paganisme contemporain organisé par la

Les partisans de la religion romaine font très souvent preuve d'un antichristianisme virulent lié à l'histoire particulière de l'Italie : jusqu'au *Risorgimento* et à l'unification de 1870, l'Eglise a possédé une part non négligeable du territoire italien, les Etats Pontificaux. Durant les premières décennies du XXe siècle, vers 1900-1920, certaines figures les plus importantes de cette mouvance, tel Arturo Reghini, s'inspirent largement des tendances anticléricales et maçonniques du *Risorgimento*. D'autres, par contre s'en éloignent pour suivre des voies originales. Cette diversification s'est conservée jusqu'à nos jours. La référence au *Risorgimento* n'est pas fortuite car, selon les représentants actuels de ce courant, l'unité italienne est la condition préalable pour la restauration de ce paganisme.

Le traditionalisme romain est fondé sur la notion de la *Pax Deorum*. Ce concept est essentiel pour comprendre cette forme de néo-paganisme car il s'agit « […] du ''pacte'' ou du ''contrat'' établi aux origines entre les Dieux primordiaux (et tout particulièrement Jupiter Optimus Maximus, le Père du Ciel, ainsi que Janus, Mars et Vesta) et le peuple de Rome. Cette Pax , voulue par l'Augure-Roi Romulus et développée par Numa Pompilius, a fondé l'union indissoluble de la religion et de l'Etat romain, depuis le temps des Rois jusqu'à la chute de l'Empire[1]. » Du fait de la nature particulière de ce néo-paganisme, les pratiques cultuelles sont obligatoirement privées : une reconnaissance publique impliquerait la restauration de l'Etat romain. Selon Renato Del Ponte, « ceci explique qu'une série de représentants ont tenté, tout au long [du XX] siècle, d'exercer une influence sur les hautes autorités de l'Etat italien, mais avec des résultats insuffisants[2]. »

Certains promoteurs de la religion romaine affirment que l'esprit de la romanité, le *Genius*[3], s'est manifesté dans l'histoire italienne après la chute de l'Empire. Il se serait donc manifesté à travers les penseurs de la Renaissance, à travers certains poètes et intellectuels du XIXe siècle, tel Giosue Carducci (1835-1907) mais aussi à travers Humbert Ier de Savoie (1844-1900), roi d'Italie de 1878 à 1900, voire à travers Benito Mussolini. En effet, le fascisme reçut un accueil favorable de la part de tout un courant mêlant tradition gibeline, franc-maçonnerie, occultisme et paganisme italique. Cette école se caractérisait par un nationalisme et un anti-christianisme virulents. Arturo Reghini soutint ainsi l'expédition de Gabriele D'Annunzio (1863-1938) à Fiume en septembre 1919. Elle fut attirée par le fascisme croyant que Mussolini restaurerait la grandeur de l'Italie, certains d'entre eux firent partie des

revue *L'Originel*.

[1] *Ibid*., p. 166.

[2] *Ibid.*, p. 167.

[3] Le *Genius* était, dans la Rome antique, une entité de nature divine qui présidait à la sauvegarde d'un individu, l'empereur, d'une communauté, le sénat ou le peuple romain, ou d'un lieu, comme Rome.

premiers fascistes tel Eduardo Frosini (1879- ?), mais furent déçus par les Accords de Latran signés en février 1929

Parmi les précurseurs récents reconnus par cette mouvance, nous devons parler de Giustinano Lebano un avocat né à Naples en 1832 et mort en 1909. Il est une figure importante de la tradition « italico-pythagoricienne ». Il fut un Grand Maître de la maçonnerie de rite égyptien et un membre de diverses sociétés secrètes. Son implication dans des conspirations nationalistes et contre le Vatican l'obligèrent à s'enfuir de Naples pour se réfugier à Turin. Après le *Risorgimento*, il revint à Naples exercer sa profession, et ce, pour se consacrer ensuite à l'étude des religions à mystère de la Rome antique. Il fut aussi le maître de l'occultiste Giuliano Kremmerz (pseudonyme de Ciro Formisano 1869-1930). Cependant, Renato Del Ponte cite comme autres précurseurs Vincenzo Cuoco (1770-1823) et Ugo Foscolo (1778-1827), personnes ayant vécu entre la seconde moitié du XVIIIe siècle et la première moitié du XIXe siècle. Leur courant de pensée imprégné d'idéalisme était fondé sur le « Refus tant du cosmopolitisme des Lumières que des idées réactionnaires de la Sainte Alliance, revendication d'une tradition spirituelle et civique autochtone remontant à l'Italie pré-romaine et se prolongeant jusqu'à la Renaissance [qui] caractérisent ce courant qui réapparaît tout au long du Risorgimento […][1] ».

Toutefois, selon les représentants de cette mouvance, la « Voie romaine vers les Dieux », pour reprendre l'expression de Renato Del Ponte, aurait perduré dans certaines familles nobles du Latium et de Rome : les Caetani et les Colonna. Selon d'autres sources invérifiables, ces cultes auraient été préservés dans la famille du baron Julius Evola. Il se pourrait que le socialiste Leone Caetani (1869-1935), prince de Teano et duc de Sermoneta, ait été un collaborateur des revues *Ur* et *Krur*, signant des articles du pseudonyme « Ekatlos », et développant un discours néo-païen et martial même s'il fut un député socialiste modéré qui se présenta comme un laïc anticlérical et démocrate[2]. Il participa aussi à la revue de l'occultiste Giuliano Kremmerz, *Commentarium*, sous le pseudonyme de N.R. Ottaviano. Il semblerait qu'il fut aussi membre de loge maçonnique égyptienne.

B/Portraits de partisans de la religion impériale

1/Arturo Reghini

[1] R. Del Ponte, « Les courants de la Tradition païenne romaine en Italie », *art. cit.*, p. 167.
[2] M. Introvigne, *La magie*, *op. cit.*, pp. 280-283.

Arturo Reghini est né en 1878 à Florence et mort à 1946 à Budrio. Il est une figure importante de la Voie Romaine. En 1903, il fonda la *Biblioteca Teosofica* qui était située Piazza Donatello. Arturo Reghini était un mathématicien et un occultiste protégé par une riche américaine, Miss Scott, membre de la Société Théosophique. Il fut aussi le fondateur de la section italienne de cette Société Théosophique et était affilié à la franc-maçonnerie[1] dans laquelle il aurait développé son anticléricalisme. A ce sujet, il n'est pas inutile de préciser qu'il créa son propre rite maçonnique ; le rite philosophique italien. Antichrétien, Arturo Reghini a parfois signé des articles sous le pseudonyme « le vicaire de Satan ». En effet, « Inconsciemment et à sa manière, Reghini puisait à cette source et en faisait le jeu, exaltant les anciennes ''vertus italiques'' et la doctrine gibeline de l'Empire, et adressant d'âpres critiques au christianisme, accusé d'être une ''croyance asiatique'' dont le fondateur Jésus, n'était qu' ''un mégalomane hypocondriaque et sentimental, dont la vision du monde créé par Dieu menait à la compassion et aux pleurs.''[2] » Donc, selon Arturo Reghini, pour en finir définitivement avec « ''l'exotique croix chrétienne'' il fallait ''rétablir une religion, au sens étymologique et païen du terme, entre l'humain et le divin. Mais ce lien, ce rapport, doit être effectif, magique, religieux et ne peut être établi par une religion qui n'est plus qu'une croyance et un résidu sentimental.''[3] »

Durant toute sa vie il fonda et dirigea des revues occultistes : *Atanor* en 1924, *Ignis* en 1925 et *Ur* en 1927-1928. C'est avec cet auteur « que la Voie romaine tend à devenir plus explicite, même s'il appartient au courant ''orphyco-pythagoricien'', marginal par rapport à la Tradition romaine proprement dite. Ce fut précisément autour des revues de Reghini, *Atanor* (1924), puis *Ignis* (1925), et enfin, après les ordonnances de Bodrero et les lois sur les sociétés secrètes, *Ur* (1927-1928) officiellement dirigée par Julius Evola, que se rassembleront tous ceux qui cherchaient à donner au régime [fasciste] un caractère néo-païen et romain[4]. »

Comme beaucoup de partisans de la religion romaine, Arturo Reghini était nationaliste et défendit, dans un premier temps, l'Etat fasciste pour son anti-catholicisme –qui disparut

[1] G. Papini, « La Bibliothèque Théosophique », in Arturo Reghini, *Le Faisceau des Licteurs et son symbolisme duodécimal* suivi de *L'universalité romaine et celle du catholicisme* et de *La tragédie du Temple* [1914-1934], trad. H.J. Maxwell et Gérard Boulanger, Milan, Archè, 1987.
[2] A. Reghini, 'Imperialismo pagano', in *Atanor*, n°3, mars 1924, pp. 74-75 et 'Ai lettori', présentation de la revue *Ignis*, n°1, janvier 1929, cité in G.M., « Guénon, De Giorgio et la 'réorientation' de Julius Evola », pp. 30-31, introduction à G. De Giorgio, *L'instant et l'éternité*, trad. Philippe Baillet et Gérard Boulanger, Milan, Archè, 1988.
[3] *Ibid*., p. 31.
[4] R. Del Ponte, « Les courants de la Tradition païenne romaine en Italie », *art. cit*., p. 168.

après les accords de Latran en 1929, comme le montre son article, « L'universalité romaine et celle du catholicisme », publié par la revue *Vita Italia*[1].

2/Guido De Giorgio

Dans cette mouvance, il existe un auteur méconnu et pourtant très intéressant, le philosophe et orientaliste Guido De Giorgio (1890-1957), qui a tenté une difficile synthèse entre la Voie romaine et le christianisme. Cette idée peut être perçue comme iconoclaste par les tenants du traditionalisme romain radical : le catholicisme perpétue Rome, via la notion « métaphysique » de la Ville. Cette thèse est développée entre autre, dans l'un des rares textes publiés de ce penseur, *L'instant et l'éternité*[2]. Nous touchons ici le point fondamental de la pensée de cet auteur : la thèse de la continuité entre la tradition romaine et le catholicisme, à travers la médiation de la fonction sacrée de Rome[3].

Guido de Giorgio rencontra Julius Evola et Arturo Reghini lors de son retour en Italie car entre 1911 et 1915, il enseigna en Tunisie et lia des liens avec des représentants de l'ésotérisme musulman. Il collabora à *Ur* en 1928 et la revue d'Evola, *La Torre* en 1930. Guido de Giorgio développa une métaphysique conservatrice traditionaliste du monde (« anti-moderne ») et eut des sympathies pour le régime mussolinien, sympathie qui relève d'une idéalisation. Selon un dénommé G.M., Guido De Giorgio serait à l'origine de la « réorientation » de Julius Evola et aurait exercé une influence déterminante sur celui-ci[4]. Il fut aussi très lié avec René Guénon dans les années vingt, le rencontrant, chez lui, à Blois, fait assez rare pour être souligné, René Guénon ne recevant très peu chez lui.

Selon l'universitaire italien Piero Di Vona, Guido De Giorgio fit preuve d'une forme de « fascisme sacré », différent du fascisme politique profane, fondé sur le refus de la modernité : « La ''fascification'' du monde est conçue par De Giorgio comme le retour à l'esprit et à la norme traditionnels. C'est l'abolition de la séparation, et le rétablissement de l'équilibre hiérarchique, entre la contemplation et l'action, l'intellect et la raison, l'esprit et le sentiment, la prééminence absolue de la contemplation et de la connaissance étant sous-entendue […] Il faut se rappeler que sur le plan politique, les deux déviations fondamentales sont, pour lui, le despotisme et le démocratisme, tous deux contre-nature et aveugles, et qu'il

[1] A. Reghini, « L'universalité romaine et celle du catholicisme », *Vita Italia*, août septembre 1924, in *Le Faisceau des Licteurs et son symbolisme duodécimal*, *op. cit*., pp. 41-80.
[2] G. De Giorgio, *L'instant et l'éternité*, *op. cit*.
[3] *Ibid*., Note liminaire de l'éditeur, pp. 9-21.
[4] *Ibid*., G.M., « Guénon, De Giorgio et la ''réorientation'' de Julius Evola », p. 24.

voit dans le despotisme l'arbitraire d'un seul. Il faudra aussi réfléchir sur tout cela avant de prononcer des jugements injustes et avant de tirer des conclusions hâtives. En réalité, les propensions et les faiblesses personnelles comptent peu et ne signifient pas grand-chose ici. Une sérieuse analyse comparée des idée ne différencie pas seulement en profondeur le fascisme sacré de De Giorgio du fascisme profane du régime fasciste, mais, en raison d'un contraste trop évident, elle dévoile la nature parodique et impur de ce dernier[1]. »

C/Le cas de Julius Evola

Evola a consacré divers études et articles à la tradition romaine. Ces textes sont compilés dans *Symboles et ''mythes'' de la Tradition Occidentale*[2]. La plupart datent des années 1930-40 et ont été retravaillés, ultérieurement, par l'auteur. Une partie de ces textes avaient déjà été l'objet d'une réédition, en 1977, sous le titre : *La Tradizione di Roma*.

1/L'homme

Aristocrate italien né à Rome en 1898 et mort en 1974, Evola est un penseur complexe dont les ouvrages traitent de l'ésotérisme comme de la politique en passant par l'histoire des religions. C'est un personnage définitivement inclassable. Il devait devenir l'homologue italien de René Guénon (son homologue, mais non son alter ego, tant les différences de sensibilité entre les deux hommes resteront toujours grandes) et l'un de ses correspondants. Evola appartient à une famille catholique de la petite noblesse : il porte le titre de baron. Sa pensée est construite en réaction à son milieu d'origine : l'aristocratie catholique, la tradition chrétienne et le « monde moderne ». Il a été aussi un grand sportif et un alpiniste reconnu.

Avant le premier conflit mondial, Evola côtoie les futuristes italiens. Comme eux, il souhaite la guerre et y participe comme officier d'artillerie, en qualité d'engagé volontaire. Si la guerre lui semble nécessaire, c'est seulement en tant que fait révolutionnaire. Dès la fin du conflit, ses sympathies vont aux empires centraux. Il commence à élaborer sa pensée fondée sur la nostalgie d'un réveil de force spirituellement aristocratique dirigée contre l'hégémonie bourgeoise et les valeurs matérialistes et utilitaristes. Des valeurs qu'Evola déteste depuis

[1] P. Di Vona, *Evola e Guénon. Tradizione e Civiltà*, Naple, Società editrice Napolitena, 1985, p. 193, cité dans la note liminaire de l'éditeur, in G. De Giorgio, *L'instant et l'éternité*, *op. cit*., p. 17.
[2] J. Evola, *Symboles et ''mythes'' de la tradition occidentale* [1929-1942], trad. H.J. Maxwell, Milan, Archè, 1980.

toujours et qu'il continuera à condamner jusqu'à sa mort. Evola a été profondément influencé par la critique de la modernité élaborée par Nietzsche. En ce sens, il s'inscrit dans le courant de pensée de la « Révolution Conservatrice » allemande et du *Kulturpessimismus* (la culture du pessimisme) inhérent à une partie de ce courant de pensée.

La guerre est une déception, faute de participation à des opérations d'envergure et de n'avoir connu des expériences comme celles de Jünger qu'il admire. Toutefois, elle est l'occasion d'une fracture. Evola, une fois la paix revenue, connaît une crise intérieure provoquée par le matérialisme des activités humaines. Cette perception de l'absurdité de toute chose est en partie liée à la déception ressentie devant le comportement de personnes qu'il admirait. Il retrouve le goût à la vie grâce à la découverte de textes hindouistes et bouddhiques. Un texte naîtra de cette expérience initiatique : *La Doctrine de l'Eveil. Essai sur l'ascèse bouddhiste*[1].

Du bouddhisme il tire une force qu'il mettra au service de l'art : le dadaïsme. Il est, en effet, attiré par son radicalisme et sa volonté d'obtenir une libération absolue par le bouleversement de toutes les catégories logiques, éthiques et esthétiques. Il se consacre alors beaucoup à la peinture et écrit des poèmes. Mais, l'intérêt d'Evola pour l'art s'épuise rapidement.

A partir de 1920-25, il se rapproche des milieux ésotériques et francs-maçons. Il rencontre aussi des membres de l'O.T.O. Il s'allie également à des maçons favorables au fascisme par anticléricalisme (le premier fascisme était, en effet, profondément anticlérical). Il crée en 1927 le groupe UR, avec ces maçons, qui veut donner des bases spirituelles non chrétiennes au fascisme et qui s'oppose à tout rapprochement entre Mussolini et le Vatican. Après le départ des francs-maçons, le groupe modifiera son nom en KRUR. Il publie en 1928 *Impérialisme païen*, jetant les bases d'un mouvement plus fasciste que le fascisme (« le sur-fascisme »). Par la suite, Evola s'opposera à la réédition de cet ouvrage[2]. Ce texte et les revues *Ur* et *Krur* sont alors mis à l'index.

La parution en 1934 de son livre *Contre le monde moderne* lui ouvre les portes de l'Allemagne nazie. Cependant, il était connu en Allemagne dès le début des années trente par ses conférences au *Herrenklub* (Club des messieurs), un club proche des théoriciens allemands de la Révolution Conservatrice. Il accomplit ainsi, à partir de 1938, la tournée des châteaux de l'Ordre de la S.S..

[1] J. Evola, *La doctrine de l'éveil*, *op. cit.*
[2] Il sera réédité par Pardès : J. Evola, *Impérialisme païen* avec un *Appendice polémique sur les attaques du parti guelfe* [1928], trad. Philippe Baillet, Puiseaux, Pardès, 1993.

Evola ne se fait pourtant guère d'illusions sur la valeur du paganisme nazi ou fasciste qu'il trouve trop « modéré ». Il les analyse au mieux comme un moyen de retarder la décomposition de l'Occident. Ses modèles sont davantage les anciens ordres de chevalerie teutoniques dont il voit les incarnations modernes dans la légion de l'Archange Michel, du roumain Corneliu Codreanu, dans la Phalange de José Antonio Primo de Rivera (1903-1936) ou dans les S.S., garde d'élite du nazisme. Evola est surtout proche de Codreanu et de sa Garde de fer, lui vouant une admiration sans faille.

Rappelons que, si son journal, *La Torre*, fut interdit par Mussolini, c'est en raison de l'opposition d'Evola à toute politique démographique, véritable soumission à la « masse ». Evola reproche finalement au fascisme italien ses compromis avec la démocratie. Il participe, durant la guerre à l'*Ahnenerbe*, le « centre de recherche » de la S.S. qui supervise les fouilles archéologiques, les missions ethnologiques, les recherches ésotériques et en histoire de religions, mais aussi les sinistres expériences du docteur Mengele.

En 1944, un bombardement de Vienne le blesse et le paralyse des membres inférieurs le forçant à se diriger vers la contemplation. Julius Evola réarme moralement, dès la fin de la guerre, l'extrême droite italienne, puis la Nouvelle Droite Européenne. Il est même arrêté en 1951 pour avoir impulsé une organisation clandestine, « les faisceaux d'action révolutionnaire ». Il publie après guerre deux ouvrages politiques importants *Les Hommes au milieu des ruines* en 1953, et *Chevaucher le tigre* en 1961, qui déclencheront un terrorisme d'extrême droite. Il côtoie à cette époque les fondateurs des futurs *Movimento Sociale Italiano* (M.S.I. néofasciste) et *Movimento Politico Ordine Nuevo* (impliqué par la suite dans des attentats). Il fréquente aussi le prince Junio Valerio Borghese (1906-1974), un fasciste historique qui tentera de faire en décembre 1970 un coup d'état. En 1957 il traduit le *Déclin de l'Occident* de Spengler. Par la suite il se consacre de plus en plus à la contemplation délaissant l'action. Cependant, jusqu'à sa mort il affine et radicalise son discours. Il meurt en juin 1974. Ses cendres sont déposées dans une crevasse du Mont Rose. La personnalité et l'œuvre d'Evola ont eu une influence polymorphe et importante sur les droites radicales et notamment sur le néo-fascisme et les Nouvelles Droites, en Italie mais aussi en France et en Allemagne.

2/La pensée d'Evola : une métaphysique de la décadence

Sa métaphysique n'est pas « la sienne », elle n'exprime nullement selon lui sa subjectivité singulière et l'évolution de celle-ci, « elle se confond avec « la » métaphysique, comme mode de réalisation (de soi), auto-réalisation à la fois contemplative (connaissance des

principes) et active (voie héroïque). La métaphysique que Julius Evola ne prétend qu'exposer, et qu'il définit volontiers comme un « réalisme transcendant » (réalisme des idées et/ou des principes supérieurs, de type platonicien), comprend (ou enveloppe) une philosophie involutionniste de l'histoire fondée sur l'axiome double que l'histoire est processus de déclin. Cette métaphysique et cette philosophie de l'histoire peuvent s'identifier à la pensée de la Tradition […][1] ». Le point de vue traditionnel, dans l'ordre du politique, implique une conception définie de la restauration : la pensée politique d'Evola est bien une métaphysique de la politique, une métapolitique.

La pensée métapolitique évolienne est plutôt une pensée de la décadence que pensée de la restauration. Si sa critique radicale du monde moderne, définitivement conçue après sa lecture des premiers livres de René Guénon (mais surtout de *La Crise du monde moderne*, 1927), peut paraître aussi cohérente que convaincante, ses propositions « politiques » peuvent sembler empreintes d'utopisme nostalgique, et relever d'un bricolage mythologico-politique entièrement dépourvu de bases dans le champ politique réel.

Elle apparaît donc comme une métaphysique du déclin et de la restauration du primordial. Après Guénon, Evola doit être abordé comme l'un des grands représentants du traditionalisme intégral, c'est-à-dire de la voie qu'Antoine Faivre appelle « puriste » ou « sévère », posant l'existence d'une Tradition « primordiale » d'origine non/ou supra-humaine, « dépôt de sagesse et de gnose », et « dépôt immuable » qu'il s'agit de retrouver dans ses traces et vestiges, partout où ils continuent d'exister[2]. Chez Evola, la radicalité anti-moderne se manifeste aussi bien par une intransigeance métapolitique, expliquant la double exigence d'un engagement dans le champ politique (c'est-à-dire sur la scène de la modernité : fascisme, national-socialisme) et d'un désengagement par hauteur intempestive (juger et orienter par référence aux principes de la Tradition) : il s'agit du concept de l'homme différencié qui est à la fois dans le monde et hors du monde. Il a donc une position révolutionnaire-conservatrice - mieux : traditionaliste-révolutionnaire.

Le thème de la décadence est courant à travers toutes les périodes. Or, *Révolte contre le monde moderne* (1934) est à la fois le premier grand livre de la maturité philosophique d'Evola, et, de l'avis de la plupart des commentateurs, son ouvrage le plus important. On ne saurait donc s'étonner de la place centrale accordée à un tel ouvrage où, pour la première fois, Evola expose sa « métaphysique de l'histoire » et sa philosophie hypercritique du monde moderne comme aboutissement d'un long déclin. L'idée de décadence est un présupposé

[1] P.-A. Taguieff, « Julius Evola, penseur de la décadence », *Politica Hermetica* n°1, Lausanne, L'Âge d'Homme 1987, p. 11.
[2] A. Faivre, *Accès de l'ésotérisme occidental*, *op. cit*., p. 34.

idéologique de la pensée d'Evola. En effet il a la certitude que la modernité, dans son essence, signifie décadence. Il subit de ses deux sources principales Nietzsche et Guénon, les deux maîtres modernes de la pensée anti-moderne radicale - description nietzschéenne du nihilisme passif, narration guénonienne de l'avènement de l'âge sombre. L'analyse évolienne de la décadence est une pensée anti-moderne dans la modernité dont le rejet de l'idée progressiste est le premier geste fondateur. Ce type d'intellectuel moderne/anti-moderne, à propension encyclopédique, est incarné par Nietzsche, mais aussi bien par Jünger, par Spengler ou Léon Tolstoï (1828-1910). On relèvera au passage le croisement des deux influences majeures : celle de Nietzsche et celle de Guénon, influences dont l'hétérogénéité permet de comprendre certaines difficultés internes et certaines variations de la pensée d'Evola. L'attitude fondamentale du penseur de la Tradition est celle d'un mépris inconditionnel pour le monde occidental moderne. Cet anti-occidentalisme absolu rapproche Evola, à travers la récupération des thèses guénoniennes, des doctrinaires du « pessimisme culturel » de la Révolution Conservatrice allemande.

Ce processus involutif fait l'objet, chez Evola, d'un savoir doctrinal. On sait qu'Hésiode décrit quatre âges portant successivement la marque de l'or, de l'argent, du bronze, du fer. Dans la tradition hindoue, une doctrine similaire, reprise dans son œuvre, s'exprime sous la forme des quatre cycles respectivement nommés : *satyâ-yuga* (l'âge de l'être), *tretâ-yuga* (l'âge de la mère), *vâpara-yuga* (l'âge de l'héroïsme) et *kali-yuga* (l'âge sombre, l'âge obscur). Evola apparaît ici directement tributaire de Guénon, dont *La Crise du monde moderne*, en 1927, avait réintroduit la doctrine des quatre âges.

La découverte par l'Occident déclinant des civilisations et de la relative incommunicabilité entre celles-ci a engendré l'idée de la relativité de la civilisation moderne. Mais ce relativisme ou ce pluralisme des civilisations, s'il constitue une réaction salutaire contre la superstition historico-progressiste est insuffisant. Il faut non seulement reconnaître que la civilisation moderne est, comme toute civilisation, relative et mortelle, mais encore juger que sa disparition totale n'a qu'une « valeur de pure contingence ». Il faut, au-delà du pluralisme civilisationnel, par delà Spengler, reconnaître un dualisme de civilisation. « D'un côté il s'agit de la civilisation moderne, et de l'autre de l'ensemble de toutes les civilisations qui l'ont précédée (pour l'Occident, disons jusqu'à la fin du Moyen Age). Ici la rupture est complète. Par-delà la variété multiple de ses formes, la civilisation pré-moderne, qu'on peut appeler traditionnelle [Evola reconnaît ici sa dette vis-à-vis de Guénon], représente quelque chose de morphologiquement différent. Il s'agit de deux mondes dont l'un s'est différencié au point de n'avoir presque plus aucun contact avec le précédent. Par-là même une

compréhension réelle de la tradition reste barrée pour la grande majorité des modernes ». Evola déshistoricise l'opposition du « traditionnel » et du « moderne » -celui-ci étant identifié à l'« historique » : « le fait que des civilisations de type traditionnel se situent dans le passé, par rapport à l'époque actuelle, devient accidentel[1] ».

Le racisme nordique trouve chez Evola une variante culturaliste et traditionaliste, pour autant que la race soit, dans son sens supérieur identifiée à un type spirituel, lui-même lié à un type mental ou culturel, le terme « race » renvoyant chez Julius Evola à la « qualité » dans le sens d'une personne « racée ». La doctrine de la race n'a chez Evola qu'un sens instrumental, en ce qu'elle doit conduire à autre chose qu'elle-même, ne pouvant en aucune manière avoir valeur de fondement. Le statut subalterne du déterminisme racial d'ordre zoologique, partant de l'insuffisance fondamentale d'une défense de la race comprise en un sens naturaliste, étaient fortement affirmés par Evola. Le racisme biologique n'est donc, dans la perspective "traditionnelle" représentée par Evola, que la dernière version du naturalisme et de l'immanentisme modernes, rejeton le plus souvent non-conscient du particularisme nationaliste hérité de l'imprévisible rencontre entre la mystique jacobine et la dogmatique scientiste de la fin du XIXe siècle. Il incarne à ce titre la synthèse-repoussoir par excellence : celle du naturalisme classificatoire et métrologique. Le racisme zoologique est un aspect particulièrement grossier du règne de la quantité. Telle est la perspective "traditionnelle" sur la question de la race[2]. C'est dans cette optique, qu'il s'est intéressé au néo-paganisme germanique de type *völkisch* qu'il considère comme une caricature, une « involution »[3].

Selon Evola, et à la suite de René Guénon, le foyer originel depuis lequel a rayonné la Tradition primordiale se serait situé à proximité du pôle Nord (au sens géographique et symbolique)[4]. L'abandon de ces terres aurait entraîné une émigration dans la zone atlantique du Nord vers le Sud puis de l'Occident vers l'Orient. Ce peuple primordial serait les Hyperboréens ou les Atlantes les deux termes étant dans esprit synonymes. L'esprit primordial aurait été alors vaincu par l'esprit méridional « dépersonnalisante, socialitaire et fataliste »[5]. La « Lumière du Nord » est une spiritualité solaire, virile, royale et patriarcale en opposition à une lumière du Sud lunaire, féminine et matriarcale (catégorie dont fait partie le christianisme

[1] P.-A. Taguieff, « Julius Evola, penseur de la décadence », *art. cit*., p. 29.
[2] *Cf.* J.-P. Lippi, *Julius Evola, métaphysicien et penseur politique*, Lausanne, L'Âge d'Homme, Dossier H, 1998, pp. 116-144. G. Monastra, « Julius Evola, des théories de la race à la recherche d'une anthropologie aristocratique », *Nouvelle Ecole*, n°47, 1995, pp. 43-57. J. Evola, *Eléments pour une éducation raciale*, Puiseaux, Pardès, 1984 Voir surtout J. Evola, *Le mythe du sang*, *op. cit.*
[3] G. Monastra, « Julius Evola, des théories de la race […] », *art. cit*., pp. 54-55.
[4] R. Guénon, *Formes traditionnelles et cycles cosmiques*, Paris, Gallimard, 1997. Selon René Guénon, la Tradition Primordiale serait d'origine hyperboréenne et donc polaire. Julius Evola a repris et développé cette théorie notamment dans *Révolte contre le monde moderne*, *op. cit*., p. 239.
[5] J.-P. Lippi, *Julius Evola, métaphysicien et penseur politique*, *op. cit*., pp. 69-71.

dévirilisant). La lumière du Nord est une spiritualité guerrière. Ces concepts sont ambiguës. Correspondent-ils à une vision ethnique ou à une vision spirituelle du monde ? cependant ce concept correspond à la pensée des mouvements *völkisch* et des aryosophes. Il est probable qu'Evola a été influencé par ce dernier courant qui existe depuis le XVIIIe siècle.

3/Les liens d'Evola avec le fascisme et le nazisme

Selon Philippe Baillet, l'un des meilleurs connaisseurs de l'œuvre de Julius Evola, il s'agit souvent d'une assimilation faite par une littérature antifasciste et par des groupuscules néo-nazis, mais aussi par ceux qui ont été influencés par le *Matin des Magiciens*, du duo Pauwels et Bergier, comme, par exemple, Elisabeth Antebi et par Werner Gerson (pseudonyme de l'occultiste Pierre Mariel (1900-1981)). Donc selon Philippe Baillet : Evola n'a jamais été fasciste, mais il a eu le soutien de quelques-unes des personnalités les « plus dures » du régime mussolinien ; il est resté un marginal du fascisme, une sorte de compagnon de route, car il ne lui a ménagé ni son soutien, ni sa fidélité ; Evola n'a jamais été national-socialiste ; pourtant, il a collaboré à des publications nationales-socialistes tout à fait officielles et a entretenu des contacts avec une certaine sphère dirigeante de la S.S. Ce point de vue est soutenu par H.T. Hansen dans un petit livre fort documenté, *Julius Evola et la « révolution conservatrice » allemande*[1].

Cela a été un soutien parfois très critique, car il est hostile à toutes formes de démocraties ou de régimes de « masses ». Cette attitude a été motivée par la volonté de créer un nouveau guerrier pour sauver l'Occident, une nouvelle aristocratie dans tous les sens du terme, une nouvelle élite de guerrier et de surhomme. Il participe pourtant, dès 1928, à des revues fascistes ou proches du fascisme. Il critique le livre de Rosenberg *Le mythe du XXe siècle* et le « paganisme » nazi, perçu comme une construction erronée qui a dénaturé la mystique et la Tradition nordique. Ce mépris est d'ailleurs réciproque car il est considéré par les S.S. comme un aristocrate[2]. Cependant, il est apprécié par Karl-Maria Weisthor (Willigut) qui l'invite à faire des conférences dans les châteaux de l'ordre.

Durant les années 1940-1944, il fait des conférences pour les autorités fascistes et pour les nazis. Pourtant, il y a une hostilité croissante de la part des caciques fascistes et des nazis, voire une incompréhension, car Julius Evola refuse de plus en plus le monde moderne pour

[1] H.T. Hansen, *Julius Evola et la « révolution conservatrice » allemande*, *op. cit*., pp. 61-64.
[2] *Ibid.,* pp. 63-64. Voir aussi la note n°102, p. 75.

devenir un philosophe de la décadence. En effet, il perçoit la culture nazie comme une manifestation de l'esprit petit-bourgeois conservateur honni.

Cependant, Julius Evola reste un militant d'extrême droite antisémite comme l'écrit Philippe Baillet : « Paradoxe, l'itinéraire conduisant du dadaïsme aux marge de la S.S., en passant par les nombreux contacts au sein de la ''révolution conservatrice'' allemande ? Paradoxe, le projet de revue italo-allemande, en pleine guerre, qui aurait dû être co-dirigée par Evola ? Paradoxe, les recherches raciologiques entamées de concert avec Ludwig Ferdinand Clauss ? Paradoxe encore, l'introduction donnée à l'édition Prezioni de 1938 des *Protocoles des Sages de Sion* ? Paradoxe toujours, le fait de soutenir que quand même les *Protocoles* seraient un faux sur le plan matériel, leur ''véracité'', elle, quant aux coulisses de l'histoire, ne ferait aucun doute ? Simple paradoxe, la longue collaboration à la revue *La vita italiana* de Prezioni, sorte de Henry Coston italien, mais en plus doctrinaire, donc plus fanatique ?[…][1] »

Pourtant, Julius Evola ne se fait pas beaucoup d'illusions sur une restauration traditionnelle fondée sur le fascisme et/ou le nazisme. Il utilise ces régimes pour faire connaître ses idées. Il les soutient, car le fascisme et le nazisme sont les derniers remparts à la décadence inexorable, irrémédiable de l'occident. Toutefois, pour Evola, les fascistes sont fondamentalement contre-révolutionnaires, antidémocratiques, mais faisant appel aux masses[2]. Ce tableau catastrophiste de l'Occident, Evola ne cessera plus de le préciser, de le compléter, de le radicaliser même dans les deux dernières décennies de sa vie.

[1] P. Baillet, « ''Lâcher prise'' et maîtrise sur le chemin du cinabre. », *art. cit*., p. 227.
[2] P. Baillet : « Les rapports de Julius Evola avec le fascisme et le national-socialisme », *Politica Hermetica*, n°1, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1987, p. 49-64.

4/Critique de la pensée évolienne

La revue traditionaliste *Politica Romana* qui exalte Giuseppe Garibaldi (1807-1882) et le *Risorgimento*, la Révolution française et les Lumières n'hésite pas à critiquer le régime mussolinien et les idées d'Evola. La critique est faite surtout par Piero Fenili[1], qui reprend un discours déjà commencé dans *Ignis* avec toute une série d'articles sur les « erreurs » du traditionaliste italien. L'« erreur » principale, selon Fenili, a été de créer, avec son exaltation du Moyen Age et du Saint Empire Romain Germanique[2], un mythe qui a pu être exploité par la suite par un certain courant d'intégrisme catholique, développé au sein de la droite italienne.

En outre, *Politica Romana* affirme la continuité d'une forte identité culturelle et ethnique italienne pendant des siècles, à partir de l'époque romaine, passant par la Renaissance et l'humanisme, jusqu'à nos jours comme le montre l'article de Marco Baistrocchi, « Terra Italia[3] », qui tend à prouver que l'idée d'« Italie », comme unité territoriale et sacrale était déjà développée à l'époque de la République romaine. Découlant de ce constat, toujours selon cet auteur, l'Empire romain, dans une certaine mesure, et le Moyen Age doivent donc être vus comme des périodes de décadence de la « romanité ». Le Moyen Age est l'époque, en effet, où l'unité culturelle, territoriale et politique de l'Italie se dissout dans un idéal universaliste prôné par une Eglise catholique hégémonique. Par conséquent, la Renaissance est perçue par Baistrocchi comme une période positive car elle redécouvre les auteurs classiques et donc la « romanité ». En outre, c'est justement à cette époque que l'idée de l'Italie réapparaît grâce à des écrivains comme Dante ou Machiavel, processus qui prend son essor durant l'époque moderne, avec le *Risorgimento*.

Baistrocchi et Fenili, contrairement à Julius Evola, voient donc dans le Risorgimento et ses influences maçonniques et carbonaris, l'incarnation politique de cette idée de « romanité ». En outre, le *Risorgimento* voit la remise en cause du monopole catholique sur l'Italie par la redécouverte, avec le romantisme, de la spiritualité des Anciens. Le couple nation italienne/religion romaine forme le fondement de ce que nous pouvons appeler la religion romaine. Le traditionalisme est tout sauf unis : Evola est critiqué par Fenili, tout comme Renato Del Ponte, ce dernier étant considéré comme trop proche d'Evola.[4]

[1] P. Fenili, « Julius Evola e la cultura della destra cattolica e neopagana », 1ère partie, *Politica Romana*, n°2, Rome, 1995, pp. 41-68 et seconde partie de l'article dans *Politica Romana*, n°3, Rome, 1996, pp. 15-73.
[2] Thèse développée surtout dans Julius Evola, *Le mystère du Graal et l'idée impériale gibeline*, Paris, Editions Traditionnelles, 2000.
[3] M. Baistrocchi, « Terra Italia », *Politica Romana*, n°1, Rome, 1994, pp. 29-42.
[4] La branche belge de ce centre fut dirigé par le surréaliste Marc Eemans.

D/La religion romaine depuis la Seconde Guerre mondiale

Après la Seconde Guerre mondiale, le paganisme italique est resté longtemps occulté et il n'a réapparu qu'à la fin des années soixante. Il est tout d'abord réactivé dans des milieux aux marges des courants de la droite radicale et en particulier au sein de *Ordine Nuevo*. Par la suite cette mouvance s'est détachée de ce groupuscule puis se structura autour du Groupe des Dioscures, en 1970. Ce groupe publia, selon Renato Del Ponte, « quatre fascicules doctrinaux entre 1969 et 1973 : les 'Brochures des Dioscures'. » Le groupe disparut en 1975. Le réel renouveau de la religion italique date du début des années quatre-vingt où il renaît de « manière consciente et explicite[1]. » Selon Renato Del Ponte, la première manifestation publique, un colloque, a lieu le premier mars 1981 à Cortona. Depuis cette date de nombreux colloques ont été organisés autour de ce thème. Les plus importants de cette mouvance ont eu lieu entre 1985 et 1988. Il s'agit des *Conventum Italicum* I, II et III, qui ont rassemblé les trois principales tendances de la religion italique. Toujours selon Renato Del Ponte, « les débats ont surtout porté sur les rituels, les concepts de monothéisme et de polythéisme, la préférence à apporter à la plus ancienne Tradition (*Prisca Traditio*) ou à la Tradition de la Rome tardive, mystérieuse et néoplatonicienne. Enfin, une ligne d'action commune a été afin de diffuser les idées du Mouvement Traditionaliste romain (M.T.R.), qui se définit lui-même non comme mouvement politique, mais ''comme l'expression sur le plan culturel de la Nation, Centre spirituel témoignant, en cette fin de deuxième millénaire de l'ère vulgaire, de la continuité, et de la présence vivante de l'antique Tradition romaine et italique''[2]. »

Il est intéressant de savoir qu'il existe des communautés paysannes païennes et artisanales qui sont regroupées au sein de l'association *Romania Quirites*, organisation elle-même fédérée au M.T.R.. En 1992, eut lieu au siège de cette association, le quatrième *Conventicum Italicum*. Durant ce colloque, il a été décidée la création de la *Curia Romana Patrum*. Cette structure a pour rôle de veiller au *Mos* (le « rite ») et à la *Pietas* (le « culte »). Sur ces bases deux mariages ont pu être célébrés selon les rites antiques. En 1993, il existait cinq sections de la *Curia Romana Patrum* sur le territoire italien : deux en Sicile, une dans le centre et deux en Italie du Nord.

E/La religion romaine en France

[1] J. Evola, *Symboles et ''mythes'' de la tradition occidentale*, *op. cit.*
R. Del Ponte, « Les courants de la Tradition païenne romaine en Italie », *art. cit*., p.169.
[2] *Ibid*., p.170.

Il existe une revue française trimestrielle développant un point de vue « romain ». Il s'agit de *Louve*[1], un numéro paru à ce jour, dont le sous-titre est sans équivoque : « Roma antiqva. Actualité politique et littéraire. Revue métapolitique de combat pour la refondation ». En fait cette revue est plutôt proche des fanzines ou des samizdats : format A4 photocopié et agrafé. Cette revue fait la promotion de l'idée d'Empire et surtout de l'*Imperium romanum* et de son polythéisme. Cet éloge de l'empire est une constante chez son animateur André Murcie. Le contenu est franchement anti-américain et anticapitaliste. Cet auteur publie, tout aussi confidentiellement, *Bucéphale*, deux numéros connus, le deuxième paru en 1996. Parmi les collaborateurs de ces publications, nous retrouvons des compagnons de route de la Nouvelle Droite tels que Luc-Olivier d'Algange et Jean Parvulesco.

Section III/Le retour des druides

Nous appellerons « druidisme » les mouvements celtisants à forts contenus ésotériques étant apparus entre les XVIIIe et XIXe siècles. Nous faisons la distinction entre le druidisme qui est la religion celtique et le « celtisme » qui est l'attrait et le recours comme référence à la civilisation celte, à ses valeurs, voire comme recours identitaire. La mouvance celto-druidiste en France n'a ni les structures solides, ni la continuité que présentent les mouvements anglo-saxons. Michel Raoult recense, dans son étude consacrée au néo-druidisme, 53 associations druidiques existantes ou ayant existé[2].

Les groupes druidiques français sont donc, généralement, composés que de quelques personnes, aux discours politiques opposés : tous n'évoluent pas dans la nébuleuse des droites radicales. Certains ont même un discours gauchisant. Ainsi certains n'hésitent pas à affirmer qu'ils sont « Fortement engagés sur la reconnaissance des Droits de l'homme dans une formule maçonnique, [qu'] ils garantissent ainsi la promotion des héritages préchrétiens dans la modernité dans un mode d'ouverture, en s'opposant tout aussi fortement à tous les groupuscules de type celtique faisant directement ou indirectement la promotion des thèses

[1] *Louve. Roma antiqva. Actualité politique et littéraire. Revue métapolitique de combat pour la refondation*, numéro 1, février 2002, Esternay.

[2] Michel Raoult, qui se fait aussi appeler Druide An Hobask, est l'auteur du seul ouvrage détaillé qui se targue d'un label universitaire mais qui manque de distance critique. En effet, il oublie quasi systématiquement les informations qui témoignent des intersections entre druidisme et extrême droite : son ouvrage est quasiment inutilisable dans ce domaine. Cependant, il a bien montré l'importance des sociétés celtiques pour le renouveau néo-païen contemporain, tout en soulignant comment certains ordres druidiques anglo-saxon ne sont pas, à strictement parler, néo-païens. M. Raoult, *Les Druides. Les sociétés initiatiques contemporaines*, *op. cit*.

xénophobes, racistes, élitistes, issues d'un pangermanisme mal contrôlé n'ayant rien à voir avec les valeurs de la pensée panceltique de l'Arc Atlantique[1]. »

De fait, le néo-druidisme couvre tout le spectre idéologique allant de la gauche alternative au régionalisme ethniste en passant par les courants spiritualistes. Ainsi, selon le Grand Druide Kadith, du Collège Druidique Traditionnel, « Le druidisme est l'une des plus magnifiques doctrines métaphysiques qui se soit perpétuée jusqu'à nos jours. Les Druides sont toujours vivants, et de plus en plus présents. Le Druidisme est une des expressions de la tradition universelle. Il en est l'expression répondant au génie de la Gaule et des Celtes, celui de nos ancêtres, qui se réveille en nous. Se pencher sur le Druidisme, c'est honorer ses ancêtres et en découvrir les qualités[2]. »

Le druide Michel Raoult, dans son entretien accordé à *Antaïos*, a des propos qui caractérisent bien ce en quoi consiste le celtisme : « A l'heure où l'on est en train d'essayer de (re)faire l'Europe, il est bien regrettable de constater que peu de nos ténors politiques, de droite ou de gauche, et de différents membres de l'Union Européenne, se souviennent de cette donnée pourtant fondamentale, à savoir que la majorité des Européens sont toujours des Celtes, des descendants de ces mêmes celtes de l'Antiquité qui, eux, ont fait l'Europe, ont parlé les mêmes langues pendant des siècles ! N'oublions pas que la plupart des noms actuels de nos villes comme de nos campagnes, de nos montagnes comme de nos rivières sont encore lisibles dans ces mêmes langues celtiques en dépit des orthographes déformantes. Oui, nous sommes les descendants de ces celtes […][3] » Selon cet auteur, les Celtes seraient « les pères de l'Europe de l'Atlantique à l'Oural[4] ». En fait, pour les archéologues, la zone d'implantation des Celtes allait du Danube à l'Est, à toute la façade atlantique, en comprenant la Grande-Bretagne et l'Irlande à l'Ouest, et de l'Allemagne à l'extrémité australe de l'Espagne jusqu'à l'Anatolie. Nous sommes donc loin de l'Oural et de l'idée d'Empire « Grand Européen » cher aux néo-droitiers. L'une des dérives d'un tel discours est une forme de racisme « ethnique ».

Toutes les formes de néo-druidisme se caractérisent par un ritualisme proche de la franc-maçonnerie et par des cérémonies en plein air largement inspirées de l'image romantique du druide. Souvent ces cérémonies se font dans une clairière et dans un cadre privé. Cependant, dans certains cas, elles peuvent se faire publiquement, telle la cérémonie du solstice d'été à Stonehenge. Il existe, en outre, des baptêmes et des mariages voire des enterrements

[1] « Les rites forestiers », *Le jardin des dragons*, n°13, « Les collèges d'Oxford au XVIIe siècle », t. 2, Rouvray, Les Editions du Prieuré, 1994, p. 129.
[2] Druide Kadith, *Le Druidisme, une Philosophie d'Hier et de Demain*, Paris, Editions L'Originel/Charles Antoni, 1996, quatrième de couverture.
[3] « Le retour des druides. Entretien avec Michel Raoult », *Antaïos* n°15, hiver 1999, p. 83.
[4] *Ibid*., p. 83.

druidiques. Actuellement, la quasi-totalité des Collèges néo-druidiques est mixte mais avec une forte prédominance des hommes. Le néo-druidisme contemporain, indépendamment de l'orientation politique des groupes, développe un discours écologique radical et non anthropocentrique[1]. Il est aussi porteur de revendications régionalistes dont, notamment, la défense de la langue, défendues aussi bien par la gauche libertaire, Gilles Servat par exemple, que par l'extrême droite. Ainsi, le très marqué à gauche Gwenc'hlan Le Scouëzec a « […] fustigé le Conseil constitutionnel pour son jugement relatif à la Charte européenne des langues minorisées[2]. »

A/Histoire du néo-druidisme

1/Histoire mythique

Les druides antiques n'ont laissé aucun texte même s'ils connaissaient l'écriture : importance donc de l'oralité. Les seuls renseignements sur les druides sont des écrits subjectifs d'écrivains grecs ou romains, tel Pline l'Ancien (23-79). Les autres sources importantes sont des récits mythologiques irlandais manipulés par des moines copistes, qui seraient des druides convertis au christianisme sans pour autant rompre avec le druidisme. Ces textes, d'après nos druides contemporains, auraient véhiculé l'essentiel de la doctrine druidique gaélique. Toutefois, selon l'universitaire Michel Reddé, ces légendes irlandaises ne sont pas fiables car elles sont « […] nettement plus tardives, et rédigées dans un contexte culturel très différent[3]. »

Selon l'universitaire Michel Reddé, l'existence et la nature du druidisme posent problème : « L'existence de ces derniers a fait couler des flots d'encre depuis plus de deux siècles, suscitant fantasmes et spéculations gratuites. Dans la réalité, on connaît particulièrement mal l'existence et les fonctions de ces hommes ''très savants'' (c'est probablement le sens de leur nom), qu'on aurait sans doute tord d'assimiler à des prêtres, et qui ne formaient certainement pas une caste sacerdotale. On ne sait pas même, d'ailleurs, s'ils étaient présents partout dans le monde celtique. Les témoignages qui les concernent (le philosophe grec Posidonius et César, surtout) sont à leur égard, difficiles à manier[4]. »

[1] *Cf*. la 3ème partie
[2] T. Jigourel, *Les Druides. Modernité d'une tradition millénaire*, Spézet, Coop Breizh, 2002, p. 40. Tierry Jigourel est un militant régionaliste qui dirige le Mouvement *Pobl*. Ce Mouvement publie le journal *L'Avenir de la Bretagne*. Le vice-président de ce mouvement est le vieux militant régionaliste Yann Fouéré.
[3] M. Reddé, « Des barbares très civilisés », *L'Histoire* n°282, décembre 2003, p. 49.
[4] *Ibid*., p. 49.

Cependant, J.L. Bruneaux, du C.N.R.S., laisse transparaître dans *Les religions gauloises. Rituels celtiques de la Gaule indépendante*[1] deux théories intéressantes : l'origine belge du druidisme, vers 300 av. J.C. et l'hypothétique origine orientale de celui-ci. Ces propos rejoignent la théorie de Christian-J. Guyonvarc'h sur la proximité entre le druidisme et le brahmanisme[2]. A la suite de cette théorie, certains adeptes du druidisme n'hésitent pas à écrire, déformant ainsi au passage les théories de Georges Dumézil, que le druide « […] est au centre et à la tête de la société celtique. Il est le strict équivalent du brahmane hindou. Représentant de la première fonction indo-européenne, il a le droit –et le devoir- de parler avant le roi, qu'il conseille et guide[3]. » Toutefois le même auteur met un bémol à sa comparaison avec le brahmanisme : « […] à l'inverse de la société hindoue contemporaine, les fonctions de la civilisation celtique de l'indépendance ne sont pas figées en ''castes'', mais permettent des passages d'une ''classe'' à une autre. D'ailleurs, dans la Gaule de Vercingétorix, même la fonction royale est élective[4]. »

A propos du druidisme il est préférable de parler de néo-druidisme car selon les spécialistes, dont Christian-J. Guyonvarc'h[5], le druidisme se serait éteint lors de son interdiction par l'empereur romain Claude (10 av. J.C.-54 ap. J.C.) et la destruction des dernières écoles : « […] la filiation druidique a été interrompue du fait du christianisme qui a complètement aboli ce qui précédait. On ne peut dire qu'il y ait une tradition druidique continue depuis l'Antiquité, puisque les derniers druides, qui étaient des Irlandais au temps de Saint Patrick, se sont convertis. Il n'y a plus d'initiation possible[6]. » Donc, selon Christian-J. Guyonvarc'h, « S'il n'y a plus de filiation, il n'y a plus d'initiation possible. Or tel est le cas du druidisme aujourd'hui. Le néo-druidisme n'a aucune base initiatique, aucune base doctrinale, aucune base linguistique, puisque la langue a disparu[7]. »

Cette assertion n'est pas acceptée, bien entendu, par nos druides contemporains. Selon les néo-druides, les druides antiques se seraient cachés, en Irlande et dans les forêts bretonnes, pour échapper aux persécutions successives de l'empereur romain Auguste (63 av. J.C.-14 ap. J.C.), de Tibère (v. 42 av. J.C.-37 ap. J.C.) qui les interdit et enfin des chrétiens. Certains

[1] J.L. Bruneaux, *Les religions gauloises. Rituels celtiques de la Gaule indépendante*, Paris, Errance, 1996.
[2] T. Jigourel, *Les Druides. Modernité d'une tradition millénaire*, *op. cit*., p. 144.
[3] *Ibid.,* p. 15.
[4] *Ibid*., p. 16.
[5] « Dans la Gaule romaine le druidisme n'est plus, ne peut plus être qu'une survivance qui, avec le temps, deviendra plus ou moins occulte et plus ou sérieuse », Christian-J. Guyonvarc'h et Françoise Le Roux, « Remarque sur la religion gallo-romaine : rupture et continuité », *Sol Invictus*, hiver 1987-1988, pp. 31-90. Voir aussi Christian-J. Guyonvarc'h et Françoise Le Roux, *Les druides*, Rennes, Editions Ouest-France, 1986.
[6] T. Jigourel, « L'avis universitaire du professeur Christian-J. Guyonvarc'h », *Les Druides. Modernité d'une tradition millénaire*, *op. cit*., p. 144.
[7] *Ibid*., p. 146.

affirment aussi que les druides se transformèrent en bardes, qui eux-mêmes se transforment en troubadours, donnant naissance à la Matière de Bretagne. Ainsi, selon certains groupes néo-druidiques, les druides se réunirent jusque vers l'an mille sous couvert de joutes musicales et poétiques. Certains soutiennent aussi que le druidisme s'est conservé dans les ordres religieux irlandais et insistent sur l'aspect particulier du christianisme dans ce pays. Généralement, les personnes, tel l'écrivain Jean Sicart/Yann Brekilien de son nom celtique, qui soutiennent ce point de vue refusent de rompre avec le christianisme et cherchent à faire un lien : il faut garder à l'esprit que les principaux dignitaires de l'un des ordres druidiques, la *Gorsedd*, étaient tous, au XIXe, siècle des pasteurs anglicans. Cependant, l'une des traditions les plus courantes est la persistance de l'enseignement clandestin des druides malgré l'interdiction de Rome. De fait, l'utilisation d'une filiation et/ou d'un enseignement secret est une constante des milieux occultes, cette pratique donnant une légitimité à un contenu récent et/ou sans filiation réelle.

Les groupes cachés dans les forêts seraient devenus, par la force des choses, des clans forestiers. Ces clans, ouvertement païens, selon Régis Blanchet, un spécialiste du druidisme et de la franc-maçonnerie, sont à l'origine de ce qu'il appelle la « franc-maçonnerie du bois[1] », plus connue sous son nom italien *carbonari*[2], « charbonniers ». Ces « charbonniers » sont restés célèbres pour leur tentative de renverser le régime monarchique de la Restauration et leur discours républicain. Ces clans forestiers seraient aussi, selon Michel Raoult, les gardiens de cercles druidiques de « tradition familiale » qu'il appelle les « lignées de tradition clanique héréditaire[3] ».

Ces clans, toujours selon Blanchet, ne furent complètement christianisés qu'assez tardivement : lors de la Contre-Réforme au XVIIe siècle. Après leur fuite dans les forêts, ces clans se constituèrent en métiers, comme le reste de la société médiévale, et gardèrent des pratiques païennes. Ils devinrent les métiers du bois et notamment le plus important, les charbonniers, fabricant le charbon de bois indispensable aux villes. Cette vie forestière ainsi que leur rôle économique stratégique leur permirent d'échapper à une christianisation effective. Cependant, les clans forestiers virent leur importance économique fondre à compter du XVIIIe siècle, renforçant leur tendance à l'autarcie. Selon Blanchet, ces clans, via la franc-maçonnerie charbonnière, sont l'une des sources de la résurgence du druidisme grâce à l'apparition, vers

[1] Pour plus de détails sur cette forme de franc-maçonnerie, nous renvoyons le lecteur vers l'étude du professeur J. Brengues, *La Franc-maçonnerie du bois. Protectrice de la forêt*, Paris, Guy Trédaniel Editeur, Voies traditionnelles, 1991.

[2] Le mot italien « *carbonari* » fut utilisé par des groupes de comploteurs libéraux italiens et français du début du XIXe siècle. Les *Carbonari* étaient structurés en société secrète caché derrière ce compagnonnage charbonnier. Ils désiraient provoquer des révolutions libérales dans les Etats italiens, afin d'unifier la péninsule, et en France, après 1815.

[3] M. Raoult, *Les Druides. Les sociétés initiatiques contemporaines*, *op. cit*., p. 336.

1745, de rites maçonniques connus sous le nom de « rites forestiers »[1]. Toutefois, nous pouvons mettre en doute cette théorie : il est inconcevable que ces clans de charbonniers n'aient été en contact avec l'Eglise, notamment avec des ordres monastiques, souvent propriétaires de ces bois.

2/Histoire réelle

Ici se trouve l'un des points les plus intéressants du druidisme : sa proximité avec la franc-maçonnerie. En effet, le druidisme contemporain est apparu officiellement à Londres en 1717, à la même époque et dans les mêmes lieux que la franc-maçonnerie, sous l'influence des sociétés d'*Antiquarians*[2] (« Antiquaires ») apparues au XVIe siècle. En effet, dans la première moitié du XVIIe siècle, d'éminents archéologues d'Oxford comme Inigo Jones (1573-1651), John Aubrey (1626-1697), qui fut l'un des premiers à se pencher sur le site de Stonehenge, et le vicaire et archéologue Williams Stukeley (1687-1765), qui se prit à la fin de sa vie pour un druide, s'intéressèrent aux vestiges celtiques et à leurs héritages mythiques et réels, laissant une mode celtisante qui éclatera durant l'avènement du romantisme.

Cependant, les origines de la franc-maçonnerie moderne sont encore obscures. Pour certains maçons païens, tel Régis Blanchet, la franc-maçonnerie est aussi issue des *Antiquarians* de la *Royal Society*. Ce dernier groupe aurait été lui-même influencé par d'autres groupes païens présents dans les Collèges d'Oxford dès le Moyen Âge[3]. De fait, l'acte officiel de naissance de la franc-maçonnerie est la réunion dans la taverne du Pommier en 1717, à Convent Garden. La franc-maçonnerie spéculative ou symbolique, celle que nous connaissons, apparue au XVIIe siècle, se veut l'héritière de la franc-maçonnerie opérative médiévale dont les membres étaient les bâtisseurs des cathédrales[4]. Cette franc-maçonnerie originelle, qui regroupait ces corporations de bâtisseurs, a accepté par la suite et petit à petit des non-maçons, c'est-à-dire des personnes étrangères à ce métier, devenant une maçonnerie spéculative inventant ces rites propres. Il se peut aussi que la franc-maçonnerie spéculative ne soit qu'une contrefaçon de l'originale, une création *ex nihilo*. Par analogie, les franc-maçon spéculatifs

[1] R. Blanchet, « Le paganisme ancestral des terres de l'Occident atlantique », *L'Originel* n°4, hiver 1995/96, p. 26.
[2] Les *Societies of Antiquarians* étaient des sociétés dont le rôle était de rassembler, de collecter tous les éléments de types archéologiques (sites, vestiges, objets) ou littéraires (contes, légendes, récits, poésies) ayant trait au développement historique de la grande Bretagne. Les premières sociétés virent le jour sous le règne de la reine Elizabeth 1ère (1533-1603).
[3] En fait, il reprend la thèse de Joan Evans, *A History of Antiquaries,* Oxford, University Press of Oxford, 1956.
[4] Le rite « écossais » renvoie aux Templiers qui se réfugièrent en Ecosse après la dissolution de l'ordre. Ceux-ci auraient conservé les secrets des bâtisseurs ainsi que la tradition initiatique chevaleresque.

travaillent à construire le « Temple de l'humanité ». De fait, la franc-maçonnerie se divisent en plusieurs courants, les obédiences, plus ou moins spiritualistes.

En 1717 donc, la même qui verra la naissance, la même année, du *Druid Order* dont la caractéristique était, à l'origine, l'étude de tout ce qui était perçu comme celtique, sous le patronage des *Antiquarians*. Le *Druid Order* fonctionnait en « bosquets ». Le fondateur de cet ordre fut le philosophe, polémiste et théologien irlandais, proche du parti *Whigs*, John Toland (1670-1722), l'inventeur, en 1705, du mot « panthéisme ». Même s'il resta chrétien, il fut aussi le premier Grand Druide, élu lors de la réunion de Primrose Hill à l'équinoxe d'automne 1717. Le *Druid Order* fut vite divisé en deux courants : l'un panthéiste et philosophique représenté par Toland, l'autre plus culturel qui prônait un retour du celtisme, mené par l'archéologue Stukeley, membre de la *Royal Society*, connu pour ses recherches sur Stonehenge. L'un des Grand Druide fut le poète et mystique Williams Blake (1757-1827) qui occupa la charge de 1799 à 1827[1].

Cette fondation s'inscrit dans un climat de retour au celtisme et de tentatives de revivification des traditions et des langues celtiques. Ainsi le charpentier Henry Hurle (?- ?), ancien membre du *Druid Order*, fonda en 1781 un autre ordre druidique, lui aussi proche de la franc-maçonnerie, *The Ancien Order of Druids*, qui, à la suite d'une scission en 1833, se transforma en première mutuelle du monde au profit de tous ses adhérents sur toute la planète. Contrairement autres fondateurs, Henry Hurle voulut faire de son ordre une association philosophique, se sachant incapable de pouvoir rétablir l'initiation druidique, la chaîne initiatique s'étant rompue depuis l'interdiction du druidisme par les Romains. Toutefois, le poète gallois Edwards Williams (Iolo Morgwang 1747-1826), lui aussi un ancien membre du *Druid Order*, donna naissance, en 1792, à la *Gorsedd* (« assemblée ») druidique. Iolo Morgwang était un poète autodidacte spécialiste de la culture celtique, anticonformiste, nationaliste gallois et admirateur de la Révolution française. C'est d'ailleurs en redécouvrant la culture galloise, ses fêtes traditionnelles et ses concours de poésie (ou *eisteddfod*) qu'il eut l'idée de fonder, avec des bardes gallois, la *Gorsedd* druidique. Pour cela, il inventa divers rituels, encore utilisés par les diverses tendances. La première *Gorsedd* eu lieu à Londres en 1792 sous le patronage de John Toland.

[1] G. Bertin et P. Verdier, *Druides. Les maîtres du temps, les prêtres et leur postérité*, Paris, Dervy, 2003, p. 149.

B/Le néo-druidisme en France

En France, le druidisme est apparu dans la première moitié du XIXe siècle sous l'impulsion de l'écrivain romantique breton Théodore Hersart de La Villemarqué (1815-1896) qui établit des contacts avec les groupes gallois et qui fut initié en 1838. Il fonda, avec d'autres hommes de lettres bretons, le *Breuriez Barzed Breiz* (« La fraternité des bardes de Bretagne »). Le Collège des Druides, Bardes et Ovates Bretons fut fondé en 1899 par une vingtaine de poètes, journalistes ou écrivains de la *Unvaniezh broadel Breizh* (« l'Union régionaliste bretonne ») dont Anatole Le Braz (1859-1926) qui présida l'Union[1]. En 1900, lors du IIIe Congrès de l'Union régionaliste bretonne, a été fondée une *Gorsedd* bretonne, la *Goursez*[2] *Gourenez Breizh vihan* (« l'assemblée des bardes de la presqu'île de Petite Bretagne »), qui fut mise en sommeil durant les deux guerres mondiales. La *Goursez* de Petite Bretagne est placée sous l'autorité de la *Gorsedd* galloise, et le Grand Druide breton doit prêter allégeance à l'archidruide de Galles[3]. En 1950, lors de sa seconde réactivation, elle se vit greffer d'une association parallèle, le Grand Collège Celtique de la Forêt de Brocéliande animée, encore actuellement, par Gwenc'hlan Le Scouëzec, cinquième Grand Druide à vie de la *Gorsedd* de Bretagne. Ce druide est, avec Alain Le Goff, l'une des grandes figures du druidisme français. Toutefois, le premier est surtout attaché à la « bretonnitude » tandis que le second l'est à la « celtitude ». De fait, le druidisme est, en France, intimement lié à l'*emsav*, c'est-à-dire le mouvement régionaliste breton

En juillet 1939, Philéas Lebesgue (1869-1958), accompagnés des dénommés Heuge et Savoret, furent reçus par les *Gorsedd* galloise et bretonne qui leur donnèrent l'investiture : ainsi fut créé le Collège Bardique des Gaules dont Philéas Lebesgue fut le premier Grand Druide. Ce dernier écrivait, par ailleurs, des poèmes en breton. Il a aussi tenu les chroniques des lettres portugaises, néo-hellénistiques et yougoslaves au *Mercure de France* de 1896 à 1951 et il est l'un des membres fondateurs de la revue *Atlantis. Revue d'archéologie traditionnelle*. C'est un écrivain autodidacte, adepte de certaines théories au fondement raciste, fort en vogue au début du XXe siècle. En effet, il soutenait l'existence d'une race celtique, à l'ethnopsychologie marquée, antériorité du celtisme sur le sanscrit, théorie de l'histoire évolutionniste…, et l'importance des origines, de l'enracinement dans les provinces. Mais il considérait que les Hébreux et les Berbères, ainsi que les Indiens faisaient partie du groupe ethnique des Celtes, eux-mêmes issus d'une civilisation hyperboréenne. Il était aussi membre

[1] P. Le Stum, *Le néo-druidisme en Bretagne.*, *op. cit*., pp. 28-29.
[2] « Goursez » est l'équivalent breton du mot gallois « gorsedd ».
[3] T. Jigourel, *Les Druides. Modernité d'une tradition millénaire*, *op. cit*., p. 24.

de la Ligue Celtique Française « qui [combattait] le mensonge de la romanisation des Gaules, un ‘‘initié’’ de la philosophie druidique et du symbolisme médiéval et un partisan du *Régionalisme* de Charles Brun (‘‘l'âme de l'écrivain est consubstantielle au sol qui l'a produite’’)[1]. »

La déclaration de la guerre mit fin à l'expérience. Tous étant décédés, l'ordre n'existe plus. Pourtant, en 1966, Paul Bouchet (1897-1979), un libraire parisien connu sous le nom druidique de Bod Koad, déposa les statuts du Collège des Druides, Bardes, Eubages et Ovates des Gaules. Il se prétendit intronisé druide par Philéas Lebesgue en 1943. Ces propos sont contestés dans les milieux druidiques français. D'autres groupes se sont réclamés de la filiation galloise dont le Collège Druidique Traditionnel fondé en 1975.

Raffig Tullou (1909-1990), druide sous le nom de Neven[2], et le franc-maçon Morvan (Maurice) Marchal[3] (1900-1963), de son nom druidique Artonouios, furent des autonomistes bretons qui crurent que l'occupation allemande donnerait une chance aux activités celtisantes. Pourtant Morvan Marchal était plutôt à gauche sur l'échiquier politique et restait un modéré par rapport à Olier Mordrel ou Fransez (François) Debeauvais (1902-1944)[4]. Adhérent de *Breiz Atao*, directeur en 1932 de la revue *Breiz Digabestr*, le sculpteur Raphaël Tullon avait fondé, en 1936, une publication païenne, *Kad* (« combat ») qui se transforma en *Kad Nemeton* après son interdiction par le régime de Vichy. L'ordre druidique fondé par Raffig Tullou, Morvan Marchal et Francis Bayer du Kern, La *Kredenn Geltiek*, se consacre depuis les origines à l'étude des mythes et des rituels et est l'un des plus influents. Ce groupe fut le premier néo-druidique breton, en France du moins, à avoir affiché clairement son néo-paganisme en 1936. Il est né d'un schisme au sein de la *Gorsedd*. Raffig Tullou fut aussi le président du *Koun Breizh* (le « Souvenir Breton »). Actuellement, le Grand Druide de la *Kredenn Geltiek hollvedel* (« Croyance celtique universelle ») est Alain Le Goff, de son nom druidique Gobannogenos. Il fut choisi par Raffig Tullou en 1982 lors de la démission de Michel Raoult. Alain Le Goff publie *Ialon* (« clairière ») une revue d'études druidiques, organe de la *Comardia Druvidacta*, confraternité druidique d'Armorique et nouvel avatar de la revue fondée par Raffig Tullou.

A la même époque, Olier Mordrel, de son vrai nom Olivier Mordrelle (1901-1985), était un autre activiste breton, aux idées païennes, important. C'était le dirigeant historique du nationalisme breton aux idées ethnistes, pour ne pas dire raciste (éloge de la « race celtique » et antisémitisme) et membre fondateur du *Breiz Atao* en 1919. Il fut l'auteur du programme

[1] P. Rivas, « Philéas Lebesgue et l'Ame portugaise », *L'Originel*, n°9, « l'âme secrète du Portugal », 1998, pp. 92-101 ; texte initialement publié dans *Nova Renasçena*, vol. 1 n°3, printemps 1981, Porto, Portugal.
[2] J.-P. Bayard, *Le guide des sociétés secrètes*, Paris, Philippe Lebaud, 1989, p. 115.
[3] Morvan Marchal est le créateur du drapeau breton actuel, le *Gwenn ha Du*.
[4] G. Cadiou, *L'hermine et la croix gammée. Le mouvement breton et la collaboration*, Mango, 2001, p. 8.

doctrinal en 1925. Il fut aussi le cofondateur du Comité central des minorités nationales de France en 1927 et l'un des fondateurs du Parti National Breton (P.N.B.) en 1931, le parti autonomiste avec Fransez Debeauvais.

Il fonda en 1934 la revue *Stur* (« le gouvernail ») qui développe des thèses néo-païennes et antisémites. Il est condamné en 1938 et se réfugie en Allemagne en 1939 avec Fransez Debeauvais, revient en 1940 dans les bagages de l'armée allemande. Il espérait fonder un Etat breton grâce à l'armée allemande mais le projet est désavoué par Otto Abetz (1903-1958) sous la pression de Vichy[1]. Olier Mordrel, ainsi que Fransez Debeauvais, était, par ailleurs proche de l'idéologie nazie. Après la guerre, il est condamné à mort par contumace et ne rentre en Bretagne qu'en 1972 où il reste une figure importante du régionalisme.

C/Les groupes druidiques proche de la Nouvelle Droite

Jean-Yves Camus et René Monzat ont recensé en 1992 onze groupes druidiques gravitant dans la sphère de la Nouvelle Droite mais il très difficile d'en faire une comptabilité exhaustive du fait de la confidentialité et de la taille très restreinte de ces groupes. Cependant, nous ne partageons pas tout leur choix. En effet, après avoir étudié, la version actuelle de *Ialons/Kad Nemeton*, il ne nous semble pas judicieux de placer les publications d'Alain Le Goff dans cette catégorie[2] même si cela était justifié pour la période où Morvan Marchal dirigeait la revue.

1/Pierre de la Crau et l'Eglise druidique des Gaules

L'Eglise druidique des Gaules a été fondée en 1985 par René Lixon dit Rohan ab Lug, un luciférien belge qui mélange celtisme et néo-nazisme[3]. Pierre de la Crau (de son vrai nom Jean-Pierre Taillefumier) est le primat de l'Eglise Druidique, sous le nom druidique de Hesurnetus. En 1979, avec le régionaliste Pierre Lance, il fonda le Front de Libération des Gaules qui se transforma en 1983 en Foyer de la lumière des Gaules[4]. Ancien trotskiste, il fut membre de Lutte Ouvrière et de l'O.C.I. (Organisation Communiste Internationaliste) dont il

[1] G. Cadiou, *L'hermine et la croix gammée*, *op. cit*., pp. 88-89.
[2] J.-Y. Camus et R. Monzat, *Les droites nationales et radicales en France, op. cit*., pp. 234-245.
[3] J.-P. Bayard, *Le guide des sociétés secrètes*, *op. cit*., p. 117.
[4] A.-M. Raphaël et L. Tastet, « Les nouveaux druides », *Sciences et avenir*, n°662, avril 2002, p. 71.

démissionne en 1980[1], mais aussi un ancien membre de la C.G.T., il est passé au nationalisme-révolutionnaire et a rejoint le groupuscule Nouvelle Résistance animé par Christian Bouchet[2]. Il adhéra en 1982 à la ligue Europe 2000. Au début des années quatre-vingt-dix, il collaborait à la publication *La Bretagne Réelle*, organe de *Breiz Atao* et du Parti Nationaliste Breton (P.N.B.), de tendance païenne et à laquelle participait Olier Mordrel[3] et proféra des propos négationnistes[4]. Il participe encore à la revue d'ultragauche révisionniste *Le Frondeur* qui est devenu en 1991 *L'unisme, la nouvelle gauche* avec le négationniste Jean-Luc Fauteret[5]. Il est aussi le rédacteur et l'éditeur de la revue *Le Druidisme* qui est assez contestée dans ce milieu : « Cette revue est assez déroutante : on s'y veut anti-chrétien, mais on ne se démarque guère de tout l'apparat catholique [….][6] » L'*Essai sur le druidisme*[7], une autre revue à laquelle participe Pierre de la Crau, est, elle-aussi, contestée car elle veut moderniser le druidisme tout en combattant le néo-druidisme.

2/Bernard Rio, *Artus* et *Ordos*

Bernard Rio a été le chauffeur de Raffig Tullou et a fait partie du groupuscule « Jeune Bretagne »[8]. Il a aussi côtoyé divers régionalistes dont Camille Le Mercier d'Erm (1888-1978), Olier Mordrel et Job Jaffré[9]. Vers la fin des années soixante-dix, Bernard Rio abandonne le militantisme pour se consacrer à l'activisme culturel. C'est dans cette optique qu'il fonde en 1979 la revue païenne *Artus* qui paraît jusqu'en 1989[10] et qui a accueilli divers membres de la Nouvelle Droite dont notamment Jean Mabire, Guillaume Faye, Georges Gondinet ainsi que des universitaires atypiques comme Christian-J. Guyonvarc'h, Françoise Le Roux et Régis Boyer. Selon Jean-Yves Camus et René Monzat, *Artus* s'est transformé en une maison d'édition[11]. Actuellement Bernard Rio anime la revue de haut niveau intellectuel *Ordos 1,618*

[1] J.-Y. Camus et R. Monzat, *Les droites nationales et radicales en France, op. cit*., pp. 239.
[2] En 2001, le même Bouchet cite élogieusement Pierre de la Crau dans son texte sur le *Néo-paganisme*, *op. cit*., p. 11 et pp. 109-110.
[3] J.-Y. Camus et R. Monzat, *Les droites nationales et radicales en France*, *op. cit*., pp. 295-296.
[4] S. Finger, « Le primat de l'Eglise druidique des Gaules travaille aux PTT… », *L'Evénement du jeudi*, semaine du 4 au 10 novembre 1993, p. 59.
[5] J.-L. Fauteret vient de l'ultragauche et anime la revue *Le frondeur*. J.-Y. Camus et R. Monzat, *Les droites nationales et radicales en France*, *op. cit*., pp. 232 et 239. et C. Bourseiller, *Histoire générale de l'ultra-gauche*, Paris, Denoël, 2003, p. 449.
[6] *Ialon*, n°3, notes de lecture, Commana, Bretagne, second semestre 1990, p. 46.
[7] Toulon, publiée par le Cercle des Amis du Druidisme.
[8] « Un itinéraire breton. Entretien avec Bernard Rio », *Antaïos* n°15, hiver 1999, p. 64.
[9] *Ibid*., p. 64.
[10] Le dernier numéro publié est le n° 33.
[11] J.-Y. Camus et R. Monzat, *Les droites nationales et radicales en France*, *op. cit*., p. 295.

et dont le but « [..] est d'illustrer la permanence d'une identité celtique pré-chrétienne[1]. » *Ordos 1, 618* est édité par les Editions Celtica, disponible uniquement par abonnement et dont le tirage est de 300 exemplaires. Elle est consacrée à l'histoire de l'Europe celtique, aux mythes, à la symbolique et aux traditions celtiques. Bernard Rio publie des textes : anciens (James George Frazer, « Arbres et jeux de mai », *Ordos* n°5) et de régionalistes. Dans son entretien accordé à *Antaïos*, Bernard Rio montre bien la division des différents mouvements druidiques français lorsqu'il affirme que « Les adhérents de la ''Gorsedd'' de Bretagne allaient à la messe avant-guerre et votent aujourd'hui pour la gauche plurielle française[2]. » Bernard Rio serait lié à un groupuscule d'extrême droite apparu en 2000, *Adsav Breizh* (relève-toi Bretagne)[3].

L'un des autres groupes néo-druidiques gravitant dans la nébuleuse de la Nouvelle Droite, le Groupe Druidique des Gaules, était animé par l'ancien SS Robert Dun, de son nom celtique Gwawd. Ce dernier animait aussi le Cercle *Lux Fero* dont les membres étaient « conscients ''d'appartenir à une seule nation européenne de plus en plus menacée d'engloutissement dans le melting-pot universel voulu par les cosmopolites de tous poils''[4] ». Pour être admis ce groupe, il faut nécessairement être Celte, c'est-à-dire blanc. Ce groupe publie le *Message du Groupe Druidique des Gaules*, une lettre réservée aux membres du groupe. Selon Michel Raoult, ce groupe, d'une centaine de personnes en 1997, met l'accent sur l'aspect religieux et culturel et propose une initiation[5].

Section IV/Le paganisme hellénique : l'exemple de *Libération païenne*

Le paganisme hellénique consiste en un recours aux cultes de la Grèce antique. Depuis 1996, ces partisans de ces cultes se réunissent sur le Mont Olympe lors du solstice d'été. En 2002, il y aurait eu, selon le groupe Libération païenne, 2000 participants aux cérémonies organisées par un docteur en philosophie, « Tryphon Olympios », pseudonyme de Kostopoulos. Ce dernier anime une association, *Ellion épistrofi* (« Le retour des Hellènes »). Ces groupes s'habillent et se nourrissent à la mode antique. Tous ont deux vies : une « moderne » et une seconde « païenne », portant des noms issus de cette époque. Il est intéressant de noter que le groupe animé par Tryphon « Olympios » Kostopoulos célèbre l'empereur Julien dit

[1] « Un itinéraire breton. Entretien avec Bernard Rio », *art. cit.*, p. 66.
[2] *Ibid*., p. 68.
[3] A.-M. Raphaël et L. Tastet, « Les nouveaux druides », *art. cit*., p. 72.
[4] Cité dans J.-Y. Camus et R. Monzat, *Les droites nationales et radicales en France*, *op. cit*., p. 238.
[5] M. Raoult, *Les Druides. Les sociétés initiatiques contemporaines*, *op. cit*., p. 394.

« l'Apostat ». En outre, certains de ces membres sont des anciens opposants marxistes au Régime des Colonels (1967-1974). Il semblerait aussi que cette forme de paganisme grec est issue des contre-cultures estudiantines[1]. Selon les néo-païens grecs, ils seraient environ 80 000 en Grèce sur dix millions d'habitants. Certaines revues de la Nouvelle Droite, *Antaïos*[2] notamment, ont accordé des entretiens à ces groupes. Ces néo-païens grecs, qui se qualifie plutôt d'« *archaiothrèskos* » (« fidèles à l'ancienne religion ») ou d'« *ethnikos* » (« gentils ou bien fidèle aux Dieux, aux traditions et à l'*Ethos* de mon *ethnos*, mon peuple »[3]), publient une revue : *DIIPETES*.

Cette forme de paganisme est minoritaire au sein de la nébuleuse néo-droitière, même s'il existe un intérêt en son sein pour le pythagorisme, lui-même lié à la franc-maçonnerie de marge. Cependant, il existe un groupe très actif et dynamique : Libération Païenne qui publie une revue du même nom. L'une des caractéristique de ce groupe est la vie communautaire. Selon Christian Bouchet[4], ce groupe est lié à la Nouvelle Droite : il serait issu d'un cercle de la Nouvelle Droite qui aurait fait dissidence : il est parfois assez critique vis-à-vis de celle-ci comme le montre un certain nombre d'articles dont, notamment « Le malentendu du néo-paganisme » où il fustige son aristocratisme, sa pensée anti-égalitaire et sa récupération des thèses de Nietzsche et de Georges Dumézil[5]. Cela n'empêche le groupe de couvrir d'éloges certaines personnes de cette tendance : « Nous avons dans les colonnes de ''Libération Païenne'' suffisamment pris nos distances et même critiqué (peut-être trop sévèrement) la Nouvelle Droite pour ne pas consacrer ces premiers éloges à son représentant le plus éminent [Alain de Benoist] et aux meilleures revues proches [*Antaïos* et *Vouloir*] (quoique souvent elles-mêmes assez critiques à son égard) de cette mouvance afin de leur rendre ainsi justice[6]. »

Cette communauté est née en 1991 et est devenue une association loi 1901 en 1993. C'est « […] une association qui s'est placée sous la protection de Dionysos. Calquée sur le modèle des thiases antiques, elle pratique l'égalité entre ses membres, et toutes les fonctions civiles et religieuses sont électives, limitées à une année non renouvelable. Une autre caractéristique de Libération Païenne est de ne jamais signer à titre individuel les articles écrits par les membres de [la] communauté. Chaque article est une œuvre collective, préparée par tous ; c'est donc l'émanation de la communauté […][7] ». Les membres de Libération Païenne se

[1] C. Bouchet, *Néo-paganisme*, *op. cit*., p. 53.
[2] « Entretien avec V. Rassias sur la renaissance païenne en Grèce », « Entretien avec les éditeurs de la revue DIIPETES », « Défense de l'Hellénisme par le groupe Kresphontes », in *Antaïos*, n°11, hiver 1996, pp. 111-120.
[3] « Entretien avec V. Rassias sur la renaissance païenne en Grèce », *art. cit.*, p. 112.
[4] C. Bouchet, *Néo-paganisme*, *op. cit*., p. 94.
[5] Non signé, « Le malentendu du néo-paganisme », *Libération païenne*, n°6, 1996, non paginé.
[6] Non signé, « Eloges », *Libération païenne*, n°12, hiver 1998, non paginé.
[7] Texte de présentation figurant sur toutes les publications.

définissent comme étant « […] à la fois païens et traditionalistes » car « Il n'y a […] aucune opposition entre le paganisme [qu'ils pratiquent] et la métaphysique traditionnelle. »

Section V/La Nouvelle Droite et les autres néo-païens

Christian Bouchet constate fort justement que « si le G.R.E.C.E. n'a jamais eu de contacts organiques avec les organisations néo-païennes contemporaines, il n'en est pas de mêmes des héritiers de sa période néo-païenne ou de ses dissidents qui, même s'ils s'en défendent parfois, multiplient les passerelles avec les groupes les plus conventionnels du néo-paganisme actuel en France et dans le monde. Ces structures néodroitistes qui mélangent politique, culture et religion, participent de ce fait, totalement à la scène néo-païenne internationale et partagent avec celle-ci un nombre de références et de thèmes sans doute supérieur à ce dont ils ont eux-mêmes consciences[1]. » Toutefois, le G.R.E.C.E., à travers *Eléments*, a quand même dialogué avec des païens. Ce trimestriel a publié des articles d'Erik Franksson, portant sur l'*Asatru*, « Quand l'Islande retrouve ses dieux » ou de Bogdan Radulescu, par exemple « La religiosité cosmique de la Roumanie »[2]. Christopher Gérard a aussi participé à *Eléments,* notamment au numéro dont le dossier portait sur le thème « Avec ou sans Dieu ?[3] »

A/Les relations avec les paganismes ethniques

Comme nous l'avons vu dans cette partie, certains néo-droitiers sont membres de groupes païens « conventionnels ». Ainsi Arnaud d'Apremont est membre de l'*Odinic Rite*, un groupe britannique apolitique d'adeptes de la religion nordique. Parmi ceux qui tentent de mettre en place des passerelles, nous avons l'association franco-belge Synergies européennes de Robert Steuckers, qui a développée diverses relations internationales avec ces groupes et qui

[1] C. Bouchet, *Néo-paganisme*, *op. cit*., p. 94.
[2] E. Franksson, « Quand l'Islande retrouve ses dieux » et B. Radulescu « La religiosité cosmique de la Roumanie », *Eléments*, n°89, juillet 1997, pp. 29 et 30-32. Erik Franksson collabore à *Antaïos*. Voir par exemple, E. Franksson, « S. Beinteinsson et le renouveau païen en Islande », *Antaïos*, n°11, hiver 1996, pp. 107-109 ; E. Franksson, « Début, équilibre et fin du monde dans la tradition scandinave », *Antaïos*, n°12, hiver 1997, pp. 105-110.
[3] C. Gérard, « Ad maiorem Deorum gloriam », *Eléments*, n°95, juin 1999, pp. 30-32. Repris in C. Gérard, *Parcours païen*, *op. cit*., pp. 59-66.

« a joué un rôle assez actif dans le soutien au renouveau néo-païen dans les pays de l'Est[1]. » En effet, Robert Steuckers, via ses revues *Vouloir* et *Nouvelles de Synergies européennes*, a tissé des liens avec des groupes païens de cette région de l'Europe[2]. Un numéro de *Vouloir* a même consacré un dossier à cette question[3]. Robert Steuckers a aussi fait paraître des entretiens avec les groupes néo-païens Est européens : le groupe Lituanien *Romuva* de Jonas Trinkunas, les Lettons de *Dievturi*, les Polonais de *Zadruga* ou différents groupes Russes.

La seconde figure importante est Christopher Gérard, l'animateur de la revue *Antaïos*, fondée en 1992. Christopher Gérard lui a accolé, en 1998, une Société d'Etudes Polythéistes, chargé « de soutenir les travaux de la Revue[4] » via la publication de Cahiers. Il espérait aussi publier des livres, créer un site Internet et organiser des Journées d'études ainsi qu'un symposium annuel[5]. Il espérait organiser des échanges et des conférences avec des hindouistes. Le but affiché de cette revue était de créer une plate forme de dialogue entre les différents groupes païens, « les religions naturelles du continent » mais aussi avec tous les cultes polythéistes. C'est pour cette raison qu'il a consacré une bonne partie de chaque numéro de sa revue à des entretiens avec différents païens. Christopher Gérard explique cette boulimie par le fait que « [Son] objectif était de constituer une sorte de forum où viendraient s'exprimer, en toute liberté, tous ceux qui sont convaincus de la nécessité, pour affronter les défis du prochain siècle, d'un recours à la mémoire païenne de l'Europe[6]. » De fait, la revue a publié des entretiens et/ou des articles de groupes païens grecs, lituaniens, lettons, polonais, autrichiens, islandais, néerlandais, belges, indiens, italiens…

Les relations nouées entre les païens de la Nouvelle Droite et les groupes conventionnels européens, parfois proches des droites radicales, doivent aussi beaucoup à un militant lituanien, Jonas Trinkunas, un responsable du groupe *Romuva*. Celui-ci a fondé en 1997, avec d'autres païens, l'*Association of European Natural Religion* (« Association de la Religion Naturelle Européenne »). Il s'agit d'une organisation européenne qui regroupe différents groupes païens : les Islandais *Asatru*, les Grecs *Diipetes*, les Allemands *Arbeitsgemeinschaft Naturreligiöser Stammesverbände Europas* ou A.N.S.E. (« Groupe d'études des religions naturelles traditionnelles d'Europe »), les Lettons de *Dievturi*, les Lituaniens de *Romuva* mais aussi des groupes Russes, Ukrainiens et Polonais. L'année suivante

[1] C. Bouchet, *Néo-paganisme*, *op. cit*., p. 92.
[2] *Cf*., « Dossier : Paganisme de Russie », *Nouvelles de Synergie Européenne*, n°23, Forest, Belgique, octobre 1996
[3] « Paganisme et Néo-Paganisme », *Vouloir*, n°10, Forest, Belgique, printemps 1998
[4] C. Gérard, « Présentation de la Société d'Etudes Polythéistes », *Ialon*, n°12, Commana, Bretagne, deuxième semestre 1998, p.45
[5] *Ibid.*, p. 45. Nous ne pensons pas que ces projets se soient concrétisés.
[6] *Ibid*., pp. 45-46.

cette organisation s'est transformé, sous l'impulsion de Jörmundur Ingi, le responsable de l'*Asatru*, et de Jonas Trinkunas, en *World Congress of Ethnic Religions* (« Congrès Mondial des Religions Ethniques ») ou W.C.E.R.. Cette organisation « est un forum de groupes religieux, en priorité ceux dont les origines remontent au paganisme indo-européen. Le Congrès est principalement destiné aux groupes européens, américains et asiatiques incluant les Finno-Ougriens et autres religions natives[1]. » Christopher Gérard en est d'ailleurs membre. Ce Congrès a pour vocation d'aider à la création d'autres groupes et/ou de les défendre, au niveau juridique notamment, partout dans le monde ainsi que de les représenter auprès des organisations internationales, de faciliter les contacts entre les différents groupes, d'organiser des colloques et d'éditer des publications[2].

Il organisa cette même année le premier Congrès Païen Mondial à Vilnius, Lituanie. De ce Congrès résulte une Déclaration condamnant le prosélytisme musulman et chrétien et prônant le respect des religions païennes du globe : « […] nous nous sommes réunis pour exprimer notre solidarité avec les religions ethniques, indigènes, autochtones et/ou traditionnelles d'Europe et des autres régions du monde. Toutes les cultures, religions et fois indigènes sont égales et dignes du même respect. […] Nous partageons la même vision de notre position dans le monde, fondée sur une même expérience historique d'oppression et d'intolérance. Les religions ethniques ou ''païennes'' ont, dans le passé, grandement souffert de l'injustice et de la destruction causées par les religions prétendant posséder la vérité unique. Nous souhaitons sincèrement vivre en paix et en harmonie et coopérer avec les membres de toutes les autres religions fois et croyances. Nous croyons que le début d'une nouvelle ère de liberté individuelle et intellectuelle ainsi que d'échange global nous permettent aujourd'hui d'entreprendre un retour à nos racines spirituelles pour réaffirmer notre héritage religieux[3]. »

Utilisant cette dynamique, un *World Congress for the preservation for the Religious Diversity* (« Congrès Mondial pour la préservation de la diversité religieuse ») s'est tenu en Inde en 2002. Congrès auquel participent des druides français, les membres de la *Kredenn Geltiek Hollvedel* d'Alain Le Goff, un groupe fondé par le régionaliste breton Raffig Tullou et dont les idées sont proches de la Nouvelle Droite. En effet, la revue d'Alain Le Goff cite abondamment et élogieusement les publications de la Nouvelle Droite : *Eléments*, *Nouvelle Ecole*, *Vouloir*, *Nouvelles de Synergie européenne*, *Utlagi*, *Terre et peuple*, *Antaïos*, *Racines*, etc. Ainsi, *Eléments* est présenté de la façon suivante : « Eléments est une lecture

[1] Non signé, « A travers les clairières du monde », *Ialon*, n°11, Commana, Bretagne, deuxième semestre 1998, p. 48.
[2] *Ibid*., p. 48.
[3] Non signé, « Faits et gestes », *Antaïos*, n°13, été 1998, pp. 211-212.

recommandée : points de vue originaux totalement ignorés de la pensée unique, présence de toutes les grandes signatures anticonformistes contemporaines,… et opinion favorable envers le paganisme[1]. »

Ce congrès rassemblait les représentants de diverses religions non monothéistes : hindouistes, bouddhistes tibétains (le Dalaï Lama était présent), sikh, adepte du bahaïsme, païens européens, dont des représentant de groupes païens néo-droitiers, shintoïstes, taoïstes, religions amérindiennes, animistes africains… Ce congrès avait pour objectif de combattre le prosélytisme et la violence du christianisme et de l'islam, de combattre les religions non ethniques, christianisme et islam encore. Nous constatons donc que le contenu de ce congrès est similaire au discours différentialiste, anti-universaliste et enraciné de la Nouvelle Droite et de certains ethnologues, tel Robert Jaulin ou Claude Lévi-Strauss.

Allant dans ce sens, différents groupes païens français se sont réunis les 27 et 28 octobre 2001 afin de mettre en place une confédération nationale des mouvements français. De cette réunion sont nées une confédération et une Proclamation dite de « Samonios » : « Le Païen respecte l'Ordre Naturel du Monde.

-Il ne connaît de l'humanité que sa démarche spirituelle, quel que soit la ‘‘voie vers le divin’’ –sous toutes les formes ou représentation- qu'elle emprunte.

-Il s'interdit toute ingérence ‘‘politique’’ dans l'expression de sa Foi Native et dans la relation (écrite ou orale) qu'il en fait autour de lui.

-Conscient de ses racines spirituelles, il s'attache à la pérennité et à la redécouverte des Mythes Fondateurs de la Tradition Primordiale qui guident sa réflexion et son comportement.

-Il considèrent toute forme de Vie avec respect tolérance, sans esprit sectaire ou partisan.

-Il doit à sa communauté, qui partage sa vision harmonieuse du monde, entraide et solidarité

-Il partage aussi avec celle-ci connaissance et résultats de ses recherches, dans le but d'enrichir le Patrimoine qu'ont, en commun, les Hommes et les Divinités[2]. »

L'année suivante a été créé en France une Confédération des Religions Natives (C.N.R.), membre du W.C.E.R. Cette C.N.R. a été déclarée officiellement en décembre 2002 et regroupe différentes associations païennes françaises. L'un de ses objectifs est la reconnaissance officielle des religion païennes par l'Etat français. En est membre plusieurs groupes issus de la Nouvelle Droite dont Libération Païenne et la *Domus Europa* de Maurice

[1] Non signé, *Ialon*, n°15, Commana, Bretagne, premier semestre 2002, p. 44.
[2] Cité in Non signé, *Libération païenne*, n°22, hiver 2001-2002, non paginé.

Rollet[1]. D'ailleurs celui-ci a été élu président en 2003[2]. Cependant, il est pour le moins surprenant que certains de ces groupes, issus des contre-cultures post-soixante-huitardes, aient accepté de dialoguer avec ces néo-droitiers, qui figurent encore parmi les plus radicaux. Le dialogue noué avec des groupes hindouistes radicaux et avec des représentants de religions païennes autochtones est tout aussi intéressant. En effet, il va dans la continuité du discours à la fois païen et anti-occidental énoncé par le G.R.E.C.E. au début des années quatre-vingt.

B/La non-reconnaissance de la *Wicca* comme religion païenne

Il existe des mouvements néo-païens revendiquant une filiation avec une forme de paganisme « antique » qui ne trouvent pas grâce auprès de certains païens néo-droitiers. Christopher Gérard, par exemple, critique violemment la naissance d'une néo-sorcellerie connue sous le nom de *Wicca*, très populaire dans les pays anglo-saxons[3] et chez les adolescents : « Ce n'est qu'après la christianisation [du monde celte] que la magie, dégénérée en sorcellerie, forme une sorte de résidu d'une tradition en sommeil. D'où l'absurdité de se référer à une ''magie paysanne'' mythifiée pour reconstituer des ''rituels'' généralement grotesques, comme le fait la Wicca[4]. » Dans un autre article, il n'hésite pas à affirmer que la *Wicca* est « un chemin qui ne [mène] nulle part[5] ». Il reproche à cette néo-sorcellerie le bricolage spirituel, qui la caractérise d'ailleurs. En effet, la doctrine de la cette « religion » prête largement à la critique. La *Wicca*, tout comme le *New Age*, avec lequel elle est liée, est un assemblage de références éclectiques. Elle peut donc être considérée comme une sorte de religion à la carte, composée selon les désirs de chacun, extrayant des éléments non seulement dans toutes les traditions religieuses et les différents occultismes mais aussi dans les théories et les spéculations de toutes sortes : psychologie, sciences, médecines parallèles, paranormal, décrédibilisant son discours. Toutefois, au sein de la Nouvelle Droite, certains s'intéressent à la

[1] Non signé, « Editorial » *Libération païenne*, n°26, été 2003, Marseille, sans pagination.
[2] Non signé, « Les portes de l'avenir », *Libération païenne*, n°28, hiver printemps 2004, Marseille, quatrième de couverture, sans pagination.
[3] La *Wicca* est devenue un phénomène de société dans les pays anglo-saxons où ses pratiquants se comptent par centaines de milliers. Il existe même en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis des aumôniers wiccans dans les universités et dans l'armée pour les Etats-Unis. Dans le monde anglo-saxon, il existe un grand nombre de revue wiccanne. La plus importante est *Green Egg* publiée aux Etats-Unis. En Grande-Bretagne, il existe *The Pagan Dawn*, antérieurement publiée sous le nom de *The Wiccan* éditée par la *Pagan Federation*. Cette revue est une mine de renseignements sur les très nombreuses réunions païennes britanniques, classées par comté : elles témoignent de l'enracinement réel de la *Wicca* en Grande-Bretagne.
[4] *Antaïos* n°12, hiver 1997, p. 204.
[5] C. Gérard, « Wicca et satanisme : des chemins qui ne mènent nulle part », *Antaïos*, n°11, hiver 1996, pp. 37-44.

Wicca du fait de sa proximité avec les mouvements magiques. C'est le cas, par exemple de Christian Bouchet[1].

Le terme « Wicca » signifie « sagesse » ou « sorcier » en vieux gallois, mais ces étymologies contradictoires prêtent à discussion. Elle se prétend issue de la religion du néolithique et voue un culte à la Déesse Mère, qui peut être approximativement identifiée à la déesse de la Fertilité de l'Age de Pierre. C'est une religion néo-païenne contemporaine qui se caractérise par une reconstruction totale de la sorcière. Elle est très marquée à gauche : c'est un mouvement à forte connotation féministe, holiste, écologiste et New Age. Les membres de cette religion, ou wiccans, croient en l'existence d'un matriarcat primordial pacifique et égalitaire. Ce matriarcat idyllique aurait été mis à mal par l'arrivée des peuples indo-européens, guerriers, pratiquant le patriarcat et la hiérarchisation sociale. En fait, ils ne font que reprendre la thèse du philologue et historien suisse Johann Jacob Bachofen (1815-1887)[2], qui fut reprise ensuite par le psychanalyse libertaire allemand Otto Gross (1877-1920) et enfin par l'archéologue américaine d'origine lithuanienne, spécialiste des Indo-Européens, Marija Gimbutas[3].

Ce paganisme matriarcal se serait perpétué jusqu'à nos jours en intégrant des éléments d'autres religions préchrétiennes, en particulier des éléments de cultes grecs et romains, élaborant ainsi un syncrétisme. Pour les wiccans, les sorcières du Moyen Age et du XVIIe siècle sont les dernières gardiennes des cultes païens de l'Antiquité, passées dans la clandestinité à cause des persécutions chrétiennes. Cette « vieille religion » reconnaît, cependant, deux forces complémentaires, un dieu mâle, le « Dieu Cornu » et la « Grande Déesse ». Les membres de la *Wicca* pratiquent parfois une magie sexuelle influencée par les occultistes Paschal Beverly Randolph (1825-1875) et Aleister Crowley.

Malgré la légende tenace de l'existence d'un certain nombre de sorcier(e)s prétendants à une filiation familiale immémoriale de la sorcellerie, le fondateur de la sorcellerie moderne reste l'Anglais Gerald Brousseau Gardner (1884-1964). Celui-ci s'est passionné, à partir des années quarante, pour les thèses d'une ethnologue anglaise, Margaret Murray (1863-1963) : il aurait existé au Moyen Âge une survivance de religions païennes : la sorcellerie[4]. L'historien

[1] C. Bouchet, *Wicca*, Puiseaux, Pardès.
[2] J. J. Bachofen, *Le droit maternel. Recherche sur la gynécocratie de l'Antiquité dans sa nature religieuse et juridique* [1861], trad. Etienne Barilier, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1996.
[3] Thèse développée dans deux articles publiés par *The Journal of Indo-European Studies*, dans *The Language of the Goddess*, New York, Harper Collins, 1989 et dans *The Civilization of the Goddess*, Londres, Thames and Hudson, 1991.
[4] En particulier dans deux textes : *The Witch Cult in Western Europe*, Oxford, Oxford University Press, 1921 et dans *Le dieu des sorcières*, Paris, Denoël, 1957. Edition originale : *The God of the Witches*, Londres Marston and Co, 1933.

italien Carlo Ginzburg, dans *Le sabbat des sorcières*, développe une thèse similaire : il pense que la « sorcellerie » médiévale ne serait qu'une persistance d'une culture chamanique pré-chrétienne[1].

Pourtant, ce n'est qu'en 1949, pour cause de loi contre la sorcellerie -loi abrogée en 1951, que Gardner publia un texte faisant référence à la sorcellerie : un roman intitulé *High Magic's Aid* (Secours de la Haute Magie). La même année il rédigea le *Book of Shadows*[2] (le Livre des Ombres), texte traitant des rituels et base de la pratique wiccane. Toutefois, outre Crowley et Randolph, Gardner a eu des prédécesseurs dont il s'inspira amplement. Le plus important de tous fut un journaliste américain : Charles Godfrey Leland (1824-1903). Ce dernier était fasciné par les cultures populaires et par les gens qui résistaient au progrès. Il fut l'auteur de plusieurs livres mais il ne devint célèbre que grâce à un petit livre intitulé *Aradia* ou *The Gospel of the Witches* (L'évangile des sorcières). Texte qu'il recueillit en 1886 d'une femme de Toscane qui se prétendait sorcière, Magdalena.

A la mort de Gerald Brousseau Gardner, Doreen Valiente (1922-1999) devint grande prêtresse et commença un important travail de révision de l'œuvre de Gardner car ce dernier était devenu extrêmement controversé dans ce milieu. Par la suite, elle effectua un travail d'édition et publia un certain nombre d'ouvrages dont : *Witchcraft for Tomorrow* ou *The Rebirth of the Witchcraft*[3]. Elle réécrivit aussi quelques-unes unes des invocations que Magdalena aurait données à Leland.

Il a existé une revue française, trimestrielle, de « tradition britannique » : *Moïra. Revue de paganisme, de Magie et de Sciences Traditionnelles* devenue au milieu des années quatre-vingt-dix une *Revue d'écologie sacrée*[4]. *Moira* contient des articles d'intérêt variable, parfois réel, au discours mixophile qui gêne tellement Christopher Gérard[5]. En effet, dans le numéro 16[6], le « Cercle du Dragon » proclame : « Notre société contemporaine évolue vers un mélange des peuples, des sociétés, des cultures et des religions. La science a largement démontré que ce mélange humain permettait la naissance d'enfants plus vifs et plus éveillés ». Ce discours est fort logiquement violemment critiqué par les néo-païens identitaires. Ainsi, Bernard Marillier condamne le discours mixophile de la *Wicca* au nom de la préservation des identités[7]

[1] C. Ginzburg, *Le sabbat des sorcières* [1989], trad. Monique Aymard, Paris, Gallimard, 1992.
[2] Une version de ce *Book of Shadows* fut publié aux éditions Llewellyn en 1971.
[3] Publiés respectivement en 1987 et 1989 par les éditions Phœnix.
[4] Initialement publié à Bordeaux par le « Cercle du Dragon » qui semble avoir été remplacé ensuite par l'association « Les Trois Parques ».
[5] C. Gérard, « Wicca et satanisme : des chemins qui ne mènent nulle part », *art. cit*., pp. 37-44.
[6] *Moira* numéro 16, hiver 1994, p. 1.
[7] B. Marillier, « Je suis un être polythéiste », in C Bouchet, *Les nouveaux païens*, *op. cit*., pp. 144-148.

Il existe pourtant une tendance de la néo-sorcellerie qui trouve grâce auprès de certains acteurs de la droite radicale comme a pu le démontrer le professeur Goodrick-Clarke dans son étude sur le « satanisme nazi »[1]. C'est le cas, par exemple, des luciférien. Ceux-ci sont en fait des néo-païens qui considèrent la sorcellerie et la figure du Diable comme la persistance de cultes païens mais ils ajoutent un aspect prométhéen prononcé. Ainsi, ils mettent en évidence les analogies entre Lucifer et Prométhée (tous deux ont porté la lumière et la connaissance aux hommes) et entre le Diable et Pan. Ils ne croient donc pas en l'existence physique du Diable[2]. Ils veulent, à la suite d'Aleister Crowley, transformer l'homme en dieu (« Chaque homme et chaque femme sont des étoiles » selon Aleister Crowley[3]). Le luciférien français Jean-Paul Bourre, définissait en 1978 le « luciféranisme » de la façon suivante : « Le lucéféranisme n'est pas cette magie diabolique à laquelle les Eglises opposent sans cesse le principe du Bien. Ce fut une science authentique de la reconquête des pouvoirs perdus, un véritable savoir permettant à l'homme de transgresser les lois du temps afin de devenir l''égal des dieux''. Selon l'enseignement luciférien, toute forme est divinité. Certaines ont chuté, ce qui explique la nature morcelée de l'homme qui ne se souvient plus de ses origines. Il existe pourtant un enseignement destiné à réveiller la mémoire humaine pour lui rappeler sa nature glorieuse. Cette science fut dite ''luciférienne'' parce que ses propagateurs s'incarnèrent, selon la tradition kabbalistique, pour apporter le ''feu'' du Savoir aux hommes. Ils furent les ''porteurs de lumière'' (conformément à l'étymologie latine du mot ''Lucifer'', formé de *lux* : lumière, et de *ferre* : porter). […] En cela, Lucifer est vu comme un dieu civilisateur, même si, comme pour le Zarathoustra de Nietzsche, sa bonté paraît terrible aux yeux des hommes qui expliquent le monde à partir de valeurs différentes. La science luciférienne remonte à la nuit des temps, elle existait avant même que n'apparaissent les notions de Bien et de Mal […][4] ». Nous constatons donc que le « lucéféranisme » est aussi un mouvement occultiste de type magique au sens défini par Massimo Introvigne, c'est-à-dire une tentative du manipulation prométhéenne du sacré au service du sujet agissant[5] désirant « s'emparer des pouvoirs même de Dieu, à commencer par le pouvoir sur la vie et la mort[6]. » Massimo Introvigne montre clairement que ce type de pratique peut évoluer vers une forme de satanisme lorsque le mage s'aperçoit de son échec[7]. Leur pratique s'inspire à la fois du vaudou par ses coq égorgé, transes,

[1] N. Goodrick-Clarke, *Black Sun.*, *op. cit*., pp. 213-231.
[2] M. Pasi, « Dieu du désir, Dieu de la raison », *op. cit.*, pp. 87-98.
[3] *Cf*. Aleister Crowley, *Liber Al vel Legis* [1909], trad. Mathieu Léon, Philippe Pissier, Elise Ghiringhelli, Sr. Maguen, Montpeyroux, Les Gouttelettes de Rosée 1997, p. 17.
[4] J.-P. Bourre, *Les sectes luciférienne aujourd'hui*, Paris, Belfond, 1978, pp. 9-10.
[5] M. Introvigne, *La magie*, *op. cit.*, p. 19.
[6] *Ibid*., p. 26.
[7] *Ibid*., pp. 26-27.

incantations, etc. et de l'occultisme par son côté foncièrement antichrétien. Cette tendance est entachée de faits divers scabreux comme la découverte par la police de la dérive pédophile d'un groupe belge en 1995-1996, fait divers qui défraya la chronique.

Jean-Paul Bourre, le « Grand prêtre des Témoins de Lucifer », est un auteur prolifique (il a écrit une vingtaine d'ouvrages dont *Les sectes luciférienne*s, *Messes rouges et Romantisme noir*[1]) et surtout l'organisateur, en janvier 1980, d'une messe rouge au cimetière du Père-Lachaise filmée mais non diffusée, par la chaîne télévisée publique Antenne 2, pour les besoins d'une émission « Mi-fugue mi-raison », consacrée à la parapsychologie. Cette émission fit grand bruit. En effet, durant la messe rouge, il égorgea un coq et but son sang, provoquant la colère d'Alain Bougrain-Dubourg. Continuant sur cette lancée, il organisa en 1982, en compagnie du sorcier Octave Sieber (décédé en 1991), le premier Congrès Européen des Luciférien*s* à Paris. Depuis lors, en fait depuis le milieu des années quatre-vingt, Jean-Paul Bourre est retourné dans le giron du christianisme. Toutefois, il reste un chrétien fort peu orthodoxe : il souhaite tenir compte des apports du paganisme, en particulier du celtisme, et de la tradition indo-européenne dans le christianisme car il est convaincu du rôle déterminant des « celto-nordiques », c'est-à-dire des Indo-Européens, dans l'élaboration de la Bible[2].

Se considérant comme ancien compagnon de route du nationalisme[3], il participe aussi aux publications d'extrême droite notamment à la revue révolutionnaire-conservatrice *Dualpha* et a publié plusieurs ouvrages aux éditions du même nom, dont *Les Chouans et la Guerre sainte* et *Les Lansquenets, un combat pour l'empire*[4], et aux éditions associées Déterna, une étude sur le *Graal et l'Ordre noire*[5]. Il a publié aussi aux Editions Pardès deux ouvrages : le B.A.-BA de *l'envoûtement* et dans la même collection le B.A.-BA du *satanisme*[6]. Au début des années soixante-dix, celui-ci défendait, dans ses chansons, l'Occident, les traditions européennes, notamment nordiques et prônait une pensée prométhéenne et anti-égalitaire[7]. Ce discours eut pour conséquence de voir son spectacle interdit dans un certain nombre de communes d'Auvergne. Cependant, Jean-Paul Bourre vient des contre-cultures, notamment rock et beatnik et non de l'extrême droite. Il devint par la suite journaliste à la fois dans le magazine musical *Rock and Folk* et dans le magazine consacré à l'occultisme *L'Autre Monde*.

[1] J.-P. Bourre, *Les sectes luciférienne*s, *op. cit*. ; *Messes rouges et Romantisme noir*, Alain Lefeuvre éditeur, 1980.
[2] J.-P. Bourre, *Les Celtes dans la Bible*, Paris, Robert Laffont, « Les énigmes de l'univers », 1990.
[3] *Cf*. J.-P. Bourre, *Les profanateurs. La nébuleuse de tous les périls. Nouvelle Droite, Skinheads, Rock-métal, Néonazis*, Paris, Le Comptoir, 1997.
[4] J.-P. Bourre, *Les Chouans et la Guerre sainte,* Paris, Dualpha, 1999 et *Les Lansquenets, un combat pour l'empire*, Paris, Dualpha, 1999.
[5] J.-P. Bourre, *Le Graal et l'Ordre noire*, Paris, Déterna, 1999.
[6] J.-P. Bourre, *Envoûtement*, Puiseaux, Pardès, 2000, et *Satanisme*, Puiseaux, Pardès, 2000.
[7] *Cf*. « Le barde des Arvernes », *Eléments*, n°12, septembre novembre 1975, p. 21.

Cet étrange personnage est surtout connu auprès du grand public pour être le biographe du chanteur américain Michaël Jackson auquel il a consacré, en 1997, une étude qui fait référence[1] et un journaliste musical réputé qui a consacré des biographie à David Bowie, Bob Dylan, etc.

Une autre grande figure française du courant luciférien a été le couple très médiatique formé de Jack Coutela et Nicole Letellier, connue sous le nom de « Diane Lucifera ». Couple qui s'est suicidé en 1995 en compagnie d'une troisième personne et qui animait en France un groupe *Wicca* estimé à 500 personnes : la Wicca française. « Diane Lucifera » s'est suicidée le 15 mars suivi de son compagnon et de la troisième personne le 23 mars.

Il existait un groupe concurrent, Wicca Occidentale ou Cercle initiatique de la Licorne, animé par un dénommé « Yul Rugga », de son vrai nom François Ceccaldi. Ce groupe fut fondé en 1983 d'une scission avec la *Wicca* française. « Yul Rugga » considérait que la *Wicca* française s'éloignait de plus en plus de la tradition celte, pour se cantonner à la magie sexuelle. Ce dernier fut surveillé par la police lors de la profanation du cimetière juif de Carpentras car, selon le journaliste Edouard Brasey[2], il avait été un collaborateur notoire durant l'Occupation et membre du P.P.F.. François Ceccaldi décéda en octobre 1994. Il fut soupçonné par la police de sympathie pour les néo-nazis, d'antisémitisme et de discours racistes.

Conclusion du chapitre :

Nous pouvons remarquer que les différentes formes de paganismes religieux pratiqués par les néo-droitiers sont presque exclusivement à caractère ethnique et marqués par une certaine vision de l'histoire. En effet, les néo-paganismes germano-scandinave et celtes ont connu des développements racialistes et ont été prônés, sous certaines variantes, par des militants d'extrême droite, même si certains des groupes néo-païens allemands furent persécutés par les nazis. Le néo-paganisme italique renvoie quant à lui, à une vision virile et martiale, celle de l'Empire Romain et de la Légion. Il est d'ailleurs intéressant de constater que les paganismes non-ethniques et matriarcaux, comme la *Wicca*, sont dévalorisés et/ou mêlés de théories nietzschéo-racialistes.

Nous pouvons aussi remarquer l'aspect reconstruit et récent de ces néo-paganismes. En effet, la plupart sont apparus au XIXe siècles, à l'époque romantique, voire au XVIIIe pour le plus ancien, c'est-à-dire le druidisme. Cela pose donc la question de la validité de ces rituels et de ces discours, clairement artificiels et marqués par les théories occultistes. En effet, un

[1] J.-P. Bourre, *Michael Jackson, fabrication d'un monstre*, Paris, Les Belles Lettres, 1997.
[2] E. Brasey, *Enquête sur l'existence des anges rebelles*, Filipacchi/J'ai lu, 1995, p. 197.

nombre important de néo-païens de la fin du XIXe siècles ou du début du XXe siècle furent des membres de sociétés magiques et d'obédiences maçonniques occultistes. Certains ont même fait tout le spectre des diversités occultistes, en passant par les « petites Eglises » chrétiennes, Michel Raoult par exemple. Ces pérégrinations spirituelles décrédibilisent profondément les tentatives de réactivations du paganisme. Toutefois, ces paganismes religieux ne sont pas les seuls à être proposés. En effet, certains néo-droitiers conscients du côté bricolé de ces pratiques soutiennent un paganisme philosophico-sociologique fondé sur le polythéisme des valeurs et sur la persistance culturelle.

Troisième chapitre : La persistance d'un paganisme culturel

L'idée de la persistance du paganisme en Europe va à l'encontre de la thèse de la christianisation totale de l'Europe soutenue par les historiens[1]. Toutefois, des universitaires vont à l'encontre de ce postulat. Ainsi, L'historien italien Carlo Ginzburg développe, dans *Le sabbat des sorcières*, l'idée selon laquelle la « sorcellerie » médiévale n'était en fait qu'une persistance d'une culture chamanique pré-chrétienne[2]. Le pérennialiste français Pierre Gordon (?-1951)[3], catholique, voyait aussi dans le Sabbat des sorcières médiévales une version dégénérée d'un culte archaïque. Il pensait que l'« ancêtre » du Diable était Dionysos, celui-ci étant lui-même considéré par Mircea Eliade comme la persistance d'un culte encore plus archaïque, le chamanisme néolithique, que Gordon appelle le « paganisme néolithique ».

Les néo-droitiers soutiennent la thèse développée par Sigrid Hunke sur la survivance du paganisme en Europe qu'« Après la christianisation de l'Europe, écrit Alain de Benoist, […] le paganisme s'est survécu à lui-même sous plusieurs formes : d'abord dans l'inconscient collectif, que libérera notamment la musique, puis au niveau des croyances et des traditions populaires, enfin à l'intérieur même ou en marge de la religion officielle, par des courants ''hérétiques'' qui ont trouvé des prolongements jusqu'à aujourd'hui[4]. » Cette thèse a été reprise ensuite par les différentes tendances païennes de la Nouvelle Droite. Ainsi, Christopher Gérard écrit que « Ces conceptions païennes n'ont pas disparu avec le triomphe tout politique de l'Eglise. Elles ont survécu au sein de la Chrétienté médiévale, refoulées, forcées à une clandestinité supérieure : chez Pelage, Scott Erigène, dans les Chrétientés celtiques, chez Maître Eckhardt [...][5] ». Cette analyse du néo-paganisme reprise et développée par les néo-païens néo-droitiers postule donc que le paganisme a survécu de deux façons : la première dans le peuple à travers les contes ou le folklore et la seconde dans les élites intellectuelles.

[1] Par exemple, R. Rémond, *Religion et société en Europe*, Paris, Seuil, 1998, p. 19 et J. Le Goff, *L'Europe est-elle née au Moyen Age ?*, Paris, Seuil, 2003.
[2] C. Ginzburg, *Le sabbat des sorcières*, *op. cit*.
[3] Pierre Gordon est le pseudonyme d'un haut fonctionnaire français. *Cf*. E. Poulat, « Qui était Pierre Gordon ? », *Politica Hermetica*, n°10, Lausanne, L'Age d'Homme, 1996, pp. 175-178 et P. Subrini, « Introduction », in P. Gordon, *Les Vierges Noire. L'origine et le sens des contes de fées. Mélusine*, Paris, Signatura, 2003, pp. 9-17.
[4] A. de Benoist, *Comment peut-on être païen*, *op. cit*., p. 241.
[5] C. Gérard, *Parcours païen*, *op. cit*., p. 21.

Section I/La persistance populaire

A/Dans le folklore

Les néo-païens, de droite comme de gauche, insistent sur le fait que le paganisme aurait perduré en Europe malgré l'avènement du christianisme. Persécutée, la pensée païenne se serait camouflée derrière culture populaire et notamment dans les contes, les dictons, les légendes ou certaines pratiques folkloriques. La revue *Libération païenne* développe cette théorie via sa rubrique « Caves et greniers » qui republie des textes, principalement du XIXe siècle, sur les pratiques folkloriques de la France rurale[1]. En effet, durant le Bas Moyen-Âge et jusqu'aux alentours de l'An mille, les capitulaires, des textes juridiques, insistaient sur la nécessité de condamner les célébrations à Diane, les offrandes aux sources ou à des pierres sacrées[2], etc., des pratiques ouvertement païennes[3]. Selon le néo-droitier Jérémie Benoit, le christianisme en dénaturant la philosophie par nature païenne a obligé « les vieilles mentalités » à se réfugier « […] dans les couches de population les plus isolées, les plus retirées, chez les gens simples – cela dit sans aucune idée péjorative, au contraire-. Ces gens, proche de la nature, ont seules sues conserver l'essence des mentalités indo-européennes, qu'elles ont vécues, directement, au moins jusque dans les années 1930, voire 1950[4]. »

Cette voie a été tracée par des auteurs comme Pierre Gordon qui, à la fin des années quarante, soutenait que les contes possédaient un aspect initiatique et chamanique. Selon lui, les contes sont des formes très altérées de mythes : « A l'origine des contes se trouvent des pratiques rituelles. Ils commencent donc par le stade mythique. Ils sont alors des objets de respect et de croyance, puisqu'ils relèvent pleinement d'un *sacré* vivant et vécu. Au second stade, *quand les rites s'affaiblissent, puis tombent en désuétude*, ces mythes deviennent des *légendes* qui sont encore longtemps des objets de révérences et de foi. C'est au troisième stade qu'apparaissent les *contes*, c'est-à-dire des récits auxquels on ne croit plus, mais que l'on

[1] Nous pouvons citer comme exemple le texte de Paul d'Astrée (?- ?) sur « Le culte du soleil en France », paru initialement le 5 novembre 1899 dans *Le journal des voyages*. P. d'Astrée, « Le culte du soleil en France », in *Libération païenne*, n°17, automne 2000, non paginé

[2] Le culte des pierres sacrées existait encore au début du siècle en Bretagne. Il s'agissait, dans la plupart des cas, de cérémonies consacrées à la fertilité et portant sur parfois sur des menhirs phalliques. Voir, par exemple la « Chaise de saint Ronan » à Locronan : le menhir, creusé en son milieu à la manière d'un siège, est censé rendre fertile la femme qui s'y assied.

[3] Le culte des pierres sacrées existait encore au début du siècle en Bretagne. Il s'agissait, dans la plupart des cas, de cérémonies consacrées à la fertilité et portant sur parfois sur des menhirs phalliques. Voir, par exemple la « Chaise de saint Ronan » à Locronan : le menhir, creusé en son milieu à la manière d'un siège, est censé rendre fertile la femme qui s'y assied.

[4] « Relire Grimm. Entretien avec Jérémie Benoit », *art. cit*., p.26

répète fidèlement, parce qu'ils continuent d'enchanter l'esprit[1]. » Selon Pierre Gordon, « Le paganisme néolithique n'a commencé de disparaître, dans la civilisation rurale, qu'au XIIIe siècle[2]. » Les contes seraient donc nés au Moyen Âge lors du triomphe du christianisme. Toutefois, l'aspect ethnique, « indo-européen », est absent chez Gordon : seul l'intéresse la quête do foyer initiatique originel.

Jérémie Benoit est donc persuadé que le conte permet de se protéger des évolutions de la société : il « [est] même convaincu, écrit-il, que nous traversons une période de réévaluation du monde. Ce que d'aucuns traduisent par les notions d'inter-règne, ou de traversée de la ténèbre hivernale. Dans le vide obscure qui nous environne, il convient […] de se raccrocher à des fondements indestructibles, car inhérents à la nature humaine. Sur quoi nous pourrons refondre l'homme et la société. Dans ce contexte, il est évidemment capital de relire nos vieux mythes, nos vieilles traditions, nos vieux contes. […] le conte est refondateur des structures mentales quand elles partent à la dérive[3]. » En fait, il désire montrer la structure trifonctionnelle, c'est-à-dire païenne, des contes germaniques[4].

Cet auteur voudrait appliquer la même approche à l'ensemble des contes européens et au-delà afin de montrer l'influence du paganisme dans leur élaboration : « Il serait d'ailleurs souhaitable un jour que l'on abordât de la même façon tout le corpus des contes indo-européens, de l'Islande à la Grèce, de l'Irlande à la Russie et aux Indes. J'aimerai par exemple que l'on se penchât sérieusement sur les *Mille et une nuits*[5]. Je suis persuadé que l'Islam s'est introduit dans ces contes de la même façon que le Christianisme en Europe. Il y aurait là tout un système de lois à établir concernant la dévaluation des mythes iraniens, systèmes à coup sûr parallèle à celui que l'on peut observer en Occident : inversion, substitution, dissociation, démonisation, incompréhension, etc.[6] » L'auteur reconnaît toutefois que « le conte a plutôt tendance à exposer un processus [car] il est si dévalué qu'il fournit fort peu d'éléments concrets des anciennes croyances païennes[7]. » Il conteste donc l'analyse psychanalytique des contes faite par Bruno Bettelheim (1903-1990). En effet, selon Jérémie Benoit, la sorcière des contes telle que nous la connaissons aujourd'hui aurait été inspirée par la figure de la voyante ou *völva* du paganisme germano-scandinave qui voyageait en chevauchant l'Arbre du monde[8]. Il

[1] P. Gordon, « L'origine et le sens des contes de fées » in *Les Vierges Noires*, *op. cit.*, p. 61.Paru initialement dans deux numéros des *Cahiers du Sud*, n°303, pp. 271-292 et n°304, pp. 444-465, 1950.
[2] *Ibid*., p. 64.
[3] « Relire Grimm. Entretien avec Jérémie Benoit », *art. cit*., pp. 29-30.
[4] *Ibid*., p. 23.
[5] Les contes des Mille et une nuits seraient d'origine indo-iranienne et non arabe.
[6] « Relire Grimm. Entretien avec Jérémie Benoit », *art. cit*., pp. 23-24.
[7] *Ibid*., p. 26.
[8] *Ibid*., p. 29.

se démarque aussi fortement de Pierre Gordon qui voyait une continuité initiatique entre le « paganisme néolithique » et le christianisme[1].

Nous avons vu que le groupe Libération païenne développe une vision similaire des traditions populaires. Toutefois, étant guénonien ce groupe insiste sur le mot « tradition ». Ainsi, citant René Guénon[2], il écrit : « Nous devons dire que la conception même du ‘‘folklore’’, telle qu'on l'entend habituellement à notre époque, repose sur une idée radicalement fausse, l'idée qu'il y a des ‘‘créations populaires’’, produits spontanés de la masse du peuple, il est évident que cette conception est étroitement liée à certains préjugés modernes, et nous ne reviendrons pas ici sur tout ce que nous avons dit en d'autres occasions. En réalité, lorsqu'il s'agit, comme c'est presque toujours le cas, d'éléments traditionnels au vrai sens de ce mot, si déformés, amoindris ou fragmentaires qu'ils puissent être parfois, et de choses ayant une valeur symbolique réelle, bien que souvent déguisée sous une apparence plus ou moins ‘‘magique’’ ou ‘‘féerique’’, tout cela, bien loin d'être d'origine populaire, n'est même pas en définitive d'origine humaine, puisque la tradition se définit précisément, dans son essence même, par son caractère supra humain. Ce qui peut être populaire, c'est uniquement le fait de la ‘‘survivance’’, quand ces éléments appartiennent à des formes traditionnelles disparues ; et à cet égard, le terme ‘‘folklore’’ prend un sens assez proche de ‘‘paganisme’’[3]. »

L'idée de persistance du paganisme est donc fondée chez les néo-droitiers sur les travaux d'universitaires. Ainsi, Philippe Walter, du fait même de la nature de ses recherches, qu'il consacre à la littérature, à la mythologie comparée et à l'anthropologie culturelle du Moyen Âge - il est l'actuel directeur du Centre de Recherche sur l'Imaginaire-, est souvent cité par la presse néo-droitière[4], en particulier pour son livre consacré au mythe de la *Chasse sauvage dans l'Europe médiévale*[5]. Livre auquel participe Claude Lecouteux, un spécialiste des mythes mais dans le domaine germanique, qui est, pour cette raison, lui aussi, fréquemment cité. Philippe Walter pense que la civilisation celtique a marqué la littérature médiévale de son paganisme ainsi qu'il l'affirme dans un entretien accordé à *Antaïos* : « Je ne pense pas qu'il s'agisse de traces. C'est plutôt de socle qu'il faudrait parler tout au moins pour la littérature arthurienne et la chanson de geste. On sait bien que les écrivains médiévaux n'inventaient pas la matière de leurs œuvres. Ils puisaient celle-ci dans une tradition orale qui remonte certainement fort loin. Bien évidemment, il n'est pas facile aujourd'hui de se faire une idée de

[1] P. Gordon, *Les Vierges Noires*, *op. cit.*
[2] R. Guénon, « L'ésotérisme du Graal », *Le voile d'Isis*, n°170, 1934, pp.47-48
[3] Cité dans non signé, « ésotérisme du Graal », *Libération païenne*, n°20, été 2001, non paginé
[4] *Cf*. E. Sulleau, « Sous le vernis chrétien l'Europe sauvage », *Eléments*, n°109, juillet 2003, pp. 58-59 ou « Merlin ou le savoir du monde. Entretien avec Philippe Walter », *Antaïos*, n°16, printemps 2001, pp. 166-178.
[5] P. Walter (dir.), *Le mythe de la Chasse sauvage dans l'Europe médiévale*, Paris, Honoré Champion, 1997.

ces mythes supposés originels. On peut parier d'ailleurs qu'ils étaient eux-mêmes que la reformulation de mythes plus anciens encore qui remonteraient à ce que j'appelle l'ère eurasiatique (antérieure au monde indo-européen) et dont le chamanisme semble avoir été le pivot[1]. » Il soutient aussi le fait qu'au « cours du Haut Moyen-Âge (disons aux alentours du Ve et du VIe siècles) a commencé un vaste mouvement d'assimilation du Paganisme par le Christianisme[2]. »

Les travaux de Philippe Walter et de Claude Lecouteux, notamment sur le mythe de la *Chasse sauvage dans l'Europe médiévale*, sont importants, surtout aux yeux des néo-droitiers, car ils offrent une nouvelle grille de lecture de la société médiévale et de sa littérature mettant en évidence l'importance du caractère préchrétien (chamaniques, celtiques et germano-scandinaves) dans celles-ci. Ainsi, le mythe de la chasse sauvage avait déjà été étudié par un membre de la Nouvelle Droite, Jean-Jacques Mourreau. Ce texte est considéré comme un classique par les gens gravitant autour du G.R.E.C.E.[3].

Ce mythe peut être résumé de la façon suivante : à l'époque du solstice d'hiver, un armée de défunts emmenée par un Chasseur, qui serait Odin, un dieu psychopompe, un dieu chaman selon Régis Boyer, passe dans un grand tumulte. Cette Chasse serait une réminiscence de cultes chamaniques pré-indo-européens et il est présent partout dans l'ère eurasiatique.

En 2004, Philippe Walter soutient, dans un entretien accordé à la *Nouvelle Revue d'Histoire*, l'idée selon laquelle la mythologie chrétienne médiévale n'est en fait qu'« une mythologie païenne christianisée[4] ». Ce point de vue est suivi en partie par Jean Delumeau qui affirme dans le même magazine que le paganisme a persisté en Europe Occidentale jusqu'au XVe voire au XVIe siècle date à laquelle la christianisation complète fut effective. Toutefois, il insiste sur le fait que ces pratiques païennes ont perdu toutes significations précises[5].

Ainsi, certains saints chrétiens seraient des survivances préchrétiennes recouvertes d'un vernis chrétiens. Saint Ronan, le saint lycanthrope, est un exemple de christianisation des cultes païens : selon les textes hagiographiques, Ronan serait né en Irlande de parents païens. Brillant théologien, il décide de devenir ermite et s'expatrie en Bretagne où il aurait fait des miracles. Ces textes n'apportent que très peu de détails vérifiables sur ses origines sociales qui permettraient de prouver la réalité de ce saint. De fait, il semblerait qu'une légende se soit

[1] « Merlin ou le savoir du monde. Entretien avec Philippe Walter », *art. cit.*, p. 169.
[2] *Ibid*., p. 170.
[3] J.-J. Mourreau, *La Chasse sauvage, mythe exemplaire*, Paris, GRECE, 1972, réédition Le Labyrinthe.
[4] « L'héritage celtique. Entretien avec Philippe Walter », *La Nouvelle Revue d'Histoire*, n°13, juillet août 2004, p. 18.
[5] « L'historien de la Renaissance. Jean Delumeau », *La Nouvelle Revue d'Histoire*, n°13, juillet août 2004, pp. 11-12.

greffé sur la vie d'un saint de Cornouaille ayant vécu vers le VIIe siècle. En 1911, l'historien Robert Latouche émet l'hypothèse la plus intéressante : Saint Ronan aurait été inventé durant le Bas Moyen-Âge pour remplacer une divinité celtique, pratique largement courante à cette époque utilisée pour convertir par substitution.

Le Graal aurait subi la même substitution. En effet, les néo-païens, en général, insistent aussi beaucoup sur les origines païennes du Graal, s'appuyant sur des études universitaires dont notamment le colloque de Cerisy-La-Salle, publié en 1996[1], consacré à cette question où le Graal a été étudié sous différents angles. Les néo-droitiers sont convaincu du caractère éminemment païen du Graal. Cette position est aussi soutenu par le très médiatique écrivain bretonnant Jean Markale[2], bête noire de l'universitaire Christian-J. Guyonvarc'h et de certains membres de la Nouvelle Droite[3], qui met en avant les liens du Graal avec la mythologie celte. D'autres symboles chrétiens auraient cette filiation païenne comme les Vierges noires, objets d'une dévotion particulière. Selon certains néo-droitiers, reprenant des théories formulées dans les années Trente, ces Vierges noires seraient des avatars de divinités féminines païennes chtoniennes, de type *Magna*, « Mères », la situation souterraine des lieux de culte expliquant la couleur, et christianisées du fait de leur importance pour les populations. Pierre Gordon, visiblement influencé par Bachofen, y voit la survivance d'un matriarcat néolithique[4]. De fait, un certain nombre de pratiques chrétiennes sont mâtinés de paganisme, la plupart de celles-ci étant interdites par la Contre-Réforme.

L'étude des folklores permettrait, selon les néo-païens de la Nouvelle Droite, de retrouver des traces du paganisme car « [il] a servi de support et de conservateur aux mythes. La mémoire a transféré aux personnages des contes et aux superstitions populaires des traits archétypaux et des structures qui maintiennent une réalité protohistorique. Les légendes peuvent être comparées et se compléter afin de reconstruire un symbolisme[5]. » Arnaud d'Apremont a utilisé de façon similaire l'œuvre du grand folkloriste Arnold van Gennep (Arnold Kurr dit, 1873-1957) pour écrire son livre sur le *Père Noël*[6]. En effet, les néo-droitiers

[1] Collectif, *Graal et modernité*. Paris, Dervy, Cahiers de l'hermétisme, 1996.
[2] Jean Markale, ancien professeur de lettres et de philosophie et homme de radio et de télévision, est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages, dont certains sont devenus des références, sur le celtisme, les Cathares, les Templiers et sur l'Atlantide.
[3] Christopher Gérard parle, à propos de mauvais livres sur le monde celte de « markalerie » *Antaïos*, n°12, hiver 1997, p. 204 tandis Christian-J. Guyonvarc'h pense à propos de Markale qu'« il faudrait plusieurs volumes de l'épaisseur d'un dictionnaire Larousse pour une correction complète. Nous ne citerons que quelques exemples caractéristiques car, semblables à ces devoirs de collégiens, vicié du fond et boiteux de la forme, dans lesquels on ne peut rien reprendre sans tout jeter au feu, les chapitres des trois livres, confus et vagues, défient à la fois l'érudition et le bon sens ». *Annales de Bretagne*, t. LXXVIII, 1971, pp. 453-487 cité in J.-Y. Camus et R. Monzat, *Les droites nationales et radicales en France*, *op. cit*., p. 265.
[4] P. Gordon, « Les Vierges Noires », in *Les Vierges Noires*, *op. cit.*, pp. 21-24.
[5] B. Rio, *L'arbre philosophal*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2001, p. 16.
[6] A. d'Apremont, *Père Noël,* Puiseaux, Pardès, 1999.

utilisent les recherches d'Arnold Van Gennep et d'autres illustres mythologues, ceux-ci ayant constaté que les matériaux composant le folklore étaient nombreux et parfois même « intacts », c'est-à-dire ayant conservé leur origine païenne, pour leur reconstruction, ou l'étude, du paganisme. Ainsi Christopher Gérard s'appuie sur un livre, publié initialement dans les années soixante par le musée d'ethnologie de Genève, pour montrer la persistance du paganisme en Suisse via le folklore : « R. Christinger et W. Borgeaud avaient fait preuve d'une grande originalité et d'autant de rigueur scientifique dans leur étude classique sur la mythologie de la Suisse païenne, des pratiques chamaniques aux cultes celtiques et à leurs métamorphoses dans le folklore contemporain. Toute une tradition encore vivante est rattachée au plus lointain passé eurosibérien[1]. »

Toutefois, le pionnier de l'idée de folklore comme persistance du paganisme est Alain de Benoit qui a publié, au début des années quatre-vingt, plusieurs livres faisant le tour de la question dont *Fêter Noël*[2], *Les traditions d'Europe*[3] et, en collaboration avec Pierre Vial, *La mort*[4]. L'ouvrage le plus important, *Les traditions d'Europe*, regroupe les vingt-quatre numéros d'un bulletin de liaison intitulé *GRECE-Traditions*. La présente version, qui a vu la disparition de quelques articles jugés périmés, comprend en plus l'ensemble des numéros publiés postérieurement à la première édition. En effet, selon les grécistes, le monde rural, via la transmission, orale le plus souvent, des récits populaires, est le conservatoire de traditions préchrétiennes et écologiques.

B/L'exemple du Père Noël

Arnaud d'Apremont postule que le Père Noël est d'essence païenne. Cette analyse rejoint celle de l'Eglise catholique qui, au début des années cinquante, s'y est opposé. En effet, une représentation du Père Noël fut brûlé sur le parvis de la cathédrale de Reims le 23 décembre 1951. Cet événement fit alors la une de *France Soir*. Selon Jacques Berlioz, « l'exécution publique a été décidée après que le Père Noël avait été condamné par le clergé ''comme usurpateur et hérétique''. Un communiqué contenant les mots suivants a été publié : ''Le Père Noël a été sacrifié en holocauste. A la vérité le mensonge ne peut éveiller le sentiment religieux chez l'enfant et n'est en aucune façon une méthode d'éducation.''[5] »

[1] C. Gérard, « Etudes indo-européennes », *Antaïos*, n°16, printemps 2001, p. 204.
[2] A. de Benoist, *Fêter Noël*, Puiseaux, Pardès, 1994, première édition Editions Atlas, 1982.
[3] A. de Benoist, *Les traditions d'Europe*, Arpajon, Le Labyrinthe, 1996 non paginé.
[4] A. de Benoist et P. Vial, *La mort. Traditions populaires. Histoire et actualité*, Paris, Le Labyrinthe, 1983.
[5] J. Berlioz, « On a brûlé le Père Noël ! », *L'Histoire*, n°260, décembre 2001, p. 28.

Claude Lévi-Strauss s'intéressa à cette affaire et nota que « Ce n'est pas tous les jours que l'ethnologue trouve l'occasion d'observer, dans sa propre société, la croissance subite d'un rite, et même d'un culte[1]. » En effet, depuis 1950, la célébration de Noël a pris en France une ampleur inconnue avant la guerre. L'influence américaine est certaine mais Claude Lévi-Strauss considère le Père Noël comme une résurgence de coutumes oubliées au même titre que la bûche de Noël devenue une pâtisserie. Il affirme que « le Père Noël est un être surnaturel, ni mythique, ni légendaire, relevant de la famille des divinités[2]. »

Arnaud d'Apremont est donc parti de ce postulat et a tenté de montrer les origines païennes du personnage. Il a, en outre, démontré l'origine non chrétienne de la fête de Noël qui ne serait en fait que le jour de la célébration du dieu Mithra et du culte monothéiste non chrétien Sol Invictus[3]. Cette période correspond aussi à la célébration du solstice d'hiver. De fait, les chrétiens pratiquèrent, selon Arnaud d'Apremont, à une substitution de culte tout en maintenant cette date hautement symbolique, la date de la naissance du Christ étant définitivement fixée seulement en 425 sous le pontificat de Sixte III. Mais Arnaud d'Apremont ne fait que reprendre un point de vue développé par le G.R.E.C.E. vers le milieu des années soixante-dix avec le livre de Jean Mabire et Pierre Vial sur les solstices[4] et par les autres tendances du néo-paganisme.

Selon Arnaud d'Apremont, le Père Noël est un avatar du dieu Odin : « En surgissant de la nuit hivernale dans son traîneau tiré par des rennes, toutes clochettes tintinnabulantes, le Père Noël nous renvoie une image de la Chasse sauvage des anciennes nuits de Jul. Le meneur de ce cortège est le grand dieu de la tradition nordique Odin/Wotan[5]. » De fait, il reprend les travaux d'un universitaire américain, Rogan Taylor[6]. Ce dieu Odin aurait synthétisé en devenant saint Nicolas, différents dieux païens indo-européens et pré-indo-européens. Ce saint Nicolas, selon Arnaud d'Apremont, s'était confondu au Moyen-Âge avec une divinité du nom de Gorgon ou Gargan qui ne serait autre que le dieu Odin[7]. Durant le même temps, saint Nicolas fut acclimaté en Lorraine, via le culte de ses reliques, où il absorba diverses résurgences païennes. C'est toujours en Lorraine qu'il devint distributeur de cadeaux, une caractéristique d'Odin. Selon Arnaud d'Apremont, c'est à la suite de ces transformations que saint Nicolas devint le Père

[1] C. Lévi-Strauss, « Le Père Noël supplicié », Pin Balma, Sables, 1996. Première parution *Les Temps Modernes*, mars 1952, pp. 1572-1590.
[2] Cité dans J. Berlioz, « On a brûlé le Père Noël ! », *L'Histoire*, n°260, décembre 2001, p. 29.
[3] A. d'Apremont, *Le Père Noël*, *op. cit*., pp. 15-24. Pour plus de détail sur les cultes de Mithra et de Sol Invictus, nous renvoyons le lecteur vers les ouvrages de Robert Turcan.
[4] Pierre Vial et Jean Mabire, *Les solstices. Histoire et actualité*, Paris, Le Labyrinthe, 1991.
[5] A. d'Apremont, *Le Père Noël*, *op. cit*., p. 69.
[6] *Ibid*., p. 88.
[7] *Ibid*., p. 50.

Noël, la synthèse s'effectuant aux Etats-Unis grâce à des immigrants néerlandais qui l'emmenèrent en 1626. Cette filiation païenne de saint Nicolas/Père Noël fut soutenu dès l'hiver 1981/82 dans un dossier du numéro 23 du bulletin *GRECE-Tradition*. Alain de Benoist y affirmait la filiation Odin/Wotan-Saint Nicolas-Père Noël[1]. Il soutint la même théorie dans *Fêter Noël*[2]. Il n'est donc surprenant que les néo-païens insistent, du fait de cette filiation païenne nordique, sur la célébration de Noël qui « […] représente probablement la plus grande occasion de réjouissance de l'homme moderne[3] » mais aussi « la plus vieille tradition du monde[4] ».

Section II/La survivance du paganisme dans les élites

A/Persistance du paganisme au sein de la franc-maçonnerie ?

Selon Gérard Galtier[5], les cultes égyptiens ont joué un rôle important dans l'élaboration- lui parle de renouvellement- des rites maçonniques. Au XVIIIe siècle, l'égyptomanie importante rencontra une autre mode, la franc-maçonnerie, l'influençant. De cette rencontre sont nés un nombre impressionnant de rites, de grades et de systèmes maçonniques « irréguliers », donnant naissance aux franc-maçonneries de marge ainsi qu'à un monde paramaçonnique occultiste très vivant, l'Egypte attirant les occultistes. En effet, il y a au XIXe siècle et au début du XXe siècle une forte proportion de francs-maçons de marge membres de sociétés occultistes, « magiques » pour reprendre l'expression de Massimo Introvigne.

Les rites de la franc-maçonnerie marginale dite « égyptienne », aussi connue sous le nom de Memphis-Misraïm, inventée par Cagliostro (Giuseppe Balsamo 1743-1795 ?) au XVIIIe siècle, sont fortement imprégnés de références aux cultes égyptiens. L'histoire de cette tendance de la franc-maçonnerie constitue l'un des chapitres les plus embrouillés des rites maçonniques marginaux et il est donc impossible de retracer synthétiquement son histoire[6]. La

[1] A. de Benoist, « La Saint-Nicolas : un dossier », *GRECE-Traditions* n°23, hiver 1981/82, pp. 3-19, in *Les traditions d'Europe*, *op. cit*., non paginé.
[2] A. de Benoist, *Fêter Noël*, *op. cit*., pp. 69-79.
[3] A. d'Apremont, *Le Père Noël*, *op. cit*., p. 13.
[4] A. de Benoist, *Fêter Noël*, *op. cit*., Quatrième de couverture.
[5] G. Galtier, « L'époque révolutionnaire et le retour aux mystères antiques : la naissance des rites égyptiens de la maçonnerie », *Politica Hermetica*, n°3, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1989, pp. 121-130
[6] Pour plus de détails sur la franc-maçonnerie égyptienne nous renvoyons le lecteur vers l'étude de G. Galtier, *Maçonnerie égyptienne, Rose-croix et néo-chevalerie*, Editions du Rocher, 1989.

première tentative de franc-maçonnerie égyptienne eut lieu à Berlin en 1767. Il s'agit de l'Ordre des Architectes Africains fondé par un officier de l'armée prussienne, Friedrich von Köppen[1]. En 1784, Cagliostro créa le Rite de la haute magie égyptienne, sous le Premier Empire apparurent les rites maçonnique de Memphis et de Misraïm, plus tard à Naples naquit l'Ordre égyptien. « Toutes ces loges et obédiences, écrit Christian Bouchet, n'étaient pas ostensiblement païennes mais contribuaient à créer une atmosphère, une ambiance. On y mélangeait la *Bible* et les enseignement de Pythagore, la kabbale et les dieux égyptiens… Dans certaines loges maçonniques, ce n'était plus l'*Evangile de Saint Jean* qui figurait sur l'autel mais un exemplaire du *Livre des morts égyptiens*, et le mythe d'Hiram était remplacé par celui d'Osiris…[2] »

Arturo Reghini affirmait clairement l'aspect païen de la franc-maçonnerie en particulier ce qui concerne son aspect méditerranéen, égyptien et pythogoricien[3]. Nous avons vu aussi précédemment les liens filiaux supposés entre la franc-maçonnerie et le druidisme et notamment la « franc-maçonnerie du bois »[4] dont les rites, connus sous le nom de « rites forestiers », seraient apparus vers 1745.

Selon Christopher Gérard, il existerait une frange de la franc-maçonnerie utilisant des rites païens, même si ces loges ne sont pas réellement païennes. Or ces pratiques ne resteraient pas confinées dans les franc-maçonneries de marge selon son témoignage : « Des maçons, du Grand Orient de Belgique, s'intéressent aussi au Paganisme (je connais un cas de haut responsable qui s'est déclaré païen), d'autres, en retard d'une guerre, sont hostiles à notre démarche, qualifiée de ''dangereuse'' ou plus subtile, tentent d'occuper le terrain pour neutraliser un courant qui leur fait peur.[5] » Il a, par ailleurs, eu un entretien avec ces maçons païens qui se font appeler les « phratriarques ». Contrairement aux autres groupes païens cités dans cette étude, ce groupe ne se revendique d'aucune tendance politique, d'aucune religion ni d'aucune école initiatique et/ou ésotérique[6]. Ce groupe revendiquerait une recherche de la Tradition antique qui aurait été abandonnée par la franc-maçonnerie sous la pression du christianisme[7].

Ce thème de la christianisation forcée de la franc-maçonnerie revient souvent chez certains maçons hétérodoxes et notamment chez ceux qui se réclament de la tradition celtique

[1] G. Galtier, « L'époque révolutionnaire et le retour aux mystères antiques », *art. cit.*, p. 123
[2] C. Bouchet, *Néo-paganisme*, *op. cit*., p. 45.
[3] A. Reghini, *Tous les écrits de UR & KRUR* [1927-1928-1929], trad. P. Baillet et Y. Tortat, Milan, Archè, 1986.
[4] Pour plus de détails sur cette forme de franc-maçonnerie, nous renvoyons le lecteur vers l'étude du professeur J. Brengues, *La Franc-maçonnerie du bois. Protectrice de la forêt*, *op. cit*.
[5] C. Gérard, *Parcours païen*, *op. cit*., p. 44.
[6] « Entretien avec un phratriarque », *Antaïos*, n°12, hiver 1997, p. 140.
[7] *Ibid*., p. 141.

(de la franc-maçonnerie du bois) ou de la tradition italique[1]. Ainsi Régis Blanchet, qui n'est pas néo-droitier, soutient même l'idée de collusions entre le christianisme et la franc-maçonnerie moderne : « La maçonnerie contemporaine –et en cela elle a bien fait le jeu des Eglises constituées- a absolument éradiqué de ses bandes mémorielles cet apport celtique de ses premières années[2]. » Cette franc-maçonnerie païenne de tendance celtique a été réactivée en 1993 sous l'impulsion de Régis Blanchet et de Gwenc'hlan Le Scouëzec, un néo-druide, garant de la filiation avec le druidisme et le celtisme. Cette loge regroupe des maçons de toutes obédiences. En outre, Rémi Boyer, un franc-maçon proche des rites marginaux, a reconnu, dans un article publié dans *L'Originel*, le caractère païen de certains rites maçonniques[3].

B/« La vraie religion de l'Europe »[4]

Selon Sigrid Hunke, et à sa suite Alain de Benoist, les hérétiques qui ont reproché à l'Eglise chrétienne l'excès de dualisme sont, en fait, les détenteurs de la « vraie religion » c'est-à-dire du paganisme. Ces hérétiques sont principalement des « écrivains, philosophes, poètes, mystiques et savants[5] ». « Sigrid Hunke, écrit Alain de Benoist en 1981, l'un des rares auteurs à avoir abordé ce sujet de façon systématique, a montré que de larges convergences existent entre les ''grandes protestations'' qui se sont manifestées au cours des siècles à l'encontre de l'idéologie dominante constituée par la foi officielle. Dans ces convergences, elle a su lire une *continuité spirituelle* exprimant les lignes de force d'une ''autre religion de l'Europe'' –la *vraie* religion de l'Europe-, une religion qui apparaît dès la fin du IVe siècle avec Pélage, qui réapparaît au IXe siècle avec Scot Erigène, qui se poursuit à partir du XIVe siècle avec Maître Eckart et ses disciples (Henri Suso, Johannes Tauler, Sébastien Franck von Donauwörth), Jacob Böhme, Paracelse, Joachim de Flore, Lucilio Vanin, Amalric de Bène, David de Dinat, etc., et dont les héritiers, à des titres divers, sont aussi bien Erasme et Léonard de Vinci que Henry More, Shaftesbury, Valentin Weigel, Pestalozzi, l'essentiel du mouvement romantique et idéaliste allemand, Goethe, Kant, Fichte, Schelling, Schleiermacher et Herder, les Russes

[1] A. Reghini, *Tous les écrits de UR & KRUR*, *op. cit.*
[2] « Le chaînon manquant », *Le jardin des dragons*, n°13, « Les collèges d'Oxford au XVIIe siècle », t. 2, Rouvray, Les Editions du Prieuré, 1994, p. 109.
[3] R. Boyer et J.-P. Giudicelli de Cressac Bachelerie, « Franc-maçonnerie et paganisme », *L'Originel*, n°5, avril 1996, pp. 42-51. Jean-Pierre Giudicelli de Cressac Bachelerie est un compagnon de route de l'extrême droite : il est passé par Ordre nouveau et Troisième Voie, et un sympathisant du FLNC. *Cf.* S. Faubert, « Le vrai visage des sociétés secrètes », *L'Evènement du Jeudi*, semaine du 4 au 10 novembre 1993, p. 46.
[4] Titre d'un article de P. Vial paru dans *Eléments*, n°56, hiver 1985, pp. 45-48 mais aussi titre d'un ouvrage de S. Hunke, Paris, Le Labyrinthe, 1985.
[5] P. Vial, « La vrai religion de l'Europe », *art. cit.*, p. 46.

Théophane et Berdiaev, les Français Teilhard de Chardin et Saint-Exupéry, etc. Chez la plupart de ces auteurs, on retrouve en effet, portés au plus haut niveau, certains thèmes fondamentaux de la pensée païenne telle que nous nous sommes efforcés de la définir jusqu'à présent : en premier lieu, l'unité transcendantale du cosmos, la continuité entre Dieu (ou les dieux) et le monde –un monde dont l'être est ''parfait'', mais non immobile, qui est le lieu d'un *devenir* permanent en toutes directions, un Dieu qui rend le fini lui-même infini, qui conduit à penser l'espace et le temps comme infinis[1]. » Cette définition du paganisme englobe donc le panthéisme spinozien et la pensée de Giordano Bruno voire celle de Nicolas de Cues.

Il voit aussi le retour du paganisme dans la Renaissance : « Elle naquit, à partir de Florence, d'une reprise de contact avec l'esprit du paganisme antique. […] Ce ne fut pourtant pas un retour en arrière, une simple résurgence du ''passé'', mais au contraire le point de départ d'une nouvelle aventure de l'esprit, d'une nouvelle aventure de l'âme faustienne désormais triomphante[2]. » Ce point de vue est partagé par Dominique Venner : « On a pu dire encore que la Renaissance avait au cœur de la Chrétienté une civilisation païenne qui en était la négation[3]. » A l'origine de ce renouveau du paganisme, nous trouvons la redécouverte des textes antiques en Occident lors de la chute de Constantinople en 1453. De fait, la Renaissance remit au goût du jour les thèmes antiquisants, en particulier dans les domaines de la peinture et de la sculpture. Jocelyn Godwin a d'ailleurs consacré une étude joliment illustrée sur ce thème démontrant l'ambiguïté de la Renaissance[4].

Cette pensée païenne se retrouverait chez certains auteurs contemporains. La Nouvelle Droite s'est d'ailleurs faite la spécialiste de l'étude du paganisme littéraire contemporain. Jacques Marlaud a consacré une thèse de doctorat au *Renouveau païen dans la pensée française*[5] dans laquelle il analyse des auteurs contemporains français ayant développé, selon lui, une thématique païenne : Henri de Montherlant, Pierre Gripari, Louis Pauwels et Jean Cau. Dans une autre partie, il fait un survol rapide de différents auteurs ayant développé, selon lui, cette vision païenne du monde. Auraient été inspirés par le paganisme François Rabelais (1494-vers1553), Michel de Montaigne (1533-1592), Louis Ménard, Maurice Barrès, Paul Valery (1871-1945), Pierre Drieu de la Rochelle, Georges Bataille (1897-1962), Jean-Paul Sartre (1905-1980), Albert Camus (1913-1960) et Saint-Loup[6]. Cette énumération à la Prévert montre

[1] A. de Benoist, *Comment peut-on être païen ?*, *op. cit.*, pp. 241-242.
[2] A. de Benoist, « La religion de l'Europe », *Eléments*, n°36, automne 1980, p. 7.
[3] D. Venner, « Eternité des civilisations », *art. cit.*, p. 7.
[4] J. Godwin, *The Pagan Dream of the Renaissance*, *op. cit*.
[5] J. Marlaud, Le r*enouveau païen dans la pensée française*, *op. cit*.
[6] *Ibid*., pp.185-234

clairement les limites de ce genre de thèses : Tous les auteurs, à l'exception de ceux qui font explicitement référence à l'une des formes du monothéisme, peuvent être récupérés.

Cependant, *Eléments* a aussi consacré à cette question un nombre important d'articles de sa première parution à nos jours[1] tandis qu'en 2002, Christopher Gérard publie une étude sur la référence contemporaine à l'empereur Julien (Flavius Claudius Julianus 331-363), *Julianus redivivus. L'Empereur Julien au XXème siècle : permanence d'un mythe littéraire*[2]. Cette étude montre clairement la persistance de l'intérêt pour l'empereur de la réaction païenne dans les milieux littéraires depuis la Renaissance[3]. En effet, celui-ci cite, entre autre, parmi les auteurs contemporains influencés par Julien, Anatole France (1844-1924), Maurice Barrès, Henry de Montherlant, Céline, Antonin Artaud (1896-1948), André Fraigneau (1907-1991), Jacques Benois-Méchin (1901-1983), Emil Cioran (1911-1995), Ernst Jünger, Jean Raspail et Gabriel Matzneff.

Jacques Marlaud a tenté de théoriser le discours de l'auteur « païen » contemporain. Celui-ci développerait les thèmes suivant : une perspective nominaliste ; un anti-égalitarisme de la masse ; le refus de l'utopie et la construction de l'avenir avec le présent ; la nécessité de l'ennemi ; une religion de la vie et de l'idée qui fonde le domaine et les dieux ; le guerrier/rebelle préférable au bourgeois[4]. La grille de lecture constituée par ces différents points favorise un certain nombre d'auteur de droite du fait même des critères de sélection. Il n'est donc pas surprenant de trouver parmi ces auteurs « païens » des personnes ayant eu des sympathies, voire des engagements à l'extrême droite : Ernst Jünger, Ernst von Salomon, Jean Mabire, Saint-Loup, Pierre Drieu de la Rochelle mais aussi William Butler Yeats, David Herbert Lawrence[5] et/ou Fernando Pessoa (1888-1935).

Les auteurs classiques cités par Alain de Benoist le sont aussi par Antoine Faivre comme auteurs ésotériques, selon ses grilles analytiques. De fait, nous pouvons remarquer qu'un grand nombre de ceux-ci ont développé un discours mystique de nature ésotérique[6].

---

[1] Outre les articles utilisés dans ce travail, nous pouvons citer, par exemple : D. Pradelle, « Quand les écrivains français ressuscitaient les dieux », n°36, automne 1980, pp. 26-38 ; F. Valclérieux, « La grande vision païenne de D.H. Lawrence », n°67, hiver 1989, pp. 51-54 ; J.-J. Mourreau, « La piété de Goethe », n°95, juin 1999, pp. 14-16 ; F. Valclérieux, « Actualité de D. H. Lawrence », n°107, décembre 2002, pp. 56-58.

[2] C. Gérard, *Julianus redivivus. L'Empereur Julien au XXème siècle : permanence d'un mythe littéraire*, Bruxelles, Antaïos, Cahier d'études polythéistes n°3, 2002. Communication initialement destinée au colloque international organisé en décembre 2000 par l'université de Tours. Version remaniée et complétée.

[3] *Ibid.*, p. 9.

[4] J. Marlaud, Le r*enouveau païen dans la pensée française*, *op. cit*., pp. 215-216.

[5] Z. Sternhell, M. Sznajder, M. Ashery, *La naissance de l'idéologie fasciste*, Paris, Fayard, Espace politique, 1989, pp. 324-325.

[6] A. Faivre, *L'ésotérisme*, *op. cit*.

Ainsi, cette ambivalence ésotérisme/paganisme[7], associé à un soutien à la droite radicale de leur époque est flagrante chez William Butler Yeats et chez Fernando Pessoa.

Williams Butler Yeats (1865-1939), prix Nobel de littérature, fut profondément marqué par la tradition populaire de l'Irlande gaélique qu'il lia à son engagement nationaliste. Il fut aussi influencé par l'occultisme : il fut proche de la Société Théosophique de Blavatsky et un membre important de la *Golden Dawn*[1] où il pratiqua la magie. Yeats abandonna ses responsabilités au sein de la *Golden Dawn* en 1901 et la quitta en 1923 en raison de ses divergences grandissantes avec Samuel Liddel Mathers (1854-1918), le beau-frère du philosophe Henri Bergson (1859-1941), réputé pour ses connaissances dans les domaines de l'occultisme, du rocicruxianisme, et Crowley[2]. Parmi, les autres membres de la Golden Dawn, il y avait les écrivains Arthur Machen (1863-1947), Algernon Blackwood (1869-1951) et Bram Stocker (Abraham Stocker 1847-1912), les occultistes Aleister Crowley et Dion Fortune (1890-1946), Sax Rohmer (Arthur Henry Ward 1883-1959), Moina Bergson (1865-1928), la sœur du philosophe, l'actrice Florence Farr (1860-1917)… Les rites de la *Golden Dawn* s'inspirent, nous utilisons le présent car l'ordre existe encore, de la Kabbale, des tarots, de la franc-maçonnerie et de la philosophie occulte de la Renaissance[3]. Il publia en 1889 son grand poème *The Wanderings of Oisin* fortement influencé par la mythologie celte. En 1925, il écrivit un texte à connotation occultiste *Vision* publié confidentiellement en 1925 et diffusé plus largement en 1936. Il traduisit les *Upanishads* hindous en anglais avec l'aide de Shri Purshit Swami (?- ?). Il relia alors les traditions celtiques et hindoues (proximités des systèmes spirituels- rien à voir avec les Indo-Européens). Il fut l'ami de nationalistes irlandais, dont Fenian John O'Leary (1830-1907) et des Chemises Bleues d'Eoin O'Duffy (1892-1944) auxquelles il composa un chant, et un anti-démocrate et un anti-matérialiste[4] avant de s'éloigner progressivement de la politique vers la fin de sa vie.

Fernando Pessoa est l'un des grands auteurs du XXe siècle. Il a soutenu le régime de Antonio de Oliveira Salazar (1889-1970) clérical et nationaliste. Introverti, il invente à vingt-cinq ans, en 1914, son double païen Alberto Coeiro puis ses deux disciples : Ricardo Reis le stoïcien épicurien et Alvaros de Campos, le « sensationniste ». Il explore dans son œuvre

[7] Cela entretient donc l'ambiguïté entre l'ésotérisme et le paganisme, l'un n'étant pas l'autre mais il est vrai que le paganisme rituel a des liens avec l'ésotérisme, celui-ci servant souvent de fondement doctrinal.

[1] L'*Hermetic Order of the Golden Dawn* (« ordre hermétique de l'aube dorée ») fut un petit groupe fondé en 1888 par le médecin William Robert Woodman (1828-1891), membre important d'un ordre rosicrucien anglais, la *Societas Rosicruciana In Anglia*, par le médecin, franc-maçon, William Wynn Westcott (1848-1925) et par un écrivain occultiste Samuel Liddell Mathers (1854-1918). M. Introvigne, *La magie*, *op. cit*., pp. 194-196.

[2] *Ibid*., p. 205

[3] *Ibid*., p.199

[4] Z. Sternhell, M. Sznajder, M. Ashery, *La naissance de l'idéologie fasciste*, *op. cit*., pp. 324-325. Voir aussi J. Genet (dir.), *William Butler Yeats : Essais et Introduction*, Lille, P.U.L., 1985.

protéiforme, écrite en anglais ou en portugais, différents registres : ésotérisme[1], érotisme et nationalisme mystique. Il développa une pensée antimatérialiste et antibourgeoise ainsi qu'un nationalisme mystique fondé sur le mythe de l'Empire et sur le sébastianisme. Toutefois son empire est dépourvu d'impérialisme. Les thèmes de l'Empire sont fréquents dans la littérature portugaise depuis le XVIe siècle et l'œuvre de Camoens (1525 ?-1580). Le sébastianisme découle du mythe de l'Empire et s'inscrit plus largement dans le mythe du souverain caché[2]. Il s'agit d'un courant messianique qui débuta en 1580 lors de la disparition du roi Sébastien lors de la bataille d'Alcacer Qibir (Maroc). Le roi devant réapparaître pour restaurer la gloire du Portugal. Ce mythe devient chez Pessoa, un empire immatériel véhiculé par la langue, matrice de l'âme portugaise, quelle que soit l'ethnie ou la nationalité.

Conclusion du chapitre :

Il existerait un paganisme présent dans la culture savante de l'Europe depuis au moins la Renaissance, ce que Sigrid Hunke et Alain de Benoist ont pu appeler la « vraie religion de l'Europe ». Cependant, nous pouvons être dubitatif car celui-ci, s'il existe réellement, est difficilement perceptible. En effet, nous sommes loin des cérémonies hindouistes ou des religions de l'Antiquité. *A contrario*, ce fonds païen est visible dans les mythes, légendes et folklores européens. L'exemple du Père Noël est, à ce titre, particulièrement édifiant. La disparition programmée de cette partie de notre patrimoine, désuète pour un grand nombre de nos contemporains, sera de moins en moins perceptible dans les années qui arrivent du fait de ce désintéressement, malgré un regain d'intérêt dans les années soixante-dix, hormis peut-être pour les ethnologues étudiant les folklores européens. Toutefois, des sociologues, tel Michel Maffesoli, anticipent l'avènement dans un futur proche de nouvelles formes de paganisme culturels.

[1] M. Pasi, *Aleister Crowley e la tentazione della politica*, Milan, Franco Angeli, 1999, pp. 137-162.
[2] Le mythe du souverain caché se retrouve dans un certain nombre de mythes européens, à commencer par celui du roi Arthur, mais aussi chez les Chiites avec la réapparition du douzième imam. « Le souverain caché », *Politica Hermetica*, n°14, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2000.

Quatrième chapitre : Le polythéisme des valeurs

Section I/le paganisme postmoderne de Michel Maffesoli

Le très atypique sociologue Michel Maffesoli est une référence pour des néo-droitiers aussi différents que Guillaume Faye, Alain de Benoist, Christopher Gérard, Charles Champetier et le groupe Libération Païenne. Ainsi Libération Païenne, qui se revendique pourtant des thiases dionysiaques et du paganisme grec, définit son paganisme d'après Michel Maffesoli, lorsque le groupe écrit que le paganisme « […] pas non plus un aristocratisme à prétention métaphysique à la manière de la Nouvelle Droite. Nous inclinons plutôt à penser avec Michel Maffesoli, qu'il s'agirait en fait d'un orgiasme plébéien enraciné dans le quotidien et non dans l'épopée[1]. » Celui-ci, reconnaît, sans difficulté, se définir comme « […] un polythéiste convaincu, sur le plan du polyculturalisme ou du polythéisme culturel dont parle Max Weber[2] ». Ce polythéisme culturel maffesolien est « fondamentalement libertaire »[3], hostile au monothéisme, celui-ci « [étant] à la base du rationalisme et du dogmatisme » dont la « caractéristique principale est la réduction : le monothéisme coupe, tranche, réduit les éléments de la vie pour n'en garder que ce qu'il considère comme essentiel. […] La différence avec le polythéisme grec est nette : le monothéisme judéo-chrétien fonctionne sur la réduction[4]. »

Maffesoli postule la résurgence de valeurs archaïques et d'un enracinement dynamique qu'il appelle la régrédience. Il insiste aussi sur l'orientalisation et la féminisation du monde synthétisées par Dionysos[5], qui serait, selon lui, la figure emblématique d'une postmodernité, vue comme la synergie de l'archaïsme et du développement technologique, devant se substituer au système social et économique issu des Lumières. Celle-ci serait elle-même empreinte de religiosité païenne[6] s'opposant ainsi à une modernité qui n'est que la forme laïcisée de la réduction judéo-chrétienne qui trouve son aboutissement dans le rationalisme moderne[7]. Selon ce sociologue, la modernité, caractérisée par un matérialisme effréné et par l'hédonisme, a

[1] *Libération Païenne*, n°5, hiver 1994-1995, non paginé.
[2] « Eloge du savoir dionysien. Entretien avec M. Maffesoli », *Antaïos*, n°10, été 1996, p. 23.
[3] *Ibid*., p. 24.
[4] *Ibid.*, p. 27.
[5] Michel Maffesoli explique le choix de ce dieu par le fait que celui-ci est une « divinité aux cent noms : il est l'infini des potentialités. Dionysos est le polythéisme au sein du polythéisme ! », « Eloge du savoir dionysien. Entretien avec M. Maffesoli », *art. cit.*, p. 28.
[6] « Eloge du savoir dionysien. Entretien avec M. Maffesoli », *art. cit*., p. 26.
[7] *Ibid*., p. 27.

vécu : nous serions entrés dans le « temps des tribus », titre-diagnostic de son plus célèbre essai paru en 1988[1], livre phare et visionnaire pour de nombreux néo-païens. Toutefois, il ne dit pas que ce système va disparaître mais muter. Selon lui, cette postmodernité est, en fait, un retour à la « normalité » : les idéologies modernes qui croyaient réduire la personne à un individu calculateur, le lien social à un contrat rationnel et l'histoire à un progrès, ont été démenties par les faits. Ce sociologue est à l'origine de l'usage nouveaux du mot « tribus » comme synonyme de « communautés ». De fait, sa théorie est inspirée[2] de la thèse du sociologue allemand Ferdinand Tönnies (1855-1935) sur la distinction entre *Gesellschaft* (« société ») et *Gemeinschaft* (« communauté »). Celui-ci distinguait le lien social de type naturel et organique, la communauté, et celui qui est dirigé vers un objectif, la société, où les relations sont impersonnelles et les obligations morales à l'égard des autres personnes quasiment absentes[3].

C'est cette analyse qui attire la Nouvelle Droite : « Pour comprendre la réalité dont parle Michel Maffesoli, écrit Charles Champetier, il suffit de regarder autour de soi et de se poser une simple question : quel est donc le point commun entre la Love Parade de Berlin (un million de personnes dans la rue chaque année), les raves sauvages de nos banlieues et campagnes, l'enterrement de Lady Di (quatre millions de ''pèlerins'' et 800 millions de téléspectateurs), la multiplication de sectes et nouveaux mouvement religieux, la victoire de l'équipe de France à la finale de la Coupe du monde (plus grand rassemblement sur les Champs-Élysées depuis la libération de Paris), l'émergence de villages privés assurant leur propre sécurité, l'ethnicisation des quartiers des grandes villes, la prolifération des croyances parallèles (astrologie, divination, sagesses orientales remodelées), la dissémination des modes musicales et des styles vestimentaires, le retour aux communautés parallèles dans les squats, les systèmes d'échanges local ou les coopératives d'agriculture bio, la rébellion récurrente des villes et des régions contre les derniers vestiges de l'Etat central ? Tous ces phénomènes renvoient à un modèle non moderne, *archaïque*, de socialisation : le relationnel prime sur le rationnel, l'affectif sur le cognitif, le groupe sur l'individu, l'imaginaire sur le calcul, le local sur le global[4]. » Toutefois, le sociologue se défend d'élaborer une théorie au contenu abstrait mais au contraire « […] de cristalliser toute une série de chose diffuse, non pour jouer au prophète, mais en tant que chercheur, qui, de façon quasi phénoménologique, se contente d'être une sorte de ''renifleur social''[5]. »

[1] M. Maffesoli, *Le temps des tribus. Le déclin de l'individualisme dans les sociétés postmodernes*, Paris, La Table Ronde, 2000.
[2] *Ibid*., p. 111.
[3] F. Tönnies, *Communauté et société* [1887], trad. Joseph Leif, Paris, P.U.F., 1946.
[4] C. Champetier, « Jean Baudrillard, Michel Maffesoli », *op. cit*., p. 30.
[5] « Eloge du savoir dionysien. Entretien avec M. Maffesoli », *art. cit*., p. 23.

La faiblesse de la thèse de Michel Maffesoli, c'est qu'elle n'établit pas de distinction nette entre le communautarisme traditionnel et les communautés postmodernes, artificielles, qui sont justement le produit du monde moderne. Ces dernières ont pour logique la dissolution de ces cultures traditionnelles en créant des entités sociales par âges, sexes, préférences sexuelles, goûts vestimentaires ou/et musicaux, etc. Contrairement aux communautés traditionnelles, fondées sur la durée, les « tribus » postmodernes agrègent les personnes en associations provisoires parfois composées d'une ou de milliers de personnes. Toutefois, Alain de Benoist, venant au secours de la thèse « maffesolienne », affirme « que la distinction entre identités héritées et identités choisies tend à s'effacer. Les appartenances d'autrefois, du fait même de leur antériorité/autorité, interdisaient qu'on puisse véritablement les choisir. Elles apparaissaient comme ''naturelle''. Aujourd'hui, même les identités héritées sont ''choisies'', dans la mesure où elles ne deviennent opérantes, agissantes, que pour autant que nous acceptions ou que nous décidions de nous y reconnaître. L'identité, dès lors, ne se confond plus avec la seule appartenance[1]. »

Section II/L'archéofuturisme de Guillaume Faye

Cet « archéofuturisme », Guillaume Faye le décrit de la façon suivante : « Penser ensemble, pour les sociétés du futur, les avancées de la techno-science et le retour aux solutions traditionnelles de la nuit des temps. Tel est peut être le vrai nom de la post-modernité, aussi éloignée du passéisme que du culte idiot de l''actuel''. Rassembler, selon la logique du *et*, et non point du *ou*, la plus ancienne mémoire et l'âme faustienne car elles s'accordent. Le traditionalisme intelligent est le plus puissant des futurismes et inversement. Réconcilier Evola et Marinetti. C'est le concept de ''modernité'', né de l'idéologie des Lumières, qu'il faut assécher. Il ne faut pas associer les Anciens aux Modernes, mais les Anciens aux Futuristes.

D'ailleurs aujourd'hui, comme l'a remarqué la Nouvelle Droite, les formes politiques et sociétales de la modernité se fissurent ; les formes archaïques resurgissent dans tous les domaines, dont la moindre n'est pas la reprise de la poussée de l'Islam. Enfin, les bouleversements à venir de la techno-science –notamment en génétique- comme le tragique retour au réel qui se prépare pour le XXIème siècle requerront à une mentalité archaïque. C'est le modernisme qui est déjà un passéisme. Mais attention ; il ne s'agit pas de succomber au ''traditionalisme'' classique, entaché de folklore et rêvant (en arrière toute) d'un retour au

[1] A. de Benoist, « Identité, égalité, différence », in *Critiques. Théoriques*, *op. cit*., p. 424.

passé. La modernité est devenu obsolète. Le futur doit être ‘‘archaïque’’, c’est à dire ni moderne ni passéiste[1]. » Nous voyons que la définition de Guillaume Faye est largement tributaire de la postmodernité maffesolienne définie comme la synergie de l’archaïsme et du développement technologique. Cependant, là où Maffesoli voit une spontanéité dans l’apparition de la postmodernité, Guillaume Faye désire un volontarisme car « Les traditions sont faites pour être expurgées, épongées, sélectionnées. Car beaucoup d’entre elles sont porteuses des virus qui explosent aujourd’hui. Quant à la modernité, elle probablement pas d’avenir[2]. »

Guillaume Faye insiste, en outre, sur le fait qu’« Il faut redonner au mot ‘‘archaïque’’ son vrai sens, positif et non péjoratif : selon la signification du substantif grec *archè* qui signifie à la fois ‘‘fondement’’ et ‘‘commencement’’, autrement dit ‘‘impulsion fondatrice’’. Il a également le sens de ‘‘ce qui est créateur et immuable’’ et se réfère à la notion centrale d’‘‘ordre’’. Attention : ‘‘archaïque’’ n’est pas ‘‘passéiste’’, car le passé historique a produit la modernité égalitaire qui échoue, et donc toute régression historique serait absurde[3]. »

Il existe donc, selon cet auteur, un paganisme culturel, donc non religieux, propre à la civilisation européenne. Ainsi, la culture européenne se manifesterait par des pratiques culturelles non chrétiennes qui persisteraient depuis l’Antiquité. Elle se caractériserait aussi par une « mentalité européenne » propre refusant l’immuable, par un esprit faustien, ou prométhéen, c’est-à-dire une « ‘‘approche titanesque’’ […] fondée sur l’esthétique et l’éthique de la puissance, la divinisation du Surhomme –ce qui n’a rien de ‘‘moderne’’ mais tout d’archéofuturiste- puisque le mythe d’Héraclès et la geste de l’Iliade sonde l’expression explicite tonitruante de ce titanisme, dans lequel les héros humains se hissent au niveau des Dieux[4] » et par un esprit volontariste.

Cet « esprit européen » viserait « à transformer le monde par la création d’Empires ou par la techno-science[…][5] ». Donc, pour Guillaume Faye, « l’âme de la culture artistique européenne, ce ne sont pas les petits objets pyramidaux en terre cuite ni les meubles peints du Schleswig-holstein, ni les coiffes bretonnes ou les naïves sculptures paysannes en bois de Scandinavie. Ne serait-ce pas plutôt la cathédrale de Reims, l’escalier à triple révolution du château de Chambord, les dessins de Vinci, les BD de Liberatore et de l’école bruxelloise, ou du design des Ferrari ou les réacteurs germano-franco-suédois d’Ariane 5[6]. » Dans son

[1] G. Faye, *L’archéofuturisme*, *op. cit*., pp. 42-43.
[2] *Ibid.,* pp. 10-11.
[3] *Ibid*., p. 66.
[4] « Les Titans et les Dieux. Entretien avec Guillaume Faye », *art. cit.,* p. 116.
[5] G. Faye, *L’archéofuturisme*, *op. cit*., p. 69.
[6] *Ibid*., p. 31.

entretien accordé à *Antaïos*, il ajoute : « D'ailleurs, reprenons les noms des fusées ou programmes spatiaux américains du temps où Von Braun les baptisait : Thor, Atlas, Titan, Jupiter, Delta Mercury, Apollo… Aucune ne s'appelait ''Jésus'', ''Peace and Love'' ou ''Bible''. Et ce, dans un pays où le Christianisme est, de fait, religion d'Etat. De même, la fusée européenne est Ariane, les missiles nucléaires de l'armée de terre française, Pluton et Hadès, et celui de l'armée indienne, Agni. Les navires de guerre britanniques portent traditionnellement des noms de même origine : Hermès, Ajax, Hercule… Il existe bien un lien, un fil mental entre les réminiscences de la mythologie païenne et cette ''technoscience-de-puissance''[1]. » Cependant, l'esprit prométhéen, « la techno-science », débarrassée de l'éthique, doit, selon lui, se débarrasser de l'idée de progrès, sous peine d'évoluer vers une tendance suicidaire au niveau écologique.

Le système proposé par Faye est, par sa nature même, souvent présent dans la littérature de science fiction. En effet, dans ce registre littéraire, les sociétés décrites sont souvent un mélange de société technicienne la plus débridée et de société la plus archaïque socialement avec, dans la plupart des cas, une réapparition de la hiérarchisation et des castes sur un modèle à la fois médiéval et impérial. Cependant, cette vision n'est pas un modèle mais un contre modèle anticipant une supposée décomposition de notre société. Ce futur n'est pas souhaité mais envisagé.

Section III/Une autre forme de paganisme postmoderne : la culture dite « jeune »

Des études sociologiques ont montré ou veulent montrer la persistance de paganisme à notre époque. Pourtant, aucune de ces études, à l'exception de l'équipe de Maffesoli, ne s'est penchée sur les cultures que l'on pourrait qualifier de marginales et qui ont un attrait puissant sur les « jeunes » : les musiques indépendantes, la bande dessinée, les paralittératures et les jeux. Les trentenaires sont la première classe d'âge ayant complètement baigné dans cette contre-culture qui, à partir des années soixante-dix, s'est trouvée une place dans la culture occidentale et s'est pérennisée. La thématique païenne devient alors fréquente dans la peinture avec les néo-surréalistes, comme le peintre suisse Giger ; dans le cinéma avec des films comme *The Wicker Man*. Cette période connaît aussi un essor important de la littérature de marge dont l'*Heroïc Fantasy* apparue à la suite de Tolkien et qui véhicule des thèmes très largement

[1] « Les Titans et les Dieux. Entretien avec Guillaume Faye », *art. cit*., p. 117.

païens. Il y a donc à cette époque une familiarisation d'une partie de la jeunesse avec le paganisme, celle-ci ignorant la culture classique, « savante ».

L'étude des thèmes païens dans le cinéma ne sera pas abordée dans ce travail du fait de l'importance de la production cinématographique. Le contenu supposé païens de certains films a été analysé par la Nouvelle Droite dès son apparition. Nous pouvons citer comme films ayant une thématique païenne, les œuvres suivantes : *Excalibur* de John Boorman, *The Cat People* (La Féline) de Jacques Tourneur, *The Wicker Man* de Robin Hardy, *Braveheart* de Mel Gibson, *Mad Max* de George Miller dans une optique postmoderne ainsi que *Conan le Barbare* de John Milius, *Stars Wars* de Georges Lucas (pour la thématique impériale), *Dune* de David Lynch, certains dessins animés, etc.

Seules quelques personnes, surtout au sein de la jeune garde de la Nouvelle Droite, se sont penchées sur le contenu païen de la culture « jeune »[1]. Alain de Benoist a fait, en 1997, quelques commentaires sur le paganisme issu du « *Black Metal* ». Sa conclusion est négative et implacable : « On y trouve surtout des adolescents désireux de surenchérir dans la provocation, qui naviguent entre fanzines éphémères et créations musicales agressives, de style ‘‘hard metal’’ ou ‘‘black gothic’’. Certains sont de francs psychopathes, qui se sentent invinciblement attirés par la brutalité, les cimetières, les messes noires, voire la nécrophilie. Le plus grand nombre, heureusement, n'ont subi que l'influence de la bande dessinée et de la science fiction ! Leur ‘‘paganisme’’ consiste essentiellement à rêver sur des héros à gros biceps et maxillaires en béton, ou à faire l'apologie de ce qui est le contraire même du paganisme : la violence pure et le chaos. Peut-être faudrait-il les concernant, parler de paganisme style Conan le Barbare ou Donjons et Dragons[2]. »

A/Musiques païennes

A partir de la seconde moitié des années quatre-vingt, sont apparus différents registres musicaux développant un discours païen radical. Nous pouvons affirmer que ces registres sont au nombre de deux : « la musique industrielle » ou « Indus » et le *Black Metal*. Il est important de préciser que ces musiques sont des phénomènes marginaux, leurs publics respectifs étant numériquement faibles. Toutefois, l'addition des amateurs de ces registres n'est pas négligeable. Cela représente, en France, quelques centaines de millier de personnes. Dans

[1] *Cf*., l'article sur le groupe *Bathory* in *Irmin*, n°2/nouvelle série, automne 2000, pp. 39-40 ou l'article consacrée à une chanson de *Death in June* in *Irmin*, n°3/nouvelle série, hiver 2000, pp. 43-46.
[2] « Entretien avec Alain de Benoist. Comment peut-on être païen ? », *art. cit*., p. 16.

certains pays européens ce public est plus important. C'est le cas de la Scandinavie, de la Grande-Bretagne et de l'Allemagne. Leur public est composé principalement de la tranche d'âge allant de l'adolescence aux trentenaires qui constitue le premier public. Ces scènes musicales sont régies par des pratiques culturelles et par des codes vestimentaires propres. Elles restent des structures fluctuantes et éphémères : les amateurs de ces musiques évoluent beaucoup et dans toutes les directions.

Comme il a été dit ci-dessus, il s'agit de phénomènes marginaux et donc en tant que tel, ces milieux sont organisés de manière alternative : il existe dans chaque catégorie musicale une presse spécialisée légale et non officielle (les « fanzines » [1]), des circuits de production et de diffusion : magasins spécialisés et vente par correspondance. Cette marginalité est revendiquée et assumée au nom de l'intégrité artistique. Par conséquent, le principal moyen de production et de vente des ces musiques est le label qui est une petite maison de disque aux méthodes de fonctionnement artisanal et/ou alternatif. Cela n'empêche pas la présence de ces registres dans les bacs des grands magasins spécialisés. A l'origine, ces milieux musicaux étaient cloisonnés. Or depuis le début des années quatre-vingt-dix, nous assistons au décloisonnement de ces scènes et la frontière entre ces différents registres est devenue fluctuante. Cette ouverture a permis à ces musiques d'évoluer et de trouver une nouvelle énergie créatrice et thématique.

La radicalité du discours, au contenu païen ou non, est la principale composante de ces musiques. comme l'affirme Jean-Paul Bourre : « […] aujourd'hui une certaine culture rock – black metal, rock gothic- rassemble tous les radicalismes… du rebelle européen, passionné par *Braveheart*, au mutant extra-planétaire surgi de *Blade Runner*. […] Eux proposent de changer le monde immédiatement, sans attendre[2]. Cette radicalité intéresse au plus au point certaines tendances des droites radicales allant des skins aux révolutionnaires-conservateurs[3].

1/La scène « Industrielle »

La « musique industrielle » est une appellation générique regroupant une multitude de formations musicales aux styles parfois très différents les uns des autres : cela va de la musique électronique rythmique proche de la « techno » au « néo-folk » influencé par la culture et les

[1] Le terme vient de « fan » et de « magazine ». Il est apparu dans les années soixante/soixante-dix. Il est le mode d'expression des contre-cultures (comme les hippies ou la contre-culture californienne) pour faire connaître une culture marginale/alternative, ayant souvent un contenu libertaire et avant-gardiste, ou pour échapper au contrôle de l'Etat dans le cas du samizdat russe. D'ailleurs le terme employé à l'époque pour le désigner est l'expression de « presse underground » (presse souterraine).
[2] J.-P. Bourre, *Génération chaos*, Paris, Les Belles Lettres, 1998, p. 31
[3] *Cf.* les articles consacrés aux différentes tendances musicales parus dans *Napalm Rock, Dualpha, Irmin*, etc.

mythes européens, en passant par les musiques expérimentale, dadaïste, futuriste, concrète, contemporaine, etc. Cependant, des points communs peuvent être dégagés de cette mosaïque de genres : tous les registres tendent vers l'atonalité. La musique industrielle est principalement instrumentale, le chant ne se prêtant pas à ce genre musical mais il existe aussi des chansons de « forme traditionnelle ».

Les origines de cette scène musicale plongent dans différentes genèses. Premièrement, la musique psychédélique des décennies précédentes. En effet, l'influence des années soixante-dix est particulièrement visible dans le domaine musical via l'utilisation de plages instrumentales atmosphériques, de l'improvisation et de l'expérimentation, par exemple. L'innovation vient de l'utilisation systématique du bruit ou de dissonance, de l'absence de mélodies et d'un discours agressif à l'opposée de leur prédécesseurs. De fait, les pionniers de la scène industrielle ont été marqués par des groupes ou des personnes comme Franck Zappa, *Pink Floyd*, le rock psychédélique allemand ou *Krautrock* (« rock choucroute » mais les allemands préfèrent, nous les comprenons, l'expression « Kosmische Musik », « musique cosmique ») comme *Kraftwerk*, *Tangerine Dream*, *Can* ou *Faust*. Toutefois cette liste est loin d'être exhaustive. Ils ont été aussi influencés par le punk et par la musique savante de cette période, notamment par la musique répétitive des minimalistes américains tels que La Monte Young, Tony Conrad ou Steve Reich et par les travaux de Stockhausen, Schaeffer, Schönberg et Henry sur l'atonalité. Les dadaïstes de *Fluxus* et les Futuristes italiens (Marinetti) furent aussi des influences importantes.

L'influence d'un certain nombre de courants littéraires contestataires est discernable dans la genèse de cette scène. Les Beatniks, en particulier W. Burroughs, B. Gisyn et A. Ginsberg, par l'élaboration de la technique du *Cut-Up*, ont été considérés par ces groupes comme des maîtres à penser. Le *Cut-Up* consiste en un collage ou superposition de mots ou de sons. Ce détournement de leur contexte originel permet la création d'un nouveau sens différent du contexte initial. La scène industrielle a vu dès le départ la possible utilisation subversive de cette technique. Ces groupes reconnaissaient sans aucune difficulté la filiation. Toutefois, ces liens ne sont pas uniquement d'ordre artistique, il existe une réelle proximité intellectuelle dans leur vision du monde et dans leur critique de celui-ci.

Le dadaïsme et le surréalisme ont aussi marqué en profondeur la mouvance industrielle par le refus du rationalisme, par un symbolisme quasi inhérent mais aussi par la contestation de la société et des valeurs établies. Ce symbolisme se retrouve dans la fascination pour l'ésotérisme et la psychanalyse et dans la création de paysage sonore, très marqué par l'onirisme. L'influence des surréalistes se ressent dans les références littéraires des groupes :

Sade, Lautréamont et Forneret. Cependant, un surréaliste se dégage du lot : Antonin Artaud dont le parcours littéraire, initiatique et médical est un condensé des thèmes « industriels ». En effet, beaucoup de ces groupes ont été influencés par les écrits de cet auteur en particulier par son mysticisme athée et ses imprécations contre le christianisme (même s'il est lui-même influencé par l'œuvre de René Guenon) ainsi que par l'aspect autodestructeur et onirique et la beauté de ses textes.

L'expression « musique industrielle » a été inventée à la fin des années soixante-dix par le leader du groupe *Throbbing Gristle*, Genesis P.Orridge pour définir leur musique (« Industrial music for industrial people ») : « [J'ai] proposé le terme de musique d'usine qui symbolisait selon moi le matérialisme et la soumission aveugle aux règles de la communication, des médias et de l'industrie des loisirs dans lesquels croupissait la musique occidentale… Il n'était plus question que d'argent investi et de bénéfices, nous voulions briser cette image[1] ».

Cette musique s'est développée dans un premier temps dans un environnement urbain et/ou dans des régions très industrialisées fortement touchées par la crise économique et sociale : Londres, Sheffield, Berlin Ouest, et les mégalopoles américaines. Le phénomène s'est alors étendu en Europe occidentale à partir de 1980. Seule la Yougoslavie communiste a connu à cette époque une scène industrielle, surtout Slovénie et Serbie (*Laibach* ; *Borghesia* ; *Autopsia*). Après la chute du communisme, donc à partir de 1989, cette scène a littéralement explosé en Europe Centrale donnant naissance à un milieu très riche et dynamique. Dans le reste du monde et durant la période 1975-1990, cette musique s'est développée dans les pays les plus industrialisés, correspondant au « Nord » : Canada, Australie, Nouvelle Zélande, Japon. Dans les pays du Sud de l'Europe (Grèce, Portugal et Espagne) et en Scandinavie, la scène industrielle ne s'est réellement développée qu'à partir des années quatre-vingt-dix.

Nous pouvons distinguer trois vagues successives : la première allant des origines (vers 1974-75) jusqu'à 1981-82, la seconde allant jusqu'à 1990 et enfin, la dernière allant jusqu'à nos jours. Elles correspondent à la fois à l'apparition de nouveaux styles, de nouvelles technologies et de nouveaux groupes. Les différentes vagues correspondent aussi aux phénomènes de mode qui influencent le développement de telle ou telle scène. Actuellement les modes prennent trois directions : vers la Techno, vers la musique expérimentale et enfin vers les europaïens. De fait, le milieu dit « industriel » a suivi un développement atypique. En effet, contrairement aux autres genres musicaux, excepté les mouvements Punk, Techno qui,

[1] « Entretien avec Genesis P. Orridge », *Elegy,* Hors série n°1, décembre 1999/ janvier 2000, pp. 68-69.

d'ailleurs lui sont proches, et le rap, son essor est lié au phénomène de désindustrialisation de l'Occident et à la ville. Il s'agit, avec les autres citées, d'une musique urbaine par excellence.

La première période est caractérisée par le petit nombre de formations : *Throbbing Gristle*, *S. P. K.*, *Cabaret Voltaire*, *Z'ev*, *Whitehouse*, *Einstürzende Neubauten* et *Non*. Elle développait un discours politico-social très marqué. La contestation était tout azimut : Le consumérisme et le matérialisme, le début de la désindustrialisation, les ravages de la crise, le déclin de certains centres urbains et sa violence inhérente, la contestation des médias, de la pensée dominante et son discours normatif, de misère sexuelle (cette fascination pour la sexualité et ses déviances donnera naissance, la décennie suivante, à une scène fétichiste et sadomasochiste riche et variée), la critique de la psychiatrie et des religions établies. Ils présentaient aussi certains criminels comme des purs produits de la société industrielle. C'est le cas des tueurs en séries, de Jim Jones et de Charles Manson. Celui qui a poussé cette fascination morbide à son paroxysme est l'écrivain Peter Sotos, un ancien membre de *Whitehouse*, qui au travers de son œuvre, ausculte les aspects les plus violents, malsains des déviances sexuelles. De fait, cette époque voit l'apparition des *Murderzines*, des fanzines dédiés aux tueurs en série et à la violence sexuelle. C'est aussi de cette époque que date le port de tenues militaires, une mode lancée, encore une fois, par *Throbbing Gristle*. Depuis lors, un grand nombre de groupes industriels s'inspirent de l'esthétique totalitaire, notamment fasciste.

Un psychanalyste, interrogé par le magazine rock *Best*, aujourd'hui défunt, sur le phénomène industriel disait : « L'industrielle est une musique-réaction qui peut être perçue comme facho. Je ressens une recherche de provocation et une fascination pour le pire, autre composante pour l'adolescence. Pour notre génération c'était le sexe, maintenant ça ne fait plus rêver les jeunes. Ils en bavent plus que nous, alors le pire c'est le racisme et le fascisme. C'est une manière de dire qu'on n'a pas peur de ce qui vous fait si peur. Ce que les vieux ne peuvent pas assumer, nous on en rit…[1] » Malheureusement, depuis l'époque cet entretien, des groupes industriels ont largement franchi la frontière.

Les provocations et l'extrémisme ont incité la création d'autres formations, par émulation/mimétisme. Ce sont les groupes de la deuxième génération (seconde moitié des années 1980-1990). Les influences se diversifient. Cette nouvelle génération se réfère au punk, à la *cold wave*, au folk et aux musiques traditionnelles européennes, la musique classique, les musiques rituelles ou parareligieuses et les musiques ethniques. C'est à cette période qu'apparaît la scène europaïenne. Ainsi, la première moitié des années 80 voit l'émergence de

[1] Dr G. Berrubé, *Best*, n°264, début des années quatre-vingt-dix, cité in D. Boyer, « Parce que les tee-shirts noirs ne sont pas les chemises brunes… », *Feardrop*, n°5, printemps 1998, p. 21.

Death in June, l'un des groupes phares de cette mouvance avec *Non*. Cette période voit aussi la naissance d'une autre référence majeure de la tendance droite radicale. Il s'agit des très ambiguës et provocateurs *Laibach*, un groupe slovène dont le nom est l'écriture allemande, interdite sous le régime titiste, de la capitale slovène Ljubljana. Ce groupe mélange allégrement les pastiches de groupes de rock comme les *Rolling Stones*, *Queens* ou *Beatles* avec des morceaux martiaux, ou wagnériens, aux contenus faisant l'éloge de la civilisation européenne. En outre, celui-ci fait un large emploi, très largement équivoque, de l'esthétique totalitaire et de l'art propagandiste des régimes fasciste et stalinien. Actuellement, du fait de son succès croissant, le discours s'adoucit sans pour autant faire disparaître cette ambiguïté[1].

La transgression des règles de la société est une constante de la première scène industrielle (entre 1978-1982). Il s'agit souvent de mises en scène d'actes violents : simulation de crimes et de suicide, d'électrocution et/ou d'émasculation. Le but de ces mises en scène est de mettre mal à l'aise le spectateur tout en jouant sur l'aspect voyeur de la chose afin de le faire réfléchir sur sa condition et sur ses pulsions. Il s'agit d'une stratégie délibérée de transgression des tabous de la société occidentale. D'ailleurs ces premiers groupes, en particulier *Throbbing Gristle* et *S.P.K.*, ont été surnommés *The Wreckers of the Civilization*, « les naufrageurs de la civilisation »[2]. *Throbbing Gristle* mélangeait parfois allègrement mélodies accrocheuses et textes horribles, malsains (« We hate you Little Girl », « Zyklon B Zombie », « Persuasion », entre autres), renforcement le malaise.

L'influence des actionnistes viennois, des *performers* radicaux, comme Hermann Nitsch et son *Orgien mysterien Theater* ou comme Günther Brus est très présente. D'ailleurs, certains des premiers groupes de « musique industrielle » sont apparus dans les milieux des *performers* : *Throbbing Gristle*, *Non* et Monte Cazzaza[3]. Les premiers groupes industriels ont fait partie de ces milieux alternatifs. C'est le cas de *Throbbing Gristle*, qui était au début des années soixante-dix une troupe de performers connu sous le nom de *Coum Transmission*, et de *Einstürzende Neubauten*, composés de squatters berlinois. De nos jours, il y a toujours une forte proportion de groupes de cette scène issus des milieux alternatifs et de l'avant-garde artistique.

Sous couvert de ces activités, certains véhiculent un discours politique radical mélangée à de la provocation délibérée. Il est donc parfois assez difficile de distinguer les provocations des attitudes réellement radicales, voire fascisantes comme celles de Boyd Rice/*Non*, par exemple. Ainsi, Genesis P. Orridge, le leader de *Throbbing Gristle*, de tendance libertaire,

[1] M. Glénadel, « Musique industrielle », *op. cit*., pp. 99-100.
[2] F. Ford, *Wreckers of civilization*, Londres, Black Dog Publishing, 1999.
[3] *Research*, n°6/7, « *Industrial Culture Handboock* », San Francisco, Research Publication, 1983.

citait en 1983 comme référence les ouvrages suivants : *Children of the S.S.*, *Myth of Master Race* ou *Uniform, Organisation and History of the Waffen S.S.*[1]. Ce désir de provocation malsaine se retrouve dans les vidéos diffusées pendant les concerts, une habitude initiée par *Throbbing Gristle* dans la seconde moitié des années soixante-dix et qui est pratiquement devenu un canon du genre. Cependant, une partie du public ne faisait pas la part des choses et considérait cette fascination morbide et cette volonté de transgresser comme étant l'idéologie de ces formations, donnant ainsi naissance à une nouvelle génération ultra-violente et malsaine. Cela servira aussi de terreau à la scène europaïenne des années quatre-vingt-dix. Néanmoins, il est important de préciser que les groupes les plus violents musicalement ne sont pas forcément les plus radicaux idéologiquement (extrême gauche ou extrême droite).

Comme nous l'avons vu dans cette partie, la « musique industrielle » ou « indus », selon l'expression consacrée, est apparue vers le milieu des années soixante-dix et se place dans la filiation, radicalisée, des contre-cultures. Elle développe donc, majoritairement, un discours libertaire et alternatif. Par conséquent, nous ne pouvons pas suivre le politologue Jean-Yves Camus lorsqu'il assimile l'ensemble de cette musique au sous registre europaïen de tendance nationaliste-révolutionnaire[2]. Cet amalgame, de longue date, en fait depuis le port d'uniformes de *Throbbing Gristle*, a incité des acteurs de la scène industrielle à répondre. Ainsi, le responsable de la revue française *Feardrop*, a publié un article intitulé « Parce que les tee-shirts noirs ne sont pas les chemises brunes…[3] » dans lequel il conteste les travaux de Jean-Yves Camus.

C'est ainsi qu'une partie de ces groupes a donné naissance à une nouvelle forme de paganisme où un discours écologique est mis en avant sur fonds de revendications tribales, communautaires et mystiques. Elle a une tendance à l'occultisme et au mysticisme. S'inscrivant dans la filiation des contre-cultures post-soixante-huitardes, ces groupes contestent et rejettent l'évolution matérialiste et mercantiliste de l'Occident.

L'intérêt pour l'occultiste se manifeste, dans la scène industrielle, par des livrets de disques compacts ou par de la musique rituelle, magique : comme pour les groupes italiens *Ain soph*, *Sigillum S* ou *T.A.C*. Chez d'autres cela va plus loin. Ainsi « Kadmon » a publié vingt-huit études sur ce sujet, vingt numéros d'*Aorta* et huit numéros d'*Ahnstern*. Dans le même ordre d'idée, Boyd Rice est aussi connu pour être un ex haut dignitaire de l'Eglise de Satan d'Anton Lavey. Il anime aussi une émission consacrée à l'occultisme sur la chaîne télévisée Fox T.V. et une revue sur le même thème, *Dagobert's Revenge*, publiée à New York. Stéphane

[1] *Ibid.*, p. 19.
[2] J.-Y. Camus, *L'extrême droite aujourd'hui*, *op. cit*., p. 39.
[3] D. Boyer, « Parce que les tee-shirts noirs… », *art. cit.*, pp. 18-21.

Duval, le fondateur du label Athanor, a consacré divers études et articles aux rapports entre l'occultisme et la musique industrielle dans le magazine *L'Originel*. Son article le plus connu brosse un inventaire, presque exhaustif, des groupes industriels occultistes[1]. Cet intérêt pour l'occultisme, aux thèses souvent anti-chrétiennes, notamment chez Crowley, a ouvert la voie aux « recherches » et aux discours païens.

De fait, l'occultisme permet aux groupes industriels de pratiquer un syncrétisme entre le satanisme et le paganisme. Les rapports entre le satanisme et la scène industrielle est ancienne. En effet, il existe des liens de longue date entre elle et le satanisme ou plutôt avec le courant luciférien, en fait depuis l'apparition de *Throbbing Gristle* dans la seconde moitié des années soixante-dix. Deux des membres de ce groupe, Genesis P.Orridge et Peter « Sleazy » Christopherson, étaient membres d'une société occultiste au marge du satanisme, l'*Ordo Templis Orientis* (O.T.O.)[2], une société développée par l'occultiste anglais Aleister Crowley. Ces deux membres, après la séparation de *Throbbing Gristle*, ont donné naissance à deux autres formations à l'inspiration fortement magique. Le premier groupe est *Psychic TV*. Il a été fondé en 1981 par Genesis P.Orridge et « Sleazy » Christopherson. Dès sa fondation, ce groupe a été la fenêtre d'une organisation magique : *The Temple ov Psychic Youth*, une dissidence de l'O.T.O.[3] Le *Temple ov Psychic Youth* reprend la démarche de Crowley mais dans l'optique de fonder une anti-religion libertaire. Un grand nombre de musiciens de la mouvance industrielle, y compris ceux de la tendance droitière, ont fréquenté ce temple jusqu'à sa fermeture au début des années 1990, sous la pression de ligues de vertu londoniennes[4].

De fait, le temple a surtout fonctionné entre 1981 et 1985. Les textes de Genesis P.Orridge (via sa maison d'édition *Temple Press* et son label T.O.P.Y.) ont souvent été, pour une partie du public, le détonateur d'un engouement pour l'occultisme. Genesis P.Orridge reste aussi la figure emblématique de cette scène. Actuellement, ce personnage haut en couleur se passionne pour l'androgynie et le travestissement et radicalise son discours païen, ayant abandonné le Temple dévoyé par ses « disciples »[5].

[1] S. Duval (en collaboration avec J.-P Martin), « Occultisme, magie et nouvelle musique », *art. cit.*, pp. 84-96
[2] L'*Ordo Templis Orientis* est la société secrète de référence de la scène luciférienne. Cette société a été fondée par un journaliste allemand, Theodor Reuss. Reuss s'intéresse très tôt aux théories sexuelles, yoga et tantrisme en particulier. Il rencontre vers 1890 Karl Kellner (1850-1905), un riche industriel autrichien, lui aussi passionné par l'ésotérisme et par l'Orient. Reuss et Kellner fondent alors l'O.T.O. A la mort de Kellner, Reuss le réorganise sur des bases nouvelles, en particulier sur la magie sexuelle. Il initie beaucoup d'occultistes dont Papus, Rudolf Steiner, le fondateur de l'Anthroposophie et Aleister Crowley qui implante l'ordre en Angleterre en 1912. Crowley en profite pour approfondir ses connaissances sur la magie sexuelle et les cultes phalliques. A partir des années 20, il est impossible de distinguer l'O.T.O. de la « religion de Thélème » de Crowley, les deux fusionnant.
[3] M. Introvigne, *La magie*, *op. cit.*, pp. 263-266.
[4] D. Keenan, *England's Hidden Reverse*, Londres, SAF Publishing, 2003, pp. 223-230.
[5] Vales/Juno, *Modern Pagans*, San Francisco, Research Publishing, 2001, pp. 122-127.

Le second groupe a été fondé par Christopherson et John Balance, lors de leur départ, en 1983, de *Psychic Tv*. Il s'agit de *Coil*. Ce second groupe a accentué l'aspect magique de *Psychic Tv*, en se référant aux textes du peintre occultiste anglais Austin Osman Spare (1886-1956)[1], un disciple de Crowley. En effet, les première œuvres sont de nature hermétique et rituelle et très imprégnées du système magique inventé par Spare. Un troisième groupe, né à la même époque de *Psychic Tv*, a développé un contenu occultiste satanisant. Il s'agit de *Current 93* dont le nom est une référence explicite à Aleister Crowley. Son *leader*, David Tibet est lui aussi un ancien membre de l'O.T.O. et du T.O.P.Y. Cette personne a aussi édité dans les années quatre-vingt un disque d'incantations enregistrées par Aleister Crowley : *The Hastings Recording*. La musique de *Current 93* consistaient alors en des plages atmosphériques aux textes foncièrement anti-chrétiens et satanisant. Par la suite les textes sont restés mystiques mais David Tibet était entre-temps devenu chrétien. Ailleurs, les évolo-crowleyens italiens d'*Ain soph* suivait la même voie. Par effet de contamination et d'imitation, ces références occultistes sont devenues des marques typiques de la musique industrielle.

Une forte proportion de groupes majeurs de la scène industrielle est, ou a été, affiliée à l'O.T.O., à une de ses nombreuses dissidences, ou à une autre structure se réclamant de l'enseignement de Crowley. Les influences « crowleyenne » se manifeste par des citations, des textes mis en musique ou par l'affirmation des musiciens d'appartenance à un groupe crowleyen. Une autre forte proportion, principalement américaine et proche de la scène europaïenne, est, quant à elle, affiliée à l'Eglise de Satan. C'est le cas de *Neither Neither World*, *Non*, *Blood Axis*, durant un temps, et *Radio Werewolf*. Le musicien de *Non*, Boyd Rice était un « pasteur » de l'Eglise de Satan et Nikolas Schreck de *Radio Werewolf* est le gendre de Lavey[2]. Ils font partie des groupes radicaux où dominent le darwinisme et le racialisme, comme le montre un entretien avec *Neither Neither World* : « [l'auteur de l'article pose une question] Sur une photo, nous vous voyons poser à coter de nombreux livres aux titres aussi évocateur que *La jeunesse de Hitler, Le crépuscule des dieux, Darwin, Les loups-garous*, etc. ! Pouvez-vous m'expliquer ces choix. [Réponse de *Neither Neither World*] : Le contenu de cette table regroupe tous nos intérêts musicaux, intellectuels et philosophiques[3] ».

Contrairement à beaucoup d'autres, Boyd Rice a expliqué sa conception du satanisme : « *In a Promethan sense, man is a God. But on an even more profound level, man is a beast. This primary contradiction has plagued mankind for millennia. Man is a God. Man is a beast.. These two aspects of his personality have been waging war with one another for countless*

[1] Sur Spare, *cf*. M. Introvigne, *La magie*, *op. cit.*, pp. 259-263.
[2] M. Introvigne, *Enquête sur le satanisme*, *op. cit.*, p. 373.
[3] *H.A.C.*, n°3, s. d. (début des années quatre-vingt-dix), p. 9.

centuries; a war whose casualties are seen everywhere and recognised nowhere. But there exists, however, a long forgotten place in the soul where God and beast intersect. To go to that place is to witness the death of one world and the birth of another…join me[1]. » De fait, sa conception met en évidence les analogies entre Lucifer et Prométhée (tous deux ont porté la lumière et la connaissance aux hommes) et entre le Diable et Pan. Cet occultisme « satanisant » est souvent un viatique pour le paganisme.

Avant de s'imprégner de paganismes indo-européens, un nombre important de groupes de la scène europaïenne s'est penché sur l'occultisme. La musique industrielle dans son ensemble s'intéresse aux spiritualités marginales comme l'occultisme, le néo-paganisme et le satanisme. L'intérêt pour l'occultisme, latent dans les milieux artistiques depuis la fin du XIXe siècle, explose dans les années soixante-dix. En effet, « l'époque du *Flower power* se caractérise par un désespoir spirituel pour une grande partie de la jeunesse britannique et américaine, rejetant le christianisme des générations précédentes tout en cherchant quelque chose de plus proche de leur nature flirtant avec le mysticisme oriental et d'innombrables sectes[2]. La scène industrielle a radicalisé cet intérêt en approfondissant les pratiques de leurs aînés. De fait, un grand nombre de groupes industriels utilisent une symbolique et des références occultes lorsqu'ils ne font pas partie de sociétés occultistes.

Ces sociétés ont elles-mêmes souvent des doctrines influencées par les contre-cultures. Ainsi, la doctrine de l'*Iluminated Order of Thanateros* (I.O.T.)[3] mélange allégrement dans un bricolage syncrétique, gourou indien, runes, kabbale, textes de Crowley, etc. Un certain nombre de musiciens industriels en furent membres : John Balance, de *Coil*, Ian Read, de *Fire and Ice* et Andrea Haugen d'*Hagalaz Runedance*. David Tibet de *Current 93* est d'ailleurs l'un des meilleurs connaisseurs de l'occultisme dans le milieu industriel avec John Balance et les italiens d'*Ain soph*. Ces derniers ont consacré un grand nombre d'album à cette doctrine dont l'un est destiné à servir de fond sonore durant des pratiques de yoga[4], où se ressentent les influences conjointes d'Evola et de Crowley. Un autre album de ce groupe, *Ars Regia*[5], est dédié à la magie opérative et comporte un magnifique livret sur les pratiques magiques d'inspirations évolo-crowleyennes. La grande référence occulte de la musique industrielle est donc Aleister Crowley. En fait, la scène industrielle, concernant Crowley, ne fait que reprendre

[1] Texte figurant dans *God and Beast*, Mute, 2000, Grande Bretagne.
[2] M. Moynihan et D. Soderlind, *Les seigneurs du chaos*, Rosière-en-Haye, Le camion blanc, 2005, p. 29.
[3] L'I.O.T. a été fondé par un disciple de Spare, Peter Caroll. Cet ordre promeut la magie du Chaos (« Chaos Magick »). *Cf*. M. Introvigne, *La magie*, *op. cit.*, p. 266.
[4] *Ain soph*, *III*, Old Europa Café, Italie.
[5] Paru initialement 1986 et réédité en 2004 par Athanor.

la référence de ses aînés. En effet, il fut largement cité par les groupes des années soixante/soixante-dix comme les *Rolling Stone*, *Led Zeppelin*, David Bowie ou les *Beatles*.

Le paganisme de cette scène se manifeste de deux façons : le discours et la musique. Le premier cas est simple à identifier : les groupes disent simplement qu'ils sont païens et qu'ils se revendiquent de telle structure religieuse (*Asatru*, celtisme, *Wicca*, chamanisme…) ou de telle forme de pensée « paganisante » (surtout pour les groupes se réclamant de la Nouvelle Droite). La seconde manifestation n'est pas toujours évidente sauf dans les cas de musique tribale (mais tous les groupes ne sont pas forcément païens). Dans ce cas, il faut chercher des indices, les comparer et les analyser : iconographie, titres des chansons, entretiens, etc.

Cette scène a fait de la critique de la société industrielle occidentale et de son corollaire l'urbanisation son cheval de bataille. Il est vrai que ce mouvement est apparu au moment où l'Occident connaît une grave crise économique mais aussi une remise en question de ses valeurs. En ce sens, cette scène est l'héritière des années psychédéliques et des mouvements alternatifs mais aussi du néo-traditionalisme enclenché au XXe siècle par des personnes comme René Guénon, en réaction au scientisme et au positivisme ambiants. Les groupes industriels condamnent la violence de la désindustrialisation, de la paupérisation de certains quartiers et de la montée de la société marchande, voire de la société du spectacle. Ces groupes élaborent, en outre, un discours écologique à la thématique malthusienne car ils tendent dans une large majorité vers des formes conservatrices de l'écologie radicale : la surpopulation est perçue comme le péril majeur à venir. Ce discours naturaliste fait de l'homme ou plutôt de l'humain une espèce prédatrice par sa surreprésentation dans le règne animal dont la population doit être limitée au nom de la préservation de l'équilibre naturel, la survie de la terre en tant qu'être vivant nécessitant ce sacrifice. Les solutions proposées renvoient souvent aux discours des alternatifs néo-païens de types *Wicca* ou néo-chamanisme : retour à une vie en harmonie avec la nature où l'industrie jouerait un rôle secondaire ou serait inexistante, vie en communauté loin des villes où le mysticisme régnerait libérant l'homme de son aliénation à la machine et de la violence des villes. La scène industrielle s'inscrit dans la tradition du pessimisme culturel propre aux premiers alternatifs. En effet, l'évolution présente de la société est perçue comme les manifestations d'un déclin enclenché par la société industrielle et par la « dé spiritualisation » de la nature.

Le paganisme peut aussi se présenter, dans cette scène, de façon esthétisante comme le montrent les propos du groupe français *Stille Volk*[1] : « Le paganisme est pour nous une conception esthétique de la nature, une représentation subjective de la réalité. Considérant les

[1] L'expression « Stille Volk » renvoie à un peuple de lutins de la mythologie germanique.

temps anciens, le fait d'avoir divinisé la nature engendre un rapport au sacré et en même temps une représentation artistique de la nature mais surtout une interprétation de la nature qui signifie que l'imagination a joué le plus grand rôle aux côtés de l'observation naturelle. Nous n'évoquons pas le paganisme comme une forme religieuse car pour nous toute religion est aliénation de l'individu […]. Nous refusons de nous associer à un paganisme galvaudé prétexte à des dérives politiques extrémistes que nous rejetons totalement[1]. »

2/La scène europaïenne

Le paganisme est donc devenu une valeur importante d'une certaine contre-culture, assez importante pour être abordée par la presse. En effet, 2002, la revue gothique *Elegy* a consacré un dossier au paganisme, concrétisant un intérêt assez fort pour être abordé[2]. L'auteur de ce dossier, « Barberousse » est un acteur de la scène europaïenne. L'article défend l'idée du paganisme en tant que tradition et en tant que *weltanschauung*, c'est-à-dire vision du monde. L'auteur montre qu'il connaît bien le sujet et le contenu des thèses néo-droitières sur le paganisme, sans les citer, mais le point intéressant, dans cet article, est la référence explicite, et suffisamment rare pour être signalée, au livre d'Alain de Benoist, *Comment peut-on être païen ?*. En effet, il est peu courant de voir cet auteur cité dans une publication tout public, ce magazine était vendu en kiosque avant sa disparition.

Comme nous avons pu le constater précédemment, l'attirance de la scène europaïenne, pour certaines périodes de l'Antiquité et du Moyen Âge est liée à une lecture particulière de ces époques, nous pouvons même parler de relecture historique, marquée par l'influence d'une pensée de type occultiste paganisante. En effet, les sujets historiques sont analysés sur différents niveaux. Le premier consiste à montrer l'existence d'un pouvoir occulte et/ou de paganisme présent à toutes les époques de l'histoire, et surtout sous le régime national-socialiste, thème largement tributaire du livre de Bergier et Pauwels, *Le matin des magiciens* et de la mauvaise littérature qui en a résulté. Cela est d'autant plus aberrant car les néo-païens allemands, de gauche comme de droite, voire même d'extrême droite, de cette époque ont été persécutés et interdits par les nazis. Les groupes mettent donc l'accent sur les soi-disant détenteurs et/ou rénovateurs de ce savoir occulte : Les religions à mystère de l'Antiquité, les hérétiques, les sorcières et les alchimistes du Moyen Âge, les penseurs comme Evola, voire la

[1] « Entretien avec Stille Volk », *Elegy*, n°16, juin/juillet 2001, p. 26.
[2] « Barberousse », « Le paganisme, une vision du monde », *Elegy*, n°19, décembre 2001/janvier 2002, pp. 62-67.

S.S.. Ainsi, le musicien occultiste américain Boyd Rice a publié en 1996, en collaboration avec Douglas Pierce de *Death in June*, un album intitulé *Heaven sent*[1] dont une majorité des titres traite de la néonazie Savitri Devi[2].

Les groupes, reprenant les thèses d'Evola, de Crowley et de la Nouvelle Droite, insistent sur les origines chrétiennes de la mentalité égalitaire opposée à l'aristocratisme supposé du paganisme, hégémonique dans le monde moderne, sur le processus de dévirilisation du spirituel, la victoire de « la Lumière du Sud » sur « la Lumière du Nord », pour reprendre des expressions évoliennes, qui l'accompagne historiquement, et sur ses avatars dans le droit naturel. L'intérêt pour l'Antiquité païenne et du Moyen-Âge cache donc en fait l'éloge de la société organique et hiérarchisée où chacun a une fonction précise et non interchangeable. L'égalitarisme est aussi rejeté pour son origine orientale : il serait un avatar des « religions du désert », des religions abrahamiques. Cet aspect extra-européen est, selon eux, dangereux pour la survie de la culture européenne. Le christianisme est aussi condamné au nom du droit à rester soi-même : « Dans l'ancienne Europe, les peuples étaient, pour la plupart, forcés de se convertir au christianisme. Ces religions avaient pour but de contrôler les gens. On les empêchait de penser par eux-mêmes en leur inculquant la peur du démon[3]. » Ce refus du christianisme a pour corollaire un antichristianisme virulent comme le montre l'extrait de « Blood Victory » du groupe anglais *Death in June*, au contenu fortement imprégné de nordicisme : (…« *On your pale history/Jesus bids us bleed/Blood Victory…Croushed in the corner/Piercing and transfixed…/Mary's pallid sow/Jesus bids me shine ?/ Blood Victory/Blood Victory/Loki bids me gleam/ Hourrah!*[4] »).

Les formations ont aussi été influencées par la conception des Indo-Européens effectuée par des auteurs comme Evola et par les héritiers de sa pensée. Il s'agit ici d'une conception quasi-mystique et traditionaliste (refus de l'idée d'évolution) du caractère ethnique[5], à l'opposé de la vision d'un Dumézil pour qui les Indo-Européens sont le témoignage d'un chapitre de l'histoire des hommes. Cet ethnocentrisme se rapproche aussi des thèses de Spengler (les notions de hautes et basses cultures) sur la non-universalité des cultures. Toutefois, il est peu probable que les acteurs de cette scène ont lu cet auteur. Contrairement à la Nouvelle Droite et à sa dernière évolution doctrinale, la volonté affichée n'est pas de préserver la diversité

[1] *Scorpion wind*, *Heaven sent*, Australie, Neroz, 1996.
[2] Un autre groupe de musique industrielle « occultisante », *Current 93*, en a fait de même. Ce groupe a écrit une chanson intitulée « Hitler as Kalki », publiée sur l'album *Thunder Perfect Mind*, Grande Bretagne, Durtro, 1992. Toutefois, cette chanson n'est pas apologétique. *Cf.* D. Keenan, *England's Hidden Reverse*, *op. cit*., p. 209.
[3] Y. Blay, « *Hagalaz Runedance*, entretien avec Andrea Nebel Haugen », *D. Side* n°10, mai juin 2002, p. 61.
[4] *Death In June*, « Blood Victory », *The World That Summer*, NER, 1986.
[5] P.-A. Taguieff, *La force du préjugé*, *op. cit.*, p. 303-304.

culturelle de la mondialisation mais de préserver la culture européenne du multiculturalisme voire de recréer une culture européenne débarrassée de ses apports extra-européens. Cet ethnocentrisme se retrouve dans la volonté, pour ces groupes, de créer une musique purement européenne. Cela explique l'importance des musiques traditionnelles de notre continent, classiques et médiévales dans les influences musicales de ces formations. Elle est, parfois, influencée par la musique indienne mais cela reste rare. Cela pose des problèmes car cette musique se retrouve limitée dans son évolution. Les différents styles peuvent se mélanger mais les possibilités restent restreintes. De plus, ces groupes sont donc contre la guerre en Europe, « entre frères » pour reprendre une expression du groupe *Sol Invictus*[1], qui met en péril la culture et qui empêche la naissance d'une conscience européenne.

Le celtisme intéresse aussi la scène industrielle. Comme nous l'avons vu précédemment, Thierry Jolif a publié plusieurs articles et textes sur ce sujet. Cependant, l'intérêt est moindre. En fait, l'ethnocentrisme se manifeste, surtout, par la fascination du Nord. En effet, les symboles et les références nordiques sont omniprésentes dans cette scène. Toutes les tendances idéologiques de ce courant musical les utilisent et les revendiquent. Cela se manifeste de plusieurs façons : utilisations courantes de runes sur les pochettes des disques (compacts ou microsillons), par des textes inspirés des *Eddas*, ces recueils de poèmes islandais du XIIIe siècle, par les noms de labels ou des groupes (*L.O.K.I. Foundation, Skald*…) et par les illustrations des disques. Ainsi, la magie runique est conseillée car : « Les runes sont donc des voies d'éveil, pour qui veut s'intéresser à la tradition indigène de l'Europe, elles sont indispensables pour communiquer avec l'essence divine. »[2] Ce nordicisme peut tourner, parfois à la mascarade : « La célébration des dieux. Celle-ci peut être ritualisée par le partage d'une boisson créant le cercle de communauté, ainsi les membres de Blood Axis en concert qui partagent une corne d'hydromel ; par une incantation runique ou la prise d'une posture runique, tel Douglas P. de Death In June se positionnant au début de chaque show en stadha [posture rituelle] de Gebo [rune de don] puis d'Algiz [idem de protection] et enfin d'Odal [idem de la propriété ancestrale][3] ».

La musicienne Andrea Haugen du groupe *Hagalaz Runedance* est l' auteur d'un livre sur la magie nordique, *The Ancient Fires of Midgard*[4], abordant notamment les thèmes des liens entre la vision monde païenne et le respect de la nature : « *The ancient Fire of Midgard* traite de la spiritualité nordique et de la compréhension païenne de la vie. Je parle de la société

[1] Expression utilisée dans la chanson : « Field », de l'album *Lex Talionis*, Tursa, distribué par World Serpent.
[2] J.-F. Comble, « Le mystère des runes », *Elegy*, n°5, juillet août 1999, p. 69.
[3] *Ibid.*, p. 69.
[4] A. Haugen, *The Ancient Fires of Midgard*, Well of Urd, Pays-Bas, 2003.

moderne et des dommages causés par les religions patriarcales monothéistes. J'étudie aussi les mythes et la magie nordique, les mystères de la féminité, les anciennes traditions, les rites saisonniers, les arbres sacrés, les herbes, la communication avec l'âme des animaux…. Ce livre, comme toutes mes créations, est basé sur mes propres expériences, observations, études ou pensées personnelles. Je souhaite pousser chaque individu à rechercher la sagesse de ses ancêtres païens afin de comprendre les mystères de la nature et, surtout de se trouver soi-même…[1] » Ailleurs, cette musicienne affirme aussi que « *The Germanic pagans has respect for mother earth and an understanding for her mysteries. They believed in a balance between opposite forces, a harmony between the gods and goddesses, male and female, light and dark, positive and negative. We need all elements that exist around us and within us. They knew that nature is an eternal cycle. The ancient belief came from their knowledge, and the fanciful tales of mythology only reflect the reality of life in Midgard (earth). Pagan traditions in general have no restricting dogmas that tell the individual how to think. Spirituality, or religion, was once the way to open and expand the individual's mind and enhance his or her natural possibilities. Not to close the mind, blind, frighten and suppress his or her natural potentials as we have witnessed with the dominating patriarchal, dogmating religions*[2]. »

Il n'est pas étonnant de savoir qu'une partie de ces groupes est liée aux odinistes comme l'*Asatru*, la *Rune Gild* d'Edred Thorsson ou l'*Odinic Rite* de John Yeowell. Par exemple, Ian Read, le leader du groupe *Fire and Ice* est aussi le directeur de la version anglaise de la revue *Rûna*, organe officiel de la *Rune Guild*. Les liens avec les odinistes se tissent aussi par la participation de certains « prêtres » ou « prêtresses » à l'enregistrement d'albums. C'est le cas de la Néerlandaise Freya Aswynn qui a participé à l'enregistrement d'albums des groupes *Current 93*, de *Sixth Comm* et surtout de *Fire and Ice*. Elle est connue pour ses ouvrages sur la magie runique. Elle est aussi une habituée des groupes ésotériques. Elle est considérée par ce milieu comme une spécialiste des Traditions nordiques et occultistes. Elle est liée aussi à certains groupuscules proches de la Nouvelle Droite, en particulier au couple d'Apremont et à leur association Irmin. En outre, le paganisme nordique est présenté comme étant individualiste. C'est la thèse du chanteur de *Sol Invictus*, Tony Wakeford : « J'ai toujours été attiré par le paganisme nordique parce que cela est si individualiste. Je crois à l'individu contre l'Etat[3] ».

De ce fait, les principaux sujets des fanzines français ont trait à la culture nordique. Le pionnier dans ce domaine est, sans conteste, *Oméga*. Il a été le fait d'amateurs en ce domaine

[1] Y. Blay, « *Hagalaz Runedance*, entretien avec Andrea Nebel Haugen », *D. Side*, *art. cit.*, p. 60.
[2] Texte publié dans le livret de *Hagalaz Runedance*, « Volven », paru sur le label Well of Urd.
[3] « Entretien avec Tony Wakeford », *H.A.C., Special Issue*, s. d. (début des années quatre-vingt-dix), p. 18.

car les thèmes s'affinent au fur et à mesure des numéros. Par contre les années suivantes ont vu l'apparition d'autres revues, souvent très éphémères, comme *Raven's Chat*, *Hammer Against Cross* (H.A.C.!) ou *Runen* qui est la cadette, qui possèdent une maîtrise certaine de ces thèmes et qui orientent idéologiquement les articles. Toutes ces publications possèdent, d'ailleurs, dans leur nom une référence à la mythologie nordique : le corbeau (animal fétiche d'Odin), le marteau de Thor, les références aux équinoxes et les runes mais il serait fastidieux de faire l'inventaire de toutes les références aux cultures nordiques.

Ce goût pour les études indo-européennes incite les membres de cette scène à approfondir leur culture dans ce domaine, qui est souvent lacunaire voire inexistante. Les travaux de Dumézil et d'Eliade sont, d'ailleurs, souvent cités dans les œuvres à lire aux côtés des publications de la Nouvelle Droite mais, cependant, nous pouvons douter que tous ces auteurs soient réellement lus. En outre, les acteurs de cette scène, à la suite d'Evola et de la Nouvelle Droite, assimilent la notion linguistique d'indo-européen au nordicisme. Ils considèrent que la civilisation européenne est originaire du Nord. En cela, ce milieu reprend une partie des thèses des racistes allemands du début du XXe siècle affirmant l'origine nordique de la civilisation européenne et la pureté inhérente de la culture des Scandinaves par rapport aux autres européens qui ont connu le métissage et la perversion de la culture européenne par le christianisme.

L'une des grandes caractéristiques de cette scène est donc l'ethnocentrisme qui découle du paganisme. Il s'agit d'une critique de toute forme d'uniformisation ou d'homogénéisation, du métissage physique au mélange des cultures (tout doit avoir une origine indo-européenne et non chrétienne). Le métissage pourrait provoquer la destruction des cultures en particulier la culture européenne, objet de toutes les attentions. Il est pensé de plus en plus en termes culturels et historiques et de moins en moins en termes biologiques sous l'influence des évolutions de la Nouvelle Droite[1].

En outre, comme nous avons pu le voir ci-dessus, la scène europaïenne est profondément liée au renouveau du néopaganisme européen. Le renouveau néo-païen date des années soixante-dix, période à laquelle les contre-cultures, par leur attrait pour les spiritualités non monothéistes, ont relancé cette dynamique qui n'a jamais diminué depuis.

Le satanisme, parfois revendiqué, surtout par les groupes américains liés à l'Eglise de Satan[2], s'intègre dans ce nordicisme car il est présenté comme la persistance des cultes païens. Ainsi, selon Michael Moynihan : « Ils [les odinistes] devraient se rendre compte que pour un

[1] P.-A. Taguieff, *Sur la Nouvelle droite*, *op. cit*. pp. 87-88.
[2] Nous pouvons citer *Non*, *Blood Axis*, *Radio Werewolf*, *Neither/Neither World*…

chrétien, Votan est aussi synonyme de ‘‘Satan’’ et la façon dont les anciens dieux furent considérés comme ‘‘sataniques’’ par leur même nature. Les ‘‘satanistes’’ d’origine dans l’Europe médiévale n’étaient que des païens qui pratiquaient encore la religion de leurs ancêtres[1]. »

3/La scène *Metal* : Un paganisme biologisant

Malgré de profondes divergences sur la vision du paganisme, il existe des intérêts réciproques entre le milieu du *Black Metal*, un autre registre musical païen, et la scène industrielle. Cependant, la scène europaïenne s’est intéressée sérieusement au *Black Metal* à partir des faits divers morbides dont les groupes radicaux de cette scène se sont rendus coupables : meurtres, cannibalisme, incendies de dizaines d’églises, violation de sépultures. En effet, depuis le début des années quatre-vingt-dix, cette scène musicale a souvent défrayé la chronique par les crimes et les incendies perpétrés par des musiciens de cette scène ou par leurs fans. Des disques de groupes de cette scène furent saisis par la police, comme par exemple en Allemagne[2]. Toutefois, malgré ces dérives nous ne pouvons pas suivre les textes délirants de Paul Ariès et du Père Benoît Domergue dans leur description apocalyptique de ce milieu musical car la majorité de ces groupes sont apolitiques et non violents[3], même s’ils utilisent un satanisme, souvent de façade. Par ailleurs, cette musique est née au milieu des années quatre-vingt absente de la violence postérieure qui caractérisera certaines de ses dérives.

Le *Black Metal* est un sous registre du *Metal*, anciennement appelé *Hard Rock*. Il est apparu au milieu des années quatre-vingt. C’est une évolution violente de groupe comme *Black Sabbath*, pour les textes désespérés, *Kiss* et Alice Cooper, pour les maquillages et *Led Zeppelin* pour les textes occultistes. Cette musique est largement influencé par une littérature mineure, l’*Heroïc Fantasy* apparue à la suite de J.R.R. Tolkien. Une partie des références est donc ouvertement païenne, l’autre étant un satanisme bricolé à partir des représentations romantiques du satanisme médiéval, en particulier le roman noir, *Le moine* de Matthew Lewis par exemple[4]. C’est donc un monde mythique d’avant l’histoire où de super guerriers harnachés de cuir et de métal combattent les dragons, les entités maléfiques, les dieux… D’ailleurs, les musiciens sont photographiés dans des poses guerrières : cheveux longs, habits de cuir, maquillages

[1] *Oméga*, automne 1995, sans pagination.
[2] *Descent n° 5*, Atlanta, Etats-Unis, 1997, p. 43.
[3] *Cf*. P. Ariès, *Satanisme et vampyrisme. Le livre noir*, Villeurbanne, Editions Golias, 2004 et Père B. Domergue, *La musique extrême. Un écho surgi des abîmes*, Paris, François-Xavier de Guibert, 2ème édition.
[4] A. Le Brun, *Les châteaux de la subversion*, Paris, J.-J. Pauvert aux éditions Garnier, 1982.

sataniques, brandissant des épées ou des poignards gravés de signes magiques. Certains affirment l'aspect violent de leur imagerie, tel le chanteur du groupe *Abigor* : « […], l'esprit guerrier est en moi pour l'éternité, la gloire du feu et de l'acier, le fer et la bataille sont dans mon sang pour maintenant toujours. […] L'esprit du guerrier est éternel, la bataille est éternelle[1]. » Nous sommes assez loin de l'attitude réfléchie et communautariste de la scène europaïenne. Cela peut être expliqué par l'âge des acteurs de cette scène : il s'agit, en effet, d'adolescents ou de très jeunes adultes.

Les groupes radicaux les plus connus de cette scène sont norvégiens et se sont fait connaître au début des années quatre-vingt-dix en brûlant des églises et en profanant des cimetières chrétiens. Les « néo-vikings » des groupes *Burzum* ou *Emperor* se considèrent comme le fer de lance de la croisade païenne et se sont fixés pour but de mettre un terme au règne du Christ sur Terre. Ainsi le chanteur d'*Abigor* postule que « La religion monothéiste organisée telle que le christianisme est un vil et putride malaise dans ce monde. […] Elle a rendu le genre humain abruti pour des milliers d'années. Elle devrait être mise à terre, oubliée, abandonnée, détruite[2]. » En effet, au niveau religieux, cette scène a fait un syncrétisme entre le paganisme nordique, celte parfois, le satanisme, à un tel point que parfois nous pouvons même parler de « pagano-satanisme », et le racisme chez certains des groupes les plus radicaux. A côté de la provocation s'est développé un milieu ouvertement extrémiste faisant de la misanthropie et du racisme des thèmes communs. Cependant leurs connaissances du satanisme et des auteurs phares restent plus que superficielles, de même pour le darwinisme social auquel ils se réfèrent souvent.

Ces formations, contrairement à la scène europaïenne, ne savent pas faire dans la subtilité et manier l'ambiguïté. Lorsqu'un chanteur (celui d'*Abigor*, en l'occurrence) affirme qu'il faut brûler les chrétiens[3], cela est souvent à prendre au sens propre comme l'a montré les faits divers glauques des années quatre-vingt-dix : églises brûlées[4], sépultures violées ou/et crimes de prêtres. Le chanteur du groupe *Burzum*, « Varg » (de son vrai prénom Kristian) Vikernes, et un musicien du groupe *Emperor*, Bard « Faust » Eithun, sont incarcérés pour avoir mis le feu à des églises ainsi que pour des meurtres : Bard Eithun a tué un homosexuel en 1992[5]. Varg Vikernes purge une peine de 21 ans pour meurtre et destructions d'églises. « Samoth » d'*Emperor* a été arrêté pour avoir mis le feu à des églises. Parfois la violence se retourne contre d'autres membres de cette scène : le *leader* du groupe *Mayhem*,

[1] *Napalm Rock*, n°10, mai juin 1997, p. 14.
[2] *Ibid.*, p. 14.
[3] *Napalm Rock* n° 10, mai juin 1997, p. 12.
[4] Il n'y aurait eu pas moins de 45 à 60 églises incendiées rien qu'en Norvège.
[5] M. Moynihan et D. Soderlind, *Les seigneurs du chaos*, *op. cit.*, pp. 184-185.

« Euronymous » (pseudonyme de Oystein Aarseth), a pratiqué un rituel cannibale sur la dépouille de l'un de ses musiciens, « Dead » (c'est-à-dire « mort » !), qui venait de se suicider : il lui mangea la cervelle et conserva des fragments de sa boite crânienne. Ce dernier fut ensuite assassiné en 1993 par Varg Vikernes, selon lui au nom des dieux du paganisme, mais plus vraisemblablement parce que « Euronymous » lui devait de l'argent et qu'il était homosexuel[1]. De fait, la période 1990-1994 a été une succession, pour cette scène, de meurtres, d'incendies et d'incarcérations de musiciens ou de fans. Cette violence ne s'est pas cantonnée à la Scandinavie ; l'Europe a connu une augmentation, durant cette période, de crimes de ce type : violations de sépultures dans le sud de la France, meurtre d'un prêtre en Alsace-Lorraine, crimes à caractère sacrificiel en Grèce et en Italie...

Cependant, malgré la superficialité des connaissances, il y a bien une idéologie derrière leurs actes. Ainsi, leur vision du satanisme est redevable à Huysmans et à son roman *Là-bas*. Leurs pratiques diaboliques s'inscrivent plus dans la tradition de la messe noire décrite par cet auteur à la fin de son roman que dans celles élaborées de Crowley et de Lavey. Ces satanistes professent un antichristianisme primaire mâtiné de darwinisme social dans lequel le christianisme est assimilé à une religion de faibles et de lâches justes bons à être les esclaves des forts : « Le christianisme est pratiqué par des gens trop faibles pour contrôler leur propre vie. La religion représente la morale de pitié illogique qui va à l'encontre des lois de la nature[2]. » Celui-ci est donc perçu comme une religion de faibles, d'esclaves, réminiscence de la philosophie très mal comprise de Nietzsche. Ce satanisme est aussi largement influencé par H. P. Lovecraft, en particulier par son cycle romanesque *Cthulhu* et par son *Necronomicon*.

Contrairement aux groupes « industriels », cette scène puise abondamment dans le celtisme. Ces références sont visibles à travers les noms de groupes ou les pseudonymes des musiciens : Cernunos, Teutatès... Toutefois, ce recours reste très superficiel et se cantonne à des pseudonymes et à des titres de chansons ou d'albums. Ce milieu fait aussi souvent référence aux cultes Nord européens mais dans une même optique différente que celle de la scène europaïenne : elle insiste sur l'image du viking, symbole, pour ces groupes, du guerrier amoral, sans pitié, en un mot, du barbare à l'opposé des europaïens qui insistent sur une tradition ésotérique et sur une vision du monde propre aux indo-européens. Il y a donc une différence radicale entre ces deux conceptions du néo-paganisme. La première, celle des groupes de *Black Metal* est peu conceptualisée, en fait peu intellectualisée et plus spontanée, par rapport à la seconde. Il est vrai que les connaissances mythologiques y sont souvent

[1] *Ibid.*, pp. 190-207.
[2] « Entrevue avec Emperor », *Napalm Rock* n°10, mai juin 1997, p. 21.

superficielles et les références intellectuelles mal maîtrisées ou carrément inexistantes, comme le montre les propos délirants d'un Varg Vikernes. Cela n'empêche pas l'existence d'un discours. La scène *Metal* insiste sur la bestialité, la brutalité et la force. Ces groupes ont une vision reconstruite et imaginaire de leur passé, niant l'intelligence et le raffinement de leurs ancêtres au profit d'une vision simpliste de la brute épaisse pratiquant un darwinisme-social : les faibles subissant la violence des forts, c'est-à-dire des Vikings. Ce darwinisme-social primaire est revendiqué et assumé par la frange radicale de cette scène.

De fait, le paganisme nordique est idéalisé comme étant la religion de leurs ancêtres, les Vikings, vivant en harmonie avec la Nature et faisant partie de celle-ci. Cette déification de la nature est importante car elle permet de cautionner le darwinisme-social/racial. En effet, ils partent du constat que la nature est dure avec les animaux faibles, qui servent de pitance aux prédateurs. Il est donc normal, pour ces personnes, d'imiter la nature et de se débarrasser des individus, faibles, au nom du respect de ces lois. Nous ne sommes donc pas loin des thèses nationales-socialistes qui sont revendiquées, parfois, de façon très claire. Cependant, il n'y est plus question d'antisémitisme mais d'un refus du judéo-christianisme dans son ensemble. Le trait d'union est important car il symbolise pour ces groupes l'invasion de l'Europe et la destruction de ses valeurs ancestrales par une religion qu'ils qualifient d'orientale, donc de non européenne. Ce discours anti-chrétien a pour corollaire un discours racial explicite. Ainsi, Varg Vikernes de *Burzum* a soutenu un groupuscule néo-nazi le « Einsatzgruppe », qui prévoyait de faire des attentats[1]. Cette frange radicale n'hésite pas à avoir de propos racistes dans leurs entretiens. Outre Vikernes qui en a fait sa marque, certains affirment, comme « Hellhammer » de *Mayhem* : « Je vais vous dire, on n'aime pas les Noirs, nous. Le Black metal, c'est pour les blancs.[…] Je suis convaincu qu'il existe des différences entre les races, c'est comme pour tout. C'est comme les animaux, certaines races sont plus… Le chat est par exemple plus intelligent que l'oiseau ou que la vache ou même que le chien, eh bien, je pense que c'est aussi le cas avec les différentes races humaines[2]. » Ces propos ont incité une partie de l'extrême droite païenne à tenter de récupérer ces dérives. C'est le cas du fanzine nationaliste-révolutionnaire français *Napalm Rock*, antenne de Nouvelle Résistance. Le but affiché cette revue est de « montrer que la culture musicale nationaliste/païenne est aussi liée au black metal, au death metal, à la musique industrielle et au hardcore[3]. »

Certains des groupes radicaux influencés par les délires de Varg Vikernes accompagnent leurs disques de représentation de la *Totenkopf* (la tête de mort des divisions

[1] M. Moynihan et D. Soderlind, *Les seigneurs du chaos*, *op. cit.*, pp. 489-496.
[2] *Ibid.*, p. 482.
[3] *Ibid.*, p. 487.

S.S. gardiennes des camps de concentration) et de runes. Il existe même un groupe appelé *Zyklon B*, du nom du gaz utilisé dans les camps d'extermination. Cette imagerie est largement tributaire du bricolage politico-religieux des S.S. Or, le « paganisme » de la S.S., comme le montre Guido Knopp, se résume à l'utilisation de runes, sur les uniformes, les drapeaux, dagues, médailles, etc. et à la création de rituels dont un d'enterrement (la rune armaniste Man remplaçant la croix) « [Himmler] faisait recréer une puissante culture germanique primitive à partir de vestiges datant de l'âge de bronze, afin de justifier ses prétentions à une nouvelle domination du monde ; pour les officiers tombés à la guerre, il faisait dessiner des monuments funéraires d'après des modèles datant de la préhistoire germanique. Sa conception de l'avenir était une interprétation d'un passé mal compris, un retour à des ancêtres fabriqués de toutes pièces[1]. »

Cette vision, très racialiste, du paganisme nordique intéresse les groupes europaïens depuis le début des années quatre-vingt-dix. Période qui a connu, en outre, le décloisonnement de ces registres musicaux jusqu'alors indifférents les uns aux autres. Le lien a été fait par des registres chevauchant ces différents styles. C'est le cas, par exemple, de *Mortiis*, le groupe d'un ancien membre d'*Emperor*. La musique de cette formation est froide, électronique, symphonique et imprégnée de mythes nordiques, d'épopées et de combats de chevaliers. Le décloisonnement s'est fait aussi avec le groupe de sorcières *Aghast*, fondé par Andrea Haugen. Les compositions consistaient en incantations « satanico-païennes » sur fond de musique électronique. Celles-ci s'étaient données des surnoms de très bon goût : l'une était « *nacht* » et l'autre « *nebel* », termes faisant explicitement référence à l'expression nazie « Nuit et Brouillard » désignant le système créé pour faire disparaître les Juifs et les opposants sans laisser de trace. Connaissant les positions qu'Andrea Haugen soutenait à cette époque, il est fort probable que ces surnoms renvoyaient à un néo-nazisme revendiqué. Andrea « Nebel » Haugen est l'épouse de « Samoth » d'*Emperor*. Elle était alors membre d'une tendance de l'I.O.T. proche de l'extrême droite, animée par Ian Read du groupe *Fire&Ice*. Depuis, elle a abandonné le discours sataniste au profit d'un paganisme scandinave comme nous l'avons vu précédemment. Toutefois, à cette époque, elle soutenait la proximité entre les deux : les satanistes étant, selon elle, des païens refusant l'évangélisation et la conversion forcée[2].

Coup sur coup, après les faits divers sanglants relatés ci-dessus, deux « théoriciens » de l'ésotérisme industriel, « Kadmon » du groupe autrichien *Allerseelen* et Michael Moynihan du groupe américain *Blood Axis*, ont fait paraître des ouvrages sur cette scène et sur les

[1] *Cf*. G. Knopp (dir.), *Les S.S. Un avertissement pour l'histoire*, *op. cit.*, pp. 141-142.
[2] « *Aghast* », *Napalm Rock*, n°10, mai juin 1997, p. 16.

événements qui l'ont rendue célèbre. « Kadmon » a publié, via son label, une brochure intitulée *Oskerei*[1]. Ce texte essaie de démontrer les liens existants entre l'ésotérisme, la mythologie nordique et la scène *Black Metal*. En effet, selon « Kadmon », les discours du *Black metal* ainsi que les maquillages propres à cette scène renverraient au mythe germano-scandinave de la Chasse sauvage. Il comporte aussi des entretiens avec Varg Vikernes. « Kadmon » résume son texte de la façon suivante : « Article on the Wild Hunt, Norvegian Oskerei folklore and Black Metal Occulture, interview with Varg Vikernes from Burzum ». Il ressort de la lecture de ce texte l'idée que « Kadmon » considère cette scène comme une attitude romantique et une héritière d'une tradition occultiste proche des théoriciens *völkisch* du début du XXe siècle, anti-chrétiens, nietzschéens et communautaristes qui mettaient des runes et des symboles nordiques partout, comme. Il loue aussi leur anti-américanisme.

Michael Moynihan et Ditrik Soderlind ont publié chez *Feral House*, la maison d'édition de l'Eglise de Satan, un ouvrage intitulé *Lords of Chaos*[2]. Ce texte est composé d'entretiens avec des acteurs de la scène *Black metal*, notamment Varg Vikernes, Bard Eithun, « Samoth », prêtres, des policiers et des journalistes qui se sont penchés sur cette scène. Ce livre est intéressant mais toutefois, il ne faut oublier que Michael Moynihan a, selon Nicholas Goodrick-Clarke, participé à un fanzine néo-nazi, *Filosofem*, animé par un proche de Varg Vikernes, Vidar von Herske[3]. En outre, Michael Moynihan, via son label *Storm*, a édité aux Etats-Unis un album de *Burzum*, *Filosofem*. Le site Internet de *Blood axis* le décrit comme étant « Pure and uncomprised Heathenism »[4].

Par rapport au texte de « Kadmon », celui-ci se veut plus réfléchi en donnant la parole aux différentes parties et aux forces de l'ordre qui ont arrêté les criminels, tout en allant dans la même direction. A l'époque, Moynihan développait un discours assez similaire à celui formulé par les groupes de *Black Metal*. Cependant, suite son évolution politico-religieuse, Michael Moynihan s'est distancié de ce courant, même si ce registre est encore chroniquée, souvent élogieusement d'ailleurs, dans sa revue *Tyr*. Cependant, cette revue s'est penchée, à travers une chronique de Joshua Buckley, sur un sous registre de ce genre, le « *National Socialist Black Metal* ». Comme son nom l'indique, il s'agit d'une dérive néo-nazie du *Black Metal* où le racialisme le plus extrême rencontre le discours antisocial propre à une certaine tendance de ces groupes[5]. Ce registre peut être symbolisé par Varg Vikernes qui est un ancien skinhead. Selon

[1] *Aorta* n°20.
[2] M. Moynihan et D. Soderlind, *Lords of Chaos*, Los Angeles, Feral House, 1993, édition revue et augmentée 2003. traduction, *Les seigneurs du chaos*, Camion blanc, 2005.
[3] N. Goodrick-Clarke, *Black sun, op. cit.*, p. 226.
[4] www.welcome to/Blood axis.
[5] Ces groupes professent un « satanisme nazi » intellectuellement et idéologiquement très pauvre.

Nicholas Goodrick-Clarke, Varg Vikernes est à l'origine de la dérive nationale-socialiste du *Black Metal*[1] : il aurait évolué depuis son arrestation vers une forme d'odinisme néo-nazi. Toutefois, les odinistes « orthodoxes » condamnent fermement ceux qui se réclament à la fois du paganisme et du satanisme et combattent l'amalgame fait entre le dieu Loki et le diable, amalgame dû à l'Eglise catholique lors de l'évangélisation de la Scandinavie[2]. En effet, le diable et le dualisme manichéen (le Bien et le Mal) sont des créations chrétiennes inconnues des cultures païennes européennes. D'ailleurs, Joshua Buckley voit dans cette musique une manifestation de la modernité aliénatrice[3]. Toutefois, une proportion des groupes de *Black metal* se sont désolidarisés de la tendance néo-nazie de cette scène. Il existe même des groupes développant des idées communistes, c'était le cas, d'« Euronymous ». Certains groupes ont évolué vers une forme plus orthodoxe de paganisme tandis que d'autres, comme *Enslaved*, ont développé une forme de satanisme esthétisant proche des auteurs romantiques et symbolistes. De fait, depuis ces évènements la scène *Black metal* s'est renouvelée et a beaucoup évolué.

B/La bande-dessinée

La bande dessinée a intéressé la Nouvelle Droite dès sa fondation. Ainsi, le dessinateur issu des contre-culture Philippe Druillet[4] a collaboré avec le G.R.E.C.E. en 1979[5]. Il ne faut oublier, en outre, que Guillaume Faye a été journaliste à *L'Echo des savanes*, consacré à celle-ci, et qu'il a écrit des scénarii pour des bandes dessinées. En 1984, Reine Rivière a consacré un article à la bande dessinée constatant qu'« une partie de notre imaginaire semble avoir trouvé refuge dans le monde des albums de BD. Histoire, mythologie, fantastique mêlés dans toutes les proportions possibles ouvrent de nouvelles portes aux rêves. Un point commun cependant, dans cette jungle de papier : l'invasion des forces anciennes, du Moyen Age, de la magie[6]. » En 1995, *Antaïos* s'est aussi penché sur la bande dessinée via une étude de Patrick Trousson sur les « Images païennes de nos terroirs[7] ». L'auteur y voit « une re-formulation, une remise en

[1] *Ibid..*, p. 204.
[2] G. Dumézil, *Loki*, Paris, Champs Flammarion, 1986.
[3] *Tyr : Myth, Cultur, Tradition*, Atlanta, Ultra, Etats-Unis, n°2, 2004, pp. 410-412. Est chroniqué le groupe australien *Spear of Longinus*.
[4] Il est l'auteur de la série *Loane Sloane*, Paris, Albin Michel, rééditée en 2001, ainsi que du dessin animé en image de synthèse *Xcalibur* créé en 2000.
[5] P. Vial, « Personnalités ayant collaboré avec le G.R.E.C.E. », *Pour une renaissance culturelle. Le G.R.E.C.E. prend la parole*, Paris, Copernic, 1979, p. 271.
[6] R. Rivière, « Démons et merveilles », *Eléments*, n°51, automne 1984, p. 16.
[7] P. Trousson, « Images païennes de nos terroirs », *Antaïos*, n°8/9, hiver 1995, pp. 158-171.

valeur de thème millénaire[1] ». Enfin en 2003, *La Nouvelle Revue d'Histoire* s'est intéressée à la bande dessinée car « […] la liste est longue d'œuvres fidèles à l'esprit de nos mythes, légendes et symboles, celles qui, enracinées dans l'âme européenne, expriment la vigoureuse nostalgie ou la transfiguration d'un ordre politique, social et spirituel issu de notre identité. Les figures historiques et archétypales, masculines et féminines, souveraines et guerrières, les références appuyées à un univers religieux antérieur au christianisme sont en effet fréquents. Légendes et histoire y fusionnent en une subtile alchimie[2]. » En effet, une partie des auteurs de BD se nourrissent d'une Antiquité et d'un Moyen Âge largement idéalisés et anhistoriques ainsi que des récits mythologiques et légendaires.

La thématique païenne a donc une place importante, notamment en ce qui concerne le paganisme chtonien, proche de la sorcellerie des campagnes, comme nous pouvons le trouver dans les bandes dessinées de Didier Comès (*Silence*, *Iris* et *La belette* par exemple) qui en témoigne mieux que tout autre, dans celles de Servais (*La Tchalette*) ou chez quelques autres. La sorcellerie, dans la BD, peut se présenter de deux façons : la sorcière au sens propre (la BD peut alors développer une thématique satanique) et la sorcellerie comme permanence du paganisme, comme moyen de connaissance et d'appréhension du réel, forme de chamanisme. Ainsi, Comès, dans son oeuvre, suggère l'existence d'un lien fécond entre l'homme, la nature et les forces gouvernant celle-ci par l'intermédiaire de la faune et de divinités matriarcales chtoniennes, les auteurs de BD rendant souvent un hommage appuyé à la Déesse Mère, le « paganisme néolithique » de Pierre Gordon. En effet, chez Comès la magie est très souvent présente : dans *Iris* le personnage central, Iris, rencontre le Petit Peuple et le Dieu Cornu qui se matérialise sous la forme d'un Cerf, symbole de la puissance et de l'énergie sexuelle[3]. Cette BD a été qualifiée par le groupe néo-droitier Libération Païenne « d'hymne à Dionysos[4] ».

Le paganisme peut être présent aussi dans les BD s'inspirant du folklore, des contes médiévaux et des légendes, à travers des livres sur les loups-garous, le monde foisonnant du petit peuple… Il peut aussi s'exprimer à travers une quête initiatique et tragique : *Thorgal*[5] par exemple. Les bandes dessinées peuvent aussi renvoyer au mythe de la Chasse sauvage ou au cycle arthurien, en particulier la quête du Graal, qui a servi de base à de nombreux scénarii. Les plus réussies sont *Arthur, une épopée celtique* (Chauvel, Lereculey, Simon) qui opère une

[1] *Ibid*., p. 158.
[2] P. Landes, « Quand la BD réveille l'histoire », *La Nouvelle Revue d'Histoire*, n°5, mars avril 2003, p. 18.
[3] Comès, *Iris*, Tournai, Casterman, 1995.
[4] Non signé, « Bande dessinée et paganisme », *Libération païenne*, n°8, hiver 1996-1997, non paginé.
[5] Personnage créé en 1977 par le scénariste polonais Grzegorz Rosinski et illustré par le dessinateur belge Jean Van Hamme. Thorgal Aegirson, héritier d'un peuple atlantéen, parti colonisé les étoiles avant de revenir sur Terre, fut recueilli enfant par des Vikings avant de connaître une vie d'aventure.

remarquable déclinaison de textes gallois traditionnels et *Les héros cavaliers* (Cothias, Rouge et Tarral) qui offrent une illustration convaincante de la légende, placée dans le contexte historique de la Bretagne du VIe siècle et centrée sur le personnage de Perceval.

De fait, la vague contestataire de Mai 1968 a permis à de nouveaux dessinateurs issus de ses rangs d'exprimer leur refus de la ville en prônant un retour à la nature et à l'enracinement régionaliste. Il est vrai que les contestataires ont redécouvert à cette époque leur patrimoine régional composé de légendes et de contes tombés en déshérence. Il est aussi intéressant de noter que la plupart des auteurs de BD (dessinateurs et scénaristes) actuels sont liés d'une façon ou d'une autre aux contre-cultures des années soixante-dix. A ce sujet, Patrick Trousson n'hésite pas à affirmer que les scénarii des bandes dessinées « enracinées » « exaltent et renouvellent la fierté d'une communauté, l'accord entre la nature particulière de l'endroit et ses habitants, ses mystères et le sacré qui en transpire. Il émane des lieux décrits une socialité charnelle, sentimentale, contrairement à une société contemporaine plus rationaliste et massifiante. Ils mettent en présence des communautés aux relations organiques et non des agrégats d'individus isolés en des foules indifférentes[1]. » Ces propos montre une convergence implicite entre certains néo-droitiers, régionalistes de droite, et les contestataires alternatifs, dont certains sont devenus des régionalistes de gauche. Jean-Claude Servais par exemple reste profondément attaché à ses Ardennes belges qu'il ne quitte pas. En outre, cet enracinement se double souvent d'une critique de la modernité comme le montre la trilogie du couple Enki Bilal et Pierre Christin, *La Croisière des oubliés, Le Vaisseau de pierres* et *La ville qui n'existait pas*[2]. ou celle de Jacques Tardi et Pierre Christin, *Rumeur sur le Rouergue*[3], où s'exprime la défense d'un art de vie, rural, anti-consumériste, refusant le progrès. Cette bande dessinée est particulièrement intéressante car les thèses gauchistes/alternatives rencontre le régionalisme et le folklore. Paradoxalement, ces BDs développent des thèmes enracinés et/ou illustrent l'enracinement d'une communauté[4], même si celle-ci est imaginaire, destinées à un milieu prônant le « bougisme »[5].

Ce propos concerne aussi des personnages itinérants tel Thorgal ou Corto Maltese, le marin anarque, créé par Hugo Pratt : où qu'il aille Corto Maltese reste le fils d'une gitane de Gibraltar et d'un soldat anglais. Certains néo-droitiers voient dans les pérégrinations de ces

[1] P. Trousson, « Images païennes de nos terroirs », *art. cit*., pp. 159-160.
[2] Publiées respectivement en 1975, 1976 et 1977, à Paris aux Editions Dargaud.
[3] Editions Futuropolis.
[4] *Cf*. Auclair, *Simon du fleuve*, Tournai, Casterman, 1983.
[5] P.-A. Taguieff, *Résister au bougisme. Démocratie forte contre mondialisation techno-marchande*, Paris, Mille et une nuit, 2001.

deux personnages des voyages initiatiques[1]. Le cas d'Hugo Pratt (1927-1995) est passionnant : né dans une famille fasciste, tout en ayant des ascendants juifs, il devint le plus jeune enrôlé de la police coloniale en Ethiopie. Il développera par la suite, lui le libertaire, une haine/fascination pour l'uniforme au travers notamment de sa série intitulée les *Scorpions du désert*. Il connaîtra la célébrité en 1970 lorsqu'il crée le personnage du marin Corto Maltese, « gentilhomme de fortune », dont les aventures se situent entre 1905 et les années vingt, ce qui permet au héros de rencontrer certains personnages historiques : Enver Pacha, Ernest Hemingway, Staline, Ungern-Sternberg, Jack London, Gabriele d'Annunzio, Herman Hesse, etc.. Cette bande dessinée acquiert au fur et à mesure un côté occultiste, thème qui éclate dans sa splendeur dans la dernière aventure de Corto Maltese, *Mû*, publiée quelques années avant la mort de l'auteur[2]. De fait, Hugo Pratt fait revivre les mythes celtiques (*Les Celtiques*) ou un Moyen Âge de Parzifal (*Les Helvétiques*). L'anarchiste Hugo Pratt était, en outre, l'ami de l'écrivain d'extrême droite Jean Mabire. Pratt s'est d'ailleurs inspiré de l'un de ses livres, *Ungern le baron fou*[3], pour dessiner *Corto Maltese en Sibérie*[4]. Jean Mabire lui a rendu un double hommage : entre 1994 et 1996 dans l'une de ses chroniques littéraires publiées par *National Hebdo*, compilée dans le volume 4 de ses recueils *Que lire ?*[5] et dans un article paru en 2003 dans *La Nouvelle Revue d'Histoire*[6].

La bande dessinée peut être aussi utiliser comme caution. Ainsi, Patrick Trousson[7] voit dans Alix, personnage créé par Jacques Martin, une célébration inspirée de l'*Imperium* romain : apologie de l'Empire et de la romanité, amitié viril… En fait cette amitié « virile » entre les deux personnages principaux est plutôt ambiguë sexuellement parlant, sous-entendant une homosexualité adolescente. Dans ce registre impérial se sont engouffrées quelques séries. Toutefois, on pourrait faire remarquer que le créateur d'Alix tend à diffuser un certain progressisme : la romanité s'affichant comme supérieure à la civilisation « retardataire » celte. Cette vision est intéressante car elle fait l'éloge, sans en avoir l'air, d'un empire transcendant et dépassant à la fois le régionalisme et le nationalisme.

La BD américaine, en particulier les « Comics », développe inconsciemment des thèmes païens de type « faustien » ou prométhéen. Cette thématique est l'une des principales caractéristiques de ce registre le différenciant des bandes dessinées européennes, peu touchées

[1] P. Trousson, « Images païennes de nos terroirs », *art. cit*., p. 165.
[2] H. Pratt, *Mû*, Tournai, Casterman, 1992.
[3] J. Mabire, *Ungern le baron fou*, Paris, Balland, 1973.
[4] H. Pratt, *Corto Maltese en Sibérie*, Tournai, Casterman, 1979.
[5] J. Mabire, *Que lire ?*, t. 4, Saint-Cloud, Editions National Hebdo, 1997, pp. 219-222.
[6] J. Mabire, « L'aventure du Transsibérien », *La Nouvelle Revue d'Histoire*, n°5, mars avril 2003, pp. 20-21.
[7] P. Trousson, « Images païennes de nos terroirs », *art. cit*., pp. 167-168.

par celle-ci. Les personnages centraux sont des « Super héros ». Il s'agit de personnes « normales » qui deviennent des Super héros après une mutation ou après un accident scientifique/technologique qui les transforme en une post humanité rejetée par les humains : Hulk, Le Surfeur d'Argent, les X-Men (qui sont des mutants à part entière), Les Quatre Fantastiques, Spiderman, etc. A titre d'exemple, nous pouvons dire qu'il existe (existait) un magazine appelé *Titans* dont le titre fait explicitement référence à ce prométhéisme.

C/L'*Heroic Fantasy*

Parmi les littératures longtemps considérées comme mineures, nous trouvons l'*Heroic fantasy*, un registre apparu en Grande Bretagne sous la plume de Robert E. Howard (1906-1936) dans les années vingt avec *Conan le Barbare*, une œuvre influencée par les mythes de Mésopotamie, en particulier sumériens. Nous pourrions également citer, outre Tolkien, comme grands auteurs d'*Heroic Fantasy,* Fritz Leiber et son *Cycle des Epées*, Michael Moorcock et son *Elric le Nécromancien*, David Edding et *Belgariade*, etc. le panorama complet étant impossible à faire. Globalement, l'*Heroic Fantasy* est, selon Paul-Georges Sansonetti[1], qui est aussi un universitaire spécialiste de la littérature médiévale, une dérive de la littérature arthurienne et/ou celtique. Elle est aussi beaucoup influencée par les sagas scandinaves, les *Eddas*, et par les épopées anglo-saxonne de l'An mille telles que le *Beowulf*. Cet auteur y voit enfin une réminiscence de la symbolique du combat entre les chevaliers et les dragons[2].

Cette littérature s'est développée de façon prolifique dans le monde anglo-saxon, à la suite des livres de l'universitaire anglais John Ronald Reuel Tolkien (1892-1973) qui lui donna ses lettres de noblesse. Son œuvre est fortement influencée par les mythologie nordique et celtique. Ce fervent catholique conservateur serait d'ailleurs très surpris par sa récupération par les milieux néo-païens et, entre autre, par la Nouvelle Droite. En effet, outre les études de Paul-Georges Sansonetti, les publications de celle-ci ont consacré divers articles à Tolkien dont « Brèves réflexions sur Tolkien et le Seigneur des anneaux[3] » et « L'anneau brillera dans le ciel de l'Europe[4] ». Pour les néo-droitiers, J.R.R. Tolkien reforgerait le mythe européen ancestral et nous mettrait en garde contre la tentation prométhéenne. Ainsi Frédéric Mirefleurs remarque

[1] P.-G. Sansonetti, « Nouvelle matière de Bretagne », in J. Servier (dir.), *Dictionnaire critique de l'ésotérisme*, *op. cit*., pp. 946-947.
[2] P.-G. Sansonetti, *Chevaliers et Dragons. Esotérisme d'un Combat*, Paris, Editions du Porte-glaive, 1995, pp. 139-150.
[3] Non signé, « Brèves réflexions sur Tolkien et le Seigneur des anneaux », *Irmin*, n°4, automne 2002, pp. 38-42.
[4] F. Mirefleurs, « L'anneau brillera dans le ciel de l'Europe », *Eléments*, n°111, décembre 2003, pp. 31-34.

avec jubilation que « le chef-d'œuvre de Tolkien, ce réactionnaire et fervent catholique haïssant le monde moderne, ce Nordique médiéval (d'un Moyen Âge où la chrétienté était restée au fond très païenne), a d'abord été popularisé par les hippies héritiers de la *Beat Generation*, qui y trouvèrent probablement le même rêve d'évasion hors de la mesquine société de petits bourgeois utilitaristes, mais qui oubliaient le sens de l'effort initiatique, du combat chevaleresque, de la spiritualité véritable, dans une nature encore ''magique'', dans un monde d'avant le désenchantement qui est celui des grandes épopées antiques et médiévales[1]. » Il constate aussi que « la popularité de Tolkien n'a jamais été plus grande qu'à l'heure où la mondialisation technomorphe paraît sur le point de triompher, univers où tout se marchande, où l'honneur n'est plus qu'un vain mot, où le virtuel, qui a déjà pratiquement évacué le rêve, se substitue progressivement au ''réel''[2]. »

Cette littérature est très largement imprégnée de la notion de « géographie sacrée ». Elle est aussi marquée par l'aspect initiatique, notamment celle du héros. Le thème récurrent de cette littérature est une quête mystique ou d'un objet mystique (Graal, Excalibur, l'Anneau….) voire d'une quête guerrière : ce genre est aussi connu sous l'expression *Sword and Sorcery* (Epée et Sorcière). Récemment, cette littérature a débordé de son cadre en donnant naissance aux « jeux de rôles ». L'univers du jeu de rôle est d'ailleurs fortement symbolique. En effet, nous pouvons y rencontrer d'étranges êtres se côtoyant comme des elfes, des gnomes, des amazones, des fées et des magiciens et des guerriers. En outre, le monde dans lequel se situe le jeux de rôle est une terre semée de périls à surmonter, hantée de spectres et de monstres, jalonnée de cités fortifiées singulières et de temples voués à des cultes inconnus. Bref, un monde imprégné de mythes celtiques et nordiques. La popularité de ces jeux a soulevé au début des années quatre-vingt-dix, aux Etats-Unis et en Europe, une campagne de dénigrements, qui a d'ailleurs fait long feu, sur la supposée dangerosité, consistant en une déconnexion vis-à-vis de la réalité, des jeux de rôles de la part de psychiatres et de ligues de vertus. Toutefois, selon les néo-droitiers, l'engouement pour les jeux de rôles n'est pas innocent car il montre le besoin d'irrationnel et de merveilleux dans une société supposée envahie par le réalisme économique et technologique.

Il existe une autre extension de *l'Heroïc Fantasy*, la féerie, qui est un intérêt pour le monde merveilleux du « Petit Peuple » du folklore européen : fée, elfe, lutin, etc. L'attrait pour celle-ci touche une large part des jeunes adultes, même s'il est plus important encore dans les milieux influencés par l'*Heroic Fantasy*, la musique gothique ou métal. Cet engouement pour

[1] *Ibid*., p. 34.
[2] *Ibid*., p. 34.

la féerie se double aussi souvent d'un celtisme. En effet, ces personnes baignent dans une culture musicale ouvertement païenne leur inspiration dans le folklore celte et scandinave.

Cet intérêt se manifeste par l'augmentation des publications, revues et livres sur le sujet comme la revue *Faeries*[1], consacrée au départ au thème de la *Fantasy*. Certains livres traitant de ce domaine connaissent un franc succès[2]. Certains s'enthousiasment même pour le *Songe d'une nuit d'été* de Williams Shakespeare (1564-1616) qui « […] a sans aucun doute été l'une des premières pièces de théâtre à traiter le thème de Féerie de façon aussi riche. »[3] Cet engouement rejoint l'analyse concernant l'*Heroic Fantasy* et les jeux de rôle : il s'agit d'un besoin de merveilleux de la part de personnes se sentant agressées par la modernité. La Nouvelle Droite, en général, a succombé très tôt à cette attirance comme le montre les études publiées dans le bulletin *Grèce-Traditions*[4]. Simultanément, les hippies ont été touchés par la féerie. En effet, ils ont redécouvert le patrimoine « folklorique » et légendaire européen. Ces légendes, contes, mythes, ont été utilisés de façon importante par les hippies pour à la fois pour élaborer et pour justifier leur discours anti-moderne[5].

Conclusion du chapitre :

A travers cette partie, nous avons pu constater, à la suite de Michel Maffesoli, l'existence de formes de sociabilité païenne au sein des sociétés occidentales. Ces sociabilités se manifestent, nous l'avons vu, par un polythéisme des valeurs, par un refus du dualisme et par des formes d'hédonisme. Elles se manifestent aussi dans des cultures marginales comme le cinéma, la musique (« industrielle » et « *Metal* »), la bande dessinée et dans des littératures longtemps qualifiées de « mineures ». Nous pouvons nous demander si l'apparition de ces cultures et sous cultures n'est pas liée à un besoin de réenchanter le monde, via l'utilisation des mythes et des légendes. En effet, celles-ci font appel à tout un registre païen et merveilleux, qui montre un besoin fort de quitter un monde rationaliste, technicien et par conséquent désenchanté. Nous pouvons nous demander si le recours aux mythes n'est pas une représentation collective de soi dans le sens où il sanctionne l'appartenance au groupe. En effet,

[1] *Faeries*, n°1, printemps 2000, Paris, Editions 127. Le premier numéro comporte un dossier de quarante pages sur Tolkien, ainsi que des nouvelles et des chroniques littéraires.
[2] Par exemple, A.-F. Ruaud, *Le Dictionnaire Féerique*, Editions de l'Oxymore, 2002. Le catalogue des Editions Hoëbeke, spécialisé dans ce domaine et qui produit de très beaux livres illustrés dont les livres de P. Dubois, *La grande encyclopédie des lutins* et *La grande encyclopédie des fées*.
[3] Alyz Tale, « Voyage au royaume de Féerie », *Elegy*, n°14, février/mars 2001, p. 48.
[4] A. de Benoist, *Les traditions d'Europe*, *op. cit.*
[5] *Cf.* J.-P. Bouyxou/P. Delannoy, *L'aventure Hippie*, Paris, Edition du Lézard, 2000. *Cf.* J.-F. Bizot, *Underground. L'histoire*, *op. cit.*

comme ont pu le démontrer les ethnologues et les mythologues (Claude Lévi-Strauss, Mircea Eliade, Gilbert Durand), le mythe est par sa nature même fondateur. Il est le socle sur lequel les cultures se construisent et se projettent dans l'espace et le temps. Le rejet du mythique aux marges de la culture par le rationalisme moderne a désenchanté les sociétés occidentales en détruisant sa place au sein de la culture. Pourtant, le mythe ne meurt pas. De la bande dessinée au cinéma, en passant par les études universitaires, il renaît aujourd'hui spontanément.

Troisième partie : …un discours politique et social cohérent structuré sur l'antimodernité

Dès le milieu des années soixante-dix, la Nouvelle Droite incarnée alors par le G.R.E.C.E. a utilisé comme recours doctrinal majeur les références aux paganismes européens, synthétisés par l'expression générique de « paganisme indo-européen », le terme « indo-européen » devenant par la suite implicitement synonyme de « paganisme ». Allant bien au-delà de la simple hypothèse historique, le G.R.E.C.E. affirmait alors l'existence d'une « culture indo-européenne », apparue aux alentours du paléolithique récent, c'est-à-dire à la Préhistoire. Cette culture « engloutie » était basée sur le culte prométhéen de l'énergie, de la force et de la virilité. Elle était aussi, selon les néo-droitiers d'une grande tolérance au plan métaphysique. Cette civilisation aurait été « infectée » par des étrangers venus d'Asie, les chrétiens, qui ont construit des cathédrales sur l'emplacement des sanctuaires païens et placé des crucifix sur les menhirs. Certains ont gardé cette vision raciste du christianisme[1]. D'abord utilisé pour justifier le discours inégalitaire prôné, via l'éloge de la partition trifonctionnelle indo-européenne dumézilienne, le paganisme est devenu au cours des années quatre-vingt, l'une des références majeures de la Nouvelle Droite en ce qui concernent les questions sociologiques et politiques, abandonnant ainsi le projet « métapolitique » de rénovation du discours de la droite.

Cette étude a montré dans la partie précédente que le paganisme contemporain est l'héritier du romantisme et, en particulier, du romantisme politique. Le romantisme apparaît à la fin du XVIIIe siècle en réaction aux Lumières, et à la modernité et au système libéral qui en découle. Le romantisme cherche l'évasion dans un passé largement réinventé et exalte la nature et sa force. Dès les origines, il fait un éloge appuyé des passés nationaux, en particulier à travers la notion de « génie » d'un peuple, notamment des Etats en voie de constitution en Etat-nation comme l'Allemagne et l'Italie. Cela explique, via la diffusion des idées, l'aspect ethnico-national prononcé du néo-paganisme germanique, italien, puis récemment du paganisme hellénique. Ainsi, selon les Britanniques Prudence Jones et Nigel Pennick, « *The Romantic poets developed a nostalgia for lost ages, as in Schiller's* Götter Griechenlands*. In England, they had mutually shared esteem for Paganism. After the death and destruction of the French Revolution and the Napoleonic Wars came the 'year without a summer' (1816), when*

[1] « Jusqu'au Moyen Âge, l'Eglise des Gaules est originellement méditerranéenne. On y parle grec, on y côtoie des esclaves asiates, des marchands égyptiens, des patriciens romains. Irénée, évêque de Lyon (130-190), est natif de Smyrne. Jean Cassien (360-435) évêque de Marseille vient de Scythie mineure. Evêque de Paris en 591, Eusèbe de Césarée est Syrien. » ; B. Rio, *L'arbre philosophal*, *op. cit*., p. 77.

famine swept Europe, accompanied by food riots. After the disintegration of the Old Order, the Romantic, poets saw Paganism as the only remedy for the 'wrong turnings' of Christianity and industrialisation[1]. » Il est d'ailleurs symptomatique de constater que ces tentatives néo-païennes sont associées à des mouvements picturaux, héritiers du premier romantisme comme les Préraphaélites en Grande-Bretagne ou le symbolisme « aryanisant », d'un Fidus par exemple, en Allemagne[2]. En France, par contre, le paganisme, tout comme le romantisme, s'est rapproché des combats régionalistes, en particulier breton, via le druidisme, et normand, via le nordicisme. Il est vrai que le premier romantisme français (1820-1848) s'est opposé au centralisme républicain jacobin : il prit d'ailleurs ouvertement position pour la Restauration.

Toutefois, nous pouvons nous demander ce qu'il y a de commun entre le paganisme philosophique d'un Alain de Benoist, les paganismes communautaires-religieux et les tentatives ethniques-identitaires ? Peu de chose en fait, certes, Alain de Benoist est une référence pour les seconds mais il n'est qu'une référence parmi d'autres, souvent très peu académiques et très occultisantes, tandis qu'il disparaît des références des derniers. Ainsi, Alain de Benoist est fréquemment attaqué par les deux autres tendances pour son approche trop « conventionnelle », trop « conformiste », trop « judéo-chrétienne ». *A contrario*, celui-ci, nous l'avons vu dans la partie précédente, ne voit dans le néo-paganisme religieux qu'une dérive sectaire, une mascarade et dans le paganisme politique des identitaires une erreur. Cependant, il existe une vision commune fondée sur le refus de la modernité et du libéralisme.

La plupart des chapitres de cette partie portent par conséquent sur l'analyse de différentes approches critiques néo-païennes néo-droitières de la modernité et du libéralisme qui en découle. Nous nous attacherons donc dans cette partie de voir en quoi le recours doctrinal au concept, fort vague il est vrai, de paganisme, a permis l'élaboration d'un discours atypique au sein de la culture de la droite radicale française. Ainsi, en 1986, Jacques Marlaud expliquait l'importance subversive du paganisme pour la Nouvelle Droite : « Le rôle attribué par la Nouvelle Droite au paganisme est capital ; il consiste à donner à l'Europe un nouveau mythe fondateur qui, partant du centre, ne se contentera pas de contrer les déviations Est-Ouest, mais les *corrigera* en s'appropriant la substance qui demande à être *dépassée*. Il ne s'agit pas de restaurer un ordre qui reviendrait à ce qui a précédé l'âge des Lumières, mais bien de mettre à profit les remous provoqués par la révolution technique (microphysique) – qui fait apparaître la déficience du mode de pensée dualiste – afin de retrouver l'esprit multidimensionnel de l'Europe, celui d'Héraclite et de Nietzsche. Cette révolution exige, il est vrai, un terrible effort

[1] *Cf*. P. Jones, N. Pennick, *A History of Pagan Europe*, *op. cit*., p. 212.
[2] Nous renvoyons le lecteur au très beau livre de M. Gibson, *Le symbolisme*, Cologne, Taschen, 1997 ainsi qu'au livre d'E. Mendgen, *von Stuck*, Cologne, Taschen, 1995.

de volonté afin de faire converger des tendances venues d'horizons divers[1]. » Jacques Marlaud expose donc en 1986 l'un des enjeux de la métapolitique néo-droitière : l'utilisation du paganisme pour élaborer un nouveau mode de vision du monde, utilisation fondée sur le mythe, celui-ci exprimant sous forme métaphorique un système de valeurs fondatrices, propre à une société, en l'occurrence celle que les néo-droitiers désirent. Il s'agit donc d'une tentative de modification de la perception qu'a la société, en l'occurrence française et par extension européenne, du monde qui l'entoure. Paradoxalement cette réactivation du mythique ne peut devenir effective que si un nombre important de personne l'utilise, l'établit. Par conséquent, les néo-droitiers doivent pratiquer la métapolitique, c'est-à-dire influencer sur le long terme cette population pour qu'elle devienne sensible aux valeurs et à la vision du monde néo-droitière.

Cette volonté de réactiver le paganisme est toujours très présente au sein de la Nouvelle Droite et d'une partie de la droite radicale sensibilisée à la thématique païenne. Mais il existe aussi une certaine culture alternative sensible, elle aussi, à l'appel du paganisme. Cela fait dire à Christopher Gérard, optimiste, que, « Tôt ou tard, comme c'est le cas en Islande depuis 1973, nos cultes ancestraux seront d'une manière ou d'une autre reconnus, malgré l'opposition de nos adversaires et les caricatures d'encombrants amis[2]. » Il n'est pas difficile de deviner que les « encombrants amis » en question sont les groupuscules païens ouvertement racistes revendiquant une filiation avec le nazisme.

En effet, les néo-droitiers peuvent être optimistes. Depuis, les années soixante-dix le nombre de groupes païens ou de personnes se réclamant du paganisme est en constante croissance, malgré l'aspect artificiel des tentatives de réactivation, comme nous avons pu le voir précédemment. « La renaissance des religions pré-chrétiennes en Europe est un fait avéré, objectif, écrit Christopher Gérard. En moins de trente ans, et surtout depuis les années 80, les groupes païens se sont multipliés, pour le meilleur et pour le pire. [...] Les librairies sont pleines de livres consacrés aux anciennes religions natives. [...] En Grande-Bretagne, des universitaires se déclarent ouvertement païens... et le Prince de Galles est traditionnellement Grand-Druide ! En Islande, le Paganisme est religion officielle depuis 1973. Et partout en Europe l'emprise chrétienne sur les esprits disparaît lentement mais sûrement. Reviennent les Druides, les chamans et autres flamines ! La tenue à Vilnius du 1er Congrès Païen Mondial en solstice d'été 1998 est un signe de plus de ce bouillonnement. Ceci dit, ne tombons pas dans le triomphalisme : l'Europe est très loin d'être re-paganisée. Mais petit à petit, des élites sont

[1] J. Marlaud, *Le renouveau païen dans la pensée française*, *op. cit*., p. 249.
[2] C. Gérard, *Parcours païen*, *op. cit*., p. 64.

séduites et reconquises [...][1] ». Toutefois, il reconnaît qu'il « ignore sous quelles formes ce Paganisme se présentera dans trente ans[2]. »

Cependant, il est déjà possible de cerner les thèmes politiques et sociétaux majeurs véhiculés par le néo-paganisme, lui-même influencé par les valeurs néo-droitières. En effet, des groupes néo-païens ont pu être influencé par la thématique néo-droitière, les idées se diffusant, tout en se modifiant, en s'altérant, de groupes en groupes, de plus en plus éloigné, du cercle d'élaboration, comme a pu le démontrer Dan Sperber[3], la culture étant par nature plus ou moins contagieuse (des idées se diffusent, d'autres non). Cependant, nous pouvons nous demander s'il s'agit d'une stratégie délibérée ou du fait que ces idées ont été dérobées à la Nouvelle Droite par d'autres groupes, néo-païens ou issus de la droite radicale. La vérité doit se trouver à la confluence des deux.

Cette diffusion des idées se ressent particulièrement chez les groupes néo-païens allemands, qui ont déjà l'héritage, assez proche, des *völkischer* et chez les néo-païens de l'ex bloc soviétique très sensible à la thématique néo-droitière du fait de leur histoire. Le paganisme y a été souvent lié au combat nationaliste, par la volonté de préserver son identité soit face à l'Empire autrichien soit face à la « normalisation » soviétique, vu comme un désastre.

[1] *Ibid*., pp. 53-54;
[2] *Ibid*., p. 54.
[3] D. Sperber, *La contagion des idées*, Paris, Odile Jacob, 1996.

Première chapitre : le racisme ou les ambiguïtés du paganisme néo-droitier.

Actuellement, il existe deux grandes tendances païennes au sein de la Nouvelle Droite concernant le racisme, une version ouverte et tolérante, symbolisée par Alain de Benoist et une tendance différentialiste, fermée et raciste, symbolisée par Pierre Vial. Cette dernière que nous pouvons qualifier d'« ethno-communautariste » défend un paganisme identitaire dont la pensée peut être résumée par la devise « une terre, un peuple ». Cette droite identitaire ou « folkiste », se caractérise par les traits suivants : refus de la mégalopole pour la vie dans des communautés villageoise ; éloge et défense des particularismes régionaux ; attrait pour les activités folkloriques souvent de nature païenne : célébration du solstice d'été, sapin de Noël, veillée, arbre de mai, costumes régionaux, etc. ; éloge du naturisme et des médecines naturelles ; refus du christianisme universaliste destructeur des particularismes culturels locaux ; prône le régionalisme ; refuse le métissage au nom de la préservation des identités. Elle promeut donc un mode de vie autarcique, antimoderne et respectant les identités régionales et folkloriques. Comme nous l'avons précédemment, elle revendique l'étiquette *völkisch*, y compris dans ses aspects radicaux. Ainsi, les étrangers sont associés à la mise en péril de ce mode de vie entre soi. En effet, l'immixtion de ceux-ci dans cette vie autarcique, largement idéalisée, est perçue, inconsciemment peut-être, comme l'un des effets de la modernité, destructrice d'identité.

Le courant symbolisé par Alain de Benoist s'oppose à cette vision affirmant que les religions païennes ou plutôt la religion païenne dans son ensemble est tolérante vis-à-vis des autres religions et surtout vis-à-vis des étrangers. En effet, la totalité des groupes néo-païens, y compris ceux gravitant dans la nébuleuse de la Nouvelle Droite, mais à l'exception des *völkisch*, insistent sur la tolérance du paganisme vis-à-vis de l'Autre et sur leur refus du prosélytisme, contrairement à deux des trois religions monothéistes, christianisme et islam, qui ont fondé leur dynamique sur l'éradication des paganismes et sur la conversion, souvent forcée. Cette thématique a dépassé ce cadre. Ainsi, une certaine gauche s'intéresse maintenant à l'idée du paganisme comme école de la tolérance, notamment sur le plan métaphysique[1].

[1] P. Girard, « Paganisme, une école de la tolérance ? », *Marianne* n°238, 12 au 18 novembre 2001, pp. 60-63. Celui-ci y constate que « Leur idéologie [celle des intégristes monothéistes] fondée sur la haine de l'infidèle, de l'hérétique ou du païen, quel qu'il soit, ne manquerait pas de surprendre les Anciens polythéistes s'ils revenaient sur Terre. Bien que profondément religieux, ceux-ci respectaient les croyances d'autrui et tenaient volontiers pour athées les peuples, tel les juifs, dont la piété était assez tiède pour se limiter à l'adoration d'un seul Dieu ou qui refusaient de vénérer les divinités de leurs voisins et des cités qu'ils avaient vaincues. »[*Ibid*., p. 60.] Cependant, ce journaliste nuance son propos en montrant le fort encrage à l'extrême droite du paganisme européen et notamment en France.

Section I/Qu'est-ce que le racisme ?

Nous devons nous demander ce qu'est réellement le racisme et quand il est-il né. Selon le sociologue Michel Wieviorka, « Le terme de racisme est apparu dans l'entre-deux guerres[1], pour s'imposer dans le langage courant des sociétés occidentales, puis de toute la planète au fil des années d'après-guerre. Mais si le mot est récent (son entrée dans le dictionnaire Larousse date de 1932), les idées et les pratiques auxquelles il renvoie sont anciennes et ne procèdent pas seulement de l'expérience occidentale.[…] Le phénomène est assurément antérieur à son concept, au tout au moins à sa dénomination[2]. » Pierre-André Taguieff date l'apparition de la prénotion du racisme dans les années 1895-1897 et de la notion de racisme des années 1921-1922.

Michel Wieviorka considère que le racisme tel que nous le connaissons aujourd'hui est « […] un attribut des sociétés modernes, individualistes, telles qu'elles ont commencé à se développer en Europe occidentale au sortir du Moyen Âge. Le phénomène, de ce point de vue, ne caractérise pas les sociétés traditionnelles, ''holistes'' dans le vocabulaire de Louis Dumont (c'est-à-dire où l'ensemble prime sur les individus) ; il est inauguré en Europe à partir du moment où s'opère son expansion planétaire, avec les grandes découvertes, la colonisation et ce qui est déjà, dès le XVe siècle, un processus de mondialisation économique. Dans cette perspective, où le racisme est indissociable de la modernité, la notion de race se diffuse à partir du XVIIIe siècle[3]. » En effet, Louis Dumont a montré dans *Homo hierarchicus* qu'« Il est bien évident d'une part que la société n'a pas tout à fait cessé d'être société, en tant que totalité hiérarchisée, le jour où elle s'est voulue une simple collection d'individus. En particulier, on a tendu à continuer de faire des distinctions hiérarchiques. D'autre part, le racisme est, ainsi qu'on le reconnaît le plus souvent, un phénomène moderne. (On a parfois cherché à son émergence des causes économiques, sans prendre garde à des liaisons idéologiques beaucoup plus prochaines et probables). L'hypothèse la plus simple consiste donc à supposer que le racisme réponde, sous une forme nouvelle, à une fonction ancienne. Tout se passe comme s'il représentait, dans la société égalitaire, une résurgence de ce qui s'exprimait différemment, plus directement et naturellement, et vous avez la discrimination, supprimez les modes anciens de la distinction, et vous avez l'idéologie raciste[4]. » Cette définition de Louis Dumont a été reprise

[1] P.-A. Taguieff, *La force du préjugé*, *op. cit*., pp. 122-151.
[2] M. Wieviorka (dir.), *Le racisme, une introduction*, Paris, La Découverte, 1998, p. 15.
[3] *Ibid*., p. 15.
[4] L. Dumont, *Homo hierarchicus*, Paris, Tel/Gallimard, 2001, p. 320.

par les traditionalistes et surtout par Alain de Benoist qui fondé son argumentation différentialiste sur elle.

Par conséquent, le racisme est-il une création moderne ? Il existe, en effet, une théorie qui postule l'absence de racisme dans l'Antiquité. Celle-ci considère qu'il n'existe pas de notion de race au sens contemporain du terme dans l'antiquité. Dans ce cas comment expliquer la notion de citoyenneté athénienne fondée sur la filiation par le sang et comment expliquer le statut des étrangers, celui de métèque, très encadré, qui est, ne l'oublions pas, un statut de citoyen de seconde zone. En outre, comment interpréter dans ce cas, les discours que nous trouvons chez certains auteurs antiques, en particulier gréco-latins, sur les qualités ou les défauts de telle ou telle « race » ? De fait, s'il n'existait pas dans l'Antiquité de racisme en tant que tel, il existait des formes de xénophobie, illustrées par exemple, par le terme « barbare », forgé par les Grec pour qualifier tous ceux qui ne parler pas leur langue, et qui étaient, pour cette raison considérés comme inférieurs.

Toutefois, il est vrai que la théorie de la hiérarchisation des races a connu un essor durant les Lumières. Elle serait d'ailleurs apparue à cette époque. De fait, elle est présente dans l'œuvre d'un Kant ou d'un Voltaire. Cette thèse est défendue par de grands historiens dont le spécialiste du fascisme et du nazisme George Mosse. D'ailleurs, le premier à utiliser le concept de hiérarchisation des races aurait été l'économiste et médecin anglais Sir William Petty (1623-1687)[1]. Cette hiérarchisation s'est développée conjointement aux premiers discours sur l'origine aryenne des Européens comme l'a montré Léon Poliakov[2]. Laszlo Toth soutient que cette théorie fonde, chez un disciple de Kant, Christoph Meiners (1747-1810), qui l'introduisit « scientifiquement », les bases de toute l'histoire de la civilisation : il n'existerait que deux grandes races : la Caucasienne et toutes les autres. Cependant, le thème aryen surgit avec l'apparition de l'indianisme et des études persanes, en Allemagne principalement qui utilisa les thèmes « indo-germains », les Allemands n'employant pas à cette époque l'expression « indo-européen »[3], à des fins nationalistes. Un précurseur français de Gobineau (1816-1882), le franc-maçon Victor Courtet de l'Isle (?- ?), soutenait aussi alors que le type idéal de l'humanité est le Germain du Nord. Le terme « d'indo-européen » a fait son apparition en 1813 chez l'Anglais Thomas Young (1773-1829), terme qui devient « indo-germain » en 1823, grâce au Rose-Croix et orientaliste Julius von Klaproth (1783-1835). L'utilisation de l'expression « indo-germain »,

[1] L. Toth, « Existe-t-il une doctrine traditionnelle de la race ? », *Politica Hermetica* n°2, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1988, p. 23.
[2] L. Poliakov, *Le mythe aryen*, *op. cit*.
[3] Certains universitaires allemands emploient encore de nos jours l'expression « indo-germain » à la place d'« indo-européen ».

au sous-entendu clairement nordiciste, a facilité, au XIXe siècle et au XXe siècle, par glissement sémantique progressif, ce discours racial.

De fait, au cours du XIXe, le thème de la hiérarchisation des races passe progressivement des spéculations religieuses concernant la théorie des préadamites aux justifications scientistes. A partir de la seconde moitié du XIXe siècle, les thèses racistes vont se fonder sur la biologie et l'hérédité et non plus sur le religieux comme pour les théories préadamites. Il est vrai que l'époque se prête facilement au scientisme, notamment en ce qui concerne les extensions racistes de la sociologie[1].

A cette époque, apparaît donc la volonté de quelques-uns de séparer les deux testaments, le deuxième étant considéré comme aryen *a contrario* du premier perçu comme juif. C'est le cas d'une frange de précurseurs de la Révolution Conservatrice allemande, comme Paul de Lagarde ou Jörg Lanz von Liebenfels. Le discours raciste « classique » se fondait, à l'origine, sur une confusion entre la nature des hommes (« races ») et leur culture (langues indo-européennes, sémites, etc.). Paul Weindling considère que la « scientisation » de la race date des années 1860 durant la polémique sur le darwinisme[2], date à laquelle est apparue l'anthropologie, science des « races ». A la même époque, en fait de 1853 à 1855, est publié *Essai sur l'inégalité des races* d'Arthur de Gobineau. Cet auteur, comme d'autres (Gumplowicz par exemple), présentait la « race » comme le moteur de l'histoire, justifiant implicitement la guerre. Arthur de Gobineau soutenait l'idée que la « race aryenne » constituait la race aristocratique suprême. En outre, selon lui, la dégénérescence des civilisations provenait de la perte de la « pureté du sang ». Toutefois, l'auteur n'interprétait pas le métissage, le mélange, en terme racial mais en terme civilisationnel. Le système de Gobineau était, de fait, racialiste : il proposait une hiérarchie des races, la race blanche étant bien entendue au sommet de cette pyramide, et tout en dessous les Africains subsahariens[3].

Le racisme serait donc un phénomène proprement moderne, inventé pour ainsi dire par l'Europe à l'époque du capitalisme commençant, afin de prendre en compte des différences humaines, découvertes dans toute leur ampleur entre le XVIe et le XVIIIe siècles, en même temps que se mettait en place le système esclavagiste et la domination coloniale. Selon Louis Dumont, le racisme est une résurgence pathologique de la « tendance à hiérarchiser », dans un espace social et culturel ordonné à l'idéal égalitaire et organisé selon les valeurs individualistes : «La hiérarchie est une nécessité universelle, et [...] elle se manifestera en

[1] *Cf*. A. Pichot, *La société pure de Darwin à Hitler*, *op. cit.*, pp. 31-156.
[2] P. Weindling, *L'hygiène de la race*, t. 1, Paris, La Découverte, 1998, p. 67.
[3] P.-A. Taguieff, *La couleur et le sang. Doctrines racistes à la française*, *op. cit.*, pp .21-58.

quelque manière, sous des formes cachées, honteuses, pathologiques par rapport aux idéaux apposés en vigueur. Qu'on abolisse l'esclavage dans un milieu individualiste à l'extrême [...] et on obtiendra au bout de quelques décades, par une étrange alchimie qu'il n'est pas impossible à expliquer, le racisme : niant une différence de statut social on retrouvera une discrimination à prétexte somatique[1]. » De fait, Louis Dumont réhabilite le système des castes, à la fois contraignantes et protectrices. Sa formation d'indianiste lui valut parfois d'être accusé de « brahmanocentrisme », c'est-à-dire de défendre le système social indien favorable à la plus haute caste, celle des brahmanes. Pierre-André Taguieff, réfléchissant sur la théorie de Louis Dumont sur le racisme, constate qu'« En ce sens le racisme est bien une hiérarchisation devenue folle, dans un espace social-culturel qui ne lui fait plus de place. La hiérarchisation s'y manifeste comme une pseudo-biologisation des différences, bricolée à partir des phénotypes, c'est-à-dire de la visibilité sociale des caractères distinctifs[2]. »

Le racisme des courants païens identitaires, de type *Réfléchir & agir*, est donc, de fait, moderne. En effet, nous venons de voir l'origine moderne du racisme, en tant que hiérarchie des « races ». Par contre, le racisme différentialiste des groupes *völkisch*, de type Terre et peuple, se rapproche de la xénophobie antique, fondée sur la peur de l'autre et la volonté de rester entre soi, dont ils se réclament. En effet, ces « néo-*völkischer* » s'appuie sur une vision précise, la leur, c'est-à-dire utilisant le prisme identitaire, des sociétés antiques pour prendre comme postulat que celles-ci pratiquaient le différentialisme radical en gardant jalousement pour eux les bienfaits de leur religion[3]. Cependant, cette xénophobie antique ne touchait pas profondément ces sociétés puisqu'il était possible de s'y intégrer. Nous pensons donc qu'il s'agit d'une reconstruction anachronique de la mentalité antique, d'ailleurs difficilement reconstructible du fait des évolutions considérables des mentalités depuis cette époque.

[1] L. Dumont, *Homo hierarchicus*, *op. cit*., pp. 300-301.
[2] P.-A. Taguieff, *L'effacement de l'avenir*, Paris, Galilée, 2000, p. 192.
[3] *Cf*. J. Haudry, « Aux sources indo-européennes de notre paganisme », in *Païens !*, *op. cit*., p. 77.

Section II/L'ethnocentrisme

Selon Léon Poliakov, toute société se réclame fort logiquement d'une origine le plus souvent mythique : « il n'est pas de culture, si archaïque soit-elle, qui ne se soit construite de la sorte une ''anthropologie spontanée''[1] ». L'aspect ethnique, c'est-à-dire non universaliste et propre à chaque culture (indo-) européenne, de la religion païenne néo-droitière apparaît clairement lors des références aux ancêtres, qu'ils soient mythiques ou non, et à travers la notion de filiation : respect des ancêtres et de la tribu donc, implicitement, respect de l'ethnie.

Nous utilisons la définition que Xavier de Planhol fait de l'ethnie : « On entend par ethnie un groupe qui a) se perpétue biologiquement de lui-même, au moins à l'échelle de quelques générations ; b) partage des valeurs culturelles fondamentales ; c) constitue un champs de communication et d'interaction ; d) s'identifie, et est identifié par les autres, comme constituant une catégorie des autres groupes de même nature. » Une ethnie est donc un nom propre par lequel se désigne ou est désignée une population. « Cette désignation, écrit Xavier de Planhol, peut être revendiquée, supportée ou même rejetée par ceux auxquels elle est attribuée. Elle peut être donnée par des étrangers, ou par les intéressés eux-mêmes. On convient d'appelé ethnie l'ensemble des personnes physiques auxquelles est reconnue ou affectée cette désignation, et de la décrire par des caractéristiques associées à cette désignation. Cette définition est, on le voit, extrêmement souple. A la limite une ethnie peut ne comprendre qu'une seule personne (''le dernier des Mohicans''). Et le concept n'implique pas une différenciation effective d'avec les autres. Il peut s'agir, en fin de compte, d'un nom seul qui subsiste dans l'inconscient collectif, même s'il n'y a plus d'image originale qui lui est associée. Mais la notion d'ethnie suppose une appartenance précise, soit connue par les autres, soit revendiquée publiquement par les intéressés. Elle implique une affirmation d'identité[2]. » Ainsi, Xavier de Planhol insiste sur l'aspect ethnique des religions traditionnelles et/ou natives[3], c'est-à-dire originaire d'un lieu précis.

Cette caractéristique mise en avant par les néo-païens qui la revendiquent de façon ostentatoire. En effet, prenons le code de l'*Odinist Fellowship* à laquelle est affiliée l'association Les fils des Ases, proche de Robert Steuckers : « 1) Chaque Odiniste est le membre d'une association de parenté par l'héritage reçu des temps anciens ; 2) Sois toi-même envers tes amis et parents ; Aide et soutiens le clan et la tribu partout où tu le pourras ; 3) Respecte les promesses tenues, ta parole te lie ; 4) Vis en harmonie avec la Nature et obéis à

[1] L. Poliakov, *Le mythe aryen*, *op. cit*., p. 15.
[2] X. de Planhol, *Minorités en Islam. Géographie politique et sociale*, Flammarion, 1997, pp. 15-16.
[3] *Ibid.*, p. 16.

ses lois ; 5) Améliore les possibilités de ton corps, de ton esprit et de ton âme ; 6) Promeut et protège notre héritage spirituel ; 7) Renforce les liens de ton héritage culturel et enseigne sa valeur à tes enfants ; 8) Respecte les lois du pays où tu vis ; 9) Révise et combat les distorsions que l'on fait subir à notre histoire ancienne, les côtés subtils aussi bien que les évidences[1]. »
Nous voyons que les cinq points soulignés ont un rapport avec le caractère ethnique, *völkisch* c'est-à-dire identitaire, au sens large, du fait odiniste. Nous pouvons généraliser cette analyse aux autres communautés néo-païennes néo-droitières. Cela nous montre donc l'importance de l'ethnicité dans ces structures communautaires. En outre, sept points sur neuf (le quatrième point traitant de l'écologie et le cinquième de règle de vie) concernent soit les relations internes de ce groupe odiniste, soit les rapports avec les non-odinistes.

Alain de Benoist allait dans ce sens lorsqu'il écrivit, en 1977, son article « Vingt-cinq principes de ''morale''[2] » et notamment le vingt-quatrième point : « Il n'y a de piété vraie que la piété filiale, élargie aux ancêtres, à la lignée et au peuple ». Mais contrairement, à la règle ci-dessus, il n'y a pas de référence identitaire comme le montre le dernier point : « Tous les hommes de qualité sont frères, n'importe la race, le pays et le temps ». Contrairement à d'autres « morales » païennes, les vingt-cinq points énoncés par Alain de Benoist relèvent avant tout de la conduite personnelle dans la société, définition de la « morale », et non de la règle communautaire. De fait, elles portent sur une éthique aristocratique.

Ces différentes définitions posent la problématique de la conception néo-droitière des Indo-Européens : Ne sont-ils qu'un concept linguistique abstrait permettant simplement de reconstruire la préhistoire de l'Europe ; sont-ils un moment de notre histoire ou sont-ils un élément ethnique important de la civilisation européenne ? La dernière proposition laisse apparaître l'ethnocentrisme. Il soulève aussi une autre problématique : tous les peuples européens ne parlent pas forcément une langue indo-européenne. Certains sont d'origine asiatique et parlent des langues finno-ougriennes, apparentées au turc : les Hongrois, les Finlandais, les Estoniens. Les Hongrois sont originaires des steppes d'Asie Centrale tout comme les Turcs. De plus, Robert Lafont fait remarquer que les seuls « *natives europeans* » sont les Basques réfugiés dans un réduit ouest-européen. Ceux-ci sont probablement les descendants d'une population autochtone pré-indo-européenne[3].

Il ne faut donc pas confondre langues indo-européennes et peuples indo-européens. Les langues sont insuffisantes pour définir une ethnie. Cependant, Jean Haudry (et Alain de Benoist

[1] *Gjallarhorn*, Bruxelles, n°5, mai 1999. Supplément de *Megin*, réservé aux abonnés de *Megin*. Cité in *Ialon* n°12, Commana, Bretagne, p. 43, s. d. (1999 ?). Soulignés par nous.
[2] A. de Benoist, « Vingt-cinq principes de morales », *Les idées à l'endroit*, *op. cit*., pp. 49-54. Article publié initialement en 1977 dans la revue *Item*.
[3] R. Lafont, *Nous peuple européen*, Paris, Kimé, 1991, p. 29.

dans une certaine mesure[1]), à la suite de l'Italien Giorgio Locchi (1923-1992), pense que ce n'est pas le cas : « Pour trouver une langue qui ne soit pas le moyen d'expression d'un peuple, il faut faire abstraction de son passé, ce qui est facile pour toutes celles dont on ignore les états antérieurs. Mais quand l'origine d'une langue internationale ou véhiculaire est connue, on constate qu'il s'agit initialement de la langue d'un peuple, étendue par les évènements historiques ou les relations commerciales à d'autres peuples[2]. » En outre, Jean Haudry soutient, dans le même article, l'idée qu'une culture archéologique correspond à une ethnie et à une langue[3], ce qui semble logique mais qui laisse un sentiment de simplification abusive.

Cette dérive racialiste n'est pas suivie par tous les groupes odinistes gravitant dans la nébuleuse de la Nouvelle Droite. En effet, de plus en plus de ces groupes reconnaissent, sous l'influence des recherches universitaires sur le monde germano-scandinave préchrétien, l'aspect chamanique, et donc pas forcément indo-européen, si nous prenons comme hypothèse de travail les Indo-Européens en tant qu'ethnie, voire pré-indo-européen, du dieu Odin. En outre, ce chamanisme est une caractéristique importante des religions nordiques pré-chrétiennes. Cette évolution de la vision de la religion germano-scandinave est intéressante car la reconnaissance de l'aspect chamanique de cette religion porte en elle la reconnaissance de la proximité avec les peuples sibériens de tradition religieuse chamanique, « chaman » étant d'ailleurs un terme issu d'une langue de cette région. Ainsi, le mythe néo-nazi racialiste du Viking « grand blond aux yeux bleus » est écorné au profit d'une vision plus honnête de l'histoire du peuplement de l'Europe. Cependant, cette vision est toujours susceptible de développer une conception ethnocentrique, l'angle d'approche de cette élaboration doctrinale se déplaçant du racialisme vers le culturel, en promouvant la supériorité de la culture européenne, celle-ci englobant de fait les apports pré-indo-européens, comme par exemple, la civilisation des mégalithes.

[1] A. de Benoist, « Le monde des Indo-Européens », in *Vu de droite*, *op. cit*., pp. 32-37.
[2] J. Haudry, « Les Indo-Européens étaient bien…des Européens », *art. cit*., p. 49.
[3] *Ibid*., p. 50.

Section III/Un racisme entre tradition et biologie

A/Un racisme « traditionnel »

Le courant de pensée incarné par des auteurs comme le chantre du nordicisme Jacques de Mahieu[1] (1915-1990) ou comme l'archéologue Jurgen Spanuth affirme que les peuples autochtones d'Afrique du Nord, de la zone géographique allant du Maroc Occidental jusqu'en Israël, et parlant des langues chamitiques tels le berbère et le kabyle sont des peuples racialement proches des Indo-Européens. Pour étayer cela, Jacques de Mahieu avance la théorie suivante : les peuples utilisant des langues chamitiques pour s'exprimer, qu'il appelle de façon générique les « Libyens » sont de même « race » que les Européens, la différenciation s'étant faite lors du recul des glaciers il y a dix mille ans, les uns restant autour de la Méditerranée et les autres suivant les populations de gros gibiers. Ces auteurs, et à leur suite Jean Mabire[2], affirment donc que les Philistins, peuple biblique, sont les descendants des « Peuples de la mer » ayant attaqué les Grecs et l'Egypte au XIIIe siècle avant notre ère. Ces « Peuples de la mer » seraient des Hyperboréens fuyant la disparition de l'Atlantide, correspondant selon Spanuth au site de l'île d'Héligoland située en Mer du Nord. Ces peuples se seraient ensuite installés en Palestine avant de se faire massacrer par les Hébreux. Cette vision de l'histoire porte en elle une forme implicite de racisme : les Hébreux ont tué un peuple européen avancé, si nous prenons en compte le texte de Platon, pour prendre sa place. S'ils l'ont fait à cette époque, pourquoi ne le referaient-ils pas ? En outre, cette origine atlantéenne des Indo-Européens sous-entend une supposée supériorité civilisationnelle remplaçant le *Ex oriente lux* par un *Ex septentrione lux*, comme nous l'avons vu en première partie[3]. En effet, cette idée véhicule très souvent dans la littérature d'extrême droite un racialisme nordiciste virulent.

[1] P.-A. Taguieff, « L'héritage nazi », *art. cit*., p. 11 et suivantes. *Cf*. J. de Mahieu, *La fabuleuse épopée des Troyens en Amérique du Sud*, Puiseaux, Pardès, collection « bibliothèque d'archéologie mystérieuse », 1998. Il était membre du comité de patronage de *Nouvelle Ecole*. Cet universitaire, sociologue de formation, et archéologue amateur soutenait, en outre, l'arrivée en Amérique, à une date très reculée, de populations européennes, les « Troyens ». Cette affirmation se fonde sur ses recherches archéologiques en Amérique du Sud et en particulier en Argentine. Ces propos furent condamnés pour leur racialisme et tournés en dérision par le reste des spécialistes. Or, en 2002, à la suite de l'affaire de l'homme de Kennewick, découvert dans l'Etat de Washington en 1996, un reportage de vulgarisation scientifique a été réalisé par Nigel Levy pour le compte de la B.B.C., « Stone Age Columbus ». Celui-ci tend à démontrer la présence de populations solutréennes, une civilisation préhistorique ouest européenne, en Amérique du Nord il y a 17000 ans. Cette population aurait traversé l'Atlantique en suivant la limite australe des glaciers.

[2] J. Mabire, *Thulé, le soleil retrouvé, des Hyperboréens*, *op. cit*.

[3] *Cf.*, R. Boyer, *Au nom du Viking, op. cit.*, p. 195.

B/Une persistance de l'antisémitisme dans les milieux païens

Utilisant la théorie d'un Christ, descendant de l'un de ces « Peuples de la mer », Bernard Marillier est partisan, tout en étant un païen déclaré, d'une vision du Christ héritée à la fois de l'ésotérisme guénonien où la tradition primordiale est d'origine polaire, « hyperboréenne », mais dépourvue de racisme, et d'une culture ésotérico-raciste qui véhicule l'idée que le Christ est d'origine indo-européenne, aryenne. Cette idée, antisémite, de « Christ aryen » se retrouvait dans les premiers numéros de la revue « d'archéologie traditionnelle » *Atlantis*, fondée en 1926 par Paul Le Cour (1871-1954)[1] et dans les ordres néo-templiers allemand et autrichien de la fin du XIXe et du début du XXe siècles (comme celui de Jörg Lanz von Liebenfels, l'Ordre du Nouveau Temple). Elle se retrouvait aussi dans les milieux allemands du « christianisme positif », et des « chrétiens allemands ». Ces milieux qui étaient des formes racistes, et pas seulement antisémites, du protestantisme, étaient influencées par les théories *völkisch*[2] et nationalistes. Elles refusaient les origines juives du christianisme et désiraient les faire disparaître au profit d'une vision « aryenne » de celui-ci. Certains partisans de cette vision croyaient que la Bible fut originellement écrite en allemand. Une tendance de ceux-ci, les irministes, professant un christianisme germanique, vénéraient un soi-disant ancien dieu germanique, Krist, qui, selon eux, fut transformé en Christ par les chrétiens.

Ainsi, Bernard Marillier, se plaçant dans la filiation décrite ci-dessus, affirme, dans son livre sur les *Indo-Européens*[3], que Jésus est issu de Galilée, qui serait une terre indo-européenne car peuplée initialement par les « Peuples de la mer » des textes grecs et égyptiens. Il s'agirait des Pheres, les ancêtres des Philistins qui seraient originaires d'Europe. Cette idée de « Christ Aryen » se rencontre dans d'autres tendances de l'extrême droite occultisante. Ainsi, selon le nazi néo-païen français Robert Dun, reprenant ainsi les théories sur l'ésotésisme S.S., le Christ aurait été le dépositaire d'une mystique indo-européenne. Ce christianisme originel aurait été ensuite perverti par Saül/Paul de Tarse qui l'aurait « judéisé ». Nous retrouvons donc de façon masquée et édulcorée le discours antisémite, fort à la mode au XIXe

[1] Revue qui, comme nom l'indique, applique à l'archéologie une interprétation ésotérique et/ou pérennialiste. Son comité de patronage comporte liste importante de noms prestigieux dont : Rosny Aisné, Louis Rougier, Jean Richer, Raymond Abellio, Robert Amadou, Rémy Chauvin, Marie-Madeleine Davy, Pierre Grimal et Antoine Faivre…. Paul Le Cour croyait à l'origine hyperboréenne des civilisations (la « Tradition primordiale » guénonienne) et pensait premièrement que le christianisme avait été à l'origine un culte solaire apollinien sans rapport avec le Dieu de la Bible et deuxièmement que le Christ était celte et non-juif, etc. Cependant, la revue n'a jamais professait une quelconque forme de racisme. Ces propos s'inscrivent dans un champs d'interprétation ésotérique.

[2] F. Bertin, « Esotérisme et vision de la race dans le courant ''volkisch'' », *Politica Hermetica*, n°2, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1988, pp. 83-92.

[3] B. Marillier, *Les Indo-Européens*, *op. cit*., p. 26.

et XXe siècle, sur la volonté des Juifs de pervertir et de manipuler les valeurs européennes afin de contrôler les Européens, via la création de sociétés secrètes. Une thématique que nous retrouvons systématisée dans *Les Protocoles des sages de Sion*[1]. Le thème du « Christ Aryen » est donc ancien. Il était déjà présent chez les partisans du christianisme germanique et chez certains nazis pour qui l'irruption de la mystique des « peuples du désert » serait à l'origine de l'histoire conflictuelle de l'Europe[2]. En fait, la vérité est inverse : Saül le persécuteur de chrétien, en devenant l'Apôtre Paul, est celui qui a fait entrer les Gentils, les non-juifs, dans cette secte à l'origine juive, donnant ainsi naissance au christianisme en tant que tel.

Toutefois, cet antisémitisme feutré ne fait pas l'unanimité chez les néo-païens. Ainsi, Christopher Gérard a écrit un long texte sur ce sujet, affirmant l'origine chrétienne, et non païenne, de l'antisémitisme, suivant en cela la thèse de l'historien Jules Isaac (1877-1963)[3] : « […] je désire exprimer le point de vue d'un païen contemporain sur l'importante déclaration faite le 30 septembre 1997 par Monseigneur Olivier de Berranger. Je me réjouis d'abord que l'Eglise exprime un remord, fut-il tardif, pour sa responsabilité dans la propagation de l'antijudaïsme et pour sa relative passivité lors des persécutions nazies. Je suis en effet convaincu que les mots d'ordres anti-juifs répandus depuis des siècles en Europe par des clercs –qu'ils fussent catholiques ou protestants-, mais viscéralement hostile aux Juifs, longtemps qualifiés de ''perfides'' et de peuple ''déicide'', n'ont pu que faciliter la besogne des persécuteurs. Je m'interroge toutefois sur la réalité de ''l'origine païenne des théories antisémites'' dont parle Monseigneur de Berranger, qui assimile trop facilement le Paganisme à l'antisémitisme (''sa virulence néo-païenne, raciste et antisémite''). Or on cherchera en vain une justification théologique de l'antijudaïsme (ou de l'antisémitisme) dans la littérature païenne, qu'elle soit grecque, romaine, celtique ou hindoue[4]. »

Pourtant, Christopher Gérard reconnaît qu'il existe des néo-païens antisémites : « Je ne nie nullement l'existence d'un antisémitisme païen, que je condamne, mais je tiens à préciser qu'il n'a rien de religieux[5]. » L'auteur reconnaît donc implicitement que cet antisémitisme se fonde sur une vision raciale du Juif, qui place cette forme de néo-paganisme antisémite dans la tradition des cultures antisémites du XIXe siècle et de la première moitié du XXe siècle. Ainsi, le théoricien païen raciste allemand Theodor Fritsch a fait de la figure du Juif, un vecteur de la

[1] P.-A. Taguieff, *Les Protocoles des Sages de Sion. Faux et usages d'un faux*, Paris, Berg International/Fayard, Nouvelle Edition remaniée, 2004.
[2] R. Dun, *Le message du Verseau*, chez l'auteur.
[3] *Cf.* J. Isaac, *L'enseignement du mépris* suivi de *L'antisémitisme a-t-il des racines chrétiennes ?*, Paris, Grasset, 2004.
[4] C. Gérard, « Un point de vue néo-païen sur la Déclaration de Repentance de l'Episcopat français », *Antaïos* n°12, hiver 1997, p. 220.
[5] *Ibid*., p. 221.

modernité honnie, cristallisant sur lui cette peur de la modernité, faisant de fait, un transfert de type psychanalytique. Cet antisémitisme racial est tout aussi condamné par un autre groupe néo-droitier, Libération Païenne, dans un article intitulé « L'antisémitisme est le paganisme des imbéciles[1] ».

Christopher Gérard insiste sur le fait que l'Antiquité païenne était dépourvue d'antisémitisme au sens moderne du terme : « Le mépris de certains Païens de l'Antiquité à l'égard des Juifs est une forme de xénophobie, d'ailleurs comparable à l'anti-hellénisme des vieux Romains. De leur côté, les Juifs de cette époque exprimaient clairement leur mépris pour les Gentils et leurs cultes : l'Ancien Testament est explicite à ce sujet. On peut parler dans ces cas de mépris mutuel, né de l'ignorance, mais point de haine mortelle. En outre la spécificité juive n'a jamais été niée par une majorité de Païens comme elle l'a été durant des siècles par les Chrétiens[2]. » Ces propos sont confirmés par Maurice Sartre. Selon cet historien, les Grecs et Romains ont eu une attitude judéophobe, qui n'est pas seulement liée au refus de pratiquer le culte impérial, à partir du IVe siècle av. J.C.. Cette judéophobie est aussi liée au statut particulier du Juif, accusé d'être un privilégié, et à l'incompréhension des peuples païens vis-à-vis de cette religion. Cependant, les empereurs hellénistiques, tel Antiochos III, et les gouverneurs romains « ne cessèrent de rappeler le respect dû aux coutumes juives[3]. » En outre, il existe des preuves de nombreux cas d'intégration, par exemple l'historien Flavius Josèphe (37- vers 100). Cet anti-judaïsme est surtout présent dans la littérature romaine, notamment chez Juvénal (Decimus Junius Juvenalis vers 60- vers 140). Toutefois, Maurice Sartre précise que cette judéophobie est alimentée par l'intolérance religieuse des Juifs qui fuient la présence des païens et qui pratiquent des rites de purifications s'ils les côtoient[4].

De fait, les néo-païens de la Nouvelle Droite ont adopté pour la plupart une attitude philosémite, tranchant avec l'antisémitisme fréquent des droites radicales. Ainsi, selon *Libération Païenne*, « Celui qui se prétend païen et s'en prend au seul judaïsme ou s'attaque à travers le christianisme au judaïsme, celui-là se trompe d'ennemi. Il ignore l'opposition irréductible qui existe entre le judaïsme et le christianisme depuis que Paul a arraché le message chrétien aux juifs pour le transmettre aux ‘‘gentils’’ et en universaliser la portée. Il ignore que le christianisme est moins le produit du judaïsme que de la civilisation hellénistique issue de la décadence de la Grèce dans laquelle il a baigné et s'est développé. A tout prendre, le

[1] Non signé, « L'antisémitisme est le paganisme des imbéciles », *Libération païenne*, n°5, hiver 1994-1995, non paginé.
[2] C. Gérard, « Un point de vue néo-païen sur la Déclaration de Repentance de l'Episcopat français », *art. cit*., p. 221.
[3] M. Sartre, « Des rites abominables et des mœurs effrénées », *L'Histoire*, octobre 2002, pp. 32-35.
[4] *Ibid*., p. 35.

judaïsme que nous connaissons aujourd'hui, issu peu ou prou de la révolte des Macchabées contre l'hellénisation d'Israël, constitue la réaction d'un peuple sain qui entend conserver sa religion communautaire et ne veut pas disparaître dans le chaos des peuples que représente alors l'Orient hellénistique[1]. » Ce groupe insiste donc sur le fait que « […] ce refus d'être juifs par adoption ne nous oppose pas aux juifs eux-mêmes, qui n'ont pas désiré nous adopter mais aux Eglises chrétiennes qui prétendent chacune incarner la nouvelle Alliance, le nouveau peuple élu héritier des Hébreux de l'Ancien Testament ![2] »

Dès 1974, Alain de Benoist voit dans le judaïsme une religion ethnique à la fois particulière et universelle : « [le peuple juif] étonne en tout cas à bien des égards. Il est attentif à toutes les nouveautés, à toutes les révolutions, et, en même temps, il est conscient à l'extrême de son plus lointain passé. Nul peuple n'est, autant que lui, ouvert à l'universel. Nul pourtant, n'est plus soucieux de préserver sa spécificité, sa culture, son identité. A lui seul, il administre la preuve que des sentiments apparemment contradictoires peuvent être réconciliés et dépassés. Il nous montre, par la même occasion, que cultiver un *moi* collectif est peut-être le meilleur moyen de contribuer à l'universel[3]. » Si nous suivons textuellement Alain de Benoist, le judaïsme est une religion universelle parce que particulière. Cette proposition paradoxale va à l'encontre du discours dominant universaliste mais il rejoint celui de certains altermondialistes défendant les richesses culturelles particulières comme des parties intégrantes d'une richesse culturelle globale. Cette défense du particularisme va aussi dans le sens du discours identitaire, pour qui la particularité est synonyme d'identité. Ainsi, les identitaires, qui sont ou qui furent des antisémites, du fait de leur proximité idéologique avec le néo-nazisme, insistent fortement sur l'aspect ethnique du judaïsme, mettant en relief « [..] la préservation nécessaire d'un héritage racial, qui est en somme l'ordre naturel des choses […][4]. » Comme le montre cette phrase de Bruno Favrit, il y a un renversement de la position idéologique de cette droite radicale : nous sommes passés de la haine du Juif parce que Juif à un éloge du Juif parce que Juif. Cependant, il y a un enfermement constant : le Juif reste enfermé dans une identité contraignante. Dans la première proposition il est exclu de la communauté du fait de son identité tandis que dans la seconde, il est enfermé au nom de sa supposée tendance au communautarisme, autarcique pour les identitaires. L'identitaire Bruno Favrit loue donc fort logiquement la condamnation, par la religion hébraïque, des « mariages inter-raciaux »[5] puisqu'elle empêche le métissage tant craint et favorise l'auto-enfermement.

[1] Non signé, « L'antisémitisme est le paganisme des imbéciles », *art. cit*., non paginé.
[2] *Ibid.*
[3] A. de Benoist, « Contre le racisme », *Eléments*, 1974 in *Les idées à l'endroit*, *op. cit*., p. 151.
[4] B. Favrit, *Présence païenne*, *op. cit*., p. 33.
[5] *Ibid*., p. 33.

Nous sommes en présence de l'une des ambiguïtés majeures de la Nouvelle Droite, et par extension de la droite radicale : l'antisémitisme « classique » a fait place à un éloge du communautarisme ethnico-religieux radical, soutenu par ailleurs par certains rabbins ultra orthodoxes, partisans eux aussi de la pureté, apeurés par l'assimilation et la perte de la foi des Juifs vivant en Occident. Néanmoins, le refus, ambiguë, de se reconnaître spirituellement sémite chez les néo-païens néo-droitiers, c'est-à-dire de se considérer païen, n'est pas fondé sur un quelconque antisémitisme mais sur le désir de rester fidèle à la religion native européenne, une religion ethnique, c'est-à-dire fondée sur une appartenance ethnique précise, indo-européenne, ce qui exclu d'office le judaïsme. Cependant, ceux-ci font l'éloge du judaïsme, au nom du respect de ses racines : « L'existence d'une communauté juive respectueuse de ses traditions millénaires ne me dérange en rien, écrit Christopher Gérard ; en outre, jamais un Juif ne tentera de me convertir […][1] ». Le judaïsme est donc loué, par les néo-païens, « […] à cause de l'acharnement qu'il montra à ne pas se mélanger, à ne pas s'intégrer aux autres peuples, que le Juif fut sans cesse montré du doigt au cours des âges ?[2] » Toutefois, les néo-droitiers ne prennent pas en compte que cette difficulté pour les Juifs à s'intégrer est lié à l'anti-judaïsme des sociétés chrétiennes européennes, les Juifs étant devenus dès le Moyen Âge le peuple déicide tandis qu'en terre d'islam, les Juifs, ayant refusé le message de Mahomet, sont attaqués dans certains versets tardifs du Coran.

En outre, ces néo-droitiers ne prennent pas en compte que certains courants du judaïsme acceptent la conversion, même si celle-ci relève du parcours du combattant. En effet, tout est fait pour dissuader celle-ci : les rabbins rappellent au postulant la longue histoire des persécutions antisémites. En outre, certains courants du judaïsme, les ultra orthodoxes israéliens par exemple, refusent de reconnaître la validité des conversions, notamment celles faites par des juifs libéraux pour compenser l'assimilation et les mariages mixtes. Cependant, cela n'a pas toujours été le cas : l'Antiquité a connu des périodes de fortes conversions au judaïsme, notamment à l'époque de Jésus.

[1] C. Gérard, *Antaïos*, n°12, hiver 1997, p. 184.
[2] B. Favrit, *Présence païenne*, *op. cit*., pp. 33-34.

C/Le différentialisme radical

A ce racisme biologique se substitue, aujourd'hui, chez certains païens de la Nouvelle Droite, un différentialisme radical qui, sous le couvert de l'éloge de la différence culturelle, a légitimé un discours au sous-entendu raciste : « Désormais, l'argumentation raciste ne se fonde plus sur la hiérarchie mais sur la ''différence'', non plus sur les attributs naturels imputés au groupe ''racisé'', mais sur sa culture, sa langue, sa religion, ses traditions, ses mœurs. Le nouveau racisme, dans cette perspective, insiste sur la menace que la différence des groupes visés ferait peser sur l'identité du groupe dominant. Selon ce point de vue qui semble renouveler le discours et la pratique racistes, chaque communauté, ethnique ou nationale, constitue une expression particulière de la nature humaine, ni supérieure, ni inférieure : différente[1]. » Pierre-André Taguieff a mis en évidence ce racisme différentialiste dans le discours de la Nouvelle Droite des années quatre-vingt. Cependant, par la suite, les positions ont divergé : nous pouvons affirmer, à la suite de l'analyse des sources que cela ne concerne plus Alain de Benoist ni les personnes qui l'ont suivi, par exemple Charles Champetier, voire le groupe Libération Païenne.

Toutefois, cette position reste celle de Pierre Vial et des ses amis, voire celle de Dominique Venner[2]. En 2000, Pierre Vial n'hésite pas à affirmer que « L'homme de la rue, qui garde un vieux fonds de bon sens malgré le bourrage de crâne que lui font subir les médias, sait qu'il y a quelques différences entre un Sénégalais et un Auvergnat. Différence ne signifie pas supériorité ou infériorité : réfutons tout de suite, au passage, cette grosse ficelle que nous opposent les ''antiracistes'', qui feignent de croire que nous disons ''différences'' pour établir une hiérarchisation des races. Une telle hiérarchisation implique nécessairement que l'on adopte les mêmes critères pour qualifier les divers groupes de populations. Or, précisément, en nous basant sur le droit à la différence, nous reconnaissons aux peuples le droit d'avoir leurs propres critères. Cet ethnodifférentialisme intègre les caractères physicobiologiques, qui expliquent, entre autres, les capacités plus ou moins grandes de tel ou tel groupe de population à s'adapter à tel ou tel type de milieu. Est-il hérétique de dire qu'il y a quelque raison pour qu'un Congolais soit plus à l'aise au bord de son fleuve que dans les forêts de Haute-Savoie ?[3] » Toutefois, Pierre Vial, rejoint par Guillaume Faye[4], montre son peu de sympathie pour les DOM-TOM car ces derniers « ont une population qui n'est pas, dans son immense

[1] M. Wieviorka (dir.), *Le racisme, une introduction*, *op. cit*., p. 32.
[2] Toutefois, Dominique Venner ne fait pas partie des païens à proprement parler même s'il reste hostile au christianisme.
[3] P. Vial, *Une terre, un peuple*, *op. cit*., pp. 110-111.
[4] G. Faye, *Pourquoi nous combattons.*, *op. cit*., p. 30.

majorité, d'origine européenne. C'est pourquoi j'aurai toujours plus de choses en commun avec un Russe, un Irlandais, un Italien ou un Serbe qu'avec un Martiniquais ou un Guadeloupéen même si ces derniers possèdent la même carte d'identité que moi[1]. » Malgré son discours sur le refus du racisme, cité ci-dessus, Pierre Vial développe un discours ouvertement racialiste, en favorisant les populations européennes : seulement son racisme se situe à une grande échelle, celle des populations blanches européennes, pour ne pas dire indo-européennes, et non pas à une échelle nationale où souvent le racisme se confond avec la xénophobie. Dans le cas présent, il n'y a pas de peur des étrangers mais un refus des non européens, ce qui est du racisme mixophobique. Il justifie sa mixophobie par sa théorie d'« une terre, un peuple », à prendre au sens ethnique ou racial du terme. Il souhaite donc exclure les DOM-TOM, et leurs populations, de l'ère d'influence européenne au nom de leur droit à rester eux-mêmes, en fait à être loin de l'Europe, mais il reste partisan d'un maintien de la présence européenne pour établir des bases militaires stratégiques[2] ce qui est une forme de colonialisme de type protectorat.

La défense de l'identité, en fait la position identitaire, divise donc les membres de la Nouvelle Droite, Guillaume Faye, par exemple, s'étant rapproché au cours des années quatre-vingt-dix de celle-ci. En effet, la parution en 2000 du livre de Pierre Vial, préfacé par Guillaume Faye, *Une terre, un peuple*[3], a suscité un débat au sein de la Nouvelle Droite comme le montre des articles parus dans *Eléments*. En 1993, la rédaction d'*Eléments*, dans un numéro spécial consacré à l'immigration, a montré son refus du racisme par un éditorial collectif[4] remplaçant celui, habituel, de Robert de Herte/Alain de Benoist, lui donnant, par cette rupture, une importance qui engage explicitement et publiquement la revue. De fait, selon Arnaud Imatz, la tendance la plus politique et la plus radicale de la Nouvelle Droite se regroupe autour des revues païennes *Vouloir* et *Orientations* de Robert Steuckers et de *Terre et Peuple* de Pierre Vial[5], Guillaume Faye faisant le lien entre les deux tendances.

En effet, Guillaume Faye fait preuve d'un ethnocentrisme virulent, digne des délires racistes des années 1900-1930, comme nous l'avons vu en première partie. Ainsi, celui-ci, depuis la fin des années quatre-vingt-dix, se fait le chantre de l'ethnocentrisme, du darwinisme racial et du combat culturel. Dans son essai, *Pourquoi nous combattons. Manifeste pour la Résistance européenne*, il affirme sans détour que « Le combat culturel n'est pas celui de la défense de toutes les cultures, mais d'abord de la culture européenne qui doit se penser comme

[1] P. Vial, *Une terre, un peuple*, *op. cit.*, p. 134.
[2] *Ibid*., p. 134.
[3] G. Faye, « Préface », in *Une terre, un peuple*, *op. cit*.
[4] La rédaction, « Présentation », *Eléments* n°77, été 1993.
[5] A. Imatz, *Par-delà DROITE et GAUCHE.*, *op. cit*., p. 229.

supérieure[1]. » Guillaume Faye soutient actuellement une idéologie inverse à celle soutenue par la Nouvelle Droite dans les années quatre-vingt, période à laquelle la Nouvelle Droite tentait de se dédouaner des accusations de racisme. Nous voyons donc qu'une partie de ceux qui énonçaient ce discours ne le faisait que de façon stratégique. Ainsi, Faye ne se cache plus derrière son équation « société multi-ethnique=société multi-raciste » qu'il utilisait lorsqu'il était au G.R.E.C.E. Cependant, certains ont réellement évolué. Ainsi, la vision raciste de Faye s'oppose au discours actuel du G.R.E.C.E. et de celui d'Alain de Benoist en particulier[2], comme allons le voir.

Section IV/Eloge de la différence

A/Le différentialisme….

1/…comme refus du racisme….

Contrairement à la tendance ouvertement raciste de la Nouvelle Droite, certains ont développé un discours non raciste qui peut être défini comme un différentialisme. Ce concept consiste, concrètement, en un refus de la mondialisation, elle-même vue comme une acculturation insidieuse découlant de la globalisation. Le différentialisme s'oppose donc à l'universalisme. Il se pose en garant du respect de la diversité des cultures. Ce fut, de la fin des années soixante-dix jusqu'à aujourd'hui, le discours officiel de la Nouvelle Droite.

Cependant, il peut cacher un racisme culturel radical. Ce discours est principalement énoncé par ceux qui ont quitté le G.R.E.C.E. mais qui restent idéologiquement proche de cette nébuleuse : Guillaume Faye, Pierre Vial, Jean Mabire, Dominique Venner, qui soutiennent l'irréductibilité des civilisations les unes par rapport aux autres. Cette thèse fut contestée au sein même du G.R.E.C.E. dès 1974 : « J'ajouterai, à ce propos, écrit Alain de Benoist, qu'il ne faut pas tomber dans l'illusion, propagée par les idéologues racistes, selon laquelle il devrait y avoir inéluctablement antagonisme entre peuples et races différentes, et tout aussi inéluctablement solidarité entre peuples de même race. Cette idée m'apparaît comme une vue de l'esprit. Pour les racistes, la race est une sorte d'entité idéale, et c'est en fonction de cette entité idéale, théorique, qu'ils déterminent leurs positions[3]. »

[1] G. Faye, *Pourquoi nous combattons.*, *op. cit*., p. 73.
[2] A. de Benoist, « Identité, égalité, différence », in *Critiques. Théoriques*, *op. cit*., pp. 417-418.
[3] A. de Benoist, « Contre le racisme », in *Les idées à l'endroit*, *op. cit*., p. 152.

Le discours différentialiste est inspiré des thèses holistes, c'est-à-dire où l'entité collective est supérieure à la somme des individus, et non universalistes. Le modèle sociétal de référence est donc celui des sociétés pré modernes, pour la plupart non monothéistes, et par conséquent païennes. En effet, la Nouvelle Droite insiste fortement, depuis la seconde moitié des années soixante-dix, sur le fait que les religions païennes européennes étaient capables d'accepter un culte étranger, et par conséquent implicitement un étranger. Ainsi, par exemple, les Grecs acceptaient parfois un dieu non grec lorsqu'il pouvaient en tirer profit. Il est connu qu'ils avaient la plus grande admiration pour la religion égyptienne. Hérodote (vers –484- vers –425) pensait que Dionysos venait d'Egypte[1]. En outre, il est notoirement connu que les Grecs avaient un temple dédié au « dieu inconnu », où les étrangers pouvaient prier. Alain de Benoist en conclut que « Ce qui frappe en effet, lorsqu'on étudie les plus anciennes religions de l'Europe –les religions païennes-, c'est précisément qu'elles ignorent toute forme d'intolérance proprement religieuse. Ce sont des religions polythéistes, auxquelles adhèrent des peuples qui n'imaginent pas un instant devoir reprocher aux autres peuples de sacrifier à d'autres divinités. Ces religions sont étrangères au fanatisme. Elles ignorent la persécution religieuse, la croisade contre les ''infidèles'' ou les ''mécréants'', la guerre au nom de Dieu. Orthopraxies plus qu'orthodoxies, elles ignorent également les notions de dogmes, de schisme ou d'hérésies[2]. » Contrairement aux identitaires, qui insistent sur le supposé différentialisme radical des sociétés antiques, Alain de Benoist et des païens comme Christopher Gérard, mettent en avant leur tolérance religieuse. Nous constatons que ces deux tendances se positionnent différemment, la première ayant une approche sociologique tandis que la seconde une approche d'historien des religions. Nous pouvons donc nous demander si cette absence de prosélytisme religieux est aussi une absence de xénophobie. De fait, s'il est certain que les paganismes étaient ouverts aux apports étrangers et aux innovations consécutives, il est aussi tout aussi certain que les étrangers avaient un statut à part, respectant leur différence par le refus de les fondre pleinement, complètement, dans la société d'accueil, même s'il existait des « naturalisations » individuelles, généralement pour des services rendus à la communauté. En outre, les réactions vis-à-vis des étrangers des époques étudiées et/ou servant de référence : il y a un monde entre la Grèce de Périclès, datant du Ve siècle av. J.C., et le Bas Empire romain du Ve siècle ap. J.C., soit mille ans de distance, les mentalités et les règles d'hospitalité se modifiant forcément suivant les périodes et les lieux.

[1] En fait, il semblerait que ce dieu soit originaire du Proche Orient voire de l'Inde. Il aurait été incorporé tardivement au Panthéon, selon Alain Daniélou : A. Daniélou, *Shiva et Dionysos, la religion de la Nature et de l'Eros*, Fayard, 1979

[2] A. de Benoist, « Les religions et la guerre », *La Nouvelle Revue d'Histoire*, n°7, juillet août 2003, p. 39.

Certains néo-droitiers insistent aussi sur la tolérance des grandes religions orientales : « La même tolérance se retrouve dans des religions à portée universelle, écrit Alain de Benoist, comme les religions asiatiques. Au cours de son histoire, le bouddhisme, n'a guère été missionnaire. L'hindouisme traditionnel ignore plus encore le prosélytisme. Professant que Dieu est présent dans chaque forme de l'univers, il fait de la tolérance envers l'Autre un devoir, et non une concession. Les Japonais n'ont jamais cherché non plus à exporter le shintoïsme […][1]. » Nous pouvons conclure que, pour Alain de Benoist, la religion est synonyme de modèle de société. En effet, pour mettre en évidence la tolérance de certaines civilisations, il cite comme exemple, des modèles religieux. Cette pratique n'est d'ailleurs pas propre à cet auteur d'autres, comme Christopher Gérard, le font aussi. De fait, l'Inde, mosaïque païenne de peuples et de religions, est le modèle, pour les néo-païens de la Nouvelle Droite, de la société païenne tolérante. En effet, elle intègre dans son ensemble des religions et des peuples allogènes : les Parsis, descendants de mazdéens fuyant, à la fin du IXe, l'islamisation forcée de la Perse ; le sikhisme, religion fondée au XVIe par un gourou du Pendjab ; les Juifs réfugiés aux alentours de l'An mil… Dès le milieu des années soixante-dix, Alain de Benoist, dans critique de l'égalitarisme, développait la thèse de l'origine totalitaire et uniformisatrice du christianisme : « Toute idéologie égalitaire ou universaliste est nécessairement totalitaire, parce qu'elle vise à la réduction de toute la réalité sociale et spirituelle à un modèle unique. Ainsi le monothéisme implique l'idée qu'il n'y a qu'une vérité, qu'un Dieu, qu'un type d'homme qui plaise à ce Dieu. [….] Or, être contre Dieu, c'est être pour le Mal, Et contre le Mal, tout est permis : le génocide, la torture, l'Inquisition[2]. » Cette critique s'est transformée depuis en critique de « l'idéologie du Même »[3]. Alain de Benoist résume le contenu de cette idéologie de la façon suivante : « Son moteur est l'idée d'Unique. L'unique est ce qui ne supporte pas l'Autre, et entend tout ramener à l'unité : Dieu, civilisation unique, pensée unique[4]. » Selon lui, la première formulation de cette idéologie a été d'ordre théologique, chrétienne, reprenant ainsi la thèse de Marcel Gauchet[5].

Cependant, malgré ce tableau idyllique du paganisme tolérant et du christianisme intolérant, l'intégration d'un culte ou d'une communauté allogène ne se faisaient pas toujours sans heurs : les cultes orientaux, notamment isiaques, furent très mal acceptés dans la Rome

[1] A. de Benoist, « Les religions et la guerre », *art. cit*., p. 39.
[2] « La question religieuse. Entretien avec Robert de Herte », in Collectif, *Dix ans de combat culturel pour une renaissance*, GRECE, Paris, 1977, p. 201.
[3] A. de Benoist, « Identité, égalité, différence », in *Critiques. Théoriques*, *op. cit*., p. 413. Préface remaniée de la réédition de *Vu de droite*, Paris, Le Labyrinthe, 2001.
[4] *Ibid*., p. 413.
[5] M. Gauchet, « Croyances religieuses, croyances politiques », *Le Débat*, n°115, mai août 2001, p. 10.

Impériale et certains furent persécutés avant d'être admis. Il ne faut pas oublier non plus que la religion dans les sociétés païennes est avant tout une religion d'actes et non de grâces : l'individu doit se conformer aux lois de la société dans laquelle il est né et vit ; lois régies par la coutume et la tradition.

La première version de ce discours, élaboré au début des années quatre-vingt, malgré certaines ambiguïtés, ne pouvait pas être qualifié de « racisme absolutisant », qui érige en loi naturelle et en objectif le développement séparé des cultures, mais d'« intégrisme de la différence » pour reprendre les expressions de Pierre André Taguieff. Ainsi qu'il l'a montré, les différentialistes ont élaboré un modèle théorique qui échappe aux schémas de l'antiracisme militant dans la mesure où, sans renier totalement la référence à la biologie, il se place sur le terrain culturel. Il faut reconnaître que la Nouvelle Droite dans son ensemble n'adopte pas de théorie « réductionniste ». Pour elle, les facteurs culturels sont à long terme plus importants que les facteurs biologiques.

2/….et le communautarisme comme solution au multiculturalisme

Selon Pierre-André Taguieff, « […] en cette fin de XXe siècle, l'homogénéité ethnique est assurément un phénomène exceptionnel. La plupart des sociétés observables ne sont pas mono-ethniques. A suivre certains spécialistes, les données statistiques révéleraient qu'aujourd'hui ''seuls 10 % des pays peuvent être considérés comme ethniquement homogènes'', ce qui correspond à une vingtaine d'Etats qui ''de ce fait ne peuvent comme le Danemark ou les Pays-Bas, devenir plus petit à moins de se fragmenter en clans''. Si l'on ajoute que dans la moitié seulement des Etats actuellement existants, un groupe ethnique représente plus de 75 % de la population, alors il faut conclure que le pluriethnique ou dans la terminologie standard, le multi-culturalisme ''est, en fait, la règle et l'homogénéité l'exception''[1]. » Ce multi-culturalisme effectif pose le problème, pour les néo-droitiers, de la place des étrangers dans notre société, la solution, simpliste, du courant identitaire étant le départ de ceux-ci, au nom de leur incapacité supposée encore une fois de l'intégrer.

Alain de Benoist a répondu à cette problématique, en 2003, dans une table ronde publiée par *La Nouvelle Revue d'Histoire* : « N'en est-ce toutefois pas une autre [inconséquence] que de reprocher aux immigrés de ne pas vouloir s'assimiler quand on affirme

[1] P.-A. Taguieff *L'effacement de l'avenir*, *op. cit*., p. 153.

en même temps qu'ils sont inassimilables ?[1] » La solution résiderait, selon cet auteur, dans la reconnaissance d'un modèle communautarien de type anglo-saxon. En effet, dès 2000, le G.R.E.C.E., via son manifeste largement rédigé par Alain de Benoist et Charles Champetier, soutenait une telle position : « Concernant les populations d'origine immigrée qui résident aujourd'hui en France, l'Etat-nation jacobin n'a jamais su proposer qu'un modèle d'assimilation purement individuel à une citoyenneté abstraite, qui ne veut rien connaître des identités collectives et des différences culturelles. Le nombre des migrants, la distance culturelle qui les sépare le plus souvent de la population d'accueil, ajoutés à la crise profonde qui affecte tous les creusets d'intégration traditionnels (partis, syndicats, religions, école armée, etc.), rend aujourd'hui ce modèle de moins en moins crédible. Le GRECE estime que l'identité ethnoculturelle des différentes communautés qui vivent en France aujourd'hui doit cesser d'être rabattue sur le domaine privé, pour faire l'objet d'une véritable reconnaissance dans la sphère publique. Elle adhère donc à un modèle de type communautarien, permettant aux individus qui le souhaitent de ne pas se couper de leurs racines, de maintenir vivantes leurs structures de vie collectives, et de ne pas avoir à payer leur respect d'une nécessaire loi commune de l'abandon de la culture qui leur est propre. Cette politique communautarienne pourrait à terme se traduire par une dissociation de la citoyenneté et de la nationalité. Le poly-culturalisme, qui implique au moins le pluralisme, vaut mieux que l'assimilationnisme[2]. »

Le communautarisme est un concept qui attire Alain de Benoist : en 1994, il a consacré un numéro de sa revue *Krisis*[3] à cette question. Par la suite, il a reconnu, dans un entretien accordé à la revue païenne *Antaïos*[4], être fortement influencé par les théoriciens communautariens américains dont, notamment Charles Taylor et Michael Sandel. Toutefois, le concept « communautarisme » renvoie aux Etats-Unis à une définition légèrement différente de celle utilisée en France. Il évoque là-bas aussi bien la communauté politique au sens général que les communautés culturelles, religieuses, ethniques qui regroupent des personnes interdépendantes socialement et qui peut être englobées dans la première. Cette définition peut être proche, sous certains aspect du tribalisme maffesolien. Il pense donc que la communauté est l'une des formes possible de dépassement d'une modernité finissante, le communautarisme se situant dans une perspective holiste, au sens défini par Louis Dumont[5]. Le communautarisme permettrait aussi d'arrêter la dissolution du lien social, caractéristique, selon les théoriciens communautaristes américains, de notre époque individualiste.

[1] A. de Benoist, *La Nouvelle Revue d'Histoire* n°3, novembre décembre 2002, p. 61.
[2] GRECE, *Manifeste pour une renaissance culturelle.*, *op. cit*., pp. 73-74.
[3] *Krisis* n°16, « Communauté ? », juin 1994.
[4] « Penser le paganisme. Entretien avec Alain de Benoist », *art. cit*., p. 12.
[5] A. de Benoist, « Communautiens *vs*. Libéraux », *Krisis* n°16, juin 1994, pp. 3-29.

Ce point de vue communautariste est critiqué par Guillaume Faye, fidèle à sa conception raciste : « Doctrine qui procède d'un détournement et d'une défiguration de la notion de ‘‘communauté’’. D'origine américaine, la doctrine communautariste vise à faire cohabiter au sein d'une même société des communautés ethniques différentes, chacune avec ses lois, en s'imaginant qu'une harmonie sera possible. […] Le communautarisme, entendu comme réponse à l'assimilation forcée des immigrés allogènes, est défendu malheureusement par certains intellectuels irréalistes de la ‘‘Nouvelle’’ Droite. Il s'agit d'une interprétation délirante et abstraite du polythéisme social et d'une dérive de la notion d'Empire comme ‘‘*pluriversum’’* de peuples[1]. »

B/le recours au système des castes

L'Inde traditionnelle et son système social typique, les castes, seraient, pour les néo-païens, un exemple à suivre pour résoudre la problématique (la place à leur donner, assimilation ou respect des différences, etc.) des populations immigrées. De plus, l'Inde a l'avantage d'être l'une des dernières grandes civilisations restée foncièrement païenne, capable de réanimer la conscience païenne européenne. Par conséquent, les néo-païens néo-droitiers estiment que son modèle doit être imité ou, du moins, qu'ils doivent s'en inspirer.

Selon Louis Dumont, qui est devenu, à partir du milieu des années quatre-vingt, une référence pour la Nouvelle Droite, l'apparition du racisme suppose la désintégration des sociétés traditionnelles, de nature « holiste », fondées sur la hiérarchie comme valeur, et l'émergence de l'idéologie individualiste, érigeant l'individu en valeur des valeurs, impliquant à la foi la promotion de l'égalité comme idéal et la légitimation de la concurrence de tous avec tous[2]. Par conséquent, l'Inde, encore largement traditionnelle, et son système de castes sont susceptibles de fournir un exemple de société protégeant ses minorités. Mais elle est aussi, par ce même aspect traditionnel et holiste, un modèle conservateur, voire réactionnaire, du fait de la place accordée à l'individu, qui n'est qu'un simple « nœud de relation » : il n'a pas de statut. « Il n'existe que dans le cadre d'une famille, d'un clan exogamique (*gotra*), d'une caste, d'une classe d'âge, etc.[3] ».

L'Inde est un système multiethnique particulier, mixophobe, dans la mesure où la cohabitation des ethnies se fait sans mélange, par une absence de mariage entre des membres

[1] G. Faye, *Pourquoi nous combattons.*, *op. cit*., p. 73.
[2] L. Dumont, *Homo Hierarchicus*, *op. cit*., pp. 22-25.
[3] M. Hulin, « L'Inde comme lieu des figures de l'Autre », in *L'Inde inspiratrice*, *op. cit.*, p. 21.

de différentes castes, par le biais des celles-ci. Le discours néo-droitier, du courant néo-païen aux traditionalistes « évolo-guénoniens », insiste souvent sur le mérite des civilisations qui ont su à la fois éviter les mélanges, tout en donnant à chacun sa place, et préserver les droits des plus faibles. Ce type de discours, cache tout aussi fréquemment un refus de système de type égalitaire qui, « sous prétexte de donner les mêmes droits à tous, écrit Alain Daniélou, ont toujours oscillé entre le génocide et le suicide et ont disparu dans le désordre et la confusion […][1] ». Malgré certaines expressions et tournures de phrases qui peuvent choquer, Alain Daniélou n'a jamais défendu d'opinions racistes[2], même s'il est une référence importante des traditionalistes et des païens de la Nouvelle Droite. D'autres théoriciens de la Tradition ont défendu le système des castes : René Guénon Julius Evola et Frithjof Schuon par exemple, au nom d'un ordre cosmique et traditionnel, donc anti-individualiste et anti-moderne.

De fait, les pérennialistes, ont tendance à idéaliser le système des castes, par leur refus des systèmes égalitaires, toutefois, contrairement aux autres traditionalistes comme Guénon et Evola, « brahmano-centristes », Daniélou fut un défenseur des basses castes. En effet, lors de son installation en Inde, il accepta son statut d'inférieur, ce qui est rare pour un Européen, et se convertit à un culte réservé aux basses castes, le shivaïsme. Cela ne l'empêche pas de soutenir que « Le système social hindou apparaît comme un remarquable effort pour l'établissement d'une société cohérente et harmonieuse, permettant l'utilisation et la coexistence d'ethnies, de races, de modes de vie et de croyances très diverses[3]. » Il reconnaît que le système social qu'il défend est mixophobe[4] : « La reconnaissance et le respect des différentes communautés et variétés de l'espèce humaine est un principe fondamental qui a servi de base à l'organisation de la société hindoue et a fait de l'Inde le refuge de tous les peuples persécutés, menacés ailleurs d'extinction ou d'assimilation[5]. » Alain Daniélou cite souvent les mêmes exemples de peuples sauvés par les castes : Parthes, Parsis, Scythes, Tibétains, Juifs, présents en Inde depuis 2 000 ans. Ces peuples sont ensuite intégrés dans des castes existantes, « Les Parsis ont été associés aux castes commerçantes ; les Parthes et les Scythes ont formé des castes de guerriers, les Jat[6]. » Les Jat sont des communautés professionnelles, regroupées dans les castes, mais

[1] A. Daniélou, *Les quatre sens de la vie et la structure sociale de l'Inde traditionnelle*, Paris, Buchet-Chastel, 1976, p. 32.
[2] Ce personnage atypique fut choqué par le racisme subi par les Noirs aux Etats-Unis lors d'un séjour en 1926 et défendit les populations amérindiennes. En 1930, en Algérie, il côtoya et traita les indigènes comme des égaux, ulcérant ainsi les coloniaux. Jacques E. Cloarec, « Alain Daniélou et les castes », pp. 173-178, postface à A. Daniélou, *La civilisation des différences*, Paris/Pondichéry, France/Inde, Editions Kailash, 2003, recueil de textes.
[3] A. Daniélou, « L'institution des castes », *La civilisation des différences*, *op. cit*., p. 40, article republié également dans *Antaïos* n°12, hiver 1997, pp. 111-116.
[4] Le terme « caste » vient du portugais « casto », pur.
[5] A. Daniélou, « L'institution des castes », *La civilisation des différences*, *op. cit*., p. 45.
[6] A. Daniélou, « Le système hindou des castes », *La civilisation des différences*, *op. cit*., p. 61. Publié également dans André Bejin, Julien Freund (dir.), *Racisme, Antiracisme*, Paris, Klincksieck, 1986.

d'origine plus récente. En font partie les *nishada* des pécheurs, les *ayogava* des charpentiers, etc. Ces communautés pratiquent, comme les castes, l'endogamie.

Dans « Le système hindous des castes », il affirme que « Le système des castes, dans l'Inde, a été créé dans le but de permettre à des races, des civilisations, des entités culturelles ou religieuses très diverses, de survivre, de coexister. Il fonctionne depuis 4 000 ans avec des résultats remarquables.[…] Le principe fondamental de l'institution des castes est la reconnaissance du droit de tout groupe à la survie, au maintien de ses institutions, de ses croyances, de sa religion, de sa langue, de sa culture, et le droit pour chaque race de se perpétuer, c'est-à-dire le droit de l'enfant de continuer une lignée, de bénéficier de l'héritage génétique affiné par une longue série d'ancêtres. Ceci implique l'interdiction des mélanges, de la procréation entre races et entités culturelles diverses[1]. » Le salut serait donc dans le communautarisme ethnico-culturel le plus rigoureux, un discours repris intégralement par certains néo-droitiers. Cependant, il admet, quand même, que ce système est imparfait mais qu'il existe des compensations inversement proportionnelles au rang dans la société : « A chaque caste correspondent des avantages et des restrictions qui sont différents. Plus le rang est élevé dans la société, plus les obligations morales et les restrictions sont sévères[2]. » Les castes ne sont pas des classes sociales : il existe des brahmanes pauvres et des intouchables riches. L'élévation dans la pyramide des castes correspond à des niveaux de pureté, d'où les contraintes sociales du brahmanes : ne pas manger de viande, ne pas toucher une personne etc., privilèges accordés aux basses castes.

Le système des castes repose donc sur une conception organique de l'ordre social, ce qui plaît aux traditionalistes de la Nouvelle Droite, énoncée au IIe millénaire avant notre ère, dans les *Védas*. Un hymne de ceux-ci raconte le sacrifice de l'homme cosmique, Purusha, dont le démembrement est à l'origine des quatre varnas : de la tête viennent les *Brahmanes* ; des épaules les guerriers et les rois *Kshatriya* ; des cuisses les *Vaishya* qui comprend les agriculteurs et les artisans et enfin des pieds les *Shudra*, les serviteurs. Plus tard apparaîtra la caste des *Candâla*, prototype des Intouchables. Cette vision organique influe aussi sur les croyances : les brahmanes vouent un culte à Brahma ou Vishnou, les rois à Indra et les basses castes à Shiva.

L'idée de la partition en trois castes vient de l'instauration de l'empire des Indes qui en 1858, procéda à une collecte d'information sur la mosaïque indienne. Ce recensement réduisit et simplifia ces dernières en un nombre réduit et en un système homogène fermé. Ces castes

[1] *Ibid.*, p. 47.
[2] *Ibid*., p. 49.

sont devenues les castes modernes. En 1960, Louis Dumont constatait qu'il existait encore des systèmes régionaux de castes, vestiges de cette souplesse perdue mais non moins contraignantes.

Les néo-droitiers faisant leur les conclusion d'Alain Daniélou considèrent donc que le vrai antiracisme n'est pas l'assimilationnisme français, destructeur d'identité, mais le communautarisme : « L'antiracisme vrai ne peut être fondé que sur le respect des différences dans les individus comme dans les collectivités, qu'il s'agisse de groupes raciaux, culturels, linguistiques ou autres, de valeurs ethniques, sociales, morales ou religieuses, d'aptitudes à la technique, à la philosophie, à la danse ou aux mathématiques. L'essentiel est le droit pour chacun d'être noir, jaune ou blanc, musulman, animiste, chrétien, juif ou athée, polygame, monogame, matriarcal, patriarcal ou homosexuel, végétarien ou carnivore, artisan ou intellectuel, sans être sans cesse confronté à un modèle standardisé qui ne peut être que celui d'une époque donnée dans une civilisation particulière[1]. » Toutefois, Alain Daniélou prévoit la dérive possible vers un système d'apartheid : « Le ghetto, comme l'apartheid sont de mauvaises solutions pour éviter le mélange des races, car ils empêchent la coopération fructueuse et libre des différentes communautés dans un territoire donné[2]. » Cette dérive est celle du courant *völkisch* de la Nouvelle Droite. Cette dérive correspond aussi au contenu du discours dominant de la Nouvelle Droite des années quatre-vingt professant un « intégrisme de la différence » qui fut plusieurs fois suspecté d'apartheid déguisé.

C/Le refus de l'ethnocide

Le combat pour le droit des peuples à rester eux-mêmes est une cause rencontrée fréquemment dans les milieux néo-païens quelle que soit leur tendance idéologique. Ces groupes insistent sur la défense des cultures et le respect des croyances de ces peuples longtemps qualifiés de « primitifs », car vivant de façon traditionnelle. Ces peuples ont pour la plupart gardé leurs croyances qui n'est en fait que des cultes païens, tribaux et non-universaux. Il est donc compréhensible que les néo-païens de la Nouvelle Droite soutiennent leur combat contre l'uniformisation forcée provoquée à la fois par la société marchande et par les religions prosélytes comme le christianisme et l'islam. Ils s'identifient aussi à ces derniers : « L'occultation et le génocide culturel commis par les Eglises en Inde, en Amérique du Sud, les

[1] A. Daniélou, « Racisme et castes », *La civilisation des différences*, *op. cit*., p. 70.
[2] *Ibid*., p. 74.

Européens les ont subis il y a des siècles : ils en paient aujourd'hui encore les conséquences. Retrouver nos racines païennes, redevenir les ''indigènes'' que nous sommes, telle est la condition indispensable à un nouveau départ, à un nouveau cycle[1]. »

Cette perte de l'identité « indigène » est qualifiée par *Eléments* de « génocide permanent », titre du dossier consacré à cette question[2]. Cette expression est particulièrement forte pour que nous nous y arrêtons. Nous constatons que le besoin de se raccrocher une identité indigène, en l'occurrence indo-européenne, reste prégnante dans le discours néo-droitier quarante ans après sa première formulation. Nous voyons que l'anti-christianisme y est encore présent puisqu'il est à l'origine, selon les néo-droitiers, de cette perte de l'identité « indigène ». Toutefois, ce discours a évolué depuis *Europe-Action* passant de la critique des peuples colonisés (« sous développés sous capables ») à une identification avec ces peuples vivant de façon traditionnelle.

De fait, ce différentialisme radical est soutenu depuis les années soixante par des ethnologues. Ainsi, l'un de ses promoteurs était l'ethnologue Robert Jaulin (1928-1996), l'inventeur du concept d'« ethnocide » en 1970[3], « suggéré par Jean Malaurie[4] », un autre grand défenseur de peuples indigènes, notamment Inuit. Selon Robert Jaulin, « L'ethnocide est l'acte de destruction d'une civilisation, l'acte de décivilisation[5] » notamment par l'assimilation, les persécutions, la conversion forcée dont le résultat global est l'acculturation. Pierre-André Taguieff voit dans cette cause des dérives possibles : « L'ethnologue radical en arrive à définir son programme de lutte contre l'ethnocide, en termes racialistes, par l'objectif de limiter l'expansion impérialiste de la civilisation occidentale, dénoncée comme ''l'extension blanche''[6]. » Nous voyons donc, à la suite de cette citation de P.-A. Taguieff, que les néo-droitiers sont passés de la défense de la « race blanche » et de sa culture à l'époque d'*Europe-Action* à sa contention au nom de la différence et du risque d'ethnocide, pratiquant ainsi un complet retournement de discours. En outre, comme le fait remarquer Michel Wieviorka, « il faut être très prudent lorsqu'il s'agit de qualifier de racistes des discours et des conduites qui relèvent de l'appel à l'intégrité des cultures. Qui, par exemple ira soupçonner de racisme l'anthropologue Claude Lévi-Strauss […], lorsqu'il plaide pour les différentes cultures ne communiquent entre elles que dans la mesure où elles ne risquent pas de se contaminer les unes

[1] C. Gérard, « De Reykjavik à Bénarès », *art. cit*., p. 5.
[2] Dossier « Le génocide permanent », *Eléments* n°109, juillet 2003, pp. 22-36.
[3] R. Jaulin (dir.), *De l'ethnocide*, Edition 10/18, 1970. Publication des actes d'un colloque dont le thème était « l'ethnocide à travers les Amériques », tenu en février 1970 dans les locaux du CNRS.
[4] R. Jaulin, *La décivilisation. Politique et pratique de l'ethnocide*. *Textes choisis*, Bruxelles, Complexe, 1974, p. 10.
[5] *Ibid*., p. 9.
[6] P.-A. Taguieff *L'effacement de l'avenir*, *op. cit*., p. 27.

les autres ? Pour qu'il y ait racisme, il faut certainement davantage que la défense ou la promotion de la différence culturelle en tant que telle[1]. »

Cette défense des peuples traditionnels, est devenu le combat d'Alain de Benoist. Cette profession de foi, contrairement à ce que peuvent penser des personnes comme Pierre Milza, est, d'après nos recherches, sincère. En effet, outre des articles, Alain de Benoist a consacré à ce thème un numéro de sa revue *Krisis*, à laquelle participent d'ailleurs Claude Lévi-Strauss[2] et Robert Jaulin, ainsi qu'un numéro de la revue *Eléments* dont le dossier porte sur « La cause des peuples[3] ». L'éditorial d'Alain de Benoist/Robert de Herte, est un plaidoyer pour la défense des peuples premiers, qualifiés il y a encore peu de temps de « sauvages » ou de « primitifs » : « Les peuples menacés ne sont pas de ''bons sauvages''. Ils ne sont pas non plus des peuples fossiles, ''arriérés'' ou ''primitifs'', des témoins d'un stade dépassé de l'histoire, mais des peuples qui possèdent des cultures distinctes et des manières différentes d'être au monde qui, en tant que telles, sont aussi porteuses d'avenir. C'est pour cela que nous avons besoin d'eux. Ils essaient de survivre au moment où nous croyons vivre, alors que pour tout ce qui important nous sommes devenus plus pauvres qu'eux[4]. »

La défense des cultures menacées par l'occidentalisation est un combat noble lorsqu'il s'agit de protéger des peuples et/ou des sociétés autochtones. Cependant, ce thème peut être utilisé par ceux qui refusent à la fois l'occidentalisation et la société multi-ethnique comme la tendance identitaire de la Nouvelle Droite. Les identitaires affirment, en effet, que les cultures sont totalement irréductibles les unes aux autres. La conséquence d'une telle pensée est le développement d'une forme de ségrégation : « […] si celui qui est né par exemple au sein d'une minorité issue de l'immigration n'a prétendument aucune capacité à s'assimiler à la culture du pays d'accueil, ce qui est le discours du ''nouveau racisme'', cela ne revient-il pas à naturaliser la culture, à lui accorder les attributs de la nature, de la race au sens biologique du mot ? Derrière la référence à la culture, n'y a-t-il pas dans le racisme différentialiste l'idée de caractéristiques inscrites dans des gènes ou liées à un phénotype[5]. »

Le combat contre l'ethnocide peut être aussi une arme utilisée par les régionalistes identitaires. En effet, l'Etat français a pratiqué au XIX et XXe siècles une politique visant à faire disparaître les langues, les coutumes et les traditions (folklores), de régions à l'identité forte : Bretagne, Occitanie, etc, y compris durant le régime de Vichy qui, tout en célébrant les « petites patries », était resté jacobin et hostile à l'autonomie de ces régions. Cette politique a

[1] M. Wieviorka (dir.), *Le racisme, une introduction*, *op. cit.,* p. 34.
[2] C. Lévi-Strauss, « Le ''treillis'' des cultures », *Krisis*, « Communauté ? », n°16, juin 1994, pp. 153-154.
[3] *Eléments* n°109, juillet 2003.
[4] R. de Herte, « Pour une humanité plurielle », *Eléments* n°109, juillet 2003, p. 3.
[5] M. Wieviorka (dir.), *Le racisme, une introduction*, *op. cit*., p. 34.

été perçue par les régionalistes comme un génocide culturel. Les années soixante et soixante-dix, ont vu l'essor des guerres de libération, qui ont eu pour corollaire la doctrine du Droit des Peuples. Ces années ont vu aussi l'apparition de la notion d'ethnocide et surtout l'apparition d'un régionalisme distinct du premier, de gauche, qui permit aux régionalistes de droite, voire d'extrême droite de sortir du ghetto dans lequel ils étaient depuis la fin de la seconde guerre mondiale. Cet intérêt pour le régionalisme a été provoqué, selon Christian Goudineau par un besoin de redécouvrir nos « racines » après Mai 68[1].

Conclusion du chapitre :

Deux visions s'affrontent donc chez les néo-païens : d'un côté ceux qui soutiennent la position initiale du racisme différentialisme du G.R.E.C.E. analysé par Pierre-André Taguieff et de l'autre ceux qui refusent ce racisme mais qui diffusent à sa place l'idée d'un communautarisme préservant les identités. La frange radicale des premiers cités, notamment Pierre Vial ou Guillaume Faye, affirme que l'une des erreurs du G.R.E.C.E. fut d'avoir refuser de prendre en compte l'« affirmation ethnique ». D'autres, à mi-chemin entre ces deux positions, optent pour un discours mixophobe édulcoré, marqué par une partie des thèses de Daniélou. Ce type de discours insiste sur les effets à long terme d'une immigration de peuplement, toujours perçue comme une menace. Elle appelle à son secours, l'ethno-archéologie qui « […] démontre que toute immigration a des répercussions durant des siècles. Voilà qui devrait d'ailleurs faire réfléchir les responsables politiques sur les conséquences à long terme de l'arrivée massive (et à peu près incontrôlée) en Europe des récentes vagues afro-asiatiques. Ne faudrait-il pas, sur ce sujet brûlant, consulter historiens, spécialistes de la longue durée, plutôt que de se saouler du reste ?[2] »

Deuxième chapitre : La pensée occidentale en procès

Deux visions païennes s'opposent encore sur le thème de l'Occident : les traditionalistes anti-modernes et les néo-*völkischer* qui pensent que l'Occident est synonyme de modernité, c'est-à-dire de tout ce qui s'oppose au passé -Julius Evola considérait le monde moderne comme essentiellement subversif, forcément décadent, et les post-modernes qui différencient la modernité politique et sociale de la « technoscience » d'essence prométhéenne, l'Europe de

[1] C. Goudineau, « C'est César qui a inventé la Gaule », *L'Histoire* n°282, décembre 2003, pp. 34-35.
[2] « Les Dieux des Vikings. Entretien avec le professeur Jean Renaud », *Antaïos*, n° 11, hiver 1996, p. 30.

l'Occident. Selon le très postmoderne Guillaume Faye, l'Occident, « est la fille prodigue et bâtarde de l'Europe, aujourd'hui dominée par le modèle américain, qui vise à universaliser le primat absolu de la société marchande et de l'égalitarisme individualiste, et dont la conséquence fut de faire oublier aux Européens leur destin propre[1]. » De fait, l'Occident est assimilé globalement par la droite radicale au modèle de société américain, l'*American way of life* qui fit rêvait les Européens au sortir de la Seconde Guerre mondiale. Nous retrouvons aussi dans cette citation à la fois un condensé des peurs de l'extrême droite française et la définition de l'Occident, en tant modèle de civilisation : l'universalisme, le tout économique, l'égalitarisme associé son corollaire l'individualisme, qui est aussi celui du libéralisme. De fait, ces valeurs sont celles des bourgeoisies anglo-saxonnes protestantes décrites par Max Weber. Selon lui, « l'idéologie occidentale n'est qu'une forme dégénérée de la métaphysique mais [qui] s'envisage comme métaphysique, car elle prétend rassembler en elle-même la légitimité supérieure de toutes les aspirations humaines et s'imposer comme norme éthique universelle[…][2] ».

Toutefois, dans les deux visions païennes, l'Occident est un synonyme de mondialisme cosmopolite uniformisateur, une thématique visible dans d'autres milieux politiques. Comme l'a montré l'historien anglais Eric Hobsbawn, le capitalisme mondialisé met en danger le terreau culturel sur lequel les civilisations et les démocraties se sont épanouies : les valeurs de transmission, de solidarité, le lien social… Il est donc logique que la Nouvelle Droite, dans son ensemble et indépendamment de ses évolutions, adepte de l'enracinement et de la transmission des valeurs autochtones européennes, s'oppose à la mondialisation, se rapprochant assez fortement, sur ce sujet, des positions des altermondialistes de type ATTAC. Cette association associe le phénomène de la mondialisation au modèle économique américain, celle-ci étant calquée sur les pratiques de libre-échangisme et surtout sur la liberté des mouvements internationaux des capitaux. C'est cette libéralisation, « modernisation », des mouvements de capitaux qui met en péril le socle social des nations, écartant plus ou moins discrètement et plus ou moins violemment mais graduellement l'Etat de son rôle économique au profit de la financiarisation de l'économie mondiale, transnationale, le « néolibéralisme ». Ce bouleversement de l'économie mondiale à de fortes répercutions sur les élites : l'élite traditionnelle, enracinée se trouve opposée à une élite née de la mondialisation se manifestant par un mondialisme de luxe. De fait, certains intellectuels en présentant la mondialisation

[1] G. Faye, *Pourquoi nous combattons.*, *op. cit*.,p. 175.
[2] *Ibid.*, pp. 149-150.

comme la modernisation des sociétés reçoivent en retour un violent rejet, de droite comme de gauche, de cette dite modernité destructrice.

Curieusement, comme nous l'avons vu ci-dessus, la Nouvelle Droite, certains néo-païens apolitiques et certains membres des contre-cultures issues de Mai 68 ont une vision commune de leur critique du monde moderne/Occident comme le refus de l'utilitarisme ; la volonté d'un retour du spiritualisme, qui peut dériver en mascarade New Age[1] ; le désir d'une forme de communautarisme, soit conservateur avec l'influence de Michael Sandel, soit contre-culturel avec le tribalisme maffesolien ; le refus de la société du spectacle et de la consommation, chère à Guy Debord (1931-1994).

Il existerait donc une convergence entre une certaine droite radicale non-conformiste, l'anarchisme de droite, anti-totalitaire et organique et une gauche non marxiste, ou postmarxiste, alternative, libertaire et communautariste, tout aussi radicale. En effet, il y a des similitudes troublantes entre les contre-cultures post-soixante-huitardes, qui ont donné un néo-paganisme de gauche, et la Nouvelle Droite, qui a redonné un nouvel élan au néo-paganisme de droite. Cette convergence est peut-être, sûrement, liée à un effet de génération : le G.R.E.C.E. a été fondé par des étudiants un peu avant Mai 68. Elle a, peut-être, été provoquée aussi par le jeu de références intellectuelles communes comme les ethnologues radicaux comme Jaulin ou Lévi-Strauss, *Planète*, Guénon et Evola[2].

Ainsi, Julius Evola ferait-il encore scandale aujourd'hui en dénonçant le « monde moderne » ?, nous ne le pensons pas, il ferait surtout scandale à cause de son engagement politique. De fait, la critique de la modernité s'élève de nos jours de toutes parts, comme l'a démontré P.-A. Taguieff dans son essai, *L'effacement de l'avenir*[3]. Les verts remettent en cause le productivisme depuis le début des années quatre-vingt. Les tenants de la « postmodernité », tel Michel Maffesoli, veulent en finir avec les « grands récits » de légitimation historicistes. De l'extrême droite comme à l'extrême gauche, il existe une contestation de la modernité, nous l'avons vu ci-dessus, prise comme le règne de l'individualisme, comme le triomphe du tout économique, comme l'hégémonie de la financiarisation néolibérale. « On focalise notre attention sur les catastrophes à venir, écrivait récemment Félix Guattari mais cela aurait pu être écrit par Alain de Benoist, alors que les vraies catastrophes sont déjà bel et bien là, sous notre nez, avec la dégénérescence des pratiques sociales, avec une mass-médiatisation abêtissante, avec une foi collective aveugle dans l'idéologie du ''marché'', c'est-à-dire, en fin de compte,

[1] *Cf*. M. Introvigne, *Le New age des origines à nos jours*, *op. cit.*
[2] *Cf*. les livres consacrés à cette période et notamment, J.-P. Bouyxou et P. Delannoy, *L'aventure hippie*, *op. cit*. et J.-F. Bizot, *L'Underground, l'histoire*, *op. cit*.
[3] P.-A. Taguieff, *L'effacement de l'avenir*, *op. cit.*

l'abandon à la loi du grand nombre, à l'entropie, à la perte de la singularité, à l'infantilisation généralisée. Les anciens types de relation sociale, les anciens rapports au sexe, au temps, au cosmos, à la finitude humaine ont été bouleversés, pour ne pas dire dévastés, par les ''progrès'' générés par les sociétés industrielles.'' Traduisons en clair : c'est l'idéologie du progrès qui s'effondre. La Nouveauté n'est plus censée se traduire automatiquement par un mieux-être. Il se pourrait bien qu'elle soit plus généralement *régressive* et que nous vivions pour de bon la fin d'un cycle[1]. » Ce rapprochement réel est particulièrement frappant, à la fin des années quatre-vingt, entre Alain de Benoist et certains groupes de la gauche radicale américaine dont notamment l'équipe de la revue *Telos* et de son directeur Paul Piccone, héritière de l'Ecole de Francfort[2]. Ce qui fait dire à Pierre-André Taguieff qu'Alain de Benoist s'est « gauchisé »[3].

Cet « antimodernisme politique »[4], selon l'expression d'Alain Renaut, est un courant philosophique né il y deux siècle regroupant des philosophes comme Nietzsche, Heidegger, Jünger, ou Charles Péguy (1873-1914), tous des références importantes de la Nouvelle Droite. C'est une philosophie foncièrement pessimiste tempérant l'optimisme des Modernes qui refuse « de faire confiance au temps »[5], contestant par-là l'affirmation que l'individu, comme principe et comme valeur, ait réellement réussi à s'émanciper, la soumission à l'autorité traditionnelle étant progressivement remplacée par le socio-économique, la consommation (*cf*. le titre de l'ouvrage de Charles Champetier, *Homo consumans*), de cette critique en découle deux autres, celle de l'utilitarisme et enfin, celle du progrès, en tant qu'« exaltation de la technique » et « fascination de l'avenir »[6].

Section I/Les « derniers hommes » ou la modernité comme déclin

L'une des formes les plus fréquentes d'anti-progressisme présent dans les discours des néo-païens de la Nouvelle Droite, mais aussi et surtout chez les traditionalistes, s'articule autour de la notion de déclin présenté comme une fin inéluctable du mouvement cyclique de l'histoire. Cette forme correspond à la théorie des cycles énoncée par Julius Evola et René Guénon pour qui le « mythe du progrès » est l'ultime idole d'une civilisation matérialiste en complète dégénérescence spirituelle[7]. Elle radicalise la critique du progrès dans la mesure où

[1] Le texte de Félix Guattari cité est extrait de *Libération* daté du 30 juin 1989.
[2] Sur les évolutions de l'Ecole de Francfort, *cf*. A. Renaut, « Les transformations de la philosophie allemande », in A. Renaut (dir.), *Histoire de la philosophie politique*, t. 5 « Les philosophies politiques contemporaines », Paris, Calmann-Lévy, 1999, pp. 132-137.
[3] P.-A. Taguieff, *Sur la Nouvelle droite*, *op. cit*., pp. 297-334.
[4] A. Renaut (dir.), *Histoire de la philosophie politique*, t. 4 « Les critiques de la modernité politiques », *op. cit*.
[5] *Ibid*., p. 364.
[6] *Ibid*., p. 367.
[7] *Cf*. René Guénon, *Le règne de la quantité et les signes des temps*, Paris, NRF, 1945, pp. 261-267 et pp. 268-272.

elle voit le déclin dans toute forme de progrès. Toutefois, elle garde un aspect déterministe, en l'occurrence en gardant l'idée que l'humanité se dirige nécessairement dans un sens donné. Cette vision est une progression involutive : l'Âge d'Or, est forcément derrière nous et nous nous dirigeons vers le pire. Ainsi, pour Libération Païenne et certains groupes néo-païens néo-droitiers, « Nous vivons une époque très trouble, [où] tout s'écroule autour de l'homme, la famille est remplacée par une cohabitation d'ego sans liens, la culture et les traditions par une sous culture marchande, le système économique local par un mondialisme, la société se lézarde du sommet à la base, ses ''racines'' ancestrales lui sont devenues inconnues et, ultime désespoir, même Dieu a déserté ses églises[1]. » De fait, ce discours ressemble fortement à celui de « L'éternelle décadence », pour reprendre le titre d'un article de Michel Winock[2], déjà fort à la mode chez les auteurs gréco-latins. Pour ce groupe et pour les païens traditionalistes (qui se réfèrent à René Guénon, Julius Evola, Frithjof Schuon, Alain Daniélou, etc.), nous sommes entrés dans la dernière période du cycle temporel, le *Kali Yuga* des hindouistes et/ou l'Âge de Fer d'Hésiode (VIIIe siècle av. J.C.)[3], qui est l'âge des guerres, des régimes politiques aberrants, du déclin et de la fin, c'est à la fois la « haine du présent » et « l'éloge de l'immobilisme » pour reprendre deux des constantes de Michel Winock. L'ancien monde s'écroule donc. Ce déclin, qui n'est que changement –il n'existe aucune société immobile-, serait accéléré par la quête matérialiste et individualiste de nos contemporains. « Le présent est odieux, écrit Michel Winock, en ce qu'il est une étape de la dégradation d'un modèle d'origine valorisé comme un temps béni, un paradis, perdu sous les coups de la modernité[4]. » En l'occurrence, il s'agit de la société traditionnelle européenne, largement idéalisée.

En outre, pour les traditionalistes, la tentation prométhéenne des sociétés techniciennes modernes tend à se substituer au divin car la prétention de l'homme à vouloir égaler ou être lui-même Dieu est l'erreur dramatique qui est la cause qui engendre tous les maux de nos sociétés : perte du sens du sacré, par une rationalisation excessive, qui est une caractéristique importante de la culture occidentale selon Max Weber[5], et du même coup la destruction de la nature, et la perte de l'équilibre psychique et physique. Selon ces traditionalistes, le seul remède que l'homme a trouvé pour soigner tous ces maux, c'est de s'en remettre à la science, c'est-à-dire à

[1] Non signé, *Libération païenne*, n°23, printemps été 2002, non paginé.
[2] M. Winock, « L'éternelle décadence », *Ligne*, n°4, octobre 1988, pp. 61-68. M. Winock voit neuf constantes, qui ne sont ni toujours présentes, ni exhaustives, dans ce type de discours : la haine du présent ; la nostalgie d'âge d'or ; l'éloge de l'immobilité ; l'anti-individualisme ; l'apologie des sociétés élitaires ; la nostalgie du sacré ; la peur de la dégradation génétique et de l'effondrement démographique ; la censure des mœurs ; l'anti-intellectualisme.
[3] Hésiode, *Les travaux et les jours. La théorie occidentale des quatre ages de l'humanité*, La Place Royale, 1990.
[4] M. Winock, « L'éternelle décadence », *art. cit.*, p. 62.
[5] M. Weber, « Avant-propos », *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* [1904], Presses Pocket, 1990, pp. 7-25.

ce qui cause ces maux : le remède engendrant toujours ainsi d'autres maux. Par conséquent, il n'est pas surprenant, mais plutôt logique, que ces traditionalistes, ces néo-païens, se tournent vers les médecines douces, alternatives, à base de plantes ou homéopathiques.

Cette idée est présente chez Friedrich Nietzsche, une de leurs grandes références, qui, convaincu qu'« il y a de la décadence dans tout ce qui signale l'homme moderne », déclara « la guerre au XVIIIe siècle », au point de voir parfois dans son propre siècle, pour lequel il n'était cependant pas tendre, un progrès par rapport au siècle précédent, notamment dans le souci du concret, de la santé et du corps. Toutefois, les traditionalistes utilisent aussi souvent la métaphore de l'hiver, ce qui sous-entend qu'il adviendra un printemps, et par conséquent, une nouvelle civilisation ayant renoué avec ses traditions voire avec la Tradition. Cette métaphore renvoie à la fois à la théorie des cycles, l'hiver correspondant à la l'âge de fer et à l'éternel retour du même nietzschéen.

Selon certains théoriciens païens, cette décadence, cette perte de sens, caractérisée par ce supposé matérialisme effréné, se retrouve au quotidien. Ainsi, Christopher Gérard n'hésite pas à écrire que « Le problème est que nous assistons à l'affaiblissement -sans doute provisoire- de la quête du sens, du désir de lien entre microcosme et macrocosme, de recherche d'un centre. Précisons bien que le ''Paganisme'' qui affole tant ces prélats n'est pas le nôtre[1]. Le terme, chez eux, est polémique, synonyme de barbarie et de régression vers un état d'animalité, phénomènes en effet observables dans notre vie quotidienne. La traversée d'un boulevard, le spectacle des grands magasins suffisent à nous convaincre : les chimpanzés triomphent, et bruyamment. Par ''Néo-paganisme'', nos prélats entendent en fait scepticisme, consumérisme, matérialisme, en un mot le rire des derniers hommes. Leurs ''idoles'' ne sont pas les nôtres -si tant est que nous en ayons- : le culte (monothéiste) du marché, la célébration de la marchandise et de la technique, l'individualisme destructeur, le cynisme social, toutes ces anti-valeurs de l'Occident moderne sont aux antipodes du Paganisme apaisant que nous appelons de nos vœux. Bref, un Païen d'aujourd'hui ne peut être l'adorateur béat du Veau d'or[2]. » De fait, cette position exprime un sentiment largement partagé au sein de la Nouvelle Droite[3] mais aussi chez un grand nombre de païens de gauche qui se désolent tout autant de ce matérialisme, certains d'entre eux glissant vers des positions néo-droitières.

Cette critique de la modernité est fondée aussi, pour une large part chez les néo-païens, sur la philosophie de Friedrich Nietzsche, notamment sur un passage d'*Ainsi parlait*

[1] L'auteur fait allusion à une polémique déclenchée, en 2000, par l'Eglise catholique à propos de la déchristianisation de l'Europe.
[2] C. Gérard, « L'Europe, continent païen », *Antaïos*, n° 15, hiver 1999, p. 4.
[3] *Cf*. « La crise de la modernité », in GRECE, *Manifeste pour une renaissance culturelle.*, *op. cit*., pp. 26-29.

Zarathoustra, d'autant plus accablant que nous sentons bien qu'il correspond à l'humanité actuelle et aux sociétés occidentales en particulier :

« La Terre sera alors devenue toute petite, et sur elle sautillera le dernier homme qui rapetisse tout. Sa race est indestructible comme celle de l'altise ; le dernier homme vit le plus longtemps. [...]

Ils ont abandonné les contrées où il était dur de vivre ; car on a besoin de chaleur. On aime encore son voisin et l'on se frotte à lui car on a besoin de chaleur. [...]

Un peu de poison de-ci de-là, pour se procurer des rêves agréables. Et beaucoup de poison enfin, pour mourir agréablement.

On travaille encore, car le travail est une distraction. Mais l'on veille à ce que la distraction ne débilite point. [...]

On est prudent et l'on sait tout ce qui est arrivé : c'est ainsi l'on peut railler sans fin. On se dispute encore, mais on se réconcilie bientôt –on ne veut pas se gâter l'estomac.

On a son petit plaisir pour le jour et son petit plaisir pour la nuit : mais on respecte la santé.

''Nous avons inventé le bonheur'', diront les derniers hommes et ils en clignent de l'œil[1]. »

[1] F. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, *op. cit*., pp. 295-296.

Section II/Le refus de l'idéologie du progrès

La vision dévolutive de l'histoire est corrélative d'un refus de l'idéologie du progrès, ce qu'appelle Pierre-André Taguieff, « l'effacement de l'avenir ». En effet, pour une partie des néo-païens, de droite comme de gauche, « Le mythe du Progrès n'est pas le nôtre. Nous ne croyons pas au sens de l'histoire -concept ô combien totalitaire- à la ''fin'' du Paganisme, à la ''mort'' des Dieux. Par conséquent, le reproche d'adorer des divinités évanouies nous laisse de marbre. Nos Dieux, nos Déesses n'ont jamais disparu pour la simple et excellente raison qu'ils ne sont jamais nés[1] ». Cette vision va donc à l'encontre d'un sens positiviste de l'histoire, hérité du christianisme, allant du passé vers le futur suivant un sens logique, faisant du progrès le moteur du développement civilisationel, le « futurocentrisme » décrit par P.-A. Taguieff[2].

Celui-ci a d'ailleurs démontré dans son essai intitulé *L'effacement de l'avenir* l'assimilation de l'idéologie du progrès à la civilisation occidentale[3]. Or c'est cette civilisation, synonyme de modernité, qui est rejetée. Par conséquent, l'idée de progrès est elle-même rejeté en tant qu'idéologie moderne. Il y a donc une distinction, chez les postmodernistes de type Faye, entre la « technoscience » et le progrès, le prométhéisme n'impliquant, automatiquement, un méliorisme ou un futurocentrisme, pour reprendre des néologismes taguieffiens. Ainsi, Guillaume Faye considère l'idéologie du progrès comme une transposition laïque et matérialiste des religions de salut. Il définit celui-ci de la façon suivante : « Croyance selon laquelle l'histoire est un mouvement ascendant vers une amélioration constante de la condition humaine[4]. » Il conclue que le progressisme a échoué. Christopher Gérard fait un constat similaire lorsqu'il écrit que « La fin de la croyance au progrès, c'est la fin de l'espérance dans le monde moderne que seule l'idée de progrès s'était montrée capable de réenchanter. Car l'adhésion à la doctrine du progrès fournissait la certitude que le futur devait nécessairement apporter une amélioration continue et régulière de l'existence humaine. A la vision consolatrice d'une futurisation permettant une amélioration indéfinie tend à se substituer une vision eschatologique de l'histoire, annonçant pour demain des ruptures et des bouleversements violents, voire une fin brutale[5]. »

Cet échec supposé a bien été analysé par Pierre-André Taguieff lorsqu'il affirme que « Depuis le début des années 1970, les critiques de la vision progressiste se sont à la fois

[1] C. Gérard, *Parcours païen*, *op. cit*., p. 17.
[2] P.-A. Taguieff, *Le sens du progrès, Une approche historique et philosophique*, Paris, Flammarion, 2004, pp. 139-140.
[3] P.-A. Taguieff *L'effacement de l'avenir*, *op. cit.*, p. 27.
[4] G. Faye, *Pourquoi nous combattons.*, *op. cit*., p. 199.
[5] C. Gérard, *Parcours païen*, *op. cit*., p. 34.

additionnées et radicalisées. Elles se sont aussi relativement dépolitisées. Les mises en question et les désillusions ont fait place à une démonisation du progrès, réduit d'une part -en tant que vision idéologique- à une utopie intrinsèquement négative, dénoncé d'autre part -en tant que progrès technique- comme un principe réel de destruction de l'humain dans l'homme[1]. » La convergence entre la Nouvelle Droite et les milieux alternatifs issus des mouvements contestataires des années soixante, a pu avoir lieu grâce justement à cette dépolitisation des critiques de la modernité. Il ne faut pas oublier que René Guénon, auteur dont l'œuvre fut revendiquée, y compris de son vivant, par la droite radicale, Léon Daudet (1867-1942) par exemple, fut aussi une référence des hippies, gauchisants[2].

En outre, Pierre-André Taguieff montre bien que dans la perspective du relativisme culturel radical, formulée par certains ethnologues radicaux influents, le progrès se réduit à un dispositif ethnocidaire comptant sa propre légitimation. Ainsi, Robert Jaulin, qui est devenu l'une des références de la Nouvelle Droite, a pu écrire en 1974 que « La politique ethnocidaire d'intégration aux sociétés nationales vise à la dissolution des civilisations dans la civilisation occidentale ; cette dernière peut être qualifiée de système de décivilisation puisqu'elle a pour objet la disparition des civilisations. [...] Une civilisation ayant prétention à être la Civilisation Unique est un système de décivilisation -ce que l'on constate- nécessairement orientée vers la Mort[3]. » En outre, cet ethnologue affirmait aussi que « Du judaïsme au christianisme, du christianisme à l'humanisme, de l'humanisme au marxisme, du marxisme au mythe du progrès, l'on suit le chemin de l'instauration idéologique d'une ''Civilisation Unique''[4]. » Nous retrouvons chez Jaulin la critique de la filiation monothéiste du progressisme, critique faite indépendamment de toute référence au paganisme. Les néo-droitiers se sont donc appropriés cette thématique en la radicalisant : cette civilisation occidentale, moderne, « unique » selon l'expression de Robert Jaulin est donc à la fois progressiste, uniformisatrice et assimilatrice. Or, pour les traditionalistes, de René Guénon à Alain Daniélou, cette uniformisation est l'une des caractéristiques, ou plutôt l'une des manifestations, du déclin.

[1] P.-A. Taguieff *L'effacement de l'avenir*, *op. cit*., p. 31.
[2] Ainsi, le néo-surréaliste franco-chilien Alessandro Jodorowski, fondateur avec Roland Topor et Fernando Arrabal du groupe Panique, le cite parmi ses références. De même, Jean-François Bizot, l'un des fondateurs du magazine des contre-cultures *Actuel*, une revue de référence dans ces milieux, le considère comme l'un des trois auteurs européens ayant permis de s'évader du modernisme, les autres étant Hermann Hesse, René Daumal et Julius Evola. *Cf*. J.-F. Bizot, *L'Underground, l'histoire*, *op. cit*., p. 172.
[3] R. Jaulin, *La décivilisation. Politique et pratique de l'ethnocide*, *op. cit*., pp. 14-15.
[4] *Ibid.,* p. 16.

Section III/La modernité comme synonyme d'américanisation des mœurs

Le pire, socialement parlant, est, pour les néo-païens de la Nouvelle Droite, le modèle américain mais aussi une certaine culture protestante européenne très matérialiste, décrite en son temps par Max Weber dans son *Ethique protestante et l'esprit du capitalisme*[1]. Ainsi, ceux-ci affirment que l'anti-américanisme se justifie pour de multiples raisons : les Etats-Unis constituent l'anti-civilisation, par excellence ; cet Etat est l'ennemi géopolitique de l'Europe impériale désirée par les néo-droitiers, en entravant son union. Mais l'argument massue reste l'acculturation des Européens par l'imitation de *l'American way of life*. « Si vous observez certains Hollandais, certains Suédois, bien d'autres encore, vous verrez, écrit Christopher Gérard, que très peu de choses les séparent du Bible and Business yankee : même matérialisme plat, même culte de la performance, même moralisme auto satisfait, avec en prime l'oubli volontaire de leur héritage plurimillénaire. [...] A contrario, certains Américains de Boston ou d'Atlanta, des Canadiens français me paraissent plus dignes du beau titre d'Européens que nombre de clones à casquette que je croise Boulevard Saint-Germain ou Place De Brouckère[2]. » De fait, vous voyons à travers cette citation, que le principal grief porte sur l'acculturation des européens au profit du modèle, ou anti-modèle, américain. Cependant, cet attrait est somme tout logique, le modèle américain dominant étant devenu le modèle de référence depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, certains, dans les milieux de gauche de l'après guerre, postulant qui plus est qu'il s'agit d'une politique délibérée de conquête culturelle : en imposant sa culture, les Etats-Unis imposent implicitement sa vision du monde.

Guillaume Faye, encore une fois, se distancie de la position officielle de la Nouvelle Droite, c'est-à-dire l'anti-américanisme quasi-institutionnalisé, qu'il a jadis contribué à théoriser. En 2001, il soutenait encore ce point de vue : « L'américanisme est une attitude mentale, conséquence de l'américanisation, qui fait perdre aux Européens identité et souveraineté, et dont la cause est une soumission volontaire des Européens plutôt qu'un ''impérialisme américain''. L'américanisation est linguistique, alimentaire, culturelle, vestimentaire, musicale, audiovisuelle, etc. Elle substitue des mythologies et des imaginaires américains à ceux des Européens[3]. » Mais, reconnaissant que l'Amérique est l'« Adversaire principal mais non pas *l'ennemi principal* qui, lui, est composé des masses allogènes qui colonisent l'Europe, de tous ses collaborateurs (Etats étrangers ou cinquième colonne) et de

[1] M. Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, *op.cit.*
[2] C. Gérard, *Parcours païen*, *op. cit*., p. 40.
[3] G. Faye, *Pourquoi nous combattons.*, *op. cit*., pp. 55-56.

l'islam[1]. » Selon lui, il faut se différencier des Etats-Unis, « pratiquer l'eurocentrisme » mais il ne faut pas tomber dans l'anti-américanisme. Il faut donc selon concilier volonté de création d'Europe forte et unie afin de traiter avec lui en égal et non en vassal. Nous remarquons que le point de vue de Faye s'est déplacé : dans les années quatre-vingt, il soutenait la création d'un axe Europe/Tiers-monde pour lutter contre l'hégémonie américaine, tandis qu'aujourd'hui, il soutient, sous l'influence de son discours raciste, la création un axe occidental (Europe et Etats-Unis), pour lutter contre l'islam et sa cinquième colonne, les immigrés. De fait, nous constatons qu'il réactualise simplement les pires aspects du discours d'*Europe-Action*.

Les révolutionnaires-conservateurs, postmodernistes, dans le sens où ils acceptent, souhaitent plutôt, la résurgence de l'archaïque au sein de nos sociétés modernes, rejètent la modernité et le progressisme sans repousser les innovations de la « technoscience ». toutefois, nous pouvons nous demander si cet « archéofuturisme », ce postmodernisme, n'est pas, en fait, que le délitement de la modernité finissante, donc un déclin plutôt qu'avènement. Ce qui laisse supposer cela est la reprise et la radicalisation, surtout chez Faye, des thèses maffesoliennes du néo-tribalisme. Ainsi, les postmodernes s'opposent aux traditionalistes, chantres de l'anti-modernité. Guillaume Faye qualifie d'ailleurs ce traditionalisme anti-moderne comme d'une « modernité en creux ». Selon lui, « Il ne faut pas ‘‘anti-moderne’’ mais ‘‘non-moderne’’ » car « l'alternative à la modernité ne saurait être le retour en arrière du traditionalisme et du passéisme, puisque ces derniers possèdent la même vision linéaire du temps que la modernité, sauf s'il s'agit de régresser et non plus de progresser, deux attitudes parfaitement contraire à la vision sphérique et dynamique du temps[2]. » La postmodernité, l'archéofuturisme de Faye, peut donc être défini comme une double opposition à la fois à la modernité et au conservatisme. Cependant, il existe dans cette théorie une contradiction importante : le tribalisme postmoderne maffesolien est une conséquence à la fois de l'individualisme occidental atomisateur, donc moderne, et le souhait, tout aussi moderne, de se regrouper en fonction des pratiques culturelles et de valeurs communes fluctuantes, un modèle véhiculé par les contre-cultures occidentales, souvent nées aux Etats-Unis pour celles de l'après Seconde Guerre mondiale, depuis le début du XXe siècle. Par conséquent, l'archéofuturisme n'a rien d'« archéo » et tout de futuriste comme le montre ce propos digne d'un roman d'anticipation, voire de science-fiction : « L'homme [postmoderne] n'est pas immuable, mais immergé dans le torrent du devenir. Il n'existe aucune opposition entre le ‘‘naturel’’ et l'artificiel humain puisque tout est naturel, même l'artifice. La ‘‘surnature’’ engendrée par la science humaine est toujours de la nature. La

[1] *Ibid*., p. 57.
[2] *Ibid*., p. 168.

question, pour un Païen, est de savoir si tel artifice (notamment biologique) est positif ou non, concrètement, ou si c'est nuisible, mais certainement pas de condamner l'Artifice dans son ensemble en tant que principe métaphysique. C'est pour cela que l'écologisme radical défendu par certains est profondément judéo-chrétien[1]. » Guillaume Faye considère donc les expériences de type « extropienne », une subculture désirant dépasser le stade humain au profit d'un post-biologisme mi-machine mi-homme[2] faisant l'éloge des manipulations génétiques, de l'eugénisme, de la cryogénéisation et de symbioses hommes/ordinateurs. A notre avis, cette subculture n'a rien de païenne. Il s'agirait plutôt d'un délire de technologisme millénariste très moderne et très américain, cette subculture étant née dans les milieux hippies californiens, et peinant à s'implanter en Europe.

Par conséquent, Faye soutien, en fondant son raisonnement sur les thèses prométhéistes ci-dessus, que seul l'esprit européen, au sens de la « race blanche », le prométhéisme étant, en outre, selon lui typiquement européen, est capable d'assumer la révolution des biotechnologies : « On peut ainsi estimer, ce que j'ai essayé d'expliquer dans mon essai *L'archéofuturisme*, qu'en matière de biotechnologies (ce qui vont, liées avec l'informatique, provoquer un cataclysme au cours du XXIe siècle), les mentalités judéo-chrétienne et islamique ne pourront pas assumer éthiquement, théologiquement et culturellement la technoscience à venir, d'essence titano-prométhéenne. Seule, à mon avis, la mentalité païenne pourra l'assumer[3]. »

Cette conception prométhéenne, positiviste, de la science, est partagée, par l'aile scientiste néo-droitière : Pierre Krebs et Patrick Trousson voient dans cette tentation prométhéenne la marque de la mentalité païenne européenne[4] qui n'est, selon eux, ni moderne ni matérialiste dans son essence, mais à la fois traditionnelle et futuriste. Cet aspect titanesque lui donne un côté suicidaire, jusqu'au-boutiste très marqué. Cette conception positiviste s'oppose clairement au discours anti-moderniste du reste de la Nouvelle Droite influencée par le scepticisme heideggérien face à la technique. Ce postmodernisme est perçu par le courant anti-moderne comme une manifestation du nihilisme décrit par Nietzsche, c'est-à-dire un processus de dévalorisation des hautes valeurs. Ce postmodernisme est lui-même assimilé au

[1] « Les Titans et les Dieux. Entretien avec Guillaume Faye », *art. cit*., p. 118.
[2] L. Courau, *Mutations pop et crash culture*, Rodez, Le Rouergue, 2004.
[3] « Les Titans et les Dieux. Entretien avec Guillaume Faye », *art. cit.*, p. 118.
[4] P. Krebs, « L'évidence d'être païen » in *Païens !*, *op. cit*., pp. 100-103. P. Trousson, « La physique comme représentation du monde », *Nouvelle Ecole*, n°43, 1985-1986, pp. 26-45. P. Trousson, *Le recours de la science au mythe*, Paris, L'Harmattan, 1995.

nihilisme, « l'époque où le nihilisme est devenu l'élément même dans lequel se meurt l'existence humaine[1]. »

Guillaume Faye s'oppose aussi aux néo-païens de gauche, « modernes », qui se réfèrent eux aussi aux thèses de Michel Maffesoli. En effet, les néo-païens issus des contre-cultures gauchisantes américaines sont les partisans d'une « re-tribalisation » de la société : Emmanuel Yves Monin, par exemple, dans son article « Du paganisme au néo-paganisme[2] » postule, proche du relativisme radical du New age, que, « Reconnu intellectuellement depuis longtemps, [voici le paganisme] officialisé depuis la divulgation des religions, d'une culture de masse, par des médias internationaux, d'une pensée ''planétaire'', et pratiqué aussi ! Ne sert-il pas de lieu commun, dans une société multiculturelle et multireligieuse. » Ce qui fait dire à Guillaume Faye que « Sous prétexte de ''polythéisme social'', certains Païens superficiels applaudissent à la tribalisation de la société, au communautarisme, sans savoir que tous les auteurs païens de la Grèce antique –à commencer par Aristote avec son concept de ''philia'', ''amitié envers le proche''- ont toujours mis en garde contre l'idée de peuples hétérogènes, ces derniers étant le terreau de la violence et du despotisme[3]. » Une fois encore, le tribalisme postmoderne de Faye est marqué par le racisme identitaire.

Section IV/L'individualisme comme manifestation de la modernité

La critique de l'individualisme est un point important du discours néo-droitier dans son ensemble. Selon Alain de Benoist, l'individualisme, qu'il appelle aussi atomisme, se caractérise par les faits suivants : « sujet désengagé, indépendant par rapport à ses semblables, car censé trouver en lui-même ses raisons d'être essentielles […][4] ». tandis que Guillaume Faye le définit de la façon suivante : « idéologie qui affirme la prévalence de l'individu et de ses intérêts sur son groupe d'appartenance[5]. » Il s'agit donc de deux définitions proches mais complémentaires donnant une vision globale des positions de la droite radicale sur ce sujet. De fait, une définition simple de l'individualisme fait prévaloir les droits de l'individu sur ceux de la société. Mais pouvons-nous dire, comme le fait Alain de Benoist, qu'il est désengagé, et par rapport à quoi ? Nous ne pensons pas que cette liberté acquise, par rapport au mode social des sociétés traditionnelles, ait pour conséquence un désengagement social : l'individu y participe,

[1] C. Gérard, *Parcours païen*, *op. cit*., p.36
[2] E.-Y. Monin, « Du paganisme au néo-paganisme », *art. cit*., p.27
[3] « Les Titans et les Dieux. Entretien avec Guillaume Faye », *art. cit*., p.121
[4] A. de Benoist, « La liberté, la politique et la démocratie », *Eléments*, n°107, décembre 2002, p. 34.
[5] G. Faye, *Pourquoi nous combattons.*, *op. cit*., p. 151.

même si certains se désengagent effectivement de la vie sociale, mais sans la contrainte, l'obligation, présente dans les modèles traditionnels : Nous retombons dans le débat de la liberté des Anciens et des Modernes : Chez les Anciens, la liberté se définissait en termes de participation aux affaires publiques, mais cette liberté « collective » n'était pas incompatible « avec l'assujettissement complet de l'individu à la liberté de l'ensemble[1] ». Chez les Modernes, la souveraineté de chacun se trouve restreinte, ne s'exerçant plus que rarement, tandis que la liberté se déplace vers la sphère privée.

Le refus de l'individualisme se fonde, chez les néo-païens traditionalistes de la Nouvelle Droite sur la pensée holiste de Louis Dumont et d'Alain Daniélou. Il se fonde surtout sur les écrits de René Guénon, chez qui existe une forte attirance pour l'Inde. Celui-ci exerça une influence certaine sur Julius Evola puis sur Alain Daniélou. Or, René Guénon fut lui-même influencé, indirectement certes, comme l'a montré Victor Nguyen (1936-1986)[2], par le penseur contre-révolutionnaire Joseph de Maistre (1753-1821). Cependant, le philosophe néo-droitier Jean-Marc Vivenza soutient l'idée que Maistre fut une référence directe, et non indirect, de René Guénon[3], ce que laissait supposer certains aspects de son œuvre.

L'opposition entre personne, n'existant que par le groupe (famille, corporation, castes, etc.), théorie des contre-révolutionnaires Louis de Bonald (1754-1840) et Joseph de Maistre, et individu, autonome, indépendant de toutes relations, prônant affirmation du moi issu des Lumières, est systématisée par Julius Evola pour qui « la confusion entre le concept de *personne* et celui d'*individu* et la revendication inconditionnelle, par ce dernier, sur une base égalitaire, des valeurs qui ne sauraient dans le meilleur des cas, et *sub conditione*, n'être attribués qu'à la première[4]. » En outre, Julius Evola et René Guénon considéraient l'avènement du monde moderne dès la Renaissance lors de la rupture entre la Cité et le Sacré, selon eux à l'origine de l'individualisme : « La rupture du rapport entre les deux mondes, écrit Julius Evola ; la concentration de chaque possibilité en une seule, celle de l'homme ; la substitution au supra-monde de fantasmes éphémères et falsifications passagères accompagnées des troubles exhalaisons de la nature mortelle, voici le sens du monde moderne[5]. » Curieusement, cette période est considérée par les néo-païens et les néo-droitiers comme l'époque de la réapparition du paganisme, contredisant, implicitement les thèses de leurs références Guénon et

[1] A. Renaut (dir.), *Histoire de la philosophie politique*, t. 1 « La liberté des anciens », *op.cit.*, p. 25.
[2] V. Nguyen, « Maistre, Maurras, Guénon : contre-révolution et contre-culture », in P.-M. Sigaud (dir.), *René Guénon*, Lausanne, L'Âge d'Homme, Dossier H, 1984, pp. 175-191.
[3] J.-M. Vivenza, *Maistre*, *op. cit*., p. 118.
[4] J. Evola, *Les hommes au milieu des ruines* [1953], trad. Gérard Boulanger, Grez-sur-Loing, Pardès, 2005, p. 45.
[5] J. Evola, *Symboles et « mythes » de la Tradition occidentale*, *op. cit.*, p. 14.

Evola, à moins de considérer le néo-paganisme comme une création moderne, une évidence que les néo-païens nient.

Cependant, certains au sein de la Nouvelle Droite ne condamnent pas complètement l'individualisme. Ainsi, selon Guillaume Faye, l'individualisme est une notion ambiguë car il existe un individualisme positif, « celui des traditions helléniques, celtiques et germaniques, et un individualisme négatif […], celui de la mentalité bourgeoise, négatrice de la solidarité avec sa communauté ou son peuple[1]. » Par conséquent, si nous le suivons, il existerait un individualisme de culture européenne, voire indo-européenne, le premier positif, tandis que le second se confond avec un égoïsme. Cette vision rejoint celle des identitaires qui fait l'éloge de l'individualisme indo-européen : « Le païen ne rend pas de comptes, il est libre, considère aussi bien son âme que son corps, et s'il veut prier, il s'éloignera de la communauté. Il invoquera le dieu de son choix, debout […][2] ». Pour les odinistes, le courant païen dominant chez les identitaires du fait de son aspect foncièrement nordiciste, l'odiniste, à la différence d'autres traditions « n'a pas d'autorité, c'est simplement une volonté personnelle pratiquée par des individus libres[3]. » En effet, les odinistes insistent sur l'origine germanique de la notion de liberté individuelle. Mais cela a aussi été démontré par les travaux des spécialistes du monde germano-scandinave, par exemple ceux de Régis Boyer, qui vont dans ce sens. Cet universitaire montre bien dans son essai *Les vikings*, le peu de goût de ces derniers pour l'esclavage, même s'ils pratiquaient de façon éhontée le commerce de celui-ci[4]. La notion de liberté est aussi d'origine grecque. S'appuyant sur ces exemples, Alain de Benoist en conclut qu'elle est typiquement européenne.

Cependant, les néo-droitiers postulent que l'origine de l'individualisme moderne, le « négatif » selon l'expression de Faye, est à rechercher dans le christianisme. Selon Louis Dumont, il serait arrivé avec le christianisme, celui-ci étant une religion individuelle de salut. Dans son article « Critique de l'idéologie libérale[5] », Alain de Benoist fait sienne la théorie de Louis Dumont selon laquelle l'individualisme est issu du christianisme[6]. Toutefois, Louis Dumont a aussi démontré qu'au sein même de la société traditionnelle, indienne en l'occurrence, vient se superposer à la « religion du groupe » et se combiner avec elle une « religion individuelle, fondée sur un choix », permettant « la pleine indépendance de quiconque choisit cette voie » : celui qui voue sa vie à la recherche de la vérité ultime

[1] G. Faye, *Pourquoi nous combattons.*, *op. cit*., p. 151.
[2] B. Favrit*, Présence païenne*, *op. cit*., p. 27.
[3] « Entretien avec Arnaud d'Apremont », *Oméga*, automne 1995, fanzine sans pagination.
[4] R. Boyer, *Les vikings 800-1050*, Paris, Hachette littératures, 2003, pp. 64-71.
[5] A. de Benoist, « Critique de l'idéologie libérale », in *Critiques. Théoriques*, *op. cit*., p. 13.
[6] *Ibid*., pp. 13-14.

« abandonne la vie sociale et ses contraintes pour se consacrer à son progrès et à sa destinée propres », et en ce sens « la découverte de soi se confond pour lui […] avec la libération des entraves de la vie telle qu'elle est venue dans ce monde » - bref : « le renoncement se suffit à lui-même[1] ».

Donc, selon les néo-droitiers, cet individualisme « est partiellement issu des religions du salut individuel (sôtériologies) où l'homme atomisé est placé seul face à Dieu, sans intermédiaire[2]. » Nous retrouvons donc ici le débat, évoqué plus haut, entre la « liberté des Anciens » et la « liberté des Modernes », posé en 1819 par Benjamin Constant (1767-1830) comme l'indépendance de l'individu vis-à-vis du « corps collectif » s'opposant ainsi à son assujettissement à la Cité. Généralement, cette naissance est datée de la Révolution française par les contre-révolutionnaires, ceux-ci étant catholiques n'allaient pas le chercher dans leur religion. Cependant, Alain Renaut situe les origines de l'individualisme moderne de la Renaissance car, selon lui, celui-ci est déjà présent dans le discours de certains intellectuels de cette période, tels Giordano Bruno et Pic de la Mirandole[3], voire dans celui du théologien franciscain anglais Guillaume d'Ockham (v.1300-v.1350), théoricien du nominalisme et précurseur de l'empirisme anglais. Sa philosophie, exprimée surtout dans son *Commentaire sur les Sentences*, définit l'autonomie de la philosophie et l'importance de la connaissance sensible.

A la suite des « penseurs de la Tradition », la Nouvelle Droite, y compris les tendances païennes, fait l'éloge de la société médiévale, de type holistique, non individualiste, qu'elle oppose à la modernité individualiste. Cependant, cette référence à l'époque médiévale repose en grande partie sur une idéalisation et une uniformisation de cette vaste période historique, allant *grosso modo* du Ve au quinzième siècle. Ainsi, Régine Pernoud, dans son ouvrage *Pour en finir avec le Moyen Âge*[4], distingue quatre périodes : le Haut Moyen Âge, époque franque qui s'étend de la chute de l'Empire romain à l'avènement des Carolingiens (de la fin du Ve siècle aux environs de l'an 800) ; la période de l'Empire carolingien (environ de 800 à 1000), l'âge féodal (du Xe siècle jusqu'au XIIIe siècle) ; et le Moyen Âge proprement dit (XIVe-XVe siècles). Jacques Heers, autre grand spécialiste de cette période va dans le même sens mais remarque que le découpage chronologique peut être discuté[5]. Par contre, celui-ci ne retient que trois périodes : l'Antiquité tardive qui se prolonge selon lui jusqu'au Xe siècle, le Moyen Âge

[1] L. Dumont, *Essais sur l'individualisme*, Paris, Seuil, 1983, p. 35.
[2] G. Faye, *Pourquoi nous combattons.*, *op. cit*., p. 151. Voir aussi A. de Benoist, « Critique de l'idéologie libérale », in B. Guillemaind et A. Guyot-Jannin (dir.), *Aux sources de l'erreur libérale. Pour sortir de l'étatisme et du libéralisme*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1999, repris in *Critiques. Théoriques*, *op. cit*., p. 14.
[3] A. Renaut, « Liberté, Egalité, Subjectivité », in A. Renaut (dir.), *Histoire de la philosophie politique*, t. 2 « Naissance de la modernité », Paris, Calmann-Lévy, 1999, p.20
[4] R. Pernoud, *Pour en finir avec le Moyen Âge*, Seuil, Paris, 1977.
[5] J. Heers, *Le Moyen Âge, une imposture*, Perrin, Paris, 1992.

central qui s'étend du Xe siècle jusqu'au milieu du XIVe siècle et le Moyen Âge tardif de la fin du XIVe siècle jusqu'à la Réforme[1]. René Guénon, quant à lui, envisage un Moyen Âge rétréci, allant de Charlemagne (742 ?-814) au XIVe siècle. Il laisse donc un vide historique correspondant à la mise en place des royaumes barbares de l'époque mérovingienne. René Guénon considère, en outre, fidèle à son refus de la Renaissance, l'avènement de la modernité honnie à partir du XIVe/XVe siècle, date à laquelle l'Occident a rompu avec la Tradition, et que les nations sont apparues[2].

La thèse centrale de l'essai du médiéviste Alain Guerreau[3] est intéressante pour comprendre la position des traditionalistes : selon lui, les textes et les objets légués par le Moyen-Âge nous sont devenus opaques, et la tâche de l'historien est de les étudier en s'affranchissant des catégories de pensée héritées du siècle des Lumières. Les barrières édifiées au XVIIIe siècle entre « le politique », « le religieux », « l'économique » obscurcissent encore aujourd'hui notre compréhension des sociétés médiévales dont l'Eglise était « l'épine dorsale ». Ce livre provoquant/provocateur nous permet de remettre en cause l'approche classique des historiens, ainsi que celles des traditionalistes, notamment René Guénon et Julius Evola, des époques médiévales. Ce modèle médiéval, idéalisé, est foncièrement anti-individualiste et va à l'encontre de la tolérance et/ou de la liberté religieuse prônée par les néo-païens. A l'époque médiévale, cette vision néo-païenne de la religion aurait été, sans ambiguïté possible, assimilée à l'hérésie, « la vraie religion de l'Europe », pour reprendre la thèse de Sigrid Hunke. En effet, la société médiévale est communautaire : elle connaît la personne – chaque être humain créé à l'image de Dieu- mais pas l'individu. Elle ne reconnaît pas non plus les hérésies, c'est-à-dire une déviance par rapport au canon catholique.

La position anti-individualiste de la Nouvelle Droite, est la conséquence d'une évolution de la philosophie de cette école de pensée, liée à la découverte des écrits de Louis Dumont au cours des années quatre-vingt. En effet, les néo-droitiers, à la lumière de l'œuvre de Louis Dumont, par exemple, ont rejeté l'individualisme moderne au profit d'une vision holiste inspirée des sociétés traditionnelles qui s'est substitué à la critique, systématique, de l'égalitarisme. En effet, dans les années soixante-dix, la Nouvelle Droite, sous l'influence d'Alain de Benoist, défendait une attitude nominaliste, c'est-à-dire individualiste, relativiste (non universaliste) et anti-égalitaire, doctrine elle-même influencée par l'historien suisse Armin Mohler. A cette époque, Alain de Benoist soutenait l'idée d'« homme créateur de lui-même »

[1] J. Le Goff, *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, Fayard, Paris, 1999.
[2] P. Faure, « Tradition et histoire selon René Guénon : un regard sur le Moyen Age », *Politica Hermetica*, n°16, Lausanne, l'Âge d'Homme, 2002, pp. 19-20.
[3] A. Guerreau, *L'Avenir d'un passé incertain. Quelle histoire du Moyen Age au XXIe siècle*, Paris, Seuil, 2001.

aux accents nietzschéens et prométhéens qui « peut toujours se remettre en question. Il n'*est* pas, il *devient*. Il est toujours inachevé. Il n'est pas créé une fois pour toutes ; il continue perpétuellement de se créer lui-même. C'est là le secret de sa supériorité –mais aussi de sa plus grande fragilité : il peut, à tout moment, *perdre son humanité* aussi bien que de se doter d'une *surhumanité*[1]. » Toutefois, il se démarque de la théorie du surhomme, fréquente dans les milieux d'extrême droite et reconnaît que « Le *surhomme* n'est pas un ''superman'' à gros biceps ou à gros Q.I., ni un ''nouveau stade de l'évolution'' mais bien celui qui se met en situation ''héroïque'' de se dépasser lui-même, en fondant un nouveau *type* selon les normes qui sont les siennes[2]. » Cette vision était aussi largement influencée par l'Anarque d'Ernst Jünger[3], l'une des grandes références d'Alain de Benoist, comme le remarque Jacques Marlaud : « S'il est un modèle de personnage apte à incarner les non-conformistes des années soixante-dix dont tu fus notre *primus inter pares*, cher Fabrice [*cf*. Fabrice Laroche, un pseudonyme d'Alain de Benoist], c'est bien l'*anarque* imaginé par Ernst Jünger dans son *Traité du rebelle* et dans *Eumeswil*[4]. » Elle était aussi peut-être aussi influencée par les théories de Max Stirner (1806-1856), ce dernier ayant influencé, plus ou moins directement, par la suite, Nietzsche, Jünger et Evola. En effet, la philosophie de Stirner se fonde sur une vision individualiste des rapports humains. Elle propose aussi à l'individu, unique, de se débarrasser des valeurs, y compris, enseignées par ses parents et ses éducateurs. Cette « désacralisation », selon l'expression de Stirner doit permettre de créer ses propres normes, fondant ainsi un nouveau type.

Section V/Refus des droits de l'homme

Le refus des droits de l'homme est une valeur classique des droites radicales depuis sa formulation par Joseph de Maistre. Toutefois, la Nouvelle Droite a élaboré une critique originale convergente avec les critiques formulées par les gauches radicales post-soixante-huitardes. Ainsi Alain de Benoist s'intéresse depuis une vingtaine d'année cette notion dont il fait une critique radicale dans l'étude publiée en 2004 sous le titre *Au-delà des droits de*

[1] A. de Benoist, « Fondements nominalistes d'une attitude devant la vie », in *Les idées à l'endroit*, *op. cit.*, pp. 44-45.
[2] *Ibid*., p. 45.
[3] E. Jünger, *Eumeswil* [1977], trad. H. Plard, Paris, Gallimard, Folio, 1981. *Cf.* J. Hervier, *Entretiens avec Ernst Jünger*, Paris, Gallimard, 1986, pp. 100-101.
[4] J. Marlaud, « Alain de Benoist et le haut combat des idées », *Interpellations*, *op. cit.*, p. 145. Initialement publié in M. Marmin (dir.), *Liber Amicorum Alain de Benoist*, Paris, Les Amis d'Alain de Benoist, 2004.

l'homme. Pour défendre les libertés[1]. Cette contestation de la valeur des droits de l'homme est corrélative d'un refus de l'individualisme. Ainsi Carl Schmitt, l'une des grandes références de la Nouvelle Droite et d'Alain de Benoist en particulier, a pu écrire que « Les droits fondamentaux au sens propre ne sont que les droits libéraux de l'homme comme personne individuelle[2]. » De fait, les droits de l'homme sont liés à la fois à une reconnaissance de l'individu en tant qu'entité autonome et à l'universalisme, qui s'impose hégémoniquement indépendamment de la culture, de l'histoire et du contexte dans lequel il s'impose. C'est ce côté abstrait de l'universalisme qui est violemment critiqué et par la Nouvelle Droite et par cette gauche. Ainsi, cette domination de la théorie des droits de l'homme permet à Marcel Gauchet d'écrire que « Le sacre des droits de l'homme est à coup sûr le fait idéologique majeur de nos vingt dernières années[3]. »

Cette critique est acceptée et intégrée *de facto* par les néo-païens dans leur ensemble au nom du droit à la préservation des identités. Selon Alain de Benoist, les droits de l'homme, comportent peu de droit mais sont contaminés par des éléments de morale, en particulier par l'universalisme chrétien[4]. Le second reproche, selon lui, est que les droits de l'homme sont devenus une idéologie à part entière, le « droit-de-l'hommisme », ayant acquis le statut de religion moderne[5], rejoignant ainsi les analyses de Marcel Gauchet et Régis Debray pour qui les droits de l'homme sont la dernière religion séculière. Alain de Benoist constate aussi l'extrême fragilité de ses fondements. En effet, la centaine d'intellectuels consultés avant l'élaboration de la Déclaration universelle des droits de l'homme, proclamée par l'O.N.U. en 1948, n'a pas réussi pas à s'entendre sur la définition et le contenu de la Déclaration. Le troisième reproche de celui-ci porte sur la contradiction/opposition entre droits de l'homme (unité du genre humain) et droits des peuples (reconnaissance de la diversité des cultures). Alain de Benoist défend ici encore la diversité des cultures contre l'uniformisation occidentale, l'universalisme, et rejoint encore une fois les anthropologues radicaux, de gauche, tels Claude Lévi-Strauss[6] et Robert Jaulin[7]. En effet, selon ces ethnologues, l'idéologie des droits de l'homme, universaliste, serait un facteur d'acculturation et de domination, l'Occident s'érigeant en juge moral du genre humain. Alain de Benoist, approfondissant cette analyse, en conclut l'utilisation des droits de l'homme par l'Occident afin d'affirmer sa supériorité sur le reste du

[1] A. de Benoist, *Au-delà des droits de l'homme. Pour défendre les libertés*, *op. cit*.
[2] C. Schmitt, *Théorie de la Constitution* [1928], trad. L. Deroche, Paris, P.U.F., 1993, p. 302.
[3] M. Gauchet, *La démocratie par elle-même*, Paris, Tel Gallimard, 2002, p. 326.
[4] A. de Benoist, « L'Eglise et les droits de l'homme : histoire d'une ambiguïté », *Eléments*, n°107, décembre 2002, p. 33.
[5] R. de Herte, « Un instrument de domination », *Eléments*, n°107, décembre 2002, p. 3.
[6] C. Lévi-Strauss, *Le regard éloigné*, Paris, Plon, 1983.
[7] *Cf*. R. Jaulin, *L'univers des totalitarismes*, Paris, Loris Talmart, 1995.

monde, et donc sur les sociétés non occidentales[1]. En 2002, il affirmait déjà que « L'universalisme est une corruption de l'objectivité. Tandis que l'objectivité s'atteint à partir des choses particulières, l'universalisme prétend définir la particularité à partir d'une notion abstraite posée arbitrairement[2]. »

Ce point de vue est partagé par les autres néo-droitiers, qui suivent plus ou moins maladroitement les théorie de leur maître à penser : « Les droits de l'homme, écrit Jacques Marlaud, sont frappés du paradoxe de Tartuffe : plus on célèbre leur implantation à travers le monde, dans les textes constitutionnels ou simplement du bouts des lèvres des discoureurs officiels, plus ce cocon de bonne conscience autorise dans les faits une accumulation d'injustices, d'atrocités, d'inhumanités diverses qui auraient en d'autres temps révulsé le moindre homme d'honneur[3]. » A cette « cacophonie des droits de l'homme », l'ancien président du G.R.E.C.E. oppose et propose des relations internationales fondées sur « […] l'adhésion et la reconnaissance des peuples en tant que tels, avec leur spécificités, leurs traditions, leurs affinités et leurs antagonismes mutuels […][4] ». De fait, le Marlaud préconise des relations internationales assises sur « […] le lien communautaire, quels que soient par ailleurs le sens, la fonction mythique, la ''couleur locale'' prêtés à cette appartenance[5]. » De fait, la pensée de Jacques Marlaud est fortement imprégnée de communautarisme, de monisme, et surtout de différentialisme. Elle fait aussi explicitement référence à la notion de droit des peuples, fort à la mode lors de l'accession à l'indépendance des anciennes colonies des empires européens. La vision de Jacques Marlaud peut aussi nous laisser entrevoir ce que pourrait être les relations internationales vues par les néo-païens. En effet, cette vision est assez similaire de celle théorisée par le *World Congress of Ethnic Religions* (« Congrès Mondial des Religions Ethniques »).

Cependant, l'attaque la plus violente et la plus radicale contre les droits de l'homme, mais allant dans le même sens, vient du courant identitaire. Elle est encore formulée par Guillaume Faye qui reprend, dans son essai *Pourquoi nous combattons. Manifeste de la Résistance européenne*, les théories formulées par le G.R.E.C.E. durant les années quatre-vingt. Ainsi, Faye définit les droits de l'homme comme étant un « Appareil central de l'idéologie moderne du progrès et de l'égalitarisme individualiste, et moyen d'instaurer une police de la

[1] R. de Herte, « Un instrument de domination », *Eléments*, n°107, décembre 2002, p. 3.
[2] *Ibid*., p. 3.
[3] J. Marlaud, « Pour une critique radicale des droits de l'homme », *Interpellations*, *op. cit.*, p. 265. Initialement publié in *Nationaliste et République*, n°7, 26 février 1992.
[4] *Ibid.,* p. 267.
[5] *Ibid.,* p. 267.

pensée comme une destruction du droits des peuples[1]. » Cette définition est, encore une fois, un condensé des critiques et des peurs de la droite radicale. Selon lui, « Profondément hypocrite, l'idéologie des droits de l'homme s'accommode de toutes les misères sociales et justifie toutes les oppressions. […] L'''homme'' n'est ici qu'un être abstrait, un consommateur-client, un atome[2]. » Guillaume Faye se situe donc dans la continuité des penseurs contre-révolutionnaires, Joseph de Maistre surtout, en particulier lorsqu'il affirme que « L'''homme'' (notion déjà assez vague) ne possède pas de droits universels et fixes, mais seulement ceux qui découlent de chaque civilisation, de chaque tradition. Aux droits de l'homme, il faut opposer deux notions centrales : celle des droits des peuples (ou ''droits des gens'') à l'identité, et celle de justice, cette dernière notion étant variable selon les cultures et supposant que tous les individus ne sont pas également respectables. Mais ces deux concepts ne sauraient reposer sur le présupposé d'un homme universel abstrait, mais plutôt sur celui d'hommes concrets, localisés dans une culture[3]. » Nous voyons que la définition que Faye oppose aux droits de l'homme est marquée par les théories identitaires, recouvertes du vernis anticolonialiste du droits des peuples, le « droit des peuple à l'identité » très proche du différentialisme radical.

Section VI : *Contre l'économisme*[4]

Le système économique néo-païen découle du refus de la modernité, tant que marchandisation du monde, apparue entre le XVIe et le XXe siècle, et de l'avènement de la société libérale marchande qui lui est associée. En ce sens, ils reprennent les démonstrations de Louis Dumont et de Michel Maffesoli sur son supposé aspect totalitaire[5]. L'économisme bouleverse et/ou détruit les cultures par l'uniformisation des mentalités, la domestication des comportements, la néophilie et par l'imbrication de la culture et de la consommation. Ces modifications favorisent l'acculturation des sociétés par l'acceptation implicite du modèle dominant, l'*American way of life*.

Cet anti-économisme était déjà présent dans la critique de la modernité que faisaient les *völkischer* allemands et autrichiens de la fin du XIXe siècle tandis que les néo-druides de l' *Ancien Order of Druids*, fondaient en 1833, la première mutuelle du monde au profit de ses

[1] G. Faye, *Pourquoi nous combattons.*, *op. cit*, p. 102.
[2] *Ibid*., p. 102.
[3] *Ibid*., p. 102.
[4] Titre d'un ouvrage de G. Faye, *Contre l'économisme*, Paris, Le Labyrinthe, 1983.
[5] L. Dumont, *Homo aequalis*, Paris, Gallimard, 1966 et M. Maffesoli, *Logique de la domination*, Paris, P.U.F., 1976.

adhérents sur toute la planète. De fait, cet anti-économisme est un point important du discours sociétal néo-païen qui met en avant les mérites de l'autarcie des sociétés traditionnelles. Les néo-païens s'inscrivent aussi dans les filiations conjointes de la gauche réactionnaire proudhonienne et dans celle d'une certaine droite révolutionnaire européenne proto-fasciste, analysée précédemment.

Le refus de la dérive économiste, matérialiste, de notre société, c'est-à-dire de la société marchande, est une constante depuis la première formulation doctrinale du G.R.E.C.E. En effet, celui-ci refuse le rôle de l'« argent » qui permet de tout acheter. C'est une violente critique du « règne de la quantité » décrit par René Guénon dans l'immédiat après-guerre[1] et de l'apparition de l'homme-consommateur, vu comme un être indifférencié et interchangeable, consommant des produits formatés, standardisés. Il s'agit aussi d'un rejet explicite du modèle libéral, fondé sur le postulat invérifiable du dogme de la « main invisible » du fait de la constante action de l'Etat, ou d'une quelconque autorité, sur l'économie depuis l'Antiquité, et sur l'individualisme. Ce discours foncièrement anticapitaliste et antibourgeois est une constante commune à toutes les tendances de la Nouvelle Droite, depuis *Europe-Action* et les socialismes « européen » de Mabire et communautaire de Pierre Vial.

Toutefois, cet anti-capitalisme porte en lui un anti-marxisme virulent. En effet, le marxisme est compris comme une doctrine fondée sur le productivisme, l'égalitarisme et le rationalisme hérités des Lumières, réduisant l'homme à un rôle de producteur-consommateur. Par conséquent, selon les néo-droitiers, le marxisme et le libéralisme ne sont que les facettes d'une même vision du monde, l'économisme, se manifestant simplement de façon différente[2].

Ce productivisme est aussi contesté car il a pris le pas sur les impératifs de souveraineté nationale via l'apparition de groupes industriels transnationaux affaiblissant les volontés des Etat à contrôler les politiques économiques dont l'une des répercutions majeures est le déracinement des populations, via l'émigration et l'immigration. Ce thème est d'ailleurs l'un des points importants des discours néo-païens et néo-droitiers. En outre, le système économique libéral diffuse un matérialisme doucereux, qui lui inhérent et qui se manifeste par un utilitarisme réductionniste. En outre, ce matérialisme amène la « dictature du bien être[3] ».

Les néo-païens, quelle que soit leur idéologie, tendent donc vers un système économique néo-traditionnel, organique, semi-autarcique et autogestionnaire qui vise à la disparition de la production de masse. Ce système porte en lui la défense des artisans et des

[1] R. Guénon, *Le règne de la quantité et les signes des temps*, *op. cit*.
[2] G. Faye, *Contre l'économisme*, *op. cit.*, p. 12.
[3] G. Faye, « La dictature du bien être », *Eléments*, n°28-29, mars 1979. Repris in P. Vial, *Pour une renaissance culturelle*, *op. cit.*, pp. 50-54.

petits producteurs chers à Proudhon. Dans ce système, l'économie est subordonnée au politique, qui lui imposera l'orientation économique. Ce dirigisme s'assoit sur une vision néo-dumézilienne de l'économie : en tant que troisième fonction, elle doit rester à sa place, c'est-à-dire soumise aux fonctions guerrière et de souveraineté pour former de nouveau un tout harmonieux.

Cette économie organiciste est inspirée simultanément par les théories de « troisième voie » des « non-conformistes des années Trente » et par les doctrines alternatives. Elle rejette donc la mondialisation des échanges au profit d'une semi-autarcie respectant les impératifs culturels et écologiques. Néanmoins, cette économie organiciste est ambiguë. En effet, elle renvoie, dans les milieux identitaires et nationaux-révolutionnaires, aux doctrines fascisantes de socialisme communautaire européen, de type solidariste, anti-marxiste et anti-libéral, anti-américain. Ce socialisme européen promeut la doctrine de l'autarcie des grands espaces. Pour défendre cela, les théoriciens de ces courants s'appuient sur les travaux du Prix Nobel français d'économie Maurice Allais.

Le manifeste du G.R.E.CE. se fondant sur l'analyse de différents mythes européens insiste sur la négativité de l'économie sur les sociétés. Continuant leur éloge des sociétés traditionnelles, il affirme que « Dans toutes les sociétés prémodernes, l'économie était ''encastrée'' (Karl Polanyi), contextualisée dans les autres ordres de l'activité humaines[1]. » Par conséquent, le G.R.E.C.E. considère que les théories économiques libérales, fondées sur l'offre et la demande sont des « fables ». Les néo-droitiers et les néo-païens développent un discours très proche de celui formulé par les altermondialistes, notamment en ce qui concerne la critique de l'utilitarisme, largement tributaire des travaux du M.A.U.S.S., le Mouvement Anti-Utilitariste en Sciences Sociales, très marqué à gauche.

De fait, les néo-païens ne nient pas l'importance des biens de consommations, ils refusent et rejettent la néophilie ambiante qui pousse à toujours plus consommer. Ce refus du « tout économique » s'intègre aussi dans la vision écologique de la pensée néo-païenne. En effet, le « tout économique » porte en lui un prométhéisme menaçant à terme, selon les néo-droitiers les plus pessimistes, les équilibres de la Terre par la surpopulation, la pollution et par l'épuisement des ressources naturelles. Les néo-païens se référant aux Grecs, désirent revenir au sens initial du mot « économie », c'est-à-dire aux lois régissant l'habitat de l'homme dans le monde, cette définition incluant les aspects non quantifiables que les économistes modernes ont exclu de leurs théories, comme le respect de la nature. Cette vision de l'économie est donc imprégnée de rousseauisme.

[1] GRECE, *Manifeste*, *op. cit*., p. 51.

Conclusion du chapitre :

La critique de la modernité est devenue une pierre angulaire du discours néo-droitier dans son ensemble, et pas uniquement des néo-païens. Certains, au sein de cette nébuleuse, voient l'origine de cette modernité honnie, via l'essor de l'individualisme, dans le christianisme. Cette critique a pour corollaire deux autres contestations : celle de l'Occident matérialiste[1] et celle de la critique radicale des droits de l'homme. En effet, l'occidentalisation, elle-même souvent synonyme de modernité, est aussi utilisé comme synonyme d'américanisation, c'est-à-dire de nivellement et d'universalisation, des mœurs et plus globalement des cultures. Par extension, l'occidentalisation est devenue synonyme d'américanisation des mœurs. L'homme occidental est d'ailleurs assimilé au « dernier homme » nietzschéen. Dans ce discours, les droits de l'homme et l'idéologie du progrès sont devenus des religions de substitution d'un monde en perdition. Cependant, cette critique a aussi été formulée par des philosophes de gauche comme , Régis Debray, Pierre-André Taguieff, le « bougisme » et Marcel Gauchet. Pour échapper à ce déclin, les néo-droitiers proposent un recours, et un retour, au modèle démocratique des sociétés antiques, c'est-à-dire païennes, européennes.

[1] *Cf*. P. Masquelier « Le capitalisme habille les jeunes », *Eléments*, n°115, hiver 2004-2005, pp. 41-44.

Troisième chapitre : Entre aristocratisme et démocratie clanique

Les néo-païens de la Nouvelle Droite posent un problème au politologue qui tente de se pencher sur la nature du système politique qu'ils tentent de théoriser. En effet, il existe deux grandes tendances, l'une restant fidèle au discours anti-égalitaire formulé dans les années soixante-dix, se fondant à la fois sur les théories biologisantes, notamment celles d'Yves Christen, sur les thèses traditionalistes, surtout évoliennes, mais aussi sur la philosophie de Nietzsche, et l'autre ayant évolué vers une forme de démocratie organique sous l'influence des références au paganisme antique européen, voire vers une forme d'autonomie inspirée par les doctrines anarchistes élaborées à la fin du XIXe siècle au début du XXe siècle.

Section I/Les théories inégalitaires

Au milieu des années soixante-dix, la Nouvelle droite défendait l'idée d'une tripartition fonctionnelle inégalitaire, pour résister au délitement sociétal de cette « période de mutations et de transitions[1] », constatant « Que les élites soient une nécessité pour toute société un tant soit peu organisée, c'est ce qui paraît tomber sous le sens[2]. » La question des élites était si importante pour le G.R.E.C.E. qu'il lui consacra en 1975, en 1977 et en 1978 des colloques nationaux intitulés respectivement « Des élites, pour quoi faire », « La révolution éthologique. Les sciences humaines devant la biologie du comportement » et « Les illusion de l'égalité » tandis que des articles sur ce sujet étaient publiés dans différentes revues.

La Nouvelle droite justifiait alors cet inégalitarisme d'un de point de vue sociologique et historique : il existe des élites au sein de toutes sociétés. En outre, la société native européenne était divisée en trois catégories, la fameuse tripartition fonctionnelle dont nous avons parlé en première partie. Elle soutenait aussi la distinction entre aristocratie et noblesse, la seconde étant héréditaire au contraire de la première mais aussi entre élite et aristocratie, « Toute aristocratie forme une élite, mais toute élite n'est pas aristocratique[3] », s'inspirant des thèses de Pareto, de Nietzsche et d'Evola. Ainsi, Jean-Paul Lippi, l'un des traditionalistes de la

[1] A. de Benoist, « Pour une nouvelle aristocratie », in *La ligne de mire. Discours aux citoyens européens*, t. 1 1972-1987, Arpajon, Le Labyrinthe, 1995, p. 49. Texte étant à l'origine, une conférence faite dans le cadre du dixième colloque national du G.R.E.C.E., « Des élites pour quoi faire ? », du 25 janvier 1975.
[2] A. de Benoist, « L'élite », in *Les idées à l'endroit*, *op. cit*., p. 122. Texte écrit en 1975. Il s'agit d'une version différente de « Pour une nouvelle aristocratie » datant de la même époque.
[3] A. de Benoist, « Pour une nouvelle aristocratie », in *La ligne de mire.*, t. 1*, op. cit*., p. 36.

Nouvelle Droite, constate, encore aujourd'hui, que « La Droite conçoit l'élite comme une aristocratie, à tel point que les deux termes sont pour elle quasi interchangeables, et ''les meilleurs'' recueillent ses suffrages bien davantage que ''les mieux doués''[1]. »

Alain de Benoist refusait, et refuse toujours, l'hérédité de la noblesse au nom des valeurs païennes, germaniques et celtes, de l'élection du pouvoir : « Chez les Celtes, la plupart des titres de noblesse deviennent caducs au bout de trois générations : celui qui trop hérite ne mérite plus[2] » Tandis que chez les Germains, « les chefs qui ne font plus face à leurs responsabilités peuvent être renversés et destitués[3]. » A l'époque il affirmait que la société repose sur l'aristocrate, « *clé de voûte* de l'édifice social[4]. » Il soutenait aussi la théorie du sociologue italien Vilfredo Pareto sur la circulation des élites car, « la conception indo-européenne de l'aristocratie [n'était] pas une conception rigide ni sclérosée[5] ». Il l'a soutenait aussi au nom d'un refus de la bourgeoisie et du bourgeois, destructeurs de la pensée aristocratique et des systèmes sociaux traditionnels[6]. Depuis cette époque la pensée d'Alain de Benoist a évolué, influençant, par ricochet, l'évolution du G.R.E.C.E., et, avec un certain décalage, d'autres tendances de la droite et de l'extrême droite. Toutefois, en 2002, ce dernier, même s'il a pris du recul vis-à-vis de la pensée inégalitaire, se sent encore proche de celle-ci, sous certains aspects, notamment en ce qui concerne la critique de l'égalité en tant qu'agent de massification sociale[7]. Il affirme encore, en outre, que « Toute société comporte et ne peut que comporter à la fois des relations hiérarchiques et des relations égalitaires, qui sont aussi nécessaires les unes que les autres à son bon fonctionnement[8]. »

La Nouvelle Droite reconnaissait, dans les années soixante-dix, la difficulté de définir l'aristocratisme du fait que « Les qualités propres à l'aristocratie sont plus difficiles à décrire, parce qu'elles viennent du cœur et de l'âme plus que du seul intellect ou de la seule ''raison morale''[9]. » Il s'agit donc plus d'un sentiment ressenti que d'une notion clairement définie, permettant ainsi de la faire évoluer sans difficulté au gré des sensibilités et des périodes. Toutefois, Alain de Benoist constate « […] que ce qui caractérise le plus foncièrement l'aristocratie, c'est l'*équilibre* existant entre les *droits* qu'elle se donne et les *devoirs* qu'elle s'impose. […] L'aristocratie est […] la classe de la société qui se donne *le plus de droits* parce

[1] J.-P. Lippi, « La droite et l'élite », in *Aux sources de la droite.*, *op. cit*., p. 65.
[2] A. de Benoist, « Pour une nouvelle aristocratie », in *La ligne de mire.*, t. 1, *op. cit.,* p. 39.
[3] *Ibid.*, p. 39.
[4] *Ibid*., p. 43.
[5] *Ibid*., p. 39.
[6] *Ibid.*, pp. 40-41.
[7] A. de Benoist, « Identité, égalité, différence », in *Critiques. Théoriques*, *op. cit*., p. 411.
[8] *Ibid*. p. 412-413.
[9] A. de Benoist, « Pour une nouvelle aristocratie », in *La ligne de mire.*, t. 1, *op. cit*., p. 42.

qu'elle s'impose aussi *le plus de devoirs*[1]. » Nous constatons que le G.R.E.C.E. de cette époque et ses théoriciens avaient une vision assez idéalisée de l'aristocrate, très influencée par Nietzsche et Evola. Tous ceux qui ont tenté, à un moment ou à un autre, de définir l'aristocratie ont versé dans ce type de discours idyllique, cela du fait même du sens de ce mot « aristocratie » étant composée du grec « *aristos* », excellent et « *kratos* », pouvoir. Bien entendu, ceux qui énoncent ce type de discours se placent parmi les aristocrates.

Cette définition rejoint celle que fait actuellement Guillaume Faye qui définit l'aristocrate de la façon suivante : « celui qui défend son peuple avant ses intérêts et celui qui répond à des critères anthropo-biologiques et culturels définis[2]. » Le caractère identitaire y est encore primordial, l'aristocrate étant celui qui défend son ethnie et les valeurs de celle-ci. Cette définition, de par sa nature raciste et/ou différentialiste est la définition dominante dans le courant *völkisch* comme le montre celle d'un autre identitaire, Bernard Marillier[3]. Selon ce courant, le véritable aristocrate possède des qualités marquées par l'appartenance ethnique : il doit être attaché à son peuple et être au service de celui-ci ; il doit être courageux ; « avoir le détachement des contingences privées, la modestie orgueilleuse, la puissance créatrice, le goût de l'excellence et de l'esthétique, la simplicité et la hauteur[4] ». Par conséquent, il s'agit du modèle romantique du chevalier, largement perceptible dans le texte de Marillier consacré à cette figure, une figure d'ailleurs plus proche de l'idéalisation des auteurs romantiques que de la vérité historique.

La société néo-païenne idéalisée doit réhabiliter le principe aristocratique, c'est-à-dire en récompensant les meilleurs et les plus méritants selon les trois principes, eux aussi idéalisé, de courage, de service et de talent. Elle insiste aussi sur le fait qu'un surplus de droits, car dans ces systèmes l'aristocrate a toujours plus de droit, entraîne un surplus de devoirs et s'inspirant des sociétés celtes et germaniques, qu'une aristocratie ne doit pas dégénérer en ploutocratie. Elle doit donc se méfier des dérives héréditaires et se montrer digne de sa condition sociale sous peine de déroger. Elle refuse par conséquent l'égalitarisme au nom du paganisme, car celui-ci, nous l'avons vu précédemment serait dérivé de l'individualisme judéo-chrétien, plus exactement, selon les néo-païens, de sa perversion et sa de laïcisation, le judéo-christianisme postulant l'égalité des hommes devant Dieu, cette égalité étant supérieure aux différences, aux inégalités social, et surtout aux appartenances ethniques. Nous voyons que le discours identitaire est largement tributaire de la réflexion du G.R.E.C.E. des années soixante-dix, celui-

[1] *Ibid*., p. 43.
[2] G. Faye, *Pourquoi nous combattons*, *op. cit*., pp. 59-60.
[3] B. Marillier, *Chevalerie*, *op. cit*., 1998, pp. 36-37.
[4] G. Faye, *Pourquoi nous combattons.*, *op. cit*., p. 60.

ci étant lui-même influencé par les travaux historiques sur la monarchie élective germanique des Ve-IXe siècles où les hommes libres élisaient le chef[1].

De fait, le principal théoricien du courant identitaire, selon l'aveu de Pierre Vial, Guillaume Faye, s'inspire de l'un de ses maîtres à penser, Vilfredo Pareto. Il prône d'ailleurs toujours en 2001 l'idée inégalitaire d'élite, élaborée par le G.R.E.C.E. au début des années soixante-dix : « L'inégalitarisme ne doit pas se confondre avec l'injustice, l'oppression sociale ou l'établissement de privilèges pour une caste. Cette vision du monde part du principe que les humains ne sont pas équivalents ni comparables (collectivement et individuellement), qu'ils sont inégaux par nature, tant du point de vue des capacités que des tempéraments et des vertus [….][2] ». Si nous le suivons nous retrouvons le discours fascisant de l'élite, libre, encadrant une masse incapable de savoir quoi de cette liberté. Il conclut que « La vision inégalitaire du monde est le fondement de la justice et de l'harmonie sociales, par qu'elle respecte l'organicisme de la vie[3]. » Non seulement la masse est incapable d'apprécier la liberté mais elle doit se trouver une place déterminée au sein de celle-ci, la théorie organiciste, calquant le fonctionnement de la société sur celui du corps, la tête étant l'élite. Ce point contredit la thèse exprimée ci-dessus sur la circulation des élites qui ne peuvent se renouveler si celle-ci est entravée par l'organicisme.

Ce besoin de recréer une élite est consécutive à sa théorie catastrophiste. En effet, le but est de faire face à la « convergence des catastrophes » qui nous menacerait[4] provoquant dans le même choc l'avènement de l'archéofuturisme. En effet, selon cet auteur nous serions menacés par différents périls : cancérisation du tissu social européen ; déclin démographique ; menace d'un Sud chaotique ; crise financière mondiale ; montée des intégrismes religieux et notamment musulman ; affrontement Nord/Sud sur des bases ethnico-religieuses ; et enfin, aggravation d'une pollution incontrôlée.

Pour cela, il fait appel au concept, fasciste, de « chef né ». Ce dernier correspond à l'homme providentiel qui sauve son peuple en péril. Ce dictateur providentiel, nous retrouvons ici le discours pas très païen du millénarisme chrétien, est défini comme n'étant « […] pas le tyran oppressif, mais celui qui ''dicte'', qui tranche et qui sauve dans les situations d'urgence[5] » et qui surtout, bien entendu, « […] met en mouvement le peuple et protège son ancestralité, son identité[6]. » Le dictateur de Faye est donc un mélange d'aristocratisme platonicien mâtiné de tribun populiste raciste.

[1] S. Lebecq, *Les origines franques Ve-IXe siècle*, Paris, Seuil, Point histoire, 1990.
[2] G. Faye, *Pourquoi nous combattons.*, *op. cit*., p. 152.
[3] *Ibid*., p. 152.
[4] *Cf*. G. Corvus, *La convergence des catastrophes*, Paris, D.I.E., 2004. (Corvus est un pseudonyme de G. Faye).
[5] G. Faye, *Pourquoi nous combattons.*, *op. cit*., p. 69.
[6] *Ibid*., p. 69.

L'idée d'aristocratie est encore soutenue, aujourd'hui, au sein de groupuscules gravitant dans la nébuleuse néo-droitière. Ainsi, les odinistes, qui sont le premiers à affirmer le caractère individualiste des Scandinaves, développent une vision aristocratique de leur néo-paganisme. En effet, les odinistes comparent celui-ci au bushido, la religion des samouraïs, ordre guerrier aristocratique par essence. Ils font appel à des références martiales. L'odiniste Arnaud d'Apremont insiste sur la volonté, sur la force interne, des valeurs que nous trouvons par exemple chez les très aristocratiques Julius Evola[1] et Ernst Jünger. Ce courant émaille ses textes de références guerrières : l'odiniste est comparée à une lame d'épée, à de l'acier, etc.[2] Un autre théoricien néo-droitier de seconde ordre, Bruno Favrit, fait l'éloge dans son essai, *Présence païenne*[3], de l'aristocratie ou du moins de la « noblesse » de l'âme : « Un homme ou une femme de belle prestance marche tête et buste droits, ne traîne pas des pieds et sait montrer de la force dans son caractère[4]. » Ce qui implique logiquement un mépris de ceux qui ne rentrent pas dans cette définition, c'est-à-dire la majorité des individus. Il cite d'ailleurs *Par delà bien et mal* de Friedrich Nietzsche : « Tout homme supérieur aspire à se retrancher dans une forteresse, dans un refuge où il se sente délivré de la foule, de la masse, de l'écrasante majorité[5]. » Il n'est donc pas étonnant qu'il fasse l'éloge de l'inégalitarisme trifonctionnel indo-européen, organiciste, seul susceptible de permettre « la réintégration de chaque individu à sa place fondamentale, dans la fonction où il doit servir selon ses compétences et non au gré des circonstances et des opportunités[6]. »

De fait, selon une part importante des néo-païens, toutes tendances idéologiques confondues, l'éthique païenne est intrinsèquement aristocratique. Pour étoffer ce postulat, ils mettent en avant des courants de la philosophie païenne gréco-latine comme le stoïcisme, en particulier celui de l'empereur Marc Aurèle, qui comporte certainement des exigences bien supérieures à celles du christianisme, de par sa position d'empereur soldat. En effet, il est indubitable que son statut militaire a joué un rôle non négligeable dans l'élaboration de son stoïcisme, notamment en ce qui concerne la maîtrise de soi, le respect des règles de la communauté et de l'ordre vital. Ces thèmes sont les devoirs de tout bon soldat et non d'une supposée aristocratie virile comme le sous-entendent des auteurs comme Evola.

Cette éthique spartiate est présente au sein de la Nouvelle Droite dès les origines. N'oublions pas que Dominique Venner, Pierre Vial, Jean-Claude Valla, Philippe Conrad, Jean

[1] *Cf.* C. Boutin, *Politique et tradition*, *op. cit.*, pp. 90-91.
[2] *Cf.* A. d'Apremont, « L'odinisme un shintoïsme occidental ? », *art. cit.*, pp. 35-47.
[3] B. Favrit, *Présence païenne*, *op. cit.*, pp. 38-39.
[4] *Ibid.*, p. 38.
[5] *Ibid.*, p. 42.
[6] *Ibid.*, p. 48.

Mabire et Jean Jouven, par exemple, ont été des engagés. Il est logique que cette philosophe militaire ait laissé des traces, voire influencé des aspects de la doctrine néo-droitière. D'autant plus que cette idée est l'un des thèmes constitutifs du discours d'extrême droite. Alain de Benoist allait dans ce sens lorsqu'il écrivit, en 1977, son article « Vingt-cinq principes de ''morale''[1] ». Toutefois, il reconnaît qu'il n'a pas « beaucoup de goût pour la ''morale'' » car il en connaît « trop la *généalogie* (que Nietzsche [lui] semble avoir assez bien éclaircie). [Il a] tendance, par ailleurs, à considérer qu'il y a autant de ''morales'' que de *niveaux* d'humanité possibles – ce qui en fait un certain nombre. Par contre, [il croit] beaucoup aux principes, qui peuvent être aussi des règles de vie[2]. » Cet article en vingt-cinq points porte donc sur cette éthique aristocratique largement nietzschéenne. Certains de ces points nous intéressent : « […] ; 2) Il ne suffit pas d'être né, il faut encore être ''créé'' ; on ne peut être ''créé'' que par soi ; 3) La vertu n'est pas un moyen mais une fin ; 4) Devenir ce que l'on peut être ; 5) Fixer sa propre norme ; 6) Ne prendre ''possession'' des autres que lorsqu'on a pris ''possession'' de soi ; 7) Le monde est une incommensurable tragédie ; 8) Nous méritons tout ce qui arrive […] ; 10) L'Honneur : ne jamais faillir aux normes qu'on s'est fixées ; 11) Le style c'est l'homme ; 12) Qu'est-ce qui est noble ?; 13) Faire passer son devoir avant ses passions ; ses passions, avant ses intérêts ; […] ; 15) Ne pas se repentir, mais tirer des leçons ; 16) Ne jamais pardonner ; oublier beaucoup. Ne jamais haïr ; mépriser souvent ; […]18) La vertu comme le vice ne peuvent être que l'apanage d'une élite ; […] 22) But de la vie : mettre quelque chose d'important entre soi et la mort ; 23) Solitude. Savoir être du parti de l'étoile polaire : celle qui reste en place quand les autres continuent à tourner ; […] 25) Tous les hommes de qualité sont frères, n'importe la race, le pays et le temps[3] ». Cette longue citation montre bien la différence fondamentale entre la ''morale'' communautaire de certains groupes où tout tourne autour de la tribu pour ne pas dire de l'ethnie et l'éthique aristocratique de ceux qui se réclament d'un paganisme philosophique très marquée par la pensée grecque, qui, tel Alain de Benoist, centre leur réflexion sur l'homme et non sur le groupe.

Cette vision aristocratique fataliste est très présente dans la réflexion des dernières générations de néo-droitiers, d'un Christopher Gérard par exemple, notamment lorsqu'il écrit que « C'est là un élément central dans la conception païenne du monde : le sens du Tragique. Les Dieux ne sont pas omniprésents, tous symboles de plénitude qu'ils soient. Ils ne peuvent pas tout, car leur puissance est limitée par les arrêts du Destin, ce que Virgile nomme

[1] A. de Benoist, « Vingt-cinq principes de morales », *Les idées à l'endroit*, *op. cit*., pp. 49-54. Publié initialement en 1977 dans la revue *Item*.
[2] *Ibid*., p. 49.
[3] *Ibid*., pp. 49-54.

‘‘inexorabile Fatum’’. [...] Le Tragique est précisément acceptation du destin : Amor Fati. Il est aussi la conscience aiguë des limites et le refus lucide de toute consolation facile, indigne d’un homme libre. » En outre, toujours dans le même texte, « Les Dieux n’accordent aucune récompense. C’est l’éthique de l’honneur qui commande de transmettre un nom sans tache, d’être fidèle à la parole donnée et de respecter les contrats. Violer ceux-ci n’est pas pécher, mais commettre une faute qui se paie toujours au prix fort[1]. »

Cependant, cet aristocratisme « évolo-nietzschéen » est contrebalancé par un aspect communautaire égalitariste très présent au sein du courant *völkisch*. En effet, le premier insiste sur l’inégalitarisme qui freine son développement, mais qui attire toute une faune narcissique se considérant comme la nouvelle élite, qui est souvent loin d’être le cas tandis que le second insiste plutôt sur un socialiste communautaire, autarcique, identitaire et égalitaire.

Toutefois, Guillaume Faye, essayant de faire la synthèse entre ces deux courants, affirme, citant Aristote, que l’opposition entre aristocratie et démocratie est un faux débat : « Pour Aristote, l’aristocratie et la démocratie ne devaient pas s’opposer, mais compléter et s’interpénétrer selon la logique de complémentarité des contraires apparents[2]. »

Section II/Le modèle démocratique antique

Actuellement, le modèle défendu par les néo-païens, indépendamment de l’orientation idéologique, est, dans une très forte proportion, démocratique. Toutefois, cette démocratie se fonde sur le système antique, à la fois ethnique, organique, hiérarchisé donc, et libertaire inspiré des sociétés grecque, celte et germanique En effet, selon les néo-droitiers, la démocratie est constitutive des traditions européennes, c’est-à-dire païennes, au contraire des systèmes politiques orientaux supposés dominés par le despotisme. Cette volonté de revenir aux sources païennes européennes se colore parfois d’un désir d’une communauté nationales ethniquement homogène.

Charles Champetier affirmait en 1988 dans un entretien accordé à Christophe Bouseillller[3] qu’il était partisan d’une démocratie fondée sur la notion de « peuple » comme l’était la démocratie athénienne, découlant elle-même « d’une identité, c’est-à-dire de l’appartenance à une phratrie[…][4] ». Cette démocratie organique antique s’exprime aussi par la

[1] C. Gérard, *Parcours païen*, *op. cit*., p. 23.
[2] G. Faye, *Pourquoi nous combattons.*, *op. cit*., p. 59.
[3] C. Bourseiller, *La nouvelle extrême droite*, *op. cit*., pp.183-187.
[4] *Ibid*., p. 186.

reconnaissance du peuple de la part du pouvoir et de ses représentations par les pratiques de démocratie directe, plébiscites, référendum, etc. Le système souhaité est certes inspiré de l'Antiquité mais il se situe aussi dans la tradition populiste du XIXe siècle lorsqu'il délaisse la démocratie représentative moderne. En effet, en contrepartie de la disparition des intermédiaires, les représentants élus, le populisme exige la participation active du peuple aux affaires de l'Etat. En ce sens, les néo-païens font preuve d'une cohérence doctrinale en rejetant le système démocratique libéral au profit d'un autre imitant celui des sociétés natives européennes, supposées posséder les vertus requises. Les néo-païens néo-droitiers se situent aussi dans la filiation des droites révolutionnaires européennes, et d'une certaine gauche radicale, fortement plébiscitaires et populistes, « populisme » étant à prendre dans le sens qu'il évolue sur l'insatisfaction du peuple et sur le rejet des élites par celui-ci[1]. Ces idéologies voient dans la démocratie libérale non pas une démocratie mais une oligarchie se parant des attributs démocratiques.

Cependant, en 1975, le G.R.E.C.E., via Alain de Benoist, défendait l'idée selon laquelle un système mêlant aristocratisme, démocratie et monarchie seraient possible, ces régimes mixtes étant les « meilleurs »[2] selon lui-il n'est donc pas surprenant que la Nouvelle Droite défende la Ve République, souvent qualifiée de monarchie présidentielle, malgré la forte présence en son sein d'anciens membres ou sympathisants de l'O.A.S., anti-gaullistes. Pour cela, il appuyait sa démonstration sur la République romaine, « […] où les consuls exercent une manière d'autorité royale, tandis que le Sénat fournit l'élément aristocratique et les comices, l'élément démocratique[3]. »

A priori, l'évolution vers le populisme est venu de Charles Champetier. Ce dernier proposait, dès 1992, de « redécouvrir l'idée républicaine ». Selon celui-ci, « […] toutes les structures d'encadrement de l'individu et d'intégration (y compris par la contestation) sont en déclin[4] » victime de l'individualisme triomphant et du communautarisme ethnique ou sectoriel, vitrine des « nouveaux mouvements sociaux », de la « marchandisation » et de la société du spectacle[5]. Selon lui, il aurait fallu redécouvrir les mérites de la République antique et du citoyen. « L'idée républicaine suppose donc une *mise en forme* – par l'éducation, les mœurs, la religion, les lois, les normes, tout ce que les Anciens érigeaient pour que naissent la *vertu* du citoyen-, une mise en évidence (*constitutio*, dont dérive constitution, signifie ‘‘mettre debout,

[1] Sur les usages polysémiques du mot « populisme » *cf.* P.-A. Taguieff, *L'illusion populiste*, Paris, Berg International, 2002.
[2] A. de Benoist, « Pour une nouvelle aristocratie », in *La ligne de mire.*, t. 1, *op. cit*., p. 37.
[3] *Ibid*., p. 37.
[4] C. Champetier, « *De publica rerum* », *Eléments*, n°73, hiver printemps 1992, p. 9.
[5] *Ibid*., p. 10.

ériger, dresser'') de l'existence et de l'identité de la collectivité. L'exemple romain est éclairant, dont la république tirait sa puissance non de l'importance de sa classe politique (une cinquantaine de magistrats et de pro-magistrats, entre trois cents et six cents sénateurs, une centaine de chevaliers inscrits sur la liste des juges), mais de la très forte cohésion de sa vie civique. […] Le calendrier civique mobilise le citoyen et assure une participation bien supérieure à celle des républiques modernes : levée des soldats, perception, élection, vote des lois, préparation des jeux et spectacles, triomphes et funérailles publiques, etc. Et cela dans chacune des circonscriptions qui segmentaient la république, du municipe à la colonie, de la tribu à la région[1]. » Le modèle prôné par Charles Champetier est anti-contractualiste et donc foncièrement anti-libéral. En effet, le libéralisme, nous l'avons déjà vu plusieurs fois, est considéré comme la source du déclin de la vertu civique par la dissociation de la société, le désengagement des personnes, et de l'Etat. Il s'oppose aussi au modèle de l'Etat-providence social-démocrate qui « achève, écrit-il, la déstructuration des solidarités sociales inaugurée par le jeu du marché, pour finir par revendre à des firmes privées les protections qu'il offre lorsque les pressions fiscales et l'entretien de sa bureaucratie deviennent trop insupportables aux individus[2]. » Alain de Benoist reprendra en 1999 cette critique de l'Etat-providence, coupable, selon lui, de provoquer l'individualisme, la déresponsabilisation et de transformer les sociétaires en assistés[3], au profit du système communautariste des penseurs anglo-saxons.

Entérinant cette évolution, le G.R.E.C.E., en 2000, via son manifeste, a pris position « Pour le renforcement de la démocratie contre la dépolitisation[4] ». Les auteurs du manifeste (Alain de Benoist et Charles Champetier) estiment que la démocratie est « aujourd'hui menacée par toute une série de dérives et de pathologies : crise de la représentation, interchangeabilité des programmes politiciens, non-consultation du peuple pour les grandes décisions qui affecte son existence, corruption et technocratisation, disqualification des partis, devenus des machines à se faire élire dont les dirigeants ne sont plus sélectionnés que sur leur aptitude à se faire sélectionner, dépolitisation sous l'effet de la double polarité morale-économie, prépondérance des lobbies défendant leurs intérêts particuliers contre l'intérêt général, etc.[5] » Par conséquent, ce discours est très largement populiste, les auteurs ayant visiblement fait leur deuil des élites incorruptibles qu'ils avaient théorisées dans les années soixante-dix. De fait, les néo-païens de la Nouvelle Droite soutiennent un populisme, qui

[1] *Ibid*., p. 11.
[2] *Ibid*., p. 12.
[3] A. de Benoist, « Critique de l'idéologie libérale », in *Critiques. Théoriques*, *op. cit*., p. 26.
[4] Titre d'un chapitre du *Manifeste pour une renaissance culturelle*, *op. cit*., p. 81.
[5] *Ibid*., p. 81.

« défend les intérêts du peuple avant ceux de la classe politique et qui prône la démocratie directe » et qui ne serait que la manifestation de la vraie démocratie, « au sens grec du terme[1] ».

Cette position est suivie par Robert Steuckers et sa revue *Nouvelles de Synergies européennes*, qui soutiennent l'idée de démocratie participative, communautaire et décisionniste[2]. Comme les autres courants de la Nouvelle Droite, il conteste l'évolution de la classe politique, le « politicantisme ». Le G.R.E.C.E. propose un retour à la démocratie participative directe. Ainsi, en 2002, Alain de Benoist défend l'égalité politique, propre à la démocratie qui implique l'égalité politique des citoyens et non leur égalité « naturelle » : « Les citoyens d'un pays démocratique jouissent de droits politiques égaux, non parce que leur compétence sont les mêmes, mais parce qu'ils sont également citoyens de leur pays[3]. » Il s'inscrit donc dans une conception grecque de la démocratie.

De fait, le G.R.E.C.E. contemporain soutient une forme de populisme autonomiste, proche des communautés anarchisantes, influencée par la gauche radicale américaine et anglaise. Ainsi, Alain de Benoist écrit qu'« En tant que forme politique, le populisme s'exprime par un engagement envers les communautés locales plus qu'envers la ''grande société''. Ne se sentant ni solidaire ni de l'Etat ni du Marché, il récuse tout autant l'étatisme que l'individualisme libéral. Il aspire à la liberté comme à l'égalité, mais il est foncièrement anticapitaliste, car il voit que le règne de la marchandise liquide toutes les formes de vie commune auquel il est attaché. Aspirant à une politique conforme aux aspirations populaires, fondée sur cette morale populaire pour laquelle la Nouvelle Classe n'a que mépris, il cherche à créer de nouveaux lieux d'expression collective sur la base d'une politique de proximité. Il postule que la participation des citoyens à la vie publique est plus importante que le jeu des institutions.[…] Anti-élitiste, le vrai populisme est donc incompatible avec tous les systèmes autoritaires auxquels on n'a que trop tendance à l'assimiler. Il est tout aussi incompatible avec les discours ronflants de leaders autoproclamés qui prétendent parler au nom du peuple, mais se gardent bien de lui donner la parole. […] Replacé dans sa perspective propre, le populisme a d'autant plus d'avenir que la politique institutionnelle en a de moins en moins. Dès à présent, il est le seul à pouvoir synthétiser l'axe justice sociale-sécurité qui tend à supplanter l'axe gauche-droite ou les conflits sociaux de type plus classique. C'est en cela qu'il offre une alternative par rapport à l'hégémonie néolibérale, fondée sur la seule politique représentative. En offrant de revigorer la politique locale grâce à une conception responsable de la démocratie

[1] G. Faye, *Pourquoi nous combattons*, *op. cit.*, p. 195.
[2] « Pour une nouvelle politique, une démocratie participative, communautaire et décisionniste. Entretien avec Marcello Veneziani », *Nouvelles de Synergies européennes*, n°20, mai 1996, pp. 14-16.
[3] A. de Benoist, « Identité, égalité, différence », in *Critiques. Théoriques*, *op. cit*., pp. 411-412.

participative, il peut jouer un rôle libérateur. Il trouverait ainsi son rôle d'origine : servir la cause du peuple[1]. » Ce populisme postmoderne s'inspire très largement des thèses du sociologue américain Christopher Lasch, « auteur de l'une des critiques les plus originales de notre époque[2]. » Cette longue citation montre aussi l'actuelle proximité intellectuelle d'Alain de Benoist avec les modèles démocratiques théorisés par les altermondialistes.

Toutefois, ces doctrines autonomistes, autarciques et tendant vers l'autarcie son assez ambiguës car elles se retrouvent à la fois dans les milieux altermondialistes mais aussi dans les milieux néo-*völkisch* et chez les régionalistes d'extrême droite. L'apparition de ces nouvelles formes de tribalisme identitaire et/ou ethnico-religieux ont été étudiées par le philosophe américain Michael Walzer[3]. Ainsi, l'un des principaux théoriciens de la Nouvelle Droite allemande, Hennings Heichberg, qui est passé de la défense du national-bolchevisme à une anti-modernité militante de type *völkisch*, théorise aujourd'hui, un ethnisme anarchisant, qui fait partie du legs des premiers *völkischer*, qui s'oppose à l'Etat centralisé et aux puissances internationales, politiques et économiques. N'oublions pas que le mot « peuple » a, dans la tendance identitaire de la Nouvelle Droite, un aspect ethnique aux sens biologique et culturel. Cet ethniste se prononce pour un fédéralisme proche du micro-nationalisme qui serait le prélude à la « balkanisation mondiale ».

De fait, les néo-*völkischer* prônent une sorte de communisme identitaire, c'est-à-dire ethnique et régionaliste : « […] je suis effectivement révolutionnaire dans la mesure où j'agis, écrit Pierre Vial, depuis plus de quarante ans, pour détruire le système en place, le système capitaliste, libéral et bourgeois, qui repose sur l'inversion des valeurs puisqu'il a pour alpha et oméga le culte de l'argent-roi […]. Je me définis comme un nationaliste révolutionnaire. Avec tendance, cependant, à remplacer aujourd'hui le mot ''nationaliste'' par le mot ''identitaire'', qui me paraît plus conforme aux exigences du combat actuel. Quant au mot socialiste il me plait s'il traduit, comme c'était le cas à l'origine, la volonté de faire passer l'intérêt communautaire avant l'intérêt individuel, en toutes choses, tout en soulignant l'importance de la personne (je dis bien la personne et non l'individu) au sein du corps social[4]. »

A la fois proche et distant des thèses dominantes de la Nouvelle Droite, le groupe Libération Païenne est très intéressant car il développe un discours autonomiste anarchisant, faisant la promotion d'un communautarisme égalitaire et anti-individualiste. Ces thèses résument les positions des autres tentatives païennes existant en France comme la communauté

[1] R. de Herte, « La cause du peuple », *Eléments*, n°112, printemps 2004, p. 3.
[2] Non signé, *Eléments*, n°100, mars 2001, p. 9.
[3] M. Walzer, « Le nouveau tribalisme » in *Pluralisme et démocratie*, Paris, Esprit, 1997, pp. 111-129.
[4] P. Vial, *Une terre, un peuple*, *op. cit*., p.28 et suivantes

de Roquefavour animée par Maurice Rollet. C'est pour cela que nous allons nous pencher méticuleusement sur leur conception de la communauté.

Il est significatif que les articles de la revue éponyme ne soient jamais signés. La brochure *Qu'est-ce que « Libération païenne » ?*[1] nous donne de précieux renseignements sur le mode de fonctionnement de cette communauté dionysiaque : « C'est une confrérie bacchique régie par les mêmes règles démocratiques que les thiases, ces associations dionysiaques si nombreuses dans la Grèce et la Rome antiques : ses dirigeants sont élus tous les ans par l'assemblée des membres et responsables de leur gestion devant elle ; quant aux officiants du culte, ils sont tirés chaque années au sort parmi les membres de l'association. » Ce mode de vie communautaire, en créant de nouvelles règles, est corrélatif d'une volonté de désengagement, de séparation vis-à-vis de la vie sociale environnante. Ainsi, les membres de cette communauté « [ne se reconnaissent] dans aucunes des tendances politiques actuelles qui participent toutes de ce monde, expression ultime de l'Age du Fer [qu'ils abhorrent]. Ceci dit, il ne fait pas de doute à [leur] yeux que le dionysisme [dont ils se réclament] est tendanciellement anarchiste en ce qu'il récuse l'Etat ''le plus froid des monstres froids'', et toutes les institutions qui tendent à étouffer la Vie et à substituer l'Artifice à la nature[2]. »

Il est donc logique que ce groupe refuse la doctrine inégalitaire formulée au début des années soixante-dix par la Nouvelle Droite. En effet selon celui-ci, « La Nouvelle Droite, [pour fonder son discours anti-égalitaire], s'est appuyée sur les travaux de Georges Dumézil. On sait que ce dernier avait discerné, à partir de l'étude des mythes propres aux peuples indo-européens, l'existence d'une idéologie trifonctionnelle structurant le mental des Indo-Européens depuis la plus lointaine préhistoire. La Nouvelle Droite semblait avoir trouvé là le moyen de légitimer l'existence d'une hiérarchie sociale semblable à celle des castes indiennes ou des ordres médiévaux, avec, au sommet les prêtres, en bas les travailleurs, et entre eux : les guerriers. Après avoir posé […] l'équivalence suivante christianisme = égalitarisme, la Nouvelle Droite en arrivait donc à justifier, en quelque sorte scientifiquement cette autre équivalence : paganisme (indo-européen) = anti-égalitarisme[3]. »

Il semblerait que cette communauté ait été influencée par les expériences communautaires alternatives anarchisantes de la fin du XIXe siècle et du début du XXe siècle. Ces tentatives font sans doute partie de l'un des aspects les plus intéressants de la longue histoire du mouvement alternatif. Il s'agit aussi d'une histoire si complexe qu'il serait vain d'en faire un résumé. Cependant, nous pouvons renvoyer le lecteur vers des études concernant les

[1] S. d., non signé et sans lieu de publication [Marseille].
[2] Non signé, *Libération païenne*, n°14, été 1999, non paginé.
[3] Non signé, « Le malentendu du néo-paganisme », *Libération païenne*, n°6, printemps 1995, non paginé.

essais américains, en particulier celle de Timothy Miller, *American communes, 1860-1960. A Bibliography*[1]. Les exemples les plus connus de ces communautés sont sans conteste celui de Monte Verità dans la Suisse du début du XXe siècle et celui de Christiana, au Danemark, né en 1971. Ces expériences peuvent être divisées en deux catégories : les religieuses et les séculières, plus politiques, Monte Verità était à mi-chemin entre les deux, accueillant des végétariens, des occultistes, des anarchistes et des partisans du retour à la nature. La tentative de Libération Païenne se range dans la seconde catégorie, celle des communautés religieuses.

Selon Libération Païenne, il existe « des affinités évidentes […] qui pouvaient se dessiner entre le dionysisme et l'anarchisme […][2] » mais ce groupe reconnaît que l'anarchisme revendiqué « présente peu de traits commun avec les courants idéologiques prétendument libertaires en vogue chez nos contemporains, qui ont la particularité d'épouser les superstitions propre à l'homme moderne : l'humanisme (disons plutôt l'anthropocentrisme), le rationalisme et le scientisme[3]. » Par conséquent, celui-ci se place dans les filiations nietzschéenne et proudhonienne de l'anarchisme, notamment au niveau de la critique de l'Etat, « le plus froid des monstres froids » selon le mot de Nietzsche. En effet, il « dénie toute légitimité aux institutions mortifères (l'Etat et l'Argent en particulier) qui se sont substituées, la plupart du temps par la violence, aux communautés primitives, clans, villages, tribus et peuples […][4] ». Nous donc pouvons en déduire que ce groupe se définit comme anti-humaniste, anticapitaliste, anti-étatique, irrationaliste et récuse le scientisme et l'anthropocentrisme.

Leur communautarisme se définit en opposition au « faux communautarisme, [qui] s'attaque en fait aux véritables communautés qui ne peuvent être que des totalités organiques, des ensembles harmonieux et complets d'essence divine, et non des rassemblements d'individus que rapprochent leurs seules inclinations individuelles de quelque nature qu'elles soient[5]. » Il existe donc une volonté chez ce groupe de retourner aux formes tribales et/ou claniques des sociétés traditionnelles, qualifiées dans un autre article de « libertaire, égalitaire et fraternel[6] », autarciques. Ces formes tribales sont aussi très largement idéalisées et sacralisées, donnant un côté utopique au discours de Libération Païenne.

Section III/Une démocratie païenne et libertaire : le localisme

[1] T. Miller, *American communes, 1860-1960. A Bibliography*, New York/Londres, Garland, 1990.
[2] Non signé, *Libération Païenne*, n°12, hiver 1998, non paginé.
[3] *Ibid*.
[4] Non signé, *Libération païenne*, n°6, printemps 1995, non paginé
[5] Non signé, *Libération païenne*, n°21, automne 2001, non paginé
[6] Non signé, *Libération païenne*, n°6, printemps 1995, non paginé

Pour les néo-païens de la Nouvelle Droite, la démocratie doit être locale pour être réelle. Ainsi, depuis, quelques années, Alain de Benoist et Charles Champetier défendent, via *Eléments*, le « localisme » ou « bio-régionalisme » comme résistance à la mondialisation. Le biorégionalisme, constatant que la connaissance technicienne a détruit la sagesse de l'environnement, désire réaliser une réappropriation du territoire habitable, dans une optique écologique et communautaire. La biorégion offre des références environnementales, climatiques et humaines. Il s'agit d'une différentiation culturelle qui relie les cultures et la nature. La biorégion est un espace géographique formant ensemble naturel homogène : sol, hydrographie, climat, faune et flore, la population étant elle-même prise en compte. C'est donc une sorte de terroir mais à plus grande échelle.

Selon Alain de Benoist, « La mondialisation, qui constitue désormais le cadre de notre histoire, n'est pas moins paradoxale. D'un côté, elle est unidimensionnelle, semblant provoquer partout l'extinction de la diversité sous toutes ses formes. De l'autre, elle entraîne une fragmentation inédite. Ce faisant, elle restitue la possibilité d'un mode de vie ''autopoiétique'', fondé sur l'auto-organisation à tous les niveaux, et d'abord la possibilité d'un type de pratique démocratique qui était devenu impossible dans des unitaires trop grands. L'action locale permet en effet d'envisager un retour à une démocratie directe, de type organique et communautaire[1]. » Cette forme de démocratie, de nature postmoderne et donc archaïque selon la définition de Michel Maffesoli, renvoie donc ouvertement au modèle démocratique de l'Europe antique, c'est-à-dire païen. Ce localisme peut se confondre avec le nouveau tribalisme, détaché du cadre « stato-national » de Michael Walzer[2].

Ce localisme renvoie aussi au modèle libertaire[3] de l'action locale refusant à penser en termes d'universalisme abstraits. En effet, un courant de l'anarchisme, réactualisant la doctrine de l'« action directe » propose d'agir et penser « local » au nom d'une forme d'universalisme concret[4]. Cependant, selon Daniel Colson le localisme a longtemps été vu péjorativement par les libertaires, ceux-ci stigmatisant « […] les tendances fréquentes des anarchistes à se disperser dans une profusion de luttes et de groupes clos sur eux-mêmes et souvent minuscules, à agir là où ils sont et en fonction de ce qu'ils sont à un *moment donné*, dans les étroites limites de leur environnement immédiat, de leurs préoccupations particulières ; quand il ne s'agit pas pour eux de limiter leurs leur possibilités d'action et de leurs perceptions des choses à leur

[1] R. de Herte, « L'heure de la micro-politique », *Eléments*, n°100, mars 2001, p.3
[2] *Cf*. P.-A. Taguieff, *L'effacement de l'avenir*, *op. cit*., pp. 180-183.
[3] D. Colson, *Petit lexique philosophique de l'anarchisme*, Livre de poche, 2001, pp. 174-175.
[4] A ce sujet cf. M. Benasayag, *Abécédaire de l'engagement*, Paris, Bayard, 2004.

seule individualité[1]. » Actuellement, le localisme est considéré par les libertaires comme la condition nécessaire à l'apparition d'un « véritable fédéralisme fondé sur la multiplicité des points de vue[2]. »

Ce localisme se retrouve, chez les néo-droitiers, dans l'éloge de la communauté autosuffisante, « […] cherchant à créer les conditions de cette auto-suffisance à tous les niveaux : familles élargies ou recomposées [en fait des tribus ou des clans], communautés de quartiers, de villes ou de régions, comités locaux, systèmes inter-communaux, écosystèmes et marchés locaux[3]. » Ainsi, le groupe Libération païenne, propose « un nouvel ordre mondial fondé sur de petites unités auto-suffisantes de 300 à 500 individus (les ''bolos''), qui se regrouperaient elles-mêmes librement et par affinités au sein d'unités plus grandes. » Selon lui ce projet est réalisable[4].

De fait, ce groupe s'inspire de textes d'auteurs anarchistes tels le poète, peintre et écrivain socialiste anglais Williams Morris (1834-1896) et l'écologiste libertaire américain Murray Boockchin, qui tendent vers le modèle communautaire tribal et clanique[5]. Donc, outre son aspect païen et holiste, cette conception de la démocratie locale est très proche de celle développée par des militants anarchistes. A ce sujet, Pierre-Joseph Proudhon, référence à la fois des anarchistes, des alternatifs et de la droite révolutionnaire, avait déjà théorisé une idée similaire. Ainsi, *Eléments*, dans son dossier consacré à cette question[6], a accordé un entretien au militant écologiste et alternatif américain Peter Berg, le fondateur et l'animateur de l'association *Planet Drum*[7].

Selon Alain de Benoist, « La notion de communauté est directement liée à la notion de démocratie locale[8] » et cette démocratie communautaire « revient, écrit-il, à réhabiliter les ''matries'' charnelles, concrètes, à côté de la patrie abstraite, surplombante, anonyme et lointaine. Ce réenracinement dynamique, ouvert, n'est pas de l'ordre de la régression, de la clôture ou du sur-place. Il privilégie les notions de réciprocité, d'entraide, de solidarités de proximité, d'échanges de services et d'économies parallèles, de valeurs partagées. La résistance à l'homogénéisation planétaire ne peut s'opérer qu'au niveau local[9]. »

[1] D. Colson, *Petit lexique philosophique de l'anarchisme*, *op. cit.*, p. 174.
[2] *Ibid*., p. 175.
[3] R. de Herte, « L'heure de la micro-politique », *art. cit.*, p. 3.
[4] Non signé, « Paganisme et anarchie », *Libération païenne*, n°12, hiver 1998, non paginé.
[5] M. Abensour, « Williams Morris, utopie libertaire et novation technique », in Collectif, *L'imaginaire subversif. Interrogations sur l'utopie*, Lyon, Atelier de création libertaire (A.C.L.), 1992 et M. Boockchin, *Qu'est-ce que l'écologie sociale ?*, Lyon, A.C.L., 1989. W. Morris exposa ses théories dans un roman utopique *Nouvelles de nulle part*, Chambery, Editions Sociales, 1961. Première édition en 1891.
[6] « Une réponse au mondialisme, le localisme », *Eléments*, n°100, mars 2001, pp. 16-32.
[7] « Aux sources du biorégionalisme. Entretien avec Peter Berg, directeur de *Planet Drum* », *art. cit.*, p. 30-32.
[8] R. de Herte, « L'heure de la micro-politique », *art. cit*., p. 3.
[9] *Ibid*., p. 3.

Le manifeste du G.R.E.C.E. y fait référence notamment dans la partie intitulée « Pour des communautés locales, contre le gigantisme[1]. » Celui-ci postule que « Face à l'utopie universaliste et aux crispations particularistes, le GRECE affirme la force et la normalité des différences, qui ne sont ni un état transitoire vers une unité supérieure, ni un détail accessoire de la vie privée, mais la substance même de l'existence sociale. […] Les différences sont bien sûr natives (ethniques, linguistiques), mais aussi politiques. La citoyenneté désigne à la fois l'appartenance, l'allégeance et la participation à une vie publique qui se distribue à plusieurs niveaux : on peut ainsi être à la fois citoyen de son quartier, de sa ville, de sa région, de sa nation et de l'Europe, selon la nature du pouvoir dévolu à chacune de ces échelles de décisions et de souveraineté. On ne saurait être en revanche citoyen du monde, car le ''monde'' n'est pas une catégorie politique[2]. » Le manifeste fait donc une synthèse des théories autonomistes, ou plutôt localistes, de gauche comme de droite, sélectionnant les aspects les plus utiles à la formulation de son discours.

Ce « localisme » lui permet donc de développer un discours communautaire de type holiste. Il s'agit d'une évolution postmoderne de l'enracinement régionaliste prôné par la Nouvelle Droite dans les années soixante-dix et toujours soutenu par certains membres de cette nébuleuse comme Jean Mabire. En effet, selon *Eléments*, ce « localisme » se confond avec le régionalisme via « […] la défense des différences, des identités et des traditions qui s'incarnent dans des patries territorialement définies[…][3] ». Cette défense des terroirs est donc foncièrement non universaliste et différentialiste et par conséquent s'accorde idéalement avec la philosophie païenne qui développe un discours similaire. Le même article souligne également l'importance de « […] d'une mise en valeur de la mémoire, de l'héritage culturel, dans le cadre d'une idée de communauté élargie aux ascendants et aux descendants ainsi qu'à la terre elle-même[4]. » Propos qui rejoint le discours païen de la filiation et de l'héritage des ancêtres, comme source d'identité et comme refuge à la tendance homogénéisatrice de la mondialisation.

Conclusion du chapitre :

Nous avons pu voir dans ce chapitre que les néo-païens de la Nouvelle Droite se divisent, à propos du mode de participation politique, en deux catégories : la première, encore

[1] GRECE, *Manifeste pour une renaissance culturelle*, *op. cit*., p. 87.
[2] *Ibid*., pp. 68-69.
[3] L. Bonesio, « Paysages et sens du lieu », *Eléments*, n°100, mars 2001, p. 17.
[4] *Ibid*., p. 17.

partisane de l'aristocratisme inégalitaire formulé dans les années soixante-dix et la seconde, majoritaire, développant une forme de démocratisme localiste, holiste et communautariste, inspirée des sociétés antiques européennes et de certains auteurs libertaires. Ainsi Alain de Benoist professe actuellement une forme de populisme dont les références plongent dans l'œuvre du sociologue américain Christopher Lasch, ce qui est un retournement complet de ses positions. N'oublions pas qu'il a longuement défendu la thèse inégalitaire. En outre, parmi ceux qui défendent le démocratisme, certains y incorporent un aspect ethnique prononcé. C'est le cas des identitaires de Terre et peuple, par exemple.

Quatrième chapitre : « La terre est notre mère et on ne tue pas sa mère »[1]

L'écologie se trouve à mi-chemin entre la science et la politique. En effet, le mot « écologie » est un terme aux significations multiples. D'une part l'écologie désigne une science nouvelle, à la frontière entre les sciences naturelles et les sciences sociales, qui étudie les relations entre l'homme et son environnement ; de l'autre, elle désigne un mouvement de protestation qui, sur la base de données fournies par l'écologie-science, refuse les dommages irréparables que l'homme inflige à la nature et qui, en retour, le menace. Il est donc important de distinguer ces deux formes d'écologie.

Section I/Les précurseurs de l'écologie

L'idée d'écologie, au sens contemporain du terme, a été forgée par le naturaliste et biologiste allemand Ernst Haeckel (1834-1919) d'abord dans son sens scientifique puis dans son acceptation philosophique. Il devait jeter les bases d'une religion moniste panthéiste. En 1904, il fonda la Ligue moniste allemande. Toutefois, l'écologie en tant que préoccupation politique est apparue en 1926 chez le biologiste russe Vladimir Ivanovich Vernadsky (1863-1945).

La pensée écologiste a eu un précurseur américain en la personne d'Henry David Thoreau (1817-1862), le Rousseau américain, qui a posé les bases d'une forme d'écologie, très littéraire il est vrai, dans un roman, *Walden ou la vie dans les bois*, publié en 1854. Sa pensée est marquée par le refus de l'urbanisation et de l'industrialisation. Il est considéré par certains écologistes comme le pionnier de la dénonciation de la société consumériste aliénante actuelle. Par ailleurs, il est intéressant de savoir que le mot « environnement » est un anglicisme désignant initialement le « milieu naturel ». L'un de ses émules fut Aldo Leopold (1887-1948), conseiller aux Nations Unies pour les questions écologistes.

L'écologie développée ou voulue par les néo-païens est une « écologie profonde » (*deep ecology*), s'opposant ainsi à l' « écologie superficielle » (*shallow ecoly*) qui se ramène à une simple gestion de l'environnement et qui vise à concilier préoccupation écologique et

[1] Non signé, *Libération Païenne* n°23, printemps-été 2002, non paginé.

production industrielle sans remettre en cause les fondements des sociétés occidentales. Le théoricien de l'écologie profonde est le philosophe norvégien Arne Naëss (1937-2004) qui a, pour la première fois, formulé sa théorie en 1972. La pensée de Naëss est largement marquée par le panthéisme spinozien et empreinte de gnosticisme.

L'adversaire est, selon ce philosophe, l'anthropocentrisme issu de la Bible, qui considère l'homme comme le centre du monde et comme qualitativement supérieur aux autres formes de la nature. Pour Arne Naëss, au contraire, l'homme n'est qu'une des nombreuses formes de la réalité vivante, sans valeur intrinsèque supérieure. Cette théorie influencera fortement les mouvements « anti-spécistes »[1], c'est-à-dire ceux qui refusent la distinction entre l'homme et les animaux, un discours qui s'est diffusé au cours des années quatre-vingt. En outre, la nature doit être comprise comme manifestation d'une énergie cosmique en perpétuel devenir qui anime également l'homme. La théorie de ce philosophe est donc largement panthéiste et holistique. Cette conception de la nature rejoint très largement les thèses des néo-païens quelle que soit leur tendance politique. Selon Dominique Bourg, les partisans de l'écologie profonde, « […] sont conduits à rejeter la conséquence même de cette élévation [de l'homme au-dessus de la nature et de l'individu au-dessus du groupe], à savoir la proclamation des droits de l'homme. Ils s'en prennent encore à la religion judéochrétienne, accusée d'avoir été à l'origine de l'anthropocentrisme, à l'esprit scientifique analytique et donc inapte à la compréhension de la nature comme totalité, et enfin aux techniques, accusées de tous les maux. Rien de ce qui est moderne ne semble trouver grâce à leurs yeux[2]. »

Toutefois, cette dérive est présente chez certains de ces groupes, par ailleurs pas toujours marqués à droite : il existe des groupuscules d'écologistes misanthropes d'extrême gauche. Cette écologie radicale se caractérisent par un intégrisme naturaliste qui peut être parfois synonyme de misanthropie : le genre humain est responsable étant à l'origine des désastres écologiques. Ce qui est vrai d'une certaine façon. Il s'agit donc d'une espèce nuisible qui met à mal une nature divinisée et dont il faut réguler le nombre d'individu et dont il faut contrôler la prolifération par un malthusianisme radical. Ces thèses sont vulgarisées par différents groupes. Nous pourrions citer, par exemple, l'association américaine *Earth First* qui prône un malthusianisme radical, malgré des fondements métaphysiques et religieux[3]. Cette association fait, en outre, partie des groupuscules éco-terroristes qui pratiquent sabotages et destructions de matériels de sociétés tenues responsables de la destruction de la nature : travaux

[1] Le néologisme « biocentrisme » est aussi utilisé pour définir ce courant radical de l'écologie qu'est l'anti-anthropocentrisme.
[2] D. Bourg, « Droits de l'homme et écologie », *Esprit*, octobre 1992, p. 81.
[3] E. Goldsmith, *Le défi du XXIe siècle*, Edition du Rocher, 1994, p. 401.

publics, compagnies pétrolières, etc. Ce genre de groupes étaient déjà présent en Allemagne et aux Etats-Unis au début de ce siècle, sans avoir atteint, toutefois, ce stade d'extrémisme.

En France, Michel Serres est un représentant et le propagateur de la *deep ecology* (écologie profonde) qui fut violemment critiqué par Luc Ferry dans *Le nouvel ordre écologique*[1]. En effet, ce dernier voit dans l'écologie profonde un danger car le biologiste James Lovelock va plus loin encore en proposant l'« hypothèse Gaïa », sur la suggestion de l'écrivain Louis Golding, du nom de la déesse grecque de la Terre, émise en 1969. Selon lui, la Terre est un vaste système vivant autorégulé, l'écosphère « c'est-à-dire l'ensemble formé par la biosphère, son substrat géologique et l'atmosphère[2] ». Protéger la Terre revient donc à accepter les règles qu'elle impose au risque d'une dérive anti-humaniste voire darwiniste même si, selon lui, « L'hypothèse Gaïa […] offre une alternative à cette vision pessimiste de la nature, force primitive devant être soumise et conquise, et à cette image tout aussi déprimante de notre planète, vaisseau spatial lancé dans une course folle, voyageant pour l'éternité, sans pilote et sans but, sur une orbite basse du système solaire[3]. » Nous remarquons qu'il existe, chez Lovelock, une tendance panthéiste dans la possibilité de déifier la Terre, via l'hypothèse Gaïa en substituant la Déesse Gaïa à la Terre.

Les précurseurs de l'écologie mystiques sont à chercher du côté des ésotéristes, comme a pu le montrer Antoine Faivre lorsqu'il considère l'idée de « nature vivante » comme l'un des éléments constitutifs du discours ésotérique. De fait nous retrouvons l'idée de la Terre comme un être vivant chez l'occultiste français Papus (Gérard Encausse 1865-1916) avant d'être diffusée plus largement, notamment par le groupe de Findhorn, Ecosse, souvent classé dans les expériences New Age. Cette communauté fut fondée par Peter Caddy (1917-1994), Eileen Combe et Dorothy Maclean, dans la première moitié des années soixante. Elle décida de faire des cultures sur le sol ingrat de la lande, sans engrais, en respectant les animaux ainsi que les esprits du lieu : les résultats furent probants. Ainsi commença la réputation du jardin de Findhorn. En 1982, Findhorn devint un lieu de pèlerinage du New Age[4]. Cependant, l'écologie est déjà présente dans les premiers groupes néo-païens anglais et allemands du début du XXe siècle : un combat contre la vivisection, la protection de la nature, contre la pollution. En effet, Louis Dupeux constate qu'il existe dans l'Allemagne wilhelminienne, c'est-à-dire des dernières années du XIXe siècle à la première décennie du XXe siècle, des expériences alternatives, donc écologistes, de nature « néo-romantiques », les *Lebenreformer*. Ces groupes alternatifs sont à

[1] L. Ferry, *Le nouvel ordre écologique*, Paris, Grasset, 1992.
[2] E. Goldsmith, *Le défi du XXIe siècle*, *op. cit*., p. 433.
[3] Cité dans E. Goldsmith, *Le défi du XXIe siècle*, *op. cit.*, p. 41.
[4] M. Introvigne, *Les Veilleurs de l'Apocalypse. Millénarisme et nouvelles religions au seuil de l'an 2000*, Paris, Claire Vigne Editrice, 1996, pp. 184-185.

l'origine des premières plaintes contre la pollution de l'eau et de l'air[1]. Ces mouvements néo-romantiques, proche du *Kulturpessimismus*, de la fin du XIXe siècle s'opposaient à l'urbanisation et à l'industrialisation de l'Allemagne au nom du risque de décadence spirituelle et de la destruction de la nature. La solution proposée est un retour à la nature via la création de communautés paysannes, du naturisme (les « bains de lumière »), du végétarisme et des médecines douces, fort à la mode chez les *Monte Veritaner*. Certains de ces groupes professent d'ailleurs un paganisme germanique appuyé[2], ainsi le peintre Hugo Höppener alias Fidus. Ces idées, somme toutes proches de nos alternatifs, pouvaient se doublaient d'un discours darwiniste social : la dégénérescence de la civilisation allemande ne pouvant être vaincue que par un retour à une vie saine, loin des villes, et par l'eugénisme comme le prônait le *völkisch* Willibad Hentschel.

Section II/L'écologie comme « futurologie »

De fait, l'écologie est donc devenue, à partir de 1945, une branche de la ''futurologie'' au discours catastrophiste, appelé par Pierre-André Taguieff, « l'effacement de l'avenir » correspondant à la faillite de l'idée de progrès : « Ce qui s'est produit depuis 1945, c'est l'effondrement de l'optimisme technologique hérité du XIXe siècle qui a ''succombé à une série de chocs provoqués, depuis les années 1940, par le développement concret de la technologie'', ainsi que l'a établi le philosophe Peter Kemp dans un livre important. Le premier choc fut provoqué par l'emploi de la bombe atomique contre les villes d'Hiroshima et de Nagasaki, montrant que la science et la technique n'étaient pas nécessairement vouées à permettre la construction d'une société meilleure[3]. » La Nouvelle Droite, qui a longtemps fait l'éloge de la technique, au sens jüngerien du terme, développe aujourd'hui un discours similaire observant que depuis 1945, l'humanité « pacifique » a plus dévasté la planète que les deux Guerres Mondiales réunies. Selon, Alain de Benoist, « […] l'écologie signe la fin de l'idéologie du progrès : l'avenir, désormais, est plus porteur d'inquiétudes que de promesses. Du même coup, les projets sociaux ne peuvent plus résulter d'une attente optimiste des ''lendemains qui chantent'', mais appelle une méditation sur les enseignements du présent comme sur ceux du passé[4]. » Une succession de catastrophes industrielles (Seveso, Bhopal,

[1] L. Dupeux, « La version ''Völkisch'' de la première ''alternative'' 1890-1933 », in *La « révolution conservatrice » dans l'Allemagne de Weimar*, *op. cit*., p. 185.
[2] *Ibid*., p. 190. *Cf*. T. Keller, *Les verts allemands un conservatisme alternatif*, *op. cit*., pp. 60-76.
[3] P.-A. Taguieff, *L'effacement de l'avenir*, *op. cit*., p. 23.
[4] A. de Benoist, « La fin de l'idéologie du progrès », *art. cit*., p. 3.

Tchernobyl, pour ne citer que les plus connus du grand public) de grande ampleur a hypothéqué la confiance des Européens envers du Progrès, l'avenir radieux se transformant en un futur assombri par les périls à venir, les risques de dérapages scientifiques et industriels se multipliant. Dans le même mouvement, le modèle occidental de développement, fondé sur l'exploitation intensive et extensive des ressources, a été dénoncé comme mode de destruction de la planète, avec, par exemple, le réchauffement de celle-ci. Un phénomène aggravé par le risque de surpopulation mondiale qui augmente considérablement les déséquilibres industriels, démographiques et écologiques entre les pays développés et ceux en voie de développement. Ainsi, l'un des futurs enjeux sera le contrôle de l'eau.

Selon Alain de Benoist, « L'écologisme naît de cette claire conscience que le monde d'aujourd'hui est un monde ''plein'', qui porte de part en part la marque de l'homme : plus de frontière à repousser, plus d'ailleurs à conquérir. Toutes les cultures humaines interagissent avec l'écosystème terrestre ; toutes sont à même de constater que l'expansion illimitée, la croissance économique posée comme fin en soi, l'exploitation sans cesse accélérée des ressources naturelles nuisent aux capacités de régénération de cet écosystème. A cela s'ajoute, dans les pays développés, la disparition de l'agriculture comme mode de vie principal d'existence, qui a pour conséquence de dissocier la temporalité humaine, irréversible, de celle des cycles et des saisons[1]. » Cette prise de conscience néo-droitière est même devenu un point du manifeste du G.R.E.C.E.

Le discours écologique néo-droitier diffuse donc une anticipation catastrophiste de notre futur. Il est d'autant plus convaincant que des signes avant-coureurs apparaissent. Cela ne signifie pas cependant que ceux-ci se concrétiseront. En effet, il se peut que des politiques globales contrebalancent les dérives envisagées mais cela est peu plausible, les tentatives de contrôle de la pollution, les accords de Kyoto par exemple, s'étant soldées par des échecs.

[1] *Ibid.*, p. 3.

Section III/La droite et l'écologie

Il existe des points de convergences entre les formes de « gauche » et les formes de « droite » du phénomène païen. Il y a un intérêt commun pour l'écologie et en particulier pour l'écologie profonde. Au-delà d'un simple intérêt, il ne faut pas l'oublier, la Nouvelle Droite a des liens de filiation avec les mouvements écologistes : tous deux reconnaissent parmi leurs ancêtres les mouvements de réforme de la vie et les premiers alternatifs allemands de la fin du XIXe siècle, voire des auteurs comme Jünger, qui, pourtant, s'est toujours réclamé d'une forme d'écologie non réactionnaire comme les premiers cités. En effet, Ernst Jünger n'a jamais été nostalgique d'un prétendu Âge d'or, contrairement à certaines tendances de la Révolution Conservatrice qui tentaient de réactiver, réinventer plutôt, le passé préhistorique, largement idéalisé, de l'Allemagne et qui, pour cette raison, étaient hostile à la modernité. Cependant, il est important de signaler qu'une partie de ces mouvements est à l'origine des écologistes actuels. Ces premiers mouvements se sont présentés comme un refus du monde moderne et industriel qui émergeait alors. Il s'agissait d'une forme de réaction, voire de conservatisme. L'écologie est une valeur commune, la volonté de retour à un paganisme naturaliste et aux traditions. En outre, tous les néo-païens ont une conception plus ou moins similaire des sociétés organiques. La quête de la société traditionnelle est encouragée par la tendance néo-droitière, mais dans une optique différentialiste toutefois.

Cependant, des *a priori* existent. Ainsi Bernard Mengal, un responsable néo-païen belge proche de Robert Steuckers, montre une aversion virulente envers les écologistes de gauche : « Un bel exemple nous est fourni par l'aspiration de la population à un retour à la nature. Et bien, ce souhait est habilement canalisé et récupéré par des mouvements pseudo-écologistes notoirement noyautés par les cliques néo-bolcheviques. Il est alors facile au Système corrompu d'exclure toutes les autres alternatives proches de la nature, comme par les fidèles des Ases. Par ailleurs, il est cocasse de voir les écolos de pacotille ''vert'' de rage quand ils entendent parler de néo-paganisme[1]. » Ce point de vue est soutenu par Guillaume Faye. Ce dernier considère les partis écologistes comme « des imposteurs professionnels » et comme « un paravent qui dissimule les idées cosmopolites trotskistes[2]. »

De fait, l'écologie est assez marquée par des thèmes conservateurs malgré l'analyse faite en 1977 par la Nouvelle Droite qui voyait la prégnance des thèmes marxistes et/ou gauchistes chez les écologistes des années soixante-dix : la contestation écologique est alors

[1] « Entretien avec Bernard Mengal », *H.A.C.*, *art. cit*., p. 13.
[2] G. Faye, *Pourquoi nous combattons.*, *op. cit*., p. 104.

liée à la contestation politique. Mais il est vrai que la plupart des thèmes écologistes ont appartenu ou appartiennent encore à un univers de référence plus à droite qu'à gauche. En effet, l'écologie est l'héritière du romantisme plutôt que celle des Lumières. « Que l'on songe, par exemple, écrit assez justement Charles Champetier, aux vertus de la vie naturelle célébrées face aux vices de la vie urbaine, à l'idée de nature conçue comme un ordre harmonieux, au refus du progrès, à la réaction esthétique contre la laideur de la société industrielle, à la métaphore de l' ''organique'' opposé au ''mécanique'' ou du ''vivant'' face à l'abstrait, à l'éloge de l'enracinement et des petites communautés…[1] » Par conséquent, « […] la terre apparaît ici comme donatrice primordiale de l'élément nourricier et ordonnatrice d'un mode de civilisation traditionnelle que la révolution industrielle n'aura de cesse de transformer en un ''monde perdu'' dont le romantisme eut, le premier, la nostalgie[2]. Le germaniste Louis Dupeux a très bien montré cette orientation conservatrice des premiers écologistes/alternatifs allemands dans son étude consacrée à « La version ''Völkisch'' de la première alternative[3] ». Par ailleurs, Thomas Keller a mis clairement en lumière, dans son étude sur les *Grünen*, les Verts allemands, l'importance de la thématique conservatrice dans ce mouvement[4].

Par ailleurs, il existe ou a existé des mouvements de la droite radicale se réclamant de l'écologie dont une revue d'*Ecologie traditionnelle*, de tendance solidariste, publiée par les Editions du Trident animée par Jean-Gilles Malliarakis, ayant pour thématique une écologie liée aux traditions des Indo-Européens, prônant le culte de la nature, les Verts y étant considérés comme des « niais » défenseurs d'un rousseauisme rêvant d'un environnement idyllique ; ainsi qu'un groupuscule païen écolo-révolutionnaire : l'A.D.N. (Auto Défense Naturaliste) qui « se veut résolument ECOLOGISTE, PAÏENNE ? LIBERTAIRE, FEDERALISTE, IDENTITAIRE, REGIONALISTE, AUTONOMISTE […][5] ».

Cependant, la pionnière de l'écologie d'extrême droite contemporaine est Savitri Devi qui, dès la fin de la Seconde Guerre mondiale a professé un discours à la fois néo-païen (panthéiste), antispéciste, darwiniste social et raciste (néo-nazi) où la nature est divinisée. Elle qualifie d'ailleurs l'Homme de « mammifère à deux pattes »[6]. Ce naturalisme virulent se caractérise par un discours misanthrope à l'encontre de ce qu'elle définit comme les faibles. Il se détermine aussi comme un réductionnisme : l'Homme perd sa spécificité pour s'insérer de

[1] C. Champetier, « La droite et l'écologie », in *Aux sources de la droite.*, *op. cit*., p. 56.
[2] *Ibid*., p. 58.
[3] L. Dupeux, « La version ''Völkisch'' de la première alternative » in *La « révolution conservatrice » dans l'Allemagne de Weimar*, *op. cit.,* pp. 185-192.
[4] T. Keller, *Les Verts allemands, un conservatisme alternatif*, *op. cit*.
[5] *Napalm Rock*, n°10, mai juin 1997, p. 25.
[6] N. Goodrick-Clarke, *Savitri Devi*, *op. cit.*, p. 315.

nouveau dans le règne animal. Ce n'est plus un homme mais un animal, en l'occurrence un « mammifère à deux pattes ».

Section IV/Le tournant écologique de la Nouvelle Droite

Dans les années soixante-dix, Alain de Benoist refusait le catastrophisme écologique tout en reconnaissant la dégradation effective de l'environnement depuis le début du XXe siècle et la responsabilité de la société marchande[1]. Alain de Benoist jugeait et jaugeait l'écologie via le discours néo-malthusien d'un René Dumont (mort en juin 2001) par exemple[2]. En outre, la Nouvelle Droite d'alors soutenait que les écologistes idéalisaient la nature, dans une optique rousseauiste : « […] les écologistes ne retiennent de la ''nature'' que les aspects *rêvés* correspondant à leur désir, écrit Alain de Benoist. Les mêmes qui nous pressent instamment d'en revenir à la ''nature'', sont aussi ceux qui refusent des faits de nature aussi élémentaires que la sélection, l'inégalité, la hiérarchie – en affirmant que ces notions, propre à *tout* système vivant, ne sont pas extrapolable au milieu humain. Et ce sont encore les mêmes qui prétendent que l'on peut, à volonté, modifier l'homme en agissant sur son milieu – et, par-là, le désengager des ''pseudo-fatalités biologiques''. Le mouvement écologique réussit ainsi le tour de force de tomber *en même temps* dans l'erreur de la croyance en la toute-puissance du milieu, et dans les errements ''ultra-naturalistes'' du matérialisme biologique[3]. » A l'époque, il considérait que la pensée écologique était la conséquence d'un complexe de culpabilité provenant du christianisme[4]. Cette citation montre aussi distinctement que le discours d'Alain de Benoist était marqué par la sociobiologie et le darwinisme en insistant sur la sélection et la hiérarchie.

De fait, pour la Nouvelle Droite des années soixante-dix, marqué par le positivisme, la nature reste la propriété de l'homme. Il peut et doit donc la faire fructifier et la mettre en valeur, l'anthropiser, mais ne respectant une certaine modération la préservant de la tentation prométhéenne. Actuellement cette position est encore soutenue par Guillaume Faye, partisan de l'écologie superficielle, pour reprendre la terminologie d'Arne Naess, au nom du

[1] R. de Herte, « Les équivoques de l'écologie », *art. cit.,* in *Pour une renaissance culturelle.*, *op. cit*., p. 74.
[2] L'agronome René Dumont est le père de l'écologie politique française. Il prônait un malthusianisme dur, l'imposition de l'essence et le rationnement de la consommation de viande et de poisson.
[3] R. de Herte, « Les équivoques de l'écologie », *art. cit.,* in *Pour une renaissance culturelle.*, *op. cit*., p. 75.
[4] A. de Benoist, « De l'écologie à l'éco-manie », *Eléments* n°21-22, été 1977 in *Pour une renaissance culturelle.*, *op. cit*., p. 76.

« prométhéisme » de la culture européenne[1]. Faye, dans un texte consacré aux extraterrestres, donne en effet son avis sur la place de l'homme sur Terre : ils sont « Seuls face à eux-mêmes, confrontés à leurs conflits imbéciles, qui détruisent l'équilibre écologique de leur planète[2]. » Contrairement aux partisans de l'écologie radicale, anti-humanistes prêts à sacrifier le genre humain pour sauver la Terre, Guillaume Faye pense en premier aux hommes car la Terre aurait le temps, si les hommes disparaissaient, de recréer une évolution et une vie intelligente à partir d'une autre espèce[3].

Pourtant, durant les années quatre-vingt, l'influence conjointe des penseurs de la Tradition, des anthropologues, des mythes païens et/ou des systèmes holistiques, se fait sentir dans l'évolution de la Nouvelle Droite. En effet, celle-ci constate que la plupart des religions traditionnelles ont un caractère « cosmique », comme l'a très bien montré Mircea Eliade[4]. Dans ces religions, l'univers y est perçu comme un grand tout harmonieux auquel l'homme est associé par son être même. Ce lien est distinctement affirmé dans les religions orientales, notamment le bouddhisme, l'hindouisme et le shintoïsme. Il en est de même dans les religions païennes européennes, qui reconnaissaient le caractère « vivant », animé, de la nature, considérant qu'il existe des lieux « sacrés » propices à la célébration des cultes. Ces religions se référaient aussi à une conception cyclique du temps. Cette vision cyclique forçaient les hommes à se mettre en harmonie avec le monde. Dans cette perspective, non anthropocentrique, la Terre est plutôt vue comme une partenaire qu'un lieu d'habitation, comme l'écrit Mircea Eliade : « Dans les religions de type cosmique, la vie religieuse consiste précisément à exalter la solidarité de l'homme avec la vie et la nature[5]. »

Ainsi subissant l'influence d'Eliade et de l'écologiste traditionaliste anglais Edouard Goldsmith, Alain de Benoist affirme, dans un entretien accordé à *Eléments*, que « L'écologie est évidemment très proche du paganisme, en raison de son approche globale des problèmes de l'environnement, de l'importance qu'elle donne à la relation entre l'homme et le monde, et aussi bien sûr de sa critique de la dévastation de la Terre sous l'effet de l'obsession productiviste, de l'idéologie du progrès et de l'arraisonnement technicien[6]. » Cependant, il prend ses distances avec les partisans de l'écologie profonde qui commet, selon lui, « l'erreur,

[1] G. Faye, *Pourquoi nous combattons.*, *op. cit*., p. 103.
[2] G. Faye, *Les extraterrestres de A à Z*, Paris, Dualpha, 2000, p. 167.
[3] *Ibid.*, p. 167.
[4] *Cf*. M. Eliade, *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard, 1985.
[5] M. Eliade, *La nostalgie des origines. Méthodologie et histoire des religions*, Paris, Gallimard, 1971, p. 112.
[6] A. de Benoist, « Comment peut-on être païen ? », *art. cit*., p. 13.

symétriquement inverse de l'humanisme cartésien, de dissoudre de façon réductionniste la spécificité humaine dans le reste du vivant[1]. »

Cette influence conjointe du traditionalisme et du paganisme, en tant que principe philosophique, se retrouve en 2000, dans le G.R.E.C.E qui a pris position, via son manifeste, « Pour une écologie intégrale, contre la démonie productiviste[2] ». Ce dernier constate que « la généralisation rapide, à l'échelle de la planète, du niveau occidental de production et de consommation aboutirait en quelques décennies à l'épuisement de la quasi-totalité des ressources naturelles et à une série de bouleversements climatiques et atmosphériques aux conséquences imprévisibles pour l'espèce humaine[3]. » Contrairement au discours des années soixante-dix, le G.R.E.C.E. reconnaît la position anti-productiviste du discours écologiste et se positionne en faveur de l'écologie radicale qui « […] doit aussi en appeler au dépassement de l'anthropocentrisme moderne et à la conscience d'une co-appartenance de l'homme et du cosmos[4]. » Car « cette transcendance immanente fait de la nature un partenaire, non un adversaire ou un objet. Elle ne gomme pas la spécificité de l'homme, mais lui dénie la place exclusive que lui avaient attribuée le christianisme et l'humanisme classique. A l'*hubris* économique et au prométhéisme technicien, elle oppose le sens de la mesure et la recherche de l'harmonie[5]. »

Cette évolution est perceptible dès 1994, date à laquelle se ressent l'influence d'écologistes conservateurs comme Edouard Goldsmith, fondateur en 1969 de la revue *The Ecologist*. Fait significatif, le dernier ouvrage de Goldsmith, *Le défi du XXIe siècle*[6], est vendu dans les pages centrales d'*Eléments*, après la parution dans cette revue, en 1994, d'un dossier consacré à l'écologie[7], ce qui montre l'intérêt de la Nouvelle Droite pour ses thèses. En effet, la Nouvelle Droite constate que l'écologie est devenue l'un des enjeux important de notre époque. « Certes, écrit Alain de Benoist, on peut toujours discuter des méfaits réels ou supposés du nucléaire, de la réalité du ''trou'' dans la couche d'ozone ou de l'aggravation de l'' ''effet de serre''. Mais on ne peut nier la désertification et la baisse des rendements agricoles, les retombées acides, la détérioration des couches phréatiques, la réduction de la biodiversité, la déforestation et le recul des terres arables. On ne peut nier la baisse des stocks de pêche, la disparition de l'humus et des couvertures végétales, les terres livrées au ruissellement, les

[1] *Ibid*., p.13
[2] Titre d'un chapitre de son *Manifeste. Pour une renaissance européenne*, *op. cit*., p. 91.
[3] *Ibid*., p. 91.
[4] *Ibid*., p. 92.
[5] *Ibid*., p. 92.
[6] E. Goldsmith, *Le défi du XXIe siècle*, *op. cit.*
[7] « L'écologie contre le marché », *Eléments,* n°79, janvier 1994, pp. 5-18.

rivières transformées en égouts, l'épuisement des ressources minières, le '' matraquage'' des sols suite à l'usage intensif des engrais chimiques Hans Jonas disait que ''la véritable menace que porte en elle la technologie fondée sur les sciences naturelles ne réside pas dans tant dans ses moyens de destruction que dans son paisible usage quotidien'' (*Libération*, 12-13 novembre 1992, p.32). Les dégâts se constatent en effet dans la vie quotidienne , avec les pollutions qui touchent aussi bien les habitats que les espèces, les fertilisants chimiques dont les surplus sont véhiculés par les eaux, les pesticides, les nitrates, les déchets industriels. Mais l'ampleur du phénomène est aussi planétaire[1]. » Le G.R.E.C.E. a donc tourné la page du positivisme, du productivisme occidental au profit d'un comportement vernaculaire.

Section V/Les origines chrétiennes de l'arraisonnement du monde

La thèse de la responsabilité du christianisme dans l'asservissement de la nature a été publiée pour la première fois en 1967 dans *Science* par Lynn White[2]. Alain de Benoist a republié ce texte en 1993 dans *Krisis*[3]. Voici ce que dit Lynn White : « Le christianisme a hérité du judaïsme, non seulement la conception d'un temps linéaire, qui ne se répète pas, mais également un impressionnant récit de la création du monde […] Dieu a conçu tout cela explicitement au bénéfice de l'homme et pour lui permettre de faire régner sa loi : il n'est rien dans le monde physique résultant de la création qui ait d'autre raison d'existence que de servir les fins humaines […] Le christianisme, surtout dans sa forme occidentale, est la religion la plus anthropocentrique que le monde ait connu […] Non seulement le christianisme, en opposition absolue à l'ancien paganisme comme aux religions de l'Asie (exception faite peut-être du zoroastrisme), instaure un dualisme entre l'homme et la nature, mais insiste également sur le fait que l'exploitation de la nature par l'homme, pour satisfaire à ses fins propres, résulte de la volonté de Dieu[4]. » De fait, cet arraisonnement chrétien du monde est résumé par un extrait de l'Evangile de Jean : « N'aimez pas le monde, ni les choses du monde. Si quelqu'un aime le monde, il n'a pas l'amour du Père[5] ».

L'historien et sociologue, Pierre Bérard, membre fondateur du G.R.E.C.E., défend la thèse des origines judéo-chrétiennes de cette crise. Il rappelle que dans le monde de la Bible, l'arraisonnement de la nature désacralisée est un devoir qui s'inscrit dans le plan divin. Ce

[1] A. de Benoist, « La fin de l'idéologie du progrès », *Eléments,* n°79, janvier 1994, p. 3.
[2] L. White, « The Historical Roots of Our Ecological Crisis », *Science*, pp. 1204-1207.
[3] L. White, « Les racines de notre crise écologique », *Krisis*, n°15, septembre 1993.
[4] *Ibid*., pp. 66-67.
[5] I Jean II, 15-16.

propos est actuellement défendu par Jacques Marlaud qui reprend les thèses de Lynn White[1]. A la même époque Christopher Gérard soutient une position similaire dans sa recension de ce numéro de *Krisis*.

Cependant, des institutions juives, catholiques et protestantes américaines se sont regroupées dans le *National Religious Partnership for the Environment* (NRPE) qui fait de l'écologie un de leurs chevaux de bataille –lobbying devant le congrès. Cet intérêt croissant pour l'écologie, part du constat suivant : « La nature ne nous intéressait pas. Puis nous nous sommes rendu compte que la défense de l'environnement était une question hautement religieuse : il s'agissait de protéger ce que Dieu avait créé[2]. »

Le protestantisme a une place à part par rapport au catholicisme car la suppression des formes institutionnelles propres au catholicisme a favorisé le rétablissement d'un lien direct entre l'homme et Dieu, où la nature joue un rôle de médiatrice privilégiée. Cette tendance est marquée dans le luthéranisme et dans le piétisme. Ces formes de protestantisme manifestent un sentimentalisme certain pour la nature en tant qu'œuvre divine. Ces courants, surtout le piétisme a exercé une influence importante sur le romantisme allemand qui lui-même a joué un rôle important dans l'apparition de mouvements néo-païens.

Section VI/L'écologie néo-païenne

Pour certains scientifiques, Haroun Tazieff (1914-1998) ou Pierre-Gilles de Gennes, par exemple, l'écologie comporte *de facto* un aspect néo-païen, qui fait d'elle une sorte de religion néo-animiste fondée sur la sacralisation de la nature et sur le retour de cultes archaïques consacrés à la déesse Terre. Il est vrai que l'écologie profonde est largement panthéiste. Ce panthéisme est très présent dans les différents courants du néo-paganisme que ce soit des druides, des odinistes ou des sorcières (*Wicca*), voire pour des écologistes comme James Lovelock[3]. Ce panthéisme est même l'une des constante principales du néo-paganisme. Le site Internet « Eco Pagan », entièrement consacré à l'écologie païenne est, à ce titre, significatif. Toutefois tous les écologistes, y compris les partisans de l'écologie profonde, ne sont pas des néo-païens.

[1] J. Marlaud, « Introduction à la religion européenne de la nature », *Interpellations*, *op. cit*., pp. 410-412. Texte présenté lors du XXVIIe colloque du G.R.E.C.E., le 28 novembre 1993.
[2] Cité dans l'article de Jean-Sébastien Stehli, « Le 4x4 impie », *L' Express* du 2 au 8 janvier 2003, p. 29.
[3] *Cf*. V. Vale et J. Sulak, *Modern Pagans*, *op. cit*.

Les néo-païens, quelle que soit leur idéologie ou leur pratique, ont une vision précise de l'écologie : le recours à la théorie des cycles cosmiques, respectant le jour et la nuit, le changement de saison, les équinoxes, les solstices, etc. joue un rôle important dans leur vision du monde : l'homme, en oubliant l'importance de ces cycles, a perdu sa place dans cette harmonie. Ce simple constat porte en lui une critique radicale de la modernité car il dénie implicitement toute légitimité au modèle économico-social dominant.

La caractéristique fondamentale qui différencie le paganisme à caractère religieux des autres religions, c'est le panthéisme, l'idée d'une « communion » avec la nature, la Terre, en tant qu'entité spirituelle, se cachant et se manifestant derrière chaque végétal, chaque minéral, etc. Cette forme de paganisme développe donc une conception mystique de la nature, inspirée par les différentes religions païennes passées et présentes : animisme, chamanisme, jaïnisme, hindouisme, etc. Toutefois, ce mysticisme est typiquement occidental, et donc moderne, car les peuples païens, passés et présents, font une distinction entre lieux profanes et lieux sacrés, ce qui n'empêche pas un profond respect pour la nature. De fait, cette conception idéalise, via l'emploi très fréquent du terme « symbiose », les relations entre l'homme antique avec la nature. En effet, les sociétés antiques ont largement anthropisé leur environnement proche en déboisant, en créant des cités, en élevant des animaux, en cultivant et en exploitant les ressources naturelles. Il est d'ailleurs fortement plausible, en partant du postulat du prométhéisme inhérent à la civilisation indo-européenne, que cette anthropisation ne fut entravé que par le faible développement technique de ces sociétés antiques. Mais, la vision païenne de l'écologie n'en est pas moins une conception holistique de la nature. Ce monisme est présent dans toutes les tendances idéologiques du néo-paganisme, de la *Wicca* aux communautés identitaires.

Par conséquent, l'humanité, en particulier les Occidentaux, est malade de son absence de respect pour la nature car elle a perdu ce contact panthéiste. En effet, le technicisme et les découvertes scientifiques ont coupé l'homme des bienfaits de la nature, notamment celui des plantes. Par conséquent ce n'est qu'en renouant ce lien que l'homme pourra retrouver sa place dans cette harmonie et son authenticité. Il ne faut donc pas dénaturer la nature, au péril, selon ces néo-païens, de se dénaturer soi-même. Ce refus de la modernité technicienne est l'une des constances doctrinales du néo-paganisme depuis les premières formulations par les alternatifs et les *völkischer* allemands de la fin du XIXe siècle. En effet, ces pionniers ne le sont pas seulement dans la réactivation du paganisme, ils le sont aussi dans la théorisation du naturisme, les « bains de lumières », du « retour à la nature », dans l'essor du végétarisme, de l'homéopathie et des médecines douces et dans les premières théories alternatives à la

modernité en tant que prométhéisme. Et cela plus de soixante-dix ans avant la redécouverte des thématiques par les hippies, la filiation se faisant avec des auteurs comme Hermann Hesse. Pour les néo-païens, la « vraie » écologie ne peut être que païenne, la nature étant sacralisée. Cette sacralisation, estiment-ils, est un frein à l'utilisation abusive de la nature par l'homme. Se faisant, elle est aussi une négation du modèle occidental de civilisation fondé sur l'exploitation technico-commercial de la nature. Par conséquent, une partie de ces néo-païens se montre sceptique vis-à-vis de l'écologie médiatisée et/ou proposée par les partis politiques écologistes.

Il existe un point divergence important entre les néo-païens et certains païens néo-droitiers. Elle concerne la chasse, rejetée par une longue tradition de végétarisme, en fait depuis les premiers alternatifs allemands. Ainsi, le groupe néo-droitier Libération Païenne l'intègre dans son discours écologique : « Mais il en va de l'écologie comme du néo-paganisme : elle n'est souvent qu'une posture sans réels prolongements dans l'ordre du concret. Pis encore : ses représentants, parfois totalement déconnectés des réalités naturelles, en viennent à oublier que l'homme s'inscrit lui aussi dans la Nature et à nier son statut de prédateur, un statut fondamental que les traditions païennes en général et le dionysisme en particulier lui ont toujours reconnu. De fait, nous pensons que l'écologie ne débouchera sur une conscience religieuse vraie et ne permettra ainsi de renverser le processus destructeur en cours que lorsqu'elle aura totalement cessé de se poser en moralisme et de servir d'exutoire à des citadins animés de ressentiment chrétien contre la Vie[1]. »

Selon le G.R.E.C.E., l'écologie païenne a survécu à la christianisation perçue comme une acculturation vis-à-vis de la culture native européenne, païenne, d'essence indo-européenne, en assimilant des figures païennes à certains saints, comme nous l'avons vue en deuxième partie. En effet, des pratiques païennes, que les grècistes appellent « traditions » ont perduré jusqu'à la Contre-réforme, voire jusqu'au XIXe siècle comme la montré Arnold van Gennep. Cela signifie que, malgré la christianisation, les peuples européens ont gardé une vision moniste de l'écologie.

Toutefois, Alain de Benoist, sceptique vis-à-vis du panthéisme néo-païen, met en garde contre le confusionnisme de certains païens : « On ne redira jamais assez, par exemple, que l'ancien paganisme indo-européen ne s'est jamais ramené à une simple ‘‘religion de la nature’’ (il ne peut être pensé hors de la nature, mais il ne se réduit pas à un naturalisme) et que, de surcroît, le culte de la Terre-Mère appartient à une autre tradition que la sienne (tradition tellurique, chtonienne, qu'il a dans une large mesure supplantée). En ce sens, la resacralisation de la nature prônée par certains écologistes renvoie moins au sacré païen ‘‘classique’’ qu'à une

[1] Non signé, *Libération païenne*, n°14, été 1999, non paginé.

tradition hermétique mettant surtout l'accent sur le lien entre l'homme et la nature, le microcosme et le macrocosme […][1] ». Alain de Benoist se démarque donc radicalement des néo-païens pratiquants de la Nouvelle Droite ou du type néo-sorcellerie *Wicca* qui revendique ce culte de la Terre Mère, considérant celui-ci comme étant d'origine pré-indo-européenne.

Conclusion du chapitre :

Nous avons constaté dans ce chapitre qu'il existe des convergences entre les formes de « gauche » et les formes de « droite » du phénomène païen, en particulier en ce qui concerne l'écologie profonde. Cette écologie est une valeur commune, la volonté de retour à un paganisme naturaliste, panthéiste, et aux traditions holistes. Cependant, ces écologistes néo-droitiers récusent tout lien avec les écologistes issus des contre-cultures gauchisantes.

Cet intérêt dénote, toutefois, une évolution du discours néo-droitier, celui-ci soutenant dans les années soixante-dix à la fois une méfiance vis-à-vis de l'écologie, en particulier vis-à-vis de son discours catastrophiste, et un discours prométhéen. La préoccupation écologiste est, de fait, apparue en même temps que la critique de la modernité consécutive à l'apparition du discours holiste. La conception païenne de l'écologie est cosmique, c'est-à-dire qu'elle respecte les cycles temporels : les jours et les saisons. Il en découle une sacralisation de la nature. Par conséquent et à l'opposé, les païens voient dans le christianisme l'origine de l'asservissement de la nature.

[1] A. de Benoist, « Ecologie et religion », *art. cit*., p. 18.

Cinquième chapitre : Régionalisme, nationalisme et européisme

Les néo-droitiers ont une conception anti-moderne de l'Etat, largement influencé par la pensée contre-révolutionnaire. L'Etat-nation y est rejeté au profit d'une entité supranationale, l'empire, conciliant des impératifs régionalistes et géopolitiques. Les régionalistes sont d'ailleurs parfois proches de certaines formes de micro-nationalisme. De fait, seul le stade stato-national, surtout sous sa forme française, est dévalorisé car il est supposé destructeur des particularismes régionaux et/ou provinciaux.

Section I/L'éloge de l'Empire

L'idée d'empire de la Nouvelle Droite est à la fois le résultat de l'influence de certains nazis, dont Saint-Loup, de régionalistes, dont Yann Fouéré et son *Europe aux cent patries*, et de l'école de la Tradition, représenté par Guénon et surtout par Evola. De fait, le modèle étatique des néo-droitiers néo-païens se confond avec la revendication ethnique : l'empire européen, ou plutôt eurasiatique, s'identifiant avec l'aire d'implantation indo-européenne, devenant selon l'expression de l'écrivain néo-droitier Jean Parvulesco, « l'empire grand eurasiatique[1] ». Cet empire indo-européen comprendrait l'Europe depuis l'Islande jusqu'à la Russie et la Grande Sibérie, en passant par l'Inde. De fait, cette idée est un décalque de l'Europe imaginée par Jean Thiriart. Son ambition était de créer un Etat européen fédéral allant de Reykjavik à Vladivostok. Un autre modèle vient de l'Europe ethnique du S.S. français Saint-Loup. « Dans les milieux d'extrêmes droites de l'après-guerre, écrit Pierre-André Taguieff, et plus particulièrement chez ceux qui s'affirment proche du national-socialisme, le thème de l''‘Europe des ethnies'' donne son contenu à l'utopie d'un nouvel empire européen, défini à la fois par les ‘‘frontières du sang'' (la ‘‘race blanche'') et l'identité civilisationnelle (l'origine indo-européenne, le paganisme), mais soucieux de préserver une diversité ethnique interne[2]. » Ainsi, le régionalisme, notamment breton, flamand, alsacien, normand et corse, séduit par ce discours sur l'« Europe nouvelle », énoncé par les nazis à compter de 1941, ont coloré leurs thèses d'un aspect ethnique affirmé mettant en avant le thème de « l'Europe aux cent patries ».

[1] « Imperium ultumum. Entretien avec Jean Parvulesco », *art. cit*., p. 29.
[2] P.-A.Taguieff, *L'effacement de l'avenir*, *op. cit*., p. 166.

L'un de ces doctrinaires racistes de l'« Europe des ethnies » a donc été Saint-Loup, auteur fétiche de la Nouvelle Droite, notamment de Vial et Mabire, les membres fondateurs de Terre et Peuple. En 1976, Saint-Loup écrivait dans une tribune libre de *Défense de l'Occident* son testament politique dans lequel il affirmait : « L'Europe doit […] être repensée à partir de la notion biologiquement fondée du sang, donc des races, et des impératifs telluriques, donc du sol. Voilà quel est le contenu des ''patries charnelles''. […] La SS pourrait aujourd'hui comme il y a trente ans, sauver l'Europe, mais elle n'existe plus au sens temporel. […] Elle avait, en 1944, galvanisé tout ce qui restait de vrais guerriers et de penseurs audacieux sur le vieux continent. […] La Waffen SS n'était plus allemande au sens restreint et nationaliste du terme. Elle était européenne et en humeur de ressusciter les valeurs du sang et du sol. Au Centre d'études de Hidelsheim, au monastère SS ''Haus Germania'', nous avions dressé la carte des ''patries charnelles'' que nous prétendions faire reconnaître par notre combat et imposer aux pangermanistes qui ne nous suivaient pas –et il y en avait- avec l'appui des armes que nous aurions, si nécessaire, conservées au-delà d'une victoire militaire. C'était une Europe racialement fondée et dénationalisée. Je la considère comme parfaitement valable aujourd'hui car, aujourd'hui comme hier, les Bretons ne sont pas des Niçois, les Basques des Andalous, les Bavarois des Prussiens, les Corses des Picards et les Piémontais des Siciliens ! Nous disions : chacun chez soi et les vaches seront bien gardées…mais gardées par la SS, bien entendu, car la masse reste incapable de s'autogérer[1]. » Saint-Loup concevait donc l'Europe comme une entité supranationale différentialiste, respectant les pratiques culturelles de régions ou de province à l'identité forte, c'est-à-dire des « peuples » selon lui, fédérées, « liés par le ''sang'', des traditions spécifiques et un fonds civilisationnel commun[2]. »

Le modèle impérial néo-païen est donc postnational et ethnoracial. Toutefois, celui-ci, faisant l'éloge de l'aryanisme nordiciste, était déjà présent dans certains milieux de l'extrême droite des années Trente, chez un Pierre Drieu la Rochelle ou chez un Evola, par exemple. A ce titre, Pierre Drieu la Rochelle a été célébré par le régionaliste identitaire Jean Mabire[3].

Toutefois, le modèle impérial généralement proposé par les groupes néo-païens est celui de l'Empire romain comme le reconnaît Christopher Gérard : « Tout jeune, j'avais compris qu'il n'y a qu'un seul Empire : l'*Imperium Romanum*, dont je me suis dès lors senti le féal citoyen[4]. » Or, l'Empire était tourné vers l'Orient et le Sud de la Méditerranée et non vers le Nord jugé trop barbare. De fait, l'axe nord-sud des nordicistes ne date que de la restauration de

[1] Saint-Loup, « Une Europe des patries charnelles », *Défense de l'Occident* n°136, mars 1976, pp. 72-73 cité in R. Monzat et J.-Y. Camus, *Les Droites nationales et radicales en France*, *op. cit*., p. 68.
[2] P.-A.Taguieff, *L'effacement de l'avenir*, *op. cit*., p. 171.
[3] J. Mabire, *Drieu parmi nous*, Paris, La Table Ronde, 1963, Réédité en 2003, Irminsul, Lyon.
[4] C. Gérard, *Parcours païen*, *op. cit*., p. 68.

l'Empire par Charlemagne. En effet, ce n'est qu'à partir de cette époque, que se met en place l'axe Germanie-Italie, cher aux doctrines racialistes « nordico-aryennes » d'Evola[1]. Par la même occasion, l'empire carolingien abandonne le circuit méditerranéen à l'empire byzantin : « L'Empire carolingien nie la *Mare nostrum* : *Europa nostra*, dirait-on pour le définir. C'est peu de temps après qu'un Bénédictin de Saint-Gall donnera de l'Europe une définition continentale et conceptuellement claire, moderne déjà[2]. »

Il est donc étonnant de voir que des personnes refusant l'apport du christianisme, vue comme une secte orientale, se réfèrent à un empire conceptualisé par ces mêmes chrétiens. En effet, selon Jacques Le Goff, ce sont les chrétiens qui se trouvent à l'origine du renouveau impérial, voulu comme une résurrection de l'Empire romain. L'empire ottonien est, à ce titre, significatif : « Le nom significatif de cet empire fut Saint Empire Romain Germanique. Ce titre indiquait d'abord le caractère sacré de l'empire, il rappelait ensuite qu'il était l'héritier de l'Empire romain et que Rome était sa capitale ; et, enfin, il soulignait le rôle éminent tenu par les Germains dans l'institution[3]. »

Ceci est le fondement de l'idée évolienne de l'Empire : sacralité et germanité. Julius Evola est passé entre 1928 et 1933, de l'idée d'une tradition méditerranéenne, qu'il avait empruntée à Arturo Reghini et à son paganisme italique, à l'idée d'une tradition aryo-nordique, inspirée conjointement des théories ésotéristes de l'origine polaire de la Tradition et des doctrines racialistes de Rosenberg, Günther et autres Wirth, aux connotations racistes et antisémites évidentes. Evola serait donc passé de l'idéal de la « *romanitas* », qui est traditionnellement l'un des fondements mythiques de tout nationalisme italien, à un idéal supranational qui se fondait sur la pureté raciale et spirituelle supposées des populations germano-scandinaves, dépréciant les apports des peuples italiens, comme les Etrusques, à l'Empire romain. Evola concevait donc l'unité européenne dont il était un partisan comme une unité impériale, l'idée d'empire enveloppant l'existence d'un principe d'autorité à l'échelle supranationale : selon ce penseur traditionaliste, le « Nouvel ordre européen » désiré devait être pensé et réalisé dans la perspective de l'idée impériale. Evola, dès 1951, s'appliquait à définir les conditions de cette réactivation impériale car « Pour l'Europe, faire bloc est une question de vie ou de mort[4]. »

[1] J. Evola, *Le mystère du Graal et l'idée impériale gibeline* [1937], trad. Y. Tortat, Paris, Editions Traditionnelles, 1967.
[2] R. Lafont, *Nous peuple européen*, *op. cit*., p. 23.
[3] J. Le Goff, *L'Europe est-elle née au Moyen Age ?*, *op. cit*., p. 61.
[4] J. Evola, *Essais politiques. Idées impériale et Nouvel ordre européen* [1934-1943], trad. G. Boulanger et F. Maistre, Puiseaux, Pardès, 1988, p. 70.

Cependant, certains païens néo-droitiers ou gravitant dans la nébuleuse de la Nouvelle Droite contestent cette orientation germanique de l'Empire, explicitement racialiste. La revue *Louve*, animée par le poète André Murcie, souhaite le retour de l'*Imperium Romanum*, « tel qu'il ne le fut jamais, mais tel que d'Alexandre à Julien, il fut conçu : de l'ancienne Calédonie pictique à l'Indus, du pourtour méditerranéen au limes de Trajan[1]. » Cet empire engloberait donc la partie orientale, arabe, mais débarrassée de l'islam, néo-paganisme oblige, de l'Empire romain car « Le pourtour méditerranéen est partie intégrante et fondatrice de l'imperium[2]. »

L'Empire théorisé par la Nouvelle Droite n'est pas incompatible avec le régionalisme et peut se confondre avec l'Etat universel jüngerien, qui ne confond nullement patrie (*Heimat*) et Etat[3]. En effet, le modèle impérial néo-droitier unifie en respectant les diversités culturelles particulières, toujours le différentialisme, la défense des « ethnies » minoritaires, et les différents peuples européens. Ce modèle néo-droitier cherche surtout à associer ces peuples « à une communauté de destin, sans pour autant les réduire à l'identique. Il est un tout où les parties sont d'autant plus autonomes que ce qui les réunit est plus solide – et ces parties qui le constituent restent des ensembles organiques différenciés[4]. » Ce point de vue est aussi soutenu par les identitaires *völkisch* de la Nouvelle Droite qui ajoutent, cependant, à la définition d'Alain de Benoist un aspect ethnique prononcé (« une fédération de nations ethniquement apparentées »)[5], inspiré des thèses de Saint-Loup qui diffusa ses idées dans les années soixante et soixante-dix dans ce courant de la Nouvelle Droite. De fait le G.R.E.C.E. s'inspire aussi beaucoup de la définition que Maurice Duverger a faite de l'empire : « Par nature, les empires sont plurinationaux. Ils réunissent plusieurs ethnies, plusieurs communautés, plusieurs cultures, autrefois séparées, toujours distinctes […] Le maintien d'un empire exige que son unité apporte des avantages aux peuples englobés, et que chacun conserve son identité. Une centralisation administrative et militaire est nécessaire pour empêcher les révoltes des classes dominées et la transformation des gouverneurs locaux en féodaux indépendants. Une autonomie est indispensable pour que toutes les ethnies puissent maintenir leur culture, leur langue, leurs mœurs. Il faut enfin que chaque communauté et chaque individu aient conscience qu'ils gagnent à demeurer dans l'ensemble impérial, au lieu de vivre séparément[6]. »

[1] A. Murcie, « Prakmatika pro imperio », *Louve*, n°3, décembre, 2002, p. 2.
[2] *Ibid*., p. 4.
[3] E. Jünger, *Les prochains Titans*, Paris, Grasset, 1998.
[4] A. de Benoist, *L'empire intérieur*, *op. cit*., p.131
[5] G. Faye, *Pourquoi nous combattons.*, *op. cit*. p. 112.
[6] M. Duverger (dir.), *Le concept d'Empire*, Paris, P.U.F., 1980, pp. 10-11.

Ce modèle impérial doit permettre aux Européens de combattre le micro-nationalisme, c'est-à-dire le repli sur les « patries charnelles », voire la réapparition d'un tribalisme communautaire alternatif, comme les communautés païennes autarciques étudiées précédemment, de ceux qui ont peur de la mondialisation uniformisatrice et destructrice. De fait le G.R.E.C.E. soutient l'idée d'une Europe fédérale car « L'Etat-nation, issu de la monarchie absolue et du jacobinisme révolutionnaire, est désormais trop grand pour traiter des petits problèmes et trop petit pour affronter les grands. […] l'Europe est ainsi appelée à se construire sur une base fédérale, reconnaissant l'autonomie de toutes ses composantes et organisant la coopération des régions et des nations qui la composent. La civilisation se fera par l'addition, et non par la négation, de ses cultures historiques, régionales comme nationales, permettant ainsi à tous ses habitants de reprendre pleinement conscience de leur sources communes[1]. »

Malgré une unanimité de façade, les néo-païens néo-droitiers divergent profondément sur le mode de fonctionnement de cet Empire : république, monarchie, autonomie maximale, absence d'autorité au profit d'une union ethnico-culturelle fédératrice, etc. Ainsi, le Belge Christopher Gérard désire un système monarchique car selon lui la royauté est, par excellence, le modèle politique des Indo-Européens : « Surtout, les sociétés indo-européennes, de l'Inde à l'Irlande, ont à leur tête un roi, qu'il s'appelle rex, rix ou rajah dont le rôle sacré est d'incarner la souveraineté et le droit, de préserver l'ordre du monde. Fonction symbolique, c'est-à-dire essentielle, qu'un politicien, homme de parti et donc diviseur du corps social, ne sera jamais capable d'occuper[2]. » Selon lui, la monarchie possède des mérites inconnus dans le système républicain : « Quant au monarchiste de raison, il rappelle que la royauté sacrée, appuyée sur des clans aristocratiques, demeure malgré tout la meilleure digue contre les aventures tyranniques ou totalitaires. Un Roi, point trop puissant, est, pour son peuple, à la fois un recours et un exemple, puisqu'il incarne et assure une continuité. En outre, la royauté traditionnelle garantit le droit inaliénable à la rébellion, le privilège de l'indocilité. *Le Sacre et l'Insurrection* comme mythes politiques[3]. » Mais son monarchisme se confond avec l'Empire : « Fidèle au principe monarchique -par essence anagogique, car il élève l'homme- je me range parmi les Impériaux[4]. »

Toutefois, Alain de Benoist rappelle, dans *L'empire intérieur*, « […] que l'Empire, comme la cité ou la nation, est une forme d'unité politique et non, comme la monarchie ou la

[1] GRECE, *Manifeste*, *op. cit*., pp. 79-80.
[2] C. Gérard, *Parcours païen*, *op. cit*., p. 39.
[3] *Ibid.*, p. 94.
[4] *Ibid*., p. 38.

république, une forme de gouvernement. Cela signifie que l'Empire est a priori compatible avec des formes de gouvernement différentes[1]. » L'auteur fait d'ailleurs remarquer que « Charlemagne, par exemple, est d'une part empereur et, de l'autre, roi des Lombards et des Francs[2]. » De fait, Alain de Benoist défend l'idée d'une république et notamment la Ve République française[3]. Cependant, il refuse l'idée de nation car selon lui, l'empire, contrairement à la nation, « […] n'est pas seulement un *territoire*, mais aussi, et même essentiellement un *principe* ou une *idée*. L'ordre politique et juridique y est en effet déterminé, non par les seuls facteurs matériels ou par la possession d'une vaste étendue géographique, mais par une idée de nature spirituelle[4]. » L'influence de Julius Evola se fait ici ressentir : cet auteur a défendu, dans son œuvre, l'idée que l'*imperium* possédait une dimension quasi mystique à travers le concept d'*auctoritas*.

Cette dimension mystique de l'Empire est défendue par les traditionalistes restés païens, qui voient dans l'Empire une manifestation du sacré. Selon eux, seul le recours doctrinal à la Tradition primordiale guénonienne serait capable de donner un contenu métaphysique à l'impérialité, cet empire idéalisé. Ainsi, le recours à la pensée pérennialiste permettrait à l'Empire reconstitué de préserver la diversité des hiérarchies traditionnelles, partout où elles subsisteraient encore quelque peu, c'est-à-dire à peu près nulle part. Ce recours permettrait aussi, selon eux, une réactivation des traditions les plus anciennes, c'est-à-dire en fait une réinvention de ces traditions, celles-ci n'étant plus comprises par les populations actuelles.

L'empire traditionnel, selon le traditionnaliste néo-droitier Luc-Olivier d'Algange, « […] est le garant du respect mutuel que les peuples se doivent[5]. » Car « L'Empire ne ''tolère'' point la diversité à la manière de nos administrations modernes (le terme de ''tolérance'' suggérant une réprobation implicite de cela même que l'on nous demande de tolérer). L'empire exige la diversité. L'impérialité est interprétation infinie de la diversité. […] Loin d'administrer ou de planifier le réel, comme l'Etat-nation moderne qui est bien, selon le mot de Nietzsche, ''le plus froid des monstres froids'', l'Empire se veut l'interprétation du génie des peuples. A cet égard, les Etats-Unis sont l'anti Empire par fondation pour avoir établi leur ''civilisation'' sur l'extermination des peuples indiens[6]. » Ce modèle est tributaire des doctrines contre-révolutionnaires sur l'essence de la monarchie, doctrines structurées sur le

[1] A. de Benoist, *L'empire intérieur*, *op. cit*., p. 110.
[2] *Ibid.*, p. 119.
[3] Voir le dossier consacré à la Ve République et à sa défense dans *Eléments* n°73, hiver printemps 1992, pp.9-16 et notamment l'article de X. Marchand, « Défense de la Ve République », pp. 13-16.
[4] A. de Benoist, *L'empire intérieur*, *op. cit*., pp. 117-118.
[5] L.-O. d'Algange, « Méditations impériales pour Fernando Pessoa », *L'Originel*, n°9, 1998 p. 52. Publié initialement sous le titre « La gnose de F. Pessoa », *Antaïos*, n°12, hiver 1997, pp. 159-163.
[6] *Ibid*., p. 52

refus de la République révolutionnaire jacobine, vue comme destructrice des provinces et des identités régionales et uniformisatrice. L'Empire résout donc les problèmes conséquents à la présence de populations immigrées et aux revendications régionalistes : l'Empire concrétise le discours différentialiste et communautariste de la Nouvelle Droite.

En outre, cet empire néo-droitier se veut un contre modèle à celui de l'Etat-nation moderne. Il aspire à se dégager de l'histoire. De fait, cette conception traditionnaliste est foncièrement anhistorique car sacré. Ce caractère sacré était pour René Guénon intimement lié à un élément non humain et supra historique, la Tradition. « Le découpage spatial en aires de civilisations et le découpage temporel en cycles historiques résulte du développement de sociétés à partir de centres spirituels vivifiés par une tradition, d'origine supra-humaine, de forme religieuse ou non[1]. »

Cette volonté de réactiver un empire est aussi géopolitique comme le montre Maurice Duverger, l'idée d'un empire européen ouvrirait de nouvelles perspectives géopolitiques : « Etendue de l'Irlande aux bouches du Danube et du Cap Nord à Malte, la grande Europe englobera au début du XXIe siècle plus de trente nations et de 500 millions d'hommes et de femmes. Elle formera ainsi le plus grand espace impérial du monde auquel il ne manquera que des institutions lui permettant de décider efficacement et rapidement d'une façon collective. Mais elle pourra ni ne voudra s'organiser sur le modèle des Etats-Unis dont les 50 Etats fédérés qui les constituent n'ont pas le statut juridique, l'importance politique et la tradition historique d'une nation véritable, laquelle n'existe que sur le plan de la fédération. Aucun pays du Vieux Monde n'est prêt à se fondre dans un super-Etat qui affaiblirait la diversité des institutions publiques et des structures économiques, des partis politiques et des organisations sociales, des connaissances et des croyances, des cultures et des comportements qui font la richesse de la civilisation européenne. Tout est en place pour un empire républicain d'un modèle inédit[2]. » Ainsi, le G.R.E.C.E. reconnaît que « Dans une planète mondialisée, l'avenir appartient aux grands ensembles civilisationels capables de s'organiser en espaces autocentrés et de se doter d'assez de puissance pour résister à l'influence des autres[3]. » Donc, cette volonté de réactiver l'Empire n'est pas uniquement fondé sur le désir d'unir les peuples européens. Elle l'est aussi pour contrer l'hégémonie du modèle libéral américain.

Le modèle impérial n'est donc pas défendu que par les néo-droitiers ou par les nostalgiques du Saint Empire Romain Germanique. Ainsi les auteurs de ce livre, de

[1] P. Faure, « Tradition et histoire selon René Guénon : un regard sur le Moyen Age », *art. cit*., p.16
[2] Présentation de M. Duverger in J. Tulard (dir.), *Les empires occidentaux de Rome à Berlin*, Paris, P.U.F., 1997, p. 4.
[3] GRECE, *Manifeste*, *op. cit*., p. 79.

respectables universitaires, soutiennent l'idée que « L'empire reste fondé sur une civilisation[1] » Ce qui sous-entend qu'il existe, selon ces auteurs une civilisation européenne.

Cependant, la conception de l'Empire de certains néo-droitiers comme Alain de Benoist diffèrent complètement du nationalisme européen fortement ethniciste, racialo-nordiciste, héritier des idées de Saint-Loup, très présent chez d'autres tendances de néo-païens ou chez les dissidents identitaires et nationaux-révolutionnaires gravitant dans la nébuleuse de la Nouvelle Droite. Dans le courant identitaire l'identitaire l'Empire se confond avec l'idée de bloc ethnique homogène, c'est-à-dire avec la « race blanche ». Dans ce cas le bas Empire, à partir de l'Edit de Caracalla donnant la citoyenneté à tous les sujets impériaux, est un contre-exemple car, par ce geste, il aurait provoqué sa décadence, par son ethnopluralisme.

Ce nationalisme européen ethniciste est fondé par un couple antithétique : les patries charnelles prérévolutionnaires et le nationalisme issues de la Révolution, « Hans Kohn [situant] dans la Révolution française l'origine de la contradiction, inhérente au nationalisme, entre sa face civique ordonnée à l'autodétermination et aux libertés individuelles, et sa face exclusiviste, autoritaire et ethnicisante[2]. » Or, selon Pierre-André Taguieff, « La présupposition première du nationalisme idéologique est l'existence réelle de groupes humains, dotés chacun d'une auto-représentation, c'est-à-dire d'une identité collective. Il n'est pas de nationalisme doctrinal sans la croyance que les ensembles culturels se distinguent réellement les uns et les autres, qu'on les définisse ou non comme des ''groupes ethniques''[3]. » Cette définition s'applique logiquement à la vision européenne des mouvements païens identitaires de type Terre et Peuple.

En outre, Isaïah Berlin (1909-1997), « Etre nationaliste, ce n'est pas avoir conscience de la réalité d'un caractère national, ni tirer fierté de celui-ci : c'est croire en la mission particulière d'une nation, perçue comme intrinsèquement supérieure aux buts ou attributs de tout ce qui lui est étranger[4] », en l'occurrence, la défense de la civilisation indo-européenne, à prendre aussi, dans notre cas, au sens ethnique du terme. Ce nationalisme européen identitaire rentre d'ailleurs très bien dans cette autre définition proposée par Isaïah Berlin en 1978 pour qui le nationalisme est « le fait de placer les intérêts de l'unité et de l'indépendance nationale au rang de valeurs suprêmes, devant lesquelles toutes les autres considérations devraient, si besoin est, s'effacer en toutes circonstances[5]. » Cependant, nous remarquons aussi que les néo-païens, de tendance gréciste, n'entrent pas dans le cadre de cette théorie car leur objectif est que

[1] Introduction de J. Tulard, in *Les empires occidentaux de Rome à Berlin*, *op. cit*., p. 12.
[2] P.-A. Taguieff *L'effacement de l'avenir*, *op. cit*., p. 153.
[3] *Ibid*., p. 153.
[4] I. Berlin, *Le bois tordu de l'humanité. Romantisme, nationalisme et totalitarisme* [1990], trad. M. Tymbres, Paris, Albin Michel, 1992, pp. 176-177.

« […leur] communauté culturelle indo-européenne, [soit] à même de susciter un patriotisme continental, exempt de chauvinisme[1] ».

Section II/Les paganismes identitaires régionalistes

Certains néo-païens de la nébuleuse néo-droitière sont d'ardents défenseurs de l'enracinement ethnico-régionaliste. Ainsi, le vieux militant régionaliste Jean Mabire, il a commencé à militer au Mouvement normand dès la fin des années quarante, affirme que « Fidèle à l'origine même de l'identification ''païen/paysan'', j'ai toujours cru que le paganisme n'était concevable que dans l'enracinement. C'est au sein de ma ''patrie charnelle'', la Normandie, dans son unité et sa diversité, que j'ai toujours senti ''senti'' le paganisme, notamment dans la fréquentation de quelques paysages magiques. Les plus importants pour moi ne sont peut-être pas politiques, culturels, historiques, mais d'abord naturels[2]. »

En effet, dès les années soixante-dix, une partie de la Nouvelle Droite, notamment Pierre Vial, Jean Mabire et Tristan Mordrel, a défendu une forme de régionalisme ethnique, l'enracinement. Celui-ci peut être défini comme un attachement identitaire, c'est-à-dire à la fois ethnique et sentimentale, à une forme de régionalisme. Cet enracinement comporte d'ailleurs un aspect *Blubo*, *völkisch*, très marqué en mettant en avant l'appartenance ethnique. A cette époque, Alain de Benoist en faisait son éloge : « A la base du régionalisme, une attitude fondamentalement saine : le désir d'enracinement. Dans une civilisation toujours plus cosmopolite, toujours plus égalitariste, et donc toujours plus anonyme, il est inévitable et même souhaitable que naissent des îlots de résistance locale et que se répande peu à peu l'idée d'une Europe des régions[3]. » Depuis, il a évolué vers la défense du localisme.

Ce régionalisme ethnicisant était présent dès le début des années soixante dans les textes de Jean Mabire, bien avant qu'il ne participe à *Europe-Action*. Mabire, ne l'oublions pas, est plus âgé que les grécistes et par conséquent fait le lien entre cette génération et celle, précédente, des autonomistes régionalistes. Ainsi, le régionalisme de Mabire et Vial est marqué par l'ethnopluralisme européiste de Saint-Loup. En effet, Jean Mabire a reconnu, dès 1966, qu'il se voulait « Normand et Européen, tout ensemble. Mais plus du tout Français[4]. »

[5] I. Berlin, « Le nationalisme : dédains d'hier, puissance d'aujourd'hui », in *A contre courant. Essais sur l'histoire des idées* [1979], trad. A. Berelowitch, Paris, Albin Michel, 1988, p. 352-353.
[1] C. Gérard, *Parcours païen*, *op. cit*., p. 79
[2] J. Mabire, « Itinéraire païen », in *Païens !*, *op. cit*., p. 113.
[3] R. de Herte, « Entre jacobinisme et séparatisme », *Eléments*, n°12, septembre novembre 1975, p. 2.
[4] J. Mabire, *L'écrivain, la politique et l'espérance*, *op. cit*., p. 113.

Depuis lors, Mabire et ses amis défendent un régionalisme ethnicisant s'intégrant dans un européisme de type impérial.

En effet, les premières générations de régionalistes, souvent très à droite, voire à l'extrême droite depuis la Seconde Guerre mondiale, se sont opposés à l'idée jacobine de l'Etat-nation, destructrice des particularismes régionaux, vus comme des ethnies. Cet Etat est, pour ceux-ci, le persécuteur des minorités ethniques. Ces persécutions se sont manifestées par les pratiques des instituteurs, les « hussards noirs de la République », interdisant l'emploi des langues régionales et humiliant les enfants qui en faisaient l'usage. Il est d'ailleurs symptomatique que Mabire emploie à ce propos de l'Etat-nation, l'expression de « nation totalitaire[1] ». Par conséquent, le régionalisme se confond souvent, depuis la fin du XIXe siècle, avec une forme de micro-nationalisme désirant saper l'autorité de l'Etat-nation, sur laquelle a vite pris le discours ethnique, en particulier celui-ci des dernières années de la S.S., puis celui du droit des peuples.

Ce désir d'enracinement ethnique s'oppose, actuellement, encore plus radicalement au mondialisme et au nomadisme soutenu par les élites mondialisées, le « cosmopolitisme ». Ainsi Pierre Vial soutient l'idée d'une VIe République française, confédérée, offrant l'autonomie aux patries charnelles copiée sur le modèle des *Länder* allemands, réunies ultérieurement dans un empire « eurosibérien »[2]. Ce modèle était soutenu par Jean Mabire en 1975[3]. Par ailleurs, il est intéressant de savoir que selon le député souverainiste Paul-Marie Coûteaux, l'historien Edouard Husson et surtout selon le très souverainiste Pierre Hillard, l'Allemagne encourage, depuis sa création, les mouvements régionalistes européens à fonder une Europe « ethno-culturelle » et par conséquent à détruire les Etats nationaux. Cette politique serait actuellement poursuivie via la Charte des langues régionales, la Convention-cadre pour la protection des minorités, la Charte de l'autonomie locale et régionale, etc. De fait, cette politique, si elle existe, va dans le sens des régionalistes français de type Yann Fouéré et de certains néo-droitiers ethno-régionalistes comme Jean Mabire, Tristan Mordrel et Pierre Vial[4].

Longtemps marqué à droite voire à l'extrême droite, comme les références régionalistes de la Nouvelle Droite (Abbé Jean-Marie Gantois (1904-1968), Olier Mordrel, Yann Fouéré, Mouvement Normand), le régionalisme est défendu depuis les années soixante-dix par des

[1] *Ibid*., p. 163.
[2] Cité in G. Faye, *Pourquoi nous combattons.*, *op. cit*., p.206
[3] « La France, les régions et l'Europe. Entretien avec Jean Mabire, Hervé Blot et Michel Marmin », *Eléments*, n°12, septembre novembre 1975, pp.13-19
[4] P. Hillard, *Minorités et régionalismes dans l'Europe Fédérale des Régions. Enquête sur le plan allemand qui va bouleverser l'Europe*, Paris, François-Xavier de Guibert, 2004.

personnes marqué à gauche voire à l'extrême gauche, certains passant de l'extrême gauche à l'extrême droite, comme par exemple les nationalistes corses, ce qui ne facilite pas une clarification de positionnement. Il existe, en effet, deux vagues de militantisme régionalistes païens : la première du début du XXe siècle aux années soixante, largement et nettement marquée à droite et la seconde à partir des années soixante-dix influencée par les contre-cultures (Mai 68 et le mouvement hippie) et le marxisme, et donc marquée à gauche. Cependant, toutes les deux défendent l'idée de peuple, au sens ethnique du terme : il existe un peuple breton comme un peuple corse ou basque, identités niées par l'Etat jacobin français mais aussi par les gouvernements espagnol, anglais, belge…. Le cas breton est intéressant car le régionalisme se confond avec la réactivation, à la fin du XIXe siècle, d'un paganisme au contenu identitaire. Cette polarisation politiques des mouvements régionalistes a provoqué des divergences et des oppositions parfois violentes, notamment au début des années quatre-vingt mais aussi des convergences. Ainsi, l'idée d'une fédéralisation de la France, chère à Pierre Vial et Jean Mabire, est aussi partagée par les régionalistes de gauche, Bruno Etienne (islamologue), Henri Giordan (linguiste) et Robert Laffont (occitaniste) qui défendent une conception européiste-régionaliste[1]. Ces régionalistes de gauche ont été attaqués par Jean Mabire et Hervé Glot dès 1975[2]. Trystan Mordrel réitérera l'attaque en 1984 dans un article intitulé « L'enracinement au quotidien[3] ». Cependant, dès 1975, Jean Mabire reconnaît, à ces groupes gauchistes, le droit à l'existence[4]. Vingt ans plus tard, en 1999, Pierre Vial soutient une position légèrement différente. En effet, il affirme que José Bové, « le militant gauchiste déguisé en paysan du Larzac[5] » sert la cause identitaire en défendant le droit à l'identité[6].

Cette droite identitaire ou « folkiste », symbolisée actuellement par Pierre Vial et Jean Mabire, défend donc un ethno-différentialisme identitaire radical : « Pourquoi ''Terre'' et pourquoi ''Peuple'' ? Parce qu'il y a là deux références qui sont directement liées à la notion d'enracinement et d'identité et qui sont inséparables : un peuple a besoin d'une terre comme lieu de son implantation, de son enracinement, mais se battre pour une terre sans oublier que l'essentiel c'est le sang qui vit sur cette terre, c'est-à-dire le peuple, ce serait une erreur mortelle. Le plus important, toujours, la principale richesse se sont les hommes, donc le sang,

[1] B. Etienne, H. Giordan et R. Laffont, *Le temps du pluriel. La France dans l'Europe multiculturelle*, La Tour d'Aigues, L'Aube, 1999. En outre, Robert Laffont, régionaliste occitan, est notamment l'auteur de *La révolution régionaliste*, Paris, Gallimard, 1967 ; d'*Autonomie de la région à l'autogestion*, Paris, Gallimard, 1976.
[2] « La France, les régions et l'Europe. », *art. cit.*, pp. 15-16.
[3] T. Mordrel, « L'enracinement au quotidien », *Eléments*, n°51, automne 1984, pp. 45-46.
[4] « La France, les régions et l'Europe. », *art. cit.*, p. 15.
[5] Pi. Vial « Le mouvement identitaire », *Terre et peuple, la revue*, n°2, hiver 1999 in *Une terre, un peuple*, *op. cit*., p. 300.
[6] *Ibid*., p. 300.

donc le peuple. [« Une Terre, un Peuple » est] la meilleure réponse à apporter à une question comme l'immigration : au nom du droit des peuples, du droit à l'identité et donc à la différence, que chaque peuple vive sur sa terre et tout ira bien puisque des relations enfin normales pourront s'instaurer. Dans la reconnaissance mutuelle des droits des uns et des autres, et avec la possibilité d'établir des échanges fructueux pour chacun, dans le respect de l'autre[1]. » L'influence de Saint-Loup est flagrante. Pierre Vial s'inscrit aussi dans la continuité d'un Hans F. K. Günther, le « raciologue » nazi lorsqu'il affirme que « D'un de vue anthropologique, la population française est composée de ''Méditerranéens'', d''‘Alpins'' et de ''Subnordiques''[2] » mais il fait la part belle aux origines germaniques[3].

Cette droite « ethno-communautariste » défend donc logiquement un paganisme identitaire défini de la façon suivante par Faye : « Plus que toute autre religion, le Paganisme est à la fois le garant de l'ordre social, de l'ordre cosmique et naturel, garant de la pluralité des croyances et des sensibilités. Il repose sur la logique du ''chacun chez soi'', et non sur le fantasme de la mixité universaliste chaotique. Son modèle social associe étroitement les notions de justice, d'ordre et de liberté, ces dernières étant fondées sur la discipline. Il part du principe que l'humanité est diverse, et nullement destinée à s'unifier, que l'histoire est un devenir imprévisible et sans fin. Il suppose, à l'inverse des monothéismes, une humanité hétérogène composée de peuples homogènes, l'essence du politique étant la constitution de l'homogénéité de la Cité, sacralisée par les divinités, dans laquelle l'identité se confond absolument avec la souveraineté. Organique et holiste, la vision païenne du monde considère les peuples comme des communautés de destin. Ainsi que l'on le vit dans le Paganisme grec, la notion de Cité, soudée par le patriotisme et l'identité commune (reflet des divinités et de la nature) est fondamentale dans le Paganisme, où les divinités tutélaires avaient une dimension essentiellement politique et enracinée[4]. » Dans un autre texte, il affirme que « Le maillage régionalisé du continent européen constitue un de ses traits fondamentaux. La région, entité de taille humaine, héritière d'une longue histoire, permet une identité, une proximité, une communauté qui est un contrepoids au cosmopolitisme anonyme et aux centralismes bureaucratiques. Les régions représentent […] les briques constitutives de l'Europe, ses éléments fondamentaux […][5]. » Allant dans ce sens, Bernard Marillier affirme que la

[1] P. Vial, *Une terre, un peuple*, *op. cit*., p. 102.
[2] P. Vial, « A la croisée des destins », in *Une terre, un peuple*, *op. cit*., p. 233. Publié initialement dans *Eléments*, n°38, printemps 1981, pp. 17-24.
[3] *Ibid*., pp. 234-235. En 1991, il soutenait toujours cette idée dans « La source de l'imaginaire national », publié dans le magazine *Enquête sur l'histoire*, n°1, hiver 1991 repris in *Une terre, un peuple*, *op. cit*., pp. 239-245.
[4] « Les Titans et les dieux. Entretien avec Guillaume Faye », *art. cit.*, p. 116.
[5] G. Faye, *Pourquoi nous combattons.*, *op. cit*., p. 205.

spiritualité des Indo-Européens, païenne, est « Plurielle, diverse et dépourvue d'universalité, donc tribale et nationale […][1] ». Leur pensée peut donc être résumée « une terre, un peuple ».

Toutefois, Jean Mabire s'est éloigné, dès la première moitié des années soixante-dix[2], du régionalisme tendant vers le micro-nationalisme en affirmant qu'il est « Autonomiste sans aucun doute. Indépendantiste signifierait que nous serions isolés. Quant à régionaliste, je vous donnerais la définition qu'avait élaboré mon ami Olier Mordrel : *un régionaliste est un homme qui appelle un chat un 'félin domestique de petite taille'' et qui a encore peur de se compromettre*[3]. » Mais il reste fidèle aux idéaux de Saint-Loup défendus par l'association Terre et Peuple et la revue éponyme.

Les néo-païens en France, contrairement à d'autres Etats européens, ont lié leur paganisme au combat régionaliste. Ainsi, les néo-païens de la Nouvelle Droite se réfèrent souvent aux régionalistes, bretons en particulier, et citent notamment Yann Fouéré et son engagement à la fois régionaliste et européen, Morvan Marchal et surtout Olier Mordrel, les deux derniers étant plus ou moins néo-païens. Pourtant, il existe un conflit entre les néo-païens partisans de l'Empire romain et les druidisants qui refusent toutes références aux romains au profit de la celtitude. En effet, les néo-druides ou les celtisants sont de fervents défenseurs du régionalisme. Ils se considèrent comme les héritiers de militants de la cause bretonne qui, tel Raffig Tullou, crurent que l'occupation allemande permettrait l'accession de la Bretagne à l'autonomie, voire à l'indépendance. Toutefois et paradoxalement, ces néo-druides sont aussi influencés par le discours républicain de la fin du XIXe siècle, qu'ils rejettent pourtant, lorsqu'ils parlent de la Gaule et des gaulois, dans le sens du « nos ancêtres les gaulois » de la Troisième République qui se voulait l'héritière des Gaulois plutôt que des envahisseurs Francs, tyrans aristocrates d'origine germanique. Cependant, le terme « Gaulois » est une invention que Jules César (100 av. J.C.- 44 av. J.C.) a utilisé dans son texte *La guerre des Gaules*, les spécialistes parlant de Celtes et non de Gaulois[4]. Les Romains, avant Jules César, employaient le terme « Gallia » pour désigner ce que les Grecs appelaient « Celtique », c'est-à-dire la zone de peuplement celte allant de l'Atlantique à Budapest. César a utilisé ce mot pour désigner une Gaule dont la frontière orientale est délimitée par le Rhin[5].

Le druidisme de droite, car il existe une tendance gauchisante incarnée, par exemple, par le chanteur Gilles Servat, est foncièrement ethnocentrique. Il considère le celtisme comme

[1] B. Marillier, *Les Indo-Européens*, *op. cit*., p. 41.
[2] « La France, les régions et l'Europe. », *art. cit.*, p. 13 et p. 16.
[3] « Entretien avec Jean Mabire », *Utlagi* n°10, août septembre 2001, p. 11.
[4] Le mot « Gaulois » est un terme latin générique pour désigner les Celtes.
[5] C. Goudineau, « C'est César qui a inventé la Gaule », *L'Histoire* n°282, décembre 2003, pp. 36-37.

un élément constitutif de l'identité nationale. Il refuse l'Etat français coupable d'avoir annexé le duché de Bretagne en 1532, en le laissant néanmoins autonome, et surtout coupable d'avoir nié l'identité bretonne depuis la Révolution. Cette négation de l'identité et cette haine de la France ont incité de ce fait les activistes bretons des années Trente, dont Fransez Debeauvais et Olier Mordrel, à se rapprocher de l'Allemagne nationale-socialiste en vain d'ailleurs, le gouvernement de Vichy refusant l'autonomie de la Bretagne. Ainsi, Yann Fouéré a pu dire que Mordrel fut déporté sur l'ordre de Vichy[1]. En fait, il fut assigné à résidence en Allemagne durant six mois environ, ce qui est très différent[2]. Mais il est vrai que ce dernier, en refusant la Révolution française considérée comme étant à l'origine de la négation des particularismes régionaux, provoqua son exil, le gouvernement de Vichy l'ayant acceptée en partie, par nationalisme, malgré l'éloge des « patries charnelles ».

Ce ressentiment est encore largement présent aujourd'hui et reste de nature contre-révolutionnaire. En effet, les régionalistes bretons radicaux, identitaires, ne comprennent pas le manque d'intérêt des responsables politiques français à l'égard d'une langue qui renvoie, selon eux, à une histoire ethnique, celle des français descendants en ligne directe des peuples celtes, « gaulois ». Ils y voient donc l'action de « […] l'idéologie de la Révolution française, qui constitue toujours l'armature idéologique de la classe politique, qui interdit toute résurgence des particularismes au nom d'un universalisme par essence niveleur. C'est au nom de l'universalisme que la classe médiatico-politique cherche à nous couper de nos racines, à nous rendre amnésiques […][3] ».

Parmi ces régionalismes ethniques, il existe des tentatives païennes de fonder un système communautaire de petites structures autonomes les unes par rapports aux autres, unies simplement par une culture commune et qui, comme nous l'avons déjà vu dans une précédente partie, se regrouperaient d'elles-mêmes librement et par affinités au sein d'unités plus grandes. De fait, il s'agit d'une volonté de revenir au modèle étatique de la Cité-Etat des Celtes, Germains et Grecs. Ces théories sont influencées à la fois par les thèses anarchisantes et par les expériences *völkisch*. En France, seules, les communautés Libération Païennes et *Domus Europ*a rentre dans cette catégorie. En effet, il existe des communautés de ce type en Allemagne, Pays-Bas, Autriche, Russie et dans les pays baltes. En outre, Libération Païenne refuse le caractère explicitement raciste des thèses *völkisch*.

[1] « Entretien avec Yann Fouéré », *Utlagi* n°10, août septembre 2001, pp. 21-22.
[2] G. Cadiou, *L'hermine et la croix gammée*, *op. cit*., pp. 88-89.
[3] Y. Klegereg, « Langue et identité dans la Bretagne contemporaine », Tribune libre, *Utlagi* n°12, février mars 2002, p. 3.

Section III/Le nationalisme-révolutionnaire

D'autres néo-droitiers, sous l'influence conjointe de Thiriart, de Mosley et d'Evola, soutiennent l'idée d'un nationalisme européen racialement fondé. C'est notamment le cas des nationalistes-révolutionnaires, parfois appelés révolutionnaires-conservateurs représentés par les ex-grécistes Robert Steuckers et Guillaume Faye. Ce dernier, par exemple, énonce dans *L'archéofuturisme*, sa conception du nationalisme : « Evidemment, je reste fidèle à la notion globale de ''nationalisme'' mais cette fois fois-ci, entendue sous sa dimension continentale européenne et non plus hexagonale, héritée de la douteuse philosophie de la Révolution française. Être nationaliste aujourd'hui, c'est redonner à cette notion sa signification étymologique première : ''défendre les natifs d'un même peuple''. Ce qui suppose une rupture avec la notion traditionnelle, héritière de la philosophie égalitaire des Lumières, de la nation et de la citoyenneté. Être nationaliste aujourd'hui, c'est s'ouvrir à la dimension d'un ''peuple européen'' qui existe, qui est menacé et qui n'est pas encore politiquement mis en forme pour se défendre. On peut être ''patriote'', attaché à sa patrie sub-continentale, mais oublier qu'elle fait organiquement, vitalement partie du peuple commun dont le territoire naturel et historique ou dont la forteresse, dirais-je, s'étend de Brest au détroit de Behring[1]. » Le peuple, au sens défini par Faye, se confond donc avec l'aire de développement historiques des Indo-Européens qui se confond elle-même avec « la race blanche ». par la même occasion, la nation est redéfinie, épousant l'européisme ethniciste de Saint-Loup.

Ce nationalisme européen et identitaire correspond, selon Taguieff, à « […] la quatrième vague du nationalisme, celle que nos contemporains vivent dans la fausse conscience, la crainte et la culpabilité diffuse depuis quelques années, pourrait simplement se définir comme l'ensemble des réactions identitaires contre les effets ambigus, à la fois déstructurant et uniformisant, du ''turbo-capitalisme'', réactions ethno-nationalistes et séparatistes suscitées par l'achèvement du marché planétaire stigmatisé en tant que ''mondialisation sauvage''. Le néo-nationalisme, ou la quatrième vague du nationalisme, renvoie à des formes de mobilisation diversifiées (de l'ethnicité au fondamentalisme religieux), à différents modes de rébellion identitaire, ou plus précisément de résistance des ''communautés'' ou des identités collectives (dotées ou non d'une conscience nationale) aux effets désagrégateurs, voire désintégrateurs, de la globalisation économique et de la mondialisation de l'information et de la communication, dont les conséquences les plus

[1] G. Faye, *L'archéofuturisme*, *op. cit*., pp. 15-16.

visibles sont le chômage structurel, la fragilisation de la condition salariale et l'imposition d'une culture de masse planétaire, porteuse d'uniformisation appauvrissante, et plus ou moins violente, des valeurs et des formes de vie[1]. » Il s'agit donc d'une volonté de repli « entre soi », entre personnes de même « race ». De fait, ce nationalisme rejoint chez Faye son souhait de créer de grands espaces civilisationnels autarciques et indépendants pour faire face au « choc des civilisations » cher à Huntington, les relations entre les blocs civilisationnels étant régies par une « paix armée », selon le mot de Faye. En effet, Faye, et Steuckers aussi, désire la création d'un Etat fédéral impérial ethnocentré et décentralisé, identique à celui théorisé par Thiriart dans les années soixante et souhaité par Saint-Loup. De fait, l'européisme des nationaux-révolutionnaires est tributaire de la géopolitique, celui-ci étant synonyme de la défense de la civilisation européenne, l'Empire « eurosibérien », via la défense d'espaces vitaux, ceux-ci étant eux-mêmes liés à l'idée de puissance territoriale, en l'occurrence continentale.

Pierre-André Taguieff, citant Ernest Gellner, montre que « Le nouvel impératif d'homogénéité culturelle, qui constitue l'essence même du nationalisme, va à l'encontre de la nature des sociétés traditionnelles, et en est généralement absent[2]. » Par conséquent, le nationalisme-révolutionnaire s'oppose aux doctrines des traditionalistes, pour lesquels la référence reste les sociétés traditionnelles. En outre, dans un autre ouvrage, Ernest Gellner précise qu'« Une unité politique territoriale ne devient ethniquement homogène que dans certains cas : si elle tue, expulse ou assimile tous les non-nationaux[3]. » Cela pose en termes crus, le problème de l'attitude identitaire vis-à-vis des populations immigrées. Curieusement, les Vial, Faye, etc., habituellement très loquaces, n'expriment aucune position publique quant à leur solution, même si Faye parle à propos de l'immigration de colonisation. Nous pensons que cette absence de discours masque un point de vue radical, de type expulsion. Selon Pierre-André Taguieff, « [...] la norme ''nationaliste'', autorise donc trois solutions distinctes du problème des minorités internes, que les traditionnels empires pluri-culturels, résolvant celui-ci par un mode d'inclusion spécifique (englobement et subordination hiérarchique), n'avaient nul besoin de considérer : l'assimilation culturelle totale, l'expulsion (les transferts de population) et l'extermination physique des supposés ''inassimilables''[4]. »

La montée en Europe des droites régionalistes et identitaires, « folkistes », de type Terre et Peuple, d'une part et nationalistes d'autre part, rend plausible l'hypothèse que les

[1] P.-A. Taguieff *L'effacement de l'avenir*, *op. cit*., p. 157.
[2] *Ibid*. p. 152. E. Gellner, *Conditions of Liberty Civil Society and its rivals*, Londres, Penguin Book, 1994, p. 105, traduit par P.-A. Taguieff.
[3] E. Gellner, *Nations et nationalisme* [1983], trad. Bénédicte Pineau, Paris, Payot, 1989, p. 13.
[4] P.-A. Taguieff *L'effacement de l'avenir*, *op. cit*., p. 152.

nouveaux conflits identitaires, à base ethnique, linguistique, religieuse, ou comprenant ces trois types, indiquent le surgissement d'un nouveau nationalisme fondé en l'occurrence sur le civilisationnel. De ce nationalisme métamorphosé, plus identitaire ou ethnique qu'étatique, plus séparatiste qu'impérialiste découle l'apparition, sur la scène internationale mondialisée, de « réorganisations » et de « nationalisme régionaux », réalités sociopolitiques ordonnées à la norme de l'homogénéité ethnique. Cela montre aussi que les Etats multi-ethniques, célébrés par les partisans de la mondialisation, relève de l'utopie.

Cet éclatement ethnico-religieux agressif résulte des tentatives d'uniformisation néolibérale du monde, le « Mc World » de Benjamin Barber, expression qui désigne chez lui le « totalitarisme économique » planétaire, la totale domination du marché qui menace de destruction toutes les conditions de la vie démocratique (souveraineté des Etats, solidarité nationale, contrôle des gouvernants par les gouvernés, etc.). Ce processus mondialisateur d'uniformisation forcée ne pacifie pas le genre humain, il favorise au contraire la re-tribalisation du monde, faisant ainsi émerger des entités de moins en moins viables, et le repli identitaire défensif-agressif qui n'est, en réalité, qu'un appel à la défense d'identités culturelles ou civilisationnelles. L'affaiblissement des Etats-nations ne prélude nullement à l'entrée dans l'âge de la paix universelle : il favorise au contraire, l'extension planétaire des conflits locaux à base ethnique, et ce, que l'ethnicité revendiquée tende vers le racial ou vers le culturel (linguistique ou religieux). Les nationaux-révolutionnaires voient donc dans l'empire un moyen de se préparer à l'affrontement inévitable et inéluctable Nord/Sud.

Paradoxalement, les intellectuels adeptes du nomadisme, partisans de la société planétaire, sans frontières et de l'économie mondialisée, reçoivent le renfort des doctrinaires d'une Europe des régions, ethniquement conçues. « Car ce modèle post-national de la démocratie s'accommode fort bien du multi-communautarisme : l'économie planétarisée et l'ethnicité angélisée (« plurielle ») font bon ménage idéologique. Dans le monde froid et anonyme des flux, des réseaux et des échanges, il faut bien faire une place aux niches identitaires, sources de chaleur. Il est vrai que les élites mondialisées (ou les membres de « l'hyperclasse ») pratiquent et/ou prônent soit le mondialisme absolu (l'identitaire se réduisant dès lors au familial, voire au conjugal « flexible »), soit le multiculturalisme ou la politique des identités, pour autant que celle-ci n'entrave pas le fonctionnement du marché[1]. »

Dans les pays de l'ex bloc soviétique, l'essor du paganisme est étroitement lié aux tentatives de sauvegarde de l'identité nationale. Les paganismes de cette région de l'Europe (Pologne, Estonie, Lettonie et Lituanie) se caractérisent avant tout par une conception ethnique

[1] *Ibid*., p. 163.

héritée du nationalisme romantique de la fin du XIXe siècle. Le christianisme (orthodoxe, protestant ou catholique) y est souvent perçu comme destructeur de l'identité nationale, par l'interdiction des cultures locales très fortement imprégnées de paganismes (il ne faut pas oublier que les pays baltes ont été entièrement christianisés qu'au XVIIe siècle) et comme agent des Empires (russe, austro-hongrois, prussien et enfin soviétique) colonisateurs. Toutefois, il est important de signaler que les néo-paganismes de ces régions comporte une composante cultuelle.

Les groupes néo-droitiers se développant dans les pays de l'ex bloc soviétique ont un recours quasi systématique au paganisme. Ce dernier se fonde généralement sur un socle théorique issu du romantisme politique : la quête d'une identité nationale mise à mal par les différentes occupations (les empires austro-hongrois, la Prusse, la Russie tsariste puis l'union soviétique). Le corollaire de ce nationalisme romantique est un anti-christianisme virulent, le christianisme symbolisant à la fois la puissance occupante et la perte d'identité.

Conclusion du chapitre :

Emile Durkheim (1858-1917) disait que le nationalisme relevait du principe religieux. Cela est particulièrement visible dans le nationalisme européen païen qui se double d'un aspect sacré, via la défense et les tentatives de résurrection des religions ethniques, païennes, indo-européennes (*cf*. Jonas Trinkunas, Maurice Rollet, Terre et Peuple et Christopher Gérard). Cet aspect sacré du nationalisme européen néo-droitier est renforcé par le fait que le nationalisme utilise lui-même fréquemment des métaphores religieuses comme a pu le démontrer Carl Hayes[1], facilitant ainsi la diffusion du discours ethnico-religieux. En effet, selon Gil Delannoi, « Non seulement le nationalisme se substitue à la religion comme ferveur collective, mais l'idée même de nationalisme semble être née en Europe lors des guerres religieuses, de leurs querelles fratricides puis interétatiques et de leurs séquelles[2]. » Paradoxalement, le nationalisme serait le corollaire, selon Carl Hayes, du monothéisme chrétien : « Dans le nationalisme, en effet, la nation s'adresse, tel un dieu du monothéisme, simultanément au sentiment, à l'intellect, à l'imagination et à la volonté. Comme aliment d'une foi privée et d'un culte public, la nation prétend donner le salut individuel et assurer une sorte d'éternité collective[3]. » Toutefois, le néo-droitier Jacques Marlaud voit l'origine du nationalisme plus lointaine, dans le judaïsme. Selon lui, et avec un anti-judaïsme certain, aucun des grands textes indo-européens « […] ne fait état de combats pour la survie d'une identité nationale au sens où nous l'entendons aujourd'hui. […] Le premier nationalisme militant de l'histoire est bien celui du petit peuple juif qui, au nom de sa foi exclusive a eu maille à partir avec tous les grands empires de l'époque : égyptien, babylonien, perse, alexandrin, romain, et plus tard avec les royaume de France, d'Espagne, de Pologne, avec les empire autrichiens, allemand, russe, et de nos jours, sous sa forme sioniste, avec la nation arabe. Il ne s'agit pas ici de porter un jugement sur l'histoire juive, mais de critiquer cette forme de nationalisme religieux et sa notion d'élection exclusive[4]. »

Cette référence paradoxale au nationalisme est présente dès les premières tentatives de réactivation des paganismes italiques, celtisants et germaniques, ouvertement régionalistes et/ou nationalistes.

[1] G. Delannoi, « Le réveil du nationalisme sonne plus d'une fois », in G. Delannoi et P.-A. Taguieff (dir.), *Nationalismes en perspective*, Paris, Berg International, 2001, pp. 15-16.
[2] *Ibid*., p. 16.
[3] *Ibid*., p. 17.
[4] J. Marlaud, « Critique du nationalisme », *Interpellations*, *op. cit.*, pp. 301-302.

Sixième chapitre : Une sexualité sans péché originel

Le paganisme est réputé pour sa liberté sexuelle. Ainsi Guillaume Faye écrivait en 1983, « Dans une conception païenne de la société – à la fois libertaire et souveraine, conviviale et régalienne, animée par le principe de plaisir comme par la volonté de puissance – tout peut coexister de manière organique et *polythéiste* : l'ascèse sexuelle, le libertinage, l'esprit de jouissance, la déviance, l'homosexualité, le saphisme, la sublimation, l'esthétisme. Chacune de ses attitudes correspond à une fonction, à un ordre, normé par des codes rigoureux[1]. » Faye a donc une vision très particulière, très « libérée », de la sexualité païenne allant à l'encontre du discours moralisateur dominant l'extrême droite. De fait, la sexualité païenne porte en elle une révolution culturelle en sapant les fondements de la morale chrétienne, à l'instar de la « révolution sexuelle » désirée par les freudo-marxistes, comme Michel Foucault (1926-1984) ou Wilhelm Reich (1897-1957) dans un autre domaine.

Section I/La sexualité et le sacré

De fait, dans une conception néo-païenne de la sexualité est mis en avant une forme de panthéisme fondé sur l'aspect sacré du sexe. En effet, certains personnes ou groupes gravitant dans la nébuleuse de la Nouvelle Droite insistent sur le lien existant entre la sexualité et le sacré. Ce lien aurait été détruit, nié, par l'avènement du christianisme. Pour les renouer, ces personnes se tiennent informées des dernières publications scientifiques consacrées à la sexualité antique et à l'Inde historique et contemporaine, celle-ci la dernière civilisation païenne ayant gardé des traces du modèle sociétal antique. Ainsi, le numéro 12 de la revue *Antaïos*[2] cite les travaux de C. Calame sur *L'éros dans la Grèce antique*[3], ceux de C. Bishop sur l'Inde, *Le sexe et le sacré*[4] ou ceux de N.J. Robert sur *L'éros romain. Sexe et morale dans l'ancienne Rome*[5]. Il est vrai que des cultes à connotation sexuelle ont existé dans l'Antiquité, voire même depuis la préhistoire. Ainsi, le phallus fut vénéré en Occident depuis la préhistoire[6]. Mircea Eliade note à ce propos que « Sous l'apparence d'une divinité frivole, se

[1] G. Faye, *Sexe et idéologie*, Paris, Le Labyrinthe, 1983, p. 25.
[2] *Antaïos*, n°12, hiver 1997, p. 199.
[3] C. Calame, *L'éros dans la Grèce antique,* Paris, Belin, 1996.
[4] C. Bishop, *Le sexe et le sacré*, trad. P. Cornu, Paris, Albin Michel, 1997.
[5] J.-N. Robert, *L'éros romain. Sexe et morale dans l'ancienne Rome*, Paris, Les Belles Lettres, 1997.
[6] F. King, *Esotérisme et sexualité* [1971], trad. J. Reigner, Paris, Payot, 2004, pp. 79-103.

dissimule l'une des sources les plus profondes de l'expérience religieuse : la révélation de la sexualité en tant que transcendance et mystère[1]. »

A/la mystique sexuelle

La sexualité, débarrassée de l'idée de péché originel, peut être un moyen d'atteindre le sacré. Il peut aussi un facteur de lien social via la pratique de cérémonies orgiaques : ici se ressent l'influence du sociologue Michel Maffesoli, pour qui l'orgiasme est « […] une manière de poser le problème de la socialité ou de l'altérité[2]. » Selon ce sociologue, l'orgiasme tend vers un ordre confusionnel allant à l'encontre de l'individuation, et donc de l'individualisme, figure de la modernité. En effet, Maffesoli postule dans son essai qui lui est consacré, *L'ombre de Dionysos. Contribution à une sociologie de l'orgie*, que son rôle est primordial à ses yeux car il est la caractéristique des cultes dionysiaques et de certains cultes proche comme le shivaïsme, qui dans ses diverses modalités, dont toutes ne sont pas de nature sexuelle, tend à la « fusion dans le grand tout », avec le Grand Pan. « *Pan* » signifiant en grec « tout », cette divinité est celle de l'énergie sexuelle et de la Nature, manifestation du vitalisme. Elle est d'ailleurs souvent représentée sous les traits d'un satyre ce demi-dieu rustique, réminiscence d'un culte chamanique, avec les pattes et les cornes de bouc, une couronne de fleurs et de fruit sur la tête, c'est-à-dire à la communion panthéiste avec la nature.

Ce sociologue voit donc dans les pratiques orgiaques une réminiscence de culte et/ou de pratiques dionysiaques. Cet orgiasme est également cosmique en ce qu'il immerge le groupe orgiaque lui-même dans une globalité les dépassant, les englobant plutôt, dans la globalité cosmique. En effet, les rites orgiaques, quelle que soit leur nature, telles que l'accouplement de l'homme et de la femme, qui évoque l'union du Ciel et de la Terre, et la danse extatique, chamanique, qui imite les mouvements des planètes, reproduisent en effet au niveau du microcosme humain les évènements cosmiques les plus fondamentaux et recréent, ce faisant, un lien analogique proprement religieux, ou du moins ésotérique les correspondances étant l'une de ses six caractéristiques, entre les hommes et le monde dans lequel ils vivent.

Cette démonstration montre bien la vision qu'ont les néo-païens de la sexualité. Le professeur Massimo Introvigne fait d'ailleurs remarquer qu'« […] aux origines du renouveau

[1] M. Eliade, *Histoire des croyances et des idées religieuses*, Paris, Payot, 1976, p. 296.
[2] M. Maffesoli, *L'ombre de Dionysos. Contribution à une sociologie de l'orgie*, Paris, Le livre de poche, 1991, p. 14.

païen […] il y a souvent un véritable culte de la sexualité. Dans le paganisme contemporain, on trouve souvent des expressions de magie sexuelle et des alliances, notamment aux Etats-Unis, avec le féminisme et avec le mouvement pour les droits des homosexuels[1]. » Par exemple, il existe une tendance du néo-paganisme germano-scandinave qui pratique une forme de chamanisme féminin comprenant des pratiques sexuelles appelée le *Seidr*.

En outre, cet intérêt pour la sexualité et la magie sexuelle dépasse le cadre du néo-paganisme. Ainsi, certains néo-droitiers non païens se penchent aussi sur la magie sexuelle du fait de leur intérêt pour l'occultisme. C'est le cas de Christian Bouchet qui se situe spirituellement « […] à la confluence de l'occultisme occidental et du tantrisme shivaïte […] » et dont les maîtres spirituels sont Crowley, Evola et Gurdjieff[2]. De fait, les néo-païens sont influencés par tout un courant de l'occultisme occidental, né au XVIIIe siècle, et qui a connu un franc succès à la fin du XIXe siècle. Toutefois, cet occultisme n'est pas le seul à avoir théorisé la magie sexuelle, même s'il l'a fait de façon systématique.

En effet, l'Inde a une longue tradition derrière elle dont le tantrisme est le visage à la fois le plus connu et le plus mal connu. Le tantrisme est un courant mystique issu de manuels appelés *tantra*, qui recommandent, comme moyens d'ascèse, divers rites sexuels fondés sur une parfaite maîtrise de soi. Il existe deux voie spirituelles tantriques : celle de droite qui utilise l'énergie diffuse dans le corps humain et qui prône l'abstinence sexuelle et celle de gauche qui prend directement appui sur l'expérience sexuelle. Alain Daniélou voyait dans le tantrisme une manifestation du shivaïsme, lui-même étant une persistance d'un culte pré-indo-européen. Ce courant très ancien est mal vu des hindouistes orthodoxes, qui lui reprochent de violer des préceptes fondamentaux (consommation d'alcool, de mets interdits, rapports sexuels extraconjugaux, etc.). En Occident, le tantrisme est mal connu et souvent caricaturé : l'omniprésence de la sexualité dans ces rites a donné lieu à bien des malentendus. Par ailleurs, l'un des grands spécialistes du tantrisme était le professeur Jean Varenne, traducteur des *Védas* et des *Upanishads* mais qui fut aussi l'un des présidents du G.R.E.C.E. et un membre du Front national.

Le yoga, peut aussi avoir un aspect sexuel : « C'est ce qui explique les surprenantes connaissances que nous rencontrons dans les sciences hindoues, écrit Alain Daniélou. Les techniques érotiques sont liées aux méthodes de Yoga. Pour chaque forme de Yoga, pour chaque posture, il existe une forme non érotique et une forme érotique. Les formes de Yoga qui utilise l'érotisme à des fins de développement intellectuel et spirituel ou pour acquérir des

[1] M. Introvigne, « Expressions païennes », *art. cit.*, p. 13.
[2] C. Bouchet, « L'anti-tradition et moi », in *Que vous a apporté René Guénon ?*, *op. cit.*, p. 137-138.

pouvoirs supranaturels, sont beaucoup plus efficaces que les autres mais peuvent être parfois dangereuses puisqu'elles affectent le centre même de la vie[1]. » Cette magie sexuelle orientale a joué un rôle important dans la conceptualisation et l'essor de la magie sexuelle occidentale, via la vague de l'indomanie au XIXe siècle.

B/Les origines de la magie sexuelle

1/les précurseurs

Francis King, considère que la magie sexuelle contemporaine est née en Grande Bretagne au milieu du XIXe siècle avec Edward Sellon (1818-1867 ?)[2]. En France, durant le même temps, Eugène Vintras (1807-1875) et l'Abbé Boullan (1824-1897) furent connus pour ces pratiques. Le second, un prêtre défroqué, était fasciné par la scatophilie et servit de modèle à Joris-Karl Huysmans (1848-1907) pour le personnage du Docteur Johannès de *Là-Bas* son roman publié en 1891[3]. Cependant, le fondateur de la magie sexuelle moderne fut un Américain, Paschal Beverly Randolph (1825-1875)[4]. Les idées et les pratiques de Randolph, furent appliquées en Europe par des « sociétés secrètes », comme la célèbre *Golden Dawn* et surtout comme l'*Ordo Templis Orientis*, fondée en 1902 par l'industriel allemand Karl Kellner (1838-1912) ; société comprenant une initiation à la magie sexuelle, de nature shivaïte. A la mort de son fondateur, la société fut développée par le successeur de Kellner, Theodor Reuss (1855-1923) qui diffusa ces doctrines dans les milieux occultistes : il initia entre autres Aleister Crowley. Les personnes citées ci-dessus font parties des références des néo-païens du début du XXe siècle. Certains d'entre eux passèrent quelques temps, entre 1900 et 1920, dans la communauté alternative de Monte Verità, en Suisse italique où se côtoyèrent anarchistes, théosophes, occultistes, artistes d'avant-garde, écrivains et *völkischer*[5], diffusant ces idées dans d'autres milieux, selon le principe de la contagion des idées énoncées par Dan Sperber[6]. Cette pratique tend selon Sarane Alexandrian à « […] créer une Gnose moderne de la sexualité,

[1] A. Daniélou, « L'Erotisme dans la Tradition hindoue », *art. cit*., p. 74.
[2] F. King, *Esotérisme et sexualité*, *op. cit*. pp. 21-47.
[3] M. Berval, *Etapes de la pensée mystique de J.-K. Huysmans*, *op. cit*., pp. 73-180.
[4] P.B. Randolph, *Magia Sexualis*, Paris, Guy Le Prat Editeur, 1981. Traduit par M. de Naglowska.
[5] P. Baillet, « Monte Verità, 1900-1920 », *art. cit*., pp. 109-135.
[6] D. Sperber, *La contagion des idées*, *op. cit*.

c'est-à-dire un système qui coordonne les similitudes et concilie les contraires de toutes les méthodes érotico-mystiques mises en pratique[1]. »

Mais les lettres de noblesses de cette pratique furent données par l'occultiste anglais Aleister Crowley et par une aristocrate russe réfugiée à Paris durant un temps, Maria de Naglowska (1883-1936)[2], où elle eut un groupe d'adepte. Cette dernière fréquenta à la fois Crowley et Evola[3]. Elle est, selon Massimo Introvigne, une figure importante du satanisme de l'entre deux guerres[4]. Julius Evola est aussi un éminent représentant de cette pratique, la sexualité et son rapport au sacré étant l'un des grands thèmes de son œuvre. Il écrivit, d'ailleurs, en 1958 un livre consacré à cette question, *Metafisica del sesso*[5], publié en français dès 1959[6]. Sommairement, nous pouvons résumer la thèse d'Evola de la façon suivante : la sexualité permet le dépassement de la dualité Homme/Femme donnant ainsi lieu à l'union des contraires dont l'objectif est une forme de transcendance, inspirée du tantrisme indien : « […] l'amour ou, pour être fidèle à la pensée d'Evola, l'amour sexuel, est la forme la plus universelle de dépassement de la dualité[7]. »

2/Le rôle important d'Alain Daniélou

Outre Evola, les païens de la Nouvelle Droite, surtout les partisans de la Tradition, se réfèrent, en général, à l'œuvre d'Alain Daniélou et notamment aux textes consacrés au shivaïsme et à son contenu transgressif[8]. En effet, Alain Daniélou a fait une place importante dans son œuvre à la sexualité car « L'érotisme joue un rôle central dans le phénomène de la vie, écrit-il. Tout ce qui fait la beauté du monde et des êtres est de caractère sexuel, qu'il s'agisse des fleurs, de leurs couleurs et de leurs parfums, du plumage ou du chant des oiseaux, de la beauté et de l'attrait des humains les uns pour les autres. Tout n'est qu'un hymne de gloire érotique. Le principe érotique précède la naissance des espèces : il est la base même du

[1] S. Alexandrian, *La magie sexuelle*, Paris, La Musardine, 2000.
[2] Les éditions « Les Gouttelettes de Rosée », Montpeyroux, liées à une tendance de gauche de O.T.O., ont réédité trois textes de Maria de Naglowska : *Le rite sacré de l'amour magique*, *Le mystère de la pendaison* et *La lumière du sexe* et lui ont consacré une étude : Marc Pluquet, *La Sophiale, Maria de Naglowska, sa vie, son œuvre*.
[3] XXX, *Les liaisons dangereuses de Julius evola : Aleister Crowley, Gerald Brousseau Gardner et Maria de Naglowska*, Nantes, Ars Magna, 2003.
[4] M. Introvigne, *Enquête sur le satanisme*, *op. cit*., pp. 238-242 et 244-248.
[5] J. Ebola, *Metaphysical del session*, 1958, Rome, Atoner.
[6] J. Evola, *Métaphysique du sexe*, Paris, Payot, 1959 ; retraduit par P. Baillet, *La métaphysique du sexe*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1989. Sur le contenu théorique de la magie sexuelle évolienne, voir le livre ci-présent ainsi que l'étude de P. Baillet, *Julius Evola ou la sexualité dans tous ses ''états''*, *op. cit*.
[7] P. Baillet, *Julius Evola ou la sexualité dans tous ses ''états''*, *op. cit*., p. 15.
[8] *Cf*. A. Daniélou, *Shiva et Dionysos*, Paris, Fayard, 1979 ; *Shivaïsme et Tradition primordiale*, *op. cit.*

créé[1]. » Il y voit aussi, et surtout, un aspect mystique : « L'organe sexuel a donc un double rôle, celui inférieur de la procréation et celui supérieur par lequel il est un moyen de contact avec l'état divin, l'extase du plaisir (âmanda). La jouissance est ''une perception du divin''. » Ainsi, « […] l'extase du plaisir peut lui révéler la réalité divine et le mener au détachement, à la réalisation spirituelle[2]. » C'est ainsi qu'il considère la sexualité comme une forme d'initiation, notamment dans le tantrisme[3]. Selon Daniélou, la sexualité est une initiation à part entière[4], reprenant ainsi les thèses de certains historiens des religions comme Pierre Gordon[5] ou Mircea Eliade[6]. En effet, il affirme que « Dans la théorie tantrique, c'est en partant de l'expérience sexuelle considérée comme un rite que l'homme peut traverser tous les obstacles et se rapprocher du divin non point seulement par la procréation mais à travers l'illumination du plaisir. Tout acte sexuel peut être organisé en un rite magique. C'est au moment de l'union sexuelle que nous pouvons en quelque sorte accrocher le divin[7]. »

Par ailleurs, Alain Daniélou fait l'éloge de l'amour transgressif, épanouissant pour l'adolescent, à partir du moment où il reste infertile. En ce sens, il se rapproche de l'aspect le plus contestable d'une autre grande référence de la Nouvelle Droite, Gabriel Matzneff, qui défendait aussi, dans les années soixante-dix, une initiation sexuelle entre un adolescent et un adulte[8]. Daniélou déplore aussi la perte de la culture de l'érotisme dans l'Occident, perverti par le christianisme, rompant ainsi le lien cosmique : « En renversant l'ordre des valeurs, en ne cultivant pas l'art érotique, nous ne pourrons jamais ni contrôler, ni dominer le principe de la vie, nous perdons conscience de notre réalité, de notre rôle dans l'ordre naturel et nous devenons donc les esclaves aveugles, incapables jamais de dépasser l'ordre naturel, de nous libérer, d'atteindre à la connaissance véritable et à la béatitude de l'union divine, à la réintégration de l'être individuel dans l'être universel[9]. »

Son éloge de la sexualité libérée, le pousse à développer deux points de vue, logiquement liés : d'un côté, la mixophobie et de l'autre, le malthusianisme :« Le mélange des races, comme la démographie sans contrôle, sont représentés dans les prophéties hindoues comme les signes caractéristiques du suicide de l'humanité et sont le résultat d'une morale

[1] A. Daniélou, « L'Erotisme dans la Tradition hindoue », *art. cit.*, p. 71.
[2] *Ibid*., p. 71.
[3] A. Daniélou, « Aperçu sur l'initiation », *Shivaïsme et Tradition primordiale*, *op. cit.*, pp. 103-107. Texte d'une conférence faite au siège du Grand Orient de France, décembre 1976.
[4] A. Daniélou, « Aperçu sur l'initiation », *art. cit.*, pp. 103-107.
[5] P. Gordon, L'initiation sexuelle et l'évolution religieuse, Chateauneuf de Mazenc, Arma Artis, 1981.
[6] M. Eliade, Histoire des croyances et des idées religieuses, *op. cit*., p. 296 et suivantes.
[7] A. Daniélou, « Aperçu sur l'initiation », *art. cit.*, p. 106.
[8] *Cf*. A.-C. Ambroise-Rendu, « Le pédophile, le juge et le journaliste », *L'Histoire*, n°296, mars 2005, p. 66. Voir la réédition de G. Matzneff, *Les moins de seize ans*, Paris, Léo Scheer, 2005.
[9]A. Daniélou, « L'Erotisme dans la Tradition hindoue », *art. cit.*, pp. 75-76.

anti-érotique qui n'admet que l'aspect reproductif de la sexualité et ignore le rôle du plaisir dans l'harmonisation physique et mentale de l'homme[1]. »

Section II/La sexualité comme créatrice de sociabilité

La sexualité ne se résume pas seulement aux relations sexuelles en tant que telles mais englobe tous les comportements ayant trait au sexe, comme les rapports sociaux entre les sexes, y compris les liens du couple et de la famille.

A/La famille « traditionnelle » européenne

Alain de Benoist, s'appuyant sur des études universitaires, voit dans le christianisme le destructeur des formes familiales traditionnelles natives européennes, c'est-à-dire païennes, endogamiques, et donc tribales : « […] la doctrine chrétienne contredisait à angle droit la conception païenne du mariage et de la famille. C'est ce que Georges Duby (1919-1996) appelé le conflit entre la ''morale des guerriers'' et la ''morale des prêtres''[2] » La politique de transformation de la famille de l'Eglise eut son paroxysme selon Alain de Benoist, « […] Durant tout le Moyen Âge, l'Eglise est obsédée par la lutte contre l'« inceste » : jusqu'en 1215 tous les cousins et cousines jusqu'au septième degré sont exclus de l'union conjugale ! Or depuis des temps immémoriaux, le système indo-européen de la parenté reposait sur un système endogamique d'alliances croisées entre cousins. La proscription du mariage entre apparentés, même lointains, non seulement élimine un nombre considérable d'épouses possibles, mais directement à l'encontre d'une logique traditionnelle, caractéristique du mariage aristocratique, où l'exigence de maintien et de restructuration des patrimoines ou des fiefs va de pair avec la nécessité d'une alliance durable des lignées[3]. » Par conséquent, les Européens doivent renouer avec un système endogamique. Il n'est pas surprenant qu'Alain de Benoist défende ce type de société. N'oublions pas qu'il s'est fait le défenseur des derniers peuples traditionnels et de leur mode de vie au nom du différentialisme et du refus de la mondialisation.

Cette emprise du christianisme sur la sexualité provoque l'hilarité des néo-païens. En effet, selon eux, la religion chrétienne est trop souvent confondue avec la morale sexuelle.

[1] *Ibid*., pp. 76-77.
[2] « Penser le Paganisme. Entretien avec Alain de Benoist », *art. cit.*, p. 22.
[3] *Ibid*., p. 21.

« On assiste alors à ce spectacle pitoyable de Chrétiens qui quémandent le blanc seing papal pour la conduite de leurs ébats, le choix de leurs préférences, etc., raille Christopher Gérard. Si l'approbation ne vient pas, c'est le psychodrame qui survient. Curieux infantilisme. Curieuse comédie, pénible aux Païens sincères[1]. »

En effet, les néo-païens, quelle que soit leur orientation idéologique et leur forme de paganisme, considèrent que le christianisme est responsable du misérabilisme sexuel qui caractérise les sociétés modernes. L'idée d'une sexualité païenne libre détruite par la politique puritaine des chrétiens, pour qui la sexualité reste empreinte du pêché originel, est très présente dans ces milieux. Alain de Benoist, s'appuyant des travaux d'historiens, développe une idée similaire : « Enfin, l'Eglise prescrit l'enfermement de toute activité sexuelle dans le cadre seul du mariage, cette activité étant en même temps assujettie à des limitations de toutes sortes. Ainsi se trouve interdite la pratique du concubinat, courant dans toute l'Antiquité, mais désormais considérée comme adultère, bigamie ou polygamie. L'union conjugale devient le seul lieu d'un investissement érotique légitime, ce qui revient à ne plus pouvoir distinguer entre Vénus et Junon[2]. » Cette différenciation entre le plaisir et le mariage est présente en Inde où il joue un rôle social : « L'amour illégitime (para-kiya), asocial, homosexuel ou sous d'autres variantes, est le plus pur, parce qu'il est désintéressé et n'a pas pour but la position sociale, la famille, la richesse, la sécurité que représentent des fils[3]. »

Il est clair qu'Alain de Benoist veut pouvoir distinguer Vénus et Junon, la Nouvelle Droite l'ayant défendu dès les années quatre-vingt. Selon les néo-droitiers, la sexualité des sociétés traditionnelles européennes ne confondaient pas conjugalité et sexe. Selon eux, elle se manifestait plutôt par une polyvalence de sens allant de sentiments religieux, nous l'avons vu précédemment, à des significations simplement ludiques. Toutefois, la sexualité n'est pas au centre de la vie sociale, comme actuellement, ni refouler comme dans le christianisme ou l'islam. Par le nombre d'articles qui lui sont consacrés dans les revues néo-droitières, nous voyons que les rapports des néo-droitiers est moderne, mais tomber dans l'excès du plaisir obligatoire vendu aujourd'hui par une certaine presse.

En effet, la Nouvelle Droite, quelles que soient ses tendances, a toujours eu une attitude libérée vis-à-vis de la sexualité comme a pu le montrer les divers articles et livres de Gérard Zwang, l'un des plus grands sexologues français et compagnon de route du G.R.E.C.E.. En septembre 2001, *Eléments* a même consacré un dossier à cette question : « Le sexe en cage[4] ».

[1] C. Gérard, *Antaïos* n°16, Printemps 2001, p. 218.
[2] « Penser le Paganisme. Entretien avec Alain de Benoist », *art. cit*., p. 21.
[3] A. Daniélou, « L'Erotisme dans la Tradition hindoue », *art. cit.*, p. 71.
[4] « Le sexe en cage », *Eléments* n°102, septembre 2001, pp. 18-39.

La sexualité fondée sur le plaisir et la non-reproduction, libérée du christianisme, permettrait de recomposer les liens sociaux et de resserrer ceux existant dans le groupe. En effet, selon le néo-droitier Pierre Le Vigan, « La finalité de la sexualité est d'établir des rapports humains. Allons plus loin : la sexualité est avant tout une forme privilégiée -et particulièrement forte du lien social[1] » tandis qu'Olivier Hamond constate qu'« […] est des filles dites ''faciles'' incomparablement plus ''humaines'' et par-là plus ''chrétiennes'' que beaucoup de dragons en jupes plissées, dogmatiques du bout de leurs gros talons carrés jusqu'à la plus petit mèche de leurs chignons poussiéreux, au cœur et à l'âme aussi desséchés que leurs chairs et rongées par l'obsession d'une virginité qu'elles ont le ridicule pathétique de vouloir présenter comme un choix et une fierté. Il n'y a pourtant guère de mérite ni de gloire à défendre une citadelle que personne ne veut prendre[2]. » Cette approche de la sexualité est influencée par la théorie de l'orgiasme développée par Michel Maffesoli dans *L'ombre de Dionysos*, en ce qui concerne la relation à l'autre. Elle l'est aussi par des études ethnologiques sur les mœurs de certains peuples vivant une sexualité innocente et épanouie, fondée sur le plaisir, comme l'a pu observer Bronislaw Malinowski (1884-1942) dans le Pacifique et par les mœurs des sociétés rurales européennes qui ne virent l'implantation du christianisme dans leurs relations intimes qu'à partir de la réforme protestante et de Contre-réforme, c'est-à-dire au XVIIe siècle, qui suivit, même si des courants du christianisme, très puritains, tentèrent de peser sur les mœurs. Il suffit de songer aux hérésies comme le catharisme, les bogomiles, etc. ou au dominicain italien Jérôme Savonarole (1452-1498). Cette morale chrétienne ne triomphera qu'au XIXe siècle. Cependant, il ne faut pas oublier que seule une minorité sociale, l'élite (bourgeois, aristocrates, artistes, etc.) avait accès à cette distinction entre Vénus et Junon, du fait du coût de l'entretien d'une courtisane par exemple.

B/la place des femmes

Le G.R.E.C.E., dès ses débuts, s'est différencié à la fois des féministes et des postures réactionnaires classiques de l'extrême droite. Dans les années soixante-dix, la Nouvelle Droite rappelait que la différenciation des rôles sociaux masculin/féminin est « un fait de culture qui se greffe sur un fait de nature ». La Nouvelle Droite dénonçait aussi l'entreprise des « extrémistes » du M.L.F. (Mouvement de Libération des Femmes), visant à abolir la culture européenne, indo-européenne plutôt, née avec la révolution du néolithique, dans l'espoir assez

[1] P. Le Vigan, « Sexe, acédie, architecture… », *Eléments* n°107, décembre 2002, p. 9.
[2] O. Hamond, « Violation d'alcôves », *Eléments* n°111, décembre 2003, p. 13.

vain, d'en finir avec le patriarcat et d'en revenir à des formes primitives de matriarcat. Ce discours sur le supposé matriarcat primordial, inventé par le philologue et historien suisse Bachofen[1], est une valeur importante des alternatifs, notamment chez certains *Monte veritaner* comme le psychanalyste anarchisant Otto Gross, chez des ésotéristes (Bachofen ayant influencé Evola) et chez certains païens féministes de type *Wicca*. De fait, la Nouvelle Droite défend l'idée d'une « femme-femme », c'est-à-dire féminine et fière de sa nature, en refusant la double revendication paradoxale du M.L.F. : l'indifférenciation des genres (« on ne naît pas femme on le devient ») d'un côté et, de l'autre l'extrême différenciation (les hommes viennent de Mars et les femmes de Vénus »). La Nouvelle Droite refuse aussi les discours sur la « guerre des sexes » et sur l'oppression de la femme au foyer. Actuellement, la Nouvelle Droite défend toujours cette position, postulant la réalité du bimorphisme sexuel.

Au modèle de soumission féminine hérité du Moyen-Orient, les néo-droitiers proposent de recourir aux mythes gréco-latins, qui, malgré leurs origines indo-européennes et par conséquent patriarcal, offrent à la femme une place privilégiée : « Que ce soit à Sparte, à Athènes, à Rome chez les Indo-Aryens, les Celtes ou les Germains, écrivent Alain de Benoist et Joël Lecrozet, la femme est pleinement intégrée dans les structures socio-économiques, culturelles et politiques. Elle participe à tous les actes de la vie publique[2] », les auteurs de ces lignes citant ensuite des études historiques couvrant les différentes cultures antiques européennes illustrant leur propos. Cependant, la situation de la femme dans le paganisme nordique n'est pas semblable à celles des femmes vivants dans les sociétés grecque et latine, plus quant aux libertés de celles-ci. En effet, dans le monde germano-scandinave, surtout Viking, les femmes étaient réellement respectées, ce que prouve la législation de cette époque. Elles étaient gardiennes de la maison et portaient les clés à la ceinture, signe indubitable de leur rôle social important. Cette place était la conséquence des expéditions maritimes des hommes qui pouvaient s'absenter durant de longues périodes. Le spécialiste du monde scandinave, Régis Boyer, n'hésite d'ailleurs à écrire que « La femme était l'âme d'une société dont l'homme n'était que le bras[3]. »

Contrairement au G.R.E.C.E., le modèle proposé par les *völkischer* de la Nouvelle Droite, notamment les odinistes, reste très conservateur : la femme s'occupe de l'éducation des enfants et de leur instruction dans une certaine proportion. Elles sont aussi les gardiennes des traditions et de la mémoire, une thématique importante chez les *völkischer*. Elles ont besoin

[1] J.J. Bachofen, *Le droit maternel*, *op. cit*.
[2] A. de Benoist et J. Lecrozet, «Aperçus historiques », *Eléments* n°14-15, mars mai 1976 in *Pour une renaissance culturelle.*, *op. cit*., p. 114.
[3] R. Boyer, *Mœurs et psychologie des anciens Islandais*, Paris, Porte-glaive, 1986, p. 107.

d'hommes forts, virils, des « valeurs masculines ». Cependant, elles doivent être, elles aussi, fortes, pour affronter la supposée décadence de notre civilisation. Selon eux, les femmes doivent devenir un axe permettant le rétablissement de la société clanique native européenne et l'enracinement qui en découle. Nous voyons que cette vision est déconnectée de la réalité, très idéalisée, à la limite de l'utopie, car, pour atteindre ce but, il faudrait revenir à une mentalité préchrétienne et prémoderne, ce qui est impossible.

Le pôle traditionaliste incarnée par les Editions Pardès, a développé une position intéressante sur la condition féminine. A travers leur revue *Rebis* dirigée par Fabienne Pichard du Page, ces éditions tentent de réfuter à la fois la société permissive issue de Mai 68 et la morale bourgeoise. Leur but était de défendre, via *Rebis*, une révolution sexuelle prenant sa source dans la Tradition et permettant de réintégrer la sexualité dans le domaine de la transcendance. La référence à Julius Evola est, par ailleurs, largement revendiquée. Toutefois, l'équipe de Pardès n'approuve la misogynie du métaphysicien : le directeur et fondateur des Editions Pardès, Georges Gondinet, se prononce pour un féminisme de droite[1]. Il a d'ailleurs publié un ouvrage allant dans ce sens : *Féminité et féminisme* de Edy Minguzzi[2], texte influencé par l'école traditionnelle et publié dans une collection dirigée par Fabienne Pichard du Page. Celle-ci anime différentes collections chez Pardès portant principalement sur la sexualité et l'érotisme. Edy Minguzzi, dans son ouvrage, renvoie dos à dos le patriarcat et les féministes coupables selon elle de n'être qu'un avatar de la lutte des classes et donc de vouloir renverser la société. A cette attitude révolutionnaire, elle oppose le recours à la Tradition et à la dualité homme/femme, l'union des principes contraires[3].

Section III/L'homosexualité

La Nouvelle Droite a une conception atypique de l'homosexualité fondée sur la tolérance. Ainsi, Pierre Gripari ne cachait pas la sienne et se considérait comme un homosexuel de droite[4]. Elle constate que celle-ci existe dans toutes les sociétés traditionnelles où elle revêt parfois une signification religieuse et touche toutes les couches sociales. En effet, dans les sociétés prémodernes, les pratiques homosexuelles s'insèrent dans un moment donné de la vie de l'individu, où elles correspondent en règle générale à un rite de passage, à une

[1] R. Monzat et J.-Y. Camus, *Les droites nationales et radicales en France*, *op. cit.*, p. 482.
[2] E. Minguzzi, *Féminité et féminisme* [1980], trad. G. Boulanger, Puiseaux, Pardès, 1991.
[3] *Ibid*., Cf. le chapitre 2 : « L'homme et la femme comme polarité cosmique », pp. 29-62.
[4] « Pierrot la lune et les homos. Entretien avec Pierre Gripari », *Krisis* n°17, mai 1995, pp. 126-132.

expérience initiatique. Elles ne permettent donc pas de qualifier l'individu concerné comme homosexuel. Selon Alain Daniélou, « Cet acte [sodomie rituelle] fait d'ailleurs partie des accusations portées contre les organisations dionysiaques par leurs détracteurs et contre certains groupes initiatiques dans le monde chrétien (les Templiers) et islamiques (les Soufis)[1]. » L'indo-européaniste Bernard Sergent démontre la même chose dans *L'homosexualité et initiation chez les peuples indo-européens*[2].

De fait, les néo-païens condamnent l'homophobie d'une partie d'entre eux, en particulier la frange la plus radicale, se situant à proximité de l'idéologie néo-nazie. Les néo-païens néo-droitiers proposent donc comme solution le recours à la Tradition, sans pour autant leur donner un statut particulier, une erreur selon eux, signe de notre déclin, d'une part, et offrant la possibilité de ghettoïsation, d'autre part. Il existe pourtant, dans les milieux des droites radicales, une tradition d'une homosexualité virile, à la limite du néo-paganisme, née en Allemagne au début du XXe siècle. Celle-ci est apparue, notamment, dans des groupuscules proches des milieux alternatifs et *volkischer,* qui voulaient se libérer des morales bourgeoise et judéo-chrétienne. En effet, certains de ces groupes ont développé à cette époque une conception particulière de l'homosexualité, inspirée de la Grèce antique (dont Sparte) et des Janissaires, ces troupes d'élite du Sultan Ottoman. Simultanément à cette virilité quasi spartiate était mis en avant un culte du corps, teinté de végétarisme et de naturalisme, avec un discours élitiste sous-jacent. Ces mouvements ont été interdits par les nazis, lors de la mise au pas de la société.

Cependant, les identitaires ont une attitude ambivalente vis-à-vis de l'homosexualité, certains l'acceptent, Nouvelle Résistance par exemple, d'autre la condamnent. A ce titre, la position du néo-nazi Michael Kuhnen (1956-1991), développée dans *National-socialisme et homosexualité*[3], est intéressante car il va à l'encontre de l'homophobie de sa famille idéologique. Guillaume Faye la condamne au nom d'un biologisme mais, toutefois, refuse de tomber dans l'homophobie : « […] on ne brave pas impunément les lois de la nature, et toute anomalie biologique ou éthologique doit se payer au prix fort. Qu'ils vivent leur vie, tolérés et respectés, mais qu'ils n'imposent leurs normes en minorité tyrannique et qu'ils ne revendiquent pas de privilèges[4]. » Nous constatons donc qu'il refuse aussi l'homophilie. En fait, il aurait souhaité que l'homosexualité reste dans la sphère privée[5], donc cachée.

[1] A. Daniélou, « L'Erotisme dans la Tradition hindoue », *art. cit*., p. 74.
[2] B. Sergent, *L'homosexualité et initiation chez les peuples indo-européens*, Paris, Payot, 1996.
[3] M. Kuhnen, *National-socialisme et homosexualité*, *op. cit*.
[4] G. Faye, *L'archéofuturisme*, *op. cit*., p. 105.
[5] *Ibid*., p. 104.

L'une des figures de cette homosexualité à la fois alternative et de droite est Hans Blüher (1888-1955), figure du mouvement *bündisch* (ligueur), chantre de l'homosexualité, théoricien de la Révolution Conservatrice et auteur d'ouvrages de « sexologie politique »[1]. Hans Blüher avait développé, dans *Die Rolle der Erotik in der männlichen Gesellschaft* (« Le rôle de l'érotisme dans la société masculine »), paru en deux volumes en 1917 et 1919, la théorie selon laquelle l'Etat serait né du conflit entre la famille, expression de l'éros hétérosexuel, et la « société masculine » expression de l'éros intermasculin, et s'exprime dans les communautés masculines (*Männerbünde*). Le *Männerbünd*, la société masculine, était, dans l'Allemagne de la fin du XIXe siècle, une association masculine fonctionnant par cooptation et parrainage, typique des contre-cultures antidémocratiques et élitistes allemandes de cette période.

Le courant idéologique symbolisé par Pardès prône l'acceptation de l'homosexualité et de certains comportements sexuels. Il ne faut pas oublier que cette maison d'édition a publié des textes de/sur Crowley et de/sur Maria de Naglowska, adeptes de la polysexualité. Il développe un refus du moralisme chrétien et bourgeois et défend une révolution sexuelle prenant sa source dans les principes traditionnels. Cette acceptation de l'homosexualité s'appuie sur l'œuvre d'Alain Daniélou, dont certains de ses ouvrages ont été publié par Pardès. Il ne faut pas oublier que Daniélou était homosexuel et ne s'en cachait pas[2]. Il condamnait d'ailleurs l'homophobie : « En ce qui concerne l'homosexualité, qui est une composante de la sexualité adolescente, la répression peut atteindre une cruauté et une incompréhension féroces qui, souvent, fixent une tendance qui aurait dû n'être que temporaire. La persécution de l'homosexualité qui, dans certains pays, est punie de prison ou de mort, prive l'adolescent de l'affection et de la protection d'adultes nécessaires à son développement harmonieux[3]. » Il va même au-delà en défendant, discrètement, une forme de pédérastie : « Dans certains libéraux où les relations amoureuses entre personnes du même sexe ont été, depuis peu, acceptées entre adultes, elles restent généralement persécutées entre un adulte et un mineur quelle que soit sa maturité sexuelle[4]. » Ces lignes n'auraient pas choqué dans les années qui ont suivies Mai 68[5], mais elles ont été écrites en 1991 ce qui explique peut-être pourquoi ce texte est resté inédit.

L'autre grande référence des traditionalistes néo-païens, Evola avait développé, par contre, une forme d'homophobie comme le montre Philippe Baillet dans son étude, *Julius*

[1] L. Saint-Étienne, *La sexologie politique de Hans Blüher*, Paris, GRECE, 1994.
[2] J. E. Cloarec, « Alain Daniélou et les castes », in A. Daniélou, *La société des différences*, *op. cit*., p. 176.
[3] A. Daniélou, « Des droits et des devoirs », in *La société des différences*, *op. cit*., p. 170.
[4] *Ibid*., p. 170.
[5] C*f.* les polémiques avec Matzneff, Duvert et Hocquengheim, tous trois faisant l'éloge de la pédophilie.

Evola ou la sexualité dans tous ses ''états''[1] : « pour lui, l'amour homosexuel ne présente aucunes des conditions requises par tout érotisme profond[2]. » Toutefois, la condamnation est soumise à de subtiles distinctions : « Si l'on voulait formuler un jugement moral […], c'est surtout la pédérastie qui serait blâmable, parce que, ici, [l'un des deux partenaires] est dégradé, est employé sexuellement comme une femme[3]. » Cependant, il n'éprouve pas le même sentiment envers le lesbianisme : « Il n'en va pas de même dans le cas des lesbiennes : s'il est vrai, ainsi que le disaient les Anciens, que *tota mulier sexus*, c'est-à-dire si la sexualité est le fondement essentiel de la nature féminine, une relation entre deux femmes n'apparaît pas aussi dégradante : à condition qu'il ne s'agisse pas ici de la caricature grotesque d'une relation hétérosexuelle normale, mais de deux femmes également féminines, sans que l'une d'entre elles, masculinisée et dégénérée, joue le rôle de l'homme à l'égard de sa compagne[4]. » Evola considère en effet, en platonicien, qu'il existe un homme absolu et une femme absolue dont découle une infinité de formes sexuelles intermédiaires[5]. Cette théorie fut formulée pour la première fois par un philosophe autrichien, Otto Weininger (1880-1903), dans son œuvre maîtresse, *Sexe et caractère*[6].

Il existe pourtant un courant des droites radicales favorable à l'homosexualité, voire à la pédophilie. Il s'agit du courant incarné par Michel Caignet et de ses amis publiant la revue *Gaie France* fondée en 1986 par Caignet et vite interdite. Il est un ancien membre de la F.A.N.E. (Fédération d'Action Nationale et Européenne), un groupuscule néo-nazi animé par Mark Fredriksen et ayant existé de 1966 à 1980[7]. Il est lui-même l'animateur d'un autre groupuscule néo-nazi, le Mouvement Européen, fondé en 1986. Il est le traducteur du livre négationniste le *Mythe d'Auschwitz*[8] de Wilhelm Stäglich[9]. Michel Caignet est aussi le traducteur du livre du néo-nazi allemand Mickaël Kuhnen, *Homosexualité et national-socialisme*. Michel Caignet a été jugé et condamné pour une sordide histoire de pédophilie. Par ailleurs, l'ancien rédacteur en chef de *Gaie France* est Jean-Pascal Farinaci est l'actuel directeur du Centre d'Etudes Blüheriennes.

[1] P. Baillet, *Julius Evola ou la sexualité dans tous ses ''états''*, *op. cit*.
[2] *Ibid*., p. 27.
[3] J. Evola, « Le troisième sexe », in *L'arc et la massue*, Paris/Puiseaux, Trédaniel/Pardès, 1983, p. 25.
[4] *Ibid*., p. 25.
[5] P. Baillet, *Julius Evola ou la sexualité dans tous ses ''états''*, *op. cit*., p. 22 et suivantes.
[6] O. Weininger, *Sexe et caractère* [1903], trad. D. Renaut, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1975. Voir surtout la seconde partie de l'ouvrage.
[7] J.-Y. Camus et R. Monzat, *Les droites nationales et radicales en France*, *op. cit*. p. 47.
[8] *Ibid*., p. 250.
[9] W. Stäglich, *Mythe d'Auschwitz*, Paris, La Vieille Taupe, 1986.

Section IV/Liberté sexuelle mais refus de la société permissive

Il existe un refus de la déliquescence des mœurs par les néo-païens de la mouvance Nouvelle Droite. Pour cette raison, ils ont une relation ambiguë vis-à-vis de la « révolution sexuelle ». D'un côté, ils reconnaissent, à la suite de Michel Foucault, le caractère révolutionnaire de la sexualité. De l'autre, ils insistent sur l'aspect normatif, contraignant, eux parlent de « totalitarisme » de l'orgasme obligatoire : « L'aspect le plus insupportable de ce déferlement libidineux est son caractère tyrannique et totalitaire. Se présentant comme une ‘‘libération’’, l'hypersexualisation permissive de la société s'avère en réalité être une nouvelle oppression tout aussi implacable et inacceptable que le puritanisme sclérosé qu'elle a remplacé et dont elle est, en fait, simplement l'exact négatif. Une norme obligatoire laxiste a remplacé une norme obligatoire répressive, seules les victimes ont changé. En effet, aujourd'hui, c'est la jeune fille timide et réservée, ayant une sexualité discrète ou tardive, qui sera raillée ou exclue tout comme était insultée et rejetée la fille ‘‘facile’’ ou ‘‘légère’’ d'autrefois. L'omniprésence actuelle des représentations et des allusions sexuelles est une ‘‘pression sociale’’ qui n'a rien à envier à la sinistre rigidité moralisante bourgeoise mise à bas par Mai 68. La conscience de ce basculement des hiérarchies morales entraînant une simple substitution des coercitions doit d'ailleurs mettre en garde l'esprit chagriné à bon endroit par la mort de l'érotisme égorgé sur l'autel de la surenchère porno-pathétique et de la marchandisation du désir […][1] ».

Toutefois, les néo-droitiers constatent, dès le début des années quatre-vingt, que la libération sexuelle a eu des effets contradictoires. Ayant assimilé les thèses de Maffesoli, ils savent que Dionysos est un dieu à double personnalité. En effet, comme l'a bien montré Maffesoli, les nouvelles mœurs, qui réinvente l'orgiasme antique, sont capables de remettre à l'honneur les pratiques sexuelles communautaires. Paradoxalement, ces nouvelles mœurs, issue de l'idéologie intrinsèquement individualiste de Mai 68, tendent à se retourner contre les valeurs de cette idéologie pour renouer les liens avec un esprit archaïque qui devrait, selon Maffesoli, se substituer au système social et économique issu des Lumières. De cette logique confusionnelle réapparaîtrait un nouvel ordre païen.

La pensée maffesolienne imprègne profondément celle de Guillaume Faye depuis le début des années quatre-vingt. Elle réapparaît encore actuellement lorsqu'il écrit qu'« […] il faut en revenir à une vision archaïque des choses : intégrer la débauche et l'‘‘orgiasme’’ -dont parle Michel Maffesoli dans *L'ombre de Dionysos*- à l'ordre social. Plus ce dernier est fort, plus l'orgiasme peut se déployer sous son ombre, en secret, comme savaient le faire les

[1] O. Hamond, « Violation d'alcôves », *art. cit.*, p. 13.

sociétés antiques. C'est la simple sagesse. Le ''principe d'ordre'' est conforme à des millions d'années de lois sur la reproduction de l'espèce et la transmission à la progéniture, de la culture et des valeurs. Le ''principe de plaisir'' doit être toléré et *hypocritement* géré parce qu'il est humain et inéradicable, mais sans jamais le laisser devenir norme dominante, sans qu'il ne s'érige jamais en ordre. Subalterne, mais existant, selon la loi de la vie, dans un certain ''silence social''. […] Je suis pour les partouzes, les fêtes, les plaisirs dionysiaques, mais subordonnés à l'*ordo societatis*, articulés par lui. […] Plus l'ordre social est puissant, plus le principe de plaisir, l'orgiasme, peuvent se déployer sous son ombre sans nuire à la cohésion de la société[1]. » Mais contrairement au sociologue qui développe une conception libertaire, Faye en fait une catharsis, c'est à dire qu'il permet à une société rigide de posséder des moyens de défoulement qui ne mettent pas en péril la dite société. Cette utilisation de la sexualité est présente dans certaines sociétés antiques : chez les Grecs, les fêtes dionysiaques jouent ce rôle. En effet, lors des cérémonies, « C'est tout le cadre civique et familial qui craque à l'occasion de ces fêtes dont Euripide fera une extraordinaire évocation dans *Les Bacchantes* : l'ivresse physique et spirituelle, la joie, la course échevelée dans les terres incultes, le chant et la danse, la liberté sexuelle et la domination féminine, tout cela exprime un besoin profond de se libérer d'un système civique, moral et familial qui est en train de s'organiser avec une grande rigidité. Exutoire nécessaire mais dangereux. Aussi les pouvoirs autoritaires –tels ceux des tyrans ou de la cité- ont-ils cherché à capter ce courant ; en se faisant les soutiens de Dionysos, ils organisent ses fêtes : un calendrier est fixé, un programme établi ; si ce sont des fêtes de la liberté, celle-ci est surveillée[2]. »

[1] G. Faye, *L'archéofuturisme*, *op. cit*., p. 103.
[2] M.-C. Amouretti, F. Ruzé, *Le monde grec antique*, Paris, Hachette supérieur, 1990, p. 121.

Conclusion du chapitre :

Il semblerait, toutefois, que les néo-païens aient idéalisé la liberté sexuelle de l'Antiquité. Car, selon Florence Dupont et Thierry Eloi[1], les comportements sexuels autonomes n'existaient pas à Rome. La sexualité y est organisée à partir d'oppositions de nature juridique et sociale : les hommes libres sont opposés aux esclaves et aux affranchis, les jeunes garçons sont opposés aux hommes adultes. Ce que tend à montrer Serge Koster dans l'anthologie qu'il a consacré au poète Catulle (Caïus Valerius Catullus 87 ou 84 av. J.C.-54 ? av. J.C.)[2]. En outre, contrairement à ce que peuvent affirmer certains néo-païens, l'homosexualité n'était pas toujours bien tolérée dans l'Antiquité. Dans la Rome antique, « Elle n'est admise entre les hommes que si elle s'exerce de la part d'un adulte en faveur d'éphèbe, étant entendu qu'à celui-ci est dévolu le rôle passif, à celui-là le rôle actif. […] Entre citoyens adultes, l'homosexualité est réprouvée comme infâme et mérites les sarcasmes les plus virulents[3]. » Contrairement à d'autres néo-païens, Alain de Benoist, dans un entretien avec Pierre Gripari, fait la différence entre homosexualité initiatique, acceptée, et l'homosexualité en tant que telle, rejetée[4].

[1] F. Dupont et T. Eloi, *L'érotisme masculin dans la Rome Antique*, Belin, Paris, 2001.
[2] S. Koster, *Catulle ou l'invective sexuelle*, Paris, La Musardine, 2002.
[3] *Catulle ou l'invective sexuelle*, trad. de S. Korster, *op. cit*., préface de S. Korster, pp. 11-12.
[4] « Pierrot la lune et les homos. Entretien avec Pierre Gripari », *art. cit.*, pp. 127.

Conclusion

Le paganisme dont il a été question dans cette étude est une création moderne : C'est un héritier du romantisme. Il apparaît à la fin du XVIIIe siècle, parfois plus tôt, dans des pays qui virent l'apparition de ce courant artistique, Angleterre et Allemagne par exemple. Cela explique l'ethno-nationalisme du néo-paganisme germanique, puis italien. En France, par contre, le paganisme s'est rapproché des combats régionalistes, en particulier breton, via le druidisme, et normand, via le nordicisme. Il est vrai que le premier romantisme français (1820-1848) s'est opposé au centralisme républicain jacobin. Le néo-paganisme comporte donc, dès les origines, un aspect droitier marqué. Cependant comme l'a montré Massimo Introvigne, il se situait aussi au même moment à la gauche radicale[1]. Cette dichotomie à l'origine du problème de classification sur l'échiquier politique du phénomène païen. De fait, le paganisme en France est entouré d'une réputation d'extrême droite mais l'existence depuis le XIXe siècle d'une tradition, encore plus marginale, il est vrai, de néo-paganisme gauchisant qui a connu, cependant, un essor après Mai 68, avec le néo-chamanisme, et actuellement, avec la *Wicca*, la néo-sorcellerie, qui touche surtout les adolescents et les jeunes adultes. En France, le recours doctrinal au paganisme a surtout été le fait d'un groupe se situant originellement dans le champ des droites radicales : le G.R.E.C.E. Celui-ci, malgré des campagnes médiatiques violentes, de 1979 et du début des années quatre-vingt-dix (*cf.* la polémique sur le « national-bolchevisme »[2]) et malgré le départ massif de ses adhérents dans les années quatre-vingt, a survécu tout en se modifiant en profondeur.

Le recours au paganisme par la Nouvelle Droite date du début des années soixante-dix. Cependant, nous avons vu que son essor apparition de ce discours, pourtant présent dès l'origine du G.R.E.C.E., est consécutif à la publication, en 1981, du livre fondateur d'Alain de Benoist, *Comment peut-on être païen ?*[3]. Par la suite, ce paganisme prit une telle importance qu'il est devenu la principale caractéristique de la Nouvelle Droite aux yeux de ces détracteurs. En effet, la notion de paganisme a joué un rôle doctrinal important dans la Nouvelle Droite entre le milieu des années soixante-dix et le début des années quatre-vingt-dix. Il continue d'ailleurs d'être une doctrine revendiquée au sein des courants dissidents du G.R.E.C.E. et dans une certaine extrême droite, notamment les nationaux révolutionnaires et les identitaires, voire

[1] M. Introvigne, « Expressions païennes. », *art. cit.*, pp.12-13
[2] P.-A. Taguieff, *Sur la Nouvelle Droite, op. cit.*, 308-336
[3] A. de Benoist, *Comment peut-on être païen ?*, *op. cit*.

même, actuellement, au sein du G.R.E.C.E. comme le montre le livre récent de Jacques Marlaud, *Interpellations*[1]. De fait, le paganisme est devenu une valeur partagée par un grand nombre de groupuscules de la droite radicale. Toutefois, le concept de paganisme est utilisé par des milieux apolitiques et/ou par des groupes de la gauche alternative. Cette notion de paganisme a fortement influencé l'évolution des discours néo-droitiers : une partie s'est imprégnée de l'aspect ethnique du paganisme et a évolué vers un discours identitaire (Pierre Vial, Jean Mabire, Jean Haudry, Guillaume Faye….) tandis que la seconde s'est imprégnée du différentialisme et de la non-universalité, et donc du refus du prosélytisme, de celui-ci. Cette tendance a donc élaboré un discours à la fois impérial -l'impérialité sans l'impérialisme- et communautariste.

Ce discours païen a donc joué un rôle important dans le contenu de leur vision du monde et de la société : refus du dualisme, recours aux mythes, écologie, refus de l'individualisme et de la modernité, éloge du communautarisme, sexualité libérée de la chute originelle… Le paganisme a permis, aussi, d'élaborer une doctrine politique intéressante fondée sur une démocratie locale, avec parfois une dérive régionaliste ethnique chez les identitaires, inspirée des sociétés antiques grecque et germanique.

En outre, le recours au paganisme a joué un rôle important dans les évolutions contradictoires, divergentes, des tendances néo-droitières à compter du milieu des années quatre-vingt comme l'a montré Anne-Marie Duranton-Crabol : « délaissé par ses plus illustres représentants, tournant au ralenti, le GRECE s'est-il dissous dans un ensemble éclaté, relevant de l'appellation ‘‘Nouvelle Droite’’ ?[2] » Mais il ne faut pas oublier que ce dernier n'a jamais été monolithique, malgré le magistère d'Alain de Benoist, Pierre-André Taguieff ayant mis en évidence l'existence de quatre tendances aux rapports parfois conflictuels, présents dès la maturité du G.R.E.C.E., c'est-à-dire à partir de la seconde moitié des années soixante-dix. De fait, la définition d'Anne-Marie Duranton-Crabol permet d'englober dans la Nouvelle Droite tous les dissidents, qui restent, malgré des divergences profondes, pour la plupart dans la continuité des idées développées par celle-ci. Elle offre donc l'avantage de pouvoir définir une nébuleuse néo-droitière idéologiquement cohérente.

Le discours paganisant du G.R.E.C.E. a constamment évolué depuis sa fondation, modifiant en profondeur ses références doctrinales. En outre, celles-ci sont très éclectiques : certaines ont joué et continuent à jouer un rôle important dans les discours néo-droitiers. C'est le cas du recours au néo-paganisme, malgré les dénégations : en 2005, Jean Mabire a participé

[1] J. Marlaud, *Interpellations, op. cit*.
[2] A.-M. Duranton-Crabol, *Les visages de la Nouvelle Droite*, *op. cit*., p. 248.

aux *Rencontres de la pensée rebelle*, organisées par le Club des mille du G.R.E.C.E., avec une intervention intitulée « Comment je suis devenu païen »[1] tandis que Jacques Marlaud a consacré une partie de son dernier ouvrage, *Interpellations*, paru en 2004, sur ce thème[2]. De fait, l'une des ambiguïtés du positionnement idéologique de la Nouvelle Droite et du G.R.E.C.E. vient de certains discours, pouvant être interprétés, et souvent interprétés par des néo-droitiers eux, dans des sens différents, voire opposés. Ainsi, le paganisme néo-droitier, à l'exception notable du G.R.E.C.E. se colore d'un aspect ethno-racial marqué. De fait, les païens les plus radicaux et les plus ostentatoires, Vial, Mabire, Rollet, Haudry, Faye ou Steuckers, sont des membres historiques du G.R.E.C.E. partis lors de la grande évolution doctrinale du milieu des années quatre-vingt.

Il est aussi polysémique. En effet, il renvoie chez certains, pas forcément néo-droitiers d'ailleurs, à des reconstructions de pratiques religieuses issues des religions ethniques antiques européennes, chez d'autres à une philosophie, une *Weltanchauung*, c'est-à-dire une vision du monde, et enfin chez les derniers à une évolution postmoderne de la société européenne. Cette polysémie montre très bien la diversité des opinions soutenues au sein de la Nouvelle Droite. Malgré cela, l'antichristianisme, la référence aux religions et cultures antiques européennes et le recours à la notion de cycle, sont des constantes des différentes conceptions païennes néo-droitières.

L'étude de ce paganisme néo-droitier est intéressant car, indépendamment de l'étude politique, il soulève différents points concernant l'histoire et la civilisation européenne : premièrement, la nature et le rôle des Indo-Européens dans l'identité et l'histoire de l'Europe[3] ; deuxièmement, la persistance ou non du paganisme sur le continent européen malgré la christianisation quasi complète ; troisièmement, la nature de cette persistance : maintien de cultes interdits, refuge dans les élites européennes via les hérésies, la philosophie et les arts, refuge dans certaines pratiques populaires (folklores, contes, légendes, mythes…), persistances sociologique, la postmodernité, et culturelle, le recours aux mythes dans cultures minoritaires (musiques, bandes dessinées, littératures mineures, etc.) ; quatrièmement, nature du christianisme et de la christianisation en Europe.

Nous avons conscience que l'utilisation du paganisme comme grille de lecture du phénomène néo-païen comporte des faiblesses mais il a l'avantage non négligeable d'offrir une grille de lecture nouvelle. Nous avons aussi vu dans ce travail que le paganisme pouvait être

[1] *Cf.* l'introduction.
[2] Le chapitre « Comment peut-on n'être rien ? » traite de la notion de paganisme au sein du G.R.E.C.E. *Cf.* J. Marlaud, « Comment peut-on n'être rien ? », *Interpellations*, Paris, Dualpha, 2004, pp. 437-445.
[3] A ce sujet, voir le livre de Dominique Venner au titre explicite, *Histoire et tradition des Européens. 30 000 ans d'identité*, *op. cit.*

compris de différentes façons, chaque païen néo-droitier proposant sa définition : une religion, un modèle social ou une « vision du monde », une *weltanschauung*, voire même un mélange des trois. Cependant, dans ces trois types dominent une ethnicité : le paganisme est européen, c'est-à-dire qu'il se manifeste de façon différente en fonction de la civilisation, de l'identité culturelle, en l'occurrence indo-européenne. En effet, les néo-paganismes germano-scandinave et celtes connaissent des développements racialistes et/ou nationalistes. Il est d'ailleurs intéressant de noter que les paganismes non ethniques et matriarcaux, comme la *Wicca*, sont dévalorisés par les néo-droitiers.

Ce recours au paganisme indo-européen a permis, au sein de la Nouvelle Droite et par extension parmi l'extrême droite européenne, les idées de la Nouvelle Droite s'étant diffusées -non sans déformation- dans les milieux de la droite radicale, l'apparition d'un discours européiste fondé sur l'idée d'une unité culturelle et raciale européenne issu des Indo-Européens. Cette identité « redécouverte » a favorisé le dépassement du nationalisme stato-national au profit d'un nationalisme supranational « eurosibérien », grâce à la confusion entre la zone de locution des langues indo-européennes et l'ethnicisation de ces Indo-Européens, correspondant à la fois aux aires d'épanouissement des Indo-Européens et à la « race blanche ». De fait, ce nationalisme ethnico-païen se substitue, sans l'effacer, au nationalisme européen et régionaliste postfasciste des années cinquante et soixante. Celui-ci se double d'un aspect sacré, via les tentatives de résurrection des religions natives européennes, c'est-à-dire païennes.

Ce travail est aussi novateur par son approche des contre-cultures de droite. En effet, le discours de la Nouvelle Droite s'est diffusé à la fin des années quatre-vingt dans des cultures marginales, en particulier la scène « europaïenne ». Cette scène, comme son nom l'indique, énonce un discours empreint de nationalisme révolutionnaire européiste. Elle soutient aussi la position néo-droitière vis-à-vis des Indo-Européens, c'est-à-dire une vision ethnique et païenne de ceux-ci. Ces contre-cultures, la scène « europaïenne » principalement, ont très peu été étudiées scientifiquement.

Autre point novateur, cette grille de lecture permet de cerner l'un des fondements doctrinaux du discours anti-moderne, devenu une pierre angulaire du discours néo-droitier dans son ensemble, et pas uniquement des néo-païens. Le recours au paganisme, c'est-à-dire aux modèles socioreligieux des sociétés traditionnelles, a permis de faire une critique radicale de la modernité, synonyme à la fois d'occidentalisation et d'américanisation des mœurs, et de ses principales expressions, le libéralisme et les droits de l'homme et manifestations, l'individualisme et l'utilitarisme. En effet, l'individualisme, assise du libéralisme, serait issu

selon eux du christianisme. Leur modèle politico-socio-religieux s'inspire donc directement du paganisme indo-européen et de son vestige, l'Inde traditionnelle.

Enfin, l'une des lignes directrices de cette thèses, développée en troisième partie, a été de montrer le refus de la modernité comprise comme synonyme d'occidentalisation, d'économisme et de société libéral, chacun représentant un visage de la modernité. Les néo-païens proposent un recours à la société traditionnelle, l'Inde traditionnelle notamment. Toutefois, il semblerait que ce recours ne soit largement idéalisé. En outre, les groupes qui se réfèrent à ce modèle sociétal sont trop divers pour avoir une vision du monde commune pouvant influencer nos sociétés. L'éventail de ceux-ci couvre tout le spectre idéologique allant de l'extrême droite racialiste aux alternatifs gauchisants. Cependant, le refus du monde moderne est devenu l'une des valeurs communes, si ce n'est le vecteur de rassemblement de cette vaste nébuleuse qu'est le néo-paganisme.

Malgré l'intérêt du paganisme comme nouvelle religion, comme vision du monde et comme modèle sociétal, nous devons reconnaître le caractère artificiel des différentes formes de néo-paganisme, certaines offrant plus le flanc aux critiques que d'autres. Ainsi du reconstructionnisme des paganismes religieux : nous avons vu que les néo-paganismes sont des réinventions des XVIIIe et XIXe siècles. Celui-ci laisse un sentiment très mitigé à l'observateur qui le dessert, notamment en ce qui concerne la reconstruction des rites. Celle-ci laisse présager une évolution aberrante à la fois vers un modèle de type sectaire et une dérive du néo-paganisme vers une parodie de paganisme, même si ces rites sont vécus sincèrement par les néo-païens.

Cela pose donc la question de la validité de ces rituels et de ces discours, clairement artificiels et marqués par les théories occultistes. Cette dérive n'annonce nullement la renaissance du paganisme, mais évoque plutôt cette « religiosité seconde », signe de déclin, décrite par Spengler. La dérive identitaire menace aussi la réactivation du néo-paganisme par une régression aux pires théories du début du XXe siècle, avec un retour du darwinisme social et de la philosophie nazie de la terre et du sang comme il existe déjà dans certaines structures odinistes, ou néo-païennes néo-droitières. Certains néo-droitiers sont conscients du côté bricolé de ces pratiques et soutiennent un paganisme philosophico-sociologique fondé sur le polythéisme des valeurs et sur sa persistance culturelle. Cependant, même si cette démarche est cohérente, distinguer la part païenne d'auteurs contemporains est ardue, voire impossible, en tout cas subjectif. Par contre, il est possible de distinguer l'essence païenne de traditions et de folklores européens mais, le sens originel est irrémédiablement perdu pour les populations

actuelles : seules existent les réflexions des ethnologues sur le sens de celles-ci. Cette démarche est intéressante intellectuellement mais ne permettra pas la réactivation du paganisme. De même, le polythéisme des valeurs maffesolien, repris par les néo-droitiers, le « retour des tribus », comportent des faiblesses : elle n'établit pas de distinction nette entre le communautarisme traditionnel et les communautés postmodernes, artificielles, fluctuantes, provisoires, qui sont justement le produit du monde moderne et ont pour logique la dissolution de ces cultures traditionnelles dans la modernité, la postmodernité plutôt.

Le néo-paganisme est en essor constant depuis une trentaine d'année. Cependant, il fait partie, en France et ailleurs dans le monde, de l'apanage des droites radicales. Pourtant, dans des pays comme l'Allemagne, les Etats-Unis ou la Grande-Bretagne, celui-ci s'affirme à gauche, dans les milieux alternatifs, contre-culturels, écologistes et féministes, et développe même un courant apolitique centré sur les rites et la vie communautaire, qui se rapproche du *New Age*. Mais, malgré la volonté de se distinguer des courants droitiers du paganisme, l'ambiguïté persiste : les observateurs ayant parfois des difficultés à différencier les tendances idéologies les unes des autres.

Bibliographie

A.Sources :

Ne figurent en bibliographie que les livres, les brochures et la liste des revues consultés. Les différents articles cités ne sont donc pas repris dans cette bibliographie pour des raisons pratiques. Le lecteur se reportera aux notes.

1/Périodiques de la nouvelle droite consultés

a/français

-*L'Âge d'Or* (1983-1990).
-*L'âtre* (*Activités de Tradition et de Renaissance Européenne*).
-*Cahiers Libres d'Histoire* (2000-).
-*Cahiers universitaires* (1961-1967).
-*Dualpha* (1998-devient en 2001 une revue hebdomadaire web : *Dualpha, l'hebdo, internet*).
-*Eléments* (1973-).
-*Enquête sur l'histoire*, n°1, hiver 1991.
-*Etudes Indo-Européennes* (1982-).
-*Europe-Action* (1963-1967).
-*Irmin* (1991-2002 ?).
-*Kalki* (1985-1988).
-*Krisis* (1988-).
-*Libération Païenne* (1993-).
-*Louve* (2002-).
-*Montségur* (2000-).
-*Nouvelle Ecole* (1968-).
-*Nouvelle revue d'histoire* (2002-).
-*Parcours d'Europe* (1991-).
-*Rebis* (1978-1987).
-*Sol Invictus. Revue d'études traditionnelles* (1987- ?).
-*Terre et Peuple* (1999-).
-*Totalité* (1977-1987).
-*Utlagi* (1999-).
-*Viking. Cahiers de la jeunesse normande 1949-1955*, 2 tomes, Rouen, Le veilleur de proue, 2001.

b/belges francophones

-*Antaïos* (1992-2003).
-*Combat païen* (1989- ?), n°11 en 1990.
-*Gjallarhorn* (1997-2000).
-*Nouvelles de synergies européennes. Organe européen d'informations et d'analyses.*
-*Orientations* (1980-1989).
-*Racines. Racines, arts, culture et identité du nord de l'Europe*. (1994-1998).
-*Renaissance Européenne* (1998-)
-*Contre-thèse* (1998- ?).
-*Vouloir* (1983- ?).

2/Autres :

-*Cahiers européens hebdo* (1973-1978 ?).
-*Charis. Archives de l'unicorne*, n°3, Milan/Paris, Archè/Edidit, 1994.
-*Défense de l'Occident* n°136, mars 1976.
-*Ialon (Clairière) Kad-Nemeton. Revue d'études druidiques de la Kredenn Geltiek Hollvedel*, Commana, Bretagne, 16 numéros, 1 (novembre 1988) à 16 (2ème semestre 2002).
-*Journal of Indo-European studies* n°18, Washington, 1997.
-*Journal of Indo-European studies* n°19, 1997.
-*L'Originel* :
N°2 été 1995 : *Les sociétés secrètes d'Occident.*
N°3 automne 1995 : *Ordres magiques et initiatiques.*
N°4 hiver 1995/96 : *Le Paganisme d'Occident.*
N°5 printemps 1996 : *Racines et évolution du paganisme contemporain.*
N°9, : *L'âme secrète du Portugal*, annuel, 1998.
-*Le recours aux Forêts* n° 4, été 1996.
-*Tyr : Myth, Cultur, Tradition*, Atlanta, Ultra, Etats-Unis, n°1, 2002 et n°2, 2004.

3/Fanzines musicaux proches de la Nouvelle Droite

-*Acéphale*, Noisy-le-Roi, sans date, contact : boite postale.
-*L'âme électrique*, Athènes, Grèce, 2002 ?
-Les 8 numéros d'*Anhstern*, Vienne, Autriche.
-Les 20 numéros d'*Aorta*, Vienne, Autriche.
-*C'est un rêve*, série I, numéro 3, printemps 1994, Marseille, contact : Alain Clerc.
-*Dagobert's Revenge*, New York.
-*Hammer Against Cross*, 4 numéros, contact Tabone J.P., Toulouse, sans date.
-*Napalm Rock*, Aix, France, contact : boite postale.
-*Omega*, 5 numéros : automne 1993 et hiver 1994, contact : Philippe Olivier, Trinité-Victor ; automne 1995, association Actus Dei, Gueberschwihr ; hiver 1995, association Actus Dei, Voiron ; Equinoxe automne 1996, Soulzmatt.
-*Raven's Chat*, numéros 1 et 2, tous les deux sans date, contact Tabone J.P., Toulouse.
-*Runen*, volume 1, contact : Ludovic Trocmé, Tonnerre, 1999.

4/Autres périodiques musicaux :

-*Elegy* notamment le numéro 19, décembre 2001/janvier 2002, dont le dossier, écrit par « Barberousse », est consacré au « paganisme, une vision du monde », pp. 63-67.
-*Descent*, numéro 4, automne 1997, Etat de Washington, Etats-Unis.
-*Symposium*, numéro 5, Pascal Collobert, Paris, printemps 1994, France.
-*Cynfeird*, France.
-*Spectrum*, numéro 4, septembre 2000, Australie.

5/Sites Internet :

Editions A.C.E. (Amis de la Culture Européenne) : www.crevetabous.com.
Les Amis d'Alain de Benoist : www.alaindebenoist.com.
Site du groupe *Blood Axis* : welcome.to/bloodaxis.
Site du groupe *Death in June* : www.deathinjune.net.
Editions Dualpha : www.dualpha.com.
Editions Faits et Documents : www.faits-et-documents.com.
Magasin en ligne de la mouvance néo-droitière/europaïenne : www.geri-freki.com.

Site de l'association Granika : forum.granika.org.
Site du G.R.E.C.E. : www.grece.fr.net.
Portail identitaire : www. Les-identitaires.com.
Editions du Labyrinthe/*Eléments*/*Nouvelle Ecole* : www.labyrinthe.fr.
La Librairie nationale/Editions de L'Aencre : www.librairienationale.com.
Site de la bibliothèque nationale-raciste américaine : www.library.flawlesslogic.com.
Site du Parti Communautaire National-européen : www.pcn-ncp.com.
Magazine identitaire *Réfléchir et Agir* : www.réfléchiretagir.chez.tiscali.fr.
Site du musicien Boyd Rice/Non : www.boydrice.com.
Site de l'association, du magazine et des Editions éponymes Terre et peuple/Editions de la Forêt : www.terreetpeuple.com.
Site du Thule-seminar : www.thule-seminar.org.
Site de la revue identitaire et régionaliste : www.chez.com/utlagi.
Site du Congrès Mondiale des Religions Ethniques : www.wcer.org.
Site espagnol mettant en ligne un grand nombre de textes (en espagnol, anglais et français) néo-droiters : www.forster.20megsfree.com.

6/Ouvrages

a/ Sources principales

-Actes du XXIVe colloque national du G.R.E.C.E., *Nations et Empires. Histoire et concepts*, Paris, 24 mars 1991.

-Jean-Michel Angebert, *Hitler et la tradition cathare*, Paris, Robert Laffont, 1971.

-Jean-Michel Angebert, *Les mystiques du soleil*, Paris, Robert Laffont, 1972.

-Jean-Michel Angebert, *Les cités magiques*, Paris, Albin Michel, 1974.

-Anne-Laure d'Apremont, *L'âme russe. Eléments de paganisme et de chamanisme*, Paris, Guy Trédaniel Editeur, 1998.

Anne-Laure d'Apremont, *Fées*, Puiseaux, Pardès, 2001.

-Anne-Laure d'Apremont, *Astrologie*, Puiseaux, Pardès, 1999.

-Arnaud d'Apremont, *Père Noël,* Puiseaux, Pardès, 1999.

-Anne-Laure et Arnaud d'Apremont, *Runes*, Puiseaux, Pardès, 1997.

-Anne-Laure et Arnaud d'Apremont, *Tradition nordique*, 2 tomes, Puiseaux, Pardès, 1999.

-Freya Aswynn, *Hommes, Runes et Dieux. Les feuilles d'Yggdrasil* [1990], trad. A.-L. et A. d'Apremont, Paris/Combronde, Claire Vigne Editrice/Editions de janvier, 1996.

-Philippe Baillet, *Julius Evola ou la sexualité dans tous ses « états »*, Chalon-sur-Saône, Hérode, 1994.

-Andrea Bedetti, *Dadaïsme et tradition. Evola, le philosophe au pinceau*, traducteur non précisé, Nantes, Ars Magna, 2004.

-Jérémie Benoit, *Le paganisme des Indo-Européens*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2001.

-Jérémie Benoit, *Les origines mythologiques des contes de Grimm. Des Mystères du Nord aux Forêts de l'enfance*, Paris, Editions du Porte-Glaive, 1997.

-Alain de Benoist, *Vu de droite* [1977], Paris, Le Labyrinthe, 2001.

-Alain de Benoist, *Les idées à l'endroit*, Paris, Editions libres Hallier, 1979.

-Alain de Benoist, *Moeller van den Bruck o la Rivoluzione Conservatrice*, Tridente, La Spezia, Italie, 1981.

-Alain de Benoist, *Comment peut-on être païen ?*, Paris, Albin Michel, 1981.

-Alain de Benoist, *Fêter Noël* [1982], Puiseaux, Pardès, 1994.

-Alain de Benoist, *Europe, Tiers monde même combat*, Paris, Robert Laffont, 1986.

-Alain de Benoist, *Le grain de sable. Jalons pour une fin de siècle. 1973-1994 : les éditoriaux d'Eléments*, Arpajon, Le Labyrinthe, 1994.

-Alain de Benoist, *L'empire intérieur*, Montpellier, Fata Morgana, 1995.

-Alain de Benoist, *Les traditions d'Europe*, Arpajon, Le Labyrinthe, 1996.

-Alain de Benoist, *Famille et société. Origines. Histoire. Actualité*, Arpajon, Le Labyrinthe, 1996.

-Alain de Benoist, *La ligne de mire*, 2 tomes, Arpajon, Le Labyrinthe, 1995 et 1996.

-Alain de Benoist, *Ernst Jünger, une bio-bibliographie*, Paris, Guy Trédaniel, 1997.

-Alain de Benoist, *Communisme et nazisme. 25 réflexions sur le totalitarisme au XXe siècle, 1917-1989*, Paris, Le Labyrinthe, 1998.

-Alain de Benoist, *The Study of Intelligence and the IQ Controversy*, Washington, Institute for the Study of Man, 1998.

-Alain de Benoist, *Critiques. Théoriques*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2002.

-Alain de Benoist, *Au-delà des droits de l'homme. Pour défendre les libertés*, Paris, Krisis, 2004.

-Alain de Benoist, *Bibliographie générale des droites françaises*, tomes 1 et 2, Paris, Dualpha, 2004, tomes 3 et 4, Coulommiers, Dualpha, 2005.

-Alain de Benoist et Pierre Vial, *La mort. Traditions populaires/histoire et actualité*, Paris, Le Labyrinthe, 1983.

-Jean-Pierre Blanchard, *Heidegger*, Puiseaux, Pardès, 2000.

-Christian Bouchet, *Crowley*, Puiseaux, Pardès, 1999.

-Christian Bouchet, *Occultisme*, Puiseaux, Pardès, 2000.

-Christian Bouchet, *WICCA*, Puiseaux, Pardès, 2000.

-Christian Bouchet, *Néo-paganisme*, Puiseaux, Pardès, 2001.

-Christian Bouchet, *Gurdjieff*, Puiseaux, Pardès, 2001.

-Christian Bouchet, *Islamisme*, Puiseaux, Pardès, 2003.

-Christian Bouchet, *Les nouveaux païens*, Coulommiers, Dualpha, 2005.

-Jean-Paul Bourre, *Les sectes luciférienne aujourd'hui*, Paris, Belfond, 1978.

-Jean-Paul Bourre, *Les Celtes dans la Bible*, Paris, Robert Laffont, 1990.

-Jean-Paul Bourre, *Michaël Jackson, fabrication d'un monstre*, Paris, Les Belles Lettres, 1997.

-Jean-Paul Bourre, *Les profanateurs. La nébuleuse de tous les périls. Nouvelle Droite, Skinheads, Rock-métal, Néonazis*, Paris, Le Comptoir, 1997.

-Jean-Paul Bourre, *Génération chaos*, Paris, Les Belles Lettres, 1998.

-Jean-Paul Bourre, *Les Chouans et la Guerre sainte,* Paris, Dualpha, 1999.

-Jean-Paul Bourre, *Les Lansquenets, un combat pour l'empire*, Paris, Dualpha, 1999.

-Jean-Paul Bourre, *Le Graal et l'Ordre noire*, Paris, Déterna, 1999.

-Jean-Paul Bourre, *Envoûtement*, Puiseaux, Pardès, 2000.

-Jean-Paul Bourre, *Satanisme*, Puiseaux, Pardès, 2000.

-Jean-Paul Bourre, *Guerrier du rêve*, Paris, Les Belles Lettres, 2003.

-Pierre Chassard, *Nietzsche. Finalisme et histoire*, Paris, Copernic, 1977.

-Collectif, *Julius Evola le visionnaire foudroyé*, Paris, Copernic, 1977.

-Collectif, *L'Europe païenne*, Paris, Seghers, 1980.

-Collectif, *Le mai 68 de la nouvelle droite*, Paris, Le Labyrinthe, 1998.

-Collectif, *Païens ! Cheminements au cœur de la véritable spiritualité de l'Europe*, Saint-Jean-des-Vignes, Editions de la Forêt, 2001.

-Collectif, *Balades au cœur de l'Europe païenne*, Saint-Jean-des-Vignes, Editions de la Forêt, 2002.

-Guillaume Corvus, *La convergence des catastrophes*, Paris, D.I.E., 2004. (pseudonyme de G. Faye).

-Luc Cuillou et Philippe Gourio, *Les pistolets Astra*, Puiseaux, Pardès, 1991.

-Savitri Devi, *Le national-socialisme et la tradition indienne*, traducteur non précisé, Avatar Editions, Les cahiers de la radicalité n°2, 2004.

-J.-A. Dulaure, *Des divinités génératrices chez les Anciens et les Modernes* [1825] réédition sous le titre : *Le culte du phallus chez les Anciens et les Modernes*, Puiseaux, Pardès, 1985.

-Robert Dun, *Une vie de combat*, Saint-Etienne/Forez, Crève-Tabous, 2000.

-Robert Dun, *Le message du Verseau*, chez l'auteur.

-Julius Evola, *Le mystère du Graal et l'idée impériale gibeline* [1937], trad. Y. Tortat, Paris, Editions Traditionnelles, 1967.

-Julius Evola, *La doctrine de l'Eveil* [1932], trad. P. Pascal, Milan, Archè, 1976.

-Julius Evola, *Le yoga tantrique. Sa métaphysique. Ses pratiques* [1971], trad. I. Robinet, Paris, Fayard, 1980.

-Julius Evola, *Symboles et « mythes » de la tradition occidentale* [1929-1942], trad. H.J. Maxwell, Milan, Archè, 1980, anthologie.

-Julius Evola, *Métaphysique de la guerre* [1935], trad. H.J. Maxwell, Milan, Archè, 1980.

-Julius Evola, *Orient et Occident* [1950-1960], trad. B. Dubant, Milan, Archè, 1982.

-Julius Evola, *L'arc et la massue* [1968], trad. P. Baillet, Paris/Puiseaux, Guy Trédaniel/Pardès, 1983.

-Julius Evola, *Le chemin du Cinabre* [1963], trad. P. Baillet, Milan/Carmagnola, Archè/Arktos, 1983.

-Julius Evola, *UR & Krur* [1927-1929], 4 tomes, trad. G. Boulanger, Milan, Archè, 1983/1984/1985/1986.

-Julius Evola, *La doctrine aryenne du combat et de la victoire* [1940], trad. F. Maistre, Puiseaux, Pardès, 1987.

-Julius Evola, *Ecrits sur la franc-maçonnerie* [1937-1942], trad. F. Maistre, Puiseaux, Pardès, 1987.

-Julius Evola, *Essais politiques. Idées impériale et Nouvel ordre européen* [1934-1943], trad. G. Boulanger et F. Maistre, Puiseaux, Pardès, 1988.

-Julius Evola, *Orientations* [1950], trad. P. Baillet, Puiseaux, Pardès, 1988.

-Julius Evola, *Métaphysique du sexe* [1958], trad. P. Baillet, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1989.

-Julius Evola, *Le taoïsme* [1972], trad. P. Baillet et J. Bernachot, Puiseaux, Pardès, 1989.

-Julius Evola, *Explorations. Hommes et problèmes* [1974], trad. P. Baillet, Pardès, Puiseaux, 1989.

-Julius Evola, *Masques et visages du spiritualisme contemporain* [1932], trad. P. Baillet, Puiseaux, Pardès, 1991.

-Julius Evola, *Révolte contre le monde moderne* [1934], trad. P. Baillet, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1991.

-Julius Evola, *Impérialisme païen* avec un *Appendice polémique sur les attaques du parti guelfe* [1928], trad. P. Baillet, Puiseaux, Pardès, 1993.

-Julius Evola, *Le fascisme vu de droite* suivi de *Notes sur le troisième Reich* [1964], trad. P. Baillet, Puiseaux, Pardès, 2004.

-Julius Evola, *Le mythe du sang* [1942], Paris, traducteur non précisé, Editions de l'homme libre, 1999.

-Julius Evola, *Chevaucher le tigre* [1961], trad. I. Robinet, Paris, Guy Trédaniel Editeur, 2002.

-Julius Evola, *Phénoménologie de la subversion* [1933-1970], traducteur non précisé, Paris, Editions de l'homme libre, 2004.

-Julius Evola, *Les hommes au milieu des ruines* [1953], trad. G. Boulanger, Grez-sur-Loing, Pardès, 2005.

-Bruno Favrit, *Présence païenne*, Paris, L'Aencre, 1996.

-Bruno Favrit, *Ecrits païens*, Paris, Déterna, 2001.

-Bruno Favrit, *Nietzsche*, Puiseaux, Pardès, 2002.

-Bruno Favrit, *Le voyage du Graal*, Toulouse, Auda Isarn, 2003.

-Bruno Favrit, *Nouvelles des dieux et des montagnes*, Saint-Etienne/Forez, Crève-Tabous, 2004.

-Guillaume Faye, *Sexe et idéologie*, Paris, Le Labyrinthe, 1983.

-Guillaume Faye, *Contre l'économisme*, Paris, Le Labyrinthe, 1983.

-Guillaume Faye, *Nouveau discours à la nation européenne*, Paris, Albatros, 1985.

-Guillaume Faye, *L'archéofuturisme*, Paris, L'Aencre, 1998.

-Guillaume Faye, *Les extraterrestres de A à Z*..., Paris, Editions Dualpha, 2000.

-Guillaume Faye, *La colonisation de l'Europe. Discours vrai sur l'immigration et l'Islam*, Paris, L'Aencre, 2000.

-Guillaume Faye, *Pourquoi nous combattons. Manifeste de la Résistance européenne*, Paris, L'Aencre, 2001.

-Guillaume Faye, *Avant-Guerre. Chronique d'un cataclysme annoncé*, Paris, L'Aencre, 2002.

-Guillaume Faye, Robert Steuckers et Pierre Freson, *Petit lexique du partisan européen*, Esneux-les-Liège, Eurograf, Belgique, 1985.

-Paul Foucart, *Les mystères d'Eleusis* [1914], Puiseaux, Pardès, 1999.

-Stephen Flower (présenté par), *The Secret King. Karl Maria Willigutt Himmler's Lord of Rune. The Real Document of Nazi Occultism*, Dominio/Rûna-Raven Press, Waterbury/Smithville, Etats-Unis, 2001.

-David Gattegno et Thierry Jolif (dir.), *Que vous a apporté René Guénon ?*, Paris, Dualpha, 2002.

-Christopher Gérard, *Contre les Galiléens. Une imprécation contre le christianisme*, de l'empereur Julien. Introduction, traduction et commentaire de Christopher Gérard, Bruxelles, Ousia, 1995.

-Christopher Gérard, *Parcours païen*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2000.

-Christopher Gérard, *Le Songe d'Empédocle*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2002.

-Christopher Gérard, *Julianus redivivus. L'Empereur Julien au XXème siècle : permanence d'un mythe littéraire*, Bruxelles, Antaïos, 2002.

-Geticus, *La Dacie hyperboréenne* [1936-37], Puiseaux, Pardès, 1987.

-Edouard Goldsmith, *Le défi du XXIème siècle*, trad. Thierry Piélat et Agnès Bertrand, Editions du Rocher, 1994.

-GRECE, *Manifeste pour une renaissance européenne. A la découverte du GRECE son histoire, ses idées, son organisation*, Paris, 2000.

-Hans F. K. Günther, *Religiosité indo-européenne* [1934], trad. R. Steuckers, Puiseaux, Pardès, 1987.

-Hans F. K. Günther, *Platon eugéniste et vitaliste* [1966], trad. E. Popelier, Puiseaux, Pardès, 1987.

-Hans F.K. Gunther, *Mon témoignage sur Adolf Hitler* [1969], trad. E. Popelier, Puiseaux, Pardès, 1990.

-Arnaud Guyot-Jeannin, *Enquête sur la Tradition aujourd'hui*, Paris, Guy Trédaniel Editeur, 1996.

-Arnaud Guyot-Jeannin (dir.), *Julius Evola*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1997.

-Arnaud Guyot-Jeannin, *Révolte spirituelle contre le monde moderne. Essai d'analyse chrétienne*, Paris, Sol Invictus, 2000.

-Arnaud Guyot-Jeannin (dir.), *Aux sources de la droite. Pour en finir avec les clichés*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2000.

-Arnaud Guyot-Jeannin (dir.), *Aux sources de l'éternel féminin. Pour en terminer avec tous les conformismes*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2001.

-H.T. Hansen, *Julius Evola et la « révolution conservatrice » allemande*, trad. L. Eberhard, Montreuil, « Les deux Etendards », 2002.

-Jean Haudry, *Les Indo-Européens*, Paris, P.U.F., Que sais-je ?, 1981.

-Jean Haudry, *La religion cosmique des Indo-Européens*, Milan/Paris, Archè/Les Belles Lettres, 1987.

-Karl Höffkes, *Wandervogel. Révolte contre l'esprit bourgeois* [1984], traducteur non précisé, Saint-Etienne/Forez, A.C.E., 2001.

-Sigrid Hunke, *Le soleil d'Allah brille sur l'Occident. Notre héritage arabe*, trad. S. et G. de Lalène, Paris, Albin Michel, 1963.

-Sigrid Hunke, *La vraie religion de l'Europe. La foi des « hérétiques »* [1969], traducteur non précisé, Paris, Livre-Club du Labyrinthe, 1985.

-Pascal Ifri, *Rebatet*, Pardès, Puiseaux, 2004.

-Arnaud Imatz, *Par-delà DROITE et GAUCHE. Histoire de la grande peur récurrente des biens-pensants*, Paris, Godefroy de Bouillon, 2002.

-Thierry Jolif, *Mythologie celtique*, Puiseaux, Pardès, 2000.

-Thierry Jolif, *Tradition celtique*, Puiseaux, Pardès, 2001.

-Thierry Jolif, *Symboles celtiques*, Puiseaux, Pardès, 2004.

-Prudence Jones, Nigel Pennick, *A History of Pagan Europe*, Londres, Routledge, 1995, *paperback edition*, 1997.

-Frédéric Julien, *Pour en finir avec la droite*, Paris, La Librairie Française, 1981.

-Ernst Jünger, *Orages d'acier* [1920], trad. H. Plard, Paris, Plon, 1970

-Ernst Jünger, *Approches, drogues et ivresse* [1970], trad. H. Plard, Paris, La Table Ronde/Christian Bourgois, 1973.

-Ernst Jünger, *Héliopolis* [1949], trad H. Plard, Christian Bourgois, 1975.

-Ernst Jünger, *Eumeswil* [1977], trad. H. Plard, Paris, La Table Ronde, 1978.

-Ernst Jünger, *Sur les falaises de marbres* [1939], trad H. Thomas, Christian Bourgois, 1975.

-Ernst Jünger, *Le Traité du rebelle ou le recours aux forêts* [1951], trad. H. Plard, Christian Bourgois, 1981.

-Ernst Jünger, *Le Travailleur* [1932], trad. J. Hervier, Paris, Christian Bourgois, 1989.

-Ernst Jünger, *L'Etat universel* suivi de *La mobilisation Totale* [1960], H. Plard et M. B. de Launay, Paris, Tel-Gallimard, 1990.

-Ernst Jünger, *La guerre notre mère* [1922], trad. J. Dahel, Paris, Albin Michel, 1934. Nouvelle traduction de F. Poncet sous le titre *Le combat comme expérience intérieure*, Paris, Christian Bourgois, 1997.

-Ernst Jünger, *Les prochains Titans*, Paris, Grasset, 1997.

-Ernst Jünger, *Soixante-dix s'efface*, journal 1991-1996, tome V, trad. J. Hervier, Paris, Gallimard, 2004.

-Lothar Kilian, *De l'origine des Indo-Européens* [1983], trad. F. Schuler, Paris, Le Labyrinthe, 2000.

-Daniel Kircher, *Villes disparues*, Puiseaux, Pardès, 2000.

-Wolgang Krause, *Les runes*, trad. A. Marez, Paris, Editions du Porte-Glaive, 1995.

-Pierre Krebs, *Europe contre Occident*, traducteur non précisé, Editions Héritage Européen, 1998.

-Michael Kühnen, *National-socialisme et homosexualité*, traducteur non précisé, Nantes, Ars Magna, 2004

-Christophe Levalois, *Le symbolisme du loup*, [1986], Paris, Courrier du livre, 1997.

-Christophe Levalois, *Royauté et figures mythiques dans l'ancien Iran*, Milan, Archè, 1987.

-Christophe Levalois, *Principes immémoriaux de la royauté*, Le Léopard d'or, 1989.

-Christophe Levalois, *Les temps de confusions. Essai sur la fin du monde moderne*, Paris, Guy Trédaniel, 1991.

-Christophe Levalois, *Symbolisme de la décapitation du roi*, Paris, Guy Trédaniel Editeur, 1992.

-Christophe Levalois, *Au cœur du labyrinthe. Méditations sur la Quête spirituelle*, Paris, Sol Invictus, 1999.

-Gérald Leroy, *Arno Breker*, Puiseaux, Pardès, 2002.

-Jean-Paul Lippi, *Evola métaphysicien et penseur politique*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1998.

-Jean-Paul Lippi, *Julius Evola*, Puiseaux, Pardès, 1999.

-Jean Mabire, *Drieu parmi nous* [1963], Lyon, Irminsul, 2003.

-Jean Mabire, *L'écrivain, la politique et l'espérance*, Saint-Just, 1966.

-Jean Mabire, *Ungern le baron fou*, Paris, Balland, 1973.

-Jean Mabire, *Les vikings, rois des tempêtes*, Genève, Edition Idégraf, 1978.

-Jean Mabire, *Thulé, le soleil retrouvé, des Hyperboréens* [1978], Puiseaux, Pardès, 2002.

-Jean Mabire, *Les grands aventuriers de l'histoire*, Paris, Fayard, 1982.

-Jean Mabire, *Que lire ?*, t.1 et 7, Lyon, Irminsul Editions, 2002 et 2003 et *Que lire ?*, t.2, 3, 4 et 5, Saint-Cloud, Editions National Hebdo, 1996, 1997 et 1998, anthologie.

-Jacques de Mahieu, *Drakkars sur l'Amazone*, Paris, Copernic, 1977.

-Jacques de Mahieu, *L'imposture de Colomb*, Paris, Copernic, 1979.

-Jacques de Mahieu, *La fabuleuse épopée des troyens en Amérique du Sud*, Puiseaux, Pardès, 1998.

-Vincent Malecki, *Quand la jeunesse allemande se rebelle : Hans Blüher contre l'ordre bourgeois*, Nantes, Ars Magna, s.d.

-Michael Malherbe, *Les pistolets Beretta*, Puiseaux, Pardès, 1991.

-Bernard Marillier, *Le Svastika*, Puiseaux, Pardès, 1997.

-Bernard Marillier, *Indo-Européens*, Puiseaux, Pardès, 1998.

-Bernard Marillier, *Chevalerie*, Puiseaux, Pardès, 1998.

-Bernard Marillier, *Vikings*, Puiseaux, Pardès, 2001.

-Danièle Masson, *Dieu est-il mort en Occident ?*, Paris, Guy Trédaniel, 1998.

-Jacques Marlaud, *Le renouveau païen dans la pensée française*, Paris, Livre-club du Labyrinthe, 1986.

-Jacques Marlaud, *Interpellations*, Paris, Dualpha, 2004.

-Ernesto Mila, *Nazisme et ésotérisme*, trad. B. Dubant, Puiseaux, Pardès, 1990.

-Edy Minguzzi, *Féminité et féminisme. La femme dans le monde de la Tradition* [1980], trad. G. Boulanger, Puiseaux, Pardès, 1991.

-Arthur Moeller van den Bruck, *La révolution des peuples jeunes* [1916-1923], trad. J.-P. Allard, Puiseaux, Pardès, 1993.

-Armin Mohler, *La Révolution Conservatrice en Allemagne de 1918 à 1932* [1950], trad. H. Plard et H. Lipstick, Puiseaux, Pardès, 1993.

-Jean-Jacques Mourreau, *La Chasse sauvage, mythe exemplaire*, Paris, GRECE, 1972.

-Michael Moynihan et Ditrik Soderlind, *Les seigneurs du chaos*, trad. S. Rochonnat, Rosière-en-Haye, Camion Blanc, 2005.

-Claudio Mutti, *Le symbolisme dans la fable. Les racines métahistoriques des contes de fées*, trad. P. Baillet, Paris, Guy Trédaniel, 1979.

-Claudio Mutti, S*ymbolisme et art sacré en Italie*, trad. P. Baillet, Milan, Archè, 1980.

-Claudio Mutti, *Les plumes de l'archange. Quatre intellectuels roumains face à la Garde de Fer : Nae Onescu, Mircea Eliade, Emil Cioran, Constantin Noica*, trad. P. Baillet, Chalon-sur-Saône, Editions Hérode, 1993.

-Claudio Mutti, *Nietzsche et l'Islam*, trad. P. Baillet, Chalon-sur-Saône, Editions Hérode, 1994.

-Claudio Mutti, *La grande influence de René Guénon en Roumanie* suivi de *Julius Evola en Europe de l'Est* [1998-1999], trad. J. Delorme, Saint-Genis-Laval, Akribeia, 2002.

-Claudio Mutti, *Julius Evola et l'islam*, traducteur non précisé, Nantes, Ars Magna, 2004.

-Claudio Mutti, *Le nazisme et l'islam*, traducteur non précisé, Nantes, Ars Magna, 2004.

-Ernst Niekisch, *« HITLER –une fatalité allemande » et autres écrits nationaux-bolcheviks* [1932], trad. I. Mieulet, Puiseaux, Pardès, 1991.

-Sten Sparre Nilson, *Knut Hamsun. Un aigle dans la tempête* [1960], trad. M. Cadars et H. V. Holm, Puiseaux, Pardès, 1991.

-José Ortega y Gasset, *La Révolte des masses* suivi d'un *Epilogue pour les Anglais* [1930], trad. B. Dubant, Paris, Le Labyrinthe, 1986.

-Roger Parisot, *Le Diable*, collection « bibliothèque des symboles », Puiseaux, Pardès, 1999.

-Louis Pasquier, *Ecologie traditionnelle*, Paris, Editions du Trident, 1991.

-Louis Pauwels et Jacques Bergier, *Le matin des magiciens*, Paris, Gallimard, 1963.

-Louis Pauwels, *Monsieur Gurdjieff. Documents, témoignages, textes et commentaires sur une société initiatique contemporaine*, Paris, Seuil, 1954.

-Louis Pauwels, *Comment devient-on ce que l'on est*, Paris, Stock, 1978.

-Louis Pauwels, *Le droit de parler*, Paris Albin Michel, 1981.

-Nigel Pennick, *Magie du Nord. La magie pratique dans la tradition nordique*, trad. A.-L. et A. d'Apremont, Puiseaux, Pardès, 1989.

-Nigel Pennick, *Runes et magie. Histoire et pratiques des anciennes traditions runiques*, trad. A.-L. et A. d'Apremont, Paris, L'Originel/Charles Antoni, 1995.

-Nigel Pennick, *Astrologie runique. L'espace et le temps dans la tradition nordique*, trad. A.-L. et A. d'Apremont, Combronde, Editions de Janvier, 1995.

-Nigel Pennick, *Signes et Symboles Secrets*, trad. A.-L. et A. d'Apremont, Paris, Guy Trédaniel, 1998.

-Nigel Pennick, *Runes. Comment interpréter les Runes*, trad. A. Rothé, N. Benjovski et A. d'Apremont, Cologne, Könemann, 2001

-Jacques du Perron, *Droite et gauche, tradition et révolution*, Puiseaux, Pardès, 1991.

-Michel Poniatowski, *L'avenir n'est écrit nulle part*, Paris, Albin Michel, 1978.

-Otto Rahn, *La cour de Lucifer* [1937], trad. A. d'Apremont, Puiseaux, Pardès, 1997.

-Otto Rahn, *Croisade contre le Graal* [1933], trad. R. Pitrou, Puiseaux, Pardès, 1999.

-Philippe Randa, Angélique Baranton, Ogam Bonnin et Xavier Cheneseau, *Hommes et traditions populaires Poitou-Charentes et Vendée*, Amiens, Editions Martelle, 1993.

-Philippe Randa, *Les légendes païennes du Poitou*, Paris, L'Aencre, 1995.

-Philippe Randa, *Dictionnaire commenté de la collaboration française*, Paris, Jean Picollec, 1997.
-Philippe Randa, *Homosexualité*, Puiseaux, Pardès, 2004.

-Arturo Reghini, *Tous les écrit de UR & KRUR* [1927-1928-1929], trad. P. Baillet et Y. Tortat, Milan, Archè, 1986.

-Arturo Reghini, *Le faisceau des licteurs et son symbolisme duodécimal.* Suivi de *L'universalité romaine et celle du catholicisme* et de *La tragédie du Temple* [1914-1934], trad. H.J. Maxwell et G. Boulanger, Milan, Archè, 1987.

-Bernard Rio, *L'Arbre philosophal*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2001.

-Jean-Claude Rivière (dir.), *Georges Dumézil à la découverte des Indo-Européens*, Paris, Copernic, 1979.

-Adriano Romualdi, *Julius Evola, l'homme et l'œuvre* [1968], trad. G. Boulanger, Paris/Puiseaux, Guy Trédaniel/Pardès, 1985.

-Jean-Paul Ronecker, *Halloween*, Puiseaux, Pardès, 2000.

-Jean-Paul Ronecker, *Extra-terrestres*, 2 tomes, Puiseaux, Pardès, 2001.

-Louis Rougier, *Le conflit du christianisme primitif et de la civilisation antique*, Paris, Editions Copernic, 1977.

-Saint-Loup, *Nouveaux cathares pour Montségur*, [1969] Avalon, 1986.

-Saint-Loup, *Götterdämmerung. Rencontre avec la Bête*, Art et Histoire d'Europe, 1986.

-Paul-Georges Sansonnetti, *Graal et alchimie*, [1982] Paris, Berg international, 1993.

-Paul-Georges Sansonnetti, *Chevaliers et dragons. Esotérisme d'un combat*, Paris, Editions du Porte-Glaive, 1995.

-Paul-Georges Sansonnetti, *Les mystères de Matrix*, Menton, Editions Exèdre, 2005.

-Luc Saint-Etienne, *La sexologie politique de Hans Blüher*, Paris, GRECE, 1994.

-Carl Schmitt, *Terre et Mer. Un point de vue sur l'histoire mondiale* [1941], J.-L. Pesteil, Paris, Labyrinthe, 1985.

-Carl Schmitt, *Du politique « légalité et légitimité » et autres essais* [1930-1960], trad. P. Linn, B. Krock, J.-L. Pesteil, W. Gueydan de Roussel, R. Kirchhof, J. Chavy et P. Baillet, Puiseaux, Pardès, 1990.

-Carl Schmitt, *Théorie de la Constitution* [1928], trad. L. Deroche, Paris, P.U.F., 1993.

-Rudolf Simek, *Dictionnaire de la mythologie germano-scandinave* [1987], 2 tomes, trad. P. Guelpa, Paris, Editions du Porte-Glaive, 1996.

-Werner Sombart, *Le socialisme allemand* [1938], trad. G. Welter, Puiseaux, Pardès, 1990.

-Jürgen Spanuth, *L'énigme de l'Atlantide*, trad. G. Blondy, Montreuil, La vie claire, 1971.

-Jürgen Spanuth, *Le secret de l'Atlantide, l'empire englouti de la mer du Nord*, trad. F. Ponthier, Paris, Editions Copernic, 1977.

-Oswald Spengler, *Le déclin de l'Occident : esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle* [1918-1922], 2 tomes, trad. M. Tazerout, Paris, Gallimard, 1948.

-Oswald Spengler, *Années décisives* [1934], trad. R Hadekel-Bogdanovitch, Paris, Copernic, 1980.

-Oswald Spengler, *Ecrits historiques et philosophiques. Pensées*, trad. H. Plard, Paris, Copernic, 1980.

-Wilhelm Stäglich, *Le mythe d'Auschwitz*, traducteur non précisé, Paris, La Vieille Taupe, 1986.

-Ram Swarup, *Foi et intolérance. Un regard hindou sur le christianisme et l'islam*, trad. A. Bernard, Paris, Le Labyrinthe, 2000.

-Père Démètre Théraios, *Quelle religion pour l'Europe ?*, Genève, Georg Editeur, 1990.

-Jean Thiriart, *Un Empire de 400 millions d'hommes : l'Europe*, chez l'auteur, 1964.

-Edred Thorsson, *Futhark, manuel de magie runique*, trad. A.-L. et A. d'Apremont, Puiseaux, Pardès, 1992.

-Edred Thorsson, *Runelore. Manuel de runologie ésotérique* [1987], trad. A.-L. et A. d'Apremont, Puiseaux, Pardès, 1994.

-Patrick Trousson, *Le recours de la science au mythe*, Paris, L'Harmattan, 1995.

-Jean-Claude Valla, « Ledesma Ramos et la Phalange espagnole 1931-1936 », *Les cahiers libres d'histoire*, n°10, 2002.

-Jean-Claude Valla, « Georges Valois, de l'anarcho-syncalisme au fascisme », *Les cahiers libres d'histoire*, n°11, 2003.

-Pol Vandromme, *L'Europe en chemise. L'extrême droite dans l'entre-deux-guerres* [1971], Puiseaux, Pardès, 2002.

-Dominique Venner, *Le Cœur rebelle*, Paris, Les Belles Lettres, 1994.

-Dominique Venner, *Histoire d'un fascisme allemand. Les corps-francs du Baltikum et la Révolution*, Pygmalion/Watelet, Paris, 1996.

-Dominique Venner, *Histoire et tradition des Européens. 30 000 ans d'identité*, Paris, Editions du Rocher, 2002.

-Jef Vercauteren, Renato del Ponte, Marc Eemans, *L'itinéraire spirituel de Julius Evola*, Nantes, 2003.

-Jean Vertemont, *Dictionnaire des mythologies indo-européennes*, Paris, Faits et documents, 1997.

-Pierre Vial, *Pour une renaissance culturelle*, Paris, Copernic, 1979.

-Pierre Vial, *Une terre, un peuple*, Paris, Editions Terre et peuple, 2000.

-Pierre Vial, *Anthologie païenne*, Editions de la forêt, 2004.

-Pierre Vial et Jean Mabire, *Les solstices. Histoire et actualité* [1975], Paris, Le Labyrinthe, 1991.

-Silvio Vietta, *Heidegger, critique du national-socialisme et de la technique* [1989], trad. J. Ollivier, Puiseaux, Pardès, 1993.

-Jean-Marc Vivenza, *Nâgârjuna et la doctrine de la vacuité*, Paris, Albin Michel, 2001.

-Jean-Marc Vivenza, *Le dictionnaire de René Guénon*, Grenoble, Le Mercure Dauphinois, 2002.

-Jean-Marc Vivenza, *Maistre*, Puiseaux, Pardès, 2003.

-Jean-Marc Vivenza, *François Malaval (1627-1719) et la contemplation de la ''divine ténèbre'',* Chateauneuf de Mazenc, Arma Artis, 2004.

-Otto Weininger, *Sexe et caractère* [1903], trad. D. Renaut, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1975.

-John Yeowell, *Odinisme et christianisme sous le IIIème Reich*, trad. A. d'Apremont, Prémery, Hêtre Editions, 1998.

-John Yeowell, *L'Odinisme. La voie des Ancêtres*, trad. A. d'Apremont, Prémery, Hêtre Editions, 1998.

XXX, *Les liaisons dangereuses de Julius Evola : Aleister Crowley, Gerald Brousseau Gardner et Maria de Naglowska*, traducteur non précisé, Nantes, Ars Magna, 2003.

b/Autres auteurs d'extrême droite

-Gabriele Adinolfi, *Nos belles années de plomb. La droite radicale italienne dans l'orage de la lutte armmée et de l'exil*, Paris, L'Aencre, 2004.

-Charles Maurras, *Pages africaines*, Paris, Sorlot, 1940.

-Oswald Mosley, *La nation Europe*, trad. G. Portal, Paris, Nouvelles Editions Latines, 1962.

-Miguel Serrano, *La Resurrección del Héroe*, Santafé de Bogotá, Editorial Solar, Chili, 1986.

c/Auteurs pérennialistes

-Titus Burckhardt, *Miroir de l'intellect*, trad. B. Viegnes, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1992.

-A. K. Coomaraswamy, *Autorité spirituelle et pouvoir temporel* [1942], trad. M. Boutet, Milan, Archè, 1985.

-A. K. Coomaraswamy, *La philosophie chrétienne et orientale de l'art* [1956], trad. F. Monneyron, Puiseaux, Pardès, 1990.

-A. K. Coomaraswamy, *Suis-je le gardien de mon frère ?* [1949], trad. J. Plantin et B.Dubant, Puiseaux, Pardès, 1997.

-Alain Daniélou, *Shiva et Dionysos, la religion de la Nature et de l'Eros*, Fayard, 1979.

-Alain Daniélou, *Les quatre sens de la vie et la structure sociale de l'Inde traditionnelle*, Paris, Buchet-Chastel, 1976.

-Alain Daniélou, *Mythes et dieux de l'Inde, le polythéisme hindou* [1960], Paris, Flammrion, Champs, 1997.

-Alain Daniélou, *Le Phallus*, Puiseaux, Pardès, 1998.

-Alain Daniélou, *L'érotisme divinisé* [1962], Paris, Editions du Rocher, 2002.

-Alain Daniélou, *La civilisation des différences*, Paris/Pondicherry, Editions Kailash, « Les cahiers du mleccha », 2003.

-Alain Daniélou, *Shivaïsme et Tradition primordiale*, Paris/Pondichéry, Editions Kailash, « Les cahiers du mleccha », 2004.

-Alain Daniélou, *Approche de l'hindouisme*, Paris/Pondichéry, Editions Kailash, « Les cahiers du mleccha », 2004.

-Guido De Giorgio, *L'instant et l'éternité*, trad. P. Baillet et G. Boulanger, Milan, Archè, 1987.

-René Guénon, *Introduction aux doctrines hindoues*, Paris, Rivière, 1921.

-René Guénon, *Etudes sur l'hindouisme*, Editions traditionnelles, 1968.

-René Guénon, *Le règne de la quantité et les signes des Temps* [1945], Paris, Gallimard, 1972.

-René Guénon, *Orient et Occident* [1924], Paris, Guy Trédaniel/Editions de la Maisnie, 1987.

-René Guénon, *La crise du monde moderne* [1927], Paris, Gallimard, Folio Essais, 2001.

-Hésiode, *Les travaux et les jours. La théorie occidentale des quatre ages de l'humanité*, trad. Henri Patin, La Place Royale, 1990.

-Martin Lings, *Croyances anciennes et superstitions modernes* [1965], trad. Jean Plantin et Patrick Jauffrineau, Puiseaux, Pardès, 1987.

-Henry Montaigu, *René Guénon ou la mise en demeure*, Paris, La Place Royale Editions, 1986.

-Attilo Mordini, *Le mythe primordial du christianisme comme source pérenne de métaphysique* [1976], trad. P. Baillet, Puiseaux, Pardès, 1988.

-Seyyed Hossein Nasr, La c*onnaissance etla sSacré*, trad. P. Laude, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1999.

-Frithjof Schuon, *Castes et races* [1957], Milan, Archè, 1979.

-Bâl Gangâdhar Tilak, *Origine polaire de la tradition védique. Nouvelles clés pour l'interprétation de nombreux textes et légendes védiques* [1903], trad. C. et J. Remy, Milan, Archè, 1979.

B. Etudes, enquêtes et textes divers

1/Revues

Ignis. Rivista di studi iniziatici fondata da Arturo Reghini, n°1, juin 1990, n°2, décembre 1990, n°2, décembre 1991, n°1, juin 1992.
Moira, n°16, hiver 1994, n°21, novembre 1996.
Le jardin des dragons, t. 1 et 2, n°12 et n°13, « Les collèges d'Oxford au XVIIe siècle », Rouvray, Les Editions du Prieuré, 1994.
Politica Romana n°1, Rome, 1994, n°2, Rome, 1995, n°3, Rome, 1996, n°4, Rome, 1997, n°5, Rome, 1998-1999.
REFLEXes, n°51, printemps 1998, ancienne formule.
REFLEXes, n°4, hiver 2001-2002.
La Règle d'Abraham, Archè, Milan, n°12, décembre 2001, n°13, Juin 2002, n°14, décembre 2002.

2/articles et textes

a/Textes et études politiques et/ou historiques

-Miguel Benasayag, *Abécédaire de l'engagement*, Paris, Bayard, 2004.

-Murray Bookchin, *Qu'est-ce que l'écologie sociale ?*, trad. B. Weigel, Lyon, Atelier de création libertaire (A.C.L.), 1989.

-Julien Brunn (dir.), *La Nouvelle Droite. Le dossier du procès*, Paris, Nouvelles Editions Oswald, 1979.

-Georges Cadiou, *L'hermine et la croix-gammée. Le mouvement breton et la collaboration*, Mango, 2001.

-Collectif, *L'imaginaire subversif. Interrogations sur l'utopie*, Lyon, A.C.L., 1992.

-Daniel Guérin, *Ni Dieu ni Maître. Anthologie de l'anarchisme*, t.1, Paris, La Découverte, 1999.

-Pierre Hillard, *Minorités et régionalismes dans l'Europe Fédérale des Régions. Enquête sur le plan allemand qui va bouleverser l'Europe*, Paris, François-Xavier de Guibert, 2004.

-William Morris, *Nouvelles de nulle part* [1891], trad. P. Meier, Chambery, Editions Sociales, 1961.

-Jean Sévillia, *Historiquement correct. Pour en finir avec le passé unique*, Paris, Perrin, 2003.

-Raoul Vaneigem, *La résistance au christianisme*, Fayard, 1993.

b/Enquêtes journalistiques

-Manuel Abramowicz, *« Les rats noirs ». L'extrême droite en Belgique francophone*, Bruxelles, Luc Pire, 1996.

-Paul Ariès, *Le retour du diable*, Villeurbanne, Editions Golias, 1997.

-Paul Ariès, *Satanisme et vampyrisme. Le livre noir*, Villeurbanne, Editions Golias, 2004.

-Christophe Bourseiller, *La nouvelle extrême droite* [1991], Paris, Editions du Rocher, 2002.

-Christophe Bourseiller, *Histoire générale de l'ultra-gauche*, Paris, Denoël, 2003.

-Edouard Brasey, *Enquête sur l'existence des anges rebelles*, Paris, Filipacchi/J'ai lu, 1995.

-Collectif, *Rock haine roll. Origines, histoires et acteurs du Rock Identitaire Français. Une tentative de contre-culture d'extrême droite*, Paris, Editions No pasaran, 2004.

-René Monzat, *Enquête sur la Droite extrême*, Paris, Le Monde Editions, 1992.

-Non signé, « Portrait : Emmanuel Ratier », *Méfaits et Documents*, n°1, janvier 2002.

c/Textes occultistes divers

-Aleister Crowley, *Magick* [1913], trad. P. Pissier, Blockhaus, 1992.

-Aleister Crowley, *Le livre du rassemblement des forces* [1919], trad. M. Léon et P. Pissier, Sartrouville, Ramuel, 1994.

-Aleister Crowley, *Liber Al vel Legis* [1909], trad. M. Léon, P. Pissier, E. Ghiringhelli, Sr. Maguen, Montpeyroux, Les Gouttelettes de Rosée, 1997.

-Druide Kadith, *Le Druidisme, une Philosophie d'Hier et de Demain*, Paris, Editions L'Originel/Charles Antoni, 1996.

-Paschal Beverly Randolph, *Magia Sexualis*, trad. M. de Naglowska, Paris, Guy Le Prat Editeur, 1981.

d/Enquêtes/Etudes sur l'occutisme

-Sarane Alexandrian, *Histoire de la philosophie occulte*, Paris, Seghers, 1983.

-Sarane Alexandrian, *La magie sexuelle*, Paris, La Musardine, 2000.

-Jean-Pierre Bayard, *Le Guide des sociétés secrètes et les sectes*, Paris, Philippe Lebaud Editeur, 1989.

-Jacques Bergier et Paul Chwat, *Les nouveaux mystères de l'archéologie*, Paris, Editions Cultures, Art, Loisirs, collection « Bibliothèque de l'irrationnel », 1974.

-Daniel Beresniak, *Les cavaliers noirs de l'ésotérisme. Fascisme intégrisme*, Paris, Detrad, 1988.

-André van Bosbeke, *Les chevaliers du XXe siècle*, Anvers, EPO, 1988.

-Sarah Finger, « Le primat de l'Eglise druidique des Gaules travaille aux PTT… », *L'Evénement du jeudi*, semaine du 4 au 10 novembre 1993, pp. 59-60.

-Thierry Jigourel, *Les Druides. Modernité d'une tradition millénaire*, Spézet, Coop Breizh, 2002.

-Francis King, *Esotérisme et sexualité* [1971], trad. J. Reigner, Paris, Payot, 2004.

-Frédéric Luz, *Le soufre et l'encens. Enquête sur les Eglises parallèles et les évêques dissidents*, Paris, Claire Vigne éditrice, 1995.

-Jean-Luc Maxence, *René Guénon. Le philosophe invisible*, Paris, Presse de la Renaissance, 2001.

-Emmanuel Yves Monin, « Du paganisme au néo-paganisme », *L'Originel* n°5, « Racines et évolution du paganisme contemporain », printemps 1996, pp. 16-33.

-Paul Sérant, *René Guénon*, Paris, Le Courrier du Livre, 1977.

-Michel-Claude Touchard, *L'archéologie mystérieuse*, Paris, Editions Cultures, Art, Loisirs, 1972.

e/Enquêtes sur les contre-cultures

Magazines consultés : *D-Side, Elegy, Faeries*, *Fear drop*, *Hard Mag*, *Octopus* (Pour les articles cités, *cf*. le corps du texte).

-Jean-François Bizot, *Underground. L'histoire*, Paris, Denoël/Actuel, 2001.

-Jean-Pierre Bouyxou/Pierre Delannoy, *L'aventure Hippie*, Paris, Edition du Lézard, 2000.

-Pierre Dubois, *La grande encyclopédie des lutins* et *La grande encyclopédie des fées*, Hoëbeke.

-Collectif, *Musiques, attitudes, cultures, gothiques, électroniques et industrielles*, Esprit livres, 2003.

Laurent Courau, *Mutation pop et crash culture*, Rodez, Le Rouergue/Chambon, 2004.

-François-Martin Fleutot, *Les mythes du Seigneur des Anneaux*, Editions du Rocher, 2003.

-F. Ford, *Wreckers of Civilization*, Londres, Black Dog Publishing, 1999.

-David Keenan, *England's Hidden Reverse*, Londres, S.A.F.Publishings, 2003.

-André-François Ruaud, *Le dictionnaire féerique*, Editions de l'Oxymore, 2002.

-Vales/Juno, *Industrial Culture Handboock*, San Francisco, Research publishing, 1983.

-Vales/Juno, *Modern Primitives*, San Francisco, Research publishing, 1989.

-Vales/Juno, *Modern Pagans*, San Francisco, Research publishing, 2001.

f/Divers

-Johann Jacob Bachofen, *Le droit maternel. Recherche sur la gynécocratie de l'Antiquité dans sa nature religieuse et juridique* [1861], trad. E. Barilier, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1996.

-Richard Dawkins, *The Ancestor's Tale. A Pilgrimage to the Dawn of Evolution*, Londres, Weidenfeld and Nicholson, 2004.

-Michael Gibson, *Le symbolisme*, traducteur non précisé, Cologne, Taschen, 1997.

-Ludwig Gumplowicz, *La lutte des races* [1883], traducteur non précisé, Paris, Guillaumin, 1893.

-Hermann Hesse, *L'enfance d'un magicien*, trad. E. Beaujon, Paris, Calmann Levy, 1975.

-Gabriel Matzneff, *Les moins de seize ans* [1974], Paris, Léo Scheer, 2005.

-Eva Mendgen, *von Stuck*, traducteur non précisé, Cologne, Taschen, 1995.

C. Bibliographie scientifique :

Ne figurent en bibliographie que les livres et les revues consultés. Les différents articles de journaux et magazines cités ne sont pas repris dans cette bibliographie pour des raisons pratiques. Le lecteur se reportera aux notes.

1/Revues :

-*Bulletin du MAUSS*, « L'anti-utilitarisme comme idéologie », n°20, décembre 1986.
-*Cités. Philosophie. Politique. Histoire*, « Nouvelles guerres de religion ? », n°14, P.U.F., 2003.
-*Revue internationale et stratégique*, « Flux migratoires, immigration, altérité », n°50, été 2003, IRIS/PUF, Paris.
-*Revue du Mauss*, « Droite-Gauche », T. 3, n°13, 3ème trimestre 1991.
-« The French new right. New right New left New paradigm? », *Telos*, n°98-99, winter 1993-fall 1994.

2/Travaux universitaires non publiés

-François Gauruel, *Eté 1993 : l'affaire du national-communisme. Mythes, réalités et postérités d'une campagne de presse dans une période de transition idéologique*, mémoire de D.E.A., Université de Lille III, Lille, 1994.

-Stéphane François, *Droites radicales, ésotérisme et musique : La scène europaïenne*, mémoire de D.E.A., Institut d'Etudes Politiques de Lille, 2000.

-Delphine Pouchain, *Alain de Benoist. Une appropriation tactique de l'écologie*, mémoire de D.E.A., Université de Lille II, Lille, 1999.

3/Ouvrages et articles :

a/Histoire des religions et ésotérisme

-Xavier Accart et Daniel Lançon, *L'ermite de Duqqi, René Guénon en marge des milieux francophones*, Milan, Archè, 2001.

-Peter Berger, *La rumeur de Dieu : signes actuels du surnaturel*, traducteur non précisé, Paris, Centurion, 1972.

-Francis Bertin, « Esotérisme et vision de la race dans le courant ''völkisch'' », *Politica Hermetica*, n°2, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1988, pp. 83-92.

-Georges Bertin et Paul Verdier, *Druides. Les maîtres du temps, les prêtres et leur postérité*, Paris, Dervy, 2003.

-Michel Berval, *Etapes de la pensée mystique de J.-K. Huysmans*, Paris, Maisonneuve & Larose, 1968.

-Clifford Bishop, *Le sexe et le sacré*, trad. P. Cornu, Paris, Albin Michel, 1997.

-Jean Borella, *Esotérisme guénonien et mystère chrétien,* Lausanne, L'Âge d'Homme, 1997.

-Moritz Bossler et Hildegard Châtellier, *Mystiques, mysticisme et modernité en Allemagne autour de 1900*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 1998.

-Bruno Borchert, *Les mystiques*, Paris, Philippe Lebaud Editeur, 1998.

-Christophe Boutin, *Politique et tradition : Julius Evola dans le siècle*, Paris, Kimé, 1992.

-Jacques Brengues, *La Franc-Maçonnerie du bois. Protectrice de la forêt*, Paris, Guy Trédaniel Editeur, 1991.

-J.L. Bruneaux, *Les religions gauloises. Rituels celtiques de la Gaule indépendante*, Paris, Errance, 1996.

-Claude Calame, *L'éros dans la Grèce antique,* Paris, Belin, 1996.

-Pierre Chuvin, *Les derniers païens*, Paris, Belles Lettres, 1991.

-Vollnhals von Clemens, « Völkisches Christentum oder Deutscher Glaube: Deutsche Christen und Deutsche Glaubensgemeinschaft », *Revue d'Allemagne*, t. 32, n°2, avril-juin 2000, pp. 205-217.

-Collectif, *Le défi magique*, 2 tomes, Lyon, Centre de recherche et d'études anthropologiques\C.E.S.N.U.R, P.U.L., 1994.

-Collectif, « Le souverain caché », *Politica Hermetica*, n°14, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2000.

-Colloque de Cerisy, *Graal et modernité*. Paris, Dervy, 1996.

-Colloque de Cerisy, *Raymond Abellio*, Paris, Dervy, 2004.

-Paul Doncoeur, « Wodan ou Jésus ? Le conflit entre le nationalisme païen et le catholicisme loyaliste en Allemagne », *Etudes*, T. 179, n°8 et n°9, avril et mai 1924, pp. 156-173 et pp. 283-300.

-Florence Dupont et Thierry Eloi, *L'érotisme masculin dans la Rome Antique*, Paris, Belin, 2001.

-Jean-Dominique Durant et Régis Ladous (dir.), *Histoire religieuse : histoire globale-histoire ouverte*, Paris, Beauchesne, 1992.

-Emile Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie* [1912], Paris, P.U.F., Quadrige, 1994.

-Mircea Eliade, *Méphistophélès et l'androgyne*, Paris, Gallimard, 1962.

-Mircea Eliade, *La nostalgie des origines. Méthodologie et histoire des religions*, Paris, Gallimard, 1971.

-Mircea Eliade, *Initiation, Rites ,Sociétés Secrètes*, Paris, Gallimard, 1976.

-Mircea Eliade, *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard, 1985.

-Joan Evans, *A History of Antiquaries,* Oxford, University Press of Oxford, 1956.

-Antoine Faivre, *Accès de l'ésotérisme occidental*, Paris, Gallimard, 1986 ; 1996 2 vol.

-Antoine Faivre, *L'ésotérisme*, Paris, P.U.F., Que sais-je ?, 1992.

-Philippe Faure, « Tradition et histoire selon René Guénon : un regard sur le Moyen Age », *Politica Hermetica*, n°16, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2002, pp.15-39.

-Stéphane François, « Musique, ésotérisme et politique, naissance d'une contre-culture de droite », in *Politica Hermetica*, n°17, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2003, pp.238-259.

-Gérard Galtier, *Maçonnerie égyptienne, Rose-croix et néo-chevalerie*, Editions du Rocher, 1989.

-Gérard Galtier, « L'époque révolutionnaire et le retour aux mystères antiques : la naissance des rites égyptiens de la maçonnerie », *Politica Hermetica*, n°3, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1989, pp.121-128.

-Carlo Ginzburg, *Le sabbat des sorcières* [1989], trad. M. Aymard, Paris, Gallimard, 1992.

-Jocelyn Godwin, *Arktos. Le mythe du Pôle dans les sciences*, *le symbolisme et l'idéologie nazie*[1993], trad. G. Leconte, Milan, Archè, 2000.

-Jocelyn Godwin, *The Pagan Dream of the Renaissance*, Thames & Hudson, Londres, 2002.

-Nicholas Goodrick-Clarke, *Les Origines occultistes du nazisme. Les aryosophistes en Autriche et en Allemagne 1890-1935* [1985], trad. P. Jauffrineau et B. Dubant, Pardès, Puiseaux, 1992.

-Nicholas Goodrick-Clarke, « La renaissance du culte hitlérien : aspects mythologiques et religieux du néo-nazisme », *Politica Hermetica*, n°11, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1997, pp. 167-184.

-Nicholas Goodrick-Clarke, *Savitri Devi la prêtresse d'Hitler* [1998], trad. J. Plantin, Saint-Genis-Laval, Akribeia, 2000.

-Nicholas Goodrick-Clarke, *Black sun. Aryan cults, esoteric nazism and the politics of identity*, New York/Londres, New York University Press, 2002.

-Pierre Gordon, *Les Vierges Noires. L'origine et le des contes de fées. Mélusine*, Paris, Signatura, 2003.

-Pierre Gordon, *L'initiation sexuelle et l'évolution religieuse*, [1946] Chateauneuf de Mazenc, Arma Artis, 1981.

-Miranda Green, *Les druides*, trad. C. Sorel, Paris, Editions Errance, 2000.

-Olivier Herrenschmidt, *Les meilleurs dieux sont hindous*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1989.

-Massimo Introvigne, *La magie. Les nouveaux mouvements magiques* [1990], trad. P. Baillet, Paris, Droguet et Ardant, 1993.

-Massimo Introvigne, *La magie à nos portes*, trad. P. Brunette et R. Bergeron, Québec, Fides, 1994.

-Massimo Introvigne, « Expressions païennes. Le renouveau des expressions païennes », *L'Originel* n°5, printemps 1996, pp. 10-14.

-Massimo Introvigne, *Les Veilleurs de l'Apocalypse. Millénarisme et nouvelles religions au seuil de l'an 2000*, trad. J.-M. de Condé, Paris, Claire Vigne Editrice, 1996.

-Massimo Introvigne, *Enquête sur le satanisme* [1994], trad. P. Baillet, Paris, Dervy, 1997.

-Massimo Introvigne, *Le new age des origines à nos jours. Courants, mouvements, personnalités*, trad. P. Baillet, Paris, Dervy, 2005.

-Patrick Laude et Jean-Baptiste Aymard (dir.), *Frithjof Schuon*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2002.

-Jean-Pierre Laurant, *L'ésotérisme chrétien en France au XIXe siècle*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1992.

-Jean-Pierre Laurant, *L'ésotérisme*, Paris/Québec, Cerf/Fides, 1993.

-Jean-Pierre Laurant, *Le regard ésotérique*, Paris, Bayard, 2001.

-Donatien Laurent et Michel Treguer, *La nuit celtique*, Rennes, Terre de Brume/P.U.R., 1996.

-Yves Lehmann, *La religion romaine*, Paris, P.U.F., Que sais-je ?, 1993.

-Philippe Le Stum, *Le néo-druidisme en Bretagne. Origine, naissance et développement, 1890-1914*, Rennes, Editions Ouest-France, 1998.

-Ramsay McMullen, *Christianisme et paganisme IV-VIIème siècles*, trad. F. Regnot, Paris, Les Belles Lettres, 1998.

-Jean-François Mayer, *Les nouvelles voies spirituelles. Enquête sur la religiosité parallèle en Suisse*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1993.

-Jean-François Mayer, recension du livre de Christopher Gérard, *Parcours païen*, in *Politica Hermetica* n°15, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2001, pp. 100-101.

-Georges Minois, *Histoire de l'athéisme*, Fayard, Paris, 1998.

-Robert Muchembled (dir.), *Histoire de la sorcellerie en Europe du Moyen-Age à nos jours*, Paris, Armand Colin, 1991.

-R.-I. Page, *Mythes nordiques* [1990], trad. Christian Cler, Paris, Seuil, 1993.

-Marco Pasi, « recension de *Politica Romana*, n°3, 1996 », *Politica Hermetica*, n°11, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1997, pp. 206-208.

-Marco Pasi, compte-rendu de *Politica Romana* n°4, *Politica Hermetica* n°12, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1998, pp. 286-287.

-Marco Pasi, *Aleister Crowley e la tentazione della politica*, Milan, Franco Angeli, 1999.

-Robert A. Pois, *La Religion de la nature et le national-socialisme*, trad. J. Merchant et B. Frumer, Paris, Cerf, 1993.

-Jean-Marie Paul (dir.), *Pessimisme. Idée féconde, idée dangereuse*, Nancy, Presses universitaire de Nancy, 1992.

-Roland Poupin, « Indiana Jones et le temple cathare. Une critique de la lecture raciale du catharisme », *Heresis*, n°28, Carcassonne, 1998, pp. 11-37.

-Henri-Charles Puech, *Le manichéisme*, Paris, Civ. du Sud, 1949.

-Michel Raoult, *Les druides. Les sociétés initiatiques contemporaines*, Editions du Rocher, 1992.

-Jean Renaud, *Les dieux des Vikings*, Rennes, Editions Ouest-France Université, 1996.

-René Rémond, *Religion et société en Europe*, Paris, Seuil, 1998.

-Julien Ries, *Traité d'anthropologie du sacré* : t.1, « Les origines et le problème de l'Homo Religiosus » ; t.2, « L'homme indo-européen et le sacré », Aix en Provence, Edisud, 1992 et 1995.

-Pierre Riffard, *L'Esotérisme*, Paris, Robert Laffont, Bouquins, 1990.

-Pierre Riffard, *Esotérismes d'ailleurs*, Paris, Robert Laffont, Bouquins, 1997.

-Jean-Noel Robert, *L'éros romain. Sexe et morale dans l'ancienne Rome*, Paris, Les Belles Lettres, 1997.

-Boris Rybakov, *Le paganisme des anciens slaves*, trad. L. Gruel-Apert, Paris, P.U.F., 1994.

-Jean Servier (dir.), *Dictionnaire critique de l'ésotérisme*, Paris, P.U.F., 1998.

-Pierre-Marie Sigaud (dir.), *René Guénon*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1984.

-Laszlo Toth, « Existe-t-il une doctrine traditionnelle de la race ? », *Politica Hermetica*, n°2, « Doctrines de la Race et Tradition », Lausanne, L'Âge d'Homme, 1988, pp. 19-33.

-Robert Turcan, *Rome et ses dieux*, Paris, Hachette littérature, 1998.

-Odon Vallet, *Une autre histoire des religions*, Paris, Gallimard, 2001.

-Paul Veyne, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*, Paris, Seuil, 1983.

-Bernard Vignot, *Les Eglises parallèles*, Paris/Québec, Cerf/Fides, 1991.

-Gerhard Wehr, *Maîtres spirituels de l'Occident*, trad. A. Charrière, Paris, Courrier du livre, 1997.

-M.-C. Viguier, « Otto Rahn entre Lucifer et Jésus », *Heresis*, n°18, Carcassonne, 1992, pp. 55-70.

b/Histoire politique et science politique

-Joseph Algazy, *L'extrême droite en France (1965 à 1984)*, Paris, L'Harmattan, 1989.

-Robert Badinter (sous la direction de), *Vous avez dit fascisme ?*, Paris, Montalba/Artaud, 1984.

-Philippe Barthelet (dir.), *Ernst Jünger*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2002.

-Isaïah Berlin, *A contre courant. Essais sur l'histoire des idées* [1979], trad. A. Berelowitch, Paris, Albin Michel, 1988.

-Isaiah Berlin, *Le bois tordu de l'humanité. Romantisme, nationalisme et totalitarisme* [1990],trad. M. Tymbres, Paris, Albin Michel, 1992.

-Serge Berstein et Pierre Milza, *Dictionnaire historique des fascismes et du nazisme*, Bruxelles, Complexe, 1992.

-Serge Berstein (dir.), *Les cultures politiques en France*, Paris, Seuil, 1999.

-Pierre Birnbaum, « L'extrême droite, les Juifs et les Arabes », *L'Histoire* n°162, janvier 1993, pp. 96-101.

-Jean-Paul Bled, « Le ''Los von Rom Bewegung'' », *Revue d'Allemagne*, t. 32, n°2, avril-juin 2000, pp. 257-262.

-Dominique Bourg, « Droits de l'homme et écologie », *Esprit*, n°185, octobre 1992, pp. 80-94.

-Karl Dietrich Bracher, *Hitler et la dictature allemande. Naissance, structure et conséquence du national-socialisme*, trad. Franz Staschitz, Bruxelles, Complexe, 1995.

-Stefan Breuer, *Anatomie de la Révolution conservatrice*, trad. O. Mannoni, Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme (M.S.H.), 1996.

-Jean-Yves Camus, *L'extrême droite aujourd'hui*, Toulouse, Editions Milan, Les essentiels Milan, 1997.

-Jean-Yves Camus, « ''Peuple'' et ''nation'' dans le discours de Nouvelle Résistance », *REFLEXes*, n°4, hiver 2001-2002, pp. 30-34.

-Jean-Yves Camus et René Monzat, *Les Droites nationales et radicales en France*, Lyon, P.U.L., 1992.

-Ariane Chebel d'Appollonia, *L'extrême droite en France. De Maurras à Le Pen*, Bruxelles, Complexe, 1988.

-Daniel Colson, *Petit lexique philosophique de l'anarchisme. De Proudhon à Deleuze*, Livre de poche, 2001.

-André Combes, Michel Vanoosthuyse et Isabelle Vodoz, *Nazisme et Anti-nazisme dans la littérature et l'art allemand 1920-1945*, Lille, Septentrion, 1986.

-Edouard Conte et Cornelia Essner, *La quête de la race*, Paris, Hachette, 1995.

-Marc Crapez, *La gauche réactionnaire. Mythes de la plèbe et de la race*, Paris, Berg International, 1997.

-Xavier Crettiez, Isabelle Sommier (dir.), *La France rebelle. Tous les foyers, mouvements et acteurs de la contestation*, Paris, Michalon, 2002.

-Alain Darré (dir.), *Musique et politique. Les répertoire de l'identité*, Rennes, P.U.R., 1996.

-Gil Delannoi et Pierre-André Taguieff (dir.), *Nationalismes en perspectives,* Paris, Berg international, 2001.

-Dieter Dettmeijer (dir.), *Max Stirner*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1979.

-Laurent Dornel, « Vous avez dit ''préférence nationale'' ? », *L'Histoire*, n°284, février 2004, pp. 23-24.

-Laurent Dornel, *La France hostile. Socio-histoire de la xénophobie en France, 1870-1914*, Paris, Hachette littératures, 2004.

-Louis Dumont, *Homo aequalis*, t. 1 « Genèse et épanouissement de l'idéologie économique », Paris, Gallimard, 1977 et t. 2, « L'idéologie allemande. France-Allemagne et retour », Paris, Gallimard, 1991.

-Louis Dumont, *Essais sur l'individualisme. Une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne*, Paris, Seuil, 1983.

-Louis Dumont, *Homo hierarchicus. Le système des castes et ses implications*, Paris, Tel-Gallimard, 2001.

-Louis Dupeux (dir.), *La Révolution conservatrice dans l'Allemagne de Weimar*, Paris, Kimé, 1992.

-Anne-Marie Duranton-Crabol, *Visages de la Nouvelle Droite. Le G.R.E.C.E. et son histoire*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1988.

-Anne-Marie Duranton-Crabol, *L'Europe de l'extrême droite. De 1945 à nos jours*, Bruxelles, Complexe, 1991.

-Anne-Marie Duranton-Crabol, « Les néo-païens de la Nouvelle Droite », *L'Histoire*, n°219, mars 1999, pp. 50-51.

-Maurice Duverger (dir.), *Le concept d'Empire*, Paris, P.U.F., 1980.

-Franco Ferraresi (dir.), *La destra radicale*, Milan, Feltrinelli, 1984.

-Franco Ferraresi, « L'extrême droite dans l'Italie de l'après-guerre », *Lignes*, n°4, octobre 1988, pp. 162-180.

-Luc Ferry, *Le nouvel ordre écologique*, Paris, Grasset, 1992.

-Marcel Gauchet, *Le désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion* [1985], Paris, Gallimard, 1995.

-Marcel Gauchet, *La religion dans la démocratie. Parcours de la laïcité*, Paris, Gallimard, 1998.

-Marcel Gauchet, « Croyances religieuses, croyances politiques », *Le Débat*, n°115, mai-août 2001, pp. 3-13.

-Marcel Gauchet, *La démocratie contre elle-même*, Paris, Tel-Gallimard, 2002.

-Marcel Gauchet, *Un monde désenchanté ?*, Paris, Les Editions de l'atelier, 2005.

-Ernest Gellner, *Nations et nationalisme* [1983], trad. B. Pineau, Paris, Payot, 1989.

-Francesco Germinario, *La destra degli dei. Alain de Benoist e la cultura politica della Nouvelle Droite*, Turin, Bollati Boringhieri, 2002.

-Raoul Girardet, *Mythes et mythologies politiques*, Paris, Seuil, 1986, Point Histoire, 1999.

-Robert d'Harcourt, « Idéologies racistes », *La Vie Intellectuelle*, t. XXX, n°2, juillet 1934, pp. 181-207.

-Samuel P. Huntington, *Le Choc des civilisations*, trad. J.-L. Fidel, G. Joublain, P. Jorland, J.-J. Pédussaud, Paris, Odile Jacob, 1997.

-Valérie Igounet, *Histoire du négationnisme en France*, Paris, Seuil, 2000.

-Jules Isaac, *L'enseignement du mépris* suivi de *L'antisémitisme a-t-il des racines chrétiennes ?*, Paris, Grasset, 2004.

-Thomas Keller, *Les Verts allemands. Un conservatisme alternatif*, Paris, L'Harmattan, Collection « Environnement », 1993.

-Gilles Kepel, *Jihad. Expansion et déclin de l'islamisme*, Paris, Gallimard, 2000.

-Guido Knopp (dir.), *Les S.S. Un avertissement pour l'histoire* [2002], trad. D. Darneau, Paris, Presses de la Cité, 2004.

-Michel Korinman, *Deutschland über alles. Le pangermanisme 1890-1945*, Paris, Fayard, 1999.

-Robert Lafont, *Nous, peuple européen, petite histoire de la maison commune à l'usage de ses anciens et nouveaux habitants*, Paris, Kimé, 1991.

-Jean-Denis Lepage, *La ''Hitler Jugend'', 1922-1945*, Paris, Grancher, 2004.

-Jean Mathiex, *Civilisations impériales*, 2 tomes, Paris, Editions du Félin, 2000.

Pierre Milza, *Les fascismes*, Paris, Imprimerie nationale, 1985. réédition Seuil, collection « Points », 1991.

-Pierre Milza, *Fascismes français : passé et présent*, Paris, Flammarion, 1987.

-Pierre Milza, *L'Europe en chemise noire. Les extrêmes droites européennes de 1945 à aujourd'hui*, Paris, Fayard, 2002.

-Armin Molher, *La Révolution Conservatrice en Allemagne de 1918 à 1932* [1950], trad. H. Plard et H. Lipstick, Puiseaux, Pardès, 1993.

-Hans Mommsen, *Le national-socialisme et la société allemande* [1991], trad. F. Laroche, Paris, M.S.H., 1998.

-Richard Noll, *Jung, le Christ Aryen, Les Secrets d'une vie*, trad. P. Delamare, Paris, Plon, 1999.

-Jean-Christian Petitfils, *L'extrême droite en France*, Paris, P.U.F., Que Sais-je ?, 1983.

-Léon Poliakov, *Le Mythe aryen*, Bruxelles, Complexe, 1987.

-André Pichot, *La société pure de Darwin à Hitler*, Paris, Flammarion, Champs, 2000.

-Anne-Claude Ambroise-Rendu, « Le pédophile, le juge et le journaliste », *L'Histoire*, n°296, mars 2005, pp. 62-67.

-Peter Reichel, *La fascination du nazisme* [1991], trad. O. Mannoni, Paris, Odile Jacob, 1993.

-René Rémond, *La droite en France de 1815 à nos jours*, Paris, Aubier, 1954.

-Alain Renaut (dir.), *Histoire de la philosophie politiqu*e, 5 tomes, Paris, Calmann-Levy, 1999.

-Henry Rousso, *Le dossier Lyon III. Le rapport sur le racisme et le négationnisme à l'université Jean Moulin*, Paris, Fayard, 2004.

-Klaus Schönekäs, « La ''*Neue Rechte*'' en république Fédérale d'Allemagne », *Lignes*, n°4, octobre 1988, pp. 126-155.

-Erica Simon, *Réveil national et culture populaire en Scandinavie. La génèse de la ''hojskole'' nordique (1844-1878)*, Paris, P.U.F., 1960.

-Robert Soucy, *Fascismes français ? 1933-1939*, trad. Francine Chase et Jennifer Phillips, Paris, Autrement, 2004.

-Fritz Stern, *Politique et désespoir, les ressentiments contre la modernité dans l'Allemagne préhitlérienne*, trad. C. Malamoud, Paris, Armand Colin, 1990.

-J.P. Stern*, Hitler*, *Le Führer et son peuple*, trad. S. Lorme, Paris, Flammarion, Champs, 1995.

-Zeev Sternhell, Mario Sznajder, Maia Ashery, *Naissance de l'idéologie fasciste*, Paris, Fayard, 1989.

-Zeev Sternhell, *La droite révolutionnaire 1885-1914. Les origines françaises du fascisme*, Paris, Seuil, 1978. Seconde édition Gallimard, 1997.

-Pierre-André Taguieff, « L'héritage nazi. Des Nouvelles droites européennes à la littérature niant le génocide », *Les Nouveaux Cahiers*, n°64, printemps 1981, pp.3-22.

-Pierre-André Taguieff, *La force du préjugé*, Paris, La Découverte, 1988, Paris, Tel-Gallimard, 1990.

-Pierre-André Taguieff, « Julius Evola, penseur de la décadence », *Politica Hermetica* n°1, Lausanne, L'Âge d'Homme 1987, pp. 11-48.

-Pierre-André Taguieff, *Sur la Nouvelle Droite*, Paris, Descartes et Cie, 1994.

-Pierre-André Taguieff, *La couleur et le sang. Doctrines racistes à la française*, Paris, Mille et une nuits, 1998.

-Pierre-André Taguieff, *L'effacement de l'avenir*, Paris, Galilée, 2000.

-Pierre-André Taguieff, *Résister au bougisme. Démocratie forte contre mondialisation techno-marchande*, Paris, Mille et une nuit, 2001.

-Pierre-André Taguieff, *L'illusion populiste. De l'archaïque au médiatique*, Paris, Berg International, 2002.

-Pierre-André Taguieff, *Le sens du progrès. Une approche historique et philosophique*, Paris, Flammarion, 2004.

-Pierre-André Taguieff, *Les Protocoles des Sages de Sion. Faux et usages d'un faux*, Paris, Berg International/Fayard, Nouvelle Edition remaniée, 2004

-Arnold Toynbee, *L'histoire*, trad. J. Potin, P. Bruisseret et une équipe sous la direction de H. Douxchamps, Paris, Payot, 1996.

-Jean Tulard (dir.), *Les empires occidentaux de Rome à Berlin*, Paris, P.U.F., 1997.

-Edmond Vermeil, *Doctrinaires de la révolution conservatrice allemande 1918-1938*, Paris, Nouvelles Editions Latines, 1948.

-M. Walzer, *Pluralisme et démocratie*, traduction collective, Paris, Esprit, 1997.

-Paul Weindling, *L'hygiène de la race*, t.1 « Hygiène raciale et eugénisme médical en Allemagne, 1870-1932 », trad. B. Frumer, Paris, La Découverte, 1998.

-Michel Wieviorka (dir.), *Le racisme, une introduction*, Paris, La Découverte, 1998.

-Michel Wieviorka (dir.), *La tentation antisémite. La haine des juifs dans la France d'aujoud'hui*, Paris, Robert Laffont, 2005.

-Michel Winock, « L'éternel décadence », *Lignes*, n°4, octobre 1988, pp. 61-68.

-Michel Winock, *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Paris, Seuil, 1990.

-Michel Winock et Jacques Julliard (dir.), *Dictionnaire des intellectuels français. Les personnes. Les lieux. Les moments*, Paris, Seuil, 1996.

c/Ethnologie

-Dominique Camus, *La sorcellerie en France aujourd'hui*, Rennes, Editions Ouest-France, 2001.

-Robert Jaulin (dir.), *La décivilisation. Politique et pratique de l'ethnocide*, Bruxelles, Complexe, 1974.

-Robert Jaulin, *L'univers des totalitarismes*, Paris, Loris Talmart, 1995.

-Claude Lecouteux, *Petit dictionnaire de mythologie allemande*, Paris, Editions Entente, 1991.

-Claude Lévi-Strauss, *Le regard éloigné*, Paris, Plon, 1982.

-Claude Lévi-Strauss, *Le Père Noël supplicié*, Pin-Balma, Sables, 1996.

-Xavier de Planhol, *Minorités en Islam. Géographie politique et sociale*, Paris, Flammarion, 1997.

d/Etudes indo-européennes

-Jacques Briard, *Préhistoire de l'Europe*, Gisserot, 1997.

-Georges Dumézil, *Loki*, Paris, Champs Flammarion, 1986.

-Georges Dumézil, *Mythes et Dieux des Indo-Européens*, Paris, Flammarion, Champs, 1992.

-Georges Dumézil, *Mythe et Epopée*, *I, II et III* [1968], Paris, Gallimard, Quarto, 1995.

-Didier Eribon, *Faut-il brûler Dumézil ? Mythologie, science et politique*, Paris, Flammarion, 1992.

-M.-V. Garcia Quintela, *Dumézil, une introduction suivie de L'affaire Dumézil*, Armeline, 2002.

-Marija Gimbutas, *Prehistory of Eastern Europe part I : Mesolithic, Neolithic, Chalcolithic Cultures in Russia and the Baltic Area*, Harvard university Press, Cambridge, 1956.

-Marija Gimbutas, *The Language of the Goddess*, New York, Harper Collins, 1989.

-Marija Gimbutas, *The Civilization of the Goddess*, Londres, Thames and Hudson, 1991.

-J.P. Mallory, *A la recherche des Indo-Européens. Langue, archéologie, mythe*, trad. J.-L. Giribone, Paris, Seuil, 1997.

-Bernard Sergent, « Penser -et mal penser- les Indo-Européens », *Annales ESC*, n°37, juin-août 1982.

-Bernard Sergent, « Three Notes on the Trifunctional Indo-European Marriage », *Journal of Indo-European Studies*, Vol. 12, T. 2, 1984.

-Bernard Sergent, *Les Indo-Européens. Histoire, langues, mythes*, Paris, Payot, 1995.

-Bernard Sergent, *L'homosexualité et initiation chez les peuples indo-européens*, Paris, Payot, 1996.

-Bernard Sergent, *La genèse de l'Inde*, Paris, Payot, 1997.

-Bernard Sergent, *Le livre des héros. Celtes et Grecs I*, Paris, Payot, 1999.

-Bernard Sergent, *Le livre des dieux. Celtes et Grecs II*, Paris, Payot, 2005.

e/Histoire

-M.-C. Amouretti, F. Ruzé, *Le monde grec antique*, Paris, Hachette supérieur, 1990.

-Régis Boyer, *Mœurs et psychologie des anciens Islandais*, Paris, Editions du Porte-Glaive, 1986.

-Régis Boyer, *Au nom du Viking. Entretiens avec Jean-Noël Robert*, Paris, Les Belles Lettres, 2002.

-Régis Boyer, *Les Vikings. 800-1050*, Paris, Hachette littérature, 2003.

-Paul du Breuil, *La chevalerie et l'Orient*, Paris, Guy Trédaniel, 1990.

-Marc Cluet (dir.), *La fascination de l'Inde en Allemagne 1800-1933*, Rennes, P.U.R., 2004.

-Collectif, *Les Celtes*, Paris, EDDL, 2001.

-Louis Dupeux, *Histoire culturelle de l'Allemagne 1919-1960*, Paris, P.U.F., 1989.

-Christian Goudineau, « C'est César qui a inventé la Gaule », *L'Histoire* n°282, décembre 2003, pp. 34-39.

-Christian-J. Guyonvarc'h et Françoise Le Roux, *Les Druides*, Rennes, Editions Ouest-France, 1986.

-Christian-J. Guyonvarc'h et Françoise Le Roux, *La civilisation celtique*, Paris, Payot, 2001.

-Alain Guerreau, *L'Avenir d'un passé incertain. Quelle histoire du Moyen-Age au XXIe siècle*, Paris, Seuil, 2001.

-Jacques Heers, *Le Moyen Âge, une imposture*, Perrin, Paris, 1992.

-Julien Hervier, *Entretiens avec Ernst Jünger*, Paris, Gallimard, 1986.

-Michel Hulin et Christine Maillard (dir.), *L'Inde inspiratrice. Réception de L'Inde en France et en Allemagne (XIXe et XXe siècles)*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 1996.

-Serge Koster, *Catulle ou l'invective sexuelle*, Paris, La Musardine, 2002.

-Pierre Lamaison (dir.), *Atlas de la civilisation occidentale*, Paris, Hachette, 1994.

-Stéphane Lebecq, *Les origines franques Ve-IXe siècle*, Paris, Seuil, point histoire, 1990.

-Jacques Le Goff, *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, Fayard, Paris, 1999.

-Jacques Le Goff, *L'Europe est-elle née au Moyen Age ?*, Paris, Seuil, 2003.

-Régine Pernoud, *Pour en finir avec le Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1977.

-Timothy Miller, *American communes, 1860-1960. A Bibliography*, New York/Londres, Garland, 1990.

-Michel Reddé, « Des barbares très civilisés », *L'Histoire* n°282, décembre 2003, pp. 40-51.

-Maurice Sartre, « Des rites abominables et des mœurs effrénées », *L'Histoire*, n°269, octobre 2002, pp. 32-35.

f/Sociologie

-Raymond Boudon (dir.), *Traité de sociologie*, Paris, P.U.F., 1992.

-François-André Isembert, *Le sens du sacré. Fête et religion populaire*, Paris, Minuit, 1982.

-Michel Maffesoli, *Logique de la domination*, Paris, P.U.F., 1976.

-Michel Maffesoli, *L'ombre de Dyonisos. Contribution à une sociologie de l'orgie*, Paris, Klinsieck, 1985 ; Le Livre de Poche, 1991.

-Michel Maffesoli, *Le temps des tribus. La fin de l'individualisme dans les sociétés postmodernes* [1988], Paris, Table Ronde, 1998.

-Michel Maffesoli, « De Dieu à la déité postmoderne », *Revue de l'Université de Bruxelles*, « Où va Dieu », Bruxelles, Complexe, 1999, pp. 301-315.

-Dan Sperber, *La contagion des idées*, Paris, Odile Jacob, 1996.

-Ferdinand Tönnies, *Communauté et société* [1887], trad. J. Leif, Paris, PUF, 1946.

-Max Weber, *Le savant et le politique* [1919], trad. J. Freund, E. Fleischmann et E. de Dampierre, Paris, 10/18, s.d.

-Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* [1904], trad. J. Chavy, Paris, Plon, 1967.

g/Etudes mythologiques

-Nicole Belmont, *Paroles païennes. Mythe et folklore*, Paris, Imago, 1986.

-Jacques Berlioz, « On a brûlé le Père Noël ! », *L'Histoire*, n°260, décembre 2001.

-Denis Berthelet, *Claude Lévi-Strauss*, Paris, Plon, 2004.

-Colloque de Cerisy, *Le mythe et le mythique*, Paris, Dervy, 1987.

-Daniel Dubuisson, *Mythologies du XXe siècle (Dumézil, Levi-Strauss, Eliade)*, Lille, P.U.L., 1993.

-Gilbert Durand, *Introduction à la mythodologie. Mythes et sociétés*, Paris, Albin Michel, 1996.

-Arnold van Gennep, *Manuel du folklore français*, 4 tomes, Paris, Robert Laffont, Bouquins, 1999.

-Jean-Paul Persigout, *Dictionnaire de mythologie celte*, Paris, Editions du Rocher, 1996.

-Pierre Vidal-Naquet, *L'Atlantide. Petite histoire d'un mythe platonicien*, Paris, Les Belles Lettres, 2005.

-Philippe Walter (dir.), *Le mythe de la Chasse sauvage dans l'Europe médiévale*, Paris, Honoré Champion, 1997.

h/Autres

-Jacqueline Genet (dir.), *William Butler Yeats : Essais et Introductions*, Lille, P.U.L., 1985.

-Hans Thomas Hakl, « Nouveaux ouvrages en langue allemande », *Politica Hermetica*, n°18, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2004, pp. 175-181.

-Friedrich Nietzsche, *Œuvres complètes*, trad. J. Le Rider, 2 tomes, Paris, Robert Laffont, Bouquins, 1993.

-Jean-Bruno Renard, « Le mouvement *Planète* : un épisode important de l'histoire culturelle française », *Politica Hermetica* n°10, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1996, pp. 152-167.

Annexe :

I/Entretien avec Alain de Benoist

-*Que pensez-vous du livre de Francesco Germinario,* La destra degli dei. Alain de Benoist e la cultura politica della Nouvelle Droite[1] *?*

-Alain de Benoist : Je connais bien Francesco Germinario, qui est un homme de gauche très sympathique. Son livre n'est pas hostile et s'efforce à l'objectivité. Je pense néanmoins qu'il commet une erreur en cherchant dans mes écrits sur le paganisme une sorte de « clé » d'interprétation générale de mon œuvre. C'est à mon avis prendre la partie pour le tout.

-*Quelle est votre position vis-à-vis du paganisme ?*

-Le paganisme est un sujet qui m'intéresse sous différents angles : l'angle de la spiritualité, de l'histoire des religions et de l'histoire en général, de l'archéologie, des valeurs, des symboles, etc. Mais il ne constitue chez moi qu'un centre d'intérêt parmi d'autres. Mes principaux centres d'intérêts sont la philosophie politique et l'histoire des idées. Quand j'ai écrit *Comment peut-on être païen ?*[2], il y a déjà un quart de siècle, il existait ici et là de petites mouvances « néo-païennes », mais sans commune mesure avec la situation actuelle. Aujourd'hui, dans à peu près tous les pays occidentaux, on assiste à une floraison de groupes, de revues, de chapelles ou de sectes qui, à un titre ou un autre, se réclament du néo-paganisme. A quelques exceptions près, ces manifestations de « religiosité seconde » ne me paraissent pas avoir un grand intérêt. Ces groupuscules où l'on s'amuse à mettre au point des rituels, où l'on se déguise à l'occasion pour célébrer la « nature », où l'on assène de manière acritique des affirmations supposées « traditionnelles », me paraissent le plus souvent relever de la pure et simple parodie. Il y a dans tout cela beaucoup d'ésotérisme frelaté, d'influence du « New Age », de néo-piétisme œcuménique, de fantaisies imaginatives. Cela ne me séduit pas, et même me gêne, car ma démarche a toujours été avant tout intellectuelle ou culturelle, et non pas religieuse ou « sectaire ». En outre, l'occultisme et l'ésotérisme me sont très étrangers. Certains groupes

[1] F. Germinario, *La destra degli dei. Alain de Benoist e la cultura politica della Nouvelle Droite*, Turin, Bollati Boringhieri, 2002.
[2] A. de Benoist, *Comment peut-on être païen ?*, Paris, Albin Michel, 1981.

odinistes ou celtisants peuvent être sympathiques, sinon amusants, mais je crois qu'ils ont finalement moins à faire avec le paganisme proprement dit qu'avec l'esprit de notre époque. Faire renaître le paganisme tel qu'il a pu être dans l'Antiquité est à mes yeux une chimère. Le paganisme est avant tout une religion de la cité ou du peuple, alors que nous vivons dans un monde submergé par l'individualisme, où les croyances ne sont plus que des opinions parmi d'autres. On ne décrète pas la renaissance du sacré. Ces « néo-païens » croient-ils d'ailleurs vraiment aux dieux dont ils parlent ? Attendent-ils vraiment d'Apollon qu'il guérisse leur enfant, si celui-ci vient à tomber malade ? J'en doute sérieusement. Sans doute diront-ils alors qu'ils voient dans les divinités païennes des symboles, des valeurs ou des images signifiantes. On peut adopter cette démarche, mais elle n'a pas grand chose à voir avec ce que fut le paganisme, car les païens d'autrefois croyaient à leurs dieux. Se familiariser avec l'univers spirituel des religions préchrétiennes de l'Europe, méditer sur ce qui les distingue du christianisme, peut en revanche se révéler fort enrichissant. Mais c'est tout autre chose que de vouloir recréer une religion ! Dans ma jeunesse, j'avais été très marqué par la pensée d'un philosophe comme Louis Rougier. Celui-ci n'a jamais été « païen » (il était au contraire un rationaliste des plus positivistes), mais il était un amoureux inconditionnel de la culture gréco-latine. Les livres qu'il a écrits sur le conflit de la culture antique et du christianisme naissant ont exercé de l'influence sur moi. Cela dit, si je devais désigner un véritable penseur « païen » des temps modernes, c'est évidemment Heidegger que je citerai en premier. Le paganisme, pour moi, est avant tout une certaine façon de concevoir, de regarder et d'habiter le monde, de poser la question des rapports des hommes au monde et des rapports des hommes entre eux. Conception du monde résolument moniste, qui pose l'homme et le monde comme co-appartenant au même être. Je retrouve cela chez Aristote aussi bien que chez Marcel Conche. Quant à la Nouvelle Droite [Alain de Benoist emploie « Nouvelle droite » comme synonyme de G.R.E.C.E.], elle tend certes à poser un regard païen sur les choses, mais on ne saurait la qualifier sans plus de mouvement païen.

-Vous avez quant même tenté, dans le cadre du G.R.E.C.E. de faire des cérémonies ?

- Dans les premières années d'existence de la Nouvelle Droite, il y a eu effectivement quelques fêtes ou cérémonies à caractère communautaires. Mais cela s'est toujours fait de manière expérimentale, sans tomber dans des rituels contraignants qui seraient vite devenus ridicules. L'objectif était alors de répondre à une demande, qui émanait souvent de jeunes fraîchement sortis de l'Université, qui s'engageaient dans la vie professionnelle et familiale. J'en ai gardé

un bon souvenir, mais encore une fois tout cela n'a jamais eu un caractère « institutionnel ». Nous avions la claire conscience que l'essentiel était ailleurs, c'est-à-dire dans le travail des idées. Que le GRECE se soit peu à peu affirmé exclusivement comme une société de pensée, à stricte vocation intellectuelle ou culturelle, a d'ailleurs été l'un des motifs du départ de Pierre Vial.

-*Pierre Vial est-il païen ?*

- Il se définit certainement comme tel mais, à ma connaissance du moins, il n'a jamais franchi la limite qui sépare un paganisme affirmé et hautement revendiqué d'une démarche purement « sectaire ». Le paganisme est pour lui une conviction plus qu'une véritable religion. Si j'avais l'occasion de lui demander s'il croit à l'existence réelle d'Odin ou d'Apollon, je ne pense pas qu'il me répondrait par l'affirmative !

-*Et Jean Mabire ?*

- Il en va de même pour Jean Mabire qui, depuis sa jeunesse, a sans doute connu bon nombre de « néo-païens », principalement dans le cadre du mouvement régionaliste normand. Mabire célèbre volontiers les valeurs païennes dans ses écrits, mais je l'imagine mal en grand prêtre d'une secte « néo-païenne » ! Il a en revanche incontestablement joué un rôle d'éveilleur et de transmetteur, que ce soit par son engagement régionaliste ou par ses contributions à l'histoire littéraire. Dès les années cinquante, alors qu'il était encore un tout jeune homme, il avait créé à Cherbourg une revue intitulée *Viking*, publication remarquablement faite, où l'on parlait à la fois de la Normandie et des pays d'Europe du Nord, en insistant sur les aspects esthétiques, spirituels et littéraires de cet héritage. Cette revue avait déjà disparu lorsque j'ai rencontré Jean Mabire pour la première fois, à l'âge de dix-neuf ans (c'était en 1963). Par son intermédiaire, j'ai aussi fait la connaissance de régionalistes bretons et flamands qui avaient une inspiration similaire. Expérience enrichissante, qui s'est ajoutée à beaucoup d'autres.

-*et le cas de Maurice Rollet ?*

- C'est assez différent. Maurice Rollet a toujours été très sensible à la thématique païenne et, plus généralement, à tout ce qui relève de la vie communautaire. Je sais qu'il y a quelques années, il s'était mis en contact avec une « fédération mondiale des religions natives » [le

World Congress of Ethnic Religions] basée à Vilnius, et au sein de laquelle on trouve bon nombre de groupes néo-païens. Lorsque je lui en ai parlé, il m'a exprimé des sentiments assez mitigés. Je pense que, dans ce genre de mouvance, on trouve à la fois le pire et le meilleur.

-*Guillaume Faye développe lui aussi une conception intellectuelle du paganisme…*

- Je ne dirai pas cela. A l'époque où il appartenait à la Nouvelle Droite, avec laquelle il a rompu vers 1986, il lui est sans doute arrivé de parler ici ou là de « paganisme », mais il n'en a jamais fait un cheval de bataille personnel [cependant, il faisait déjà explicitement référence au paganisme dans son *Petit lexique du partisan européen* [1]]. Il écrivait alors à peu près le contraire de ce qu'il écrit aujourd'hui. Depuis, il se réclame de ce qu'il appelle l'« archéofuturisme », terme dont je n'ai personnellement jamais très bien compris le contenu. Après avoir défendu il a vingt ans la cause des peuples et l'idée d'une grande alliance euro-arabe, il multiplie aujourd'hui les discours anti-islamiques en appelant les « Blancs » à résister à l'invasion du Tiers-monde. Cela fait un peu penser aux « derniers des Mohicans ». Mais ce n'est pas le lieu d'analyser ce qui nous distingue ou nous oppose (puisque je suis l'auteur d'un livre intitulé *Europe, Tiers-monde, même combat*[2]). Disons seulement que je ne vois guère de « paganisme » chez Guillaume Faye. Je vois plutôt dans ses écrits, aujourd'hui assez disparates, une sorte de prométhéisme technophile, mâtiné d'un peu de science-fiction, à base d'idées simples et de slogans répétés avec une énergie « volcanique » qui est peut-être celle du désespoir. Je garde pour ma part le souvenir d'un autre Guillaume Faye, et je regrette son évolution.

-*Que pensez-vous du « paganisme politique » ?*

- Au sens strict, le « paganisme politique » nous ramène à Aristote et aux autres penseurs de l'Antiquité qui se sont efforcés de théoriser l'organisation de la cité. Aujourd'hui, malheureusement, lorsque l'on parle de « paganisme politique », c'est bien souvent pour qualifier des groupes d'extrémistes ou de furieux qui voient dans le « paganisme » une sorte d'alibi pour prêcher la violence, l'intolérance et la xénophobie. Il est difficile à mes yeux de tomber dans un plus complet contresens. Il me semble évident que, si l'on devait formuler une politique sur des bases « païennes », ce serait en privilégiant les notions d'harmonie, de respect de l'Autre et de bien commun. Contre les universalismes politiques, porteurs de l'idéologie du

[1] G. Faye, R. Steuckers et P. Freson, *Petit lexique du partisan européen*, Esneux-les-Liège, Eurograf, Belgique, 1985
[2] A. de Benoist, *Europe, Tiers monde même combat*, Paris, Robert Laffont, 1986.

Même, le « paganisme » consiste d'abord à reconnaître que la diversité du monde est un bien et que la pluralité des cultures est source d'enrichissement mutuel. C'est là un thème sur lequel je n'ai cessé de revenir dans mes écrits. J'ai toujours combattu de façon symétrique l'universalisme politique, qui entraîne l'alignement de toutes les cultures sur un modèle unique (le modèle occidental), et la métaphysique de la subjectivité, qui consiste à confondre l'appartenance et la vérité. Que le « paganisme » puisse être utilisé comme étendard par ceux qui n'ont en tête que le racisme et la haine de l'Autre me consterne. Je pense que ces gens-là n'ont strictement rien compris au paganisme.

-Quand la thématique païenne est-elle apparue dans le discours de la Nouvelle droite ?

-Je ne m'en souviens pas exactement. [Je donne comme date le début des années soixante dix]. Oui, ce doit être au tout début des années soixante-dix, mais il faudrait évidemment aller voir les publications de l'époque, car un thème comme celui-là n'apparaît pas du jour au lendemain. Quoi qu'il en soit, il y avait sans doute dès le début au sein de la Nouvelle Droite un intérêt certain pour l'histoire de longue durée, et en particulier pour les valeurs héritées de l'Antiquité. Chez moi, cet intérêt a abouti à *Comment peut-on être païen ?* Après avoir reçu une éducation catholique classique, je m'étais détaché du christianisme dès l'adolescence, durant les années soixante. Mes idées sur le paganisme se sont mises en forme dans le courant des années soixante-dix. [Je lui reparle de son livre]. Il a connu un bon succès, puisqu'il a été traduit à ce jour en sept ou huit langues différentes. Je n'exclus pas de le faire reparaître en France. Cela dit, comme je m'en suis expliqué dans un entretien avec Charles Champetier publié il y a quelques années dans *Eléments*[1], il est évident que je ne le réécrirais pas aujourd'hui de la même manière. Dans certains chapitres, il y a des antagonismes entre christianisme et paganisme que je n'ai pas assez analysés. Je n'ai pas assez marqué non plus les différences entre le judaïsme et le christianisme qui, dans certaines domaines, sont considérables.

[1] C. Champetier, « Comment peut-on être païen ?. Entretien avec Alain de Benoist », *Elément*, n°89, juillet 1997, pp. 9-21.

-*Comment êtes-vous entré en contact avec la revue néo-païenne américaine* Tyr *?*

-Je ne connais personnellement aucun de ses animateurs. Ceux-ci m'ont simplement demandé de traduire certains de mes articles, ce que j'ai bien entendu accepté. *Tyr* me semble être une publication de bonne tenue. On m'a dit que ses fondateurs ont appartenu dans le passé à la droite radicale américaine. Cela n'apparaît guère dans leur revue. De toute façon, je ne suis pas de ceux qui réduisent les hommes à un moment donné de leur existence. Stephen Flowers est apparemment une personnalité à facettes multiples [l'un des animateurs, il est passé par l'Eglise de Satan, le Temple de Seth, l'une de ses dissidences racistes. C'est aussi un universitaire spécialiste du paganisme nordique et à ce titre il dirige le groupe odiniste *Rune Guild*]. Ses connaissances en matière de mythologie nordique, qu'il a acquise dans les Universités allemandes, me paraissent en tout cas réelles. De Michael Moynihan [le troisième animateur qui est aussi un musicien de la scène industrielle, ex-membre de l'Eglise de Satan et militant néo-fasciste notoire], je ne sais presque rien, sinon qu'il m'a proposé de publier une traduction en anglais de *Comment peut-on être païen ?* Cette traduction est parue, avec mon accord, l'an dernier. J'avais demandé à ce que l'on traduise aussi mon entretien avec Charles Champetier, qui avait l'avantage de remettre le livre en perspective. C'est ce qui a été fait dans un récent numéro de *Tyr*.

-*Que pensez-vous de la « musique industrielle » et de ses dérives néo-païennes radicales ?*

- Je ne suis guère familier de cette scène musicale. Je sais, bien sûr, qu'il existe un très grand nombre de groupes musicaux de cette tendance et que certains se réclament, à tort ou à raison, d'une inspiration « païenne », mais je n'ai jamais eu le temps de m'y intéresser de très près. Ce que j'en ai entendu nourrit chez moi des sentiments très mitigés. Globalement parlant, je trouve que c'est une musique assez répétitive, parfois agréable, mais souvent assez ennuyeuse. En matière de musique « expérimentale », Pierre Schaeffer faisait mieux il y a trente ans, lorsqu'il dirigeait le service de la recherche de l'ORTF. Mes goûts musicaux me portent plutôt vers les musiques populaires, je veux dire vers les musiques où l'on entend véritablement chanter les peuples. Ce qui me gêne le plus, c'est de voir certains de ces groupes musicaux se référer plus ou moins ouvertement à des bribes de sous culture nazie qui donnent à leur production un caractère provocateur. C'est le cas, par exemple, pour un groupe anglais comme *Death in June*. Mais le reproche s'applique sans doute encore plus aux tendances du genre « *hard rock* », « *black gothic* », « *metal* », etc. Que tout cela puisse être assimilé au « paganisme » confirme

que cette étiquette est vraiment devenue un fourre-tout. A vrai dire, je ne vois rien de particulièrement « païen » dans la « musique industrielle », sinon ce qu'en disent éventuellement ses promoteurs. Je trouve au contraire que c'est une musique qui, dans ses formes d'inspiration musicale, ne se distingue pas essentiellement de ce que l'on entend aujourd'hui n'importe où.

-Existe-t-il une nébuleuse païenne néo-droitière ? Au début des années quatre-vingt, la Nouvelle Droite avait une homogénéité assez forte malgré différentes tendances puis elle a éclatée…

-L'étiquette de Nouvelle Droite me déplaît souverainement, car l'ambition de cette mouvance a toujours été d'aller bien au-delà d'un clivage droite-gauche qui devient chaque jour plus obsolète. Lorsque cette désignation a été inventée par les médias, durant l'été 1979, soit plus de dix ans après l'apparition de ce courant de pensée, nous avons essayé sans succès d'imposer l'expression de « Nouvelle Culture ». Malheureusement, c'est la « Nouvelle Droite » qui a été consacrée dans l'opinion. Il faut donc bien s'y référer de temps à autre, comme ce fut le cas avec le « Manifeste de la Nouvelle Droite »[1], mais pour ma part je m'efforce de l'employer le moins possible. Quoi qu'il en soit, la Nouvelle Droite existe depuis maintenant plus de trente-cinq ans. Au cours de cette déjà longue histoire, il y a eu bien entendu des évolutions, des inflexions, et aussi bon nombre d'allées et venues. Du simple point de vue de la sociologie des organisations, il n'y a rien là que de très normal. Ce qui est exact, c'est que la Nouvelle Droite n'a jamais été une organisation monolithique – et n'a jamais cherché à le devenir. Au sein même du G.R.E.C.E., il y a toujours eu une assez grande diversité d'opinions, y compris sur le paganisme. A côté de « païens » déclarés, on a pu y rencontrer des athées purs et durs qui ne s'intéressent pas le moins du monde au paganisme, des agnostiques, voire quelques catholiques. Cela posé, je ne dirais que la Nouvelle Droite a aujourd'hui « éclaté ». Je pense au contraire que son discours s'est affiné ou précisé, ou encore qu'il s'est approfondi. Cela me paraît évident, depuis au moins une quinzaine d'années, lorsqu'on lit les publications qu'elle fait paraître. Il suffit de les lire, en effet, pour voir qu'il existe un fossé infranchissable entre les orientations de la Nouvelle Droite et les obsessions de l'extrême droite. Maintenant, il est bien entendu toujours possible d'entendre le « paganisme » en un sens si extensif qu'il est toujours possible de placer à cette enseigne n'importe quoi. De proche en proche, on peut ainsi dresser

[1] A. de Benoist et C. Champetier, « Manifeste de la Nouvelle Droite », *Eléments*, n°94, février 1999, pp. 11-23.

des « organigrammes » parfaitement fantasmatiques, ce dont certains ne se privent pas. Mais on sort alors du domaine du débat d'idées.

-*Justement le problème ne vient-il pas du passé radical de certains néo-droitiers ?*

-Je pense honnêtement que les choses sont plus complexes que cela. Je le répète, l'histoire de la Nouvelle Droite est déjà une histoire longue, et je ne vois pas quel sens cela peut avoir de privilégier tel ou tel moment de l'existence de tel ou tel de ses animateurs, ou anciens animateurs, tout en ignorant leur itinéraire et leur évolution. Pour moi, il n'y a qu'une chose qui compte : c'est ce qu'on pense, que l'on dit et que l'on écrit. Or, de ce point de vue, il n'y a aucune équivoque. Les idées de la Nouvelle Droite s'expriment clairement dans ses publications. Ses apports en matière de théorie ou de philosophie politique, voire de phénoménologie ou d'herméneutique, me semble incontestable. Je pense ici, entre autres, aux numéros qu'*Eléments* a publiés sur l'immigration, la pensée communautarienne, l'œuvre de Karl Marx, les thèses de Baudrillard, de Maffesoli ou de Serge Latouche, la critique du racisme, la problématique de l'identité, etc. Notre public est par ailleurs lui-même un public composite. La dernière enquête de lectorat que nous avons réalisée, il y a deux ou trois ans, montrait que, si 11 % de nos lecteurs déclarent se situer à l'extrême droite, 11 % se situent à l'extrême gauche, tandis que les autres se positionnent ailleurs. Ces chiffres sont révélateurs Bien entendu, on peut toujours refuser le débat et s'en tenir à l'ostracisme et à la diabolisation. A terme, une telle attitude est parfaitement contre-productive. Chez ceux qui la mettent en œuvre, elle révèle une évidente infériorité intellectuelle. Le problème est qu'à bien des égards, la France est aujourd'hui un pays totalement bloqué. Depuis quelques années, je suis invité pratiquement tous les mois en Italie, que ce soit pour des débats, des colloques, des émissions de télévision, etc. Lorsque Francesco Germinario a sortir son livre sur moi, j'ai aussi eu l'occasion d'en discuter publiquement avec lui. Pour les Italiens, ce type de débats est parfaitement normal. En France, c'est plus ou moins impossible, non à cause de la Nouvelle Droite, mais à cause de l'esprit du temps. Cet esprit-là finira bien par changer.

II/Entretien avec Thierry Jolif

-Une partie de ma thèse traite des rapports entre la " musique industrielle ", les droites radicales et l'ésotérisme, en particulier avec le néo-paganisme. Par conséquent, votre parcours m'intéresse. Vous en parlez sommairement dans votre introduction " sous influence " dans Que vous a apporté René Guénon. Pourriez vous développer ? Qu'entendez vous par votre jeune intérêt pour le totalitarisme ?

-Adolescent, j'ai, en effet, été " attiré " par " l'esthétisme " des régimes totalitaires, en particulier au collège, en suivant les cours d'une femme, professeur d'histoire-géographie, qui, bien que clairement socialiste, ne cachait pas sa fascination esthétique pour les grandes mises en scène fascistes ou national-socialistes. Par la suite, l'étude de ces mouvements politiques m'a longtemps retenu, en particulier en raison de leur caractères, je dirais, " religieux " et surtout, par, justement, la " fascination ", la quasi " obsession " qu'ils avaient pu exercer sur nombres de personnes d'origines et de milieux très dissemblables. C'est de l'étude de leurs " bases idéologiques " qu'ai né mon attrait pour la philosophie de Nietszche puis, plus tard, celui pour l'histoire des Indo-Européens. De cette période, s'est développée une forme de rejet pour l'historiographie officielle. Je commençais de percevoir que cette histoire, qui passait pour très objective, était, en définitive, à l'image des régimes totalitaires, intimement liée à l'idéologie des " vainqueurs ". Je dirais que, dans ces mêmes années, j'éprouvais (" instinctivement ", " naturellement ") une sorte de haut-le-cœur devant la manière dont était abordée toute la période pré- et post-révolutionnaire en France … sans pouvoir clairement définir mon point de vue sur la question. J'étais encore, tout de même, très " perméable " à tous les mouvements modernes, bien qu'ayant continuellement refusé de me trouver encarté, et pourtant, dans cette période mittérandienne, ce ne sont pas les sollicitations qui manquaient. Certains, trouveront sans doute cela paradoxal, mais mon attrait et mes études des régimes autoritaires, m'avaient ouvert à cette intime conviction qu'aucun système ne peut être intégralement satisfaisant pour la bonne raison qu'il est ce qu'il est : " un système ", c'est-à-dire, un circuit clos de la pensée… non pas que la dialectique ait été, déjà, une référence pour moi, mais je crois que, dès lors, je percevais le dénominateur commun des ces " systèmes " : la modernité ; et, sans la citer nommément, je ressentais alors mon inadéquation avec celle-ci. Mon attrait fut, en premier lieu, " esthétique ", si je puis dire, aussi, la découverte chez Gustave Le Bon d'une immense analyse du pouvoir des images, " l'image saisissante ", me fis réagir et débusquer partout cette tentation du pouvoir par l'image, par l'impression … Bien sûr, il y

avait dans tout cela une bonne dose de provocation, une volonté de se démarquer, et fermement, pour le coup. Toutefois, je n'ai jamais adhéré à aucune formation et je passais le plus clair de mon temps avec des personnes de mon âge qui, clairement, ostensiblement, militaient à gauche ou à l'extrême gauche, et les idées de ce que l'on appelle encore aujourd'hui l'extrême droite ne m'ont jamais séduit, pas plus que celles de l'extrême gauche, d'ailleurs. Mon but affiché était d'être " autre ", mais, dans les milieux lycéens et étudiants de l'époque (de 1985 à 1990 environ), il était quasiment impossible d'être autre chose qu'un " gauchiste ", cela ne se discutait même pas. Il était inconcevable de s'exprimer différemment, de formuler un autre discours … L'idéologie " Touche pas à mon pote " était passée par là et, par la suite, on en était venu à la technique politique de " Ras l'front " et autres groupuscules *délationnistes*, une gentille atmosphère de Goulags pour boys-scouts … Ces événements ont redoublé en moi ce besoin d'y aller voir moi-même, de ne pas m'en laisser conter et, au bout du compte, j'ai trouvé plus de " tolérance ", plus d'ouverture d'esprit, plus de liberté, plus de pensée " indomptée ", chez les gens dits de " droite " que chez ceux dits de " gauche ", avec lesquels, du reste, il était devenu impossible de dialoguer ; avec eux, le débat se muait en " passage à la question ", les arguments en condamnation … cela ne me convenait pas. Aussi, à force de " fouiller " dans les livres, les articles, les plus divers et disparates, j'en suis venu à m'en aller voir à d'autres altitudes, et là de rencontrer Georges Dumézil, Mircea Eliade, Alain Daniélou, puis Julius Evola, René Guénon, Ananda K. Coomaraswamy, Christian et Françoise Guyonvarc'h … je ne m'en suis jamais remis … Dans ce parcours il n'y a pas " d'évolution " (cette idée, décidément, ne m'agrée pas), mais un affinement de la pensée en même temps qu'un élargissement. Depuis longtemps il s'agit d'aiguiser ma pensée afin de la dépasser, qu'elle soit si fine et si tranchante qu'elle en vienne à ne plus apparaître, quelque chose de très, très éloigné, me semble-t-il, de tout totalitarisme, systèmes clos de la pensée, fût-il de droite (il faudrait d'ailleurs clairement définir si le fascisme et le national-socialisme, peuvent être considérés comme des idéologies de " droite ", ce qui n'est pas si évident, à mon sens), de gauche ou libéral, comme l'actuelle idéologie des droits de l'homme.

-Que vous a apporté la " musique industrielle " sur le plan intellectuel ?

-Rien de façon directe et beaucoup de manière indirecte. Cette forme de " mode " prend vite les allures d'un " système " justement, ses codes, ses " valeurs " vous obligent à afficher des références, souvent incomplètes d'ailleurs, sans aucun discernement. Toute " réaction " qui ne repose pas sur des Principes intangibles, qui n'emprunte rien à la modernité, se voit rapidement

“ récupérée ” ; non pas, nécessairement de façon claire et évidente, mais, les présupposés de sa “ révolte ” n’excédant jamais la provocation et le désir de choquer à tout prix, elle est rapidement intégrée par un monde, par une société, à laquelle, finalement, elle n’a jamais cessé d’appartenir … Les musiques dites “ industrielles ”, et tout se qu’elles ont généré, n’échappent pas à cela. Les “ inventeurs ” de cette “ forme ” musicale, que ce soit Genesis P. Orridge, Monte Cazzaza, Cabaret Voltaire, S.P.K …, ont pu rejeter certaines déviations de la pensée moderniste mais jamais ils n’ont remis en cause globalement les bases même de la modernité, bien au contraire, eux-mêmes se déclarant appartenir à l’avant-garde. Quand au phénomène “ *dark-folk* ” ou “ *néo-folk* ”, autour de *Death In June* ou *Current 93*, il faudra attendre la fin des années 80 ou le début des années 90 pour qu’il s’oriente franchement vers un certain néo-paganisme ; mais, là encore, les auditeurs sont allés plus loin que les musiciens eux-mêmes et ont donné une ampleur à cet aspect des choses sans commune mesure avec l’engagement des auteurs eux-mêmes. Ensuite, les choses se font “ d’elles-mêmes ” et les rapprochements s’opèrent ; certains peuvent alors voir un intérêt particulier à établir de tels rapprochements … mais, en définitive, je n’ai rencontré que quelques rares personnes pour qui tout cela a de véritables implications, je veux dire intérieurement et intellectuellement …

La scène “ industrielle ” fut longtemps un véritable capharnaüm culturel. On y trouve encore de tout et tout s’y mélange. La plupart du temps, il n’en sort rien … Mais, au hasard, comme cela fut le cas pour moi, vous pouvez glaner quelques noms, quelques références, des indications qui stimulent la curiosité. A cette époque (1988-1992), on parlait beaucoup d’Aleister Crowley et, comme je venais de terminer *Là-bas* de Joris-Karl Huysmans, je me suis mis en quête des travaux les plus sérieux sur le sujet. De cette sorte d’occultisme on peut aboutir partout ; encore une fois, tout s’y mêle comme dans un maelström culturel et politico-philosophique. Donc, si l’on veut, sur un plan intellectuel cette période m’a surtout appris à discerner, c’est là que j’ai vraiment rencontré les noms de René Guénon et Julius Evola, pour la première fois, mais noyés au milieu de mille autres références …

La musique industrielle m’a aussi appris à me méfier des “ techniques ” musicales, il fallait rejeter tout cela en bloc, mais aussi tout ce que la musique “ contemporaine ” officielle (Pierre Boulez, Pierre Schaeffer, Yannis Xenakis, etc) pouvait incarner, c’est-à-dire un “ intellectualisme ” qui contrevenait au jusqu’au-boutisme affiché des musiciens “ indus ” de l’époque. Je crois que c’est dans ce cadre qu’il faut envisager tout ce qui concerne l’attrait pour la magie, le paganisme, dans ce milieu. Au départ, cela fut lié à cette volonté de sauvagerie totalement débridée : repousser des limites tant “ artistiquement ” que physiquement ; de là, la fascination pour le tatouage, le *piercing* (qui a vraiment fait son apparition “ publique ” dans ce

milieu de “ l’indus ”), puis, de façon parallèle, il a fallu donner un peu plus de cohérence à tout cela et l’on a pris pour références Aleister Crowley, Austin Osman Spare, le shamanisme … mais l’amalgame n’a pas de valeur proprement spirituelle. Je crois que, finalement, à part quelques rares exception, tout cela à pris l’apparence de ce que l’on cherchait à éviter : un intellectualisme morbide.

Pour ma part j’ai vite pris mes distances avec ce domaine car avec René Guénon et Julius Evola j’avais trouvé une réelle vision du monde, intégrale et intégrée, en lieu et place de toutes ces idées ou théories hétéroclites et morcelées. Disons que toute cette agitation m’a donnée les armes faites pour m’en séparer, néanmoins je retiens nombre d’éléments positifs de cette période, j’y ai fait un apprentissage que je n’aurai pu faire ailleurs … mais je crois vraiment, intimement, que je n’ai fait que découvrir ce que je devais découvrir. Comme je l’indiquais précédemment je ne crois pas en une quelconque “ évolution ”, il me fallait seulement écarter un certains nombres de voiles recouvrant l’essentiel.

-Comment êtes vous passé de l’“ indus ” à l’orthodoxie et au royalisme ?

-Posé en ces termes le passage semble assez “ abrupt ”, en effet, mais on ne passe pas de “ l’indus ” à l’Orthodoxie, le premier est un style musical moderne, la seconde une voie spirituelle, en, outre il n’est pas interdit ou exclut d’être Orthodoxe et de faire de la musique “ industrielle ” ou autre, par conséquent, je préfère ne pas dire que je suis “ passé ” de l’un à l’autre … J’ai toujours été chrétien, bon gré mal gré parfois, ce n’est que trop vrai, mais, néanmoins, *BAPTISÉ,* je le suis depuis l’âge de deux mois et je n’ai jamais cessé de l’être … Là encore, il m’a fallut traverser un certain nombres “ d’épreuves ” et passer à travers moults voiles pour le redécouvrir. Nous sommes, là, face à un domaine intérieur qui ne se dévoile pas si aisément, quand bien même le voudrions-nous.

Sans doute, fallait-il que je passe par une forme particulière de “ renoncement ”, de rejet, de “ dénudation ” pour me trouver, ensuite, capable de dévoiler, à mes propres yeux, l’intériorité de la tradition qui m’avait vu naître. Il me fallait épuiser un certain nombre de possibilités d’ordre, je dirais, “ inférieures ” … Très concrètement, bien sûr, l’œuvre de René Guénon n’est pas étrangère à cela, mais, et nous sommes nombreux à l’affirmer, elle ne nous apprend rien que nous ne sachions déjà, intimement. A l’heure actuelle je n’ai pas fini de lire et d ‘étudier l’œuvre de René Guénon, et pourtant je suis chrétien, je dirais donc qu’il y eut, dans mon cas, collaboration de la tradition, de la Grâce et de l’œuvre écrite de René Guénon… une vraie synergie. En somme, la lecture de Julius Evola m’a poussé à investir de manière

privilégiée le champ des traditions polythéistes quand celle de René Guénon m'a assuré et stabilisé dans la tradition qui, toujours, fut la mienne. Le premier m'a conduit vers certaines hauteurs intellectuelles et éthiques de la Tradition, le second m'a réellement ouvert les voies d'une spiritualité traditionnelle vivante. Il m'a aussi donné accès à une méthode intellectuelle de discernement et aux outils primordiaux que sont les symboles.

Concernant mon attachement au Roi, je crois pouvoir dire également, que je l'ai toujours ressenti au fond de mon cœur. Tout enfant, je ne rêvais ni à la république ni à la Nation, ni à la Patrie, pas même au Pays, mais, bel et bien, au *Royaume*. Avançant en âge, il m'a semblé de plus en plus évident que mon cœur d'enfant avait bien raison, qu'il était, comme disent les Anglais, " à la bonne place ". C'est une chose que j'ai très rarement évoqué pour la bonne raison que cela ne me semblait pas essentiel, surtout à notre époque. Encore aujourd'hui, je ne choisis aucun prétendant, ce n'est pas à moi de le faire mais, selon moi, à Dieu seul, comme Il l'a déjà fait, la personne, le lieu et l'heure, ma seule action en tant que royaliste est donc d'essayer de me tenir prêt … Ainsi, vous le constaterez, je ne pense pas être passé de quelque chose à autre chose, il s'agit de domaines différents, il n'y a donc là rien de très impressionnant. Le plus curieux, peut-être, serait de se dire qu'un Orthodoxe royaliste " baigne " dans les eaux troubles de la scène musicale dites " industrielle " … ?

-Pourriez vous développer votre conception du royalisme ?

-Elle est la plus simple et la plus banale qui se puisse trouver. Je ne sépare pas le Roi du Roi des Cieux, j'acquiesce à l'idée qui veut que " le roi de France est le Lieu-tenant du Christ " …

-Que pensez vous du néo-paganisme développé par des groupes ou des acteurs de la scène europaïenne/dark folk/indus ?

-Je pense que la majorité de ces groupes ne sont que des " poseurs ", ils suivent une mode que d'autres font et certains ont trouvé là-dedans un véritable filon, mais on ne sort pas de l'esthétique et du discours creux ou très intellectuel (rationnel). Pour quelques-uns, cela peut aller jusqu'à un véritable engagement ; ils me semblent tout de même assez rares. Et, quand bien même s'engageraient-ils, je crois que leur néo-paganisme n'est que l'une des formes de l'apostasie généralisée, une pseudo-spiritualité pour les enfants de " laïcards " militants, pour quelques poètes romantiques blasés par le néo-réalisme et pour des philosophes en manque de " divin " qui craignent de sacrifier leur liberté, cette liberté qu'ils croient avoir durement

gagnés en s'affranchissant de la " tutelle " de la religion … En clair, le néo-paganisme restera toujours ce qu'il est et ne sera jamais une véritable tradition spirituelle puisqu'elle est faites de main d'homme …, il est, en outre, un mouvement entièrement moderne, donc, strictement anti-traditionnel. Il ne m'appartient pas d'analyser ce qu'il représente chez les jeunes Européens d'un point de vue sociologique, politique ou psychologique, mais, de mon expérience passée je peux vous dire que, spirituellement, il serait absolument nul et désastreux, s'il n'était, pour quelques très rares personnes, l'occasion de rencontrer les noms de René Guénon, Julius Evola ou Ananda Kentish Coomaraswamy … quant à ce qu'ils feront de cette occasion … il paraît qu'elle fait le larron ; alors …

-Votre intérêt pour le celtisme est-il lié à une période néo-païenne de votre vie ?

-Non au contraire, je n'ai véritablement commencé à étudier la tradition celtique qu'après avoir rejeter toute sorte de tentation " néo-païenne ". Je n'ai jamais vécu et affirmé un néo-paganisme quelconque mais il est vrai que, des années durant, j'ai mis de côté mon attachement au christianisme à cause de mon intérêt pour les traditions pré- ou non chrétiennes, Odinisme, Hindouisme, Islam … Cet intérêt, très profond, et très fort, était essentiellement intellectuel au sens " rationaliste " du terme, il s'agissait, en définitive, d'érudition. Une certaine curiosité qui me poussait à aller voir toujours plus près. Aussi, la foi ayant reflué en moi, j'étais assez libre et offert spirituellement à toutes sortes de suggestions. Il m'aura fallu environ sept années de débats personnels, et avec des amis proches, de questionnements douloureux, de méditations mais aussi d'études, pour, finalement, revenir à mon point d'origine, mais, sans aucun doute, plus riche.

Ces incursions à proximité du " camp néo-païen " m'ont permis de découvrir bien des éléments que j'aurais, sans cela, ignorés. Aujourd'hui, je ne crains pas de dire que, pour comprendre intérieurement les grandes traditions pré-chrétiennes, il est préférable de ne pas être " néo-païen " … ce courant est intimement lié à la modernité et à ses différents courants de pensées, il est sclérosé par toute sorte d'idéologies et par les luttes de celles-ci entres elles … à son origine même il est un mouvement typiquement moderniste, en quoi il rejoint les pseudo-fondamentalismes.

-Il me semble que vous avez une approche du celtisme assez similaire de celle de Michel Raoult[1]*. Est-ce exact ?*

-Certainement pas, pour la simple et bonne raison que Michel Raoult professe ouvertement une certaine " perpétuation " de la tradition celtique à travers les " conventicules néo-druidiques "… ce que je tiens pour une absolue absurdité. C'est non seulement méconnaître la plus simple histoire des religions mais c'est aussi nier toutes les traditions qui reconnaissent la doctrine des cycles pour fondamentale, comme ce fut le cas pour la tradition celtique. C'est aussi faire la preuve d'une incompréhension invraisemblable de ce que recouvrent exactement l'ésotérisme et les doctrines initiatiques. Nous retrouvons là tout ce que René Guénon a superbement mis en lumière, à savoir les différences essentielles, qu'il convient de ne pas perdre de vue, entre l'ésotérisme et l'occultisme.

En outre Michel Raoult a déclaré que le druidisme serait une " religion naturelle "… ce qui est à l'exact opposé de mon approche. D'une part, et je citerais, au passage William Blake, " il n'existe pas de religion naturelle ", et d'autre part il n'est, dans la tradition celtique, presque jamais question de " druidisme " ou bien dans des textes tardifs, donc chrétiens, où le terme s'applique à la sorcellerie. Lorsqu'apparaît un terme que l'on pourrait, éventuellement traduire ainsi, dans des textes plus anciens (ainsi dans la version du *Book of Leinster* de la *Táin Bó Cúalnge*, *druidecht*, *druidechta*, *druídechta*), il désigne, en fait, les seules techniques magiques des druides, partie inférieure de la tradition, et non la doctrine dans son ensemble … Vous conviendrez, à ce bref aperçu, que je suis très loin de partager votre point de vue quant à la similarité de nos approches …

-Avez vous des liens avec la nébuleuse néo-droitière ?

-Je peux avoir des liens, je préfère dire des contacts amicaux ou des affinités avec des personnes pas avec des nébuleuses, le terme me paraît inutilement négatif. Sans doute, ai-je quelques amis, qui ne sont pas insensibles aux théories de la Nouvelle Droite, comme d'autres s'enthousiasment pour le courant alter-mondialiste, mais, en amitié, je ne sache pas qu'il soit nécessaire ou utile de partager toutes les idées de ses amis …, en outre, juger quelqu'un à l'aune de ses amitiés ne me semble pas être un procédé très digne ni très honorable …

[1] Michel Raoult s'est intéressé au celtisme après une quête spirituelle qui le fit rencontrer une Petite Eglise mélangeant orthodoxie et druidisme [Cf. T. Jigourel, *Les druides*, *op. cit.*, pp. 105-107] de fait, il existe en France une tradition de christianisme celtique apparue au XIXe siècle. Ainsi, Jean Sicart/Yann brekilienn développe une conception similaire.

-Puis-je vous considérer comme un " traditionaliste de la Nouvelle Droite " ? Etes vous proche de ceux-ci (ou d'ancien néo-droitiers pérennialistes) ?

-Absolument pas ! D'une, je ne me considère pas comme un " traditionaliste ". Etant chrétien je n'ai pas même à l'être : je vis la tradition qui est la mienne, dans laquelle je suis venu au monde, j'essaie de la vivre intérieurement et intégralement en l'étudiant et en la pratiquant dans toute son ampleur … donc également dans son " aspect " ésotérique, alors peut-être peut-on me considéré comme étant un ésotériste, ce que, toutefois, je ne revendique à aucun titre ; mais dans tout les cas, comme je l'ai déjà dit, la pensée, et plus encore la Sagesse ne peut être assujettie aux cadres restreints et très étroits du mental, or, ces appellations, ces " étiquettes " s'il faut bien s'en servir pour pouvoir parler, ne désignent qu'une infime partie de la pensée traditionnelle … De deux, je ne crois pas que la Nouvelle Droite soit un vivier de traditionalistes, si certains de ceux-là ont pu publier dans les revues et magazines de la ND cela est du, je crois, à l'ouverture d'esprit des comités de rédaction non pas à l'existence d'un " courant " traditionaliste au sein de celle-ci … mais ce n'est là que mon point de vue.

-Quelle est votre conception de la Tradition? Puis-je vous considérer comme un "vrai conservateur", c'est-à-dire sur les plans politique, social et spirituel ?

-En tant que chrétien j'attends non pas la conservation de ce monde, Création divine, certes, que j'aime et admire pour cette raison, parce qu'elle me parle de Dieu et de Son œuvre , parce qu'elle m'invite à me faire modestement, avec humilité, son imitateur, mais création chutée d'autre part, dont le régent est le Prince de ce monde ... ainsi, mon espérance se tient dans le Second Avènement, la Parousie, la venue du Paraclet, la Résurrection et l'établissement de la Jérusalem Céleste, et cette œuvre n'adviendra pas de mains d'hommes, nul ne peut hâter le plan de la divine Providence ... et rien de ce qui est aujourd'hui ne sera plus, tout et tous seront transfigurés dans le Christ et son Esprit Saint, le divin Paraclet ... que voudriez-vous donc que je veuille, moi, conserver ?

Pour le reste je ne peux que prier pour que mes frères se fassent plus proches du Seigneur et de Sa Volonté, pour que tout ce que le monde inflige comme blessures aux hommes et aux femmes de bonne volonté se fasse moins cruel ... pour tout le reste, les idées de droite comme de gauche (avec leurs extrêmes et leurs centres ...), ce ne sont que des idées "traditionnelles" déviées, déformées et défigurées. Il ne saurait être question de vouloir les conserver, mais, au contraire, dans une certaines mesure, et toujours en ayant en vue que, si l'on

agit positivement ce n'est qu'avec le concours de la Grâce, au contraire donc, de les rectifier, de restaurer leur vrai visage. Ainsi, peut importe que les idées viennent de droite ou de gauche, plus elles sont en adéquation avec les principes immuables de la Tradition, meilleures elles sont. Mais, pour l'heure actuelle, autant dire qu'on ne saurait trouver de telles idées ni à droite ni à gauche.

A mon sens, aucune critériologie politique ou sociologique ne peut cerner, définir ou encadrer la réelle pensée traditionnelle ou pérennialiste, elle échappe à tout les critères modernes, justement... Que tel ou tel de ses « représentants » (et la représentation contient en elle-même un principe de dissemblance) ait choisit, à un moment ou à un autre, de se tenir à plus ou moins grande proximité d'un bord ou de l'autre, cela concerne l'individu et lui seul. Qu'a un moment X ou Y la Tradition ait été mieux entendue d'un côté que de l'autre, cela dépend des contingences seules, et, peut-être, aussi, de l'adéquation (ou de la plus ou moins grande distances), avec les idées originelles, comme signalé précédemment, de telles ou telles théories (théories qu'il convient de distinguer des doctrines)...

-Vous considérez-vous comme faisant partie de la droite radicale ? Vos textes sont publiés chez des éditeurs " marqués " comme Pardès, Dualpha, ….

-Ce qui "marque" doit être <u>*ce que*</u> l'on fait, nullement <u>*chez qui*</u> on le fait, sauf, naturellement, si une quelconque compromission influe sur la façon de faire et sur le fond de celle-ci. Les éditeurs aujourd'hui "marqués", comme vous dites, se trouvent bien souvent correspondre à ce que j'ai avancé tout à l'heure en évoquant les capacités de "tolérance", l'ouverture d'esprit et la liberté de pensée indomptée. Les éditeurs que vous nommez, pour ce qui les caractérise positivement, font preuve de cet esprit… Maintenant, comme je m'intéresse plus aux réalisations qu'à ceux qui les promeuvent, je vous avouerai que certaines publications de Pardès me semblent consternantes et, malheureusement, même chez les éditeurs les plus scrupuleux à certains égards, nous pouvons trouver des productions médiocres, tellement médiocres qu'elles ne seraient pas désavouées par certaines maisons d'édition moins "marquées", je veux dire "de gauche". Je me permettrai de vous faire observer que chez Pardès, vous rencontrerez aussi bien des auteurs issus de l'extrême droite, que d'autres venus, quant à eux, de l'extrême gauche… Au fond, peu m'importe. La question n'est évidemment pas la "droite" ou la "gauche", mais le parti pris par rapport au monde moderne et à son entreprise de déshumanisation. Alors, disons qu'il y a des éditeurs qui sont "marqués" parce que *anti-modernes*… Mais nul de ceux qui se posent comme leurs adversaires ne consent à traiter le

véritable facteur d'opposition; ce qui est normal puisque, alors, le problème des compromissions ne pourrait que s'imposer… Or, qui est compromis — de manière "radicale" — avec le système, quel que soit le système? Voilà la question qui me semble réellement pertinente… Je vous demande d'y répondre vous-même et de dire si vous vous considérez comme "faisant partie" de quelque chose…

-*Comment avez vous connu les participants du hors série n°4 de Dualpha, consacré à Evola*[1] *?*

-En lisant leurs livres, en écoutant leurs musiques … Pour le reste je n'ai aucune relation suivi avec la plupart d'entre eux, je les ai simplement contacté par courrier, comme vous l'avez fait avec moi pour cet entretien.

[1] *Dualpha*, « Evola envers et contre tous ! », n°4, Paris, Dualpha, février 2001.